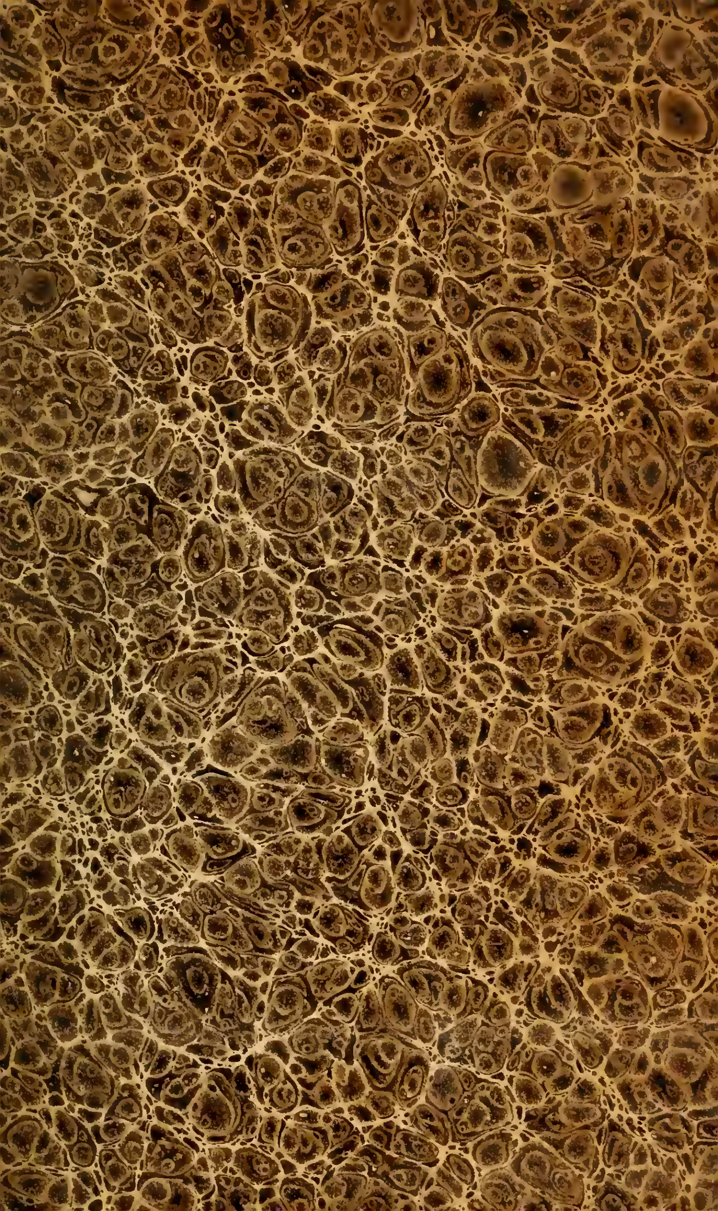

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 1149



L'AGONIE DE JÉSUS



Avant la publication du troisième volume de l'*Agonie de Jésus*, l'auteur avait reçu pour cet ouvrage un très-grand nombre de lettres de félicitation. On ne peut en résumer ici que quelques-unes, qui intéresseront particulièrement le lecteur :

Mgr l'Archevêque de Paris le remercie d'une manière particulière de cet excellent ouvrage, et l'assure de l'intérêt que Sa Grandeur mettra à suivre sa vie laborieuse et ses utiles travaux.

Mgr l'Évêque de Poitiers lui témoigne la même bienveillance : « Croyez, mon cher Père, au réel intérêt que je prends à votre situation et à vos œuvres. Que Notre-Seigneur vous aide, vous conseille, vous dirige dans votre vie et dans vos travaux ! »

Mgr l'Évêque de Strasbourg désire voir ce nouvel ouvrage propagé par tous les moyens dans son diocèse, parce que Sa Grandeur est persuadée qu'il contribuera beaucoup à fomenter la piété dans les cœurs.

Mgr l'Évêque de Nantes : « Je demande à Notre-Seigneur de vous soutenir, et de vous permettre de consacrer vos talents à la continuation des utiles travaux que vous avez commencés pour sa gloire. »

Mgr l'Évêque du Mans : « Mon bien cher Père, vous ne doutez pas, j'en ai la confiance, de tout l'intérêt que je porte à votre personne et à vos œuvres. Je trouverai dans votre livre, comme tous ceux qui l'ont lu, une doctrine sûre et élevée, sous une forme à la fois sérieuse et pleine de charmes. »

Le T.-R. P. Général de la Compagnie de Jésus, après avoir dit que ce qu'il en a lu lui a beaucoup plu, ajoute : « Je n'ai pas voulu différer davantage à vous féliciter de continuer l'*utile apostolat* de publications destinées à maintenir et à accroître parmi les fidèles le véritable esprit de la piété chrétienne... J'espère que ce nouveau fruit de votre zèle et de votre piété sera d'un grand secours pour les âmes. C'est une œuvre très-utile. »

Le T.-R. P. Supérieur et fondateur de la Société du très-Saint-Sacrement : « Bien cher Père, ce n'est pas à moi de louer votre talent et votre grâce pour l'apostolat écrit. Vous en rapportez toute la gloire à Dieu. Cependant votre courage doit être fortifié par le succès, ou mieux par le bien que font vos pieux ouvrages. J'attends avec une grande joie et un vif désir votre grand ouvrage sur le très-Saint-Sacrement. Celui-là doit couronner votre vie. »

Le disciple de saint Vincent de Paul qui a fondé et qui dirige la Sainte-Agonie : « Mon révérend Père, je ne puis vous dire combien je goûte et j'apprécie votre admirable livre. Tout me plaît dans cet ouvrage, et je bénis Dieu de vous en avoir inspiré la pensée. Il contribuera puissamment à propager la dévotion au mystère adorable du jardin des Olives. Que Jésus agonisant vous récompense de tout le bien que vous allez faire dans les âmes ! »

Le R. P. F* qui, étant Provincial, avait chargé l'auteur de faire ce travail** : « Mon révérend et cher Père, c'est avec bonheur que je joins mes encouragements à tant d'autres. Ceux-ci seront venus de plus haut et porteront plus loin ; mais ils n'auront été ni plus sincères, ni plus ardents. Donc confiance, bien cher Père, confiance et reconnaissance envers Notre-Seigneur. Continuez à travailler pour lui dans la paix, l'humilité et l'amour, et que même dès ici-bas il daigne vous faire souvent goûter *quoniam suavis est et merces magna nimis.* »

Prise chez l'éditeur Victor Palmé, pour les associés de la Sainte-Agonie ou du Cœur-Agonisant, l'*Agonie de Jésus* ne se vend que 5 fr., *franco*, 6 fr. 10.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

L'AGONIE DE JÉSUS

TRAITÉ

DE LA SOUFFRANCE MORALE

Par le R. P. BLOT

Auteur d'*Au Ciel on se reconnaît* et des *Auxiliatrices du Purgatoire.*

TOME TROISIÈME



PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, rue de Grenelle-Saint-Germain

—

1865

L'AGONIE DE JÉSUS

LIVRE IX

LES DISCIPLES ENDORMIS.

CHAPITRE PREMIER

Le sommeil de nos amis.

I. Inconstance des apôtres qui dorment. — II. Constance de Jésus-Christ. — III. Blessure faite à son Cœur par le sommeil de ses disciples. — IV. Inconstance des affections humaines. — V. Sensibilité développée par l'affection. — VI. Puissance de l'amitié pour nous soutenir. — VII. Combien nous est amer l'abandon de nos amis. — VIII. Prière.

Après avoir considéré Jésus agonisant dans sa solitude, après avoir étudié les pénibles émotions qu'éprouve son Cœur, et la prière soumise qu'il adresse à son divin Père, nous devons le considérer dans ses rapports avec les anges et avec les hommes; avec les anges qui lui apparaissent pour le consoler et le fortifier, avec les hommes qui se montrent indifférents comme les disciples choisis, ou qui le trahissent comme Judas, ou qui l'aiment comme Marie. Tel est le sujet de ce troisième et dernier volume.

I. Notre-Seigneur interrompit plusieurs fois sa prière,

alla vers les trois apôtres qu'il avait laissés à la distance d'un jet de pierre, en leur recommandant de tenir ferme et de veiller avec lui ; mais il les trouva toujours endormis, *invenit eos dormientes* (Matth., XXVI, 40, 42). O faiblesse humaine ! ô inconstance de nos affections ou de nos résolutions ! De ces trois apôtres privilégiés, deux, Jacques et Jean, fils de Zébédée, avaient dit au Sauveur : Nous pouvons boire le calice que vous boirez vous-même (Matth., XX, 22) ; et le troisième, le chef, Simon-Pierre, venait de lui dire : Quand tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai jamais (Matth., XXVI, 33). Mais voilà qu'ils sont à bout de force ou de bonne volonté, voilà qu'ils n'ont pu veiller une heure avec ce bon Maître qui, le soir même, les avait appelés non plus ses serviteurs mais ses amis (Joan., XV, 15). Quelques instants auparavant, il leur avait déclaré l'abattement où il était réduit, il leur avait avoué que son âme était triste jusqu'à la mort : c'était l'épanchement d'un ami qui cherchait quelque adoucissement à sa peine. Ils lui avaient alors répondu par un morne silence, et maintenant ils lui répondent par un lâche sommeil. Serait-ce donc trop pour le Cœur de Jésus, serait-ce trop pour un Dieu de quelques marques d'attachement qui pourraient calmer sa douleur? Oui, ce serait trop pour ce Cœur victime, pour ce Cœur qui doit expier l'abus que nous avons fait si souvent des nôtres. Nos cœurs ont péché, et c'est un Dieu qui fut méprisé. Dans nos liaisons et nos attachements, un injuste partage a méconnu sa souveraineté et son empire. Dans ces fausses tendresses qui ont captivé nos sentiments, une flamme étrangère a blessé sa délicatesse et sa jalousie. Dans le trouble impur des passions, les projets et les désirs du crime ont provoqué sa colère en outrageant sa sainteté. Le Cœur de l'Homme-Dieu doit expier ces désordres. Tout ce que la tristesse a de plus amer, la douleur de plus accablant, l'abandon de plus cruel, ce Cœur divin l'éprouvera :

livré au martyre intérieur, ce Cœur désolé sera seul avec lui-même [1].

II. Ah ! pour lui, ce n'est pas ainsi qu'il nous aime. Il ne s'attache pas à nous dans la prospérité, pour nous abandonner dans le malheur ; son amitié est immuable et éternelle comme lui. L'Écriture nous dit même qu'il ne se tient jamais plus près de nous, que lorsque notre cœur est le plus éprouvé par la tribulation (Ps., XXXIII, 19). D'ordinaire les hommes rougissent de leurs amis, quand eux-mêmes deviennent riches et puissants, ou que ceux-ci deviennent pauvres, faibles et humiliés : ils ne les invitent plus, ils ne veulent plus même les voir ni en entendre parler. L'indigent qui aujourd'hui frappe à notre porte et implore notre charité, s'il parvient demain à la richesse et aux honneurs, demain sera honteux et irrité de nous entendre rappeler le moment où il nous tendait humblement la main. Mais celui qui fut délaissé dans son agonie sur le mont des Olives, quand il reviendra, plein de gloire et de majesté, présider les grandes assises du genre humain et nous juger tous sans appel, fera proclamer par ses anges que nous lui donnâmes en secret un denier, lorsqu'il était pauvre ; un peu de pain et d'eau, lorsqu'il souffrait de la faim et de la soif ; quelques vêtements, lorsqu'il avait à peine des haillons pour couvrir sa nudité. Loin de rougir de nous, il nous prendra par la main, et tout triomphant nous fera asseoir à sa droite, pour juger avec lui les vivants et les morts. Dans son agonie même il nous donnait un gage de cette perpétuité de son amour, en persévérant à reconnaître pour ses amis les disciples qui s'obstinaient à dormir malgré ses douleurs.

III. Personne ne saurait concevoir combien fut profonde la blessure faite au Cœur du divin Maître par cet indigne

1. Asselin, *Discours de religion et de morale*, discours X, sur les souffrances du Fils de Dieu, 1re partie.

sommeil. Si nous voulons en avoir une faible idée, interrogeons notre propre cœur. Qu'éprouve-t-il quand, dans une extrême affliction, il se voit abandonné de ceux qu'il chérissait le plus ? Quel désappointement plus cruel alors pour nous que le sommeil de nos amis ? Le glaive de la souffrance morale n'enfonça peut-être jamais plus avant dans notre âme sa pointe acérée. Mais le Cœur de Jésus est infiniment plus aimant et plus sensible que le nôtre ; mais Jésus avait fait pour ses apôtres, pour ses trois disciples préférés, incomparablement plus que nous n'avons fait pour nos amis. C'est donc à nous que s'adresse cette sage observation d'un religieux : Vous vous plaignez amèrement quand un ami vous abandonne, quand un ami vous trahit. Cœur insensible, cœur ingrat, dites-vous du premier, il ne paye mes services que d'une dédaigneuse indifférence ; plus je m'efforce de le lier par les nœuds des bienfaits, plus l'ingrat travaille à les briser et à me fuir. Cœur perfide, cœur affreux, dites-vous du second ; il abuse de ma confiance pour me perdre ; il m'égorge avec les armes que j'ai mises dans ses mains ; il perce le cœur que je lui ai ouvert. Ce double trait est sensible, j'en conviens. Jésus-Christ ne fut pas indifférent à de pareils événements. Mais entre votre sort et le sien quelle différence ! Vos amis vous abandonnent dans vos disgrâces ; ils vous trompent lorsque vous les accablez de bienfaits. Mais n'est-ce pas là le dénoûment ordinaire des liaisons humaines ? Après tout, ne vous trompez-vous pas vous-mêmes ? La délicatesse de vos festins, le choix de vos cercles, le bruit de votre opulence, le concours de votre jeu, la célébrité de vos amusements, la pompe de vos fêtes, le partage de vos plaisirs, n'était-ce pas ce qu'ils aimaient ? Tant que vous avez joui de ces criminels avantages, vous avez joui de leurs adorations, vous avez été entouré de courtisans, de parasites, de flatteurs que vous appelez vos amis ; ils ont disparu avec votre fortune ; cela était naturel ; on

cherche ce qu'on aime. Ils ne vous aiment point, ils n'aiment point votre infortune ; ils vous fuient : aussi voit-on que les amis des malheureux sont aussi rares que les malheureux sont communs. Jetez un coup d'œil sur le délaissement de Jésus-Christ, et vous rougirez de vos plaintes. Voyez ce qu'il est et ce que lui doivent ceux qui l'abandonnent. Et ne pourrait-il pas vous dire ce qu'il disait à l'apôtre perfide ? Vous-même qui vous plaignez des infidélités qu'on vous fait, n'avez-vous pas trahi le Fils de l'homme par un baiser[1] ?

IV. On a souvent parlé de cette inconstance des amitiés humaines, inconstance qui est quelquefois pour nous une cause d'agonie, et toujours un surcroît de souffrance morale. Rien, disait Fléchier, ne découvre tant les véritables amis que le malheur et l'adversité ; comme l'homme est porté naturellement à s'aimer soi-même, et à rapporter tout à soi, il est difficile de juger s'il aime de bonne foi, quand il peut espérer ou tirer quelque fruit de son amitié. Le monde est plein de ces âmes intéressées, qui regardant au bonheur plus qu'au mérite, et ne suivant l'honnête qu'autant qu'il est joint avec l'utile, ne font semblant de vouloir du bien qu'à ceux de qui ils en attendent, et ne s'attachent qu'à ceux qui prospèrent ; comme ces oiseaux de passage, qui ne s'arrêtent en nos climats qu'autant que l'air en est doux et tempéré, et qui s'envolent aussitôt que l'hiver approche. Ces hommes infidèles ne font cas que des amitiés qui peuvent leur être avantageuses, et les fuient dès qu'elles sont inutiles ou incommodes. Vous perdez leur estime, dès que vous perdez votre fortune ; vous leur deviendrez indifférent, dès que vous deviendrez malheureux, et ils vous méconnaîtront dans la misère, comme ils vous avaient adoré dans la faveur ; semblables à ces Samaritains, dont il est parlé dans l'Écriture, qui se disaient amis et alliés des Israélites, tant

1. D'Alègre, *Carême*, sermon XXIII, sur la Passion, 1er point.

que ce peuple était honoré ou victorieux, et renonçaient au nom et à l'alliance dès qu'Israël était vaincu ou menacé de quelque malheur [1]. Tant que nous jouissons d'un bonheur tranquille, nos amis nous font de magnifiques promesses ; mais dès que la guerre se déclare contre nous, dès que nous sommes en péril, ils dorment et nous abandonnent. Beaucoup de gens, a dit un poëte, prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent, tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, ils les jettent au rebut, et en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même [2].

Ils sont nos amis pour s'enrichir de notre substance, comme l'abeille l'est des fleurs pour en tirer le suc ; ils sont nos amis comme le lierre l'est d'un arbre, pour monter plus haut ; ils sont nos amis comme les plantes le sont du soleil. pour se parer de nos couleurs, croître et s'épanouir par notre influence. Il est des fleurs qui ne s'ouvrent qu'au soleil, et qui se referment dès qu'elles n'ont plus part à ses faveurs : ainsi tant que la prospérité nous fait briller comme un astre, des amis nombreux se tournent vers nous et s'ouvrent pour recevoir ; mais dès que le soleil de la fortune a passé sur un autre horizon, dès que l'orage s'élève et en dérobe l'éclat, le cœur de ces amis se ferme, n'exhale plus le parfum de l'affection, et devient froid comme l'égoïsme. On compare encore ces amis, généreux en paroles, mais infidèles à leurs promesses, à ces nuages d'été qui viennent après une longue sécheresse, qui par leur apparition seule réjouissent les laboureurs, en faisant espérer à tous une pluie féconde et rafraîchissante, mais qui souvent passent et se dissipent en donnant à peine quelques gouttes d'eau : le vent les emporte ailleurs. Ainsi le vent de l'intérêt em-

1. Fléchier, *Sermon XXIV*, des afflictions, 2e partie.
2. Young, *Pensées sur différents sujets*, l'amitié, n° 1.

porte loin de nous tous ces amis du monde, au moment où nous comptions le plus sur leur fidélité. Combien de fois même un père a-t-il été trompé dans son espérance de voir, autour de son lit de mort et de sa tombe, s'agenouiller ses enfants pour secourir son âme par leurs prières ! A peine a-t-il reçu quelques visites sur son lit de douleur, et, dès que la tombe a été refermée sur lui, son souvenir s'est effacé de la mémoire de ses amis. Ses enfants, empressés de partager l'héritage, se sont indignés qu'il leur eût fait des parts inégales.

V. Afin de mieux comprendre tout ce que peut avoir de poignant, pour certaines âmes éprouvées, le sommeil ou l'indifférence de leurs amis, considérons un instant jusqu'où va notre sensibilité quand elle est développée par une affection vive et réciproque, et combien une bonne amitié a de puissance pour nous fortifier et nous soutenir.

Dans l'ordre même des affections profanes ou mauvaises, une personne chère devient pour l'homme toute une famille, tout un peuple; et quelquefois toutes les forces aimantes de son cœur s'appliquent tellement à un seul et même objet, qu'il croit retrouver en lui tout ce qu'il ne trouvait auparavant que dans un grand nombre d'êtres distincts. Ainsi le poëte païen disait à l'objet de sa tendresse : *in solis tu mihi turba locis*, dans les lieux les plus solitaires vous valez pour moi toute une multitude [1]. Une amitié spirituelle fait plus encore, et la grâce lui permet quelquefois de s'élever à un si haut degré d'intensité qu'elle unit, transforme et fond deux cœurs en un seul cœur où chacun retrouve selon Dieu tout ce qu'il a quitté pour Dieu. Qui n'admirerait l'exquise sensibilité de saint François de Sales et de sainte Chantal ? Qui n'envierait les charmes que devait avoir pour eux une amitié qui leur faisait trouver, sans sortir des ré-

1. Tibulle, lib. IV, *Carmen XIII*, versus 12.

serves de la prudence chrétienne, toute une famille dans le cœur l'un de l'autre? Le saint évêque écrivait : « J'ai bien vu au sermon notre bien-aimée fille Françoise (fille cadette de l'illustre veuve), mais je n'ai pas osé lui demander comment ma très-chère mère se portait; car il y avait trop de gens qui m'eussent ouï, et eussent été en peine de curiosité pour savoir quelle était cette très-chère mère; autre que Dieu, ses anges, ses saints et notre cœur, ne sachant combien l'affection qui me rend père, fils, et une même âme avec vous, est suffisante et plus que suffisante pour faire cela. Vous savez que Dieu m'a ôté à moi-même, non pas pour me donner à vous, mais pour me rendre vous-même. Ainsi puisse-t-il advenir qu'ôtés à nous-mêmes nous soyons convertis en lui-même par la souveraine perfection de son saint amour! Amen. Bonsoir, ma très-chère mère et plus que mère [1]. » — « Je m'en vais à l'autel, ma chère fille, où mon cœur répandra mille souhaits pour le vôtre, ou plutôt notre cœur répandra mille bénédictions sur soi-même : car je parle plus véritablement ainsi. O Dieu! que c'est une chose douce que d'avoir la sainte unité des cœurs, qui, par une merveille inconnue au monde, nous fait être en plusieurs lieux sans division ni séparation quelconque [2]! » — « Que vous dirai-je de plus? rien autre, ma très-chère mère, sinon que je chéris incomparablement votre cœur, et comme le mien propre, si mien et tien se doit dire entre nous, où Dieu a établi une très-invariable et indissoluble unité, dont il soit éternellement béni. Amen [3]. » La sainte fondatrice écrivait avec la même affection pure et tendre : « Mon unique père, Dieu comble votre chère âme et la mienne de son très-saint amour! Hé mon Dieu! qu'il y a longtemps que

1. *Œuvres complètes de saint François de Sales*, Paris, Albanel et Martin, 1839, tome III, lettre 237, p. 247.

2. *Ibid.*, lettre 516, p. 450.

3. *Ibid.*, lettre 471, p. 417.

vous ne m'avez rien dit de cette chère âme ! Je m'en vais la semaine prochaine revoir celle que vous avez ici (elle parle de sa propre âme, et fait allusion à la retraite qu'elle va commencer). Mon très-cher seigneur, vous savez que je suis vous-même, par la grâce de Dieu, qui soit éternellement béni. Amen [1]. » Jésus-Christ, le pontife éternel et le divin fondateur de notre religion, n'a-t-il pas sanctifié lui-même tous ces sentiments affectueux, lorsqu'il a voulu que nous trouvions en lui un père, un enfant, un époux, et trouver lui-même en nous, suivant son expression, et un frère et une sœur et une mère (Matth., xii, 50) ?

VI. Il s'ensuit qu'un ami véritable, un ami chrétien, doit nous offrir au moment du danger tout l'appui et toute l'affection d'une famille entière. L'orage de la persécution commence-t-il à gronder, le vent de la calomnie souffle-t-il contre nous, le malheur menace-t-il d'atteindre jusqu'à nos racines pour les arracher de terre, un ami est notre secours, un ami est notre soutien, un ami est notre défenseur, un ami fidèle devient, pour ainsi parler, le tuteur de cet arbre qui succombe sous la violence de la tempête. Un ami constant est pour nous ce que l'ancre est pour le vaisseau : il nous affermit et nous empêche d'être le jouet des flots irrités. Un ami dévoué est pour nous ce qu'un fils aimant est pour ses parents éprouvés, affaiblis ou malades : il écarte la tristesse et le désespoir, il nourrit notre âme de ce pain de l'affection qui nous est aussi nécessaire que le pain matériel. Un ami compatissant est pour nous dans nos peines ce que, dans le même corps, un membre sain et robuste est pour un membre blessé : il panse la plaie, repousse l'ennemi ou nous protége contre de nouveaux coups. Non-seulement deux amis sincères sont comme deux membres d'un même corps ; mais l'amitié, en mettant deux âmes en une seule, double

1. *Ibid.*, lettre 499, p. 437.

l'énergie de nos facultés. Si le bonheur veut deux êtres, la perfection les veut également. Si le corps a besoin d'exercice pour croître et se développer, les âmes ont besoin de converser ensemble, de s'interroger, de se répondre, pour s'étendre en hauteur, en profondeur et en largeur. On ne saurait dire tout ce que nous pouvons gagner pour la science et la vertu aux entretiens de l'amitié. Les plus saintes fondations, les inventions les plus fécondes de la charité, sont elles-mêmes souvent sorties des épanchements intimes de quelques amis chrétiens.

VII. Tels sont les biens sur lesquels nous pouvions légitimement compter par le droit de l'amitié, et dont nous dépouille, au moment où nous en avions le plus besoin, le sommeil de nos amis. Il nous semblait que notre ami serait comme un oreiller sur lequel notre tête fatiguée reposerait en paix : il se retire lorsque nous tombons de fatigue, et notre tête s'en va heurter lourdement contre la pierre de l'indifférence et de l'oubli. Il nous semblait que, si tout en nous était troublé par les murmures du dedans et les bruits du dehors, par les cris assourdissants de nos passions et par les clameurs de nos envieux ou de nos ennemis, l'amitié serait pour nous comme cet instrument harmonieux qui, touché par la main de David, calmait Saül (I Reg., xvi, 23); notre oreille est si prompte à recueillir tous les sons qui sortent de la bouche d'un ami, et qui portent avec eux dans notre âme paix, sagesse, espérance et amour! Mais quand l'adversité est venue, un silence de mort s'est fait autour de nous, aucune voix amie n'a réveillé les échos de la conscience et de la foi, aucune voix amie n'a remué en nous la fibre toujours sensible du devoir et de la religion. Il nous semblait que si le vaisseau de notre réputation ou de notre fortune venait à faire naufrage, cet ami, dont l'image et le souvenir nous suivent partout, accourrait aussitôt pour s'offrir à nous comme une planche de salut. Hélas! quand nous

avons été jetés par la tempête au milieu des flots amers, nos amis se sont endormis tranquillement sur le rivage, nos cris n'ont pu les réveiller, et notre main n'a pu ni presser ni saisir aucune main secourable. Il nous semblait que si nous voulions nous élever, pour sortir de la foule où nous étouffons, pour faire briller dans les hauteurs les talents que Dieu nous a donnés, un ami serait pour nous ce que l'ormeau est pour la vigne. Mais quand nous avons voulu nous appuyer sur lui, il s'est éloigné; son concours tant de fois promis s'est fait attendre, et plus nos instances se sont renouvelées, plus son sommeil pour nous est devenu profond.

C'est alors que notre sensibilité se retourne contre elle-même, et que le développement qu'elle avait acquis par l'amitié ne sert plus qu'à augmenter son tourment. L'habitude d'avancer dans la vie appuyés sur un cœur ami, comme l'enfant porté sur le bras de sa mère, fait que nous paraissons plus faibles et plus chancelants, que nous ne savons plus marcher, dès que ce cœur nous manque. C'est un membre qui est frappé de paralysie, au moment où quelque autre membre du même corps réclame plus impérieusement son secours. C'est un fils aîné qui abandonne la maison paternelle, quand sa mère, veuve et infirme, ou ses frères encore en bas âge auraient plus besoin d'être soutenus par lui. C'est une faculté de l'âme qui ne répond plus aux questions que les autres lui adressent, comme il arrive quand l'intelligence baisse, que la mémoire se perd, ou que la volonté est subjuguée par les passions. Enfin, c'est un cœur qui se fend. Cette expression, souvent employée, est d'une grande justesse. Car l'amitié fait de deux cœurs un seul cœur, et dès que l'indifférence, l'oubli, le sommeil de l'un vient à être remarqué par l'autre, celui-ci sent quelque chose se briser en lui, il sent s'opérer une séparation, une rupture qui est un véritable brisement de cœur.

Souvent même le sommeil d'un ami nous est plus dur que ne le serait une rupture ouverte, une séparation avouée, qui nous apprendrait que nous n'avons plus à compter sur lui. Son sommeil nous laisse dans une incertitude cruelle. Il renverse pierre par pierre, en commençant par le faîte, l'édifice de nos espérances. Chaque pierre qui se détache, chaque pierre qui tombe, a un douloureux retentissement dans notre âme. J'avais, dans la prospérité, des amis qui protestaient de m'aimer tendrement : à peine l'humiliation et l'adversité ont-elles fondu sur moi, qu'ils m'ont abandonné, comme autrefois on abandonnait le cadavre d'un supplicié aux vautours et aux autres oiseaux de proie. J'avais dans la joie et le plaisir toute une couronne d'amis dont je m'enorgueillissais, comme un arbre couvert de fleurs au printemps, chargé de fruits à l'automne : à peine le vent de la calomnie, de la disgrâce, de l'infortune ou de la pauvreté a-t-il soufflé sur moi, qu'il a détaché de moi tous ces faux amis, comme un vent froid détache les fleurs, comme un vent violent abat les fruits. Seul et consterné dans ma demeure où je n'ai pour hôte que le malheur, j'entends parfois le bruit des pas et des conversations ; je crois reconnaître le pas ou la voix d'un ami, et je m'écrie : C'est lui ! il m'apporte des consolations et peut-être du secours, espérons ! Mais les pas s'éloignent, mais le bruit cesse, et pas une visite, pas une lettre, pas un regard, pas une parole, pas un souvenir pour le malheureux. J'écoute encore, et personne ne vient ; j'écoute vingt fois, et vingt fois je suis trompé dans mon attente. Le malheureux est seul partout. Il est exilé dans sa patrie, il est étranger dans sa famille, il est prisonnier dans sa demeure. Car, quelles chaînes plus serrées, plus étroites et plus lourdes que celles de l'humiliation et du malheur, quand l'amitié ne se présente pas pour les porter avec nous, quand aucune affection tendre et dévouée ne vient nous ouvrir une issue vers la liberté et nous

frayer un chemin dans la vie, quand un cœur qui aime sent qu'il n'est plus aimé? Alors, revenant sur le passé, il croit n'avoir jamais été aimé, et il ne se trompe pas. Car, comme l'a dit un vieil auteur, tout ruisseau d'amour qui décroît n'avait pas une bonne source[1]. Il reconnaît la triste réalité, il voit qu'il ne peut dans le présent compter sur aucun dévoûment, et il ne se trompe pas. Il plonge dans l'avenir, et il acquiert la certitude que jamais plus il ne pourra se fier aux amis qui sommeillent, et il ne se trompe pas.

Ah! pour lui il n'y a plus de sommeil, ses paupières ne peuvent se fermer, et des larmes abondantes coulent de ses yeux. La vie ne lui apparaît plus que comme un hiver où tout est couvert de glaces et de frimas, ou bien comme un désert sans oasis où le vent soulève des tourbillons de sables brûlants. Son cœur est tenté, si ce n'est de maudire l'existence, au moins de haïr l'humanité entière. Puisque nos affections sont les membres de notre cœur, comment l'amputation n'en serait-elle pas extrêmement douloureuse? comment le cœur pourrait-il vivre longtemps sans aucune affection, puisque le corps ne peut vivre privé de tous ses membres?

VIII. Heureux, Seigneur, mille fois heureux celui qui tend vers vous les bras de son affection, et qui met en vous seul toute sa confiance et tout son amour! Vous seul, ô mon Dieu, peuplez réellement pour lui toutes les solitudes, vous seul ne lui manquez jamais, vous seul lui êtes un appui toujours prêt et toujours puissant, vous seul faites refleurir pour lui les sentiers de la vie, vous seul lui ouvrez à la mort les portes du ciel; car vous seul, ô Dieu fait homme, Jésus agonisant, victime du sommeil de vos amis, vous êtes pour nous un ami qui jamais ne sommeille. Ah! je me trompe, et je vois dans les saintes Écritures que vous sommeillez

1. *Vitis mystica*, cap. x, n° 48, inter opera sancti Bernardi.

aussi quelquefois. Vous avez sommeillé pour David, et il s'écria : Pourquoi dormez-vous, Seigneur? Levez-vous, et ne nous rejetez pas toujours. Pourquoi détournez-vous votre visage? pourquoi oubliez-vous notre indigence et notre tribulation? Levez-vous donc, Seigneur, et secourez-nous (Ps. XLIII, 23, 24, 26)! Vous avez sommeillé pour vos apôtres au milieu de la tempête, et ils vous éveillèrent en criant : Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons (Matth., VIII, 24, 25)! L'Église, votre épouse fidèle, et les saints, vos plus dociles enfants, vous ont vu dormir aussi pendant leurs tribulations et leurs agonies. Ils se pressaient autour de ce tabernacle sacré, qui est votre tente ou votre demeure parmi nous, et ils s'efforçaient de vous réveiller par leurs gémissements et leurs prières. Quelques-uns, par le privilége d'une sainte familiarité, frappaient doucement à la porte de votre tabernacle, et vous adressaient de tendres reproches sur votre lenteur à les secourir. Bientôt vous sortiez pour les bénir, votre présence ranimait leur courage, et votre grâce les faisait triompher de tous leurs ennemis. Votre sommeil ne ressemble-t-il pas à celui d'une mère à côté du berceau de son enfant? Lors même que ses sens paraissent le plus endormis, son cœur veille, et le moindre cri poussé par l'objet de son amour la retrouve prête à lui prodiguer ses soins. O Dieu de l'Eucharistie, malgré votre sommeil apparent, vous êtes l'ami qui veille toujours avec ses amis, vous êtes celui que, dans leurs malheurs, ils trouvent toujours prêt à leur prodiguer ses conseils, ses secours et son sang.

Mais hélas! ô mon aimable Sauveur, n'êtes-vous pas trop souvent abandonné vous-même dans le tabernacle, comme vous le fûtes dans la grotte de Gethsémani? Vos amis d'aujourd'hui sont-ils plus fidèles que ceux d'autrefois à veiller et à prier avec vous? Ah! par les mérites de cet abandon que vous prévoyiez et acceptiez alors comme un sur-

croît de douleur, daignez nous donner la lumière, la force et la consolation dans nos propres agonies. Que votre sacrement sauve et défende toujours le pasteur suprême de votre Église [1], dans toutes les attaques dont il est l'objet ! Que votre sacrement soit pour les agneaux et les brebis, soit pour nous tous, le pain des forts dans nos faiblesses, le pain des anges dans nos tentations humaines, le pain de la résignation et de la joie quand nous serons dans l'épreuve et dans les larmes, le pain de l'espérance et de l'amour, le viatique, quand il nous faudra quitter ce monde et passer du temps à l'éternité !

CHAPITRE II

Le sommeil des Apôtres.

I. Plaintes du malheureux abandonné de ceux qu'il aimait. — II. Le Fils de Dieu ne parut jamais plus faible et plus abattu. — III. Il visite ses disciples endormis. — IV. Son courage et sa charité. — V. Son humble confiance et son ouverture de cœur. — VI. Les apôtres endormis sont l'image des amis de table. — VII. On peut en un sens les excuser. — VIII. Mais en un autre sens ils sont inexcusables. — IX. Dans leur sommeil Jésus voyait celui de leurs successeurs. — X. Et celui des simples fidèles.

I. Par la bouche du Prophète, Jésus s'était plaint à son Père du sommeil et de l'indifférence de ses plus chers disciples : Vous avez éloigné de moi mes amis et mes proches, et vous avez fait que ceux qui me connaissent m'ont quitté, à cause de la misère dont ils m'ont vu accablé (Ps. LXXXVII, 19). Par lui-même, sans doute, il s'en plaignit également à

1. *Missel romain*, Oraisons pour le Pape, postcommunion.

Dieu, dans la longue prière qu'il lui adressa durant son agonie. N'est-ce pas aussi vers Dieu, vers notre Père céleste, qu'il faudrait élever notre cœur et nos pensées, quand nous faisons entendre quelqu'une de ces plaintes qui retentissent souvent en cette vallée de larmes? Mes frères et mes sœurs, mes parents, mon mari, ceux qui devraient le plus compatir à mes souffrances, s'en irritent et même me maltraitent quelquefois, parce que mes souffrances les gênent, parce que mes larmes sont pour eux une accusation et un remords. Si l'on me donne ce dont j'ai besoin, ce n'est souvent qu'après que la vraie nécessité est passée. Selon l'humeur de ceux qui m'assistent, on m'exprime de la compassion pour des bagatelles, et on ne fait pas attention aux grandes souffrances. Tant que j'eus des richesses, je fus entouré d'amis empressés; maintenant pauvre et malade en ce triste réduit, je n'ai personne au monde qui m'aime et qui m'assiste par amour. Je ne suis pas même sans deviner la secrète impatience, qu'ont de me quitter les quelques personnes qui m'approchent encore. Ah! qu'il est dur de ne plus être aimé, et de n'être pas secouru dans la maladie par un cœur ami! Un peu d'affection me ferait plus de bien que tous les remèdes.

Voilà quelques-unes des plaintes qu'on recueille au chevet des malades et près des pauvres. Pour voir combien le cœur de l'homme souffre du sommeil ou de l'abandon de ses amis, il faut aller, en effet, dans ces étroites et sombres demeures où languissent dans une longue agonie les débris d'une grande infortune. Que sont devenus tous ceux qui les fréquentaient autrefois, avec tant d'assiduité, dans leurs splendides appartements? ils sont allés où ils ont vu l'inconstante fortune, mais non pas où va la fidèle amitié. Jésus agonisant, qui ouvrit son Cœur à toutes nos souffrances morales, voulut éprouver cet abandon et s'en plaindre aux hommes comme à Dieu.

II. Jamais il ne parut même plus faible et plus abattu, que sous le coup de cette infidélité de ses amis. Après s'être dépouillé de la gloire du Thabor, pour s'envelopper des ténèbres de la tristesse sur le mont des Olives, il se dépouille de lui-même en quelque sorte et devient méconnaissable, lorsqu'il voit sommeiller pendant son agonie ses apôtres privilégiés, et qu'il les réveille plusieurs fois pour en obtenir un peu de soulagement. C'est ce qui ravissait d'admiration un pieux auteur, qui comprenait que Jésus ne s'abaissa jusqu'à ce degré de ressemblance avec nous que pour mieux nous relever jusqu'à lui et nous refaire à son image :

« Le Dieu de toute consolation, lui-même expirant de tristesse, demande qu'on le console ; celui dont l'air serein et majestueux calmait et dissipait les maladies de l'esprit, cet Homme-Dieu qui enlevait les cœurs par ses divins attraits, réduit à mendier le secours et l'assistance de trois pauvres pêcheurs ! O mon âme, seriez-vous insensible à sa peine ? pourriez-vous le voir et l'entendre sans en être attendrie ? Sa voix faible et languissante sollicite votre compassion. Humilié comme Job sous le bras du Tout-Puissant, il n'est la victime de sa colère que pour vous rendre vous-même le digne objet de son amour. Que cet aimable Sauveur s'abaisse dans le cénacle jusqu'à laver les pieds à ses apôtres, cet acte de vertu, bien loin de compromettre sa dignité, augmente leur admiration parce qu'alors il se présente à eux comme leur Seigneur, et leur parle en maître qui se fait craindre et obéir. Mais dans le jardin où il s'humilie devant ses trois apôtres, jusqu'à leur découvrir sa propre faiblesse, implorer leur secours et leur assistance, comme s'il n'eût de lui-même ni force d'esprit, ni fermeté de courage, ni grandeur d'âme pour s'élever au-dessus de ses peines, un tel abaissement semble tenir de la pusillanimité ; on y découvre toute la faiblesse, tout l'abattement d'une âme vulgaire, on ne voit plus en lui qu'un homme du com-

mun, un homme méprisable sans aucune apparence de la divinité[1].

III. Indiqué par les Évangélistes, ce fait est raconté en détail par une religieuse, dont nous allons transcrire le récit avant d'étudier le texte sacré :

« Jésus se releva ; ses genoux chancelaient et le portaient à peine, ses lèvres étaient livides, ses cheveux se dressaient sur sa tête : il était tout défait et presque méconnaissable. A dix heures et demie, ayant fini sa prière, tout chancelant, tombant à chaque pas, baigné d'une sueur froide, il se traîna jusqu'à la plate-forme où les trois apôtres étaient restés. Il les trouva endormis à la suite de la fatigue, de la tristesse et de l'angoisse qu'ils avaient éprouvées. Jésus vint à ses disciples comme un homme qui, plongé dans la tristesse et saisi d'épouvante, se réfugie auprès de ses amis, et aussi comme un bon pasteur qui, bien qu'effrayé lui-même, n'oublie pas son troupeau menacé du péril ; car il n'ignorait pas qu'eux aussi étaient dans l'angoisse et la tentation. Les terribles visions le poursuivaient pendant tout le chemin. Voyant les apôtres endormis, il se tordit les mains, tomba de fatigue auprès d'eux, et dit tristement : Simon, dors-tu ? Tous alors se réveillèrent et se relevèrent, et Jésus leur dit dans son délaissement : Ainsi vous n'avez pu veiller une seule heure avec moi ? Lorsqu'ils le virent pâle, défiguré, chancelant, trempé de sueur, tremblant et frissonnant, lorsqu'ils l'entendirent parler d'une voix presque éteinte, ils ne surent plus ce qu'ils devaient penser ; et n'eût été l'auréole bien connue dont sa tête était entourée, ils n'auraient jamais pu le reconnaître. Jean lui dit alors : Maître, qu'avez vous ? Dois-je appeler les autres disciples ? Devons-nous fuir ? Jésus leur répondit : Si je vivais, enseignais et guérissais encore trente-trois ans, cela ne suffirait pas pour

1. *Pensées et affections sur la Passion*, LXXII[e] jour.

faire ce que je dois accomplir d'ici à demain. N'appelle pas les huit; je les ai laissés, parce qu'ils ne pourraient me voir dans cette misère sans se scandaliser : ils tomberaient en tentation, oublieraient bien des choses, et douteraient même de moi. Pour vous, qui avez vu le Fils de l'homme transfiguré, vous pouvez le voir aussi dans son obscurcissement et son abandon; mais veillez et priez pour ne pas tomber dans la tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.

« Il voulait ainsi les engager à la persévérance, leur annoncer le combat de la nature humaine contre la mort, et leur faire savoir la cause de sa faiblesse. Il leur parla avec beaucoup de tristesse, et resta près d'un quart d'heure avec eux; ensuite il retourna dans la grotte, son angoisse allant toujours croissant. Les apôtres étendaient les mains vers lui et versaient des larmes; puis, se jetant dans les bras les uns des autres, ils se dirent: Qu'est-ce donc? Que lui arrive-t-il? Il est complétement anéanti! Alors ils se mirent à prier, la tête couverte et remplis de douleur. Il y avait une heure et demie que Jésus était entré dans le jardin des Oliviers. Il dit à la vérité dans l'Écriture : Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi; mais on ne doit pas interpréter ces mots d'après notre manière de mesurer le temps. Les trois apôtres qui étaient avec Jésus avaient d'abord prié, puis ils s'étaient endormis; car ils étaient tombés en tentation par leur manque de confiance. Les huit autres, qui étaient restés à l'entrée, ne dormaient pas. La tristesse que le Seigneur avait manifestée dans son dernier entretien les avait laissés très-inquiets; ils erraient sur le mont des Oliviers, cherchant un lieu où ils pussent se cacher[1].

« Une seconde fois Jésus sortit de la grotte et vint vers les disciples. Il trébuchait à chaque pas, comme un homme

1. Catherine Emmerich, *Visions*, IVe partie, chap. II.

courbé sous un lourd fardeau, ou dangereusement blessé et presque défaillant. Arrivé auprès des apôtres, il ne les trouva point couchés par terre, mais assis, la tête voilée et appuyée sur leurs genoux; c'est une position que les Juifs prenaient souvent dans le deuil ou la prière. Accablés par la fatigue, la crainte et la tristesse, ils s'étaient endormis. Jésus s'approcha d'eux tremblant et gémissant; ils se réveillèrent. Mais, lorsqu'à la clarté de la lune ils le virent devant eux debout et courbé, avec son visage pâle, ensanglanté, et sa chevelure en désordre, leurs yeux fatigués ne purent reconnaître leur Maître si horriblement défiguré. Le voyant qui se tordait les mains, ils se levèrent, le reçurent dans leurs bras, et le soutinrent avec un empressement affectueux. Alors il leur dit avec une tristesse profonde qu'on le mettrait à mort le lendemain, qu'on se saisirait de lui dans une heure pour le traîner devant le tribunal, qu'on le maltraiterait et l'outragerait, qu'on le flagellerait, et qu'enfin il serait mis à mort de la manière la plus cruelle; il les pria ensuite de consoler sa mère et Madeleine. Ils ne lui répondirent pas; ils étaient sans parole, tant son aspect et ses discours les avaient troublés et attristés : ils pensaient même qu'il était en délire. Lorsqu'il voulut retourner à la grotte, il n'eut pas la force de marcher, et je vis Jean et Jacques l'y conduire. Dès qu'il y fut entré, ils le quittèrent; il était environ onze heures et un quart[1].

« En ce moment, les huit apôtres se trouvaient ensemble dans le berceau de verdure du jardin de Gethsémani. Après s'être entretenus quelques instants, ils s'étaient endormis de nouveau ; ils étaient ébranlés et abattus par la tentation. Chacun d'eux avait cherché un lieu où il pût se réfugier, et tous se demandaient avec inquiétude : « Que ferons-nous quand on l'aura mis à mort? Nous avons tout abandonné

1. *Ibid.*, chap. III.

pour le suivre, nous avons mis toute notre confiance en lui, et le voilà maintenant si abattu, si brisé, qu'on ne peut recevoir de lui aucune consolation. » Les autres disciples avaient d'abord erré çà et là; puis, apprenant que Jésus avait annoncé des périls imminents, ils s'étaient retirés pour la plupart à Bethphagé.

« Réconforté surnaturellement, Jésus retourna une troisième fois vers Pierre, Jacques et Jean, sans crainte et sans angoisse. Il était pâle et défait, mais il marchait d'un pas ferme et assuré. Il avait essuyé son visage avec un suaire et remis en ordre ses cheveux qui pendaient, humides de sang, sur ses épaules. Lorsqu'il arriva auprès des trois apôtres, il les trouva, comme la première fois, endormis, couchés sur la terrasse et la tête voilée. Il leur dit : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et priez ; l'heure est venue où le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons; celui qui doit me livrer approche : mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût jamais né. Les apôtres se levèrent tout effrayés, et regardèrent autour d'eux avec inquiétude. Dès qu'ils furent revenus à eux, Pierre dit avec ardeur : Maître, je vais appeler les autres afin que nous vous défendions. Mais Jésus leur montra à quelque distance, dans la vallée, de l'autre côté du Cédron, une grande troupe armée qui s'approchait avec des torches ; et il leur dit qu'un d'entre eux l'avait trahi : il leur parla encore avec sérénité, leur recommanda de consoler sa Mère, et dit : Allons au-devant d'eux; je vais me livrer aux mains de mes ennemis [1]. »

IV. Pour toutes les visites qu'il fit ainsi à ses trois apôtres préférés, l'Écriture dit de Jésus : Il se leva de sa prière (Luc., XXII, 45), il vint, il revint (Marc., XIV, 40, 41). Quand nous sommes malades ou simplement indisposés, nous ne

1. *Ibid.*, chap. IV.

faisons plus de visites à nos amis, souvent même nous ne voulons alors recevoir personne. Ce sont uniquement ceux qui se portent bien qui vont visiter les malades et les agonisants. Combien la conduite du Sauveur en son agonie est plus généreuse et plus charitable! C'est lui qui est abandonné de tous, et c'est lui qui n'abandonne personne. C'est lui qui souffre, et c'est lui qui visite ceux qui ne souffrent pas. C'est lui qui est déjà environné des douleurs de la mort, et c'est lui qui vient exhorter ceux qui ont longtemps à vivre encore. Il vient vers eux pour les fortifier et les instruire, afin qu'ils n'entrent point en tentation; comme un ami, en butte aux traits du malheur, avertit ses amis de se prémunir contre les coups de la même infortune. Dans toutes ces visites, dans la dernière du moins, le Fils de Dieu était tout couvert d'une sueur sanglante. Que penserions-nous, qu'éprouverions-nous si nous voyions un homme, le corps tout ensanglanté, courir vers ses compagnons de voyage, vers ceux qu'il aurait laissés derrière lui sur la route? Nous croirions qu'il va leur demander secours et protection. Nous ne l'accuserions même ni de lâcheté ni d'égoïsme, si dans cet état il s'étendait sur le gazon et prenait un peu de repos, sans avoir souci des autres. Mais notre Sauveur se montre magnanime dans le jardin des Oliviers. Ensanglanté, épuisé de forces, demi-mort, il se traîne auprès de ses disciples pour les exhorter, les animer, les encourager, les fortifier, quand lui-même aurait si grand besoin d'être fortifié par eux, s'ils n'avaient tous manqué à leur devoir[1].

V. En allant ainsi vers Pierre, Jacques et Jean, Jésus ressemblait encore à un homme qui, étant accablé de tristesse, s'approche de ses amis pour en recevoir quelque consolation. Il convenait à la qualité de Messie et de Maître,

1. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, lib. II, dissertat. VI, punct. III.

dit un commentateur, que Jésus nous apprît ce que nous devons faire, lorsque nous sommes pressés par l'affliction et que notre âme est plongée dans la tristesse. Notre principal devoir est alors de nous prosterner auprès de Dieu, et d'attendre de lui seul notre véritable consolation. Mais nous ne devons pas porter seuls le poids de notre douleur, de peur d'en être accablés ; et il y a de la prudence, aussi bien que de l'humilité, à diminuer ce poids en le partageant avec quelques amis qui soient comme nous disciples de Jésus-Christ, en les exhortant à prier avec nous et pour nous ; et en espérant que Dieu aura égard à leur charité et à leur compassion, quand même il serait peu touché de nos larmes et de nos besoins. Ces dispositions, indépendamment de celles des serviteurs de Dieu, à qui nous découvrons le fond de notre douleur, peuvent attirer du ciel une prompte consolation ; ils seront peut-être indifférents, ils oublieront notre état, ils s'endormiront : mais notre humilité priera pour nous, et leur sommeil n'empêchera pas que l'ange du Seigneur ne vienne nous fortifier, et nous donner la consolation que nos amis nous ont refusée, mais que nous n'aurions peut-être pas reçue si promptement de Dieu même, si nous n'avions eu l'humilité de la lui demander par nos amis. Il n'y a rien que Dieu condamne plus que l'orgueil et l'hypocrisie, et il n'y a rien qu'il bénisse plus promptement qu'une humble sincérité. Lorsque nous pouvons porter seuls nos tristesses et nos ennuis, il ne faut pas chercher ailleurs la consolation que Dieu nous donne. Il y a des épreuves légères, il y a des nuages qui ne durent qu'un moment, il y a des peines que le mépris peut dissiper, et que le compte qu'on en rendrait serait capable d'augmenter. Le silence et la prière en sont le remède. Mais il y a des détresses si pressantes, des tentations si vives, des doutes si importants, des anxiétés si désolantes, que ce serait une pure témérité que d'espérer de les porter seuls, et d'y trou-

ver une issue par son propre conseil. Il est du devoir alors d'imiter la simplicité d'un enfant, en avouant qu'on en a la faiblesse, et il n'y a que l'impuissance de trouver un ami fidèle, digne de notre confiance et capable de nous consoler, qui nous dispense de ce devoir. Encore faut-il alors tenter de nous ouvrir à qui ne nous entend pas assez, ou qui ne nous dit rien de touchant, pourvu qu'il ne nous dise rien de mauvais ni de suspect. Dieu bénit quelquefois cette conduite, et Jésus-Christ paraît nous en donner l'exemple en découvrant sa profonde tristesse à ses disciples, qui ne lui en demandent pas même le sujet, bien loin d'y chercher du remède[1].

VI. Dans le temps même de sa plus grande affliction il les trouva endormis, *invenit eos dormientes* (Matth., XXVI, 40; Marc., XIV, 37; Luc., XXII, 45). Job avait eu du moins trois amis pour compatir à ses malheurs. Jésus avait amené trois disciples choisis pour le soutenir dans son agonie en partageant sa prière et ses veilles : tous trois s'endorment, pendant qu'un autre les trahit. Ils ont mérité qu'on leur appliquât le mot de l'Écriture : Il est un ami qui n'est bon qu'à nous tenir compagnie à table, et qui ne nous restera pas fidèle au jour de l'épreuve (Eccli., VI, 10). Ne pourrait-on nous l'appliquer également? Nous partageons volontiers les délices du banquet pascal et les délices même de l'oraison ; mais, après la prière, après la communion, nous repoussons les épreuves et jetons à terre la croix que Jésus-Christ mettait sur nos épaules. Dans leur sommeil, comme dans leur fuite qui en fut la conséquence, les apôtres furent l'image de ces faux amis, qui ne le sont que de la table et non de la personne. Faut-il manger l'agneau de Pâque, et se nourrir dans le cénacle d'une viande divine? les dis-

1. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] partie, chap. IV, art. IV, n[os] 5-8.

ciples y courent, et font foule autour du Fils de Dieu. Mais faut-il suivre cet adorable Maître jusque sur le Calvaire, passer avec lui le torrent de Cédron, porter avec lui la croix ignominieuse, boire avec lui le calice amer? tous ces amis infidèles s'envolent. Ainsi fuyez-vous, semblables aux faibles disciples, vous qui environnez quelquefois la table sainte, pour y goûter tranquillement le pain céleste, et qui ne voulez rien souffrir pour Jésus-Christ, sensibles aux moindres injures, tendres aux moindres incommodités, amis de la vérité pourvu que la vérité ne vous ôte point vos amis[1].

VII. Il semble néanmoins que les Évangélistes aient voulu excuser les apôtres, en nous disant que leurs yeux étaient appesantis (Matth., xxvi, 43; Marc., xiv, 40), non-seulement par le sommeil, mais encore par la tristesse (Luc., xxii, 45). S'ils ne veillaient ni ne priaient avec leur Maître, ce n'était ni paresse volontaire, ni défaut de respect et d'obéissance : c'etait impuissance naturelle, causée par le poids accablant du sommeil et de la tristesse, qui liait leurs sentiments et leurs pensées. Ce sommeil était le résultat de la faiblesse plutôt que du mépris, il tenait à l'infirmité de la nature plutôt qu'au déréglement de la volonté, il venait de l'état de l'âme et de l'état du corps. La fraîcheur de la nuit et les fumées du banquet pascal le rendaient presque inévitable, mais surtout la tristesse et le chagrin de l'esprit. De même qu'elle fait couler les larmes des yeux, la tristesse fait monter au cerveau des vapeurs qui produisent le sommeil. Les petits enfants, après avoir pleuré, dorment plus profondément; et les hommes faits, quand ils sont dans un noir chagrin, se sentent pressés par le besoin de dormir. Or les apôtres pouvaient être tristes. Les récentes prédictions du Sauveur et ses derniers aveux avaient dû affecter tout à la fois leur

1. De la Boissière, *Sermon XXVI*, pour le vendredi saint, 1er point.

esprit et leur cœur. Ils dormaient donc, et le divin Maître dut lui-même leur apprendre, après sa résurrection, ce qui s'était passé pendant leur sommeil[1]. D'ailleurs il se faisait tard, le temps du repos était venu, et leur esprit était comme épuisé par l'attention qu'ils avaient donnée au discours de Notre-Seigneur après la cène, discours long et appliquant qui avait été suivi d'une prière très-sublime, dont ils s'étaient sans doute efforcés de retenir toutes les expressions. Mais au lieu du repos dont ils avaient besoin, le Fils de Dieu leur commande une nouvelle prière, ne leur dit pas quand elle doit finir, ne leur permet pas de la faire dans une maison où ils pourraient être à l'abri du froid, qui était alors assez grand pour rendre le feu nécessaire (Joan., XVIII, 18) : il ne les console que par son exemple, en allant prier lui-même comme s'il ne l'avait point encore fait. Voilà comment Jésus-Christ formait ses disciples aux pénibles travaux, et aux longues veilles du ministère apostolique.

VIII. Toutefois les Évangélistes n'ont pas l'usage de pallier ou de diminuer les fautes des apôtres. Ce sommeil est donc inexcusable en un autre sens. Premièrement il n'est point d'inclination ou d'obstacle de la nature qu'il ne faille surmonter, quand il s'agit du salut qui est l'unique nécessaire. Dans quelques moments la surprise et la crainte délivreront les apôtres du poids, dont ils se prétendaient accablés; un danger présent dissipera leur sommeil, et ils verront que ce qui leur semblait invincible aurait été facilement surmonté, s'ils avaient eu plus d'amour et de docilité pour leur Maître. Si leur vie avait été menacée, ils auraient facilement triomphé de cette faiblesse; s'ils avaient été attaqués par les Juifs, ils se seraient défendus, ils au-

1. Euthymius, *Comment. in quatuor Evang.*, in Matth., cap. LXIV, Bib. max. vet. PP. t. XIX, p. 582, B.

raient appelé du secours. Ils passaient les nuits entières à jeter inutilement leurs filets à la mer, pour se procurer les aliments du corps, et maintenant ils ne peuvent veiller une heure quand ils ont un si grand besoin de prier pour fortifier leur âme. Secondement, pour les hommes vertueux, ce ne sont ni de grandes passions ni des attachements criminels qui les affaiblissent dans les occasions décisives; mais ce sont des motifs qui seraient légitimes dans tout autre temps, ce sont des nécessités qui paraissent invincibles. Une inclination au repos, la crainte de s'engager dans une affaire sans issue, le désir de demeurer caché, un peu de pesanteur de tête, un assoupissement de quelques heures, un excès de tristesse, cent autres choses de ce genre qu'on considère peu dans un temps de tranquillité, et dont on ne se défie pas assez dans un temps de tentation, peuvent ralentir la foi, engourdir le courage, suspendre la vigilance et la prière, et conduire sans préparation un homme de bien à une épreuve subite qui le renversera[1]. Les apôtres, en cédant à l'accablement du sommeil, tombent dans une négligence répréhensible puisqu'elle est en opposition avec le conseil de leur Maître, et bientôt ils tomberont plus bas. Ne leur avait-il pas prédit qu'ils se scandaliseraient tous à son sujet en cette nuit, c'est-à-dire qu'ils tomberaient? Ils auraient donc dû prier spécialement pour éloigner d'eux le malheur de cette chute ou de cette faute. S'ils n'ont pas prié, s'ils ont dormi, et par suite abandonné leur Maître, saint Bernardin de Sienne l'attribue à la paresse de l'esprit. Un esprit d'ailleurs fervent et éclairé sent ses yeux s'appesantir, soit par le poids de la sensualité dont Job se plaignait (VII, 20), soit par ce poids des iniquités qu'accusait le prophète royal (Ps. XXXVII, 5). Dans les apôtres la chair l'emportait encore sur l'esprit, et leur sommeil fut le pré-

1. Duguet, *Explication*, ch. II, art. I, n° 1. — Ch. XII, art. I, n° 3.

curseur de leur négation ou de leur abandon de Jésus-Christ. Car souvent un mal est le présage d'autres maux, et un péché est le commencement d'un autre péché[1].

IX. Hélas ! ce sommeil des disciples choisis commençait lui-même ou préparait celui de leurs successeurs, et Jésus voyait toute l'étendue de cette figure ou de cette préparation si douloureuse pour son Cœur. Un éloquent cardinal le fait ainsi parler : Les soldats qui vont me mener au supplice ne feront de mal qu'à mon corps réel, et mon Cœur y est moins sensible. Mais le sommeil de mes apôtres me perce l'âme, parce que je prévois quels horribles ravages il pourra faire dans mon corps mystique. Aussi ai-je, pour y mettre un terme, interrompu trois fois mes entretiens avec mon Père, tant ce sommeil de mes disciples m'est plus dur que la cruauté de mes bourreaux. Je vois que mon corps mystique, par la somnolence de mes pontifes et de mes prêtres, sera de nouveau assailli et maltraité, autant de fois que les successeurs des apôtres les imiteront dans leur sommeil plus que dans leur courage. On verra plus d'un Judas, élevé dans mes bras, admis dans ma compagnie, nourri à ma table, engraissé de ma chair, dépositaire de mes trésors, dispensateur de mes mystères, tourner le dos au sanctuaire et à l'autel, et par une apostasie sacrilége s'éloigner de la foi, se mettre à la tête des peuples séduits, blasphémer mon nom, restreindre la valeur de mon sang et les mérites de ma passion : et tout cela parce que mes apôtres dorment, et que leurs successeurs dormiront encore ! On verra le vaisseau de l'Église battu par les orages, agité par les persécutions injustes que soulèveront contre lui les politiques, les hérétiques, les infidèles, les athées, qui lui feraient faire naufrage et le submergeraient entièrement, si la divine Providence cessait un instant d'en tenir le gouvernail : et pourquoi cette

1. Saint Bernardin de Sienne, *De Passione*, sermo LI, art. 1, cap. II.

fureur des vents? pourquoi cette violence de la tempête? parce que les apôtres dorment, et que leurs successeurs dormiront encore! On verra dans les champs de l'Évangile ensemencés par ma parole, croître les germes funestes de l'ivraie ou de la zizanie, les doctrines licencieuses, les dogmes pervers, les hérésies manifestes, que des novateurs téméraires auront jetés sur la bonne semence; on verra le clergé manquer à la discipline, les églises non respectées, les sacrements non fréquentés, les autels sans ornements, les mœurs sans pureté, les unions sans fidélité, la religion méprisée, les choses sacrées confondues avec les choses profanes : et pourquoi tout cela? parce que les apôtres dorment, et que leurs successeurs dormiront aussi! Tous les maux que j'énumère, et de plus grands encore, seront les redoutables conséquences du sommeil de mes disciples. C'est pourquoi, moi qui n'ai nul souci des outrages et des cruautés de mes ennemis à mon égard, moi qui allègue des excuses pour qu'ils paraissent moins coupables, je me plains de la léthargie de mes disciples, je la leur reproche et, pour les faire sortir de cette pernicieuse négligence, je leur répète ma pressante exhortation à veiller et à prier [1].

X. Mais dans le sommeil des apôtres Jésus ne voyait pas seulement le sommeil des pontifes et des prêtres, il voyait encore celui des simples fidèles qui se montrent indifférents à l'égard de son corps mystique, à l'égard de son Église, lorsque la persécution la met à l'agonie en quelque contrée de l'Europe. N'est-il pas des chrétiens auxquels on pourrait redire aujourd'hui ce qu'un prédicateur français, au commencement de ce siècle, adressait à son auditoire en développant cette parole de l'Évangile : Le Seigneur *les trouva*

1. Francesco Maria d'Arezzo, *Prediche dette nel Palazzo apostolico*, predica XI, n° 3.

endormis? Ce sommeil fut le vôtre, vous qui, sachant que les afflictions d'une épouse sont aussi les afflictions de son époux, et que les larmes de l'Église ne peuvent couler sans que Jésus y mêle les siennes, demeurâtes insensibles au milieu des longues épreuves de la religion et de ses cruelles amertumes. Que faisiez-vous, en effet, durant les jours de sa douleur? donnâtes-vous à tant de maux quelques soupirs? honorâtes-vous son deuil de quelques larmes? Ce sommeil est encore aujourd'hui le vôtre, vous qui nous vantez peut-être votre respect pour l'Évangile et même votre fidélité à ses lois, et qui refusez de tendre à la Religion une main qui aide à la relever du milieu de son humiliation, de son indigence et de ses ruines. Oui, ce sommeil est le vôtre, chrétiens de toutes les conditions, quand vous ne payez par aucune reconnaissance la Religion du Dieu, à qui vous devez tous les biens dont vous jouissez, et que vous mettez dans un égal oubli ses temples dépouillés, ses fêtes sans honneur, ses pasteurs sans soutien. Du reste, dormez encore, dormez de ce coupable sommeil, et le moment n'est pas loin où vous verrez les vœux de l'impiété s'accomplir: *Dormite jam et requiescite, ecce appropinquavit hora* [1].

Ce sommeil des brebis et des pasteurs, des fidèles et des évêques, justifie ces paroles de saint Bruno de Signy: Le sommeil des disciples signifiait le sommeil et la torpeur de l'Église, qui souvent dans les grandes tentations s'engourdit et défaille, à moins qu'elle ne soit excitée par de fréquentes visites de Jésus-Christ [2]. La rage des persécuteurs la réveille, comme le zèle des plus vertueux pontifes. Mais, bien qu'on puisse dire qu'elle a sommeillé parfois au milieu des

1. Borderies, évêque de Versailles, *Œuvres*, sermons pour le carême, vendredi saint, Passion, 1er point.
2. Saint Bruno de Signy, *in Matth.*, XXVI, 13.

richesses et des honneurs dont elle était comblée à certaines époques et dans certains pays, cependant le saint paraît mettre ici le tout pour la partie, l'Église pour notre âme qui s'affaisse trop facilement, dans les délices comme dans les épreuves, si elle n'est tenue en éveil par les visites de son divin Époux. Les dispositions des apôtres étaient une image des nôtres, et leur sommeil était l'expression naturelle d'un autre sommeil plus volontaire et plus dangereux. Menacés de tous côtés, assaillis par toutes sortes d'ennemis, dominés par nos passions, nous nous endormons dans une folle sécurité, comme si nous jouissions des privilèges de la nature innocente. Pour le monde, pour notre chair, pour notre ambition, nous nous fatiguons le jour et nous veillons la nuit, au milieu des dégoûts, des dédains, des humiliations et des sacrifices de toute espèce. Rien ne nous rebute, quand il s'agit de notre bonheur temporel à conserver ou à conquérir. Mais s'agit-il de nous appliquer à la prière, pour acquérir une impérissable félicité, nous n'avons pas un instant. Que nous sommes donc éloignés de faire pour le ciel autant que pour la terre, pour la vertu autant que pour le plaisir et la vanité, pour le salut éternel autant que pour cette vie misérable ! L'indolence, l'ennui, le dégoût, la crainte, la tristesse, le sommeil ne lient nos facultés que quand nous nous occupons des choses de Dieu. Toujours éveillés pour le mal, nous ne sommes endormis que pour le bien.

CHAPITRE III

Jésus réveille ceux qui dorment.

I. Jésus agonisant nous réveille par ses douleurs. — II. Il reprend saint Pierre. — III. C'est aussi Pierre qu'on a le plus remarqué. — IV. Jésus adresse ses reproches aux trois disciples choisis. — V. Ils ne savaient que lui répondre. — VI. Nous-mêmes, qu'avons-nous à répondre pour le sommeil du péché ? — VII. Pour le sommeil de la tiédeur ? — VIII. Pour le sommeil de l'indifférence ? — IX. Pour le sommeil de l'oubli ? — X. Le Sauveur nous réveille par nos afflictions. — XI. Prière.

I. D'abord, dit saint Irénée, Jésus laissa dormir ses trois disciples choisis, pour signifier la patience de Dieu durant le sommeil des hommes; ensuite il les réveilla et les fit lever, pour nous apprendre que sa passion est le réveil de ceux qui dorment[1]. En effet, si nous voulions nous en acquitter sérieusement, la méditation de la passion, et en particulier de l'agonie du Sauveur, n'aurait-elle pas une merveilleuse vertu pour nous réveiller de notre assoupissement et de notre tiédeur à l'égard de Dieu, comme pour nous arracher à une folle confiance dans des amitiés humaines, qui se livrent au sommeil de l'indifférence ou de l'oubli, dès que le malheur fond sur nous et nous les rend plus nécessaires? Tant que durera la nuit du temps, l'efficacité des douleurs de l'Homme-Dieu se fera sentir aux âmes, que la grâce trouvera plongées dans le sommeil de la mollesse, dans le sommeil du péché, dans le sommeil de l'idolâtrie.

II. Jésus dit à Pierre : Simon, dors-tu? *Et ait Petro : Simon, dormis* (Marc., XIV, 37) ? C'est à Pierre que le divin Maître adresse d'abord ses reproches, parce qu'il avait plus

1. Saint Irénée, *Contra hæreses*, lib. IV, cap. XXII.

promis que les autres, et qu'étant le chef il était plus obligé à veiller. Pour qu'il sente mieux sa faute, il ne reçoit ici, de la bouche du Seigneur, que le nom du vieil homme, *Simon*, et non pas le nom de l'homme nouveau, le nom du pontife suprême, du prince des apôtres et du chef de l'Église, *Pierre*. Selon Marie d'Agréda, le motif pour lequel Jésus le reprit spécialement fut non-seulement qu'il l'avait choisi pour le mettre à la tête de tous les autres, et que Simon s'était distingué entre tous par ses protestations de fidélité, puisqu'il avait promis de mourir avec le Sauveur plutôt que de le renier, quand même tous les disciples scandalisés se laisseraient disperser (Matth., XXVI, 31, 33, 35); mais encore Jésus le reprit, parce que ces protestations mêmes, faites du cœur le plus sincère, lui avaient mérité d'être nommément averti ou réveillé. Car il est certain que le Seigneur corrige ceux qu'il aime, et que nos bonnes résolutions lui sont toujours agréables en elles-mêmes, quoique nous ne les accomplissions pas, dans la suite, plus que ne fit Simon-Pierre, le plus fervent des apôtres[1]. Sainte Madeleine de Pazzi donne cette raison et en ajoute une autre : C'est Pierre lui-même qui avait dit : Nous avons tout quitté pour vous suivre (Matth., XIX, 27). C'est donc à lui que Jésus adresse son reproche, pour que les apôtres comprennent bien qu'ils ne se sont pas encore quittés eux-mêmes. Jean avait dit, comme son frère, qu'il pouvait boire le calice amer du Sauveur ; la sainte le lui rappelle : ô Jean, vous ne comprenez donc point ce que vous lui avez dit (Matth., XX, 22), puisque vous ne le faites pas? ô Jean, vous dormez, vous qui avez été tant avec Jésus, vous son bien-aimé? ô Jean, vous qui venez de goûter sur sa poitrine sacrée de célestes et secrets mystères, vous manquez maintenant à l'amour[2] ?

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, ch. XII, n° 1218.

2. Sainte Madeleine de Pazzi, *Vita e ratti*, parte III, capitolo I, vigesimo giorno.

III. Mais à l'exemple du Maître, en considérant les disciples endormis, ce n'est pas à Jean, ce n'est pas à Jacques, c'est à Pierre qu'on a le plus fait attention. Saint Bonaventure a comparé son sommeil à celui de Jonas pendant la tempête, et le reproche que lui adressa Jésus au reproche adressé par le pilote au prophète (I, 16) : Pourquoi es-tu plongé dans le sommeil? Lève-toi et prie ton Dieu pour que nous ne périssions pas [1]. Un autre auteur a comparé le sommeil du chef des apôtres à celui d'Abner auprès de Saül. Jésus-Christ visitant ses disciples endormis ne nous rappelle-t-il pas David visitant Saül, qui dort sous sa tente pendant que toute son armée sommeille autour de lui? David, après s'être un peu éloigné, adresse des reproches au chef de la milice et à tout le peuple : Abner, pourquoi n'as-tu pas gardé le roi, ton maître? Vous êtes les enfants de la mort, vous qui n'avez pas veillé à la garde de votre maître l'oint du Seigneur (1, Reg., XXVI, 15, 16). Abner représente d'autant mieux ici le chef de la sainte milice, que le nom d'*Abner* signifie le flambeau du père. Or, ce fut Simon-Pierre qui reçut du Père céleste la révélation de la divinité de Jésus, qui est le Christ Fils du Dieu vivant (Matth., XVI, 16, 17). Jésus adresse ses reproches à tous les apôtres endormis, mais spécialement à Pierre : N'as-tu donc pu veiller une heure avec moi? Déjà ta faiblesse se manifeste! Es-tu cet homme de cœur qui avait promis de venir avec moi en prison ou à la mort (Luc., XXII, 33)? Et pourtant qui est semblable à toi en Israël? tu es le chef du peuple nouveau qui voit le Seigneur par la foi. Pourquoi donc ne m'as-tu pas gardé, moi ton roi, moi que tu avais aimé jusqu'ici, moi à qui tu avais dit : Je donnerais ma vie pour vous (Joan., XIII, 37)? Voilà que Judas et les princes des prêtres se sont approchés, dans le dessein de me

1. Saint Bonaventure, *Expositio in Luc.*, XXII, 46

tuer, moi, ton roi. Tu ne t'es donc pas bien conduit en dormant ainsi. Ce lâche sommeil prouve-t-il le courage que tu promettais? Et vous tous, mes chers disciples, pourquoi dormez-vous? Votre esprit fut prompt à promettre; mais votre chair est faible à faire le bien et à souffrir le mal[1].

Cependant, si nous en croyons Catherine Emmerich, les trois apôtres choisis ne dormirent pas toujours : ils s'éveillèrent d'eux-mêmes et montrèrent leur compassion pour le divin Agonisant. Jésus étant dans la grotte, accablé d'angoisses, fit entendre quelques cris douloureux. Les trois apôtres se réveillèrent; ils prêtèrent l'oreille de son côté et voulaient aller le rejoindre; mais Pierre retint Jacques et Jean, et dit : Partez, je vais aller vers lui. Il courut et entra dans la grotte. Maître, dit-il, qu'avez-vous? Il tressaillit d'effroi dès qu'il vit le Seigneur saisi d'épouvante et couvert de sang. Jésus ne lui répondit pas et ne parut pas faire attention à lui. Pierre revint vers les deux autres; il leur dit que le Seigneur ne lui avait pas répondu, et qu'il ne faisait que gémir et soupirer. Leur tristesse alors augmenta; ils voilèrent leur tête, s'assirent et prièrent en pleurant[2].

IV. Mais ils auraient dû veiller et prier pendant toute l'agonie de leur Maître, et ce fut avec raison qu'il leur fit ce reproche : Ainsi donc vous n'avez pu veiller une heure avec moi, *sic non potuistis una hora vigilare mecum* (Matth., XXVI, 40). Il l'avait d'abord fait à Pierre (Marc., XIV, 37); maintenant, il l'adresse à tous. *Sic*, voilà donc, se rapporte à ce que tous avaient dit après leur chef : Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous nierai point (Matth., XXVI, 35). Voilà donc, leur dit le Sauveur, voilà donc comme vous êtes préparés à mourir avec moi, vous qui n'avez pas même pu veiller avec moi pendant une heure.

Une heure signifie ici un moment, par une figure dont

1. Meffreth, *Sermones hiemales*, in die parasceves.
2. Catherine Emmerich, *Visions*, IV[e] partie, chap. III.

le maître se sert pour faire ressortir toute la négligence de ses disciples. Quoique en réalité il ait pu prier une heure entière, il leur dit : Vous n'avez pas même pu veiller un instant avec moi. Par sa brièveté ce reproche unit la force à la douceur. Les prières, les demandes, les exhortations peuvent être longues; mais les menaces, les reproches, les commandements doivent être brefs. Un arc allongé n'est point redoutable, mais resserré et tendu il peut décocher la flèche qui perce le cœur : de même un discours trop long est souvent languissant et sans nerf, mais resserré en peu de paroles, en peu de syllabes, il a de la vigueur et part comme un trait acéré[1]. *Avec moi* rend le reproche plus grave. Jésus veillait donc lui-même, il veillait pour ses disciples, il veillait en présence de ses disciples, il gardait ses disciples comme un père garde ses petits enfants, comme un pasteur garde ses timides brebis[2]. Les trois apôtres n'avaient donc point à veiller seuls, à s'effrayer de leur solitude, comme des brebis sans pasteur, comme des enfants sans leur père, et Jésus n'en était que plus fondé à leur dire : Croyez-vous que vous ne serez jamais exposés à de plus grandes épreuves? N'aurez-vous à combattre pour moi que le sommeil? M'aurez-vous toujours dans votre compagnie, et mon exemple vous sera-t-il toujours sensible et présent? Une heure de prière avec moi vous paraît longue? Une heure même de simple veille, sans prier avec moi, vous lasse et surpasse vos forces? Que pouvez-vous donc, si un exercice qui vous est commun avec moi, et qui devrait faire votre consolation et votre gloire, vous accable[3]?

V. Et les apôtres ne savaient que lui répondre, *et ignora-*

1. Panigarola, *Cento ragionamenti sopra la passione di Nostro Signore*, I[e] p., ragionam. XI, p. 1.

2. Jean Lansberg, *Exegesis in Passionem*, articul. XIII.

3. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] p., chap. VIII, art. V, n° 2.

bant quid responderent ei (Marc., xiv, 40). Leurs yeux appesantis prouvaient la paresse de leur esprit; car les yeux signifient mystiquement les vues lumineuses et ardentes de l'intelligence. Mais cette intelligence était elle-même appesantie par la sensualité et le péché. Ils ne voyaient donc rien à répondre à leur Maître. Comment celui qui promit avec éclat mais ne tient pas sa promesse, aurait-il une réponse légitime à faire, surtout lorsque la promesse était facile à tenir, ou lorsque ce qu'exigeait un ami était chose légère? Les apôtres, il est vrai, avaient promis au Sauveur de lui tenir compagnie jusque dans la mort; mais en ce moment qu'exigeait-il d'eux? une chose facile, la vigilance; il voulait qu'ils veillassent un peu avec lui [1]. Ils ne cherchèrent point à se justifier, et ce silence est digne d'éloge; nous ne l'imitons pas, nous qui sommes toujours prompts et féconds à trouver des excuses. Ils écoutèrent avec une humble confusion ce que le divin Maître leur reprochait; mais ils n'en retombèrent pas moins dans le sommeil, et ceux qui se prétendaient auparavant disposés à soutenir les plus rudes épreuves, cédèrent plusieurs fois à une tentation qui les désarmait sans combat. Ainsi certains hommes paraissent dociles, et ne se convertissent pas; ils écoutent sans répliquer tout ce qu'on leur dit, et ne changent point. D'autres sont appelés à de grandes choses, mais ils les abandonnent pour des choses indignes de leur état. Ils sont instruits comme les apôtres, et destinés comme eux à être la lumière du monde et le sel de la terre; mais ils n'imitent que leur sommeil, et ne se réveillent pas avec eux pour combattre ou pour souffrir. O plût à Dieu, s'écriait saint Charles Borromée, qu'un sommeil plus coupable que celui des disciples ne fût pas trouvé souvent en nous! Leurs yeux étaient appesantis par le sommeil que provoquait la tristesse:

1. Saint Bernardin de Sienne, *De Passione* sermo LI, art. I, cap. II.

nous, malheureux, pendant que Jésus est pour nous à l'agonie et nous prouve sa sollicitude, nous dormons, nous dormons au point de n'être pas réveillés par sa voix que nous ne voulons plus entendre, nous dormons au point de ne vouloir pas même méditer son dernier soupir. Nous sommes tellement appesantis par les soucis de la terre, que nous ne pouvons élever notre esprit jusqu'à la considération de mystères si sublimes. Si donc la confusion des apôtres fut telle qu'ils ne savaient que répondre au Seigneur, que pourrons-nous lui répondre, nous-mêmes, hélas ! qui sommes inexcusables, lorsqu'au dernier jugement il nous accusera, il nous convaincra, il nous reprochera tous les bienfaits dont il nous combla, et qu'il nous en demandera compte? Que répondrai-je à mon divin accusateur? disait un prophète (Habac. II, 1). Et nous, quand le Seigneur commencera à nous interroger, quelles raisons, quelles excuses apporterons-nous [1] ?

VI. Dès maintenant qu'avons-nous à répondre pour le sommeil du péché? On a démontré qu'il est inquiétant, épuisant et mortel. Le sommeil naturel est le repos et le délassement de nos membres après le travail, il répare les forces que nous y avons consumées, il fait connaître si nous avons bonne santé et quelle est la disposition de nos corps : voilà ses trois effets. Mais le sommeil de l'âme causé par le péché, est premièrement comme celui des malades, un travail, une inquiétude continuelle; secondement il dissipe nos forces; troisièmement il est le signe d'une mauvaise santé, le pronostic et la cause de notre mort [2]. On ne se réveille que par une sincère pénitence, dont Jésus nous donne l'exemple en cette circonstance même de son agonie. Bien qu'il soit le saint des saints et le maître à qui tout obéit,

1. Saint Charles Borromée, *Homil.*, hom. CVIII, 1ᵉ p.

2. François de Toulouse, *Sermon* XV, le péché est un sommeil, division.

il se condamne à la solitude, il redouble sa vigilance et ses prières, parce qu'il s'est chargé de nos fautes, et qu'il veut les expier par la mortification du cœur, avant de les expier par les souffrances du corps. Pour nous le faire comprendre, un prédicateur disait :

Qu'il est doux de verser son chagrin dans le sein d'un ami ! Le cœur se soulage par l'épanchement de ses peines, le fardeau est plus léger quand il est partagé, notre sensibilité diminue par la sensibilité des cœurs qui nous sont liés, et les larmes versées dans la solitude, qui sont amères parce qu'on les verse seul, ont une espèce de douceur quand elles se mêlent aux larmes que nous donne l'attendrissement de nos amis. Jésus-Christ se prive de cette consolation, l'homme de douleur se voue tout entier aux tourments. Il avait pris avec lui ses plus chers disciples, les trois témoins de son triomphe sur le Thabor ; il les avait choisis pour spectateurs de ses souffrances dans Gethsémani, afin de leur apprendre que la croix n'est pas un moindre bienfait que la gloire. Il s'ouvre à eux sur le déplorable état de son âme, sur la tristesse de son Cœur, il les exhorte, il les conjure de ne le point abandonner, de partager avec lui cette cruelle agonie, et de joindre leurs vœux aux siens. Mais tout est inutile, et lorsqu'il revient il les trouve endormis. O apôtres, c'est ainsi que vous êtes attachés à votre divin Maître? Pierre, qu'est devenu ce courage que vous vantiez il n'y a qu'un moment? Ah ! ce lâche sommeil est l'avant-coureur de votre parjure. Et vous, enfant du tonnerre, qui, porté sur les ailes de l'aigle, devez voler d'un pôle à l'autre, apôtre privilégié, vous n'avez pu supporter une heure de veille? Jésus-Christ ne peut s'empêcher de leur en faire des reproches, mais ses reproches n'opèrent pas plus que ses sollicitations : il faut qu'il soit abandonné des hommes, il faut que l'affliction le consume sans trouver de consolateurs, il faut qu'il donne aux pénitents des motifs et des leçons de pénitence. Quoi !

dit-il, lâches chrétiens, je vous appelle dans mes temples, je vous demande quelques instants de prière, de faibles hommages, et vous me les refusez? Vous consacrez vos jours à la parure, aux festins, aux jeux, à des visites frivoles, à des conversations inutiles, aux spectacles dangereux, et vous ne pouvez pas veiller une heure avec moi? Quel besoin n'avez-vous pas cependant de veiller, vous dont la vie n'est qu'un enchaînement de dangers, qu'un cercle de dissipations? Souvent tentés par le monde, toujours tentés par vous-mêmes, quelquefois vous-mêmes tentateurs, vous portez un esprit léger, un cœur faible, une chair rebelle; il n'y a que la vigilance la plus active qui puisse vous sauver, et vous dormez[1]?

VII. Qu'avons-nous à répondre pour le sommeil de la tiédeur? Comme la crainte du péril va réveiller les disciples endormis, la crainte de la mort ne devrait-elle pas nous rendre plus fervents? Si la voix de Jésus ne nous réveille pas, éveillons-nous du moins à cette voix de la mort, que voulait nous faire entendre un cardinal, évêque d'Ostie, lorsqu'il s'écriait : Triste est l'âme qui attend les tribulations du trépas; car qui sait s'il sera placé à gauche ou à droite? qui sait comment il répondra à son juge? Que l'âme triste se fasse donc semblable au pélican de la solitude, qui hait la ville et maigrit dans la retraite. Qu'elle devienne semblable au hibou, et que dans les murailles de la sainte Écriture elle cherche pendant toute la nuit ce qui peut la nourrir. Puis, qu'elle s'envole comme le passereau sur un toit, pour veiller et observer quand viendra le voleur. Voyez-vous Judas? il ne dort pas. Combien l'avare a les yeux éveillés! Mais Simon dort, Jacques et Jean sont endormis : pourquoi? parce qu'ils ne font pas attention à ce qui arrivera bientôt. La grandeur du péril chasse le sommeil. Est-ce que Pierre

1. D'Alègre, *Carême*, Sermon XXIII, la Passion, 1er point.

dormira sous le vestibule du grand-prêtre? Est-ce qu'ils dormaient ceux qui prirent la fuite en abandonnant Jésus? Est-ce qu'il dormait ce jeune homme qui jeta son linceul et s'enfuit tout nu des mains de ceux qui l'arrêtaient? Pourtant il faisait froid et Pierre se chauffait. Mais l'imminence du péril fait oublier le froid et la faim. Éveillez-vous donc enfin, âme misérable, éveillez-vous, sinon par amour, du moins par crainte, en pensant au tourment que vous endurerez à la mort! Chaque jour vous en rapproche, et vous n'y faites pas attention! Cependant est-il une croix plus dure que la mort? non certes; car voyez comme la mort vous crucifie! Le corps est raide, les jambes sont étendues, les mains et les bras tombent, la poitrine est haletante et la tête languissante, les lèvres écument, les yeux sont fixes, le front se couvre de sueur, tout le visage se contracte et pâlit. Mais ce que nous voyons au dehors est léger, en comparaison de ce que l'âme éprouve intérieurement par avance. Le sentiment s'éloigne bientôt du corps, tandis que l'âme est toujours en face de la mort [1], et sent toujours la séparation.

VIII. Qu'avons-nous à répondre pour le sommeil de notre indifférence dans la méditation même des douleurs de Jésus-Christ? L'assoupissement des apôtres présageait le peu d'attention que les hommes donneraient aux souffrances du Sauveur et à son agonie elle-même. Il s'humilie, il se prosterne, il prie avec instance : et nous dormons! C'est à notre salut qu'il travaille : et nous sommes dans une espèce de léthargie! La victime prépare elle-même l'autel sur lequel elle doit s'immoler pour nous, et par son oblation volontaire elle prévient celle dont les hommes seront les ministres : et nous y sommes aussi indifférents que si cette victime nous était étrangère! Ce ne sont plus des serviteurs et des envoyés qui nous viennent dire que tout est prêt; c'est le

1. Drogon, *Dominicæ passionis sermo*, Bibl. max. vet. PP., t. XXI, p 330.

Fils lui-même qui nous invite à son sacrifice, lequel doit être aussi le festin des noces, le banquet de notre alliance. C'est lui qui nous réveille, c'est lui qui nous excite par des visites réitérées, c'est lui qui vient troubler salutairement notre sommeil, sans y mêler aucun reproche amer, sans nous punir par un juste consentement à notre stupide indolence : et nous ne répondons à une bonté si persévérante et si peu méritée, que par le sommeil de l'indifférence ! Il n'est pas possible de représenter d'une manière plus vive l'incompréhensible charité de Jésus-Christ et notre incroyable insensibilité, que le fait ici l'Évangile, quoique son récit paraisse fort simple et qu'aucune réflexion des évangélistes n'en découvre l'esprit et le sens [1]. Que l'assoupissement des trois apôtres, ajoute un pieux auteur, ait été une faiblesse naturelle ou qu'il fût une tentation du démon, il n'est pas moins vrai que c'est un état bien dangereux et une paresse bien criminelle devant Dieu, de s'abandonner au sommeil en méditant la Passion de son Fils bien-aimé. C'est à quoi je ne saurais trop faire attention, moi qui me rassure sur une ferveur passagère, bien que pour l'ordinaire je ne médite la passion du Sauveur qu'avec beaucoup de tiédeur, de paresse, de dégoût, d'assoupissement et d'ennui. Et même en ce moment où je réfléchis sur la tristesse de l'Homme-Dieu, dans le jardin des Oliviers, mon cœur est-il bien attendri des peines qu'il endure ? Hélas ! il me semble que toutes mes affections dorment ; je ne sens en moi ni compassion, ni componction, ni désir de l'imiter dans ses souffrances. Fut-il jamais une plus grande lâcheté ? je me laisse décourager à la seule considération des peines que Jésus-Christ n'a pas craint d'endurer pour mon amour [2].

1. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, p. VII, chap. XI, art. IV, n°s 3, 4.

2. *Pensées et affections sur la Passion*, LXXIII[e] jour.

IX. Qu'avons-nous à répondre pour le sommeil de l'oubli, dont nous nous rendons coupables envers Notre-Seigneur veillant et priant dans le tabernacle de nos églises comme dans la grotte de Gethsémani ? Bourdaloue a comparé ceux qui ne visitent pas Jésus dans son sacrement, aux disciples qui dormirent pendant son agonie : « Le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour : or que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets. Et certes, ce Sauveur si indignement traité, et si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étaient endormis dans le Jardin pendant qu'il priait : Hé quoi, vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi ? Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier ; et de quel prétexte pourrais-je me servir moi-même pour excuser ma négligence ? Il n'est que trop abandonné des gens du monde, et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire[1] ? »

X. Si nous avons eu le malheur de succomber à quelque sommeil blâmable, les humiliations, les revers de fortune, la maladie, la perte de nos proches, sont des visites que le Seigneur nous fait pour nous réveiller. Il nous visite par les souffrances morales comme par les souffrances physiques, et il nous parle par la voix de tous les événements douloureux. Lorsque nous entendons cette voix, n'endurcissons pas nos cœurs, mais sortons de notre assoupissement, et qu'à notre réveil notre premier soin soit de bénir le Seigneur. Ne nous laissons donc pas mener au sommeil

1. Bourdaloue, *Retraite spirituelle*, IVe jour, Considération sur les visites du S. Sacrement, IIe point.

par la tristesse, comme les apôtres ; mais au contraire voyons, dans la tristesse qui nous accable, un motif de plus pour nous réveiller ou pour ne pas dormir. Quand est-ce qu'on doit tourner ses yeux et son cœur vers le ciel, pour en obtenir du secours? n'est-ce pas surtout quand retentit à nos oreilles ce qui peut causer dans notre âme la crainte ou la tristesse, comme l'éclat du tonnerre qui gronde au-dessus de nos têtes, comme le mugissement des vagues qui menacent d'engloutir notre barque, comme le fracas des édifices qui croulent et de la terre qui tremble? Lors même que le calme règne autour de nous et au dedans de nous, ne cédons pas au sommeil ; car ce calme n'est jamais sans tentation. Mais prions encore notre Maître et Sauveur de nous tenir éveillés, comme l'en conjurait un pieux évêque :

XI. Pendant que vous priez pour nous, Seigneur, nous dormons parce que nos yeux sont appesantis par le temps où nous vivons. Excitez-nous pour que nous veillions et priions afin de ne point entrer en tentation ; car la tribulation s'approche de nous. Aussitôt que notre œil se ferme pour ne plus vous voir, notre pied tombe dans cette mer vaste et profonde où s'agitent d'innombrables reptiles, qui trompent l'âme attentive aux fantômes de ses songes, et qui l'entraînent au fond de l'abîme, d'où il n'est pas facile de remonter à la surface, à moins que votre main ne s'étende vers nous et ne nous retire des grandes eaux. Éveillez-nous donc, Seigneur, afin que nous veillions et priions avec vous au moins pendant une heure. Mais hélas! quel est celui qui veille une heure avec vous? Vous êtes éloigné de nous à la distance d'un jet de pierre, et vous agonisez longtemps, au point que les gouttes de votre sang courent jusqu'à terre. Vous êtes ainsi éloigné de nous, parce que vous êtes la pierre détachée de la montagne sans le concours de l'homme, et que cette pierre a été jetée : elle a frappé Goliath au front et la statue aux pieds. Toutes les fois que vous vous rappro-

chez de nous, vous nous trouvez endormis, et vous nous éveillez avec bonté. Mais dès que vous vous êtes retiré, le sommeil s'empare encore une fois de nous, et nous ne pouvons veiller qu'autant de temps que vous demeurez avec nous, et que vous nous excitez. Quand vous revenez la troisième fois, vous nous permettez de dormir ; qu'est-ce à dire ? Y a-t-il deux sommeils, l'un où l'on se repose et que vous nous accordez, l'autre où les yeux sont appesantis et que vous nous défendez ? oui, car celui qui veille en vous est silencieux, dort suavement et se repose par son sommeil ; mais celui qui sommeille hors de vous ressemble à un homme ivre, qui ne sait plus où il est, et qui marche lourdement en s'agitant dans les ténèbres[1].

CHAPITRE IV

Le repos permis.

I. Jésus permet à ses apôtres de reposer. — II. Pourquoi ? — III. Trois repos ou sommeils. — IV. Repos dans l'obéissance et la foi. — V. Repos dans l'oraison. — VI. Repos dans la communion. — VII. Repos du dimanche.

Dans la troisième visite qu'il fit à ses apôtres, Jésus les trouva pour la troisième fois plongés dans le sommeil ; il leur dit alors : Dormez maintenant et reposez-vous, *dormite jam et requiescite* (Matth., xxvi, 45 ; Marc., xiv, 41).

I. Saint Augustin ne voyait pas dans ces paroles une ironie, mais une permission[2]. Comment, en effet, l'Homme-

1. Drogon, *endroit cité.*
2. Saint Augustin, *De consensu Evangelistarum*, lib. III, n° 11.

Dieu, qui va rester calme devant la perfidie de Judas et accueillir le traître comme un ami, pourrait-il témoigner du mécontentement ou de l'irritation à ses apôtres fidèles quoique endormis ? L'ironie, le sarcasme, le reproche même ne convient guère au Sauveur du monde dans un moment où, enivré du désir de s'immoler pour nous, il va lui-même au-devant de ses persécuteurs, et ne leur manifeste que bonté, patience et suavité. On peut voir dans ses paroles une douce allusion à celles de David : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*, je dormirai et me reposerai dans la paix que je trouverai dans le Seigneur (Ps. IV, 9). N'est-ce pas l'heure où cette prophétie est réalisée ? David annonçait le repos aux âmes fidèles, Jésus-Christ leur renouvelle cette promesse et leur en montre l'accomplissement. Les paroles qu'il adresse à ses apôtres sont des paroles de miséricorde, de consolation et de tendre charité. Elles sont la conséquence et le fruit des grands mystères déjà opérés, mystères de terreur pour les hommes jusqu'à cette heure, mais mystères de confiance pour eux depuis l'agonie du Médiateur. Maintenant, leur dit-il, maintenant que le sacrifice que j'ai offert pour vous a été accepté, maintenant que mon sang est à votre disposition, maintenant que je vous ai assuré le pardon et la protection du ciel, vous pouvez vous reposer tranquillement dans le sein de la divine miséricorde, comme le jeune enfant qui dort d'un sommeil tranquille dans les bras de sa mère [1].

Les paroles de Notre-Seigneur regardent donc le présent et l'avenir. Il avait veillé, il avait prié pour ces mêmes disciples qui allaient l'abandonner ; il leur avait obtenu la grâce de la conversion et du retour, il avait obtenu que des anges les gardassent et les ramenassent. Ce fut alors, selon saint Hilaire, qu'il leur dit : Dormez et reposez-vous main-

1. Ventura, *Conférences sur la Passion*, VIII[e] confér., I[re] partie.

tenant, j'ai obtenu que d'autres veillent pour vous[1]. Dormez et reposez-vous maintenant, je suis moi-même avec vous et je veille pour vous. Je vous délie, en cette troisième visite, de l'obligation que je semblais vous avoir imposée en la première, où je vous avais dit : Veillez et priez (Matth., XXVI, 41). Je n'ai plus besoin de vos consolations et je n'ai pas besoin de votre secours ; il faut que je sois livré aux mains de mes ennemis, et vous êtes incapables d'écarter de moi les maux qu'ils me préparent, et même d'en supporter la vue. Dormez donc et reposez-vous, *Dormite jam et requiescite !* Néanmoins ces paroles peuvent désigner le futur, se rapporter à l'avenir, suivant un usage de la langue hébraïque qui met l'impératif pour le futur, comme dans cette phrase : Détruisez ce temple, *solvite templum hoc*, c'est-à-dire, vous détruirez ce temple et je le rebâtirai dans trois jours (Joan., II, 19). Jésus aurait dit à ses disciples : Vous dormirez et vous reposerez plus tard, après que j'aurai été pris, condamné, crucifié, et que j'aurai satisfait pour vous à la justice de mon Père.

II. Il parlait ainsi non-seulement à cause de son agonie qui finissait, mais encore à cause de sa passion extérieure qui allait commencer ; il le prouvait en ajoutant : Voici que l'heure est proche où le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs (Matth., XXVI, 45). Par ces dernières paroles, a-t-on dit, le divin Maître enseignait à ses disciples avec combien de raison l'on pouvait désormais reposer tranquillement et en sécurité. Car l'heure était venue où lui-même, par sa mort, allait prendre sur lui toutes nos craintes, toutes nos frayeurs, toutes nos appréhensions. Que l'heure soit arrivée où le Fils de Dieu devait être livré à la volonté de ses ennemis, c'est le principal motif de notre repos, de notre tranquillité, de notre guérison, de notre

1. Saint Hilaire, *De Trinitate*, lib. X, nos 10, 12.

confiance. Car avec un remède tel que celui qui nous a été donné par Jésus-Christ, et avec une protection aussi efficace que celle du Fils unique de Dieu mort pour les hommes, que pourrais-je craindre? Le fruit de cette mort, le fruit de ce sang et la vertu de cette voix ne sont-ils pas à moi, si je veux en tirer avantage et utilité? C'est pourquoi *dormez maintenant et reposez-vous*, c'est-à-dire vivez avec confiance et tranquillité, puisque vous avez un tel Père et un tel ami[1]. Dormez maintenant et reposez-vous; car après avoir veillé pour vous, cet ami va mourir pour vous. O ami fidèle qui ne s'endort ni se repose, tant que ceux qu'il chérit sont dans la peine! Que dis-je? il se plonge lui-même volontairement dans le grand sommeil de la mort, pour leur assurer une vie tranquille et heureuse où leurs joies, leurs succès, leurs espérances réalisées surpassent les songes les plus brillants d'un homme qui dort doucement. Et si moi je voulais aussi mourir, mourir au monde et à moi-même, laisser dormir, ne point écouter toutes les sollicitations de la chair et de la vanité, ne pourrais-je pas me tourner vers Jésus tel qu'il est au ciel, tel qu'il est dans le tabernacle, tel qu'il fut dans le jardin des Oliviers, tel qu'il fut sur le Calvaire, et lui dire : Dormez maintenant et reposez-vous, Seigneur, doux époux de mon âme, qui avez tant veillé, tant travaillé, tant souffert par sollicitude pour mes intérêts éternels! Par votre résurrection et votre ascension, vous goûtez un repos glorieux dans le sein de votre Père céleste : ah! puisse sur la terre mon sein, mon cœur, mon âme devenir pour vous, dans une fervente communion, un agréable lieu de repos! Puissé-je, par ma fidélité à toutes les grâces, être désormais le repos de Dieu, le repos de mon Jésus!

III. On a remarqué que, dans la première visite à ses apô-

1. Philippe Diez, *Summa prædicantium*, Anvers, 1613, t. I, p. 38, Amor Dei erga hominem.

tres, le divin Maître leur avait défendu de dormir; que dans la seconde, il toléra leur sommeil; et que dans la troisième, il permit positivement ce sommeil. Ainsi sa bonté, sa charité, sa tendresse allaient croissant, à mesure que ses propres souffrances augmentaient et que sa mort approchait, à mesure que l'ingratitude et l'insensibilité de ses amis devenaient plus manifestes. Par là, dit saint Hilaire, le Sauveur figurait les trois états par lesquels ses apôtres devaient passer, ou les trois visites qu'il leur ferait encore. Dispersés et mis en fuite pendant sa passion, pleins de défiance et de crainte, ils seront réprimandés par lui après sa résurrection. Puis les trouvant plongés dans le sommeil de la loi, dont les ténèbres appesantissent leurs yeux, et les empêchent de voir la liberté de la grâce et la clarté de l'Évangile, il les visite sans les reprendre, il les visite par le Saint-Esprit qu'il leur envoie pour les réveiller. Enfin, il obtiendra de son Père que chacun d'eux soit confirmé dans la foi, il leur permettra de s'endormir du sommeil de la paix, et il leur ordonnera de reposer avec sécurité dans la lumière de sa gloire [1]. N'y a-t-il pas aussi pour nous trois sommeils, dont l'un est répréhensible, l'autre indifférent ou toléré, et le troisième positivement permis et recommandé? Le premier est le sommeil du péché, le sommeil dans les mauvaises habitudes, dans les fautes invétérées, dans l'oubli de Dieu. Le second est le sommeil naturel, qui est nécessaire pour réparer nos forces et qui, n'étant en soi ni bien ni mal, peut se passer sous silence. Nous n'avons à parler ici que du troisième sommeil, objet de nos plus saints désirs et but de tous les efforts de Jésus: c'est le repos éternel dans la gloire céleste, dans la jouissance de Dieu. C'est à ce

1. Saint Hilaire, *Comm. in Matth.*, cap. XXXI, n° 11. — Saint Paschase Ratbert, *in Matth. evang.*, lib. XII, Bibl. max. vet. PP., t. XIV, p. 676, B. — Zacharie, évêque de Chrysopolis, *in unum ex quatuor*, lib. IV, *ibid.*, t. XIX, p. 931, D.

bienheureux sommeil que le Seigneur nous invite, lorsqu'il nous dit comme à ses plus chers disciples : Dormez maintenant et reposez-vous. C'est à ce bienheureux sommeil que nous préludons par une obéissance constante, par une fréquente oraison et par une sainte communion.

IV. Nous préludons au glorieux repos du ciel lorsque nous nous endormons dans le Seigneur par l'obéissance, par la résignation, par une entière conformité, avant de nous endormir en lui par la mort. Tous les plaisirs que nous goûtons malgré Jésus-Christ, se changeront en amertumes et en tourments ; mais tout ce que nous ferons ou souffrirons, en conformant notre volonté à la sienne, aboutira au repos le plus complet, au repos éternel. Les reproches mêmes qui nous auront été adressés à tort ou à raison, pourvu que nous les recevions avec humilité, se changeront en douceurs et en joies tranquilles[1]. Il y a, dit Origène, un sommeil défendu et un repos permis. Il nous est défendu de dormir, lorsque nous devons veiller et prier pour ne point entrer en tentation. Mais il nous est permis ensuite de nous reposer doucement dans l'obéissance. Ce repos fut promis par Dieu même à ceux qui mènent une vie vertueuse (Prov., III, 24). L'âme en sort, comme le corps sort d'un sommeil sain et naturel, toute renouvelée, toute disposée à des œuvres nouvelles et plus divines. Car notre âme, parce qu'elle est une créature et qu'elle est unie à la chair, a besoin de relâche dans ses fatigues. Dieu lui accorde ce repos pendant un peu de temps, pour la ressusciter en quelque sorte[2]. Saint Paulin, évêque de Nole, faisait remarquer que Jésus veut pour nous un sommeil plein de sécurité pendant la nuit, et une veille pleine de sollicitude pendant le jour. Lui-même, ajoutait-il, promet de veiller pour celui qui dort, et de

1 Panigarola, *Cento ragionamenti sopra la Passione*, I p., rag. XI, 2ᵃ p.
2. Origène, *In Matth. comment. series*, n° 96.

coopérer avec celui qui veille. Car toujours il excite notre espérance, mais de telle sorte qu'il ne relâche point notre sollicitude ; il a des égards pour la faiblesse de la chair, mais de telle manière que l'esprit ne cesse pas d'être prompt. Ce fut ainsi qu'il dit à ses disciples lorsqu'il les trouva endormis : Veillez et priez pour ne point entrer en tentation. Ce fut ainsi qu'il leur dit ensuite, lorsqu'ils étaient éveillés : Dormez maintenant et reposez-vous. Or, par ce repos il entendait tout autant la fermeté dans la foi que le sommeil du corps, comme il l'avait déclaré ailleurs par ces paroles : Soyez constants, parce que j'ai vaincu le monde (Joan., xvi, 33). Car le vrai repos de l'homme consiste à être constant dans la foi, à se rassurer contre tout ennemi par la victoire du Sauveur, et à jouir de la paix et de la concorde. Lui-même est notre repos (Eph., i, 14) comme il est notre paix, puisqu'il veille pour nous afin de se reposer en nous, et qu'il nous ordonne de veiller maintenant pour obtenir le repos éternel [1].

V. Par l'oraison l'âme goûte quelquefois en Dieu un saint repos, un doux sommeil. Il y a de la différence, a dit un maître de la vie spirituelle, entre le silence et le sommeil de l'oraison, autant qu'il y en a entre celui qui ne dit mot et celui qui dort. Toutefois le silence de l'oraison est tout proche du sommeil, dans lequel il passe facilement. Et de fait, quand vous êtes dans un silence profond qui n'est point interrompu ni troublé du moindre bruit, vos yeux se ferment doucement et insensiblement au sommeil : pareillement l'âme étant dans un grand silence intérieur, elle entre peu à peu dans ce divin sommeil de l'oraison. Ce sommeil est une espèce d'assoupissement où le corps même a sa part aussi bien que l'âme ; car dans ce temps les sens extérieurs ne font qu'imparfaitement leurs fonctions, et entre

1. Saint Paulin, *Epistol. XLIX*, ad Macarium, n° 6.

autres le sens de l'ouïe n'entend le bruit autour de soi que comme ce qui s'entend de fort loin et n'entre quasi point dans l'organe : tandis que l'âme en elle-même est saintement endormie en Dieu, dont elle sent la plénitude, sans le comprendre et sans se comprendre, et sans avoir plus aucun soin d'elle-même. O sommeil délicieux qui se prend dans le sein de la divinité, laquelle repose elle-même dans le sein de la créature! C'est un bonheur infiniment doux d'être avec Dieu, puisque n'y rien dire est une félicité, et qu'y dormir maintenant vaut plus que le réveil qui ferait goûter toutes les délices de la terre. O réveil funeste de nos sens et de nos esprits, qui les tenez toujours ouverts pour ne contempler que des folies et des mensonges[1] ! Le ravissement, l'extase et la sublime contemplation, sont un sommeil encore plus haut et plus divin. Le Seigneur l'accorde, comme un avant-goût du repos des cieux, à quelques âmes privilégiées qu'il choisit entre tous les justes comme il avait choisi Pierre, Jacques et Jean entre tous ses apôtres.

VI. Sainte Madeleine de Pazzi, en considérant le sommeil des disciples, pensait à la communion eucharistique où nous reposons sur le Cœur de Jésus, qui nous porte alors tout endormis aux rives de la béatitude : O Jésus, mon doux Époux, je ne désire autre chose que dormir en vous. Je me reposerai en vous, mais pas comme les apôtres que vous avez blâmés en leur disant : Vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Cette seule pensée me fortifie et me calme. Vous êtes le vaisseau qui nous mène au port; le pilote de ce vaisseau est l'amour, et la voile est l'Esprit-Saint par l'opération duquel vous fûtes conçu en Marie. O l'heureux navire qui me conduit avec tant de sécurité que, tout en dormant, je suis menée au port d'une cité où la sûreté est si grande! Mais d'abord je dois m'enivrer de

1. Guilloré, *Œuvres spirituelles*, t. III, liv. III, État de l'âme unie à Dieu par sa perte dans Dieu, instruction IIIe, §. 1, 2.

sang, du sang de mon Jésus, et par ma conformité avec lui, par ma transformation en lui, me jeter sur ce vaisseau. Là, en toute sécurité, je me mettrai à dormir, sans craindre, comme Jonas, d'être éveillée ou assaillie par les flots en fureur : il n'y a point de tempête pour qui repose sur ce navire. Je dormirai en paix. Celui qui dort ne sent point la peine, et ne répond pas aux paroles de celui qui crie, à moins que ces cris ne soient si forts qu'ils interrompent le sommeil. Mais si d'abord je me suis complétement enivrée du sang de Jésus-Christ, je ne pourrai me réveiller à aucune autre voix qu'à la voix de Dieu. Celui qui dort ne se retourne pas pour voir derrière lui quel est celui qui l'appelle : ainsi l'âme qui est enivrée du sang précieux du Sauveur et qui dort par conformité et transformation, ne sent plus la peine parce qu'elle se glorifie dans la souffrance, et qu'avec saint Paul elle met sa gloire à suivre Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Elle ne se retourne pas pour voir qui l'appelle, parce que, si les passions de la chair se font sentir tant qu'on est dans une chair soumise à la mort, elle se tient en toute manière unie à son divin Époux, à son Christ. Si quelquefois on l'éveille, elle cherche aussitôt à se rendormir, c'est-à-dire à se réunir à Jésus-Christ en qui elle trouve sa parfaite paix et son repos : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (Ps., IV, 9). Soyez béni, mon Dieu, de m'avoir mis en lieu sûr où je ne puis défaillir, pourvu que mon espérance en vous ne vienne pas à me manquer! Qui dort ainsi ne retourne point en arrière puisque, comme vous l'avez dit, celui qui ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi n'est pas propre au royaume de Dieu (Luc., IX, 62). Plus ce sommeil est profond, plus il est utile et profitable à l'âme[1].

VII. Il est chaque semaine un jour où Dieu et l'Église in-

1. Sainte Madeleine de Pazzi, *Vita e Ratti*, parte IV, capitolo I.

vitent tous les chrétiens à ces trois espèces de repos ou de sommeil. N'est-ce pas le dimanche que, par notre obéissance au précepte et la sanctification de ce beau jour, nous nous reposons le plus facilement dans la résignation et la conformité à la volonté du Seigneur, dans la plénitude et la constance de notre foi ? Toutes les paroles qui nous sont dites par le ministre sacré, en nous éclairant des lumières de la révélation, ne nous disposent-elles pas à mieux observer les lois de Dieu et de l'Église, à nous montrer plus soumis, pour tous les événements de ce monde, à la volonté de notre Père céleste et aux dispositions de sa providence? La semaine est quelquefois pour le fidèle éprouvé par le malheur, obligé à de pénibles travaux, secrètement en proie à la souffrance morale, six jours d'agonie, c'est-à-dire six jours de combat, six jours d'abaissement de la vie. Le septième jour, où nous célébrons le repos du Créateur et la résurrection du Sauveur, suspend cette agonie et nous fait entrer en participation du repos de Dieu et de la gloire de Jésus-Christ. Le combat cesse et la vie se relève. La prière, les offices, toutes les heures que nous passons en communications intimes avec le Seigneur, en conversant avec lui dans la solitude ou en assistant à l'assemblée des fidèles, font une heureuse trêve à la guerre qui nous est livrée tous les autres jours, et portent plus haut le niveau de notre vie spirituelle. Enfin, si nous voulons nous asseoir à la table sainte, comme Dieu et l'Église le désirent, nous pouvons goûter le plus doux sommeil sur le Cœur de Jésus et anticiper le repos de la béatitude. L'Eucharistie ne met-elle pas le ciel sur la terre, et un jour de communion fervente n'est-il pas l'aurore de l'éternité? Après le jour du Seigneur passé saintement ici-bas à sa table et dans sa demeure, rien n'est plus beau, rien n'est plus délicieux, rien plus désirable que ce jour du Seigneur qui ne se jamais, et où nous serons avec lui sur son trône

1. G
Dieu par :

et dans son paradis. Le dimanche, en nous rappelant la création et la résurrection, nous figure l'avenir et ranime nos espérances éternelles. Au matin de chaque dimanche comme au matin de l'éternité, le divin Maître s'approche des justes, comme il s'approcha de ses plus chers disciples, et il répète aux uns ce qu'il avait dit aux autres : *Dormez maintenant et reposez-vous.* Mon jour sur la terre, comme mon jour dans les cieux, doit être pour vous le sommeil après l'agitation, le repos après la fatigue, le sommeil et le repos en Dieu. En entrant dans mon sanctuaire pour quelques instants, comme en entrant dans mon paradis pour l'éternité entière, le fidèle, l'homme de bonne volonté, le saint peut se dire : Maintenant je vais dormir sur le cœur de mon Dieu et me reposer en paix entre ses bras, afin de dormir et de me reposer plus tranquillement encore dans le Seigneur, quand viendra pour moi, après la semaine de la vie, le dimanche éternel : *In pace in idipsum dormiam et resquiescam* (Ps. IV, 9).

CHAPITRE V

La vigilance.

I. Le divin Maître recommande la vigilance et la prière aux apôtres. — II. A tous les fidèles. — III. Aux prêtres, aux pontifes, aux religieux. IV. Nécessité de la vigilance. — V. Vigilance intérieure et extérieure, spéciale et générale. — VI. Qu'est-ce que veiller avec Jésus-Christ? — VII. Prière.

I. En sa première visite à ses disciples endormis, après avoir blâmé leur sommeil, le Sauveur ajouta : Veillez et priez pour ne point entrer en tentation ; car l'esprit est

prompt, mais la chair est faible (Matth., XXVI, 41. — Marc., XIV, 38).

Il revint donc, dit Marie d'Agréda, au lieu où il avait quitté les trois apôtres qui, ayant été les plus favorisés, avaient plus sujet de veiller et d'imiter leur divin Maître. Mais il les trouva endormis; s'étant laissé abattre par l'ennui et la tristesse qui les accablaient, ils étaient tombés dans une espèce de tiédeur et d'apathie que suivit ce dangereux sommeil. Avant de les éveiller, il les considéra et pleura un moment sur eux, les voyant plongés par leur négligence dans cette nuit funeste de la paresse, pendant que Lucifer était si vigilant pour les perdre. Puis il s'adressa à Pierre et lui dit: Quoi! Simon, vous dormez? Vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi? S'adressant ensuite à lui et aux autres, il leur dit: Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation, car mes ennemis et les vôtres ne dorment point comme vous[1].

II. Cette exhortation à veiller et à prier, *vigilate et orate*, ne s'adresse pas seulement aux trois disciples choisis, mais dans leur personne elle s'adresse à tous ceux qui sont exposés aux mêmes dangers et aux mêmes épreuves. La vigilance et la prière sont un besoin, un devoir commun à tous les temps et à toutes les circonstances, un remède universel pour tous ceux qui ont l'honneur de suivre Jésus-Christ, quels que soient leur âge, leur sexe et leur condition. Cette pratique n'est pas moins nécessaire au juste pour persévérer qu'au pécheur pour se convertir, à l'homme parfait pour se maintenir qu'au faible pour se fortifier. Cette invitation du divin Maître porta plus tard son fruit, et pour les apôtres auxquels elle s'adressait directement, et pour nous-mêmes qu'ils représentaient. Elle parut alors inutile aux trois disciples privilégiés, puisqu'ils ne s'aban-

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe part., liv. VI, ch. XII, n° 1218.

lonnèrent pas moins au double sommeil des sens et de 'esprit. Mais dans la suite elle leur fit prendre l'habitude le veiller et de prier, pour être toujours prêts à sacrifier out et à se sacrifier eux-mêmes, afin de conserver la véritable vie en conservant la divine tête qui en est le principe. ésus ne leur avait-il pas déjà recommandé la prudence du serpent (Matth., x, 16)? Et que fait le serpent dans les dangers? On dit que pour mettre sa tête à couvert, il expose out son corps. Or Jésus-Christ est votre tête, disait saint Ambroise aux personnes éprouvées, et vous êtes des serpents humains; gardez-donc cette tête sans laquelle personne ne peut vivre, gardez cette tête par laquelle seule nous différons des bêtes et ressemblons à Dieu en force et en vertus, gardez-la au prix de tous vos membres, au prix le tout votre corps. Quand même votre corps serait taillé en pièces, brûlé, submergé ou dévoré, si vous conservez votre tête, vous conserverez l'intégrité de la vie et la totalité du salut, car on ne peut périr tant qu'on n'a point perdu ésus-Christ[1]. De cette fidélité à la vigilance et à la prière est venu le zèle des apôtres, la prudence des pontifes, la force des âmes tentées, la sagesse des docteurs, la constance les martyrs, la pureté des vierges, la ferveur de tous les pénitents et la persévérance de tous les justes.

III. C'était en particulier aux successeurs des apôtres et pour l'honneur du sacerdoce, que Jésus recommandait la vigilance et la prière. Il est jaloux de la réputation des prêtres et des pontifes dans son Église. Les reproches qu'il leur adresse sont des éloges pour leur vocation. Lui qui est si modéré dans tout ce qu'il demande, se montre sévère et exigeant pour la veille de ses apôtres, qui ont pourtant besoin de repos et sont appesantis par le sommeil. Cette exigence atteste le soin qu'il prend de leur honneur. Il

1. Saint Ambroise, *in Psalm.* CXVIII, sermo xx, n° 2.

semble dire : Quelle douleur pour moi si l'on venait à savoir que, pendant que je suis en péril, mes disciples dorment! Le monde dirait : Judas qui trahit son Maître, veille; et les apôtres qui sont tenus à le défendre, dorment. Dans toutes les cours, dans tous les tribunaux, dans tous les conseils, les princes, les magistrats, les ministres et les conseillers s'appliquent à faire des décrets injurieux à ma divine liberté : et mes apôtres, au lieu de résister, au lieu de s'y opposer, au lieu de protester, se livrent au sommeil. Ce qui rend cette léthargie plus honteuse et plus coupable, c'est qu'ils savent tout. Ils savent les trames, les pratiques, les conventicules; ils savent que quelqu'un d'entre eux s'est entendu avec mes ennemis pour perdre ma cause : ils le savent, tout le monde le sait et le voit, on en parle dans toutes les réunions ; et quand on se tairait, ne l'ont-ils pas appris de ma bouche? Et ils dorment! Ils entendent déjà le bruit de la soldatesque qui approche, et ils dorment encore! Si l'on venait à le savoir, en quel discrédit ne tomberaient-ils pas! quelle honte pour leur nom ! C'est pourquoi je les veux vigilants et généreux afin que le monde entende dire : Les apôtres du Christ se précipitent le front joyeux dans les plus grands périls, pour ne faillir ni à l'honneur, ni au devoir de l'apostolat. Donc, donc, mes apôtres, veillez et priez [1] !

Veillez et priez, avait déjà dit Jésus en parlant de la mort et du jugement (Marc., XIII, 33). La parabole des vierges sages et des vierges folles se terminait aussi par cette exhortation : Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure (Matth., XXV, 13). La vierge, le religieux, le prêtre, quiconque aspire à la perfection est spécialement tenu à la vigilance, parce que, dit Origène, celui qui est plus spiri-

1. Francesco Maria d'Arezzo, *Prediche dette nel palazzo apostolico*, predica XCIX, n° 1.

tuel et plus parfait doit montrer plus de sollicitude, de peur qu'il ne fasse une chute d'autant plus lourde qu'il est plus élevé dans le bien[1]. Le plus saint des hommes, le Verbe fait chair, a été le plus vigilant des hommes.

IV. La vigilance ne nous est-elle pas nécessaire à tous, pour échapper aux tentations qui s'attaquent à notre vertu ? La tentation commence en nous par la distraction, qui est comme le sommeil de l'âme. Lorsque l'entendement est distrait, dissipé, assoupi, la séduction déploie sa force et entraîne la volonté. C'est alors, comme le dit saint Jacques, que la concupiscence, qui a produit cette distraction et cette séduction, enfante le péché (Jacob., I, 14, 15). Elle enveloppe notre esprit d'obscurité, elle jette un appât à notre cœur, et nous fait ainsi tomber dans le piége de la tentation, où le péché nous saisit pour nous livrer à la mort. Dieu a tellement disposé ses secours, dit un prédicateur, que lorsque nous cessons d'être vigilants, ils nous deviennent nécessairement inutiles. En laissant échapper, faute d'attention, les premières grâces, on se prive de toutes celles qui en dépendaient. Le Seigneur nous oublie à mesure que nous l'oublions : il ne se communique à nous par ses faveurs qu'autant que nous nous communiquons à lui par la vigilance. De son côté, des moyens abondants de salut nous sont présentés : il les offre seulement, il ne les donne pas : c'est à notre vigilance à les saisir et à les mettre en œuvre. La manne tombe dans le désert ; c'est aux Israélites à se lever promptement, à se hâter, à devancer l'arrivée du soleil qui la consumerait par ses ardeurs brûlantes, à la recueillir soigneusement, à s'en nourrir ensuite. Sans ces précautions, le prodige opéré en leur faveur ne les garantirait pas de la faim qui les dévore ; et sous les yeux mêmes du Dieu qui les protége, ils périraient misérablement dans

1. Origène, *In Matth. comment. series*, n° 94.

la solitude. Ainsi le Seigneur fait pleuvoir sans cesse sur notre âme ses bénédictions ; c'est à nous à nous préparer à les recevoir, à fermer nos yeux à l'enchantement du monde, à nous recueillir profondément en nous-mêmes, à déterrer ces trésors enfouis, à écarter le boisseau qui couvre la lumière, à prêter l'oreille à la voix de l'Époux, à le suivre dans sa course rapide et à ne le perdre jamais de vue.

Il ne suffit pas que nos vertus soient pures, elles doivent être agissantes. Les dons de Dieu seraient-ils faits pour être retenus captifs dans le repos et dans l'indolence? ils tendent nécessairement au lieu de leur origine pour nous y attirer avec eux. Ces eaux salutaires ne sont pures qu'autant qu'elles jaillissent; elles se corrompent aussitôt qu'elles ne sont plus agitées. S'arrêter dans le chemin de la perfection, c'est s'égarer. Les vertus oisives périssent par leur inaction, semblables aux prêtres de l'ancienne loi, qui ne se nourrissaient que des victimes qu'ils égorgeaient : les vertus sont dans nos cœurs comme dans un temple, où elles ne s'élèvent que sur les débris de la nature et de nos passions, où elles ne subsistent que par les sacrifices qu'elles font, où elles ne vivent que de la destruction de nos penchants, de nos inclinations. Cessent-elles d'immoler, elles manquent de nourriture, elles s'affaiblissent d'elles-mêmes et se consument à la fin. Veillez donc pour les exciter! Tout contribue à les rendre languissantes, et notre lâcheté qui s'effraye à la vue de tant de sacrifices, et notre paresse qui se décourage après quelques efforts passagers, et notre amour-propre qui regarde avec complaisance ses progrès passés pour se dispenser d'en faire de nouveaux. Veillez encore plus pour les diriger : elles doivent être réglées dans leur exercice. Il est une borne sacrée et presque imperceptible qui sépare les vertus et les vices; elle n'est pas arbitraire, Dieu lui-même l'a posée de toute éternité; l'espace qui les sépare est si court qu'il est aussi difficile de l'assi-

gner qu'il est facile de le franchir. Les vertus sont placées entre deux extrémités également funestes ; pour peu qu'on s'écarte à droite ou à gauche de la route tracée, on tombe inévitablement dans le précipice. Or cessez d'éclairer vos vertus et de les diriger, elles vous emporteront au delà des bornes prescrites. Vous aurez de la charité jusqu'à l'injustice ; de la douceur jusqu'à la pusillanimité ; de la complaisance jusqu'à l'adulation et aux bassesses ; de la sincérité jusqu'à l'impudence et à la grossièreté ; de la fermeté jusqu'à l'opiniâtreté et à la violence ; de la piété jusqu'au scrupule et à la superstition. Tel est notre caractère dominant : nous sommes extrêmes en tout, et plus encore dans le bien que dans le mal même. Il nous en coûte moins pour faire plus qu'il ne faut, que pour ne faire précisément que ce qu'il faut. Soit que notre vanité cherche dans l'excès un certain éclat, qui ne se rencontre pas communément dans la modération ; soit que l'amour de l'indépendance qui nous est si naturel, s'indigne de toute sorte de freins : il est certain que nous avons besoin de toute notre vigilance pour nous fixer dans ce juste milieu, hors duquel il n'est plus de vertu [1].

V. Aussi quelle est la vigilance recommandée par le Sauveur? ce n'est pas la simple veille opposée au sommeil des sens : celle-ci n'est que l'occasion d'exhorter à une veille spirituelle plus importante. Et quel est l'objet de cette veille intérieure, dont l'extérieure n'est que l'image? tout ce qui peut nous éloigner de la vertu, tout ce qui peut retarder notre marche vers le degré de perfection où Dieu voudrait voir chacun de nous. Il nous faut donc d'abord cette vigilance générale, qui est nécessaire à tout chrétien et en tout état. Il nous faut ensuite une vigilance spéciale, qui nous rende attentifs à ce devoir plus présent, plus déli-

1. Poulle, *Sermons*, sermon VI, sur la vigilance chrétienne, IIe partie.

cat, plus personnel qu'imposent à chacun de nous certaines circonstances. Sans cette vigilance spéciale, ou l'on ne fait pas le bien avec les dispositions convenables, ou l'on ne fait pas ce bien particulier que le Seigneur exige actuellement de nous. On obéit tout au plus à la volonté générale de Dieu, manifestée par ses préceptes et s'étendant universellement sur tous les hommes; on ne songe pas à consulter et à découvrir cette volonté plus particulière et plus cachée, si difficile à discerner, qui ne regarde que nous et ne nous est déclarée qu'en certains moments. Pour les apôtres, le véritable objet de la vigilance que leur recommande présentement le Sauveur, est une attention sérieuse à tout ce qui, dans le moment même, peut mettre obstacle à leur fidélité. C'est la considération de leur impuissance à éviter le péril autrement que par la grandeur et la fermeté de leur foi; la considération du nombre et de la qualité de leurs ennemis, entre les mains desquels le divin Maître est résolu de se livrer; la considération des suites qu'aura pour lui et pour eux une si étonnante résolution. C'est enfin l'intelligence de l'indispensable obligation de tout sacrifier, même la vie, pour confesser le Sauveur du monde devant ses ennemis, en s'estimant heureux d'avoir part à ses ignominies. Pour nous, Jésus nous recommande d'examiner sérieusement à quoi nous engage une persévérance invincible, non pas de manière à comparer nos forces actuelles avec des épreuves chimériques ou imaginaires, qui ne viendront peut-être pas même dans l'avenir le plus éloigné, et qui pourraient maintenant nous effrayer inutilement; mais de manière à connaître et à prévoir ce qui pourrait prochainement nous rendre infidèles à nos devoirs, en le prévenant par la pensée, en le détournant par la prudence, ou en l'affrontant, s'il le faut, par une énergique volonté qui se défie de soi-même et ose tout espérer de la bonté de Dieu. Ce qu'il nous faut c'est donc la vigilance la plus com-

plète sur notre âme, sur notre corps, sur tout ce qui nous entoure. Ainsi le comprenait un religieux du Carmel, qui commentait en ces termes le conseil du Maître à ses disciples futurs, *vigilate :*

Veillez au dedans de vous : sur votre cœur pour qu'il ne soit pas surpris, qu'il ne soit pas séduit, qu'il ne se corrompe pas; sur vos pensées, afin qu'elles ne s'égarent pas, qu'elles ne s'occupent pas d'illusions dangereuses, qu'elles ne se repaissent pas des folies du siècle, des mensonges de l'orgueil, des trompeuses douceurs des plaisirs; sur votre volonté, qu'elle ne se livre pas à cette odieuse inconstance qui se termine presque toujours par rester dans la voie de perdition; qu'elle ne soit pas tantôt à Dieu tantôt à ses ennemis, aujourd'hui tout à la religion et à la piété, demain sans réserve à la dépravation et à l'infidélité ; que, corrigée de ses caprices, de ses déréglements, par votre attention et vos soins, elle ne prenne loi que de Celui qui vous appelle au salut. Veillez sur des sens toujours prêts à se révolter contre l'esprit, à tout tenter pour le subjuguer, à captiver ses jugements, à le mettre de moitié dans leurs iniquités : veillez sur une chair qui ne cherche qu'à satisfaire ses appétits, ses goûts, ses sensualités. Couvrez du bandeau de la modestie des yeux qui peuvent, dans un instant, recueillir tout le feu d'une passion illicite, et porter l'embrasement le plus cruel dans vos âmes : une seule étincelle suffit souvent pour causer un incendie dont on répare difficilement les désastres. Veillez autour de vous : l'adversaire de votre salut s'aide contre vous de tout ce qui vous environne, il cherche à mettre dans ses intérêts tout ce qui vous approche. A la tête des ennemis qu'il nous suscite, il les conduit, il les encourage, il les conseille, il les commande, et en même temps agit de concert avec eux : c'est le monde, ce sont ses grandeurs, ses joies, ses prospérités, ses fêtes, qu'il fait valoir pour se

faire sur vous le même empire qu'il a pris sur ce monde, son adorateur et son esclave. Ce sont vos amis, vos sociétés, vos engagements, vos liaisons, vos proches mêmes, dont il se sert pour s'insinuer auprès de vous, sans vous effrayer, pour vous engager à lui sans que vous puissiez vous en apercevoir[1].

VI. Cette vigilance continuelle et si étendue nous paraîtrait difficile et pénible, si elle n'avait un privilége qui l'adoucit. Le privilége de la vigilance chrétienne, c'est d'être la vigilance avec Jésus-Christ; le chrétien qui veille n'est jamais seul, l'Homme-Dieu est avec lui. Ce qu'il reprochait à Pierre, ce qu'il reprochait à ses apôtres, ce n'est pas précisément de n'avoir pu veiller; car par eux-mêmes et sans lui ils ne le pouvaient pas. Il leur reprochait de n'avoir pu veiller avec lui, dans sa compagnie, en un temps où il était d'autant plus disposé à les fortifier et les soutenir, qu'il veillait et priait pour eux, comme il allait souffrir et mourir pour eux. Quoi! leur disait-il, vous n'avez pu veiller une heure avec moi, *mecum* (Matth., XXVI, 40)? Ne leur avait-il pas dit auparavant : Demeurez ici et veillez avec moi, *mecum* (Matth., XXVI, 38)? Sans Dieu l'homme n'est rien, sans moi vous ne pouvez rien, mais toute votre suffisance, toute votre force vient de moi (II Cor., III, 5), et vous pouvez tout en celui qui vous fortifie (Philip., IV, 13). Appuyez-vous donc sur moi, appuyez vos mérites sur les miens, unissez vos peines à mes peines, vos prières à mes prières, et vos veilles à mes veilles. Alors il en sera de vous comme de ce mort qui ressuscita, en touchant les ossements du prophète Élisée (IV Reg., XIII, 21) : toutes vos œuvres vivront parce qu'elles seront unies aux miennes.

Cette expression *avec moi*, *mecum*, a plus d'une fois attiré l'attention des auteurs chrétiens. Il faut remarquer, écrivait le vénérable Louis du Pont, cette parole : Veillez *avec moi*,

1. Girardot, *Sermon VII*, sur les tentations, IIe partie.

c'est-à-dire auprès de moi et comme moi. Le Fils de Dieu semble vouloir nous insinuer qu'il veille avec ceux qui veillent, qu'il prie avec ceux qui prient, mais veillent et prient avec lui; c'est-à-dire qu'il est leur maître, leur compagnon et leur directeur en ce pieux exercice. Comment donc ne prendrions-nous pas plaisir à veiller et à prier en sa compagnie? O mon aimable Jésus, aidez-moi par votre grâce à veiller si bien avec vous, que je donne le jour au travail et la nuit à l'oraison, employant ainsi le jour et la nuit à servir Celui qui n'a point cessé, tant qu'il a vécu, de prier et de travailler pour moi [1].

Que voulait le divin Maître, se demande saint Bernardin de Sienne, lorsqu'il disait: *Veillez avec moi?* Certes, il ne voulait pas que ses trois disciples prissent sa défense et fissent la garde pour le protéger, puisqu'il venait de leur prédire qu'ils se scandaliseraient tous à son sujet; mais il voulait les disposer à résister à la tentation. Il voulait aussi nous apprendre que nos prières, pour être efficaces, doivent être unies aux siennes. Il voulait nous enseigner qu'à sa passion, pour laquelle il priait, nous devons unir notre compassion et notre prière. Il voulait apprendre aux supérieurs, et même aux plus saints, à ne pas dédaigner de recevoir le secours des prières de leurs inférieurs, quand même ceux-ci sont visiblement imparfaits [2]. Origène et après lui saint Paschase Radbert ont observé que les disciples ne s'endormirent point, tant que Jésus fut avec eux, mais qu'ils ne purent, dès qu'il se fut éloigné un peu, veiller une heure en son absence. Par conséquent, il nous faut toujours prier pour que Jésus-Christ demeure avec nous, comme lui-même l'a promis [3].

1. Louis du Pont, *Méditat.*, IVe partie, médital. XXI, 1er point.
2. Saint Bernardin de Sienne, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. I.
3. Origène, *in Matth. comment. series*, n° 93. — Saint Paschase Radbert, *in Matth.*, lib. XII, Bibl. max. vet. PP., t. XIV, p. 675, C.

Disons donc à Notre-Seigneur ce que les disciples lui disaient à Emmaüs : Demeurez avec nous parce qu'il est tard, et que le jour est déjà sur son déclin (Luc, XXIV, 29). Il demeure toujours avec son Église, parce que son Église étant militante sur la terre, ne cesse de veiller avec lui et pour lui. Aussi, les portes de l'enfer ne peuvent-elles prévaloir contre une armée toujours unie à son chef, à son capitaine qui est Dieu, et qui toujours veille selon sa promesse : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (Matth. XXVIII, 20.). Mais chacun de nous peut être vaincu par l'ennemi, parce que chacun de nous ne se tient pas toujours uni à ce vigilant et divin capitaine. Adressons-lui donc souvent cette prière : *Mane nobiscum, quoniam advesperascit et inclinata est jam dies* (Luc., XXIV, 29).

VII. Demeurez avec nous, Seigneur, c'est-à-dire faites-nous demeurer avec vous-même. Car celui qui le premier s'éloigne et se sépare, ce n'est jamais vous, c'est moi, toujours moi par le péché. Accordez-moi la grâce de veiller avec vous, puisque déjà il se fait tard et que le soir de la vie est venu pour moi. Hélas ! par l'effet des passions et des préjugés, par l'effet des fréquentations dangereuses et des mauvaises lectures, le jour a baissé pour mon âme, le jour de la foi, le jour de la vérité révélée, le jour de l'innocence et du bonheur, le jour où je vous aimais de tout mon cœur et vous servais avec fidélité. Maintenant les ombres de la mort s'allongent sur moi, je dors le lourd sommeil de la tiédeur ou même du péché, et je suis en péril de me réveiller dans l'éternité malheureuse. Ah ! demeurez avec nous, Seigneur, pour nous faire veiller avec vous. La veille avec vous devrait nous être aussi douce qu'elle nous est utile. Veiller avec vous n'est-ce pas veiller avec un époux, avec un père, avec un sauveur ? Ne nous offrez-vous pas, comme à vos disciples, le mérite, l'exemple, le précepte et

la grâce de la sainte vigilance? Mais, ingrats que nous sommes, nous veillons trop souvent contre vous, comme Judas et les juifs, nous veillons avec vos ennemis, nous veillons avec nos passions et avec les anges de ténèbres. Veiller ainsi, c'est dormir et être enseveli dans un sommeil pire que la mort. Ah! Seigneur, venez à nous comme vous allâtes à vos disciples endormis, venez nous réveiller de notre léthargie, venez nous exciter par vos reproches, venez nous apporter la grâce de la vigilance et de la prière, venez nous apprendre à sanctifier les souffrances de la vie et les horreurs du trépas en veillant et en priant avec vous.

CHAPITRE VI

Union de la vigilance et de la prière.

I. Cette union forme tout le fond de la conduite chrétienne. — II. Toute la tactique du combat spirituel. — III. Jésus fait une harangue brève et militaire. — IV. Pourquoi met-il la vigilance avant la prière? — V. Il exige le concours de la grâce et de la liberté. — VI. Qu'est-ce que la prière sans la vigilance? — VII. Qu'est-ce que la vigilance sans la prière? — VIII. Leur union pour le salut des agonisants. — IX. Association et communauté du Cœur agonisant de Jésus. — X. Amende honorable au Cœur agonisant.

I. Jésus agonisant recommandait à ses disciples de veiller, mais il ne voulait pas que le temps de la veille fût employé à des choses profanes, il voulait qu'il fût consacré à la prière, à l'oraison, aux élévations de l'âme vers Dieu: *Vigilate et orate.* Ce n'était pas la première fois qu'il recommandait cette union, car nous voyons dans saint Marc (XIII, 33) qu'il avait déjà dit: Veillez et priez; et dans saint Luc (XXI, 36): Veillez donc en priant toujours. Jésus-Christ, a dit le cardinal de la Luzerne, nous recommande souvent

ces deux pratiques, essentielles chacune en elle-même, et dont la réunion forme tout le fond de la conduite chrétienne. Ce sont spécialement les deux moyens efficaces, pour prévenir les tentations et pour leur résister. Une vigilance exacte nous fait prévenir les occasions de la tentation ; une prière fervente obtient la force pour l'éviter et la combattre. La vigilance nous empêche d'être surpris ; la prière, d'être vaincus. Seuls, nous ne serions pas assez forts ; implorons le secours nécessaire. En nous l'accordant, Dieu veut que nous agissions de notre côté ; tenons-nous sur nos gardes. Faisons par la vigilance ce qui est en nous, et attirons par la prière ce qui vient de Dieu [1].

Ne faut-il pas veiller, puisque toujours le démon rôde autour de nous, comme un lion qui cherche une proie à dévorer (I Petr., v, 8)? Ne faut-il pas prier, puisque nous ne pouvons vaincre cet ennemi par nos propres forces, et que nous avons besoin pour cela des forces de Dieu ? Contre un esprit désarmé, la chair est puissante. Mais qui arme l'esprit? la prière. Qui désarme la chair ? la vigilance. La prière ne vaut rien sans la vigilance de l'esprit, écrivait saint Paschase Radbert, et l'esprit ne veille pas bien sans une instante prière. Voulez-vous donc être exaucé, il vous faut d'abord veiller ; ensuite pour que vous puissiez bien veiller, il faut toujours prier. L'un n'a pas de valeur sans l'autre [2]. Origène avait déjà dit : C'est veiller que de faire des bonnes œuvres ; c'est veiller que d'avoir soin de garder la pureté de la foi, et de se prémunir contre toute hérésie ténébreuse. Quiconque prie en veillant ainsi, voit sa prière exaucée [3].

II. Saint Laurent Justinien a vu, dans l'union de la vigi-

1. De la Luzerne, *Considérations sur la Passion*, IIIe considération.

2. Saint Paschase Radbert, *in Matth.*, lib. XII, Bibl. max. vet. PP., t. XIV, p. 675, C.

3. Origène, *in Matth., comment. series*, n° 93.

lance et de la prière, toute la tactique du combat spirituel. Comment, disait le Sauveur à ses disciples, supporterez-vous les prisons, les chaînes, les opprobres et la mort même, si pendant une heure seulement vous n'avez pu veiller avec moi ? Par les choses les plus petites et les plus légères, reconnaissez ce que vous devez penser de vous-mêmes dans les choses les plus grandes et les plus graves. Veillez donc et priez pour ne pas entrer en tentation ; veillez et priez pour n'être pas séduits. Par ce peu de paroles la Sagesse de Dieu nous fait connaître toute la tactique du combat spirituel. Quel bel ordre pour éviter les tentations, veiller et prier ! Tout ce qui nous tente, tout ce qui inquiète notre esprit et le provoque, ou sort de nous-mêmes ou est introduit en nous. Ce qui sort de nous, c'est la triple concupiscence ; ce qui nous est suggéré par l'antique ennemi, ou ce qui nous vient des hommes, c'est la tentation proprement dite. Contre les trois concupiscences, de peur qu'elles ne nous séduisent, ne nous attirent et ne troublent en nous le sentiment, il faut veiller ; contre le malin esprit et contre la méchanceté des hommes, il faut être pourvu des armes de la prière. Mais, dans la pensée du Seigneur, nous devons aussi veiller avec soin contre les ruses de Satan. C'est en ce sens qu'il disait : Sachez que si le père de famille savait à quelle heure viendra le voleur, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison (Matth., XXIV, 43). C'est pourquoi il convient que nous veillions à la garde de notre cœur contre les suggestions du diable et les artifices des hommes, non moins que contre les impulsions de nos concupiscences. Tout ce qui frappe au dehors, tout ce qui murmure au dedans, ne peut nuire en rien pourvu que le sanctuaire de notre cœur soit occupé par la crainte de Dieu, par l'intention qui ne sommeille pas, par le soin de notre avancement, par le goût de l'innocence, par le zèle de la pureté, par l'amour de la paix intérieure. Car n'est-il pas vrai que personne

n'est blessé, si ce n'est par lui-même ? Chacun devient donc d'autant plus robuste, qu'il est plus vigilant sur lui-même; et il est d'autant plus en sûreté dans les périls et les tentations, qu'il est plus appliqué à la prière. Ces deux choses, la vigilance sur l'homme intérieur et la prière fréquente, s'accordent parfaitement ensemble et se rendent l'une à l'autre d'utiles services, en sorte qu'elles ne peuvent être séparées l'une de l'autre sans un grand dommage. Car la pureté du cœur, qui s'entretient par le soin de veiller sur nos pensées, produit une prière enflammée ; et à son tour l'oraison rend l'esprit plus prudent à se garder lui-même. Si l'esprit, négligeant l'oraison, commence à dormir, au lieu de veiller à sa propre garde, aussitôt les rênes sont lâchées aux passions et une entrée est ouverte aux pensées impures. Alors dans la demeure même de l'âme s'élève le tumulte des vices, les concupiscences de la chair sont en ébullition, la prudence de l'esprit s'en va, l'incendie de la charité commence à baisser et à se ralentir considérablement. Car si alors encore l'esprit est prompt à cause des habitudes innées, la chair est faible et le fait sentir parce que, la vigueur de l'esprit étant perdue par la négligence qui provient des convoitises de la chair, toute la famille de l'âme est en désordre et bouleversée. Ce n'est qu'avec une très-grande difficulté et un extrême labeur, que les désirs conçus par l'esprit ont leur accomplissement par les œuvres, tant la chair est importune à combattre l'esprit. Ce ne fut donc pas sans raison qu'après avoir dit à ses disciples : Veillez et priez pour ne point entrer en tentation, le Seigneur ajouta : Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il savait quel grand obstacle est mis au progrès de l'esprit dans la vertu par l'infirmité de la chair, comme il savait que la chair est d'autant moins folle et luxurieuse, que la pureté de l'esprit est mieux gardée par la vigilance et la prière[1].

1. Saint Laurent Justinien, *De triumphali Christi agone*, cap. VI.

III. C'est une harangue brève et militaire que Jésus fait à ses soldats avant de livrer le dernier combat : *Veillez et priez afin que vous ne succombiez pas à la tentation!* C'est le discours d'un général qui dispose à une grande bataille sa petite armée, affaiblie, fatiguée, vaincue par le sommeil et la tristesse avant de l'être par l'ennemi. Il ranime son courage et lui promet la victoire, pourvu qu'elle fasse ce qu'elle peut par la vigilance, et qu'elle obtienne de Dieu par la prière ce qu'elle ne pourrait pas. Ces paroles doivent nous être d'autant plus précieuses, qu'elles sont en quelque sorte la conclusion de toutes les lois de l'Évangile, la dernière volonté, la suprême exhortation de Jésus-Christ considéré comme prédicateur de la vérité. Car c'est aux approches de sa mort qu'il nous les adresse, et il n'a plus parlé depuis que dans quelques circonstances particulières de sa passion[1]. Mais, comme dans une grande armée les chefs de corps répètent quelquefois à leurs soldats, en la commentant, la harangue du général ; ainsi, dans le vaste camp de l'Église militante, les pontifes et les orateurs chrétiens ont souvent répété ces courtes paroles du Fils de Dieu, en expliquant aux soldats de Jésus-Christ combien l'union de la vigilance et de la prière est nécessaire et féconde. Voici quelques-unes de leurs considérations :

Les apôtres endormis représentaient tous ceux qui, ayant été unis au Sauveur du monde, perdent courage lorsqu'il s'offre une occasion de le confesser publiquement, et succombent à la tentation parce qu'ils ne s'y sont pas préparés comme ils devaient. En effet, c'était à cause de la tristesse que les disciples dormaient, *dormientes præ tristitia* (Luc., XXII, 45). Cette tristesse est produite dans les âmes faibles par la crainte, et à son tour elle produit l'abattement de l'esprit, l'assoupissement du corps et de l'âme. Mais pour

1. De Singlin, *Instructions chrétiennes sur les mystères de N.-S.*, mercredi saint, § 1.

les chrétiens animés de l'esprit de Jésus-Christ, la prévision des plus grands maux devient un avertissement salutaire, qui les porte à s'humilier profondément, à sentir leur impuissance, à recourir au Seigneur pour recevoir de lui la force, qu'ils savent ne pouvoir trouver en eux-mêmes. Aussi Notre-Seigneur, dès son entrée dans le Jardin, avait-il dit à ses apôtres : Veillez avec moi (Matth., XXVI, 38), et priez pour ne point céder à la tentation (Luc., XXII, 40). Il répéta cette invitation, dans la première visite qu'il leur fit pendant leur sommeil. La vigilance de la foi consiste à ne pas se laisser aveugler par les fausses pensées de la raison humaine, ou même par ses propres sentiments quelque justes qu'ils paraissent ; mais à sonder sans cesse l'abîme de son propre néant et l'étendue de ses devoirs, pour se convaincre de l'incapacité où l'on est par soi-même de les accomplir, et du besoin que l'on a d'une assistance surnaturelle et divine pour se vaincre soi-même et être fidèle à Dieu. Le fruit de cette vigilance est de produire la prière ; et la prière à son tour redouble, anime et sanctifie la vigilance. Saint Pierre avait négligé de se munir de la force du Tout-Puissant, en s'adressant à lui par la prière, comme Jésus-Christ le lui avait recommandé : il mérita d'éprouver toute sa propre faiblesse. Nous faisons souvent la même expérience. On n'a pas soin de se disposer, par la prière, aux tentations. On croit que cette omission et le défaut de vigilance ne sont rien. On les regarde comme une faute de nulle importance. Et cependant les grandes chutes sont souvent l'effet et la punition de ces fautes, qu'on estimait si légères[1].

Et pourquoi les disciples sont-ils devenus comme une paille légère que le vent emporte, comme un arbre sans feuilles et comme un jardin sans eaux? C'est qu'ils dor-

1. De Singlin, *ibid.*, mardi saint, § 2, n°s 2, 3.

ment pendant que leur Maître prie. Omission de la sainte prière, source des prévarications humaines. Leur Maître prie pour obéir à son Père, pour instruire ses disciples, pour nous instruire nous-mêmes. Il prie, quel spectacle! au milieu des angoisses mortelles, parmi les troubles divers, dans un combat de Dieu et de l'homme, de la vie et de la mort, de la loi et de la nature; il prie, il exhorte, il ordonne, il reprend, il anime, semblable au ciel qui dans ses agitations ne perd rien de ses mesures. Homme faible, instruisez-vous : dans les adversités de la vie, embrassez la corne de l'autel; dans les jours de la persécution, réfugiez-vous entre les bras de la prière ; dans l'heure de la tentation, prosternez-vous et veillez avec Jésus-Christ. O Dieu saint! quelle douceur et quel repos parmi les continuelles vicissitudes de la condition humaine, de s'attacher à votre volonté, de se lier à vos autels, de se cacher dans votre sanctuaire, de suivre vos desseins, de s'accommoder à vos décrets, de s'appuyer sur votre secours! Et c'est pour cela, ô mon Sauveur, que vous priez. Vous nous apprenez à prier et à veiller dans la prière, *vigilate et orate;* c'est pour cela que vous veillez et que vous priez si longtemps. Grande ressource dans l'imploration divine contre tous les maux qui nous tentent et qui nous attaquent, *ut non intretis in tentationem.* Et néanmoins, mon cher frère, vous dont la vie n'est qu'un enchaînement de périls et de tentations, souvent tenté par le monde, toujours tenté par vous-même, quelquefois même tentateur, que faites-vous? Vous dormez et vous ne priez pas. Vous qui sacrifiez les jours à la vanité, et les nuits au plaisir, vous ne sauriez veiller une heure dans le temple. Vous dormez avant la tentation, et vous ne demandez pas la grâce ; vous dormez dans la tentation, et vous perdez la grâce; vous dormez après la tentation, et vous ne pensez pas à recouvrer la grâce [1].

1. J. de la Boissière, *Sermon XXVI*, pour le vendredi saint, 1er point.

IV. Massillon nous explique pourquoi Notre-Seigneur, en sa recommandation, a mis la vigilance avant la prière : L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable : ah ! c'est une marque que votre cœur est malade; qu'une fièvre secrète, et inconnue peut-être à vous-même, le fait languir, le mine et le dégoûte; qu'un amour étranger l'occupe. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur, vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement. Et certes, rendez gloire à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même, les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions, n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux du Maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire. Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate et orate*. Il veut nous faire entendre par là que la vigilance est la seule préparation à la prière, que pour aimer à prier il faut veiller; et que les goûts et les consolations ne sont accordés dans la prière, qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance. Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement ; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance, qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance,

il est vrai ; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière [1].

V. De tous nos prédicateurs, le P. Cheminais est peut-être celui qui a le mieux prouvé combien est indispensable cette union de la prière et de la vigilance. Quand le Fils de Dieu, dit-il, nous instruit dans l'Évangile de la méthode que nous devons observer pour combattre sans péril, et pour vaincre infailliblement, il réduit toutes ses instructions à deux devoirs essentiels : *Veillez et priez*. Pourquoi cela ? parce que ces deux devoirs renferment toute l'économie de la grâce et de la liberté, qui doivent concourir ensemble pour surmonter la tentation. La prière nous attire du ciel le secours dont nous avons besoin pour combattre, et la vigilance nous met en état de nous servir avantageusement de ce secours ; mais dès que nous manquons à l'un de ces deux devoirs, il faut par une suite nécessaire que l'autre demeure inutile et sans effet. Prier sans veiller, c'est présumer de la grâce, et se flatter d'une espérance chimérique de vaincre sans combattre l'ennemi ; veiller sans prier, c'est présumer de ses propres forces, et s'exposer témérairement au péril de succomber à la tentation. Prier sans veiller, c'est compter sur un secours ou que nous n'aurons pas, ou que nous rendrons inutile ; veiller sans prier, c'est compter sur un secours trop faible pour nous soutenir, et trop exiger d'une nature aussi corrompue que la nôtre.

VI. Qu'est-ce que la prière sans la vigilance ?

Vous priez et vous ne veillez pas : votre prière vous devient inutile et même préjudiciable. Pourquoi ? C'est parce que, ne veillant pas, vous ne voyez pas les piéges que vous tend votre ennemi ; et que toutes vos prières ne servent qu'à vous inspirer une vaine confiance, qui vous empêche

1. Massillon, *Ier sermon sur la prière*, IIe partie.

d'apercevoir l'abîme où le démon peu à peu vous conduit. Quiconque n'aura pas soin d'écouter la loi et d'examiner à fond ce qu'elle exige de lui, en vain demandera à Dieu la grâce de l'accomplir; et c'est plutôt charger l'autel d'exécrations qu'honorer le Seigneur (Prov., xxviii, 9). Car, que demande à Dieu cet homme aveugle, sinon de persévérer dans son crime et d'ajouter iniquité sur iniquité? N'est-ce pas insulter à cette majesté infinie, et irriter Dieu par une raillerie sacrilége, que de le prier qu'il nous préserve de l'offenser, en même temps que nous violons sa loi? Et quelle est notre témérité lorsque, fondés sur des prières aussi criminelles que celles-là, nous nous endormons, au lieu de veiller, aux approches de l'ennemi, et donnons dans tous les piéges qu'il nous tend?

Il ne suffit pas de connaître l'ennemi, la vigilance doit nous instruire des moyens de le combattre; autrement la prière est encore inutile ou même préjudiciable. Pour le comprendre, rappelez dans votre esprit un principe solidement établi dans la morale chrétienne, que les Pères nous ont enseigné, que l'expérience confirme chaque jour, et qui est fondé sur la nature même de l'homme qui combat la tentation. Ce principe nous apprend que les tentations veulent être combattues différemment selon leurs différentes espèces, et que pour cela la Providence nous a préparé ces grâces différentes dont il est important de savoir user: mystère que la seule vigilance nous peut découvrir. Le devoir de la vigilance chrétienne est d'examiner de quelle nature est la tentation, s'il faut se retirer ou s'exposer; elle en juge selon les principes de l'Évangile, elle mesure nos forces, elle a égard à nos obligations, aux devoirs de notre charge, aux bienséances du caractère dont on est revêtu, à l'état où l'on se trouve engagé; et de toutes ces circonstances mûrement pesées, elle conclut selon les besoins différents à la fuite ou au combat, et de-

mande ensuite la grâce de vaincre. Sans cette précaution que la vigilance nous fait prendre, en vain nous prions : nos prières n'auront jamais la force de nous préserver du péril inévitable où nous nous exposons. Car que faites-vous en priant de la sorte ? vous appliquez des grâces de fuite à combattre l'ennemi, et des grâces de combat à le fuir ; vous vous jetez dans le monde d'où peut-être Dieu voulait vous retirer, et vous fuyez la retraite où peut-être Dieu voulait vous engager : et par là vous anéantissez la grâce en la détournant à un usage pour lequel Dieu ne l'a pas destinée. Il vaudrait mieux en quelque sorte ne point prier ; car nous n'aurions pas ce faux prétexte dont nous nous abusons, et nous ouvririons peut-être enfin les yeux, si un reste de piété apparente ne nous les tenait fermés. Tant que nous nous sentons un peu de bonne volonté, que nous remarquons dans nos exercices ordinaires des prières ferventes et réitérées pour obtenir et pour conserver la grâce de Dieu, nous ne pouvons nous figurer qu'il y ait à craindre pour nous.

Le troisième devoir de la vigilance chrétienne et le plus important, c'est de se préparer à soutenir les attaques de l'ennemi et de ne souffrir pas qu'il y ait aucun endroit faible en nous, par où il nous puisse surprendre. Voilà le point essentiel, voilà en quoi nous manquons tous, et ce que la prière ne fera pas seule. La milice spirituelle a ses lois, aussi bien que la milice temporelle, et comme ce serait une témérité inexcusable à un homme qui fait profession des armes, d'accepter un combat sans y être préparé par les exercices ordinaires : ainsi c'est une présomption et une folie qui n'est pas pardonnable, que d'entrer en lice avec le démon, sans apporter les dispositions nécessaires pour soutenir un combat aussi inégal que celui-là. Voilà encore une fois la source de nos malheurs. La grâce est puissante, me direz-vous, elle suppléera à l'habitude qui me manque.

Ainsi nous flattons-nous en exaltant la puissance et l'efficacité de la grâce, et nous ne faisons pas réflexion que notre conduite est seule capable de l'anéantir. Je dis en premier lieu que nous nous flattons; car bien qu'il soit dans la puissance du Seigneur de former des enfants d'Abraham des pierres les plus dures, et de faire naître la lumière de l'obscurité des ténèbres, c'est-à-dire, sans figure, qu'encore que la grâce puisse opérer de ces soudains changements, qui nous font passer sans milieu des plus grands désordres à la plus haute sainteté; cependant la grâce, régulièrement parlant, ne fait point ces miracles, elle a ses commencements et ses progrès insensibles, et le trajet du vice à la vertu est d'une trop vaste étendue pour l'entreprendre en un moment. Il faut pour cela ménager le temps, avancer pas à pas, se fortifier dans la pratique des vertus, et leur donner le loisir de prendre racine chez nous. C'est ainsi que par nos soins et par notre application continuelle, nous voyons enfin mûrir ces fruits salutaires des vertus chrétiennes, quand nous nous sommes longtemps appliqués à les cultiver; mais en vain attendons-nous que la rosée du ciel, ou qu'un regard favorable les fasse croître, si la vigilance ne nous fait mettre la main à l'œuvre. J'ai dit en second lieu que c'était anéantir la grâce, sous prétexte d'élever son pouvoir et de reconnaître son efficacité. Et n'est-ce pas dans ce fatal écueil que donnent tous les gens dont je parle? Personne fait-il de plus beaux éloges de la grâce, et personne y est-il plus infidèle? Avec quelle ardeur s'efforcent-ils de l'obtenir? Avec quelle négligence se mettent-ils en devoir d'en profiter? Et par l'indigne lâcheté qu'ils ont de se décharger sur la grâce de tout le soin de leur salut, n'ont-ils pas trouvé le secret de détruire et d'anéantir toute sa force et toute sa vertu? Ce n'est pas là ce que nous ont appris ces illustres solitaires de l'ancienne Église, ces hommes qui passaient leur vie dans la

méditation des choses du ciel, et qui, après avoir donné la meilleure partie de leur temps à la prière, consacraient le reste aux devoirs de la vigilance chrétienne.

VII. Qu'est-ce que la vigilance sans la prière?

Veiller sans prier, c'est trop présumer d'une nature aussi faible et aussi corrompue que la nôtre. On sait assez quelle corruption le péché d'origine a laissée dans toutes les puissances de notre âme. Cette corruption est telle, qu'il est de foi que non-seulement l'homme ne peut, sans le secours de la grâce, résister aux tentations qui attaquent directement les vertus chrétiennes; mais encore qu'il ne peut, sans elle, pratiquer les actes des vertus morales, ni en grand nombre, ni longtemps. Or, le canal par où la grâce vient à nous est, selon le sentiment des Pères, l'oraison, dont l'exercice nous est si souvent recommandé dans l'Écriture. Et saint Jérôme était si persuadé de cette vérité que, dans la lettre qu'il écrit à Ctésiphon sur les erreurs de Pélage, il reproche à cet hérésiarque la témérité qu'il a eue d'oser détruire la nécessité de la prière, en niant la nécessité de la grâce, et lui fait voir qu'on ne peut nier que la grâce de Jésus-Christ soit nécessaire, sans soutenir, par une conséquence naturelle, que la prière est inutile. Il n'appartient qu'à la grâce de fermer cette plaie mortelle, qui saigne encore depuis le péché du premier homme. Mais il ne faut pas se persuader que le seul péché d'origine nous ait rendu le secours de Dieu nécessaire. Quand l'homme ne serait pas aussi corrompu qu'il est, c'est assez qu'il soit homme pour être essentiellement sujet à tomber dans le désordre, et une créature a toujours besoin d'être soutenue par le Créateur, non-seulement pour ne pas retomber dans le premier néant de la nature, mais même dans celui de la grâce qui est le péché. L'ange qui sortit des mains de Dieu tout éclatant de lumière, avec des connaissances si vastes et de si bonnes inclinations, sans trouver en soi-même ce penchant violent

que nous avons au mal, et au dehors cet ennemi qui travaille sans relâche à notre perte, l'ange plus parfait que nous s'oublia néanmoins, et fit bien voir par sa chute combien nous sommes peu capables de nous défendre dans la tentation. Qu'une âme est donc mal gardée, quelque protection qu'elle ait d'ailleurs, quand elle n'a pas soin d'engager le Seigneur, par ses prières, à veiller à sa défense[1] !

La force surnaturelle nous vient d'en haut, le courage chrétien nous est étranger, et Dieu seul le met en nous. Dès qu'on est homme on est faible, et dès qu'on est faible on a besoin de prier. C'est pourquoi, dit saint Pierre Chrysologue, une des ruses de l'antique ennemi est de nous éloigner de la prière. Quand il ne souffre pas que nous puisions des forces dans l'oraison, c'est un signe qu'il se prépare à nous tromper et à nous subjuguer. Et, en effet, quiconque ne recourt pas à l'oraison, tombe dans la tentation. Aussi le Sauveur ne cesse-t-il de nous répéter : Priez pour ne pas succomber à la tentation[2].

VIII. Dans la famille chrétienne, la vigilance et la prière semblent se donner rendez-vous autour du berceau du petit enfant, qui entre dans la vie temporelle. Que de soins une pieuse mère lui prodigue, mais en même temps que de vœux elle adresse au ciel pour lui ! S'il croît en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, s'il est préservé des égarements de la jeunesse, ce sera souvent le fruit des prières et de la vigilance maternelles. Mais lorsque l'homme est parvenu à l'autre extrémité de la carrière, lorsqu'il est étendu sur un lit de douleur et qu'il va par la mort naître à l'éternité, quelle mère va veiller et prier pour assurer son entrée dans la vie bienheureuse? La mère que lui avait

1. Cheminais, *Sermon sur la vigilance chrétienne.*
2. Saint Pierre Chrysologue, *Sermo XLIII*, n° 12.

donnée la nature ne peut que lui tendre les bras du haut du ciel ; mais la grâce lui donne dans l'Église catholique une mère qui ne meurt pas, une mère qui reste auprès de lui, une mère qui n'interrompt jamais sa vigilance et sa prière. Comme Jésus-Christ veillait et priait pendant que ses disciples dormaient, l'Église toujours veille et toujours prie pendant que ses enfants s'endorment dans le Seigneur. Elle prie par la bouche chrétienne qui récite les prières des agonisants, elle prie par le cœur de toutes les personnes pieuses qui s'intéressent au salut d'un parent ou d'un ami. Elle veille par le prêtre, qui ne veut pas que les pécheurs mêmes expirent avant qu'il les ait visités et exhortés au repentir ; elle veille par l'humble religieuse qui garde les malades, elle veille par la sollicitude d'une épouse fidèle ou d'un enfant dévoué, qui a plus souci de l'âme que du corps. La vigilance met tout en œuvre pour que les secours de la religion soient offerts au mourant ; la prière s'efforce d'obtenir que ces secours soient acceptés avec reconnaissance et dans de bonnes dispositions. La vigilance écarte tout ce qui pourrait être un sujet de tentations nouvelles ; la prière obtient la victoire sur ces ennemis invisibles, ces souvenirs du passé, ces troubles, ces désespoirs, que l'on ne peut écarter. Le fidèle est-il mort, l'on veille et prie autour de sa dépouille ; est-il déposé en terre, la vigilance et la prière ne l'abandonnent pas, on prie pour le repos de son âme plus encore qu'on ne veille au respect de ses cendres. Voilà ce que nous a mérité le Fils de Dieu veillant et priant pour nous dans son agonie.

IX. A une époque où les impies se réunissent pour former autour du moribond une barrière, que l'envoyé de Dieu et de l'Église ne peut franchir, quelles merveilles de zèle et de dévoûment le Cœur de Jésus n'opère-t-il pas encore pour les agonisants ? Il a suscité ces *Auxiliatrices du purgatoire* qui veillent gratuitement, la nuit comme le jour, auprès des

pauvres mourants, en s'efforçant de les convertir, pour donner plus d'efficacité aux prières qu'elles ne cessent de faire pour les morts. Il a suscité ces *Religieuses du Cœur agonisant* qui dans le cloître s'immolent, par une austère vigilance et une continuelle prière, pour le salut des moribonds. Cette communauté contemplative prit naissance à Mende, le 19 octobre 1859, et ouvrit une seconde maison à Lyon, en 1865. L'association des pieux fidèles qui, dans le monde, poursuivent activement le même but, avait commencé plus tôt. Le 20 septembre 1859 le Souverain Pontife enrichissait d'indulgences la confrérie érigée au Mans, et le 14 août 1864 la confrérie érigée à Jérusalem. Dès le 2 février 1850 Pie IX avait approuvé cette dévotion, en approuvant la prière composée par le R. P. Lyonnard [1]. Les souffrances du Cœur de Jésus, et l'espèce d'agonie à laquelle cet aimable Cœur fut en proie durant tout le cours de sa vie mortelle, mais surtout au jardin des Olives, voilà ce qu'on se propose d'honorer par cette pratique. La grâce inestimable d'une bonne mort, sollicitée auprès de cet adorable Cœur pour les quatre-vingt mille agonisants environ qui meurent chaque jour, voilà ce qu'on se propose d'obtenir. Nous, qui peut-être n'avons jamais assez veillé et prié, soit pour sauver ces nombreux agonisants, soit pour consoler Notre-Seigneur lui-même en son agonie, unissons-nous du moins aux pieux associés pour faire au Cœur agonisant de Jésus cette amende honorable :

X. O Jésus, qui aimez tant les âmes et qui, pour les sauver, avez enduré la plus cruelle agonie, nous voici prosternés

1. Faire connaître en détail cette communauté, cette association, cette dévotion, tel est le but de la première partie de l'opuscule que nous allons publier sous le titre de *Cœur agonisant*. La deuxième partie renferme des méditations sur l'agonie de Jésus, des exemples, des prières, un exercice de l'Heure-Sainte, et une manière d'entendre la messe en s'unissant aux agonies de Notre-Seigneur.

à vos pieds pour compatir à vos douleurs, et faire amende honorable à votre Cœur outragé tous les jours par les péchés des hommes. O Cœur désolé de notre bon Maître, qui pourra comprendre les terreurs, les angoisses, la tristesse mortelle qui vous envahirent au jardin des Olives ! *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, disiez-vous, aimable Sauveur de nos âmes; et alors passaient sous vos yeux toutes nos iniquités. Vous les voyiez se multiplier d'âge en âge ; et, comme les flots d'une mer orageuse, elles croissaient jusqu'à vous abîmer sous leur multitude. C'est la vue de ces innombrables péchés qui vous arrachait cette plainte douloureuse : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi.* Mais ce qui nous couvre de confusion et nous navre de douleur, ô céleste ami de nos âmes, c'est que nous avons ajouté nous-mêmes, par nos propres iniquités, aux angoisses de votre agonie et aux tourments de votre mort. Pardon, Jésus, pardon ! Oubliez notre ingratitude pour ne songer qu'à votre infinie miséricorde. Laissez tomber sur nous et sur tous les pécheurs quelques gouttes du sang divin, dont le jardin des Olives fut inondé. Qu'il coule ce sang adorable, qu'il coule avec abondance, nous vous en supplions, sur l'âme des pauvres mourants, en proie aux luttes terribles de l'agonie et sur le point de comparaître à votre redoutable tribunal. Ah ! Jésus, laissez-vous fléchir. Du haut de la croix vous avez pardonné au bon larron ; pardonnez aux pauvres mourants ! Qu'ils entendent, eux aussi, de votre bouche sacrée ces consolantes paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis* [1].

1. Lyonnard, *Le Cœur agonisant de Jésus et les agonisants de chaque jour.*

CHAPITRE VII

La tentation des apôtres.

I. Satan tente les pasteurs pour perdre le troupeau. — II. Moment critique pour les apôtres. — III. Détail de leur tentation. — IV. La faiblesse de la chair sans la vigilance et la prière. — V. Problème de la chasteté.

I. Dans quel but le divin Maître recommandait-il à ses disciples la vigilance et la prière? lui-même l'indique, dans le but de leur épargner des chutes et des défaites, dans le but de leur assurer la victoire sur les tentations : Veillez et priez, *afin que vous n'entriez point en tentation* (Matth., XXVI, 41 ; Marc., XIV, 38). Jésus venait d'être tenté, les apôtres allaient être tentés, et nous le sommes ou le serons tous. Le Sauveur pourrait toujours nous dire ce qu'il avait dit peu auparavant à ses disciples : Satan vous a demandés pour vous cribler comme on crible le froment (Luc., XXII, 31). L'antique ennemi, celui qui fut homicide dès le commencement, brûle du plus violent désir et frémit d'impatience dans l'attente du moment où il pourra nous mettre sur le crible, comme le blé, nous agiter, nous secouer, nous faire sauter loin de l'aire du Seigneur, afin que nous cessions d'être le froment de Dieu. Affreuse tentation ! Elle assaillit les apôtres, elle assaillit surtout le chef des apôtres, afin d'étouffer la semence même de la foi, afin de jeter au vent ce blé choisi, qui était destiné à devenir le germe de l'Église universelle.

Cet exemple des apôtres et de leur chef apprend aux Pasteurs des âmes que c'est contre eux que le démon a toujours le plus de colère et de fureur, selon cette parole du pro-

phète citée le soir même par Jésus-Christ : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées (Matth., xxvi, 31 ; Zachar., xiii, 7). Satan et ses suppôts attaquent surtout les gardiens du troupeau, et les chefs de l'Église ont beaucoup plus à craindre que les simples fidèles. Sachant que la ruine du pasteur est presque infailliblement la ruine de toutes les ouailles, l'ennemi des chrétiens dirige contre lui toutes ses armes et toutes ses forces. Lorsqu'on ne tue que l'âme d'un fidèle, on ne diminue le troupeau que d'une brebis ; mais lorsqu'on frappe le pasteur, on le dissipe tout entier. Aussi le démon regarde-t-il la perte d'un pasteur comme la voie la plus courte et la plus facile pour perdre tout le reste, incomparablement plus que l'attaque de toutes les ouailles en particulier. Elles tombent assez d'elles-mêmes, lorsqu'elles ne sont plus soutenues de leur pasteur. Le démon a tâché de perdre Jésus-Christ pour perdre les apôtres, et il a fait périr les apôtres pour faire périr les fidèles. Le Sauveur se plaint d'être abandonné dans son agonie par ses apôtres, et les apôtres se plaindront plus tard d'être abandonnés dans leurs épreuves par leurs disciples : tous m'ont abandonné, écrira saint Paul, *omnes me dereliquerunt* (II Timoth., iv, 16)[1].

II. Le moment critique est venu pour les trois apôtres privilégiés. Le divin Maître a veillé et prié pour eux, mais ils n'ont pas suivi le conseil qu'il leur avait donné de veiller et de prier pour eux-mêmes. Ils vont donc succomber à ce scandale et à ces tentations, qu'il leur avait annoncés et contre lesquels il avait voulu les prémunir. Connaissant la fragilité de tous ses disciples, il n'avait admis au spectacle de son agonie que ceux qui avaient été témoins de sa gloire, dans sa transfiguration sur le Thabor, et témoins de sa puissance, dans la résurrection de la fille de Jaïre. Encore

1. Cf. De Singlin, *Instructions chrétiennes*, mardi saint, § 2, n° 2.

ces trois disciples choisis ne pouvaient-ils, sans une exacte vigilance et une ardente prière, résister à la violence de la tentation. Comment voir Jésus-Christ tremblant de frayeur, et garder la foi dans sa toute-puissance? Comment le voir accablé de tristesse, et le croire toujours glorieux? Il frissonne, et on le croirait immuable? Il gémit aux approches de la mort, et on le croirait immortel? Il est affligé, abattu, prosterné, comme le serait le moindre des hommes, et on l'estimerait encore plus grand que tous les anges? Il est à genoux et demande plusieurs fois de suite une faveur au Père céleste, et on recourrait à lui comme à celui qui accorde toutes les grâces? Il ne manifeste que des affections humaines, et on l'adorerait comme un Dieu? Satan, malgré toute sa pénétration, ne reconnaît encore qu'un pur homme en Jésus de Nazareth : comment de pauvres pêcheurs de Galilée ne seraient-ils pas tentés de perdre l'opinion qu'ils avaient de sa divinité? « Son âme sainte, dit Massillon, perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort : lui qui les avait si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples : il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse; il implore même leur secours, et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine. Pierre peut-il encore reconnaître à ces traits le Christ Fils du Dieu vivant? ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession? et ne commence-t-il pas ici, par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître[1]? » Jamais peut-être un homme ne fut mis en plus grand péril de se scandaliser de Jésus-Christ, qu'en le voyant tombé dans l'agonie du jardin des Olives. Jamais il n'y eut de tentation plus terrible que celle dont furent assaillis les spectateurs d'une scène si douloureuse. Quoiqu'ils fussent de tous les disciples ceux

1. Massillon, *Sermon sur la Passion*, Ire partie.

qui avaient le plus de mérite et de constance, ceux qui connaissaient le mieux leur Maître et qui l'aimaient le plus, nous n'avons pas le droit de nous scandaliser de leur scandale, nous qui succombons tous les jours à des tentations bien moindres.

III. Marie d'Agréda nous a donné quelques détails sur la tentation des apôtres, au début de la passion du Sauveur :

Après son arrestation, s'accomplit ce qu'il avait prédit à ses disciples pendant la Cène : savoir, qu'ils se scandaliseraient tous à son sujet cette nuit-là (Matth., XXVI, 31), et que Satan les attaquerait pour les cribler comme l'on crible le froment (Luc., XXII, 31). En effet, quand ils virent que l'on saisissait, que l'on garrottait leur divin Maître, et que ni sa douceur, ni la puissance de ses paroles, ni ses miracles, ni sa doctrine, ni l'innocence de sa vie n'avaient pu adoucir les satellites, ni diminuer l'envie des princes des prêtres et des pharisiens, ils passèrent de la tristesse à un grand trouble. Bientôt ils se laissèrent aller à la crainte naturelle, perdirent le courage et le souvenir de la prédiction de leur Maître, et, commençant à chanceler en la foi, ne songèrent plus, à la vue de ce qui arrivait à leur chef, qu'à se soustraire au danger qui les menaçait. Or, comme les soldats et les satellites étaient tous occupés à enchaîner Jésus-Christ le très-doux Agneau, et à exercer sur lui toute leur fureur, les apôtres, profitant de l'occasion, s'enfuirent sans que les Juifs s'en aperçussent ; car ceux-ci étaient disposés à prendre tous les disciples, si l'Auteur de la vie le leur eût permis, et ils n'y auraient surtout point manqué, en les voyant fuir comme des lâches ou des criminels. Mais il ne convenait pas que cela leur arrivât, et qu'ils souffrissent si tôt. Notre Sauveur fit connaître qu'il ne le voulait pas, quand il dit que, si on le cherchait, on laissât aller ceux qui l'accompagnaient (Joan., XVIII, 8) ; et il en fut ainsi, grâce

à sa divine providence. Car la haine des princes des prêtres et des pharisiens s'étendait jusqu'aux apôtres, et ils auraient voulu en finir avec eux tous s'ils l'avaient pu. Ce fut pour cela que le grand prêtre Anne interrogea Notre-Seigneur sur ses disciples comme sur sa doctrine (Joan., XVIII, 19).

De son côté, Lucifer se sentit porté, par cette fuite des apôtres, tantôt à de grandes perpléxités, tantôt à un redoublement de malice pour diverses fins. Il désirait étouffer la doctrine du Sauveur du monde, et exterminer ses disciples pour en effacer jusqu'au souvenir. Sous ce rapport, il aurait souhaité que les Juifs les eussent pris et mis à mort. Mais considérant les difficultés de ce plan, il tâcha de troubler les apôtres par ses suggestions, et de les décider à prendre la fuite, afin qu'ils ne fussent pas témoins de la patience de leur Maître dans la passion, et de ses merveilleux incidents. Le rusé dragon craignait que les nombreux exemples du Sauveur n'affermissent les apôtres dans la foi, et ne les armassent d'une nouvelle constance pour résister aux tentations dont il se promettait de les assaillir. Il s'imagina que, s'ils commençaient dès lors à chanceler, il lui serait ensuite facile de les abattre par les nouvelles persécutions qu'il leur susciterait de la part des Juifs, qui seraient toujours prêts à les insulter à cause de la grande haine qu'ils avaient contre leur Maître. Ce fut par ces malicieuses considérations que le démon se trompa lui-même. Quand il vit les apôtres si découragés par la tristesse, si timides et si lâches, il crut qu'ils ne pouvaient pas se trouver dans une plus mauvaise disposition, ni lui dans une meilleure occasion de les tenter. Il les attaqua donc avec beaucoup de fureur, leur inspira de grands doutes et de grands soupçons sur le Maître de la vie, et leur proposa de s'enfuir et de l'abandonner. Pour ce qui est de la fuite, ils n'y résistèrent point, non plus qu'à diverses suggestions contre la foi, quoiqu'elle ait défailli chez les uns plus, chez les autres moins ; car en cette cir-

constance tous ne furent point également troublés ni scandalisés.

Ils se séparèrent pour fuir en divers endroits, supposant que s'ils s'en allaient tous ensemble il leur serait difficile de se cacher, comme ils le prétendaient alors. Il n'y eut que Pierre et Jean qui se réunirent, pour suivre de loin leur Créateur et leur Maître jusqu'à la fin de sa passion. Mais il se passait dans l'intérieur de chacun des onze apôtres une lutte, qui leur causait une extrême douleur et les privait de toute consolation comme de tout repos. La raison, la grâce, la foi, l'amour et la vérité combattaient d'une part; de l'autre les tentations, les doutes, la crainte et la tristesse. La raison et la lumière de la vérité condamnaient l'inconstance et l'infidélité, qu'ils avaient témoignées en abandonnant leur adorable Maître, et en fuyant le danger comme des lâches, après avoir été avertis de se tenir sur leurs gardes, et s'être eux-mêmes offerts quelques instants auparavant à mourir avec lui s'il le fallait. Ils se rappelaient leur désobéissance, et le peu de soin qu'ils avaient eu de prier et de se prémunir contre les tentations, ainsi que leur excellent Maître le leur avait prescrit. L'amour qu'ils lui portaient à cause de son aimable conversation, de sa douceur, de sa doctrine et de ses merveilles, en se souvenant, en outre, qu'il était Dieu véritable, les excitait à retourner à ses côtés et à braver tous les périls et la mort même, comme des serviteurs et des disciples fidèles. A cela se joignait la pensée de sa très-sainte Mère ; ils considéraient sa douleur incomparable et le besoin qu'elle aurait d'être consolée, et ils désiraient aller la chercher pour partager toutes ses peines. Mais en même temps ils étaient retenus par la lâcheté, et par la crainte qu'ils avaient de s'exposer à la cruauté des Juifs, à la confusion, à la persécution et à la mort. Ils ne savaient se décider, malgré leur affliction et leur trouble, à se présenter devant la Mère de douleurs, ne

doutant pas qu'elle ne les obligeât de rejoindre leur divin Maître, et supposant d'ailleurs qu'ils ne seraient point en sûreté près d'elle, parce qu'on aurait pu les chercher dans sa maison. Enfin les démons les attaquaient par de furieuses tentations. Ces ennemis leur représentaient d'une manière effrayante qu'ils seraient homicides d'eux-mêmes, s'ils s'exposaient à la mort; que leur Maître, ne pouvant se délivrer lui-même, pourrait encore moins les retirer des mains des princes des prêtres; qu'on le ferait sans doute mourir cette fois, et que par sa mort toutes leurs obligations cesseraient, puisqu'ils ne le verraient plus; que, nonobstant l'apparente innocence de sa vie, il enseignait pourtant certaines doctrines d'une sévérité excessive et jusqu'alors inouïes; que c'était pour cela que les docteurs de la loi, les princes des prêtres et tout le peuple étaient irrités contre lui, et qu'il y aurait de l'entêtement à vouloir suivre un homme qui devait être condamné à une mort infâme.

Tel était le combat qui se passait dans le cœur des apôtres fugitifs; et par tous ces raisonnements, Satan ne cherchait qu'à les faire douter de la doctrine de Jésus-Christ, aussi bien que des prophéties qui avaient trait à ses mystères et à sa passion. Et comme, dans ce combat douloureux, les apôtres ne conservaient aucun espoir que leur Maître échappât au pouvoir des princes des prêtres, leur crainte se changea en une profonde tristesse, en un abattement pusillanime, qui les décida à s'enfuir et à sauver leur vie. Leurs lâches frayeurs étaient telles qu'ils ne se croyaient, cette nuit-là, en sûreté nulle part; ils avaient peur de leur ombre, et le moindre bruit les faisait tressaillir. L'infidélité de Judas accrut leur terreur, parce qu'ils craignaient qu'il n'irritât aussi les princes des prêtres contre eux, afin de ne les plus rencontrer après avoir exécuté sa trahison. Saint Pierre et saint Jean, comme les plus fervents en l'amour de Jésus-Christ, résistèrent plus que les autres à la crainte

et au démon ; et, restant ensemble, ils résolurent de suivre leur Maître, quoique avec certaines précautions. Ils éprouvaient tous deux une grande compassion des peines de notre auguste Reine, la Vierge Marie, et ils désiraient la voir pour la consoler autant qu'il leur serait possible. Le disciple bien-aimé se signala surtout dans ces pieux sentiments[1].

IV. Pierre succombera bientôt à la tentation et reniera son Maître ; Jean accompagnera Marie et suivra Jésus jusqu'au Calvaire, parce qu'à l'ardeur de l'amour qui fait la promptitude de l'esprit, il joint une parfaite virginité qui combat la faiblesse de la chair. Veillez et priez, avait dit Notre-Seigneur, afin de n'entrer point en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible (Matth., XXVI, 41). Cette faiblesse de la chair causera la chute des apôtres, qui n'ont ni assez veillé ni assez prié. Nous-mêmes nous n'échappons à la faiblesse de la chair, nous ne triomphons des tentations qu'elle occasionne, nous ne repoussons la sensualité, nous ne gardons la chasteté, que par la vigilance et la prière. Et de quelle tentation parle Jésus-Christ, quand il nous invite à veiller et à prier pour n'y point entrer? il parle de toute tentation, mais spécialement de la tentation de l'abandonner lui-même, de l'abandonner dans sa douloureuse passion, comme les apôtres vont le faire. Or, n'est-ce pas l'impureté, le plaisir des sens, qui nous excite le plus à fuir la souffrance, à délaisser le Fils de Dieu dans sa passion? Et comment ce funeste penchant se développe-t-il en nous? par l'absence de la vigilance et de la prière.

V. Lorsque nous nous plaignons de ne pouvoir garder la chasteté de notre état, nous sommes injustes et aveugles ;

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe partie, liv. VI, chap. XIV, n° 1240, — 1243.

injustes, parce que nous accusons la grâce, au lieu de nous accuser nous-mêmes; aveugles, parce que nous ne voyons pas que nous négligeons les moyens qui nous étaient indiqués par Jésus-Christ même. Il nous recommandait la vigilance, et nous n'avons pas veillé; il nous recommandait la prière, et nous n'avons pas prié. Il nous recommandait l'union de ces deux choses, et nous les avons séparées : nous avons veillé sans prière en nous confiant trop en nous-mêmes, nous avons prié sans vigilance en nous reposant trop sur Dieu. Aussi plus d'un disciple de Jésus-Christ, parmi nous, s'est-il éloigné de son Maître, comme l'enfant prodigue s'éloigna de son père, *ut pasceret porcos* (Luc., XV, 15), pour aller aux pourceaux. Et dans ce déplorable égarement, dans cette chute profonde, un jeune homme ose dire quelquefois : La chasteté est impossible, ceux qui paraissent la mieux garder ne sont que les plus habiles à se cacher! En parlant ainsi, lâche déserteur de la croix et de la vertu, ne voyez-vous pas que vous faites votre propre confession? Vous qui ne voulez pas vous confesser à un prêtre, dont la bouche ne révélerait aucun de vos secrets, voici qu'en face de tous les hommes vous vous confessez l'esclave de la volupté!

Pour arriver à cette conclusion : la chasteté est impossible, comment posez-vous le problème? Vous dites : Étant donnée une personne qui d'abord ne veut pas sérieusement être chaste et caresse un désir secret des plaisirs défendus, qui ensuite ne prend aucune précaution, passe les longues heures du jour dans des conversations plus que légères, ou dans la lecture des romans immoraux, et court la nuit dans toutes les réunions dangereuses, au bal, au spectacle, partout où des piéges sont tendus à la pudeur, partout où elle peut égaler l'immodestie de ses regards à l'immodestie de ses poses et de sa toilette : prouver que la chasteté lui est possible? Ah! si vous posez ainsi le problème en écartant

la vigilance et la prière, en admettant tout ce qui excite la chair et affaiblit l'esprit, oui, la chasteté est impossible. Mais Dieu seul pose les grands problèmes, qui importent au salut de nos âmes comme au bonheur de nos sociétés, et lui seul en donne la solution. Or, voici comment il pose et résout le problème de la chasteté : Étant donnée une personne qui veille et qui prie, qui affaiblit sa chair et fortifie son esprit : prouver qu'elle peut rester chaste ? Aussitôt des légions de vierges, hommes et femmes, dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie, se lèvent et répondent : Nous le prouvons ! nous le prouvons mieux que par des raisonnements, nous le prouvons par notre exemple. C'est la grâce de Dieu qui nous a faits ce que nous sommes, mais elle a employé pour cela deux moyens en même temps, la vigilance et la prière. Nous avons veillé et prié pour faire de l'agonie de la tentation une agonie triomphante. Par là même, d'abord nous avons voulu sincèrement être chastes ; ensuite nous avons pris toutes les précautions que suggère la prudence chrétienne : nous avons été modestes en nos regards et modestes en notre mise, nous avons chassé la molesse, l'oisiveté, la dissipation, pour nous occuper de bonnes œuvres et nous employer au soulagement du prochain ; enfin nous nous sommes séparés et nous nous sommes unis. Nous nous sommes séparés en esprit et en affection, souvent même en réalité, de toutes les compagnies, de toutes les conversations, de toutes les réunions, de toutes les lectures, de toutes les représentations où l'innocence n'est pas en sûreté. Nous nous sommes unis à Jésus agonisant par la prière, à Jésus crucifié par la patience, à Jésus eucharistique par la communion. Comme l'apôtre de la charité, nous avons bu avec ardeur le vin qui fait germer les vierges ; et comme lui nous nous sommes attachés à Marie par une tendre piété, pour être constamment fidèles à son divin Fils.

CHAPITRE VIII

Les tentations du chrétien.

I. C'est contre toutes les tentations que Jésus nous recommande la vigilance et la prière. — II. Ses tentations se continuent en nous. — III. Le séculier est tenté comme Jésus au désert. — IV. Le religieux est tenté comme Jésus au jardin des Olives. — V. Tentations du malade. — VI. Tentations du moribond. — VII. Tentations ou agonie des survivants.

I. Dans ces paroles du divin Maître : *Veillez et priez afin de ne point entrer en tentation*, saint Maxime, confesseur, entend par le mot *veiller* un soin plein d'attention et de sagesse spirituelle, par le mot *prier* la demande des secours ou des grâces qui nous sont nécessaires. Par *tentation* il entend celle qui provient de l'erreur, et non pas celle qui provient de la nécessité ; celle où nous nous jetons nous-mêmes, et non pas celle où nous sommes induits par d'autres ; il entend celle où nous entrons en nous écartant du droit sentier et de la voie royale[1]. Mais en général on ne limite pas ainsi le sens du mot tentation, et l'on croit que Notre-Seigneur recommande la vigilance et la prière à tous les chrétiens, en même temps qu'aux trois apôtres choisis, pour que nous ne soyons entraînés par aucun de ces mouvements intérieurs qui excitent l'homme au mal, et qui viennent ou de quelque objet extérieur, ou de la suggestion du diable, ou de la concupiscence.

II. Nous sommes tous éprouvés par quelque espèce de tentation. Jésus-Christ lui-même fut tenté, et sa tentation se

1. Saint Maxime, *Oper.*, t. II, n° 12, Tomus dogmaticus adversus Heraclii Ecthesim, p. 97.

prolonge à travers tous les siècles : elle se fit sentir aux apôtres, et se fait sentir à chacun de nous, elle se fera sentir à ceux qui viendront après nous. Sur ces paroles du Psalmiste : Vous me tirerez du piége qu'on m'a tendu en secret (Ps., xxx, 5), saint Augustin fait cette réflexion : Il s'agit ici de la passion du Sauveur, et non pas seulement de cette passion que lui-même endura, mais encore de celle qu'endure son corps mystique, parce que le démon ne cesse jamais de nous tendre des piéges. Dans ces piéges il met l'erreur et la terreur, l'erreur pour nous attirer, la terreur pour nous briser. Nous en avons un exemple en notre divin capitaine, en Jésus lui-même qui daigna être tenté pour nous. Car d'abord il fut tenté par la séduction, par des appâts offerts à la cupidité : ainsi le démon le tenta au désert; mais n'ayant pas réussi, parce qu'il trouva close la porte de la cupidité, Satan voulut ouvrir la porte de la crainte, tenter Jésus-Christ par la terreur : ce fut dans ce but qu'il prépara sa douloureuse passion. L'Évangéliste nous l'indique par ces mots : Le diable se retira pour un temps (Luc., IV, 13). Qu'est-ce à dire *pour un temps?* C'est-à-dire que Satan devait revenir à l'assaut, et qu'après avoir attaqué Notre-Seigneur par la porte de la cupidité, il l'attaquerait par la porte de la crainte. Tout le corps de Jésus-Christ est donc tenté, et sera tenté jusqu'à la fin. Quand des ordres iniques étaient lancés contre les chrétiens, c'est le corps de Jésus-Christ qui était frappé, et frappé tout entier pour être renversé. Après que ces persécutions générales eurent cessé, le corps mystique du Sauveur commença d'être tenté dans ses parties; car une Église endure la persécution, tandis qu'une autre Église en est préservée. Mais celle qui n'a pas à souffrir de la fureur du prince, souffre de la fureur d'un peuple mauvais. C'est pourquoi le corps de l'Homme-Dieu doit dire en toutes ses parties : Vous me tirerez du piége qu'on m'a tendu en secret. Car notre tête,

notre divin chef est sorti du piége que lui avaient perfidement tendu ceux qui l'ont mis à mort, comme l'héritier du père de famille (Matth., XXI, 38, 39); notre tête, notre divin chef est dans les hauteurs du ciel et jouit de la liberté. Attachons-nous donc à lui par l'amour, afin d'être mieux attachés à lui dans la suite par l'immortalité, et disons-lui tous : Vous me tirerez du piége qu'ils m'ont tendu en secret, parce que vous êtes mon protecteur[1].

Jésus-Christ nous tire en effet du piége de la tentation, et notre victoire est une continuation de sa victoire : il a vaincu Satan, et nous n'avons qu'à prendre part à son triomphe. Il nous y invite, il nous en donne la force, et même il prie pour nous afin que notre volonté seconde le mouvement de la grâce. Toujours il y aura des tentations dans l'Église, et puisque les apôtres ont suivi leur divin Maître dans le repos éternel, c'est en nous maintenant que se perpétue la tentation de Jésus-Christ et de ses premiers disciples; mais toujours aussi il y aura des victoires. J'ai été tenté, nous dit le Sauveur, et vous serez tentés; mais j'ai vaincu, et vous vaincrez aussi parce que j'ai prié pour vous. Vous triompherez si vous le voulez, et mon Église triomphera infailliblement; car j'ai prié pour elle en priant pour son chef visible, en demandant que Pierre empêche l'ennemi de venir dans mon aire enlever le froment des élus. Simon, Simon, j'ai prié pour toi en particulier afin que ta foi ne défaille pas; lors donc que tu seras converti, aie soin d'affermir tes frères (Luc., XXII, 32). Pierre aura donc besoin de conversion : une tentation s'offrira bientôt à lui, il y entrera, il y succombera à la voix d'une femme, à la voix d'une servante qui ne le menace pas, mais qui seulement le reconnaît pour un disciple de Jésus. Pierre a été présomptueux dans ses promesses, et il n'a ni veillé ni prié

1. Saint Augustin, *in Psalm.* XXX, enarr. II, n° 10.

avec son Maître. Si donc nous l'imitons dans sa négligence et sa présomption, comment ne le suivrons-nous pas dans sa chute, nous tous qui sommes tentés plus que lui? Dans le monde nous sommes tentés comme Jésus-Christ le fut au désert, et dans le cloître comme il le fut au jardin des Olives.

III. En expliquant le texte qui nous occupe, Origène cite la parole de Job : La vie de l'homme est un combat sur la terre (Job., VII, 1); mais il lit : Notre vie est une tentation[1]. Si Notre-Seigneur fut conduit au désert par l'Esprit-Saint, pour être tenté par le démon (Matth., IV, 1), tous les enfants de Dieu ne sont-ils pas conduits par le même Esprit sur cette terre, comme sur un champ de bataille, comme dans l'arène des tentations, pour éprouver leurs forces contre Satan? Souvent même il fait le désert autour d'eux, le vide autour de leur cœur, pour que le combat soit plus rude et la tentation plus forte. Au désert, le tentateur attaqua le Maître d'abord par un devoir, ensuite par une illusion, enfin par une passion : ainsi tous les jours attaque-t-il les disciples. La première tentation du chrétien dans le monde tient aux nécessités de la vie. Qu'y a-t-il de plus légitime et dont il se puisse moins dispenser que le soin des affaires personnelles dans l'ordre de la famille ou des affaires publiques, dans l'ordre de la société? Il y a là plus que des intérêts, il y a des devoirs. Mais d'abord ces affaires prennent le temps, et il ne nous en reste plus pour méditer les vérités éternelles et nous occuper de notre salut. Ensuite elles nous enlèvent une portion de nous-mêmes et la meilleure. Le chrétien le plus fervent gémit de laisser dans les occupations les plus indispensables la séve de son cœur, et de n'apporter aux pieds de Dieu qu'une âme épuisée et amoindrie. Que dire de l'homme du monde? Que peut-il rester en lui de la pensée, de la

1. Origène, *in Matth. comment. series*, n° 93.

volonté, de l'action, de toutes les énergies de l'âme, quand tout cela a été dépensé sans mesure au service de terrestres intérêts? De là cette désoccupation de Dieu, le grand malheur et le grand désordre des existences mondaines. Enfin elles nous mêlent à la terre : l'âme finit par se traiter comme une chose du temps. La seconde tentation du chrétien dans le monde est une tentation d'illusion. Le démon s'efforce constamment de nous prendre par la présomption. Nous nous persuadons que le cours des affaires doit nous porter de soi-même au ciel, sans qu'il soit besoin d'un culte positif, sans qu'il faille autre chose que l'honnêteté, sans vigilance ni prière. Nous ne mettons dans la vie que des inutilités, et nous prétendons devenir les élus de Dieu, sans avoir songé à être ses serviteurs. La dernière tentation du chrétien dans le monde tient aux passions de notre cœur. Voilà le progrès et le terme des suggestions de l'ennemi de nos âmes. Il nous prend d'abord, comme Jésus au désert, par nos devoirs, il continue par nos illusions, il achève par nos passions. Combien de fois le pécheur s'est-il écrié : Les passions m'emportent, le dogme est pour moi sans clarté, le culte ne soutient pas mon cœur, et, dans l'état violent par lequel je passe, je ne puis plus ni étudier la religion ni fréquenter les sacrements!

IV. Dans le cloître, comme dans le monde, les tentations nous viennent et de ceux avec qui nous vivons, et de nous-mêmes et des étrangers. Sans doute on peut comparer la vie religieuse à un beau lac, creusé par Dieu même dans cette vallée de l'exil, lac où affluent tous les torrents de grâces qui descendent des collines éternelles, lac où le ciel se réfléchit tout entier. Mais, si calme que soit d'ordinaire le lac de la vie religieuse, et si pures que soient ses ondes, la tempête y éclate quelquefois, et nul ne peut s'y promettre qu'il ne sera jamais blâmé, condamné, méprisé, peut-être persécuté par ses supérieurs et par ses frères. Saint Jean de

la Croix en est un exemple fameux. En même temps que Dieu permettait qu'il s'élevât dans son cœur des orages, qui l'enveloppaient d'une nuit sombre, il l'exposait aux tempêtes et aux persécutions du dehors. Une vertu qui serait toujours applaudie, une vertu qui n'exciterait jamais les susceptibilités et les jalousies, une vertu qui ne heurterait jamais ce qui reste de l'homme dans les religieux, une vertu qui serait toujours complaisante pour leurs désirs, en un mot, une vertu attentive à profiter de tous les vents pour voguer en paix, sans rencontrer d'écueil, sans aller contre la faveur ou l'opinion, serait une vertu suspecte, qui n'arriverait point au port de la perfection évangélique, mais qui étant toute semblable à la prudence humaine, n'obtiendrait non plus qu'une récompense vaine.

Le cloître est un jardin comme celui des Oliviers, où le disciple est souvent seul et prosterné comme le Maître, où l'on sue sang et eau, où l'on éprouve la tristesse, le dégoût, l'ennui, les terreurs, les anxiétés, les angoisses, l'agonie; mais où l'on s'élance avec courage au-devant des douleurs, et où l'on a toujours un ange qui console et qui fortifie. On y dit à un supérieur, qui représente Dieu, ce que Jésus agonisant disait à son Père, nonobstant toutes les répugnances de la nature : Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne! On y dit à soi-même et aux autres, comme Jésus-Christ vainqueur de toutes ces répugnances : Levez-vous et marchons! Les tentations de la vie religieuse, en effet, ne sont pas ordinairement de celles qu'il faut fuir, mais de celles qu'il faut affronter courageusement. Aussi nombreuses peut-être que celles du siècle, elles sont moins séduisantes, s'attaquent moins à la chair, et rencontrent plus d'obstacles. Combien de secours et de remèdes doux et efficaces la vie religieuse n'offre-t-elle pas, contre les tentations dont elle est inséparable? Un même ordre, une même communauté est un corps, un bataillon qui s'avance serré

contre l'ennemi : les efforts du plus vigoureux et du plus vaillant assurent le succès aux efforts du plus faible et du plus timide ; la science du plus âgé supplée à l'inexpérience du plus jeune ; les prières et les mérites du plus saint, à la tiédeur du plus imparfait. Le démon, fort contre un, est faible contre deux (Eccles., IV, 12) ; et le divin Libérateur tient sa promesse, en étant au milieu de ceux qui se sont réunis en son nom (Matth., XVIII, 20). C'est là qu'on veille, c'est là qu'on prie ; c'est là que la vigilance des supérieurs et la prière de tous empêchent le plus grand nombre d'entrer en tentation ; c'est là surtout qu'on affaiblit la chair et qu'on fortifie l'esprit.

Mais parmi les tentations du cloître, il en est une qui ressemble plus spécialement à celle de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. Le Fils de Dieu se sent injustement persécuté, et en même temps il sent en soi toute la force nécessaire pour terrasser, pour anéantir et ce Judas qui va le trahir, et ce Pilate qui va le condamner, et ces Juifs qui vont le prendre, et ces Romains qui vont le crucifier. Ah ! quelle tentation, quand on a pour soi le droit, que d'avoir encore pour soi la force ! Et pourtant l'Homme-Dieu se résigne à être victime. Il sait que son Père aurait pu sauver le monde autrement que par sa mort, et il accepte volontairement cette mort avec tout son cortége de cruautés et d'ignominies. Ne croyez pas que le religieux n'ait cette épreuve à subir qu'à l'égard de ses supérieurs, devant lesquels il doit être toujours comme un agneau devant celui qui le tond, sans se plaindre, sans ouvrir la bouche (Isaï., ..., 7) : il l'avait prévu et librement voulu avant d'entrer en réfle...munauté. Mais son ordre, mais lui-même sera parfois lac de l...à des calomnies, à des persécutions, qu'il ne poutempête ...r, et contre lesquelles se révolte sa généreuse qu'il ne s...pourrait s'y soustraire par une parole, par un persécuté ...ra rien, il ne fera rien, parce que l'obéissance

le veut ainsi. Notre-Seigneur comparait son Église à un troupeau, dont les brebis et les agneaux sont les fidèles, dont les bergers ou les pasteurs sont les évêques et les prêtres ayant charge d'âmes. Le religieux doit ressembler à cet animal vigilant qui, par ses cris et ses mouvements, fait avancer les brebis restées en arrière, empêche les autres de s'écarter, et maintient le troupeau intact et serré. Le chien du berger, sans ralentir son zèle, reçoit les pierres que lui jettent les passants ; et, si c'est son maître qui le frappe, il lèche la main de son maître. Ainsi, pour préserver le troupeau de Jésus-Christ, le religieux s'expose aux coups des ennemis de l'Église et aux mauvais traitements des chefs, quand il pourrait s'enfuir, quand il pourrait parler, quand il pourrait agir pour se soustraire au travail comme aux reproches.

V. Séculiers ou religieux, nous sommes tous exposés à de grandes tentations durant la maladie. Parlant en général, écrivait le P. Crasset, le démon nous tente alors de tous les vices dont nous avons contracté les habitudes. Car, comme un tuyau d'orgue résonne aussi longtemps que l'organiste met le doigt sur la touche : ainsi lorsque Satan a touché une de ces habitudes qui se sont formées dans notre âme, la passion se sent aussitôt émue et ébranlée. Et bien que le malade n'ait pas assez de force pour commettre le péché, il en a assez pour y consentir ; ce qui suffit pour le perdre. Mais entre toutes les tentations, il en est trois principales contre lesquelles un malade se doit précautionner. La première est contre la foi, qui est le fondement du salut : le diable fait tous ses efforts pour l'ébranler. La seconde est la présomption de nos mérites, qui n'est pas tant à craindre que le désespoir, parce qu'il est rare que les hommes à la mort présument de leurs mérites. La troisième, la plus dangereuse, est celle du désespoir : c'est par cet endroit que les démons attaquent les bons et les méchants : les bons,

en leur cachant le bien qu'ils ont fait, les méchants, en leur montrant le mal qu'ils ont commis [1]. Et quel est le moyen de résister à toutes ces tentations qui jettent quelquefois le malade dans une tristesse, dans un abattement et une agonie mortelle? Parmi les remèdes contre les tentations causées par les douleurs de la maladie, et par les chagrins qui en sont les suites, Louis du Pont met en premier lieu la considération et l'imitation de Jésus agonisant au jardin des Oliviers.

Il faut avant toutes choses, dit-il, bien examiner la réponse que le Sauveur fit à saint Pierre, qui par un zèle inconsidéré s'opposait à sa passion : Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné? Pensez-vous que si je lui demandais du secours, il ne m'envoyât pas incontinent plus de douze légions d'anges? Mais comment avec cela pourraient s'accomplir les Écritures, qui portent que je dois mourir? (Joan., XVIII, 11 ; Matth., XXVI, 53, 54). Qui pourrait concevoir la force de ces paroles? Qui pourrait comprendre de quelle efficacité sont les raisons qu'elles contiennent? Qu'est-ce que le calice du Sauveur, sinon les douleurs et les opprobres qu'il souffre en ce dernier jour de sa vie? Et quoique tout cela vienne du démon ou de ses ministres, n'est-il pas toujours vrai que c'est son Père qui lui présente le calice, puisque c'est par sa permission qu'on le traite avec tant d'indignité? Cependant la rage de ses ennemis ne sert pas moins à sa gloire qu'au salut des hommes ; et d'ailleurs s'il souffre, c'est qu'il le veut bien. Il ne tient qu'à lui de faire venir à son secours plusieurs légions de la milice céleste. Mais l'envie qu'il a de souffrir fait qu'il se contente qu'il en vienne un, pour le consoler et le fortifier dans son agonie. Comme il sait très-certainement que celui qui lui a préparé un calice si amer est son

1. Crasset, *La douce et sainte mort*, IIe p., chap. III, art. II, sect. 2.

Père, dont il connaît la sagesse et la bonté infinie, il reçoit avec une extrême joie ce breuvage aussi délicieux à l'esprit que désagréable à la chair. Le démon, qui voit que sa dernière heure approche, suscite les scribes, les pharisiens et les bourreaux pour ébranler sa constance; mais Jésus se moque de tous les efforts de l'ennemi, et demeure ferme contre toutes ses attaques. Voilà le modèle que vous devez suivre dans la maladie. Croyez fermement que tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux au lit de la mort, soit par la faiblesse de la nature, soit par la haine implacable du démon, c'est un calice que votre Père céleste désire que vous buviez. C'est lui qui veut ou qui permet que vous passiez par une si rude épreuve; mais il sait tellement ménager vos maux que vous en tirez de grands avantages pour votre salut. Car, quel est le père qui, voyant son fils tourmenté de douleurs aiguës et pouvant le soulager, le laisse souffrir, à moins qu'il ne juge que cela est nécessaire pour son plus grand bien? Si donc vous sentez la répugnance de votre chair, dites-lui : Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père me présente? N'est-ce pas assez qu'il me le présente, pour m'obliger à le recevoir Il n'est point, en effet, de médecine si dégoûtante que vous ne preniez quand on vous l'ordonne, pour la santé de votre corps : et vous auriez de la peine à vous résigner à la volonté de Dieu dans vos maladies, qui sont des remèdes que ce médecin, également sage et plein de bonté, juge nécessaires pour le salut de votre âme? Quand il serait en votre pouvoir de vous guérir, quand même Dieu offrirait de vous envoyer des légions d'anges pour vous soulager dans vos maux, vous devriez vous remettre de tout sur sa Providence, et ne désirer le secours des anges que comme un moyen de vous fortifier contre les tentations et de vous garantir du péché. Votre Père sait bien que si vous mourez, avant d'avoir expié toutes vos fautes, votre âme ne peut évit

d'être condamnée à brûler dans le purgatoire. Ce n'est donc point comme Juge sévère, mais comme Père miséricordieux qu'il vous fait boire ce calice de la maladie, et qu'il veut que les douleurs de la mort vous tiennent lieu de purgatoire, afin que votre âme, purifiée de toutes ses taches, ne sorte du corps que pour aller aussitôt ou peu après dans le paradis. Ainsi, bien loin de souhaiter que vos peines diminuent, vous devez plutôt demander qu'elles augmentent, jusqu'à pouvoir satisfaire pleinement à Dieu pour tous vos péchés [1].

VI. Séculiers ou religieux, nous sommes tous exposés à de grandes tentations au moment de la mort. Car c'est le moment où Dieu achève de sanctifier le juste par les douleurs, les séparations et le sacrifice de la vie; par les derniers sacrements, et les prières ferventes faites à son intention; par les mérites de l'agonie du Sauveur, appliqués avec plus de profusion au fidèle mourant. Pour cela même ce moment est celui où le chrétien doit éprouver toute la vérité de cette parole du sage : Mon fils, si tu t'appliques au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation (Eccli., II, 1); et toute la vérité de cette remarque de saint Hilaire : C'est quand nous sommes sanctifiés que le démon nous tente le plus, parce que la victoire qu'il préfère est la victoire sur les saints [2].

Segneri compare le moribond dans son lit de douleur à l'oiseau dans une cage, à côté de laquelle se tient un épervier : pour le présent point de liberté, et pour l'avenir un ennemi dont il faut être la proie. Le démon est plus vigilant, le démon est plus cruel, soit pour ne pas perdre l'âme du pécheur qu'il a possédée pendant la vie, soit pour saisir enfin l'âme du juste qui jusqu'ici lui échappa. Tous les

1. Louis de Pont, *Les avantages qu'on peut tirer des maladies*, ch. VI, § 1.
2. Saint Hilaire, *in Matth. comment.*, cap. III, n° 1.

efforts tentés par les pieux assistants, pour assurer alors la conversion du pécheur et la persévérance du juste, ne font qu'exciter davantage la fureur de Satan. Il ne tente plus par des paroles, il ne tente plus par des œuvres, puisque souvent le moribond ne peut ni parler, ni agir; mais il tente par des pensées et des affections, par des doutes sur la foi, par des imaginations impures, par le désespoir. Le cœur est la citadelle contre laquelle il dirige toutes ses batteries, pour en chasser Dieu, pour y entrer en vainqueur, pour s'emparer de l'âme qui s'y réfugie et l'emporter en enfer.

A ces attaques du démon ajoutez toutes les appréhensions de la nature, qui redoute la mort. Cette crainte n'est pas un péché, mais elle devient une tentation si l'on ne sait pas la modérer par la soumission à la volonté divine, et si l'on ne veut pas dire avec Notre-Seigneur tremblant à la vue de sa passion : Mon Père, faites, s'il vous plaît, que ce calice s'éloigne de moi; néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne! Le vieillard, qui devrait être plus familiarisé que le jeune homme avec la mort, est ordinairement le plus éloigné de cette résignation et le plus sensible à cette crainte. Le jeune homme affronte la mort en étourdi, le vieillard en redoute jusqu'à l'ombre, jusqu'au nom : il entrevoit déjà ce qui la suit, il est triste, il a peur, il éprouve parfois même une agonie anticipée. Le jeune homme aimait trop, le vieillard n'aime plus assez : il est froid, égoïste, rancuneux, il méprise les hommes de son temps, ne voit qu'un avenir sombre, et croit qu'il n'y a plus de fleurs, plus de fruits, plus de moissons à cueillir dans le champ si vaste et si fertile de l'humanité. Le jeune homme livre son cœur à tous les nobles transports, qui font qu'on sacrifie généreusement sa vie pour une grande cause; le vieillard n'est pas capable d'enthousiasme et a perdu ses illusions : de là son découragement ou son désespoir, aggravé encore par

les souvenirs d'un passé coupable et par l'imperfection de sa pénitence présente. Quel bonheur pour lui que d'être alors entouré d'une famille vertueuse, dont les pieux discours et les ferventes prières font descendre en son âme un rayon d'espérance, qui lui montre la miséricorde ouvrant déjà les portes du ciel !

VII. Mais les séculiers sont ébranlés, quelquefois même renversés, par une tentation qui n'a point de prise sur le religieux, parce qu'il s'est dépouillé de tout pour mourir au monde et à lui-même. Il échappe à cette agonie des survivants qui pleurent leurs chers défunts, et qui ne peuvent se consoler de n'avoir plus auprès d'eux les objets de leurs plus douces affections. Oui, souvent dans la famille survivre à un être uniquement aimé devient une agonie, devient une tentation. C'est une agonie parce que c'est un rapide abaissement de la vie, aussi bien qu'une lutte inégale de la raison et de la foi contre ces émotions et ces souvenirs qui obsèdent l'âme, la tiennent captive, la plongent dans la tristesse et la noient dans les larmes. C'est une tentation parce que cette solitude douloureuse, ce vide affreux, qui se fait autour d'un cœur accoutumé à se sentir aimé et appuyé, l'expose à murmurer contre la Providence, à laisser la pratique du christianisme, à renoncer même à la foi et à trancher le faible et dernier fil de sa vie. Ah ! quel spectacle lamentable que celui des personnes qui aimaient avec plus de passion que de vertu, avec plus d'égoïsme que de dévoûment, lorsque Dieu les a frappées dans leurs plus vives affections ! Voyez-vous cet homme encore jeune qui perd la femme de son choix, son épouse adorée ? il passe de l'abattement à l'emportement, il pleure comme un enfant et il blasphème comme un impie. Après de longs mois il s'étonne que ses yeux puissent fournir encore tant de larmes, mais son irréligion rend stériles toutes ces larmes : elles ne descendent point comme une rosée rafraîchissante sur l'âme

qu'il aima, elles n'attirent point sur lui-même la bénédiction du Dieu qui console. Entendez-vous cette mère qui perd une fille unique ou un fils trop aimé? Quel accent de désespoir! Quelle étrangeté de langage! On dirait qu'elle veut se venger de l'Arbitre de la vie. Mais ses menaces n'atteindront pas le ciel, et retomberont bientôt sur elle de tout le poids de la honte et du remords. Et cette épouse toujours fidèle qui a perdu tout ce qui l'attachait à la terre, tout ce qui soutenait ici-bas son existence, son mari, ses enfants, ne sent-elle pas que ce qui lui reste de vie n'est plus qu'une lente agonie? Son cœur est sans élan, son âme a perdu son ressort, et sa vie, considérablement abaissée, se consume et s'éteint dans les obscurs combats qu'il lui faut livrer pour rester vertueuse, loin de ces témoins chéris dont la présence et le regard l'encourageaient autrefois.

Pour sortir victorieux de cette agonie, pour ne point entrer dans cette tentation, il faut veiller, il faut prier, veiller par la pratique des bonnes œuvres, prier par la fréquentation des sacrements. La plus sensible de toutes les simples créatures nous en donne l'exemple. La Vierge Marie, épouse et mère, ne fut-elle pas en proie à cette agonie des survivants, pendant plusieurs années, après la mort de Joseph et surtout après l'ascension de Jésus? Mais Marie veilla, en donnant tous ses soins à l'Église naissante et en adoptant les nouveaux chrétiens; mais Marie pria, en parcourant très-souvent le chemin du Calvaire, et en se tenant longtemps agenouillée devant l'autel. O vous qui survivez à une séparation plus douloureuse que le trépas, ô vous qui regrettez de n'avoir pas devancé dans la mort la personne que vous pleurez, que Marie soit votre modèle, que Marie soit votre refuge! Invoquez et imitez Marie désolée, pour qu'elle unisse vos agonies aux agonies de son divin Fils, et qu'elle vous préserve d'entrer jamais dans la tentation.

CHAPITRE IX

N'entrez pas dans la tentation.

I. Ne pas entrer dans la tentation, c'est résister à la tentation. — II. Piéges et filets de la tentation. — III. Comment on entre dans la tentation. — IV. La vigilance et la prière nous préservent d'y entrer. — V. Avantages de la tentation où nous n'entrons pas. — VI. C'est toujours un martyre. — VII. C'est quelquefois une agonie. — VIII. C'est un préservatif contre la paresse et un surcroît de joie.

L'expression dont se servit Notre-Seigneur, en parlant à ses apôtres pour les exciter à la vigilance et à la prière, fut souvent remarquée : afin que vous n'*entriez* point en tentation, *ut non intretis in tentationem* (Matth., XXVI, 41).

I. Il est impossible, dit saint Jérôme, que l'âme humaine ne soit pas tentée. De là vient que nous disons dans l'oraison dominicale : Ne nous induisez point en tentation, dans une tentation que nous ne puissions surmonter. Nous ne refusons pas absolument d'être tentés, mais nous demandons la force de résister aux tentations. C'est pourquoi maintenant Jésus-Christ ne dit pas : Veillez et priez pour *n'être pas tentés ;* mais il dit : Veillez et priez pour *ne pas entrer dans la tentation*, pour n'être pas vaincus par la tentation, pour qu'elle ne vous prenne ni ne vous retienne dans ses panneaux. Par exemple, le martyr qui répand son sang, pour confesser le nom du Seigneur, est certainement tenté; mais il n'est pas lié dans les filets des tentations. Au contraire, le chrétien qui renie Jésus-Christ entre et est pris dans le piége de la tentation[1].

1. Saint Jérôme, *in Matth.* XXVI, 41.

II. Ces mots *piéges*, *filets*, et autres semblables, furent souvent employés en parlant des tentations, parce qu'ils expliquent la pensée du Maître.

Saint Ambroise disait aux fidèles : Vous voyez le juste dans la pauvreté, vous êtes tentés; vous voyez le méchant dans l'opulence, vous êtes tentés; vous voyez un saint privé d'enfants, vous êtes tentés; vous voyez un pécheur riche d'enfants, d'honneurs et de louanges humaines, vous êtes tentés. Que de fosses! que de lacets! et ce qui est plus grave, que de lacets qui étranglent beaucoup d'hommes! Dans toute la ville de Sodome à peine se trouva-t-il un seul habitant, Loth, qui ne fût point tenté; mais sa femme ne put échapper au filet de la tentation. Le peuple hébreu traversa les mers, mais il ne put passer à travers les tentations[1]. Ces paroles de l'évêque de Milan ont reçu ce commentaire : Tout est plein de piéges dans le sentier même de la vertu. Il y en a de cachés, et il y en a de découverts; mais ceux qui sont cachés et secrets demandent plus de circonspection et de lumière pour les éviter. Tout le chemin est plein de fosses et de mines; ce qui n'est pas creusé est couvert de filets. Il faut une attention continuelle, il faut même des ailes pour éviter des piéges si multipliés, et préparés avec tant d'artifice. Il faut être porté par les mains des anges, et plus encore par celles du souverain Pasteur dont ils sont les ministres, pour être délivré de tant de dédales et de routes coupées et embarrassées par l'ennemi, et pour ne pas s'y égarer. Ces mots *plurimos strangulant*, ces lacets étranglent un grand nombre de personnes, doivent inspirer beaucoup de terreur. Car ces personnes qui sont étouffées par des filets qu'elles n'ont pas discernés, ont cru avant ce malheur marcher sûrement, et depuis ce malheur elles ne croient pas avoir perdu la vie. Un saint,

1. Saint Ambroise, *in Psalm. CXVIII*, serm. XXI, n° 20.

tel que saint Ambroise, les voyait sans respiration et sans mouvement; mais ces personnes se regardaient encore comme vivantes et comme libres[1].

Le Psalmiste avait dit : Ils m'ont tendu un piége en secret dans le chemin que je suivais (Ps. CXLI, 4). Notre-Seigneur l'expliquait ainsi à une humble fille : Par ce secret et ce chemin, le prophète entend l'intérieur de son âme et sa vie. Là tout est caché, tout est secret entre Dieu et l'homme. L'âme vit là de sa vie cachée et ignorée, et Dieu la conduit. Les mondains ne connaissent point ces secrets de la vie intérieure qui est la seule vie. Je veux vous en entretenir. La vie intérieure ressemble à un chemin caché, inconnu, souterrain. C'est la retraite où l'âme se renferme pendant son passage sur la terre. Dieu seul a le droit de pénétrer dans cette retraite de l'âme. Il y vient et gagne l'amitié de l'âme par la douceur de sa présence et les consolations qu'il lui fait goûter. Mais, afin d'éprouver la fermeté de l'attachement et de l'amour de l'âme, il se plaît à lui retirer le bonheur de sa présence et il permet au démon de la tenter. Le démon aussitôt représente à l'âme la vie qu'elle mène comme pleine d'ennuis et de dégoûts; il parle des rudes combats qu'il va lui livrer et des fortes tentations qui vont l'assaillir de toutes parts; il lui dépeint la vie des personnes qui suivent le monde comme pleine de charmes, de bonheur et de félicité; il l'engage à embrasser cette vie. Il exécute ses menaces, il trouble cette âme, il la remplit de paroles déshonnêtes et indécentes, il attaque surtout sa chasteté, qu'il veut ruiner soit par des désirs du cœur, soit par des représentations de l'imagination. Quand le démon agit ainsi, c'est qu'il veut du premier coup être maître de la place, et le plus sûr moyen est une chute

1. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] p., chap. IX, art. III, n[os] 4, 5.

contre la vertu de chasteté. Mais il ne procède pas toujours ainsi. Il attaque plus souvent en inspirant des sentiments de crainte, il effraye en montrant à l'âme sa faiblesse, et en l'exagérant à l'extrême. Une âme lâche, craintive, timide est bien vite abattue. L'âme a résisté, elle a mis le démon en déroute. Tout n'est pas fini pour elle, sa victoire peut devenir un danger, et le démon lui représente cette victoire comme une preuve de sa force; il lui souffle des pensées de vaine complaisance et d'orgueil, et cherche à l'entraîner aussi et à la séparer de Dieu. Voit-il l'âme attachée au bien, amie de la vertu, il ne se décourage pas encore : il l'engagera à des actes de vertus excessifs, qui seront pour elle une occasion de chute, parce qu'elle n'aura pas agi avec discrétion et discernement. Enfin, le démon fait un assaut général contre toutes les forces de l'âme, il l'attaque à la fois par la sensualité, par l'orgueil, par la suffisance, par la défiance, par la crainte, par la lâcheté, par la paresse, par la présomption. La lutte dure longtemps, les piéges sont tendus partout. Le chemin de l'âme est recouvert par un filet satanique, où, comme un oiseleur, le démon cherche à saisir l'âme et à la réduire en esclavage. O ma fille, avisez toujours aux piéges que le démon vous tendra sur le chemin de votre vie : ouvrez vos yeux, considérez attentivement toutes choses. Observez moins votre vie extérieure que votre vie intérieure, moins vos ennemis du dehors que ceux du dedans. Rappelez-vous qu'un piége est tendu en secret sur le chemin que vous parcourez [1].

III. Nous ne pouvons pas empêcher le démon de nous tendre des piéges, mais nous pouvons ne jamais tomber dans ses filets; nous sommes tentés malgré nous, mais nous n'*entrons dans la tentation* que de notre gré. Qu'est-ce donc qu'entrer dans la tentation? C'est entrer dans les senti-

1. Marie Lataste, *Du chrétien*, n° 10.

ments qu'elle suggère, en suivre l'attrait, en subir la violence; c'est entrer dans le courant de nos passions, et nous laisser entraîner ou submerger. Entrer dans la tentation, dit saint Cyrille de Jérusalem, c'est sans doute en être englouti. Car ne semble-t-il pas qu'on peut comparer la tentation à un torrent difficile à traverser? Mais quels hommes ne sont pas submergés dans ce torrent? les excellents nageurs qui le traversent sans se laisser jamais emporter par le courant. Les autres, ceux qui ne sont pas aussi bien disposés ou préparés, sont engloutis dès qu'ils entrent dans quelque tentation. Judas entra dans la tentation d'avarice : il ne traversa point le torrent, mais fut submergé, perdit la vie, et pour son âme et pour son corps. Pierre entra dans la tentation d'apostasie puisqu'il renia son Maître : il ne fut cependant point submergé, parce qu'il nagea avec courage pour sortir de la tentation[1]. Ainsi, pour ne pas entrer dans la tentation, ou plutôt pour n'en être point entraîné, il faut nager avec adresse, force et persévérance, jusqu'à ce qu'on ait atteint l'autre rive. Heureux l'homme qui surnage sur les eaux de la tentation et n'y enfonce pas! Mais celui qui ne fait pas de continuels efforts pour se soutenir et pour avancer vers le rivage, entre dans la tentation comme dans un gouffre où il se noie. Toutefois cette comparaison de saint Cyrille montre plutôt comment on est submergé par la tentation, qu'elle ne montre comment on y entre. Cependant ce que Jésus-Christ se proposait était de faire comprendre à ses disciples, non pas comment on périt dans la tentation, mais comment on commence à l'écouter et comment on s'affaiblit en l'écoutant. Il voulait les mettre en garde contre ses séductions, plutôt que contre ses violences.

Ève ne pouvait empêcher le serpent de venir la tenter,

1. Saint Cyrille de Jérusalem, *Catechesis mystagogica*, V, n° 11.

mais elle pouvait ne pas l'écouter, elle pouvait ne pas lui répondre. Elle commença d'entrer dans la tentation, par cela seul qu'elle ne s'éloigna pas du serpent ; elle y entra plus avant, quand elle s'entretint avec lui ; elle en fut submergée, quand elle consentit à son criminel dessein. A son tour Adam ne pouvait empêcher qu'Ève séduite ne vînt le tenter, mais il pouvait ne pas raisonner sur un commandement simple et absolu. Il entra dans la tentation en écoutant Ève sans lui reprocher sa faute, il fut englouti dans la tentation en consentant à partager cette faute. Faisant allusion à cette chute, et à la punition que Dieu infligea au serpent tentateur par ces paroles : La femme t'écrasera la tête (Gen., III, 15), saint Augustin a dit que cette femme est l'Église, épouse du nouvel Adam, tirée de son côté entr'ouvert pendant son sommeil sur la croix. Et parce que chacun de nous est un membre de cette Église, il crie à chacun de nous : Observez, écrasez la tête du serpent ! Qu'est-ce que cette tête du serpent ? c'est la première suggestion du péché. Il vous vient à l'esprit je ne sais quoi de défendu, n'y arrêtez pas votre esprit, gardez-vous d'y consentir. Ce qui vous vient ainsi à l'esprit, c'est la tête du serpent : foulez aux pieds cette tête, et vous échapperez aux autres mouvements de l'ennemi. Qu'est-ce que fouler aux pieds cette tête ? mépriser la suggestion elle-même. Le serpent vous dit : Voici un gain considérable, voici une grande quantité d'or ; si tu commets cette faute, tu seras riche. Foulez aux pieds la tête du serpent, méprisez ce qu'il vous dit. *Et que servirait à l'homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ?* (Matth., XVI, 26.) Plutôt ne pas gagner le monde que de perdre mon âme ! Dites cela, et vous aurez écrasé la tête du serpent[1]. Au contraire, entrer en tentation c'est appliquer notre esprit à ce qui nous est subitement suggéré de mau-

1. Saint Augustin, *in Psalm. CIII*, sermo IV n° 6.

vais, c'est nous en occuper. On veut voir ce que c'est, on s'entretient quelque temps avec le serpent, on ne veut pas le chasser sans savoir ce qu'il dit, et l'on pénètre ainsi plus ou moins rapidement dans la tentation, où l'on ne tardera pas à périr. Car toutes les tentations ont un commencement, qui mène fort loin quand il est négligé. Mais il serait aisément vaincu, si on ne lui laissait pas le temps de se fortifier, soit par une espèce d'engourdissement et de paresse, soit par une mauvaise curiosité, soit par une présomption téméraire, soit par d'autres défauts qui arrêtent l'âme et l'empêchent d'employer à propos ses forces, contre un ennemi d'autant plus redoutable qu'il est plus rusé.

IV. Nous entrons quelquefois dans la tentation par imprudence, parce que nous ne veillons pas et que nous nous exposons au danger. Nous entrons d'autres fois dans la tentation par plaisir ou par faiblesse, parce que nous ne prions pas et que nous nous laissons amorcer par le moindre appât, comme le poisson qui entre dans le filet ou mord à l'hameçon. Le chrétien qui a du zèle pour sa perfection veille et prie, non-seulement pour ne point succomber à la tentation, mais encore pour ne point entrer dans la tentation. La paix vaut mieux que la guerre, et il y a plus de sûreté à éviter le péril qu'à s'exposer au combat. Les saints n'ont-ils pas désiré et demandé d'être exempts de certaines tentations, du moins de celles qui proviennent de la faiblesse de la chair et qui attaquent en nous l'aimable et belle vertu? Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu que nous demandions souvent à Dieu la grâce de ne point entrer dans la tentation? Il nous fait dire à notre Père céleste : Ne permettez pas que nous succombions, et même ne permettez pas que nous entrions dans la tentation, *et ne nos inducas in tentationem* (Matth., VI, 13. — Luc, XI, 4). Que sollicitons-nous par cette demande de l'oraison dominicale? Nous deman-

dons que Dieu nous inspire la vigilance et la fidélité, pour réprimer les plus légers commencements de la séduction ou de la crainte ; nous demandons qu'il augmente nos forces en proportion du danger ; nous demandons qu'il fasse cesser la tentation, avant que notre patience et notre fermeté soient abattues ; nous demandons de n'être pas exposés à des tentations, qui seraient au-dessus des secours qu'il nous a préparés. C'est principalement ce dernier sens que nous avons en vue. Satan sait ce que nous pouvons porter, et voudrait toujours nous tenter au delà. Nous succomberions, si Dieu ne faisait pour nous ce qu'il fit pour Job (I, 12; — II, 6), s'il n'imposait une limite à la fureur qu'il permet à Satan de déployer contre nous. Fidèles au conseil que Jésus agonisant donna aux trois disciples choisis, nous prions. Nous prions chaque jour notre Père, qui est dans les cieux, de régler tellement à notre égard tous les événements dont il est le maître absolu, qu'aucun ne devienne pour nous une tentation trop forte, subite ou imprévue. Nous le prions de nous donner des grâces si opportunes et si efficaces, que la tentation la plus séduisante soit toujours une étrangère à qui notre cœur refuse l'hospitalité, qui soit contrainte de rester dehors, et qui n'entre pas plus chez nous que nous n'entrions chez elle.

Néanmoins en nous recommandant de prier pour écarter la tentation, Notre-Seigneur ne promet pas qu'elle soit tellement éloignée que le diable n'attaquera point ceux qui prient. Au contraire, dit saint Charles Borromée, les âmes auxquelles ce pernicieux ennemi et ce malfaiteur tend le plus de piéges, sont celles qu'il sait être les plus remplies des dons spirituels et des grâces célestes. Le divin Maître enseigne seulement que la prière est un art unique pour reconnaître, découvrir, repousser les tentations qui nous assaillent. Tous, il est vrai, nous sommes tentés ; mais, si

nous prions, il nous sera très-facile de remporter la victoire sur les tentations[1].

V. Si, malgré nos prières et notre vigilance, elles se multiplient et redoublent leurs fureurs, nous aurons encore sujet de nous consoler et de nous réjouir. L'Écriture nous le répète souvent. Si vous avez été tenté, c'est que vous étiez agréable à Dieu, disait Raphaël à Tobie (XII, 13). Mes frères, disait l'apôtre saint Jacques, que toute votre joie soit de passer par différentes tentations. Heureux l'homme qui supporte la tentation ; car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (I, 2, 12). Éprouvez-moi donc, Seigneur, et tentez-moi, s'écriait David (Ps. XXV, 2). Tentez-vous vous-mêmes, écrivait saint Paul aux Corinthiens, et éprouvez-vous (II Cor., XIII, 5). Ces expressions, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, montrent du moins que le roi-prophète et le grand apôtre ne regardaient pas la tentation comme un mal, et qu'ils étaient convaincus que Dieu ne souffre pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, mais qu'il nous fait tirer avantage de la tentation même, afin que nous puissions persévérer (I Cor., X, 13). On a recouru à différentes comparaisons pour faire mieux comprendre quel est cet avantage, que le chrétien retire de la tentation où il n'entre pas :

Comme il est plusieurs objets qu'il faut frapper pour en connaître la valeur et la solidité : ainsi faut-il que l'âme soit frappée par les tentations, pour que sa force et sa fermeté soient connues. Allumez du feu dans une prairie : à l'endroit où est le foyer, non-seulement l'herbe se consume, mais la racine même en est brûlée, de telle sorte que, pendant quelque temps, la verdure ne reparaîtra pas en cet endroit. Ainsi le feu des tentations détruit l'herbe de la concupiscence, et souvent, quand nous avons su profiter de

1. Saint Charles Borromée, *Homiliæ*, homil. CVIII, in Parasceve, 1e p.

ces tentations, il la brûle jusqu'à la racine et ne la laisse plus reparaître avant longtemps. Comme la fumée précède le feu, la tentation précède la gloire ; et comme l'or s'épure dans le creuset, l'homme se perfectionne dans les épreuves. Les pierres ne furent employées dans la construction du temple, qu'après avoir été taillées (III Reg., vi, 7) : ainsi nous, qui sommes les pierres vivantes d'un édifice spirituel (I Petr., ii, 5), nous ne pouvons faire partie du temple des cieux qu'après avoir été ici-bas taillés, façonnés, polis et ajustés par les tentations. Ce que la tempête est au marin, l'arène au gladiateur et la bataille au général, la tentation l'est au chrétien, une occasion de se signaler et d'acquérir une récompense honorable. La tentation est le sel de l'âme : comme la viande qui n'est point salée se corrompt, ainsi l'âme qui n'est point tentée s'affadit et se perd. Si le raisin est mis sous le pressoir, il donne la liqueur qui nous fortifie et nous enivre : de même l'âme sous le pressoir de la tentation donne ce vin de l'amour et de la vertu, qui réjouit le cœur de Dieu. Lorsqu'une feuille est bien attachée à l'arbre, le vent qui l'agite ne lui fait point de tort, mais chasse la poussière dont elle était couverte : de même, si nous tenons fortement à Jésus-Christ, la tentation ne nous en détachera pas, ne nous abattra pas, mais nous purifiera, nous débarrassera de nos souillures, et secouera la poussière de nos fautes vénielles ou de nos sentiments trop humains[1].

Origène a dit que Jésus veut que nous nous embarquions sur la mer des tentations parce que, si nous n'affrontons les flots des tentations et les vents contraires, il nous est impossible de parvenir à la rive opposée ; mais, après que nous aurons veillé et fait effort pour préserver du naufrage

1. Panigarola, *Cento ragionamenti sopra la Passione*, 1ª p. ragionam. V, p. 1.

notre foi ou quelque autre vertu, soyons certains que le Fils de Dieu viendra lui-même à nous, en calmant les vagues et en marchant sur elles [1]. Jean-Baptiste, annonçant le Messie, le représentait un van à la main pour séparer la paille du blé (Luc., III, 17). C'est la tentation qui fait cette séparation. Tous les fidèles sont comme entassés dans l'aire du Seigneur, le blé et la paille sont mêlés : que la tentation vienne à souffler, elle emporte au loin les pailles légères, les incrédules et les faibles, mais elle laisse le blé, les âmes courageuses et patientes. La tentation ne fait pas que vous soyez de la paille, elle montre que vous l'étiez sans qu'on le sût peut-être ; elle ne fait pas que vous soyez du blé, que vous soyez fidèle, mais elle découvre ce qui était caché en vous et met votre vertu en évidence [2]. Saint Augustin emploie une autre comparaison : Il y a deux genres de persécuteurs, ceux qui nous blâment et ceux qui nous flattent. La langue d'un flatteur est une persécution plus dangereuse que la main du bourreau. Cette double épreuve est nécessaire. Car nous sommes comme un vase de terre, qui ne peut être durci qu'au feu du blâme ou de la flatterie. Vous étiez façonné, vous vous distinguiez par la perfection de votre forme ; mais le feu de la tentation n'était pas venu vous donner de la consistance. Le blâme vous frappe, et vous vous brisez dans la fournaise ; la louange vous enfle, et vous éclatez. Prions donc Celui qui ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, prions-le de veiller sur notre entrée et sur notre sortie, de nous faire entrer sains et saufs dans ces deux épreuves, et de nous en faire sortir également sains et saufs [3]. Nos forces ne peuvent être bien appréciées que par l'expérience, et ce sont les tentations qui nous procurent cette connaissance, en nous

1. Origène, *in Matth.*, tom. XI, n° 6.
2. *In Luc.*, homil. XXVI.
3. Saint Augustin, *in Psalm. LXIX*, enarrat. n° 5.

interrogeant en quelque sorte, selon le mot de l'évêque d'Hippone, *tentatione quodam modo interrogante*, et en forçant notre esprit à répondre [1]. Mais toutes les tentations, toutes les persécutions ne combattent pas nos sentiments naturels; celles qui les flattent sont même les plus dangereuses, et tel qui a résisté à la violence ne résiste pas à la séduction. Il ne suffit donc pas que nous ayons répondu en héros aux questions que nous adresse la tentation dans la persécution ouverte ; il faut que nous y répondions de même dans la persécution déguisée. Il faut que nous soyons aussi fidèles à Jésus-Christ dans le repos que dans la guerre, dans le plaisir que dans la douleur.

VI. Les persécutions peuvent être véritables et cruelles, quoiqu'elles ne viennent pas de la malice des tyrans, et le martyre peut exister aux yeux du Seigneur, lors même que les hommes ne le voient pas. Saint Ambroise ne s'est-il pas écrié : Combien de fidèles chaque jour sont en secret les martyrs de Jésus-Christ [2] ! Ce martyre de chaque jour est la croix quotidienne, que Notre-Seigneur voulait voir porter par ses disciples (Luc., IX, 23). Cette croix est dans le cœur plus que sur les épaules, elle n'apparaît pas toujours aux yeux des hommes, et ne nous attire quelquefois ni leurs éloges ni leurs mépris : tout son côté lumineux est tourné vers le ciel, pour réjouir par son éclat Dieu, les anges et les saints. Cette croix, ce martyre de tous les jours, ce sont nos tentations qui justifient cette parole de l'Apôtre : Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution (II Timoth., III, 12). Personne n'est excepté. Le démon suscite contre chacun de nous des persécuteurs, qui nous attaquent non-seulement par dehors mais au dedans. L'avarice nous persécute, dit saint Ambroise, l'ambition

1. Saint Augustin, *De civitate Dei*, lib. XVI, cap. XXXII, n° 1.
2. Saint Ambroise, *in Psalm. CXVIII*, serm. XX, n° 48.

nous persécute, la luxure nous persécute, l'orgueil nous persécute, la fornication nous persécute. Tous ces vices sont des persécuteurs redoutables, plus à craindre que les tyrans, et qui triomphent de nos âmes plus par la séduction que par la terreur, plus par l'attrait du plaisir que par la crainte du supplice. Beaucoup de fidèles, après avoir mérité la couronne dans la persécution publique, sont tombés dans cette persécution secrète. L'intérieur de l'homme est un champ de bataille où se livre un combat terrible, où le chrétien est en lutte avec lui-même et combat contre ses passions. Or autant de martyres que de combats soutenus, que de persécutions supportées, que de tentations vaincues. Résistez-vous à l'esprit de fornication qui vous tente, vous êtes le martyr de Jésus-Christ. Résistez-vous à l'esprit d'avarice qui vous tente, vous êtes le témoin de Jésus-Christ. Résistez-vous à l'esprit d'orgueil qui vous tente, vous êtes le témoin de Jésus-Christ, et même vous lui rendez témoignage non-seulement en paroles, mais encore en œuvres[1].

De nos jours, par exemple, quel martyre que celui d'un enfant respectueux envers ses parents, ou d'une femme dévouée à son mari, qui entend à toute heure railler sa piété, sa religion, sa foi, son innocence, sa simplicité par les personnes les plus tendrement chéries ! Ces persécutions journalières au foyer domestique sont quelquefois plus importunes que les persécutions, qu'enduraient les premiers chrétiens sur la place publique. Là c'étaient les membres qui étaient déchirés, ici c'est le cœur qui est broyé ; là c'étaient des infidèles qui tourmentaient une victime qu'aucun lien d'affection ne leur unissait, ici ce sont des parents, des amis, qui se font, de l'affection même qu'ils ont pour nous et que nous avons pour eux, l'arme la plus dangereuse contre nous. Ce sont là, a-t-on dit, des persécutions qu'on s'esti-

1. *Ibid.*, n°ˢ 45, 46, 47.

merait heureux de pouvoir changer en leur substituant celles des premiers martyrs, qui laissaient au moins la consolation de la fuite, et où l'on était soutenu par les conseils des pasteurs, par l'approbation de tous les fidèles, par la certitude et l'évidence qu'elles étaient causées par les ennemis de l'Évangile ; au lieu que les autres plus intérieures, plus domestiques, plus personnelles, laissent toujours un doute dangereux si l'on ne va point trop loin, si l'on ne pourrait pas conserver la paix en se relâchant sur quelque chose ; si, dans des points où les sentiments sont partagés, on ne devrait pas suivre une espèce de milieu qui semble les réunir ; enfin si l'on ne devrait point s'épargner mille cruels déplaisirs en ne prenant rien à cœur, et en imitant la molle indifférence de tant de personnes qui, sans renoncer ouvertement à leur salut, ne s'intéressent vivement qu'à leur repos et à écarter tout ce qui pourrait le troubler[1]. De là ces anxiétés, ces inquiétudes, ces angoisses, ces incertitudes, ces craintes d'avoir fait trop de concessions ou de n'en avoir pas fait assez, qui réduisent à l'agonie une âme juste et aimante, qui lui font verser des larmes qu'elle doit cacher, pousser des gémissements qu'elle doit étouffer, et appeler quelquefois la mort comme le moyen de terminer ses maux, de rendre la paix à ceux qu'elle chérit le plus, et d'attirer sur eux par le mérite de ce sacrifice la bénédiction qu'elle leur souhaite le plus ardemment, celle d'une prompte conversion, celle d'une foi sincère, celle d'une solide piété.

VII. Oui, dans ce cas, l'ambition d'une âme vertueuse est de se faire victime, et de s'offrir à Dieu en sacrifice comme Jésus agonisant. Elle prie le Père céleste d'éloigner d'elle ce calice, qui est l'irréligion de ses proches ; elle hâte par sa vigilance et ses soins, par ses visites fréquentes et ses tendres reproches, le moment heureux où ils se réveilleront

1. Duguet, *Explication....*, VII p., chap. IX, art. II, n° 3.

de leur assoupissement, où ils sortiront de leur sommeil léthargique, pour se lever et marcher avec Jés us-Christ. O Dieu ! quelle souffrance ! quelle agonie ! Ce qui coûta le plus au Sauveur fut de se résigner à la damnation de tant d'âmes, qu'il aimait jusqu'à mourir volontairement pour elles. Ce qui coûte le plus à un fils, à une fille, à une épouse, c'est de se résigner à la damnation de son père, de sa mère, de son époux, de ses frères ou de ses sœurs. Mais, après des années d'efforts, s'ils n'ont obtenu aucun résultat, vont-ils céder ? vont-ils cesser le combat? vont-ils ne pas ressembler au divin Agonisant, qui répéta plusieurs fois ses prières et ses visites ? Ah ! Seigneur, ne nous laissez point entrer dans cette tentation. Nous prierons encore, nous pleurerons encore, nous lutterons contre vous comme Jacob lutta contre un ange, et nous ne vous laisserons point que vous ne nous ayez bénis dans nos parents et nos amis, dans nos frères et nos sœurs, dans nos aïeux et nos enfants. Jésus fut plus puissant sur ses disciples par ses exemples que par ses paroles, et il nous sauva par ses prières et ses souffrances plus que par ses miracles. Nous chercherons aussi à convertir le pécheur que nous aimons, plus par nos vertus que par nos discours, plus par les exemples de notre patience angélique et de notre charité condescendante, que par des discussions et des remontrances. Puis, dans le secret et dans l'ombre, que d'austérités nous ferons, que de sacrifices nous vous offrirons, pour le retour de ces enfants prodigues !

Et s'il vous plaisait, Seigneur, de nous soumettre encore à la tentation qu'éprouva saint François de Sales en sa jeunesse, s'il vous plaisait de nous laisser croire à nous-mêmes que nous sommes réprouvés, quelle agonie serait la nôtre, quelle crainte de la mort, quelle tristesse, quel dégoût de toutes choses, et avec quelle ardeur nous vous dirions : Mon Père, mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! Mais si, à cause de mes péchés, il ne peut

passer sans que je le boive, du moins que votre volonté soit faite par moi sur la terre, et que, pendant que je serai en ce monde, j'accomplisse vos commandements et vous aime de tout mon cœur !

Cette agonie morale fait de nombreuses victimes parmi les personnes qui entrent dans la tentation. Car, on peut dire de la crainte, de l'ennui, du dégoût, des répugnances, des angoisses, de toutes les anxiétés et de toutes les douleurs ce que saint Paul a dit de la tristesse : Si la tristesse qui est selon Dieu, produit pour le salut une pénitence stable, la tristesse de ce monde produit la mort (II Cor., VII, 10). Ces pénibles et sombres émotions produisent quelquefois la mort du corps, et plus souvent la mort de l'âme.

VIII. Mais ces émotions, lorsqu'on n'y cède pas, mais toutes ces tentations, lorsqu'on n'y entre pas, nous procurent les grands avantages que nous avons indiqués, et de plus, celui de nous préserver de la paresse sur la terre, celui d'augmenter notre joie dans le ciel.

Voyez-vous cette tendre mère qui tient son petit enfant sur ses genoux ? Elle pourrait lui donner du pain ou quelque douceur, sans le mettre à terre et sans s'éloigner de lui ; néanmoins elle le laisse et s'éloigne un peu quelquefois. Que veut-elle ? qu'il apprenne à se tenir sur ses pieds, à les mouvoir, à les poser alternativement l'un devant l'autre. Elle lui présente donc de loin la nourriture qu'il désire, pour que de lui-même, tout tremblant, tout vacillant, tendant ses petits bras vers sa mère, heurtant et trébuchant, il vienne prendre cette nourriture dans les mains où il la voit, sur les genoux de celle dont il est tant aimé. Notre mère, c'est la Sagesse éternelle. Très-certainement elle pourrait nous donner la persévérance et le salut, sans que nous fassions un mouvement ; mais elle ne veut pas que nous restions sur ses genoux, que nous languissions dans l'oisiveté. Elle veut que chacun de nous apprenne à

marcher, s'accoutume à faire lui-même le bien, et que les bras de la prière tendus vers elle, il l'invoque continuellement pour ne point entrer en tentation.

Voyez-vous cet homme riche et délicat, dont la table somptueuse est toujours couverte d'un grand nombre de mets exquis? S'il est allé à la chasse, s'il est allé à la pêche, quand même son butin ne serait pas distingué, il sera flatté de voir servir sur sa table cet oiseau ou ce poisson, il en fera sa nourriture, il le mangera avec plus de plaisir, il le savourera avec plus de délices, parce qu'il l'a tué ou pris de sa propre main. Ne trouvons-nous pas plus de gloire, ne prenons-nous pas plus de goût à jouir de ce que nous avons acquis par notre industrie, par notre travail ou notre coopération? Le ciel est un banquet où l'on se nourrit de gloire et de félicité, mais de la gloire et de la félicité conquises en cette vie par notre libre coopération à la grâce de Dieu. Nous concourons à notre salut, l'honneur de nous être sauvés nous revient en partie, et le paradis nous sera plus délicieux quand nous songerons qu'il fut, jusqu'à un certain point, notre propre conquête. Le banquet éternel nous sera plus agréable quand nous nous rappellerons que ces mérites, qui font notre gloire et notre félicité, furent acquis par nous-mêmes, sur la mer de ce monde, ou dans les champs de cette vie, en résistant aux tentations et en remplissant nos filets de bonnes œuvres, de saintes pensées, de pieux désirs, de pures et généreuses affections[1].

1. Panigarola, *Cento ragionamenti sopra la Passione*, I p., rag. V, 2ᵉ p.

CHAPITRE X

Promptitude de l'esprit et faiblesse de la chair dans les autres.

I. Derniers conseils d'un père expirant. — II. Cette promptitude et cette faiblesse nous obligent à veiller et à prier. — III. Nous les éprouvons tous. — IV. L'esprit prompt, c'est Satan. — V. L'esprit prompt, c'est le Saint-Esprit. — VI. L'esprit prompt et la chair faible tout à la fois, c'est Jésus-Christ. — VII. A cause de ses deux natures. — VIII. A cause des deux parties de sa nature humaine. — IX. Ce sont les apôtres.

I. Jésus en agonie donne à ses disciples des conseils salutaires, comme ceux qu'un père expirant donne à ses fils, accourus auprès de son lit de douleur et accablés de tristesse : Veillez et priez, ajoutez aux soins de l'homme les secours de Dieu, pour ne pas succomber, pour ne pas même entrer dans les tentations de la vie, pour échapper à tous les piéges et à toutes les séductions. Car les biens, les plaisirs et les honneurs de ce monde sont séduisants mais passagers, ils sont brillants au dehors mais creux au dedans. Si donc vous voulez rester fidèles à la vertu, restez fidèles à mon dernier conseil : Veillez et priez, parce que l'esprit est prompt à s'élancer vers l'avenir et à former de beaux projets, mais la chair est faible à les réaliser et à tenir nos meilleures résolutions.

II. Sans la vigilance et la prière on ne peut éviter le mal, on ne peut faire le bien. Les prédictions de Dieu, ses menaces comme ses promesses, sont presque toujours conditionnelles. Ainsi Jésus avait prédit à ses apôtres que cette nuit-là ils seraient scandalisés à son sujet ; cependant il les invite à veiller et à prier, parce que la vigilance et la prière

peuvent les préserver de cette tentation. Quand même Dieu me révélerait que je ne pécherai plus, je n'en devrais pas moins veiller et prier, parce que ce sont là deux conditions qu'il veut que je remplisse pour avoir le privilége de ne plus pécher. Et pourquoi ces deux conditions? lui-même nous le dit, parce que l'esprit est prompt, mais la chair est faible, *spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Matth., XXVI, 41; — Marc., XIV, 38).

III. Cette vérité, énoncée par le Sauveur agonisant, justifie le conseil qu'il a donné à ses disciples, et en même temps elle excuse leur sommeil. Car ce n'est ni par mépris ni par indifférence pour lui qu'ils dorment, c'est par faiblesse. Ils ont prouvé la promptitude de leur esprit quand ils ont dit : Nous mourrons avec vous (Marc., XIV, 31); maintenant ils prouvent l'infirmité de leur chair, en se livrant à ce sommeil précurseur du renoncement ou de l'abandon. Nous-mêmes ne prouvons-nous pas cette promptitude de l'esprit dans les moments de ferveur, par exemple, lorsque dans la joie d'une première communion nous renouvelons nos promesses de baptême? Mais, hélas! vienne l'adversité, nous ne montrons plus que la faiblesse de la chair. Que de fois alors on dit : La souffrance m'a aigri, j'étais meilleur, je servais mieux mon Dieu avant d'être ainsi éprouvé!

IV. A qui s'appliquent ces paroles du Maître : L'esprit est prompt, mais la chair est faible? On en trouve cinq applications différentes, que nous allons successivement rapporter :

D'abord cet esprit qui a de la promptitude, c'est Satan, l'esprit du mal. Il est prompt à nous tenter, à nous entraîner au péché; mais notre terrestre nature, notre chair, est environnée d'infirmités qui la rendent peu propre à la résistance. Dans le paradis terrestre et l'état d'innocence, Ève fut vaincue par Satan qui parla à sa chair comme à son

orgueil, en lui apparaissant sous la forme d'un gracieux serpent et en lui présentant un beau fruit. Or, nous sommes les enfants d'Ève, et nous tenons tous de notre mère cette faiblesse de la chair que le péché d'origine n'a fait qu'augmenter. Cette explication peut être admise, parce que l'esprit du mal cherchait à profiter de la faiblesse des apôtres, et que dans l'Écriture le mot *chair* désigne souvent l'homme (Gen., VI, 12, 13, 17; — Ps. LXIV, 3; — Isaï., LXVI, 23; — Luc., III, 6; — Joan., I, 14; — Act., II, 17); comme le mot *esprit*, lors même qu'il n'est point déterminé par un adjectif indiquant la malice, désigne quelquefois le démon (Ose, IV, 19; — Zachar., V, 9; — Luc., IX, 39; X, 20). Si l'on suit cette interprétation, Jésus aura dit à ses disciples : Veillez et priez, car l'esprit malin est toujours prompt, toujours prêt à vous assaillir par la tentation; c'est un ennemi puissant qui rôde autour de vous en cherchant une proie à dévorer. Mais l'homme est faible contre Satan : il n'a ni son expérience, ni sa ruse, ni sa vigueur; il n'a ni son intelligence, ni son savoir; il n'a rien par où le saisir, parce que le démon, étant un pur esprit, ressemble à un lutteur tout nu qui ne donne aucune prise sur lui. L'homme, au contraire, est revêtu de chair, et par ce vêtement le démon saisit l'homme, le courbe vers la terre et le tient prisonnier. Si vous voulez qu'il ne vous prenne pas, veillez et priez!

Ce conseil du Maître ne s'adresse-t-il pas à chacun de nous, comme aux trois disciples choisis? Le démon est prompt à fuir, à se cacher, comme il est prompt à nous assaillir, à nous attaquer. Un des stratagèmes de l'esprit du mal est de faire croire qu'il n'existe pas, pour que nous cessions de veiller et de prier contre lui, pour que nous ayons soin d'étendre et de doubler notre manteau de chair. Puis, lorsque nous nous y attendons le moins, il s'élance de l'abîme, nous saisit par ce manteau et nous traîne dans

la boue. N'est-ce pas à la fange qu'aboutissent tant de tentations, où entrent si facilement ceux qui, ne croyant pas au démon, n'ont point recours à la vigilance et à la prière pour échapper à ses embûches? Mais l'esprit infernal s'acharne plus encore contre les hommes qui ont déjà remporté sur lui d'insignes victoires. Il a vu sa puissance humiliée par leur faiblesse; sa haine et son orgueil veulent à leur tour terrasser l'être faible. Il faut donc nous attendre qu'après beaucoup de combats et de triomphes, si nous restons en cette vie, non-seulement nous ne jouirons pas d'un repos parfait et d'une sûreté complète, mais nous serons peut-être exposés à des tentations plus violentes et plus dangereuses. Saint Cyprien écrivait que c'est après avoir confessé Jésus-Christ dans les tourments qu'il faut craindre le plus le malin esprit, cet insidieux ennemi qui attaque avec plus de fureur quiconque est plus fort, et qui, aigri par sa défaite, s'efforce de vaincre quiconque l'a vaincu[1]. Aussi, dans les temps de persécutions, voyait-on des hommes qui, en face des tyrans, avaient apparu comme les colonnes de l'Église par leur patience et leur fermeté, tomber ensuite au souffle de la vanité ou de l'impureté, et montrer une faiblesse non moins étonnante que scandaleuse. Aveuglés par leurs triomphes, ils s'étaient endormis dans une fausse sécurité, et avaient cessé de se tenir en garde contre la promptitude de l'esprit infernal ou l'infirmité de leur propre chair. Mais vaincre le démon, c'est le défier; et plus nous l'avons vaincu, plus nous l'avons rendu attentif à la moindre négligence de notre part. Plus nous avons acquis de gloire par nos vertus, plus nous avons enflammé contre nous sa rage et sa jalousie. Plus nous avons consolé ou édifié notre prochain, plus Satan brûle de nous entraîner en quelque faute qui attriste ou scandalise les amis de Dieu.

1. Saint Cyprien, *Epistola* V, ad presbyteros et diaconos.

C'est donc aux plus parfaits comme aux commençants, c'est donc aux saints comme aux pécheurs, que Jésus en son agonie a donné ce conseil : Veillez et priez, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. N'en faisons-nous pas l'expérience dans les moments mêmes où nous nous y attendons le moins, dans certaines communions, dans certaines fêtes auxquelles nous nous étions préparés par un redoublement de ferveur? Le démon a prévu combien de grâces, nous recevrions en cette fête, et quelles forces nous puiserions contre lui dans cette communion. Furieux d'avoir été vaincu les jours précédents, furieux de nous voir disposés à le combattre plus énergiquement encore, il nous livre des attaques terribles par des pensées, des souvenirs, des imaginations, ou par les émotions mêmes de la chair. Nous éprouvons ainsi, au milieu des solennités les plus saintes, combien l'esprit est prompt et la chair est faible.

V. La deuxième application de ces paroles du Sauveur se fait à l'Esprit de Dieu, qui par lui-même est prompt ou disposé à nous accorder les secours spirituels dont nous avons besoin. Mais notre chair, la partie inférieure de notre nature humaine, est faible, infirme, peu préparée à recevoir des dons si nombreux et si grands; elle est même quelquefois incapable de les porter. Cette explication peut s'appuyer sur saint Paul opposant à la chair cet Esprit du Père et du Fils, qui habite en nous et nous fait enfants de Dieu (Rom., VIII, 9, 11, 14). Elle peut s'appuyer sur Origène et saint Jérôme qui ont observé que, dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien, le mot *esprit*, employé sans aucun déterminatif, désigne le bon esprit et même l'Esprit-Saint, la troisième personne de l'adorable Trinité[1]. Nous avons déjà vu que cette règle souffre des exceptions; néan-

1. Origène, *De principiis*, lib. I, cap. III, n° 4. — Saint Jérôme, *in Mich. II*, n° 70.

moins on peut admettre que dans les paroles du Sauveur il s'agit du Saint-Esprit, pourvu que cette interprétation s'ajoute aux autres pour les compléter, et non pour les détruire. Dans l'ordre de la nature, n'est-ce pas le souffle ou l'Esprit de Dieu qui nous a donné notre esprit, qui nous a rendus spirituels? Dans l'ordre de la gloire n'est-ce pas lui qui consomme la félicité des saints par une plénitude de lumière et d'amour? Comment ne ferait-il pas aussi, dans l'ordre de la grâce, les hommes parfaits, ceux qui résistent au démon, ceux qui surmontent la faiblesse de la chair, ceux qui portent avec honneur l'image du nouvel Adam? Mais, s'il est toujours prêt à nous communiquer cette impulsion, à nous donner cette direction qui distingue les enfants de Dieu, et à venir habiter dans nos cœurs pour y répandre la charité; nous, hélas! nous n'allons pas au-devant de ses dons, nous ne suivons pas sa direction, nous sommes retenus par l'infirmité de la chair, et nous méritons le reproche que saint Étienne adressait aux Juifs : Vous résistez toujours à l'Esprit-Saint (Act., VII, 51). Nous sommes auprès de l'océan des grâces, comme le paralytique était auprès de la piscine probatique (Joan., V, 2-9). L'Esprit de Dieu est prompt à venir en agiter les eaux, en nous invitant à nous y plonger pour y trouver la santé, la force et la vie; mais notre chair est trop faible, l'infirmité de notre nature charnelle nous retarde, nous retient, nous empêche de profiter de l'occasion qui est offerte et des grâces du Seigneur.

Cette promptitude de l'Esprit régénérateur est la promptitude même ou la force de la grâce, par opposition à la fragilité de la nature. L'auteur de l'*Imitation* a signalé leurs différences, dans quelques chapitres de son merveilleux ouvrage. Il décrit les mouvements opposés de la nature et de la grâce; il prouve que la grâce se distingue par son efficacité, comme la nature par sa corruption; il montre

qu'en accordant plus à la nature on est moins riche des dons de la grâce[1]. La promptitude de la grâce, lorsque la faiblesse de la nature ne lui oppose pas trop d'obstacles, produit en nous les fruits mêmes du Saint-Esprit, la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la douceur, la fidélité, la modestie, la continence, la chasteté. Au contraire la faiblesse de la nature, comme l'infirmité de la chair, ne produit en nous que des ronces et des épines, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches, et autres crimes semblables qui excluent du royaume de Dieu (Gal., v, 19-23). Il faut donc comprendre sous le nom de chair tout ce qui s'oppose à l'accomplissement des désirs et des mouvements de l'esprit, tous les sentiments naturels qui naissent de l'amour de soi-même et de l'amour des choses sensibles, tout ce qui sort de la cupidité, tout ce qui va contre la vertu, tout ce qui tient à la concupiscence et à l'orgueil de la vie. Il faut donc demander une infusion de l'Esprit de Dieu d'autant plus efficace que, dans toutes les occasions importantes, c'est la chair qui décide en bien ou en mal selon qu'elle suit la nature ou qu'elle suit la grâce, selon qu'elle est abandonnée à la faiblesse de l'une ou dominée par la promptitude de l'autre.

Tertullien dit même que tout ce qui vient de la force de l'esprit s'achève dans la chair par la patience de la chair. Par cette patience de la chair le pécheur satisfait à Dieu, et les saints gardent la continence. Dans les persécutions c'est la chair qui combat. S'il faut fuir, c'est la chair qui lutte contre les incommodités de la fuite. Si l'on est retenu en

1. *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. LIII, LIV, LV.

prison, c'est la chair qui est dans les chaînes, c'est la chair qui est dans les ceps, c'est la chair qui est sur la dure, c'est elle qui est privée de lumière, c'est elle qui souffre du manque de toutes choses. Si l'on reçoit le second baptême ou le martyre, rien n'est plus utile que la patience du corps. L'esprit a beau être prompt, si la chair est faible et sans patience, où est le salut de l'esprit? où est le salut de la chair elle-même? Aussi, lorsque le Seigneur nous avertit que la chair est faible, a-t-il soin de nous montrer la patience, qui doit l'affermir contre l'appareil de tout ce qui peut ébranler ou punir la foi, comme les coups, le feu, la croix, les bêtes, le glaive, afin qu'elle supporte avec une constance invincible ce que les prophètes et les apôtres ont glorieusement supporté[1]. Mais de même que ce fut l'Esprit de Dieu qui inspira les prophètes et les apôtres, de même ce fut lui qui fit leur force dans les tourments. Ne voyons-nous pas que les disciples du Sauveur ne furent courageux qu'après la descente du Saint-Esprit? N'est-ce pas lui encore qui est donné aux chrétiens, dans le sacrement de confirmation, pour les rendre patients et intrépides, comme de vrais soldats de Jésus-Christ? N'est-ce pas lui enfin que l'Église nous fait invoquer pour qu'il change en fermeté, par sa continuelle vertu, la faiblesse de notre chair, *infirma nostri corporis virtute firmans perpeti*[2]?

VI. Dans les deux explications qui viennent d'être données, les sujets auxquels s'appliquent les paroles de Notre-Seigneur sont différents : la faiblesse de la chair s'applique à l'homme en général, à chacun de nous en particulier, tandis que la promptitude de l'esprit s'applique aux anges déchus, ou même à l'une des trois personnes divines. Dans les autres explications que nous allons rapporter, toutes

1. Tertullien, *De patientia*, n° 13.
2. *Brév. rom.*, Pentecôte, hymne *Veni, Creator Spiritus.*

les paroles du Maître conviennent à un seul et même sujet, qui réunit en soi la promptitude et la faiblesse. Ce sujet est d'abord Jésus lui-même, le Fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné.

Simon de Cassia l'entend ainsi, bien qu'il croie que ces paroles s'appliquent mieux encore aux apôtres, ou que le Sauveur a voulu leur dire : Mon esprit à moi est prompt, mais votre chair à vous est faible [1]. Entendues de Jésus-Christ seul, ces mêmes paroles ont deux significations légitimes : premièrement ma divinité est prompte, mais mon humanité est faible ; secondement, dans ma nature humaine comme en tout autre homme, la partie supérieure est prompte, mais la partie inférieure est faible.

VII. Le premier sens est donné par saint Grégoire de Nysse quand il dit que le céleste Médecin, pour mieux nous guérir, s'est fait en quelque sorte malade comme nous, puisqu'il s'est fait chair et que l'infirmité est naturelle à la chair, comme lui-même le déclare par ces mots : L'esprit est prompt, mais la chair est faible [2]. Les ariens abusaient de ces mots ainsi entendus, pour soutenir que le Verbe lui-même était devenu faible et fragile en s'unissant à un corps [3]. Mais on peut, sans tomber dans cette erreur, expliquer cet oracle de l'Homme-Dieu par ses deux natures, comme l'expliquent saint Cyrille d'Alexandrie [4], le vénérable Bède et saint Athanase. Bède en tire un argument contre les eutychiens qui prétendaient que dans l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, Notre-Seigneur et

1. Simon de Cassia, *in quatuor Evangelia*, lib. XIII.

2. Saint Grégoire de Nysse, *Contra Apollinarem*, oper. t. III, p. 264, Paris, 1638.

3. Saint Hilaire, *in Matth.*, cap. XXXI, n° 2. — Saint Athanase, *Contra Arianos*, orat. III, n° 26.

4. Saint Cyrille d'Alexandrie, *in Joann.*, lib. IV, cap. I. — *Thesaurus*, assertio XXIV.

Sauveur, il n'y avait qu'une seule opération, qu'une seule volonté. Or par ces paroles : *L'esprit est prompt, mais la chair est faible*, il manifesta deux volontés, une volonté humaine qui est celle de la chair, une volonté divine qui est celle de la divinité. Sa volonté humaine, à cause de l'infirmité de la chair, refuse la passion; mais sa volonté divine est très-prompte. Trembler dans les tourments de la passion est le propre de la fragilité humaine ; mais accepter cette passion est le propre d'une vertu et d'une volonté divines [1]. Saint Athanase se sert même de cet aveu contre les ariens, pour prouver que Jésus-Christ était passible, non comme Dieu mais comme homme. Il y voit un stratagème employé par le Sauveur pour attirer au combat les légions infernales, qui se précipitent sur lui parce qu'elles s'imaginent n'avoir affaire qu'à sa faiblesse humaine, et qui sont écrasées par sa force divine. Satan n'avait quitté Jésus au désert que pour revenir l'attaquer dans un temps plus propice, qui lui sembla être celui où il le voyait à l'agonie dans le jardin des Oliviers. Il voulait savoir quel était cet homme extraordinaire, et il se tenait en observation, non par honneur pour lui, mais par haine contre nous qu'il désirait garder sous sa tyrannie. S'il avait reconnu le Dieu, il ne l'aurait point attaqué, tant il était sûr d'être vaincu ; mais il crut que le Verbe lui-même, s'il était en cet homme, était accablé par la faiblesse de la chair. Il osa donc déployer contre cette faible nature humaine toute sa méchanceté; mais par la promptitude ou la force de la divinité sa malice se retourna contre lui-même, et il se blessa en voulant blesser autrui, comme Pharaon périt en voulant faire périr les Israélites. Prenez un serpent pour le jeter sur votre adversaire, vous serez le plus sûrement mordu. La méchanceté est une arme qui fait plus de mal à

1. Bède, *in Marc.*, XIV, 38.

celui qui l'emploie, qu'à celui contre lequel elle est employée [1].

VIII. Le second sens est donné par saint Athanase lui-même, lorsqu'il se sert de ce texte pour prouver que le Sauveur sentait les souffrances qu'il endurait, puisqu'il était parfaitement semblable à nous, ayant notre promptitude de l'esprit et notre faiblesse de la chair. Oserait-on parler de sa patience, s'il n'avait point eu le sentiment de la douleur? Pourrait-on prouver son ineffable et incomparable amour envers les hommes, si ses souffrances pour eux n'avaient été qu'apparentes? Et qui donc refuserait de souffrir non-seulement pour ses amis, mais pour ses ennemis, s'il était sûr de ne point sentir la souffrance [2]? Par cette explication le saint docteur console toutes les âmes appelées à faire le bien, ou à monter au sommet de la perfection. Si leur esprit est prompt, comme celui de Jésus, à vouloir le bien et à concevoir les moyens de le faire, leur chair est faible dans l'exécution, sent la peine et la fatigue, et les force à dire quelquefois : ah ! qu'il en coûte pour faire le bien ! ah ! que de souffrances pour arriver à un peu de perfection ! Mais n'est-ce pas ainsi que ces âmes rendent à leur généreux Sauveur amour pour amour? Ce qui ne coûte rien se fait pour des indifférents, ce qui coûte beaucoup ne se fait que pour des amis. La grandeur de notre amour pour Dieu peut donc se mesurer à la violence que nous nous faisons à nous-mêmes. Comme pour nous donner un nouveau trait de ressemblance avec lui, Notre-Seigneur permet souvent que nous n'éprouvions jamais plus cette faiblesse de la chair, qu'au moment où il s'agit d'exécuter enfin des projets longtemps formés et des résolutions plusieurs fois prises.

1. Saint Athanase, *De Passione et cruce Domini*, n[os] 14, 17. — *De ariana et catholica confessione*. — *Fragmenta varia*, Migne, Patrologie grecque, tom. XXVI, p. 1228, 1238, 1250.

2. Saint Athanase, *Confutationes quarumdam propositionum*, n° 7.

Le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle avait eu la promptitude de l'esprit, et il avait vivement désiré sa passion; mais à peine l'heure de souffrir est-elle venue, qu'il éprouve la faiblesse de la chair et tombe en agonie. De même nous concevons dans la joie, mais nous enfantons dans la douleur, et peut-être ne participons-nous jamais mieux à l'agonie de Jésus qu'au moment d'accomplir, comme lui, ce qui doit contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Ce deuxième sens est celui qu'on donne le plus ordinairement aux paroles de Notre-Seigneur, quand on les applique à lui-même. Ainsi paraît les avoir entendues un ancien auteur, dans un ouvrage souvent attribué à saint Augustin [1]. Ainsi paraît les avoir entendues Louis Vivès, dans un discours où il a dit de Jésus agonisant : L'esprit était prêt à subir avec une grande allégresse une mort si utile; mais la chair, qui se considérait elle-même et elle seule, refusait un supplice si cruel [2]. Longtemps auparavant, Origène avait écrit : Jésus en sa nature humaine nous montre la faiblesse de la chair et la promptitude de l'esprit, la faiblesse de la chair quand il dit : Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; la promptitude de l'esprit quand il ajoute : Cependant non comme je veux, mais comme vous voulez [3]. L'abbé Rupert avait également écrit : Pendant que Jésus priait seul, loin de ses apôtres, au milieu des ténèbres de la nuit, la petite barque qui portait ces apôtres sur la mer était agitée par les flots, c'est-à-dire que la foi des disciples chancelait sous le poids de l'affliction, et que leurs yeux étaient appesantis par la tristesse. Mais le Seigneur

1. *De salutaribus documentis*, cap. LXIV, inter opera sancti Augustini, tom. VI, append. p. 207.

2. Louis Vivès, *Concio de sudore nostro et Christi*, oper. t. VII, p. 83, édition de Valence.

3. Origène, *Contra Celsum*, lib, II, n° 25.

Jésus vint les visiter en marchant sur les eaux. Toutes ces tempêtes, qui avaient été et qui étaient encore soulevées à cause de lui, il les foulait aux pieds par la promptitude de l'esprit, quoique la chair fût faible. C'était cette chair faible qui disait dans la prière : Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. C'était cet esprit prompt qui ajoutait : Toutefois non comme je veux, mais comme vous voulez [1]. Ce chef généreux, écrivait plus tard Jacques Pinto, avait un esprit prompt dans une chair faible qui tremblait et suait jusqu'au sang. Cette sueur sanglante fit elle-même briller la force et la magnanimité de notre chef. Sans doute elle provenait de l'agonie et de la tristesse, mais seulement d'une manière médiate et éloignée ; car elle ne provenait immédiatement et prochainement que de son courage et de sa générosité. La tristesse et l'agonie firent refluer le sang vers le cœur, selon l'usage. Ce qui poussa le sang vers l'intérieur, ce qui le fit sortir en forme de sueur par tous les pores, ce fut l'ardeur et la générosité de l'âme, ce fut la promptitude de l'esprit à obéir. Cette force d'un esprit prompt fit sortir d'une chair faible, non-seulement des gouttes de sang, mais des grumeaux de sang. Le sang jaillit par les pores avec d'autant plus d'abondance, qu'il avait été refoulé vers le cœur avec plus de violence [2].

L'éloquence chrétienne n'a pas négligé cette interprétation, qui lui a fourni des considérations pleines d'intérêt. En voici un exemple, emprunté au P. de la Colombière :

Il y a, dit-il, une liaison si étroite entre l'esprit et le corps que, bien qu'ils soient de deux natures extrêmement différentes, ils se communiquent toutes leurs joies et toutes leurs peines. Le corps surtout, qui est comme l'esclave de l'esprit, souffre toujours des mauvaises humeurs de son

1. Rupert, *in Matth. XXVI, De gloria et honore Filii hominis*, lib. X.
2. Pinto, *Christus, crucifixus*, lib. III, titul. IV, locus V, n° 12.

maître, il ressent ses chagrins, il est ordinairement contraint de porter le poids qui le fait gémir. Si cela est vrai, voilà tout d'un coup les choses mises du moins dans l'égalité ; ce faix immense de douleur, sous lequel l'âme de Jésus-Christ est contrainte de plier, tombe tout entier sur le corps qui lui est uni. Il me semble voir un géant accablé par la chute d'une montagne, lequel vient tomber lui-même sur un enfant, qui est écrasé en même temps et par le géant et par la roche qui l'accable. C'est pour cela qu'au jardin de Gethsémani, où le Sauveur souffrit en son Cœur un supplice qui n'eut jamais de pareil, on vit son corps dans une faiblesse et dans une sueur qui n'avait jamais eu d'exemple. Il s'en fallut peu que la mort ne suivît effectivement l'agonie mortelle où il se trouva. Il versa du sang par tous ses pores comme par autant de plaies que la douleur lui avait faites, et par où il semblait que l'âme devait sortir. Ajoutez à cela que de deux parties qui souffrent les mêmes tourments, la plus faible est sans doute la plus à plaindre, parce qu'elle est la moins capable de résister. Or c'est une vérité connue et confirmée par l'oracle du Fils de Dieu lui-même, que l'esprit est prompt, c'est-à-dire fort et courageux, au lieu que l'infirmité de la chair est extrême. Cela est vrai dans tous les hommes. Mais il est encore plus vrai à l'égard de Jésus-Christ qu'à l'égard de tout autre homme. Car enfin il n'y eut jamais d'âme si grande, si magnanime, ni de corps si sensible et si délicat. Comme le Verbe ne s'incarnait que pour souffrir, le Saint-Esprit lui avait fait un corps tout propre pour ce dessein, c'est-à-dire le plus susceptible de douleur qu'il soit possible d'imaginer. Il avait choisi le plus pur sang de Marie pour le former, et il avait donné à son tempérament et à ses facultés naturelles cette perfection, que Dieu donne à tout ce qu'il fait immédiatement par lui-même. De sorte qu'il était d'un sentiment si exquis, que les mêmes tourments lui étaient beaucoup plus douloureux

qu'ils n'auraient été à tout autre. Il est vrai que cette même raison devait aussi les rendre plus courts. Mais Jésus ne profita point de cet avantage. La divinité, qui en quelque sorte s'était soustraite à l'âme pour la laisser souffrir, soutint le corps pour le rendre capable d'un tourment aussi long qu'il était cruel. On peut dire que Dieu en usa ici envers le corps de Jésus, avec la même rigueur qu'il fera envers ceux des réprouvés que sa toute-puissance conservera dans les flammes afin qu'ils puissent brûler éternellement et n'être jamais réduits en cendres [1].

IX. La quatrième application des paroles de Jésus agonisant se fait à ceux-mêmes auxquels il les adresse, aux trois disciples endormis qui ont besoin d'être excités à la vigilance et à la prière. Tel est le sentiment de saint Hilaire [2], de saint Bernardin de Sienne [3], et de plusieurs savants interprètes [4]. Théophylacte pense de même et compare la tentation à une bête féroce contre laquelle le Maître prémunit ses disciples. Car entrer dans la tentation, c'est entrer dans la gueule, dans le ventre d'une bête qui vous dévore ; ne soyez donc plus si audacieux, mais soyez plus prudents, puisque, si vous avez une bonne volonté, vous avez aussi une chair bien faible [5]. Saint Charles Borromée dit nettement que le Maître invite ses disciples à considérer leur propre infirmité. Car entre toutes les choses qui, de nos premiers parents, sont parvenues jusqu'à nous par droit héréditaire, il faut mettre celle-ci : Quoique par l'esprit nous désirions ce qui est élevé, néanmoins la chair nous rabat souvent vers ce qui est bas [6]. L'esprit des apôtres avait été

1. De la Colombière, *Ier sermon sur la Passion*, 2e p.
2. Saint Hilaire, *in Matth.*, cap. XXXI, n° 9.
3. Saint Bernardin de Sienne, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. II.
4. Salmeron, *in Evang. histor.*, tom. X, tract. XIII. — Maldonat, *in Matth. XXVI*, 41. — Cornelius a Lapide, *in Matth. XXVI*, 41.
5. Théophylacte, *in Matth. XXVI*, 41, — *in Marc. XIV*, 38.
6. Saint Charles Borromée, *Homil.*, homil CVIII, 1a p.

prompt à promettre une fidélité héroïque ; mais leur chair allait être faible à tenir cette promesse, et leur prochaine désertion s'expliquera par cette infirmité plutôt que par la malice. En abandonnant leur Maître ils seront ce qu'ils ont été en s'endormant, faibles parce qu'ils ont manqué de vigilance, faibles parce qu'ils ont omis la prière.

Dans l'homme, l'esprit, l'appétit raisonnable, est prompt à aimer le bien et à promettre de le faire ; mais la chair, la partie sensitive, est faible à exécuter ces bonnes résolutions, ces saints désirs. Elle retarde, arrête, enchaîne l'esprit et le détourne de la voie. Saint Paul disait de lui-même : Nous savons que la loi est spirituelle, mais pour moi je suis charnel. Je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je hais (Rom., VII, 14, 15). Voyez un oiseau attaché par un fil. L'oiseau veut s'envoler vers les hauteurs, mais le fil le retient sur la terre, comme une proie que l'ennemi peut librement attaquer et facilement saisir. Ainsi l'esprit est prompt à prendre son vol et son essor, il aimerait à planer dans les hautes régions de la vertu et de la vérité, il voudrait s'élever jusqu'auprès de Dieu pour le mieux voir et le plus aimer ; mais cet aigle est retenu captif, loin du soleil, par un lien qui l'attache à la terre et l'expose aux coups du chasseur. Satan est le chasseur infernal qui poursuit notre âme. Ah ! que le lien se brise, que mon corps se dissolve, et que mon âme s'envole auprès de Jésus-Christ ! Oui, s'écriait le grand apôtre, je désire que mon lien soit brisé pour être avec Jésus-Christ (Philip., I, 23). Dans le paradis terrestre la chair était soumise à l'esprit, comme l'esprit lui-même était soumis à Dieu ; dans le paradis céleste cette soumission de l'âme au Seigneur, et du corps à l'âme, atteindra une perfection plus grande encore. Mais en cette vallée de larmes, en ce lieu de nos épreuves, cette double soumission ne peut être reconquise qu'avec beaucoup de

peine et d'effort. Par l'effet du péché l'esprit est en révolte contre Dieu, et la chair contre l'esprit. Par l'effet de la grâce l'esprit veut courir en avant avec promptitude, pour rejoindre Dieu, se soumettre et s'unir de nouveau à lui; mais, hélas! le corps l'appesantit de tout le poids de sa corruption, et cette maison de boue l'arrête en ses nombreuses pensées et l'abat jusqu'à terre (Sap., IX, 15). La faiblesse de la chair contraint même souvent l'esprit à revenir en arrière. Ainsi l'exilé, debout sur un rocher, au bord de la mer, contemple de loin les rivages de la patrie: il espère, il espère rejoindre le vaisseau qui passe devant lui et qui peut l'y conduire. Il s'élance au milieu des flots. Mais le poids de ses vêtements, mais la tempête qui survient, mais la faiblesse de ses membres le contraignent bientôt de revenir vers son triste point de départ, au lieu de son exil. De même aussi le prisonnier dans ses rêves s'élance vers la liberté: encore un pas, et il la tient, il en jouit. Mais, pour faire ce pas, son pied agite la lourde chaîne qui le retient, et le captif se réveille au bruit même de ses fers. Que n'a-t-il la force de les rompre!

Un des motifs pour lesquels nous devons prier est précisément que les forces peuvent nous manquer, lors même que la volonté ne nous manque pas. Comme il appartient à la vigilance de maintenir en nous la promptitude, il appartient à la prière d'en chasser la faiblesse. S'ils avaient veillé, les apôtres auraient conservé cette promptitude de l'esprit ou cette bonne volonté, qu'ils avaient montrée en promettant de mourir avec leur Maître. S'ils avaient prié, ils auraient surmonté cette faiblesse de la chair, qui les livre à un indigne sommeil avant de les rendre coupables d'un lâche abandon. Jésus leur rappelait cette promesse en parlant de la promptitude de l'esprit, comme il faisait allusion à leur assoupissement en parlant de la faiblesse de la chair. Il ne blâmait pas cette promptitude et ne voulait pas

abattre cette bonne volonté; mais il redoutait cette faiblesse et voulait prémunir ses disciples contre cette lâcheté. Ce fut pour cela même qu'il leur recommanda si fortement de veiller et de prier.

CHAPITRE XI

Promptitude de l'esprit et faiblesse de la chair en nous-mêmes.

I. Il en résulte une espèce d'agonie. — II. On peut sous ce rapport diviser les hommes en quatre classes. — III. La promptitude même de l'esprit est quelquefois un danger. — IV. Mais c'est la faiblesse de la chair qu'on doit le plus redouter. — V. Car cette faiblesse est une résistance positive. — VI. Dont on ne triomphe qu'en soumettant la chair à l'esprit.

I. La cinquième application des paroles de Jésus agonisant se fait à nous tous, qui étions représentés par les apôtres endormis. Cette promptitude de l'esprit et cette faiblesse de la chair en un même sujet, est pour nous une cause de souffrances morales et une véritable agonie. L'agonie est un abaissement de la vie : notre vie ne s'abaisse-t-elle pas par la faiblesse de la chair? L'agonie est un combat : le combat ne se ranime-t-il pas en nous par la promptitude de l'esprit? Chacun de nous peut dire : il y a deux hommes en moi, l'homme de l'esprit et l'homme de la chair; et ces deux hommes se font souvent la guerre. Puisse cette lutte intérieure m'apprendre à être plus indulgent pour le prochain, qui l'éprouve aussi en soi! Puisse-t-elle me faire soupirer après l'heure où sera brisé le lien, qui me rattache à ma prison de boue!

Une chair insensible aux biens spirituels, et toujours penchée vers ceux dont elle est touchée, dit un interprète, est une espèce de lien qui arrête l'activité de l'esprit, qui l'inquiète, qui le trouble, qui limite sa liberté. Mais Dieu veut bien excuser dans ceux qui sont humbles, et qui tâchent de réparer à chaque moment ces pertes involontaires, ce qui manque à la perfection de leur justice. C'est par rapport à ces fautes, qui ne sont pas essentielles, et qui sont compatibles avec la présence du Saint-Esprit, que l'Apôtre écrivait : Je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir (Rom., VII, 18). Je voudrais faire le bien d'une manière parfaite, mais j'éprouve que ma vertu ne répond pas à mes désirs. Je voudrais ou être sans mon corps, ou le trouver docile à mes volontés; mais je suis attaché malgré moi à un corps de mort, que rien ne réveille et n'excite que ce que je hais, et qui est ou immobile ou plein de haine pour ce que j'aime. Je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans les membres de mon corps (Rom., VII, 22, 23). J'ai toute l'ardeur d'un aigle, mais j'ai les ailes de la colombe. J'ai le même vol que les esprits célestes, mais je suis lié à un corps de plomb, qui refuse de me suivre, et qui ne le peut avant qu'il soit entièrement renouvelé par la résurrection. Il faudrait pour me rendre heureux et parfaitement juste, que tout ce que je suis obéît à la vertu, et que mon corps fût assujetti à la même loi que mon esprit. Mais il n'est pas en mon pouvoir de rompre les chaînes qui me lient à une masse pesante, dont le poids ralentit mon activité, et qui, en faisant un continuel effort contre mes volontés, en retarde l'exécution, et les empêche d'aller aussi loin que j'en ai l'idée et le désir. Malheureux homme que je suis, qui me déli-

vrera de ce corps de mort (Rom., VII, 24)? Voilà le gémissement de tous les justes exprimé par celui de saint Paul, et voici la réponse qui consolait l'Apôtre et qui doit consoler tous les saints : Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur (*ibid.*, 25). Ce sera la grâce de Dieu méritée par Jésus-Christ, qui nous empêchera de suivre les mouvements de la cupidité, laquelle conserve encore une retraite dans les sens et les organes du corps. Ce sera la grâce de Dieu méritée par Jésus-Christ, qui effacera ces fautes de pure surprise et de pure faiblesse qui sont inévitables pendant cette vie, où la cupidité nous est laissée. Ce sera la grâce de Dieu méritée par Jésus-Christ, qui au jour de la résurrection rendra le corps même spirituel, c'est-à-dire pleinement soumis à l'esprit, au lieu qu'il est maintenant un corps animal et terrestre, qui ne désire que d'obéir à la concupiscence[1].

II. Sous ce rapport et en attendant ce beau jour, on pourrait diviser les hommes en quatre classes : d'abord les parfaits, les saints, ceux qui se rapprochent le plus de l'état des bienheureux après la résurrection : chez eux l'esprit et la chair sont en harmonie pour le bien, tant l'esprit a communiqué de sa promptitude à la chair, et tant le corps est devenu déjà comme spirituel. Ils peuvent dire avec le Psalmiste : Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt (Ps. LVI, 8), et ma chair comme mon cœur tressaille d'amour pour vous (Ps. LXXXIII, 3). Cet état est communiqué aux saints qui sont encore sur la terre, pour leur donner un avant-goût du ciel qui soutienne leur courage; mais il ne leur est guère communiqué que par intervalles, pour les tenir dans cette humilité qui conserve leurs mérites. Une autre classe, tout opposée à celle-ci, est celle des infidèles,

1. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] p., chap. X, art. IV, n[os] 3-7.

des méchants, des pécheurs endurcis qui approchent des damnés par une sorte de confirmation dans le mal : chez eux règne aussi l'accord entre l'esprit et la chair, mais parce que l'esprit est devenu, par l'habitude du péché, charnel et animal. Dans la première classe, jusqu'à un certain point, il n'y a que promptitude de l'esprit sans faiblesse de la chair; dans la quatrième il n'y a que faiblesse de la chair sans promptitude de l'esprit. La second eet la troisième comprennent les hommes qui éprouvent, sensiblement, en eux-mêmes, la lutte de l'esprit et de la chair. Dans la seconde classe l'esprit s'élance vers le bien, comme dans la première; mais la chair s'oppose à cette promptitude et fait sentir sa faiblesse, en murmurant contre les austérités et les privations que l'âme lui impose. Dans la troisième classe la chair domine, comme dans la quatrième; mais l'esprit proteste encore contre la tyrannie des sens, par les remords de la conscience, par la condamnation du mal qui se fait et des habitudes criminelles qui se contractent.

Ces distinctions nous ont été insinuées par ces paroles d'Origène : Tous les hommes ont la faiblesse de la chair, tous les hommes ont-ils la promptitude de l'esprit? Non, non; chez tous la chair est faible, mais chez les saints seulement l'esprit est prompt. Ce n'est donc qu'aux seuls apôtres, ou à ceux qui leur ressemblent, que le Seigneur a dit: L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Chez les infidèles la chair est faible, et l'esprit est paresseux et lâche. Mais, puisque la parole du Christ ne s'applique arfaitement qu'aux saints, cherchons en quel sens il faut entendre cette faiblesse de la chair, qui n'est propre qu'à ceux dont l'esprit est prompt. Moi je dis qu'une chair faible c'est une chair affaiblie par la mortification. Cette chair faible est propre à celui qui n'a point de péché, qui réprime les goûts de la chair, qui par la promptitude de son esprit a morti-

fié les œuvres de la chair et réduit à néant ses convoitises, en sorte qu'il porte toujours en son corps la mort de Jésus-Christ, parce que les désirs de l'esprit prévalent sur les désirs de la chair. L'Apôtre n'a-t-il pas écrit que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et que l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et qu'ils sont opposés l'un à l'autre (Gal., v, 17)? Cette opposition existe à la vérité dans les imparfaits. Mais dans les parfaits la chair n'est déjà plus opposée à l'esprit, elle est mortifiée, sa concupiscence est éteinte et sa sagesse est affaiblie, c'est-à-dire que ses goûts sont émoussés. Au contraire, la sagesse de l'esprit, les goûts de l'esprit vivent en elle, ils y vivent et ils y opèrent. C'est en parlant de cette faiblesse que le Seigneur disait à saint Paul : La force éclate dans la faiblesse, la vertu se perfectionne dans l'infirmité (II Cor., xII, 9), dans l'affaiblissement de la chair, dans l'affaiblissement de sa sagesse ou de ses goûts. Aussi l'Apôtre ajoutait-il : Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort (*ibid.*, 10). En effet, chacun de nous devient fort quand sa chair est affaiblie, mais affaiblie en ce sens qu'elle ne fait plus les œuvres de la chair, et que la vertu de Jésus-Christ habite en elle. C'est pourquoi saint Paul disait : Je combats ma chair, je châtie mon corps et je le réduis en servitude (I Cor., IX, 26, 27). Car par de nombreuses mortifications l'homme produit cet affaiblissement de la chair et ce progrès de l'esprit[1].

Cependant l'homme le plus mortifié n'obtient pas toujours ce complet affaiblissement, qui est un véritable affranchissement des faiblesses de la chair. S'il ne descend jamais à l'état des damnés, il ne monte pas non plus tout à fait ou pour longtemps à l'état des bienheureux. S'il peut faire mourir les œuvres ou les passions de la chair, il ne peut faire mourir la chair elle-même. Elle lui portera

1. Origène, *in Matth. comment. series*, n° 91.

donc quelqu'une de ces légères atteintes, dont les justes et les saints ont besoin d'être consolés.

III. Mais à son tour la promptitude de l'esprit peut devenir pour nous un danger, parce qu'elle naît quelquefois de l'orgueil et engendre la présomption. Le Sauveur en son agonie a voulu nous prémunir contre ce péril, en nous invitant à nous défier de la promptitude même de notre esprit. C'est contre les téméraires qu'il parle, dit le vénérable Bède, c'est contre ceux qui pensent pouvoir tout ce qu'ils s'imaginent [1]. Saint Ambroise nous enseignait à veiller sur notre esprit lui-même, lorsqu'il écrivait à une vierge consacrée au Seigneur, mais trouvée infidèle à son vœu : La chair ne peut être corrompue, à moins que l'esprit n'ait été d'abord corrompu [2]. Or, la vanité n'est-elle pas la corruption de l'esprit, comme la luxure est la corruption de la chair? Souvent même Dieu châtie ou corrige l'une par l'autre : il permet les révoltes de la chair pour punir les révoltes de l'esprit, et il laisse tomber dans la fange par l'impureté celui qui prétendait s'élever jusqu'au ciel par son orgueil. L'Apôtre parle de ce châtiment infligé aux païens (Rom., I, 21-32). Il est quelquefois infligé aux amis mêmes de Dieu, quoique dans de moindres proportions. Vous avez une trop grande confiance en l'ardeur de votre esprit, vous en devez craindre d'autant plus la fragilité de votre chair. Vous êtes rempli de bons désirs, et peu à peu vous vous accoutumez à trop compter sur vous-même pour leur exécution; craignez de ne plus sentir en vous cette promptitude et d'être abandonné à votre faiblesse, quand le temps d'agir sera venu. Saint François-Xavier écrivait aux jésuites de Goa : « Ceux dont la faible vertu et l'imparfaite obéissance ne veulent embrasser qu'une grande entreprise,

1. Bède, *in Marc. XIV*, 38. — Zacharie, *in unum ex quatuor*, lib. IV, cap. CLX, Bibl. max. vet., PP. t. XIX, p. 930, G.

2. Saint Ambroise, *De lapsu virginis*, cap. IV, n° 11.

écrasés bientôt par l'immensité de son poids, rejettent ce fardeau tout en maudissant leur erreur. Peut-être même en est-il, de ceux qui prennent la mer à Coïmbre pour se rendre aux Indes, qui, se voyant à peine en présence des flots soulevés et des dangers de l'Océan, préfèrent le collége qu'ils viennent de quitter au séjour du navire. On a vu de ces fièvres de vertu que refroidissait la seule traversée des Indes : et si quelques-uns ont porté leur ardeur jusqu'au terme du voyage, dans les courses au milieu des pays barbares, accablés par mille souffrances, environnés de dangers infinis, on les verra, si la vertu n'a point jeté de profondes racines au fond de leur âme, succomber à l'entrée de la carrière ; l'ardeur qu'ils portaient en eux s'est éteinte, et ceux qui dans le Portugal soupiraient après les Indes, ici redemandent à grands cris le Portugal [1]. » Tel autre désirait depuis son enfance la vie religieuse : l'heure d'entrer en communauté a-t-elle sonné, il se sent retenu dans le monde par sa piété pour sa mère, par son affection pour ses proches, par son attachement à des bagatelles. Ses désirs font place à la plus opiniâtre répugnance, qui ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit, qui semble étouffer sa respiration, et qui lui fait croire que le trépas serait préférable à cette sépulture volontaire.

Il faut en cela faire la part du démon, qui ne s'oppose guère à nos bons désirs et qui volontiers nous laisse rêver, parce qu'il espère que le rêve nous enflera ; mais il entrave par tous les moyens l'exécution de nos pieux projets, parce que cette exécution lui ravit les âmes sur lesquelles il comptait. Il faut en cela faire la part de Dieu, qui veut nous faire acquérir une des connaissances les plus utiles, la connaissance de nous-mêmes, connaissance tant demandée par

1. Saint François-Xavier, *Lettres*, traduction de Léon Pagès, livre VI, lettre 1re.

les saints, connaissance si propre à faire des saints, lorsque nous la laissons pénétrer en nous avec son cortége ordinaire, qui est l'humilité et la charité. La prudence chrétienne, cette prudence du serpent que Jésus-Christ recommandait à ses disciples (Matth., x, 16), doit s'étendre aux choses même de l'esprit, où le danger est plus grand, dit saint Ignace[1], lorsqu'on marche sans frein et sans règle. L'activité naturelle, une certaine ambition spirituelle, un secret motif d'amour-propre entre quelquefois dans nos plus grandes austérités ; nous allons plus loin que nos forces, par une impulsion qui n'est pas celle de Dieu. En voulant ainsi nous distinguer par la promptitude de l'esprit, sans tenir compte de la faiblesse de la chair, nous nous exposons à imiter la désertion des apôtres, après avoir imité leur présomptueuse confiance ; nous nous exposons à rester sur la route, et même à nous écarter de la voie, comme il est arrivé à plusieurs chrétiens imprudents, qui de l'austérité sont tombés dans le relâchement, et de spirituels sont devenus charnels.

L'esprit, a-t-on dit, ne porte pas en lui-même le principe de ses bons désirs, comme il porte dans sa chair la racine de toutes les cupidités qui en sont ennemies. Le feu qui l'anime et qui le rend si prompt, lui est étranger ; il est environné de mille choses capables de l'étouffer et de l'éteindre. Au contraire, la concupiscence, qui est la faiblesse même de la chair, est établie dans un fonds qui lui est naturel, où tout la favorise, où tout peut la nourrir et la faire croître. La présence des objets ou séduisants ou terribles peut en un moment la rendre dominante, et, si l'esprit n'est alors secouru par une grâce plus puissante que les attraits ou les terreurs de la chair, il cède malgré ses lumières et ses gémissements. L'esprit est prompt ; mais le

1. Saint Ignace de Loyola, *Lettre sur la vertu d'obéissance*, n° 11.

sera-t-il toujours? le sera-t-il également? le sera-t-il à proportion de tous les dangers et de tous les obstacles, qu'une chair faible lui opposera? La plupart de ceux qui commencent comptent sur sa promptitude et sa vivacité. Ils jugent imprudemment de l'avenir par le présent, ils croient pouvoir tout parce qu'ils peuvent quelque chose. Ils se regardent comme pleinement libres, parce qu'une partie de leurs liens sont rompus. Ils ignorent avec quelle facilité ces liens peuvent être renoués; et, comme la profondeur du cœur leur est inconnue, ils prennent ce qui surnage à la surface du leur, pour des sentiments qui en pénètrent le fond, au lieu qu'ils n'y ont ordinairement que de très-légères racines. La facilité qu'ils trouvent dans certains devoirs, qui ne sont ni essentiels ni décisifs, sert à les tromper; et souvent les louanges qu'on donne avec peu de discernement à une ferveur naissante, achèvent de les séduire. Les personnes mêmes qui ont fait de plus grands progrès dans la vertu, et qui auraient dû apprendre par mille preuves particulières combien la chair demeure faible, quoique l'esprit soit prompt, ne laissent pas d'être souvent séduites par son ardeur passagère, et de se persuader qu'elles sont désormais au-dessus de tout, parce qu'un mouvement vif et généreux les a transportées pour un moment au-dessus de leurs anciennes faiblesses. Une prière fervente, une lecture dont elles ont été pénétrées, une solennité dont elles ont été plus touchées qu'à l'ordinaire, un sentiment plus tendre et plus intime dans l'usage des sacrements, leur font croire qu'elles trouveront une nouvelle facilité dans tous leurs devoirs, que l'humilité et la patience ne leur coûteront aucun effort, qu'elles seront consolées par le mépris des autres, qu'elles rendront grâces dans tout ce qui contrariera leurs sentiments naturels. Mais souvent elles éprouvent dans la même journée, et quelquefois dans une occasion subite qui suit immédiatement ces généreuses

saillies, qu'elles sont la faiblesse même, que tout est capable de les blesser et de leur ôter la paix, qu'elles dépendent d'un air de visage, d'un simple ton de voix, de la plus légère contradiction. Ce qui est plus affligeant, c'est qu'elles profitent peu de ces expériences, si capables néanmoins de les instruire ; c'est qu'elles ne deviennent ni moins présomptueuses ni plus humbles, quoique, dans le dessein de Dieu, ces chutes, si voisines des résolutions opposées, dussent les convaincre de leur incroyable fragilité[1].

IV. Cette fragilité est le péril dont on a surtout voulu nous préserver, toutes les fois qu'on nous a expliqué les paroles du Maître. Le tour de phrase dont il se servit, attirait même l'attention de ses disciples sur la faiblesse de la chair, plus que sur la promptitude de l'esprit, et la leur présentait comme ce qui les exposait le plus à entrer dans la tentation : car l'esprit est prompt, *mais* la chair est faible, *spiritus* quidem *promptus est*, *caro* autem *infirma* (Matth., XXVI, 41). Saint Paul avait donné l'exemple d'insister davantage sur cette infirmité de la partie animale de notre être, puisqu'il en gémit souvent dans ses Épîtres et qu'il a écrit : Ceux qui sont charnels aiment et goûtent les choses de la chair, et ceux qui sont spirituels aiment et goûtent les choses de l'esprit. Or cet amour des choses de la chair est une mort, au lieu que l'amour des choses de l'esprit est la vie et la paix. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. Car tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu, sont enfants de Dieu (Rom. VIII, 5, 6, 13, 14). Le principal motif de cette insistance est sans doute que la faiblesse de la chair, dont parle Notre-Seigneur, n'est pas une simple absence de forces, quelque chose de purement négatif, mais une résistance positive à l'esprit. Les sentiments de l'esprit ne détruisent pas ceux de la chair,

1. Duguet, *Explication....*, VII[e] p., chap. X, art. II.

lors même qu'ils les combattent et les surmontent; l'esprit, qui est prompt quand il n'a point de contrepoids, peut être arrêté par la pesanteur de la chair. Quand il n'éprouve que son ardeur pour le bien, il s'élance aisément vers un objet dont la beauté le ravit; mais quand il veut se faire suivre par la chair, dont il ne peut se séparer, il se sent retenu par sa faiblesse et amolli par ses gémissements. En proie à une vive douleur ou à un insupportable ennui, la chair tient l'esprit toujours appliqué à ce qu'elle souffre, le courbe incessamment vers elle, lui enlève toutes les pensées et toutes les réflexions capables de le soutenir.

V. Ce terme de *fragilité*, aussi bien que celui de *faiblesse*, dit Duguet, peuvent tromper ceux qui ne savent pas que la chair n'est faible que par la force et la violence des désirs contraires à ceux de l'esprit. Cette faiblesse de la chair n'est point semblable à celle d'un enfant, qui n'est capable d'aucun effort. Elle est une résistance réelle aux mouvements de l'esprit ; et l'on doit la comparer à celle d'un homme robuste, ou à celle d'un athlète ferme et vigoureux combattant contre un autre qui prétend l'assujettir. Plus elle est attachée aux choses que l'esprit doit surmonter, plus elle lui résiste. Elle oppose désirs à désirs, inclinations à inclinations, efforts à efforts, et elle n'est faible pour suivre l'esprit que parce qu'elle combat tout ce qu'il désire. Il faut donc corriger la fausse idée que le terme de *faiblesse* peut donner, et par conséquent l'indulgence naturelle qu'on a pour ce qui est une pure faiblesse. Plus on est corrompu par l'amour du monde et de soi-même, plus on est faible par rapport à la vertu. Mais une telle faiblesse est aussi criminelle que la corruption qui en est le principe ; et bien loin d'excuser l'une et l'autre, il n'est rien que nous ne devions employer pour les diminuer et pour les assujettir à la charité [1].

1. Duguet, *Explication....*; VII[e] p., chap. x, art. III, n[os] 1, 2, 3.

VI. La faiblesse de la chair, sa résistance positive, n'est pas en effet une excuse qui doive couvrir nos hontes, mais un avertissement qui doit nous exciter à soumettre la chair à l'esprit, et à la fortifier par cette soumission. Car de même que notre esprit devient fort par son union avec Dieu, ainsi notre chair n'est forte que par son union avec notre esprit. Unissons-la donc à l'esprit, et domptons-la par les armes de l'esprit. C'est le conseil que donnait Tertullien, lorsqu'aux approches de la cinquième persécution il exhortait les confesseurs de la foi : La prison donne au chrétien, disait-il, ce que le désert donnait aux prophètes. Supprimons donc le nom de prison, et employons celui de retraite. Si le corps est enfermé, si la chair est captive, tout est ouvert et libre pour l'esprit. Promenez-vous en esprit, courez en esprit, non dans les stades ombragés, non sous les vastes portiques, mais dans la voie qui mène à Dieu. Toutes les fois que vous parcourrez cette voie en esprit, vous cesserez d'être en prison. Le pied ne sent plus l'entrave, quand l'esprit est au ciel. L'esprit promène l'homme tout entier, et le transporte où il veut. Pour vous préparer au grand combat, Jésus-Christ vous fortifie par les rigueurs de la captivité ; car si la mollesse détruit nos forces, un régime sévère les augmente. Le Seigneur n'a-t-il pas dit lui-même que, si la chair est faible, l'esprit est prompt ? Ne nous flattons donc pas à cause de l'aveu que le Seigneur a fait de la faiblesse de notre chair. Car s'il nous a dit que l'esprit est prompt, c'est pour nous apprendre que la chair doit être soumise à l'esprit, que la plus faible doit servir le plus fort, afin qu'elle aussi reçoive de lui la force. Que l'esprit s'entretienne donc avec la chair de leur salut commun, sans plus penser aux incommodités de la prison, mais à la lutte et au combat. Peut-être la chair craindra-t-elle le glaive tranchant, la croix élevée, la rage des bêtes, l'ardeur des flammes, et toute l'industrie que le bourreau met à tourmenter ; mais

que l'esprit représente à lui-même et à la chair que ces tourments, si acerbes qu'ils soient, furent supportés avec égalité d'âme par un grand nombre de personnes, ont même été librement recherchés, dans le désir de se faire une glorieuse réputation, par les femmes comme par les hommes[1]. Ainsi l'esprit fortifiera la chair, en lui communiquant quelque chose de sa propre force par des considérations et des raisonnements. Qui de nous ne sent que sa chair elle-même se fortifie, oppose moins de résistance à ses désirs spirituels, quand il applique son esprit à la méditation, à l'oraison, à l'étude ou à la lecture des livres saints ? Mais l'esprit peut mieux encore fortifier la chair, en lui communiquant quelque chose de la force même de Dieu par les sacrements de la loi nouvelle : c'est à la chair que le signe sensible est appliqué, mais c'est l'esprit qui pousse la chair à le recevoir. Heureux le chrétien dont l'esprit est prompt à conduire son corps à la piscine du repentir et à la table sacrée ! Bientôt sa chair sera guérie des faiblesses précédentes, et prémunie contre les tentations futures.

CHAPITRE XII

La répétition des mêmes choses.

I. Dans le monde physique, moral et surnaturel. — II. Dans la vie du chrétien sur la terre et au ciel. — III. Dans l'agonie de Jésus. — IV. Dans l'agonie spirituelle du juste. — V. Cette agonie du juste est elle-même une répétition de l'agonie de Jésus.

Pendant que ses disciples dormaient, Jésus agonisant répéta trois fois les mêmes choses, et les prières qui l'unissaient à Dieu par l'élévation de son âme, et les visites qui

1. Tertullien, *Ad martyres*, cap. II, IV.

le ramenaient vers les hommes par la pratique de la charité. Cette répétition augmenta sans aucun doute ses douleurs et ses angoisses. Trois fois il se tourna vers son Père pour demander grâce, *et oravit tertio* (Matth., xxvi, 44), mais trois fois il parut repoussé. Trois fois il s'approcha de ses plus chers disciples, comme pour en recevoir un peu de consolation et de secours, *et venit tertio* (Marc., xiv, 41), mais trois fois il les trouva endormis. Inséparable de l'agonie du chef, cette réitération des mêmes choses est plus encore inséparable de la vie des membres.

I. Dans le monde même physique, tout ce qui en fait la vie n'est-il pas une répétition ? L'année est un cercle qui en tournant ramène les mêmes saisons, avec une constante régularité. Chaque jour nous rend les rayons du soleil, et chaque nuit nous les dérobe. Les fraîches ondées et les rayons brûlants de l'astre du jour descendent plusieurs fois sur la même terre, pour la rendre féconde ; et les fruits de cette fécondité doivent couvrir souvent nos tables, pour entretenir notre vie matérielle. L'océan lui-même ne se lasse point de recevoir le tribut que lui paye l'humble ruisseau ; et le fleuve n'enrichit le pays qu'il arrose qu'à la condition que les flots succèdent aux flots, passent et repassent par le même endroit. L'Esprit-Saint n'a pas dédaigné de nous signaler quelques-unes de ces répétitions (Eccli., i, 4-10).

Le monde physique n'est que l'image du monde moral. L'histoire de l'humanité est une suite d'empires succédant aux empires, où, poussés par la même ambition, les politiques font les mêmes fautes et les peuples se jettent dans les mêmes égarements. Dans la vie d'une famille reviennent les mêmes événements tristes ou joyeux. Pour chacun de nous le vrai, le beau, le bien, ne font d'ordinaire une impression durable sur notre âme, qu'à la condition de la frapper souvent, comme la goutte d'eau ne creuse la pierre

que par un choc mille fois répété. L'enfant ne s'instruit que par la répétition des mêmes leçons, le soldat ne se forme que par la répétition des mêmes exercices, et presque tous nous ne faisons bien que ce que nous avons fait plusieurs fois.

Le monde moral est lui-même l'image du monde surnaturel, où nous réitérons nos péchés et nos chutes, mais où Dieu réitère aussi les remèdes, ces sacrements de pénitence et d'Eucharistie qui nous rendent l'innocence et la force. Chaque année l'Église célèbre les mêmes fêtes, et chaque jour Jésus-Christ renouvelle son sacrifice. Comme les mêmes devoirs reviennent toujours pour la piété filiale envers nos parents : ainsi les mêmes obligations et les mêmes joies reviennent souvent pour la piété chrétienne envers Dieu. L'irréligion seule empêche ce retour, parce qu'elle est un aveuglement. Le poëte qui fit entendre de tristes accents sur la perte du paradis, était aveugle et, quand il décrit la création de la lumière dont l'éclat comme un vêtement enveloppa la terre, il fait sur lui-même un retour touchant : Je sens la douce influence de ta lampe vivifiante, mais tu ne te communiques point à ces yeux affligés, qui te cherchent en vain depuis ton aurore jusqu'à ton couchant. Les saisons et les années reviennent, mais le jour ne revient point pour moi[1]. Il en est ainsi de tout homme privé de cette piété chrétienne, qui est comme un sixième sens donné à notre âme. Tout revient dans l'Église, et la naissance du Sauveur, et sa mort cruelle, et son doux retour à la vie, et la descente de l'Esprit sanctificateur, et l'assomption triomphale de Marie, et la magnificence des solennités saintes, et l'éloquence des salutaires prédications ; mais rien ne revient plus pour l'impie. En ce qu'elle seule ramène, la piété seule nous fait trouver une signification et une saveur.

1. Milton, *Paradis perdu*, chant III.

II. Qu'est-ce donc que la vie du chrétien sur la terre ? Une continuelle répétition des mêmes choses. Au dedans de lui comme autour de lui tout se réitère, et son cœur multiplie ses actes d'amour comme ses battements, jusqu'à ce que vienne la mort qui prépare elle-même une vie nouvelle. Tertullien a montré que les répétitions si fréquentes, ou les retours des mêmes choses dans la nature, sont un témoignage de la résurrection bienheureuse. Car ces choses reparaissent plus belles qu'elles n'étaient quand elles disparurent. La nature les prend pour les rendre, les perd pour les conserver, les vicie pour les réintégrer, les amoindrit pour les amplifier. La mort est pour elles un intérêt, l'injure un profit, et la perte un gain. Ce retour est la condition universelle. Tout revient après être parti, tout recommence après avoir cessé. Toutes choses finissent pour devenir, *ideo finiuntur ut fiant*; et rien ne périt, si ce n'est pour son salut, *nihil deperit nisi in salutem*[1]. Ces dernières paroles semblent se vérifier chaque jour en nous-mêmes, par le sommeil qui est le frère de la mort, non-seulement parce qu'il en a les apparences, mais encore parce qu'il prépare comme elle notre retour à la vie, à une vie plus abondante et renouvelée. Tous les soirs nous nous mettons dans notre lit comme dans un tombeau, et tous les matins nous en sortons comme d'un berceau. Quand nos membres sont fatigués, notre tête comme épuisée, notre cœur même desséché, nous sentons l'impérieux besoin de renouveler notre vie. Nous nous étendons sur notre couche ainsi que dans une bière, nous donnons à nos membres le repos et l'immobilité de la mort; nos yeux ne voient plus, nos oreilles n'entendent plus, notre cœur suspend toutes ses préoccupations, notre esprit interrompt ses pensées. Quelques heures après, nous nous levons avec le sentiment d'une vie toute nouvelle, le corps plein de force et l'âme pleine de fraîcheur.

1. Tertullien, *De carne Christi*, n° 12.

De même un moment viendra où, fatigués du travail de nombreuses années, nous aurons besoin d'un long sommeil, qui renouvelle notre jeunesse comme celle de l'aigle. Mais après ce sommeil de la mort s'opérera une glorieuse résurrection, et le chrétien jouira d'une félicité sans bornes.

Et que sera encore pour lui cette vie éternelle dans le ciel? une continuelle répétition des mêmes choses. Si l'Église compare la mort des justes au sommeil, elle l'appelle aussi une naissance ; et la résurrection même est appelée par Jésus-Christ une régénération (Matth., XIX, 28). Les élus seront donc alors plus parfaitement les enfants de Dieu, et ils participeront plus complétement à sa vie, comme l'enfant à la vie de son père. Il est vrai qu'en Dieu rien ne se réitère, rien ne se répète ; en lui toujours le Verbe est engendré, en lui toujours l'Esprit-Saint est produit, en lui l'uniformité même est un plaisir ineffable et une gloire incommunicable. Il est ce que nous ne serons jamais, un acte pur. En lui tout est éternel, tout est immuable, tout est simultané, point de succession, point de répétition par conséquent. Et pourtant c'est comme si tout revenait, c'est comme si tout se répétait, tant la connaissance garde sa première clarté, tant l'amour garde sa première ardeur. Il ne se lasse point de se connaître, il ne se lasse point de s'aimer ; en se connaissant il connaît toutes choses, ce qui est possible comme ce qui existe, ce qui fut comme ce qui sera ; en s'aimant il aime tout ce qui est aimable. Voilà sa vie. Notre vie dans le ciel sera aussi la plénitude de la connaissance et la plénitude de l'amour. Nous ne nous lasserons point de connaître, nous ne nous lasserons point d'aimer ; mais tout en nous, étant successif, sera soumis à la loi de la répétition. Nous répéterons donc sans fin nos actes d'amour. Dieu se plaît à entendre les anges lui dire sans cesse : Saint, saint, saint[1] ! Dieu se plaira à entendre

1. *Missel romain*, Préface de la Trinité.

les hommes lui redire toujours : Je vous aime ! Jésus-Christ ne voulut-il pas que le chef de ses apôtres le lui répétât plusieurs fois ? Pierre alors s'affligea de cette répétition dont il ne comprenait pas le motif (Joan., XXI, 17) ; mais au ciel il s'en réjouira éternellement. Même ici-bas, s'il est une répétition qui nous soit toujours agréable, c'est celle-ci : Je vous aime ! Soit que nous le disions, soit qu'on nous le dise, lorsque nous aimons et sommes aimés réellement avec autant d'ardeur que de tendresse, nous passerions sans ennui, sans dégoût, sans fatigue, des heures et des jours en ces doux entretiens, qui nous sembleraient même un avant-goût du ciel et un prélude de l'éternité bienheureuse, si Dieu était le principe et le terme de notre mutuelle affection. Saint Augustin avoue que tout le plaisir de son jeune âge était d'aimer et d'être aimé : *Et quid erat quod me delectabat. nisi amare et amari*[1] ? Quel est encore son plus doux plaisir au milieu des délices du paradis ? aimer et être aimé, aimer Dieu et être aimé de Dieu, le dire et se l'entendre dire sans fin. Lui-même n'avait-il pas répété sur la terre que toute l'occupation des bienheureux dans le ciel est de louer et d'aimer Dieu, de le louer en l'aimant, de l'aimer en le louant, sans jamais se fatiguer, sans jamais se rassasier de cette louange et de cet amour[2] ?

III. Qu'y a-t-il de plus opposé à cette vie des saints dans le ciel ? C'est d'abord la vie des réprouvés dans l'enfer, où Dieu est blasphémé, où Dieu est détesté ; ce n'est même plus là une vie, c'est la mort et la mort éternelle. Cet enfer commence ici-bas par le péché mortel, qui tue dans un cœur tout amour de Dieu. Qu'y a-t-il ensuite de plus opposé à la vie des saints dans le ciel ? l'agonie morale dans une âme juste sur la terre. Jésus agonisant aimait et était aimé ; néanmoins il a beau lever ses regards vers le ciel, il a beau

1. Saint Augustin, *Confession.*, lib. II, cap. II.
2. *In Psalm. CXLVII*, enarrat. n° 3. — *In Psalm. LXXXIII*, n° 8.

les abaisser vers la terre, personne ne lui répète cette douce parole : Je vous aime. Par la sueur de sang tous les pores de sa chair sacrée sont devenus comme autant de bouches, par lesquelles il glorifie Dieu et bénit les hommes, par lesquelles il dit et redit à son Père comme à ses disciples : Je vous aime. Néanmoins tous se montrent également insensibles à la voix de son sang, à la voix de ses larmes, aux accents de sa prière. Il s'agenouille, lève les mains vers le ciel, et dans cette posture de suppliant conjure son Père d'avoir pitié de lui : Mon Père, mon bon Père, mon tendre Père, *Pater mi* (Matth., XXVI, 39), daignez du moins pour me fortifier me redire ici sur ce mont des Olives, ce que vous me dîtes au bord du Jourdain, après mon baptême, ce que vous me répétâtes sur le Thabor, dans ma transfiguration. Car ici je suis baptisé dans mon propre sang, et je me transfigure en devenant l'homme des douleurs. Ah ! dites-moi, dites-moi encore une fois : Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai mis toutes mes complaisances (Matth., III, 17 ; — XVII, 5). Jésus écoute, Jésus réitère ses instances ; mais aucune voix ne lui répond, partout règne le silence de l'indifférence. Jésus s'étend sur la terre, il met son visage dans la poussière, il écoute pour savoir si dans le lointain quelques âmes fidèles ne poussent pas vers lui un cri d'amour, un cri de reconnaissance, un soupir qui appelle le Désiré des nations et l'encourage à terminer son sacrifice. Aucun bruit n'arrive à son oreille ; il écoute plusieurs fois, et à la fin il entend les pas du disciple qui le trahit, la marche des soldats qui s'approchent pour le garrotter. Il se lève, il court auprès de ses disciples fidèles, de ceux qu'il a le plus aimés : là du moins il entendra sortir d'une bouche amie une parole affectueuse, quelques mots de compassion et d'encouragement. Hélas ! les disciples choisis, les apôtres privilégiés dorment comme les autres, et, quand ils se réveillent, ils ne trouvent pas dans leur cœur une seule parole

à lui adresser (Marc., XIV, 40). Répétez-moi du moins vos protestations de fidélité, renouvelez-moi la promesse que vous me faisiez tout à l'heure, celle de mourir avec moi (Matth., XXVI, 35). Vous vous taisez ? O Pierre, toi qui le premier as salué en moi le Fils du Dieu vivant (Matth., XVI, 16); toi qui après ma résurrection me diras : Vous savez que je vous aime (Joan., XXI, 15), dis-moi maintenant que tu m'aimes, dis-moi maintenant que je suis toujours pour toi le Messie, le Fils du Dieu vivant. Quoi ! je souffre comme personne n'a souffert, je vais mourir par amour pour mon Père, par amour pour les hommes, et ni mon Père ni les hommes ne daignent me dire une seule fois : Je vous aime !

IV. Ainsi quelquefois une âme juste, sans aucune faute de sa part, est soumise à cette rude épreuve que l'auteur de l'*Imitation* appelle l'exil du cœur, *exilium cordis*[1]. Ce n'est pas ce qu'il nomme en un autre endroit *la dispersion du cœur*[2], dispersion qui est un peu notre faute puisqu'elle vient de ce que nous nous sommes trop répandus sur les créatures, trop laissés distraire ou préoccuper par mille choses, qui ont envahi notre intérieur et nous ont chassés hors de nous-mêmes. L'*exil du cœur* est l'état d'une âme qui est privée de toute consolation divine et humaine, qui trouve les habitants du ciel aussi insensibles que les habitants de la terre à ses douleurs, à ses prières, à ses instances, à ses larmes. Elle a beau, comme David, chercher et retrouver son cœur pour prier (II Reg., VII, 27), elle a beau recueillir toutes ses puissances pour ne rien perdre des grâces du Seigneur, elle a beau répéter ses actes d'amour, multiplier ses pratiques de dévotion et ses œuvres de charité, elle sent que son cœur n'est plus qu'un triste exilé, qui n'a de patrie nulle part. Dieu et les hommes repoussent ou dédaignent

1. *De Imitatione Christi*, lib. II, cap. IX, n° 1.
2. *Ibid.*, lib. I, cap. XX, n° 7.

ce pauvre cœur, et lui font sentir qu'il n'est plus aimé. Du moins nous le croyons, quand nous sommes au fort de cette agonie, et nous allons jusqu'à nous persuader que nous n'avons nous-mêmes plus de cœur, que nous n'aimons plus. Lorsque nous nous approchons de Dieu pour le prier, Dieu s'éloigne de nous comme d'un objet d'horreur, se tient à une distance infinie, et semble ne nous adresser d'autre réponse que celle d'Abraham au mauvais riche : Déjà le chaos, un immense chaos, un chaos permanent s'est fait entre nous (Luc., XVI, 26). Alors nous réunissons toutes les forces de notre volonté, pour dire et redire à notre Père céleste : Je vous aime, je vous aime, ou plutôt je désire vous aimer, je voudrais vous aimer ! Dieu ne nous écoute pas, la nuit et le silence nous enveloppent comme Jésus agonisant, et pénètrent jusqu'au dedans de nous. Notre âme devient froide, insensible, remplie d'obscurités. Elle s'imagine bientôt qu'elle ne rend plus à Dieu aucune louange, ni au prochain aucun service, qu'elle est inutile en ce monde et insupportable à tous. Elle ne voit que des imperfections, des fautes, des péchés dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle endure, dans tout ce qu'elle pense, veut ou désire. Rien ne lui réussit, il suffit qu'elle s'occupe d'une bonne œuvre pour la faire échouer, et elle est convaincue de ne pouvoir faire de bien à personne. Dans cet horrible état, on s'adresse aux hommes, on interroge les plus habiles médecins des âmes, les plus saints ministres du Seigneur ; mais le Seigneur permet qu'on n'en soit pas même compris. Il nous restait un ami fidèle, qui était pour nous quelque chose de la patrie. Nous éprouvions un peu de soulagement et de consolation à prier dans sa compagnie, à nous appuyer sur lui, et à redire à notre divin Père : Je ne puis rien tirer de moi-même, je ne sais pas seulement vous adresser une parole, je suis devant vous comme une bête de somme (Ps., LXXII, 23). Mais je vous

offre les vœux, les prières, les sentiments, tout l'amour de ce cœur qui est mien par l'affection. M'unir à lui pour vous bénir, est tout ce que je puis faire ! Encore cette dernière consolation nous est-elle quelquefois enlevée par la mort, par la séparation, par l'inconstance humaine, et nous sommes réduits à dire comme le Sauveur en son agonie : J'ai cherché un consolateur, je l'ai cherché au ciel, je l'ai cherché sur la terre, et je n'ai rien trouvé (Ps., LXVIII, 21).

V. Pauvre âme agonisante, consolez-vous par cette abscence même de toute consolation. Dieu avait dit du premier Adam dans le jardin de délices : il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons lui une aide semblable à lui-même (Gen., II, 18). Et du cœur de l'époux il fit sortir une épouse qui fut la mère de tous les vivants. Dieu a répété cette même parole pour le second Adam dans le jardin de l'agonie. Il ne veut pas que l'Époux céleste soit seul dans ses souffrances intimes ; et s'il vous fait à sa ressemblance par toutes vos agonies, c'est signe qu'il vous choisit, c'est signe qu'il vous préfère à tant d'autres, pour être son aide et sa compagne. Il vous a tirée du Cœur agonisant de Jésus, il vous a donné pour mission de reproduire sur la terre ce bien-aimé Sauveur, et d'en achever la représentation par la répétition même de vos gémissements et de vos larmes, de vos prières stériles et de vos soins inutiles.

Tous les élus ne doivent-ils pas ressembler au chef des prédestinés, et la vie du chrétien doit-elle être autre chose qu'une répétition de la vie de Jésus-Christ ? Dans le petit enfant qu'on baptise renaît le Fils de Dieu et de Marie, et dans le juste qui reçoit l'onction dernière il semble passer de nouveau de ce monde à son Père (Joan., XIII, 1). Il recommence sa vie cachée dans ces nombreux fidèles qui mènent une vie obscure et laborieuse ; sa vie publique dans les prêtres, les religieux et les missionnaires qui prêchent, évangélisent et pardonnent ; sa vie souffrante dans tous les

malheureux et les martyrs. Mais, puisque sa mort sanglante et son crucifiement se réitère dans tous ceux qui versent leur sang pour sa cause, pourquoi son agonie ne se renouvellerait-elle pas dans les âmes qui sont soumises aux plus rudes épreuves intérieures ? pourquoi ces âmes, qui ont le glorieux privilége de rendre ou de conserver à l'Église Jésus agonisant, s'étonneraient-elles d'être obligées de répéter souvent auprès de Dieu les mêmes prières et auprès des hommes les mêmes efforts, sans consolation comme sans succès? Au dernier jour de sa vie mortelle, le Sauveur voulut endurer trois passions, une passion eucharistique et sacramentelle sur le mont Sion, une passion mystique et intérieure sur le mont des Oliviers, une passion extérieure et sanglante sur la colline du Calvaire. Ces trois passions se continuent ou se réitèrent à travers tous les siècles. Tous les jours dans nos temples et sur nos autels Jésus lui-même continue, par le ministère du prêtre, sa passion eucharistique. Souvent au milieu des peuples civilisés ou barbares, dans les prisons ou sur les places publiques, la sanglante passion du Sauveur a été renouvelée dans la personne des martyrs par le ministère des bourreaux. En qui donc se réitérera sa passion intérieure? en quelques âmes privilégiées, dont le cœur est tantôt un autel et tantôt un calvaire, mais quelquefois aussi une montagne et un jardin des Olives où, sous le pressoir des épreuves mystiques et des souffrances morales qui les réduisent à une agonie pire que la mort, coule l'huile de la prière et de la charité, l'huile de la persévérance et de l'abnégation, l'huile de toutes les vertus et de toutes les grâces.

CHAPITRE XIII

Trois fois.

I. Ici le nombre trois est significatif. — II. Significations des trois prières. — III. Le saint pense aussi à mille choses en chacun de ses actes. — IV. Significations des trois visites. — V. Cause de ces mouvements du Fils de Dieu.

I. Jésus agonisant pria trois fois son Père et visita trois fois ses disciples, *oravit tertio* (Matth., XXVI, 44), *venit tertio* (Marc., XIV, 41). Pourquoi ce nombre trois? En le consignant dans leur récit, les évangélistes ont-ils cédé à une habitude poétique? Et si le Maître l'a mis vraiment dans ses actes, est-ce un pur effet du hasard? Aucune de ces deux suppositions n'est admissible, puisque l'acteur et le narrateur étaient inspirés de Dieu. Il n'est pas dans toute la sainte Écriture une seule expression, une seule lettre qui n'y ait été placée pour de justes motifs. Ce nombre trois avait donc ici, dans la pensée du Sauveur, des rapports mystérieux et des significations cachées, dont les plus fiers génies n'ont pas dédaigné de faire l'objet de leur étude.

Lorsqu'une personne nous aime avec une délicatesse égale à sa tendresse, nous voyons dans les moindres choses qu'elle fait pour nous, les attentions, les industries et comme les stratagèmes de son amour, qui voudrait tout à la fois se cacher et se multiplier. Souvent alors nous disons de cette personne : elle pense à tout ! L'amour, en effet, est ingénieux à noter tous les rapports et toutes les coïncidences, comme à saisir toutes les occasions de faire quelque bien, même à son insu, à l'être aimé. Mais Dieu nous aime d'un amour, qui surpasse toute la délicatesse et la tendresse que nous pourrions concevoir. Sa pensée est,

comme sa puissance, au service de son amour, et il n'est pas un homme, pas un ange, dont on puisse dire avec autant de vérité : il pense à tout ! Le hasard lui-même, a-t-on dit, n'est que son incognito. Dès lors comment nous étonner qu'il mette dans chacun de ses actes des intentions, des vues, des desseins de miséricorde et d'amour, si délicats qu'ils échappent au vulgaire, mais si multipliés que quelques-uns du moins sont remarqués par les hommes, en qui l'union de la sainteté et du génie a rendu l'esprit et le cœur plus attentifs, plus perspicaces et plus sensibles ? Tels furent souvent les Pères et les docteurs de l'Église, qui virent et montrèrent, allégoriquement, les mystères les plus importants du christianisme dans les circonstances les plus simples en apparence, et qui tirèrent des paroles les plus insignifiantes un riche trésor d'instructions utiles. Tels furent, en expliquant la répétition qui nous occupe, saint Augustin et saint Chrysostome, saint Hilaire de Poitiers et saint Thomas d'Aquin.

II. Saint Augustin écrivait : Comme il y a trois tentations de cupidité, il y a trois tentations de crainte. A la cupidité qui est dans la curiosité on oppose la crainte de la mort; car de même que par la première on est avide de connaître les choses, ainsi par la seconde on a peur de perdre cette connaissance. A la cupidité des honneurs ou des louanges est opposée la crainte des ignominies et des opprobres. A la cupidité de la volupté s'oppose la crainte de la douleur. En sa passion le Seigneur fut soumis à ces trois tentations, et il n'est pas absurde de penser que ce fut pour cela qu'il pria trois fois son Père d'éloigner de lui le calice, mais en se résignant chaque fois à sa volonté[1]. Saint Thomas d'Aquin disait également : Jésus a prié trois fois contre trois craintes. Car la crainte est contraire à la concupiscence. Or

1. Saint Augustin, *Quæstionum Evangeliorum*, lib. I, q. XLVII.

il y a trois concupiscences, celle de la curiosité, celle de l'orgueil et celle de la chair. Saint Jean n'a-t-il pas écrit que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie (I Joan., II, 16)? Mais à cette triple concupiscence répond une triple crainte. A la concupiscence de la chair répond la crainte de la douleur; à la concupiscence des yeux répond la crainte de la pauvreté; à la concupiscence de l'orgueil répond la crainte de l'opprobre et de l'ignominie. Jésus-Christ a souffert tout cela, non pour lui-même, puisqu'il n'avait pas besoin de cette épreuve, mais pour nous[1]. Aussi nous apprend-il, ajoute saint Bonaventure, à prier contre les trois genres de tentations. Il nous apprend à prier pour obtenir trois biens, le pardon, la grâce et la gloire. Il nous apprend à prier pour obtenir la bonté, la science et la discipline, suivant cette parole du psalmiste : Enseignez-moi la bonté, la discipline et la science (Ps. CXVIII, 66)[2].

Saint Jean Chrysostome a dit : Trois fois Jésus-Christ répéta la même prière, pour confirmer la vérité de sa nature humaine. Car une seconde, une troisième fois dans l'Écriture, est un indice certain de la vérité ; comme on le voit par cette réponse de Joseph à Pharaon : Que vous ayez eu une seconde fois un songe se rapportant à la même chose, c'est une preuve que la parole de Dieu sera ferme, qu'elle s'accomplira infailliblement et bientôt (Gen., XLI, 32). C'est pourquoi le Fils de Dieu a répété le même discours, la même prière, deux et trois fois, afin de faire croire à son incarnation[3]. Théophylacte le disait en un mot : Le nombre trois montre et confirme la vérité[4]. Oui, dans nos livres saints, le nombre trois signifie habituellement la vérité, la

1. Saint Thomas, *in Matth. XXVI*, 44.
2. Saint Bonaventure, *Exposit. in Luc. XXII*, 45.
3. Saint Jean Chrysostome, *in Matth.*, homil. LXXXIII, alias 84, n° 1.
4. Théophylacte, *in Matth. XXVI*, 44.

perfection et la constance de la chose. La nappe chargée de toute espèce d'animaux que saint Pierre aperçut, fut descendue trois fois du ciel (Act., x, 16) : les chrétiens se recruteront parmi les Gentils comme parmi les Juifs, et pourront manger toute espèce de viandes. Le Seigneur adressa trois fois cette question au chef de ses apôtres : M'aimes-tu (Joan., XXI, 17)? Pierre aura le soin des agneaux et des brebis, des fidèles et des pasteurs, et il aimera Jésus-Christ jusqu'à mourir, jusqu'à se laisser crucifier pour lui. De même l'Homme-Dieu prie trois fois en son agonie : il nous prouve donc la vérité de cette nature humaine, qui en lui peut seule prier; il nous prouve la perfection de sa prière, qui est la plus entière soumission à la volonté du Père céleste en tout ce qui répugne le plus à notre nature; il nous prouve la constance, la sienne et la nôtre; car c'est lui qui continuera de prier dans ses membres mystiques, auxquels il a recommandé de prier toujours (Luc., XVIII, 1). Suivant Euthymius, par la répétition de sa prière, le Sauveur nous répétait cette recommandation, et nous enseignait qu'il faut souvent prier et ne point nous lasser [1].

Saint Isidore, qui a remarqué combien de fois le nombre trois est répété dans l'Écriture sainte, voit dans ce nombre mystérieux un signe de l'unité de la nature et de la trinité des personnes en Dieu [2]. Plusieurs auteurs n'ont pas omis d'ajouter cette signification à toutes celles qu'ils avaient trouvées aux trois prières de Jésus en agonie. Le Seigneur veillant et priant trois fois nous enseigne la trinité des personnes divines, et nous révèle qu'il demande pardon des fautes passées, futures et présentes [3]. Il nous invite à prier nous-mêmes pour obtenir le pardon de nos fautes passées,

1. Euthymius, *in quatuor Evangeli.*, in Matth., cap. LXIV, Bibl. max. vet. PP., t. XIX, p. 582, A.

2. Saint Isidore, *De Numeris*, cap. IV.

3. *In Marc. XIV*, inter opera Hieronymi; Migne, t, XI, 631.

le remède à nos maux présents, et la prudence qui peut nous faire éviter le péché dans l'avenir. Il nous apprend à diriger toutes nos prières vers le Père et le Fils et le Saint-Esprit[1]. De là vient que dans les prières de l'Église on dit toujours : Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Jésus voulait encore, en priant trois fois, remédier à la triple négation de saint Pierre[2]. Raban Maure écrivait : Le Seigneur a prié trois fois, pour nous montrer qu'il faut nous appliquer à l'oraison en tout temps, et qu'on doit toujours implorer la clémence divine. Il a prié trois fois, pour que nous nous souvenions qu'au nom de la sainte Trinité nous avons été réparés par les divins sacrements, et imbus de la religion chrétienne. Il a prié trois fois, pour que nous sachions que chacune de nos prières doit être dirigée vers le Père et le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu tout-puissant, afin que, selon la parole de l'Apôtre (I Thessal., v, 23), tout ce qui est en nous, l'esprit, l'âme et le corps, se conservent sans tache jusqu'à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ[3].

Saint Paschase Radbert disait : Le Sauveur prie seul parce qu'il doit souffrir seul pour tous ; mais il prie trois fois, et ce n'est pas sans mystère. Dabord il nous enseigne à ne jamais cesser de prier, surtout au jour du combat, et dans le temps de la tribulation. Peut-être aussi prie-t-il trois fois parce que Pierre va renier trois fois, non-seulement l'homme, comme disent quelques personnes, mais encore le Dieu, mais le Christ tout entier. Bien plus, le Seigneur prie trois fois parce qu'il doit rester trois jours dans le cœur de la terre pour le salut du monde, et il veut être exaucé avant de descendre aux enfers. Saint Paul ne pria-t-il

1. Zacharie, *in unum ex quatuor*, lib. IV, cap. CLX, Bibl. max. vet. PP., t. XIX, p. 931, *C*.
2. Saint Thomas, *in Matth. XXVI*, 44.
3. Raban Maure, *in Matth.*, lib. VII.

pas trois fois, avant de recevoir cette réponse : *virtus in infirmitate perficitur* (II Cor., XII, 9) ? Ce n'est donc pas sans avoir en vue un grand mystère que le Seigneur a prié trois fois; car il pouvait ou réitérer davantage ses instances, ou obtenir du premier coup ce qu'il demandait. Mais il a voulu aller au nombre trois et s'y arrêter pour nous instruire. Car nous le prions nous-mêmes pour trois choses, nous le prions de nous délivrer des maux passés, présents et à venir. Et nous ne prions bien qu'en nous adressant à la sainte Trinité, qui est un seul Dieu. La prière nous fait aussi rentrer en nous-mêmes, qui sommes et vivons dans la chair, l'âme et l'esprit. Toutes les fois que nous sommes éprouvés en ces trois choses, il faut revenir à Dieu, pour que par Dieu et en Dieu nous goûtions enfin le repos [1].

Panigarola trouvait encore de nouveaux rapports à signaler. Une personne de la Trinité intervenant, il était raisonnable que le nombre trois intervînt aussi. Trois affections produisaient la prière du Sauveur, l'amour, la crainte et la tristesse. Il priait principalement pour trois, pour lui-même, pour le collége apostolique et pour l'univers. Il pria trois fois, pour nous affranchir des péchés de pensées, des péchés de paroles et des péchés d'actions, pour nous préserver du commencement dans le mal, du progrès dans le mal, de la consommation dans le mal. Il pria trois fois parce que trois disciples étaient présents, et que l'un d'eux, leur chef, allait le renier trois fois. Il pria trois fois, parce que sa prière avait trois effets : effrayer les démons, secourir les hommes, émouvoir les anges. Il a prié trois fois pour que nous apprenions ou apportions nous-mêmes trois choses dans la prière : la foi, l'humilité, la dévotion [2]; pour que nous persé-

1. Saint Paschase Radbert, *in Matth.*, lib. XII, Bibl. max. v. t. PP., t. XIV, p. 675, K.

2. Panigarola, *Cento ragionamenti*, 1ª p., ragionam. VII, 2ª p.

vérions dans les trois vertus théologales, et que nous triomphions des trois concupiscences[1].

III. Ainsi dans le moindre de ses actes l'Homme-Dieu pensait à mille choses, qui prouvaient de plus en plus son amour pour nous. Les saints cherchent à le lui rendre, et veulent avoir avec lui ce trait de ressemblance. Le pécheur ou l'indifférent est porté à faire machinalement tous ses actes, et, s'il ne pense pas à ses propres intérêts ou à ses plaisirs, il ne pense à rien en les faisant. En ne pensant à rien, il se rapproche de l'animal et de la brute ; il peut dire mieux que Job à la pourriture : vous êtes ma mère, et aux vers : vous êtes mes frères (XVII, 14) ; il descend très-bas dans l'échelle des êtres. Mais le saint monte dans cette échelle, se rapproche des purs esprits par la sublimité de ses intentions en tous ses actes, et dit aux natures angéliques : vous êtes mes sœurs ; à Dieu : vous êtes mon père. Ses intentions en tout ce qu'il dit, en tout ce qu'il fait, en tout ce qu'il souffre, semblent même se multiplier à mesure qu'il s'élève dans la perfection. Il a une intention pour les vivants, il a une intention pour les morts, et à combien de vivants ne voudrait-il pas obtenir quelque grâce conforme à leurs besoins particuliers ! à combien de morts ne cherche-t-il pas à procurer la délivrance ou du moins un peu de soulagement ! Il pense au chef de l'Église, il pense à ses pontifes, il pense à ses prêtres et à ses missionnaires, à ses religieux et à ses fidèles, à ses enfants persécutés et à ses ennemis, aux pécheurs, aux hérétiques, aux infidèles. Ce vaste regard ne lui fait perdre de vue ni sa propre famille, ni ses amis, et son pieux souvenir embrasse tous ceux qu'il aime spécialement. Comme le Cœur de Jésus, le cœur d'un saint est universel dans son amour, et l'on peut comparer

1. Valderama, *Sermons et saints exercices*, tom. II, p. 859, sermon pour l'Oraison du Jardin.

l'un et l'autre au soleil qui jette partout ses rayons comme des regards, et qui remplit toutes ses œuvres de la gloire du Seigneur (Eccli., XLII, 16). Un saint met tout son amour dans chacun de ses actes, et l'on peut toujours dire de lui : il pense à tout ! Oui, il pense à tout réellement, et c'est le privilége de la divine charité de le faire penser à tout l'univers. L'amour profane n'a qu'un cercle étroit dont il ne sort pas ; quelquefois même il concentre toutes nos facultés sur un seul objet, dont la pensée nous obsède et s'oppose à toute autre pensée. C'est encore un privilége de la divine charité de ne point se fatiguer, de ne point s'ennuyer, de ne point se dégoûter de réitérer mille fois en un jour les mêmes intentions, les mêmes élans vers Dieu, les mêmes retours vers le prochain. Une tête, dirigeant un cœur moins riche d'amour, ne résisterait pas à une pareille tension ; et pour s'appliquer comme les saints, il faut aimer comme les saints. Qui aime comme Dieu le Saint des saints ? qui s'applique comme Dieu ? De même que l'astre du jour se réfléchit tout entier dans la plus petite goutte de rosée, Dieu se met tout entier dans le moindre de ses actes. Pourquoi donc cet acte n'aurait-il pas des rapports sans nombre avec les êtres, qui tiennent de Dieu seul tout ce qu'ils ont de bon, de vrai et de beau ?

IV. Saint Hilaire avait vu, dans les trois visites du Seigneur à ses disciples endormis, les signes prophétiques de ce qu'ils seraient eux-mêmes dans l'avenir[1]. Le saint abbé de Corbie, que nous avons déjà cité, l'expliquait ainsi : En visitant trois fois ses apôtres, le Sauveur donnait trois signes figuratifs de ce qui devait arriver. Car pourquoi les aurait-il visités trois fois, s'il n'avait voulu annoncer par là quelque grande chose ? Or, la première fois qu'il revient près d'eux, il les réprimande et les blâme ; la seconde fois,

1. Saint Hilaire, *in Matth.*, cap. XXXI, n° 11.

il se tait ; la troisième fois, il leur dit de dormir et de se reposer. Aussitôt après sa résurrection, dispersés, mis en fuite, défiants et tremblants, ils seront repris et blâmés par le divin Maître, qui daignera leur apparaître. Ensuite, en leur envoyant le Saint-Esprit, il les trouvera encore appesantis par le sommeil de la loi, dont les ténèbres empêchaient leurs yeux de voir toute la clarté de l'Évangile et la liberté de la grâce. Mais dans cette seconde visite le Seigneur ne les traitera point durement, jusqu'à ce qu'ils soient éveillés, de peur que l'amour de la loi ne les arrête trop longtemps, ne retienne leur foi à l'état de sommeil, et ne leur fasse éprouver une espèce de léthargie. Troisièmement enfin, après avoir obtenu de son Père tout ce qu'il demandait, Jésus-Christ leur ordonnera de se reposer avec sécurité dans la lumière de gloire, il les exhortera à dormir du sommeil de la paix, sans courir désormais aucun péril de tomber dans l'infidélité. Car le Sauveur a obtenu par ses prières qu'aucun d'eux ne pût s'écarter de la foi [1].

On lit dans un commentaire sur saint Marc, publié parmi les œuvres de saint Jérôme : Trois fois les apôtres dorment, et trois fois le Seigneur, pendant sa prière, les vient éveiller. Ces trois sommeils nous rappellent les trois morts que l'Homme-Dieu avait ressuscités, le premier dans la maison, le second lorsqu'on le portait au tombeau, le troisième quand il était déjà dans le sépulcre [2], la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, et Lazare, frère de Marthe et de Marie. Cela signifie que Jésus guérit tous les états du pécheur, et nous ramène de tous les degrés du péché. Saint Bonaventure veut encore que cette triple visite du Maître aux disciples signifie que le Seigneur visite trois fois les âmes, en confortant l'irascible par le zèle qu'il communique, en confortant la raisonnable par la lumière qu'il

1. Saint Paschase Radbert, *endroit cité*, p. 576, AB.
2. *In Marc. XIV.*

répand, en confortant la concupiscible par le désir qu'il enflamme[1].

V. Souvent jusque-là le Fils de Dieu avait prié, mais on ne l'avait point vu interrompre aussi souvent sa prière. Cette triple interruption de ses entretiens avec son Père dans le jardin des Olives, doit donc avoir quelque raison particulière et puissante. Peut-être avait-elle pour cause la mélancolie, dont il se sentait alors oppressé par amour pour nous. Le dégoût et l'ennui, la crainte et la tristesse, toutes ses pénibles émotions qui avaient saisi la nature humaine du Sauveur au début de son agonie, n'avaient point cessé d'agir sur son âme pendant sa prière. Nous pouvons d'autant mieux admettre qu'elles produisirent en lui ce qu'elles produisent ordinairement en nous, qu'il les éprouvait dans un degré d'intensité que nous ne saurions porter. Or, les passions de l'appétit sensitif occasionnent des mouvements dans le corps, resserrent et dilatent le cœur, rendent le pouls plus fréquent, changent les couleurs du visage, font parfois dresser les cheveux, accélérer la marche, clignoter des yeux, grincer des dents, trembler des jambes, palpiter, balbutier, etc. Souvent un homme seul, sous l'empire d'une passion ou d'une affection puissante, raisonne avec ses propres pensées, se parle à lui-même, gesticule, agite les mains, remue la tête, et, s'il était assis ou couché, se lève avec impétuosité, fait de grands pas, puis s'arrête tout à coup. De même encore, ceux qui ont la fièvre se tournent tantôt sur un côté tantôt sur l'autre, prennent différentes positions dans leur lit, se font même changer de lit; mais ils portent partout avec eux la cause de leur inquiétude et de leur agitation. Ainsi l'homme passionné ne trouve point de lieu où il soit en repos. La passion ellemême est une fièvre, et la plus ardente de toutes. Mais le

1. Saint Bonaventure, *Exposit. in Luc. XXII*, 43.

Sauveur, puisque nous le considérons ici comme homme, n'était-il pas en proie à plusieurs passions durant son agonie? C'est pourquoi nous le voyons inquiet et agité. Il s'agenouille et il se lève, il va auprès de ses disciples et il en revient, il s'étend sur la terre pour implorer le Maître du ciel, et il se redresse pour faire des reproches à ses apôtres; il recommence trois fois tous ces mouvements.

De même, un arbre vigoureux, soumis à l'action de deux vents contraires, incline ses rameaux tantôt en un sens tantôt en un autre; et un vaisseau, qui est à l'ancre dans la mer, se penche à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, suivant l'agitation des flots. Jésus n'est-il pas pour nous un arbre et un vaisseau, l'arbre de vie dont le fruit nourrit notre âme, et le vaisseau qui nous conduit au port? Il a jeté ses racines profondes, il a jeté son ancre pesante dans la volonté de Dieu, de telle sorte que rien ne peut le détacher de cette volonté, lui faire perdre la résignation et la conformité à la volonté de son divin Père. Mais le vent n'en agite pas moins les rameaux de l'arbre, mais les vagues n'en battent pas avec moins de violence la partie inférieure du vaisseau. Par conséquent les souffles ou les flots de la passion le poussent tantôt vers ses disciples, et tantôt le ramènent aux pieds de son Père céleste. Dans nos peines et nos tristesses, nous trouvons une grande force et une douce consolation à revoir ceux qui nous sont chers. Plus nous les aimons, plus nous désirons les rencontrer ou les voir venir au-devant de nous, pendant que nous sommes dans l'affliction. Mais Jésus-Christ avait-il rien de plus cher au ciel que son Père, en ce monde que ses disciples, que ces trois apôtres qu'il avait amenés avec lui dans le jardin? Il va donc tour à tour de son Père à ses apôtres, et de ses apôtres à son Père. Ainsi, dans une chasse, la bête poursuivie par les chiens jusque dans la tanière où sont ses petits, va et vient des uns aux autres, partagée qu'elle est entre

la fureur qui l'excite à tuer les chiens, et l'amour qui la pousse à veiller sur ses petits. Déjà la meute infernale a enlevé un des disciples, Judas. Le Sauveur veille avec sollicitude sur les autres, il n'ose s'en écarter de peur qu'ils n'aient le même sort. Mais s'il n'écoutait que sa juste colère et son courage, il s'élancerait aussitôt contre les démons et les forcerait à rentrer dans l'abîme; car il est assuré de les vaincre par sa mort. On peut comparer encore Jésus agonisant à cet aigle dont parle Moïse, et qui provoque ses aiglons à voler (Deuter., XXXII, 11). Les ailes des apôtres sont assez grandes, ils peuvent voler d'eux-mêmes, ils peuvent s'élever vers le soleil par la prière, ou tomber sur leur proie par le zèle des âmes. Le bon Maître les provoque donc par ses paroles à prier et à veiller, à monter vers Dieu et à descendre vers les hommes, et lui-même leur en donne l'exemple. Il voudrait les chasser du nid où ils dorment, où ils s'abandonnent à une lâche oisiveté; il voudrait leur faire prendre un vol digne de l'aigle [1].

CHAPITRE XIV

Répétition des mêmes prières.

. Cette répétition s'entend du *transeat*. — II. Du *fiat*. — III. De toute la prière. — IV. Manie de changer ou de multiplier les pratiques de piété. — V. Prier souvent, c'est partager la passion intérieure de Jésus-Christ. — VI. Union de la prière et de la souffrance.

Notre-Seigneur répéta trois fois les mêmes prières, et, suivant l'expression de l'évangéliste, il tint le même discours, *eumdem sermonem dicens* (Matth., XXVI, 44), il répéta les mêmes choses et presque les mêmes paroles.

1. Panigarola, *Cento ragionamenti*, 1ª p., ragionam. XI, p. 1.

I. Cette répétition peut se rapporter au *transeat a me calix iste*, au calice dont il demandait l'éloignement, et dans ce cas l'identité même des termes n'exclurait point toute variété dans les intentions. Par *ce calice* Jésus ne pouvait-il pas entendre tantôt une chose tantôt une autre? On peut du moins admettre, avec le prêtre Candide, qu'il insista chaque fois sur un objet particulier. La première fois il demanda que ce ne fût pas de la main des Juifs qu'il reçût le calice de la passion, puisque c'était des Juifs qu'il tenait sa nature humaine, et qu'ils étaient ses proches selon la chair. La seconde fois il demanda que, si le dessein de son Père et le sien, celui de prendre les Israélites comme bourreaux, ne pouvait être changé, le salut des Gentils s'accomplît par le crime d'Israël. Si je dois boire ce calice, disait-il, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, en sorte que par cet amer breuvage la paix soit accordée sur toute la terre aux hommes de bonne volonté. Si je dois être tué par les Juifs, que dans toutes les autres nations votre volonté s'accomplisse. La troisième fois le Sauveur pria pour que la multitude des nations étant entrée dans l'Église, tout Israël fût aussi sauvé (Rom., XI, 25, 26), pour que le salut des Juifs arrivât après le salut des Gentils[1].

II. Cette répétition peut s'entendre du *fiat voluntas tua* c'est-à-dire de la résignation qui, dans l'expression comme dans le sentiment, était générale et s'étendait à tout, mais qui pouvait admettre quelque variété dans les termes : Que votre volonté soit faite et non la mienne (Luc., XXII, 42); non ce que je veux, mais ce que vous voulez (Marc., XIV, 36); comme vous voulez, et non pas comme je veux (Matth., XXVI, 39). Toutes les prières ne sont-elles pas résumées ou

1. Candidus, *Expositio Passionis*, cap. VIII; Pezius, *Thesaurus anecdotorum novissimus*, t. I, p. 267.

renfermées dans celle-là ? Et n'est-ce pas cette partie de sa prière que répéta surtout Notre-Seigneur ? Car s'il réitérait ses instances, ce n'était point pour éloigner opiniâtrément le calice de sa passion, mais pour conformer entièrement sa volonté à celle de son Père, comme le remarquent saint Augustin et saint Bernardin de Sienne[1]. Bourdaloue disait aussi : Que fait donc notre adorable Maître, retiré dans le jardin de Gethsémani, et se disposant à consommer, par une mort également ignominieuse et violente, le grand ouvrage de notre rédemption ? Il prie, il prie non pas pour une fois, mais jusques à trois fois ; non pas pour quelques moments, mais pendant trois heures entières. Et dans tout le cours de cette oraison si souvent réitérée et si longtemps prolongée, que demande-t-il ? une seule chose, et rien de plus ; une chose pour laquelle il est descendu sur la terre ; une chose qu'il a cherchée dans toute sa vie mortelle, et qu'il ne cessera point de chercher jusques à son dernier soupir : c'est, ô mon Dieu, Père tout-puissant, Père souverainement sage, souverainement juste, souverainement saint, que votre volonté soit faite, et non la sienne. S'il persiste dans la prière, ce n'est pas en vue d'y trouver un soulagement à sa peine, mais dans le dessein d'y prendre de nouvelles forces pour la supporter[2].

Voilà donc cinq circonstances qui rendent plus méritoire cette répétition de la même prière. Le Sauveur soumet sa volonté à celle de Dieu, il la soumet pour ce qui révolte le plus sa nature humaine, il la soumet dans le moment le plus pénible, qui est l'agonie de l'âme, il la soumet sans éprouver ni demander aucune consolation, il la soumet non de la voix, non du cœur seulement, mais en pratique, dans sa

1. Saint Augustin, *Quæstionum evangeliorum*, lib. I, q. XLVII. — Saint Bernardin, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. II.

2. Bourdaloue, *Exhortation sur la prière de Jésus-Christ dans le Jardin*, 1re partie.

conduite et ses actes. Nous, au contraire, nous ne répétons volontiers que le *transeat* de la répugnance : loin de moi cette épreuve, loin de moi ce mépris, loin de moi cette douleur ! Jésus agonisant l'a dit, mais en ajoutant chaque fois le *fiat* de la soumission. Nous n'aimons à répéter que la première partie de sa prière, et non la seconde qui est plus importante. Le bon Maître nous condamne, mais en même temps il nous console, puisque les répétitions mêmes qu'il fit prouvent qu'il ne fut pas plus que nous exaucé du premier coup. Par ses délais Dieu nous apprend à estimer la grâce que nous sollicitons. S'il nous exauçait de suite, ses dons auraient moins de prix à nos yeux. Ne soyons donc pas troublés par ces retards ; mais, après avoir demandé dans le lieu saint, au pied des autels, pendant la messe ou après une fervente communion, réitérons nos instances dans le silence de notre chambre ou de notre oratoire, en nous prosternant devant le crucifix ou quelque pieuse image. Si nous prions dans l'église, nous édifions la communauté des fidèles ; si nous prions dans la solitude, nous échappons à la vaine gloire. En commun prions pour les besoins de la grande famille chrétienne, en particulier prions pour nos besoins personnels ; ou plutôt répétons en secret les prières qui se font en public pour notre mère la sainte Église, pour notre père le vicaire de Jésus-Christ, pour nos frères défunts, mourants, égarés ou malheureux. Dans une famille bien unie, après avoir prié en commun pour un membre malade, chacun ne lui témoigne-t-il pas encore son amour en priant secrètement pour lui ?

III. Cette répétition se rapporte à l'ensemble, et s'entend de toute la prière de Notre-Seigneur. Il la répéta plusieurs fois intégralement, et voulut nous apprendre ainsi à persévérer dans nos demandes, à les renouveler même avec une constance toujours plus grande. Car notre insistance finit par obtenir ce qui pourrait être refusé à notre indignité. Par

ses répétitions, dit saint Charles Borromée, Jésus nous enseigne combien le Seigneur estime la constance dans la prière. Cette importunité le réjouit merveilleusement. S'il diffère de nous accorder ses dons, son motif ordinaire est de nous les faire demander plus souvent et plus instamment. Lors même qu'il prolonge trop longtemps le délai qu'il met à nous exaucer, nous ne retirons pas peu de fruit de notre persévérance à le prier [1]. Cette obligation de persévérer ne dépend point du succès de nos prières, et elle est en quelque sorte plus grande lorsque l'événement semble prouver que nous sommes éconduits. La foi, l'humilité, le respect et la confiance préparent les grâces, mais c'est la persévérance qui nous les obtient. Le cœur de Dieu est toujours touché par l'humble accent d'une piété sincère, mais souvent il n'est vaincu que par une sainte importunité. Quand notre prière ne serait d'aucune utilité pour les autres, elle nous serait encore utile à nous-mêmes ; car il en est de la prière comme de la paix qu'on souhaite au prochain et dont le Sauveur a dit : Si les autres en sont dignes, votre paix viendra sur eux ; s'ils n'en sont pas dignes, votre paix vous reviendra (Matth., x, 13).

Nous ne nous offrons à Dieu qu'en tremblant, nous sommes toujours près de rétracter notre sacrifice, nous avons besoin d'un secours continuel pour le terminer avec courage, et nous sommes jusqu'au dernier moment en péril de nous affaiblir. Ce fut donc pour nous instruire que Jésus agonisant répéta plusieurs fois toute sa prière. Il voulait nous montrer qu'une première résignation, une première acceptation du calice, ne suffit pas à notre égard, et que nous devons réitérer souvent les protestations de notre obéissance, avec les prières qui peuvent seules nous obtenir cette conformité. Le Fils de Dieu ne s'était-il pas pleinement

1. Saint Charles Borromée, *Homil.*, hom. CVIII, 1e p.

soumis dès la première fois, et son sacrifice n'avait-il pas été sans réserve? Cependant il réitère les mêmes instances, pour s'entretenir dans ces heureuses dispositions. Pourquoi donc nous, qui sommes si changeants et si faibles, ne réitérerions-nous pas les mêmes exercices de piété, la méditation, l'examen, la confession, la visite et la communion? Inspirée par son divin Époux, l'Église ne nous fait-elle pas répéter souvent les mêmes prières, les mêmes oraisons, les mêmes psaumes? Les litanies et le chapelet ne se composent que de répétitions. C'est la manne qui tombe toujours la même, pendant que nous sommes dans le désert de cette vie. Les Israélites se dégoûtèrent de cette manne; mais, si nous le voulons, elle aura pour nous en elle-même tous les goûts agréables et toutes les délices (Sap., XVI, 20). Ce sont ces délices et ces goûts, qui se diversifient selon les besoins ou les dispositions des âmes, que les chrétiens doivent chercher dans leurs prières, plutôt que le charme des paroles et la nouveauté de la doctrine. Cette nouveauté, ce charme excite la curiosité, pique l'esprit, occupe et distrait l'intelligence, et par là même empêche le cœur de recueillir toutes ses forces pour s'enflammer, pour monter vers notre Père céleste sur les ailes de feu de l'amour filial. L'âme est retenue sur la terre, quand elle devrait s'élever vers les cieux. D'ailleurs changer souvent de prières prouverait qu'on est remuant, inquiet, volage, inconstant, incapable d'une sérieuse application. L'oraison de Jésus agonisant est invariable, dit saint Bernadin de Sienne, et nous montre le modèle à suivre dans nos prières pour que notre esprit ne se répande pas sur beaucoup de choses; car varier les demandes est l'indice d'un esprit instable[1].

IV. Mais, s'il rassure par son exemple les âmes simples qui ne savent que répéter l'oraison dominicale et la salu-

1. Saint Bernardin de Sienne, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. II.

tation angélique, le divin Maître blâme cette manie de changer ou de multiplier les pratiques de piété, qui paraît être assez commune à notre époque. Un grand nombre de personnes dévotes encore aujourd'hui justifient ces paroles d'un religieux du XVIIe siècle : « Voilà cette foule différente de prières et de pratiques, où tant de gens se jettent sans ordre et sans aucune règle. Toutes ces choses sont louables en elles-mêmes. Ah ! Dieu me garde que je les condamne, puisqu'elles sont autorisées de l'Église. Je dirai plutôt pour les appuyer, qu'il est besoin d'y apporter toute cette grande variété, afin de soulager les esprits de l'ennui qui se glisse facilement dans les prières et dans la dévotion ; que la diversité et la multitude de nos misères demande aussi cette variété de remèdes, pour en recevoir plus doucement la guérison ; que cela même se peut dire être une invention inspirée par le Saint-Esprit, afin d'en donner à tous les différents génies selon leurs différentes inclinations. Mais avec tout cela il me semble qu'il ne faut pas laisser de dire que ceux, qui se chargent à la fois de cette grande diversité et de prières et de pratiques, ne sont pas exempts de beaucoup d'illusions. Savez-vous bien ce que veut dire la grande diversité de tous ces exercices, où se plaisent la plupart? Ce n'est qu'une pure impatience de nature qui veut toujours courir à cent choses, qui ne peut s'arrêter et se captiver à quelqu'une en particulier, et qui n'aime rien tant que la nouveauté. Ce n'est donc pas l'effet d'une faim des choses de Dieu, comme il se pourrait penser, laquelle fait qu'on va à tout ce qui est bien, un bien particulier n'étant pas assez pour la grandeur de son activité. Mais c'est l'instabilité de cette même nature qui, par la légèreté qui lui est naturelle, puisqu'on lui veut donner malgré elle de la dévotion, remue toujours, s'impatiente et s'ennuie, pour passer sans cesse à de nouveaux changements de quelques saints exercices. O que cette occupation diverse de pratiques et de priè-

res vocales fomente la paresse de l'intérieur, qui s'y endort facilement et qui s'en repose sur tout ce bruit et cette activité de l'extérieur ! Il en devient incapable des choses spirituelles, soit par la cessation de ses opérations qu'il semble oublier, soit par l'amour d'un mauvais repos après avoir laissé tout le soin à Marthe qui ne fait que parler, que remuer et que courir. En vérité cette occupation diverse et tumultuaire de pratiques et de prières vocales, est bien dommageable à la vie intérieure, puisque cette vie y trouve ainsi sa perte dans la paresse de l'esprit[1]. »

On doit cependant faire une distinction. S'il est des pratiques qui sont une charge, il en est d'autres qui sont un soulagement. Sont une charge celles qui prennent notre temps, en nous imposant ce que nous ne faisions pas déjà. Sont un soulagement celles qui ne nous font rien faire de plus, mais nous aident à mieux faire ce que nous faisions déjà, soit en dirigeant notre intention, soit en excitant notre ferveur. Toutefois les unes comme les autres nous deviennent nuisibles, dès qu'elles favorisent en nous cette paresse de l'esprit qui met obstacle à notre persévérance dans les mêmes prières, à nos progrès dans l'oraison, à notre perfection dans la vie contemplative. Pour mener la vie de Marie assise aux pieds de Jésus, il faut beaucoup d'application et d'activité d'esprit. Pour prier souvent, pour répéter les mêmes prières avec attention et persévérance, il faut veiller avec le Sauveur plus fidèlement que les apôtres, il faut partager plus généreusement les douleurs de sa passion. Prier c'est souffrir, comme lui-même l'expliquait à une âme fervente :

V. « Savez-vous ce que c'est que la souffrance que Dieu envoie à l'homme ? Ce n'est rien autre chose qu'une sépara-

1. Guilloré, *Œuvres spirituelles*, t. IV, liv. I, traité VI, Des illusions des prières vocales et des pratiques, chap. II.

tion d'une partie de l'homme que Dieu s'est choisie, qu'il veut pour lui, mais qu'il ne veut qu'autant que l'homme la lui offrira. Savez-vous ce que c'est que la mortification que l'homme s'impose à lui-même? Ce n'est rien autre chose que la séparation d'une partie de ce qui lui appartient, dont l'homme se défait pour l'offrir à Dieu. Voilà la souffrance, la mortification, telle que le chrétien devrait l'envisager. Savez-vous ce qu'opère la mortification ou la souffrance? Elle prend ainsi peu à peu, et partie par partie, ce qui est de l'homme, ce qui appartient à l'homme; elle le donne à Dieu, et quand elle lui a donné tout l'homme, l'homme par la souffrance se trouve entièrement uni à Dieu. Vous ne comprenez pas comment la prière est une pénitence, un jeûne, une mortification; comment la prière ne fait qu'une seule chose avec la souffrance et la douleur. Il en est pourtant ainsi. Je vous ai dit que la mortification était la séparation d'une partie de soi-même pour l'offrir et la présenter à Dieu; que la séparation d'une partie de son corps pour l'offrir à Dieu était chose parfaite, que la séparation d'une partie de son âme était chose encore plus parfaite. Or, qu'est-ce que la prière? Prier, n'est-ce pas se séparer complétement de soi-même, reconnaître qu'on n'est rien pour s'adresser à Dieu et s'unir à lui? Prier, n'est-ce pas prendre tout son corps et toute son âme pour l'offrir en holocauste à Dieu? Prier, n'est-ce pas s'humilier, n'est-ce pas renoncer à soi pour aller à Dieu, embrasser Dieu, recourir à Dieu? Or, tout renoncement est une peine, tout sacrifice un labeur. Pour prier, il faut se faire violence, à cause de l'inclination que le péché a mise dans l'homme et qui tend à le séparer de Dieu, à l'éloigner de Dieu, à lui faire oublier Dieu. Quand on prie, au contraire, on se rappelle Dieu, puisque c'est lui qu'on prie; on se le rappelle avec tout ce qu'il y a en lui de bonté, de miséricorde et d'amour; quand on prie, on se rapproche de Dieu par l'esprit, par le cœur, par tout son

être ; quand on prie, on se met à genoux devant lui pour lui demander ses bienfaits et ses grâces ; quand on prie, on s'unit à Dieu, parce que la prière est dictée par la confiance et par l'amour, et que l'amour et la confiance sont les liens merveilleux qui unissent Dieu et l'âme. Agir ainsi, c'est-à-dire prier, c'est donc lutter contre son inclination ; c'est lutter non-seulement avec les forces du corps, mais encore avec celles de l'âme. C'est se sacrifier, c'est se mortifier, c'est faire pénitence, et de toutes les pénitences, la prière est la plus agréable à Dieu. Savez-vous pourquoi ? Parce que si la prière ne fait qu'un avec la mortification et la souffrance, attendu qu'elle est elle-même souffrance et mortification, la mortification et la souffrance n'ont de vie et de mouvement que par la prière. Faites pénitence, mortifiez-vous, mais ne présentez point à Dieu, par l'élan de votre cœur ou de votre âme, vos pénitences et vos mortifications, elles ne vous serviront de rien. Vous aurez là des victimes, il est vrai, mais non des victimes pour Dieu, parce que le feu du ciel, c'est-à-dire la prière, ne sera point venu les consumer[1]. »

Ces paroles étaient adressées à une pauvre fille, qui menait la vie active et n'avait pas encore quitté le monde. Combien plus pour les religieux qui mènent la vie contemplative, la prière est-elle une participation aux souffrances de Jésus-Christ ! Sainte Thérèse nous le donnait à entendre lorsqu'elle écrivait : « Gardez-vous de croire que les croix des contemplatifs soient plus légères que les vôtres. Certes, si j'en juge par ce que j'ai vu et ce qu'ils m'ont dit, elles sont tout autrement pesantes. Vous seriez saisies d'effroi si Dieu vous montrait la manière dont il les traite. Je connais ces deux états : je sais que les tribulations par lesquelles Dieu fait passer les contemplatifs sont intolérables,

1. Marie Lataste, *Des épreuves et des mortifications*, n° 5.

je tiens pour très-certain qu'il leur envoie des croix beaucoup plus grandes qu'aux autres. Le chemin par lequel il les mène est si âpre et si rude, que souvent il leur arrive de se croire égarés, et d'être tentés de revenir sur leurs pas pour retrouver leur route. Ceux qui sont dans la vie active s'imaginent sans doute, dès qu'ils sont témoins de quelque faveur accordée aux âmes élevées à la contemplation, qu'il n'y a dans cet état que douceurs et délices ; et moi je dis que peut-être ils ne pourraient supporter, durant un seul jour, les souffrances qui sont ordinaires chez les contemplatifs. Considérez les enseignes dans les batailles : ils ne se battent point, il est vrai, mais ils courent un plus grand péril, et ont besoin d'un plus grand courage ; sans parer les coups de l'ennemi, ils doivent porter le drapeau, et se laisser plutôt mettre en pièces que de l'abandonner. De même les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups, sans en rendre aucun : leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, et de tenir toujours la croix élevée, sans qu'au milieu des plus grands périls ils l'abandonnent, ni qu'ils laissent paraître la moindre faiblesse au sein de la souffrance. C'est dans cette vue que Dieu leur donne un emploi si honorable. Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront. Les enseignes abandonnent-ils leurs drapeaux, la bataille est infailliblement perdue. De même les contemplatifs cessent-ils de répondre par leurs œuvres au rang qu'ils occupent, les personnes encore peu avancées dans la vertu se troublent et se découragent[1]. »

Ainsi contracter l'habitude de la prière, c'est contracter l'engagement de suivre Jésus-Christ dans sa passion. Et quelle est cette passion qu'on partage? Ce n'est point ordinairement la passion extérieure et sanglante, mais la pas-

1. Sainte Thérèse, *Le chemin de la perfection*, chap. XIX.

sion intérieure et mystique, c'est-à-dire l'agonie. On ne comprend point la prière, jusqu'à ce qu'on ait compris son union avec la souffrance morale.

VI. Pourquoi le Seigneur a-t-il dit : Il faut toujours prier et ne jamais se lasser (Luc., XVIII, 1)? Parce que les membres ne peuvent avoir part à la gloire de leur chef, qu'après avoir eu part à ses souffrances. Mais le plus souvent il nous dispense de porter ostensiblement sur notre chair les stigmates de sa passion et les signes de sa mort; il nous dispense quelquefois de nous infliger à nous-mêmes aucune pénitence corporelle; il peut encore tenir éloignées de nous les épreuves qu'il envoie d'ordinaire à ses serviteurs. Il est une souffrance dont il ne nous dispensera jamais, c'est la prière. Il ne veut pas que ses disciples soient poursuivis avec lui, il va intercéder pour eux auprès de ses ennemis (Joan., XVIII, 8, 9). Il leur avait recommandé de veiller et de prier, il va les dispenser de cette veille : Dormez maintenant et reposez-vous (Matth., XXVI, 45) ; mais il ne leur dira jamais : Ne priez plus, ne priez pas. Quand toutes les autres manières de participer à la passion du Fils de Dieu nous feraient défaut, la prière fréquente suffirait à nous donner une large part à ses douleurs et à son agonie.

Pourquoi le pécheur obstiné consent-il si difficilement à prier? Parce qu'il sent que la prière conduit logiquement à la conversion, que prier c'est s'engager à mieux vivre. « Prier, a dit Massillon, c'est connaître sa misère, c'est avouer à son Dieu son injustice, c'est soupirer après la grâce d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Être Suprême, c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle, c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire ; c'est avancer dans la pratique des vertus

chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs[1]. » Aussi le monde est-il exigeant et sévère à l'égard de certaines personnes dévotes, qui vaquent à l'oraison et prolongent leurs exercices de piété, mais qui n'en deviennent ni plus parfaites, ni plus charitables, ni plus patientes. Il sent qu'il y a de l'inconséquence à prier beaucoup sans vouloir souffrir un peu, à s'entretenir avec un Dieu qui est tout amour sans se montrer plus aimable et plus aimant, à toujours demander aux habitants du ciel sans rien accorder aux habitants de la terre.

Pourquoi les âmes vertueuses, lorsqu'elles sont éprouvées ou tentées, s'appliquent-elles davantage à la prière? Parce que, dit saint Bernardin, c'est par la prière, de la prière et dans la prière que toute notre vertu, toute notre action se fortifie et s'accroît, et que la tentation qui peut encore nous assaillir ne peut plus nous vaincre. Par ce motif le divin Maître a recommandé à ses disciples non-seulement la vigilance, mais aussi la prière[2]. Lorsqu'une troupe de rusés voleurs attaque une maison, il ne suffit pas que quelqu'un veille au dedans, il faut qu'un cri parte de l'intérieur et appelle les voisins au secours. Les voleurs s'enfuient dès que de nombreux amis viennent garder la maison. De même quand les esprits infernaux nous attaquent par la tentation, la prière est le cri de l'âme, cri poussé vers Dieu, vers Marie, vers les anges et les saints qui sont toujours près de l'âme en péril. Le démon entend ce cri, comme le Seigneur l'entend ; mais le démon l'entend pour se hâter de fuir, et le Seigneur pour accourir à notre secours avec tous nos célestes amis. Le serviteur qui, voyant un voleur pénétrer dans la maison de son maître, garderait le silence, paraîtrait ainsi favoriser le premier et trahir

1. Massillon, *IIe sermon sur la Prière*, 1re partie.
2. Saint Bernardin de Sienne, *endroit cité*.

le second : de même si notre âme ne pousse pas un cri, ne fait pas entendre une prière, quand les épreuves fondent sur nous, quand les tentations nous envahissent, elle favorise le voleur qui est Satan, elle trahit le maître qui est Jésus-Christ. Ayons donc, dans l'adversité comme dans la prospérité, la sainte habitude de la prière, afin de pouvoir nous rendre comme David ce témoignage : Dans toutes mes tribulations j'ai crié vers le Seigneur (Ps., CXIX, 1).

Pourquoi les âmes vulgaires abandonnent-elles si facilement l'habitude de la prière? Parce qu'elles ne savent pas souffrir et ne veulent pas se faire violence. Prier leur semblait un moyen d'échapper à la tribulation, au calice d'amertume, à la croix ; elles ne cherchaient dans la prière qu'un refuge contre la douleur. Elles ont cessé de prier dès qu'elles ont éprouvé que le temps de la prière est souvent pour nous le temps de l'agonie, tant nous y sommes exposés, soit comme les disciples, à la sécheresse, à l'aridité, à la tentation, au sommeil ; soit comme le Maître, à la tristesse, à l'ennui, au dégoût, à l'accablement, à l'humiliation d'un refus réitéré, à toutes les souffrances morales. Quant à moi, ô mon Dieu, je vous bénis de m'avoir fait boire plus abondamment au calice d'amertume, par la prière même que je vous adressais pour le détourner. Je vous bénis de m'avoir fait tenir plus fidèlement compagnie à mon Sauveur en sa passion, par le soin même que j'avais de me précipiter dans vos bras pour fuir cette épreuve. Ah! désormais, comme votre Fils en sa sainte agonie, je veux être tout à la fois un homme de prière et un homme de douleur. Au milieu des agitations de ce monde, mon cœur se balancera toujours devant vous comme un encensoir, que vous remplirez de brûlantes douleurs en guise de charbons enflammés, mais où je mettrai la prière comme le grain d'encens, dont la douce vapeur montera vers vous en embaumant les hommes (Ps. CXL, 2). La prière n'est-elle pas le parfum de la douleur?

CHAPITRE XV

Répétition des mêmes visites.

I. Contraste du Maître avec les disciples qui dorment. — II. Le Maître éprouve l'anxiété d'une mère. — III. Fruits tardifs de ses visites réitérées. — IV. L'humilité pour nous-mêmes. — V. La charité pour les autres. — VI. Jésus réitérerait volontiers pour nous toute sa passion. — VII. Sachons réitérer pour lui nos actes et nos prières.

I. Quel contraste entre le Maître et les disciples ! Ils dorment et il veille ; ils se reposent et il sue du sang ; ils n'ont souci de rien et il pense au monde entier ; ils ne tiennent aucun compte de ses recommandations, et il ne cesse de leur témoigner sa sollicitude ; ils ne le visitent pas dans son agonie et il les visite dans leur sommeil. O suprême négligence ! O suprême tendresse ! Le Maître interrompt ses entretiens intimes avec son divin Père, pour s'occuper de ses disciples, et les disciples ne daignent pas interrompre leur sommeil pour écouter leur Maître. Il les reprend et ils dorment, il les excuse et ils dorment, il les éveille et ils se rendorment. Où trouver un souvenir plus persévérant et un oubli plus opiniâtre ? Les apôtres ressemblent à ces oiseaux de nuit qui, plus le soleil les visite par ses rayons et leur prodigue sa lumière, plus ils s'enfoncent dans les ténèbres ; ils ressemblent à ces rochers qui restent durs et secs au milieu d'une eau claire et limpide ; ils ressemblent au sable qui couvre le rivage de l'Océan, et qui est d'autant plus stérile que l'onde amère le baigne plus souvent. Ils ressemblent à Jonas. Pendant que le vaisseau était agité par la plus horrible tempête, le prophète dormait, malgré le péril, malgré les cris des passagers et des matelots (Jon., I, 5) : les apôtres

sont plongés dans un long et profond sommeil, pendant que le vaisseau de notre salut est ébranlé par les secousses de la plus affreuse agonie, pendant que la rage du traître Judas essaye de l'engloutir dans les flots de haine, qu'elle soulève contre lui chez les Juifs. Plus tard Jonas s'endormit sous l'ombrage que lui offrait une plante voisine de Ninive ; mais un ver par sa morsure fit mourir cette plante en une nuit (Jon., IV, 7). Les disciples se reposent à l'ombre de Jésus-Christ, qui est la plus belle et la plus utile de toutes les plantes ; mais ils ne prennent pas garde que Judas, à la faveur de la nuit, attaque cette plante par sa morsure et va la faire mourir. Elle est déjà toute abattue par la crainte et par la souffrance ; ils dorment au lieu de la défendre contre ce ver corrupteur. Hélas ! à quelles ardeurs de la tentation ne vont-ils pas être bientôt exposés ? Ils en seront même brûlés quand Jésus ne les protégera plus de son ombre[1].

II. En attendant, le Fils de Dieu nous montre, par la répétition de ses visites aux trois apôtres choisis, qu'il éprouve les douleurs et l'anxiété d'une mère. Il va de son Père à ses disciples, il retourne de ses disciples à son Père, il manifeste à différentes reprises une espèce d'agitation et d'inquiétude, qui nous laisse entrevoir ce que nous coûtons à sa charité. Il se compara dans l'Évangile à une poule qui rassemble ses petits sous ses ailes (Matth., XXIII, 37) ; mais nulle part il ne témoigna l'affection, la sollicitude, la tendresse de la poule, comme il le fait ici. Il ne peut perdre de vue ses chers disciples, il est en peine pour eux, il les réveille, il les excite à prier, à prendre leur essor vers Dieu ; et tout dans ses mouvements, ses actions, ses paroles, imite l'inquiétude et la sollicitude d'une mère.

III. Le succès de ces soins réitérés devait être un jour très-grand et très-étendu. Si la première visite du Maître

1. Panigarola, *Cento ragionamenti*, 1ª p., ragionam. XI, pª p.

eût entièrement dissipé l'assoupissement des disciples, le nôtre nous serait demeuré inconnu. S'il n'avait fallu qu'un mot pour les faire veiller et prier, nous n'eussions pas su de quelle source devaient venir la vigilance et la prière. C'est aux visites répétées, c'est aux exhortations du Sauveur qu'il faut attribuer la prière, la vigilance, le courage et l'humilité des apôtres, depuis sa résurrection et la descente du Saint-Esprit. Nous ne pouvons être réveillés que par une grâce puissante, qui agisse sur l'esprit et sur la volonté. Celui qui distribue cette grâce comme il lui plaît, voulut la mériter pour nous ; et ce fut ordinairement par des humiliations qui paraissaient y être opposées, qu'il la mérita. N'est-ce pas en semant sur une terre ingrate, qu'il a rendu féconde l'Église chrétienne ? N'est-ce pas presque toujours par des moyens contraires qu'il fait triompher sa grâce ? Ainsi, par des visites qui parurent infructueuses à l'égard de ses apôtres, par des exhortations qu'ils négligèrent, il mérita pour eux l'application et la ferveur dans la prière, l'humble sentiment de leur faiblesse, et une force invincible dans les plus terribles épreuves. Dès lors le temps de la persécution est devenu le temps de la prière, non-seulement parce que les fidèles ont compris que c'était par la prière qu'ils devaient s'y préparer, mais parce que la persécution elle-même est devenue pour eux un attrait vif et sensible qui les y porte ; et qu'au lieu de l'assoupissement où la tristesse avait jeté les apôtres, elle excite l'âme, la réveille, l'enflamme, pour chercher dans la prière, non-seulement la force dont elle a besoin, mais l'intime consolation que son cœur désire [1].

Nous devons recueillir encore deux autres fruits de ces visites répétées, l'humilité pour nous-mêmes et la charité pour le prochain.

1. Duguet, *Explication....*, VII[e] p., chap. XII, art. III, n[os] 1, 3, 4, 5 ; — art. IV, n° 1.

IV. Nous eussions ignoré la pesanteur et l'engourdissement de notre cœur, si une visite extérieure de Jésus-Christ n'en eût été le remède. Il fallait, pour nous convaincre de notre lenteur et de notre insensibilité, qu'il nous avertît souvent dans la personne de ses apôtres, qu'il vînt troubler notre sommeil, qu'il y mêlât des reproches paternels, qu'il se donnât la peine, à différentes reprises, de quitter le lieu où il priait, pour nous exciter à prier avec lui, et que tous ses soins parussent inutiles, afin que nous connussions combien nous sommes charnels, combien nous sommes éloignés d'entrer par nous-mêmes dans le mystère des douleurs et des dispositions intérieures de Jésus agonisant, combien le véritable esprit de prière nous est étranger, combien nous devons peu compter sur une certaine activité passagère dont nous nous sentons quelquefois animés[1]. N'était-il pas nécessaire que les dispositions naturelles et la faiblesse des apôtres fussent connues, et qu'elles servissent à représenter les nôtres? Autrement les dons de Dieu n'auraient-ils pas caché leur infirmité, et par conséquent la nôtre? Une guérison anticipée ou trop prompte ne les aurait-elle pas exposés, et nous avec eux, à l'orgueil et à l'ingratitude, vices plus dangereux et plus indignes de compassion que la faiblesse? Mais en voyant les apôtres si présomptueux avant la tentation, si négligents et si endormis au lieu de s'y préparer, si timides et si lâches quand il faut la combattre, en les voyant, dis-je, dans ces trois états tels que l'Évangile les représente, on ne peut pas se fermer les yeux sur leur faiblesse, ni par conséquent sur la nôtre[2].

Pour mieux nous tenir en cette humilité, Dieu nous visite souvent nous-mêmes par les afflictions, et ce n'est pas sans motifs que nous appelons nos épreuves des visites du Seigneur. Ces visites ont pour but, à notre égard, comme à

1. *Ibid.*, chap. XI, art. IV, n° 9.
2. *Ibid.*, chap. XII, art. III, n° 2.

l'égard des disciples endormis, de ranimer notre ardeur au service de Dieu. Jésus ne laissa point ses disciples tranquilles, il les fit trois fois sortir d'un sommeil funeste, avant-coureur d'une chute plus funeste encore. Or la bonté de Dieu tient la même conduite à notre égard. Il ne permet pas que nous nous endormions tranquillement dans la tiédeur et le péché. Il nous visite souvent par les disgrâces, les humiliations, les infirmités; il arrête le cours de nos prospérités, traverse nos desseins, déjoue nos intrigues, répand de l'amertume sur nos plaisirs, nous réprimande par les remords cachés de la conscience, nous effraye par la certitude de la mort, la sévérité de ses jugements, l'horreur de ses châtiments, et nous stimule ainsi à la vigilance et à la prière. Mais nous, hommes d'intérêts et de plaisirs, semblables aux apôtres qui réveillés par Jésus-Christ retombent dans leur sommeil, nous ne secouons un instant la torpeur de notre âme que pour nous abandonner à une léthargie plus profonde, qui nous fait entièrement oublier nos intérêts spirituels[1].

V. Enfin quel fruit de charité pour les autres ne devons-nous pas recueillir de ces visites réitérées? Le très-vigilant Pasteur, dit Marie d'Agréda, agit ainsi pour apprendre par son exemple aux prélats de son Église quel soin ils doivent avoir de ses brebis. Car, si le Seigneur Jésus a, pour s'en occuper, interrompu une prière si importante, il est facile d'en conclure ce que les prélats doivent faire, et combien ils sont obligés de préférer le salut de ceux qui leur sont soumis à tout autre intérêt[2]. Qu'ils interrompent leurs prières pour aller instruire ceux qui sont confiés à leurs soins, et qu'ils retournent à leurs prières après les avoir instruits. Ils sont pasteurs et brebis : ils distribuent ce qu'ils ont reçu, mais ils doivent le recevoir avant de le distribuer. Ils répandent

1. Ventura, *Conférences sur la Passion*, IVe conf., IIe p.

2. Marie d'Agréda, *La Cité mystique*, IIe part., liv. VI, ch. XII, n° 1217.

d'une main ce qu'ils demandent de l'autre. Ils sont pères de famille, mais en même temps pauvres et mendiants. Les miettes mêmes des pains qu'ils distribuent ne sont pas à eux. Ils peuvent mourir de faim en nourrisant les autres. Ils sont le canal et non la source. S'ils n'ont pas soin de se désaltérer eux-mêmes, en buvant les premiers de cette eau céleste qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, ils ne font que s'épuiser en ne retenant rien pour eux, et ils demeurent secs et stériles pendant qu'ils arrosent les autres. Il faut qu'ils écoutent Dieu dans la prière, pour ne dire aux hommes que ce qu'ils ont appris de lui. Il faut qu'ils demandent à Dieu le succès et le fruit de ce qu'ils ont dit aux hommes, parce que lui seul peut le multiplier et le bénir. Ils sont ordinairement tentés de découragement, lorsque leurs instructions et leurs prières sont sans effet, qu'il parlent à des hommes endormis, qu'ils sont seuls à veiller et à prier, et qu'aucun de ceux qu'ils tâchent d'exciter ne profite de leurs soins. Mais l'exemple du divin Maître leur apprend à redoubler leurs prières, à proportion de ce que ceux qui leur sont confiés se montrent plus indifférents ou plus endormis. S'ils priaient eux-mêmes, ils auraient moins besoin qu'on priât pour eux ; s'ils veillaient, on pourrait accorder quelque chose à son propre sommeil et à son repos. C'est parce qu'ils dorment et qu'ils sont muets devant Dieu que leurs pasteurs ne peuvent se taire ni se reposer ; car, si de part et d'autre on vient à s'endormir, que ne fera point l'ennemi du troupeau et du berger pendant ce funeste sommeil[1] ?

Jésus-Christ savait bien en quel état il trouverait ses disciples, et que la seconde visite paraîtrait aussi inutile que la première. Mais il voulait instruire les pasteurs et les consoler : les instruire, en allant troubler le sommeil et la fausse paix de ses disciples ; les consoler, en leur montrant

1. Duguet, *Explication....* VII[e] partie, chap. XI, art. I, n[os] 2, 3, 4.

par son exemple que le succès ne répond pas toujours aux soins les plus assidus. C'est peu, ce semble, de réveiller pour un moment des hommes endormis ; mais le mal serait encore plus grand si on ne les réveillait jamais. Ces intervalles, quoique fort courts, sont comme les éclairs qui percent les ténèbres d'une sombre nuit. Il ne faut pas les regarder comme un réveil sérieux ; il faut, au contraire, s'en défier, comme de ces mouvements faibles et passagers que des hommes, appesantis par le sommeil, font quelquefois quand on les excite. Mais ils peuvent être considérés comme des signes qu'on n'est pas accablé par une léthargie mortelle, ni par une funeste apoplexie. Ces réveils, s'ils sont rendus plus fréquents, pourront même devenir continuels. Ce fut pour exhorter ses ministres au travail, ce fut pour les consoler de ce que leur travail paraît souvent inutile, que le Sauveur alla plusieurs fois interrompre le sommeil de ses apôtres, et permit néanmoins qu'ils y retombassent dès qu'il les avait quittés. Il suspendait à dessein le fruit de ses visites, pour nous apprendre à ne pas désespérer du succès parce qu'il est différé [1]. Quelle consolation et quelle instruction tout ensemble pour les prêtres zélés qui donnent des missions dans les campagnes et dans les villes ! Ils réveillent les âmes endormies et font du bien, quand même ce bien n'est pas durable, quand même il n'est pas immédiat. Mais il faut aussi qu'ils soient des hommes de prière et que, comme Notre-Seigneur, ils sortent de l'oraison pour aller visiter les pécheurs, et remplissent par l'oraison l'intervalle entre ces visites.

Quand Jésus agonisant interrompt sa prière, dit saint Bernardin de Sienne, c'est pour faire une pieuse et utile action. Il va fortifier ses apôtres, qu'il savait être faibles dans le combat. Car il faut quelquefois interrompre l'oraison

1. Duguet, *ibid.*, art. IV, n°s 5, 6, 7.

pour l'utilité du prochain, surtout quand s'élèvent des guerres spirituelles, de peur qu'un invisible combat ne soit livré à l'improviste par nos ennemis invisibles dans le camp spirituel. Si Jésus interrompt sa prière, ce n'est donc pas qu'il soit ennuyé de faire oraison, mais c'est qu'il veut pourvoir et remédier à la faiblesse d'autrui [1]. Ne devons-nous pas aussi interrompre quelquefois nos exercices de piété, pour pratiquer les bonnes œuvres? L'Église nous en donne l'exemple, comme son divin chef. Elle est militante et n'a pas toujours les mains levées vers le ciel; mais elle les abaisse souvent vers la terre pour combattre les ennemis de Dieu, panser les blessés et secourir les indigents. Elle divise même les Heures Canoniales afin que, dans un même jour, ses ministres passent plusieurs fois de l'action à l'oraison, et de l'oraison à l'action. Ni la crainte, ni la tristesse, ni le dégoût, ni l'ennui, ni toutes les choses que le Sauveur éprouva dans son agonie, ne peuvent nous dispenser de la charité pour le prochain, des soins à donner à son âme. Les bonnes œuvres font diversion à la mélancolie, et il est un grand nombre de personnes affligées, de veuves chrétiennes, qui se consoleraient elles-mêmes en consolant les autres, si elles s'occupaient activement de faire et de répandre le bien. Mais il leur faudrait se donner du mouvement, recommencer les mêmes démarches et les mêmes discours, réitérer les mêmes avances, renouveler les mêmes efforts, répéter les mêmes tentatives pour convertir ce pécheur, pour instruire cet enfant, pour soulager ce malheureux, pour sauver ce moribond, pour établir et surtout pour soutenir cette association, cette dévotion, cette œuvre de zèle. Nous nous rebutons bientôt, mais notre aimable Maître ne se rebuta jamais. Il n'aurait pas même reculé devant la répétition de sa douloureuse passion.

1. Saint Bernardin, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. II.

VI. Dans les Révélations de sainte Brigitte on l'entend lui-même dire deux fois : « S'il était possible que je mourusse de nouveau, je souffrirais volontiers un supplice tel que celui que j'ai enduré une fois sur la croix pour toutes les âmes ; je le souffrirais volontiers autant de fois qu'il y a d'âmes, et même autant de fois qu'il y a de démons en enfer, pour les en retirer tous [1]. » Si tels sont les sentiments de Jésus glorieux dans le ciel, tels étaient aussi les sentiments de Jésus mortel sur la terre, au milieu même de ses supplices, comme on le voit par ses propres aveux : « Il en est maintenant de ma charité, comme il en était au temps de ma passion, lorsque, en mourant par un excès d'amour, je délivrai de l'enfer tous les élus qui étaient dignes de cette rédemption. Ma charité est tellement incompréhensible et intense que, si c'était encore possible, je mourrais autant de fois qu'il y a d'âmes en enfer, j'endurerais de nouveau pour chacune d'elles la même mort que je subis alors pour toutes. Je serais encore prêt à livrer ma chair à tous les mêmes tourments, avec une volonté généreuse et un parfait amour [2]. »

VII. Dans son agonie, le Sauveur réitéra plusieurs fois les mêmes soins, les mêmes exhortations, les mêmes visites, sans aucun succès immédiat et apparent. Nous nous décourageons et, quand le progrès n'est pas sensible, nous désertons le champ de bataille, nous cessons nos visites, nos instructions, nos essais. Où en est la cause ? dans notre peu d'application à la prière. Pour donner l'âme et la vie aux bonnes œuvres, pour maintenir l'ardeur, il faut recourir à la prière, vaquer à l'oraison, entremêler la contemplation et l'action, comme firent tous les saints à la suite de Jésus-Christ et par amour pour Jésus-Christ. Le pontife surtout

1. Sainte Brigitte, *Revelat.*, lib. VI, cap. XXXI.
2. *Ibid.*, lib. VII, cap. XIX.

doit imiter le Sauveur des âmes : il doit aller de Dieu à son peuple, et de son peuple à Dieu ; il doit aller s'entretenir avec le pasteur des pasteurs, avec le père des pères, dans la ville sainte ; mais il doit bientôt revenir dans son diocèse pour veiller sur son troupeau, qui s'est peut-être déjà endormi ou relâché en son absence. La science ne suffit pas, il faut la charité ; la prière ne suffit pas, il faut l'action. Il ne faut ni toujours prier ni toujours agir, mais unir l'un à l'autre, et tantôt se livrer à l'action, tantôt se livrer à la prière. Les chérubins que vit le prophète Ézéchiel (x, 8) avaient des mains d'homme sous leurs ailes, pour indiquer qu'ils unissaient l'action à la contemplation, qu'ils savaient servir les hommes avec leurs mains, comme ils savaient s'élever vers Dieu avec leurs ailes. Ainsi, chacun de nous devrait avoir des ailes pour voler vers la vérité, et des mains pour faire le bien, les ailes de la foi et les mains de la charité, les ailes qui élèvent l'esprit par l'étude et la prière, les mains qui échauffent le cœur par le zèle et l'activité. Mais pas d'ailes sans mains, et pas de mains sans ailes : pas de contemplation sans action, et surtout pas d'action sans contemplation.

LIVRE X

L'ANGE CONSOLATEUR.

CHAPITRE PREMIER

Le fait de l'apparition angélique.

I. Authenticité du texte sacré. — II. L'ange apparut durant la dernière prière du Sauveur. — III. Avant la sueur de sang. — IV. Plusieurs anges apparurent peut-être. — V. Nom de l'ange principal. — VI. La consolation nous vient pendant la prière. — VII. Elle nous vient du ciel. — VIII. Souvent par le ministère d'un ange.

Pendant sa prière, un ange du ciel apparut à Jésus et le conforta, *apparuit autem illi angelus de cœlo confortans eum* (Luc., XXII, 43). Il ne s'agit point ici de cet ange de la prière dont parle Tertullien, et qu'il nous représente comme se tenant debout à côté de chacun de nous quand nous invoquons le Seigneur [1]. Il s'agit d'un ange descendu des cieux tout exprès pour donner quelque confort au divin agonisant, dont l'Évangéliste dit immédiatement après : Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. Et il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui découlait jusqu'à terre (Luc., XXII, 43, 44).

1. Tertullien, *De Oratione*, cap. XVI.

I. Un zèle mal entendu, un faux respect pour le Dieu fait homme, une crainte exagérée de certaines hérésies, avait porté autrefois quelques chrétiens à supprimer tout ce passage de saint Luc. Non-seulement ils sont blâmés par les interprètes modernes, mais ils ne purent même prévaloir contre les anciens Pères. Saint Denis l'Aréopagite, ou l'auteur dont les œuvres ont paru sous ce nom, parle des saintes traditions qui nous apprennent qu'un ange conforta Jésus [1]. Saint Justin disait : Dans les livres qui furent composés par les disciples de Jésus et par leurs sectateurs, on a perpétué le souvenir de sa sueur qui coulait jusqu'à terre comme des gouttes de sang, pendant qu'il priait et demandait que le calice passât, s'il était possible [2]. Saint Irénée s'est même servi de ce texte pour réfuter les Valentiniens et les Gnostiques. Si Jésus, dit-il, n'avait rien pris de Marie, il n'aurait point pleuré sur Lazare, il n'aurait point sué des grumeaux de sang [3]. Saint Hilaire, par cela même qu'il hésite à se prononcer sur cette suppression, prouve que beaucoup d'exemplaires grecs et latins ne l'avaient pas subie [4]. Saint Epiphane blâme hautement les auteurs de cette suppression, qui, ne connaissant pas l'efficacité des mystères profonds des Écritures, se perdent eux-mêmes en les altérant. Ils étaient conduits par la peur de voir le Sauveur paraître trop humain, trop sujet aux faiblesses de notre nature. Mais le saint évêque n'hésite pas à regarder ce texte comme une des meilleures preuves de la vérité de l'Incarnation du Verbe [5]. Saint Jean Chrysostome rapporte le passage de saint Luc, comme si tous les exemplaires eussent été par-

1. Saint Denis, *De Cœlesti hierarchia*, cap. IV, § 1.

2. Saint Justin, *Dialogus cum Tryphone*, Bibl. max. vet. PP., t. II, 2[e] part., p. 96, D.

3. Saint Irénée, *Contra hæreses*, lib. III, cap. XXII, n° 2.

4. Saint Hilaire, *De Trinitate*, lib. X, n° 41.

5. Saint Épiphane, *Ancoratus*, n[os] 31 et 37.

faitement d'accord [1]. Saint Jérôme, tout en constatant ce retranchement, tire de ce texte de l'Évangile un argument contre les Pélagiens. Quoi! dit-il, Jésus-Christ eut besoin du secours d'un ange, et Critobule n'aurait pas besoin du secours de Dieu [2]! Saint Augustin répète que, pendant l'oraison de Notre-Seigneur, des grumeaux de sang sortirent de tout son corps, coururent par tout son corps [3]. Théodoret cite comme une autorité le passage de saint Irénée, qu'il nous a conservé dans sa langue originale, qui est la langue grecque [4]. N'est-ce pas assez de témoignages en faveur de la vérité du texte, que nous allons expliquer dans le livre suivant [5]? Ne devons-nous pas dire avec le protestant Grotius: Il faut blâmer la superstition et la témérité de ceux qui ont effacé ces versets [6]?

II. Mais en quelle partie de l'oraison du divin Maître eut lieu l'apparition de l'ange? Selon Jansen, le céleste esprit serait apparu trois fois, c'est-à-dire en chacune des trois prières de Jésus-Christ, afin de nous montrer que Dieu exauce toujours notre prière, ou qu'il nous y accorde toujours quelque grâce et quelque force pour supporter nos maux [7]. Catherine Emmerich dans ses visions a suivi ce sentiment. Néanmoins le texte sacré n'indique, et généralement on n'admet qu'une seule apparition de l'envoyé du ciel, qu'on s'accorde à placer en la dernière partie de l'oraison de Notre-Seigneur. Saint Luc, qui nous révèle seul cette apparition, ne parle point de plusieurs prières et de plusieurs visites. C'est donc la dernière prière

1. Saint Jean Chrysostome, *in Matth.*, homil. LXXXIII, alias 84, nº 1, — LXXXIV, alias 85, nº 1.

2. Saint Jérôme, *Dialog. adversus Pelagianos*, lib. II.

3. Saint Augustin, *in Psalm.*, CXL, nº 4, — *in Psalm.*, LXXXV, nº 1.

4. Théodoret, *Immutabilis*, dialog. I.

5. On trouvera cette thèse plus développée dans Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. III, cap. I, II, III.

6. Grotius, *ad Lucam*, XXII, 42.

7. Jansen, *Comment. in concordiam evangelicam*, cap. CXXXVII.

qu'il avait en vue, d'autant plus qu'il la fait suivre immédiatement de la dernière visite, pendant laquelle arriva le traître Judas. N'est-il pas plus vraisemblable que ce soit à la fin que la douleur de Jésus-Christ ait été à son comble, et l'ait réduit à la plus rude agonie? N'est-il pas plus naturel que ce soit après la plus parfaite victoire, qu'il ait terminé sa prière et marché au-devant de ses persécuteurs? Tel est le sentiment de Maldonat [1], de Corneille de la Pierre [2] et de beaucoup d'autres. Personne, je pense, dit Patrizi, ne niera qu'il soit plus raisonnable de croire que cette apparition de l'ange et cette sueur de sang eurent lieu vers la fin de la dernière prière du Sauveur [3].

III. En restant dans cette dernière prière, on peut encore se demander laquelle des deux précéda l'autre : est-ce la sueur? est-ce l'apparition? Duguet pense que ce fut la sueur. Selon lui, l'envoyé du ciel vint dire à Notre-Seigneur qu'il avait prévalu contre la justice et la sainteté de Dieu, qu'il avait vaincu la juste colère de son Père, qu'il l'avait contraint par ses vives instances, principalement par l'effusion de son sang, de bénir à cause de lui ceux dont il était un si zélé médiateur [4]. Cornelius voit dans la conjonction *et* l'équivalent de *parce que*, et croit que l'ange conforta Jésus *parce qu'il* était à l'agonie et que, priant plus longuement, il suait du sang [5]. Toutefois, Salmeron est d'un avis contraire. Il fait naître l'agonie plus violente, la prière plus longue et la sueur de sang, des forces apportées par l'ange au Sauveur du monde pour qu'il triomphât de la nature et de la sensibilité, et nous apprît que nous ne pouvons en triompher que par la grâce de Dieu, par une assis-

1. Maldonat, *in Matth.*, XXVI, 44.
2. Cornelius à Lapide, *in Luc.*, XXII, 43.
3. Patrizi, *De Evangeliis*, lib. II, n° 173.
4. Duguet, *Explication*, VIIe p., ch. XVI, art. VI, n° 3.
5. Corneille de la Pierre, *in Luc.*, XXII, 44.

tance céleste [1]. Ces deux sentiments ne pourraient-ils pas se compléter l'un par l'autre? Car, puisque l'agonie avait commencé avant que l'ange apparût, pourquoi la sueur de sang n'aurait-elle pas commencé de même avant cette apparition? Mais comme l'agonie fut plus violente, comme la prière fut plus pressante, ainsi la sueur de sang dut être plus abondante durant les instants qui suivirent l'apparition de l'ange. Cette opinion aurait du moins l'avantage de concilier un peu, sans faire violence aux paroles de saint Luc, les différents avis des docteurs et les révélations particulières que nous avons déjà citées.

IV. Combien d'anges apparurent à Jésus agonisant? Le texte sacré ne parle que d'un seul ange. Un seul ne suffisait-il pas? Mais, s'il eût fallu des légions d'anges pour sa consolation comme pour sa défense, le Fils de Dieu les aurait obtenues, ainsi qu'il le déclara lui-même peu de temps après (Matth., XXVI, 53). Sainte Madeleine de Pazzi dans une extase, voyant Jésus en agonie, s'écria : O amour, qui viendra vous consoler? peut-être le Père éternel? qui, ô mon amour? ce ne sera pas votre Père. Qui donc viendra? un serviteur. Et la sainte ajouta en soupirant : Oui, un de ceux que vous avez créés, un ange vient maintenant vous consoler, ô amour. Un seul ange? Et pourtant les anges ne sont-ils pas en si grand nombre? Daniel n'a-t-il pas dit : *Un million d'anges le servaient, et mille millions assistaient devant lui* (VII, 10)? Et je n'en vois venir qu'un seul [2]? Un seul ange consola Jésus, mais beaucoup d'autres l'accompagnaient sans doute pour relever son ambassade. Mansi le regarde comme vraisemblable [3]. Un autre auteur parle de quelques contempla-

1. Salmeron, *in Evang. histor.*, tom. X, tractat XV.

2. Sainte Madeleine de Pazzi, *Vita e Ratti*, parte III, cap. I, vigesimo giorno.

3. Mansi, *Bibliotheca moralis*, tractat LX, discursus XII, n° 4.

tifs qui disent que tout le ciel se vida pour venir voir Dieu humilié, et que c'était l'échelle de Jacob où les anges montent et descendent. Ils venaient voir leur Roi prosterné, suivant cette parole du Psalmiste : Bienheureux qui a l'intelligence de l'indigent et du pauvre (Ps. XL, 2). Il y avait *el* en hébreu, au lieu de *lo* qui s'y trouve maintenant, en sorte que le Prophète disait : Bienheureux celui qui comprend Dieu indigent et pauvre[1]. Ces célestes esprits purent apparaître à plusieurs reprises et en nombres différents. Catherine Emmerich les fait intervenir ainsi en troupes, dans chacune des trois phases successives de l'agonie du Rédempteur. Nous rapporterons au chapitre suivant tout ce qu'elle en a dit.

V. Quel fut cet ange unique ou l'ange principal, qui vint du ciel en terre pour consoler le divin Agonisant? Le Verbe incarné avait des anges pour le servir et exécuter ses ordres, comme des inférieurs ; il n'en avait aucun pour le garder, comme si ce pur esprit lui eût été supérieur[2]. Ce n'était donc pas l'ange gardien de Jésus. Mais quel autre ange? On n'est pas d'accord[3]. On désigne communément soit l'archange Gabriel, soit l'archange saint Michel. Gabriel est appelé la force de Dieu, il a pour office de conforter les hommes faibles, affligés et pusillanimes ; il fut pour ainsi dire l'ange de l'incarnation, puisque c'est lui qui fut chargé d'en porter la nouvelle et au prophète Daniel et à la Vierge Marie. Michel est le chef de la milice angélique, le grand adversaire de Satan, et le prince de la synagogue dont Jésus-Christ était la personne la plus digne : n'était-ce donc pas à lui de fortifier le Dieu fait homme, dans le suprême combat où il renversait l'empire de Satan, où il assurait à la synagogue la gloire et la facilité de se transformer en l'É-

1. Jacques Suarès, *Thrésor quadragésimal*, tom. II, vendredi saint.
2. Saint Thomas, *Summ.*, Iª p., q. CXIII, art, IV, ad. 1.
3. Cornelius a Lapide, *in Luc.* XXII, 43.

glise chrétienne ? Sainte Madeleine de Pazzi, Panigarola, Louis du Pont, Valderama et le P. Lejeune ont opiné pour Gabriel[1]. Saint Bonaventure, Marie d'Agréda, Mansi, Denis le Chartreux et Meffreth opinent pour saint Michel[2].

VI. Ce que nous venons de dire nous permet déjà de découvrir trois traits de ressemblance, entre le chef et les membres dans leurs douleurs. Pour les fidèles malheureux, comme pour Jésus en agonie, la consolation vient pendant la prière, elle vient du ciel, et souvent par le ministère d'un ange.

La prière est le temps de la consolation; car non-seulement elle élève notre âme vers Dieu, mais encore elle ouvre notre cœur, comme une fleur délicate, pour que Dieu y fasse descendre quelques gouttes de rosée, quelques rayons de soleil. S'il ne dissipe pas l'orage, du moins il nous envoie une consolation, courte peut-être comme une apparition, mais aussi, lumineuse et brillante comme une apparition. C'est le rayon dont l'éclat perce le nuage sombre et invite nos yeux à considérer un instant, au-dessus de la région des tempêtes, la splendeur accoutumée de l'astre du jour. La prière n'a-t-elle pas la force d'attirer les anges, d'en faire descendre du ciel à notre secours autant que nous en avons besoin ? L'homme qui prie avec persévérance n'est-il pas assisté par les esprits célestes, qui l'écoutent, qui l'animent, qui présentent à Dieu ses requêtes et obtiennent la

1. Sainte Madeleine de Pazzi, *Vita e Ratti*, p. III, capit. I, vigesimo giorno. — Panigarola, *Cento ragionamenti sopra la Passione*, Ia p., ragionam. X, p. I.—Du Pont, *Méditations*, IVe partie, XXIIe médit., 1er point.— Valderama, *Sermons et saints exercices*, t. II, p. 860, sermon pour l'oraison du Jardin. — P. Lejeune, *Sermons*, VIIe partie, la Passion, 1re station.

2. Saint Bonaventure, *Meditationes vitæ Christi*, cap. LXXIV. — Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, ch. XII, n° 1216.—Mansi, *Bibliotheca moralis*, tractat. LX, discursus XVII. — Denis le Chartreux, *in Luc. enarr.*, artic. 48. — Meffreth, *Sermones*, *hiemales*, in die parasceves.

grâce demandée? Si la perfidie ou l'injustice, disait Massillon, nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances, c'est dans la prière que, dans le secret de la retraite où une affreuse disgrâce nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servait, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendait. Si la calomnie nous a noircis, c'est dans la prière qu'on se console, avec Celui qui nous connaît tous, des jugements injustes des hommes. Si la maladie nous afflige, c'est dans la prière que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur, c'est dans la prière qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur : ce sont des consolateurs impuissants qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur ; et si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource[1]. Mais si vous priez, vous consolerez les autres après vous être consolés vous-mêmes. Quand la prière a rempli de consolations le vase de notre cœur, elle obtient que les cœurs affligés qui nous entourent, s'ouvrent devant nous pour recevoir de notre plénitude. Comment rendre susceptibles de consolation les cœurs que le désespoir tient fermés? par la prière. Comment devenir nous-mêmes dignes ou capables de les consoler ? par la prière.

VII. Il en est de la consolation comme de la pluie : elle ne tombe que du ciel, et suppose que des nuages noirs passent au-dessus de nos têtes. Il faut que, pour être vraies, toutes les consolations viennent de Dieu. La créature qui a reçu mission de nous consoler, ne s'acquittera bien de ce

1. Massillon, *IIe sermon sur la prière*, Ire partie.

doux office qu'en puisant, dans le cœur de notre Père céleste, les consolations qu'elle versera dans notre cœur éprouvé. C'est ce que nous indique le ciel, d'où descend l'ange qui fortifie Jésus; c'est ce que nous avait indiqué déjà Jésus lui-même, annonçant à ses apôtres le grand consolateur ou le paraclet : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre paraclet : (Joan., XIV, 16), et moi-même je vous enverrai ce paraclet de la part de mon Père » (Joan., XV, 26).

Dans le paradis de la terre on remarquait un lieu de délices, d'où jaillissait un fleuve qui se divisait en plusieurs branches pour arroser le monde (Gen., II, 10). De même dans le paradis des cieux, au plus haut point de l'Empyrée, est la source de toutes les consolations qui se répandent sur l'humanité. Cette source est le cœur de notre divin Père, vrai lieu de délices, d'où jaillit le fleuve consolateur, qui se divise en plusieurs branches pour arroser l'Église souffrante et l'Église militante, pour nous réjouir tous par la grâce dans le temps et par la gloire dans l'éternité. Il en vient toujours quelque chose jusqu'à nous, et il se mêle toujours quelque douceur parmi les plus grandes misères de cette vie. Rarement il se trouve quelqu'un si malheureux en ce monde, qu'il soit privé de toute consolation intérieure ou extérieure. De même qu'au ciel seulement la joie est toute pure et sans aucun mélange de douleur : ainsi les douleurs et les tourments ne sont sans aucune consolation que dans l'enfer.

Mais pour recevoir plus abondamment les eaux des célestes consolations, notre cœur a besoin d'être relié au cœur de Dieu par un large canal. Ce canal mystérieux et béni, c'est la religion. Par ses enseignements révélés, par son culte extérieur, par ses pieuses pratiques, par ses grandes vertus et ses divins sacrements, la religion répand sur la terre les consolations du ciel. La religion toute seule, disait encore Massillon, peut consoler solidement nos malheurs.

La philosophie arrêtait les plaintes, mais elle n'adoucissait pas la douleur. Le monde endort les chagrins, mais il ne les guérit pas; et, au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans les cœurs. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines, et en faut-il d'autre à une âme fidèle? Faibles créatures, vous pouvez bien par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur. En vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissements à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles. Désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Providence m'a placé, sera de penser que du moins vous ne m'épargnez pas, que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins et non pas sur mes désirs, et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio ut, affligens me dolore, non parcat* (Job, VI, 10)[1].

C'est principalement par la religion qui nous rattache à lui, que le Père céleste mérite le titre que lui donne saint Paul, quand il l'appelle le Dieu de toute consolation, *Deus totius consolationis* (II Cor. I, 3). Nous ne devons pas entrer dans tous les détails, mais nous ne pouvons passer entièrement sous silence l'Écriture sainte et l'adorable Eucharistie, le foyer de lumière et le foyer d'amour, ce qui nous éclaire et ce qui nous fortifie, ce qui nous fait entendre la voix de l'Esprit de Dieu et ce qui nous fait manger la chair du Fils de Dieu. En promettant à ses disciples un autre paraclet, *alium paracletum*, le divin Maître disait assez clairement

1. Massillon, *Sermon sur les afflictions*, IIe et IIIe partie.

qu'il est lui-même un paraclet ou un consolateur. Tous deux demeureront toujours avec nous (Joan., XIV, 16; Matth., XXVIII, 20), l'un pour nous instruire (Joan., XIV, 26), l'autre pour nous nourrir (Joan., VI, 52), l'un pour nous enseigner toute vérité (Joan., XVI, 13), l'autre pour mettre en nous la vie éternelle (Joan., VI, 55).

Consolateur excellent, doux hôte de l'âme, suave rafraîchissement [1], le Saint-Esprit fait pénétrer en nous la consolation presque à notre insu. Un chrétien souffrant trouve au fond de son âme un Dieu consolateur, qui distille sur toutes ses plaies le baume délicieux de la grâce. Qui pourrait dire toute la suavité de cette onction intérieure? Qui pourrait expliquer tous les enchantements par lesquels l'Esprit divin charme les douleurs du juste? Il faut les avoir éprouvés pour les connaître, et les saints qui en firent l'expérience se sont écriés quelquefois comme le grand apôtre : Je surabonde de joie en toutes mes tribulations (II Cor., VII, 4). Mais cette joie est spirituelle, et il est des âmes malheureuses qui ne peuvent la goûter, parce qu'elles sont habituées à de grossières délices. Il en est d'autres qui, malgré leur vertu, en sont privées, pour augmenter par cette épreuve le trésor de leurs mérites. On les entend dire : Lorsqu'on me parle de consolations spirituelles, c'est comme si l'on parlait d'un magnifique repas à quelqu'un qui meurt de faim ! Qu'elles souffrent cette faim avec patience, et l'Esprit consolateur ne tardera pas à les dédommager de cette longue attente. La lecture des livres sacrés qu'il inspira leur sera une première consolation, toujours prête et toujours efficace. Il semble, a-t-on dit, à toutes les personnes qui ont une solide piété, et qui ont le bonheur d'être persécutées pour la justice, que toutes les Écritures soient faites pour elles, que tous les psaumes les aient eues en vue, que

1. *Missel romain*, Pentecôte, *Veni, Sancte Spiritus*.

toutes les expressions des prophètes aient eu pour objet leur état. En effet, elles se trouvent partout, et elles s'y trouvent avec vérité, parce que c'est principalement pour les personnes persécutées pour la justice que le Saint-Esprit a préparé de solides consolations dans les Écritures, et qu'il les a diversifiées en une infinité de manières, afin qu'elles répondissent aux différentes épreuves de ceux qu'il lui plaît de purifier par la patience[1]. Tout ce qui a été écrit, disait saint Paul, fut écrit afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par la consolation que les Écritures nous donnent (Rom., xv, 4). Comment cela? demande saint Thomas, et il répond : Parce que le Dieu de patience et de consolation nous y offre des exemples d'hommes patients dans les plus grands maux, et aussi des exemples d'hommes consolés en proportion de leurs douleurs selon cette parole de David : Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur (Ps. XCIII, 19). Jésus-Christ est lui-même un exemple et de ces épreuves et de ces consolations, par ses souffrances et par les gloires qui les ont suivies, comme l'écrivait saint Pierre (I Petr., I, 11). En voyant si bien consolés par Dieu ceux qui ont souffert patiemment pour Dieu, qui n'aurait le ferme espoir d'être consolé comme eux, s'il est patient comme eux[2]?

Pain des anges, pain vivant descendu des cieux, l'Eucharistie est le sacrement de la consolation aussi bien que le sacrement de l'amour. Bourdaloue disait : « Qu'heureuse est l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation ! Il ne faut quelquefois qu'une visite au Saint-Sacrement, pour changer tout à coup la disposition d'un cœur, et pour y

1. Duguet, *Explication...* VIIe p., ch. XII, art. IV, n° 5.
2. Saint Thomas, *in Epist. ad Roman.*, cap. XV, lectio I.

faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On était venu tout triste, tout languissant; et l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage et même de joie. Comment cela se fait-il? C'est un secret réservé à la connaissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi; mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes saintes, qui en ont rendu et qui tous les jours en rendent encore témoignage [1]. » Comme un ange du ciel lui apparut pour le consoler dans son agonie, Jésus eucharistique veut nous apparaître, veut descendre jusqu'à nous dans notre dernière agonie, pour être lui-même notre ange consolateur. Un religieux écrivait à ce sujet : La première chose qu'il faut faire dès qu'on se sent malade, c'est d'exciter en son cœur un ardent désir de recevoir la sainte Eucharistie. Dans une situation si douloureuse on a besoin d'un puissant secours; mais où le trouver? Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse nous consoler, nous protéger, nous fortifier dans de si tristes conjonctures. Ce qui doit augmenter notre ardeur et notre confiance, est que non-seulement il peut remédier à nos maux, mais encore il le souhaite pour le moins autant que nous. C'est pour nous rendre à propos ce bon office, qu'il demeure jour et nuit dans nos tabernacles, toujours prêt à venir nous secourir dès que nous implorerons son assistance. Le souvenir des douleurs qu'il a expérimentées dans son agonie, lui donne une tendre compassion pour ceux qui sont réduits au même état. Il ne se servira point du ministère d'un ange pour vous fortifier, mais lui-même en personne vous soutiendra. Son nom seul met les démons en fuite; pouvez-vous donc douter que sa présence

1. Bourdaloue, *Retraite spirituelle à l'usage des communautés*, IV[e] jour. Considér. sur les visites du S. Sacrement, III[e] point.

ne les éloigne et ne les empêche de vous nuire? Enfin que ne devez-vous pas espérer de Celui qui, devant être votre juge, vient auparavant comme un fidèle ami vous instruire de ce qu'il faut faire et vous donner les moyens nécessaires pour éviter la sentence de condamnation[1]?

VIII. Saint Denis d'Alexandrie pense qu'un ange assista et conforta le Sauveur en son agonie, afin de nous apprendre que dans nos saintes luttes, pour la pratique de la religion ou la défense de la foi, nous avons aussi des anges du ciel qui viennent à notre secours[2]. Les bons anges, en général, nous fortifient et nous consolent extérieurement par les soins qu'ils prennent de nous, en nous secourant dans nos périls et nos tribulations, comme l'Écriture nous le prouve par l'exemple de Loth, d'Agar, de Jacob, de Tobie, de saint Pierre et de plusieurs autres. Ils nous consolent aussi intérieurement, et saint Ignace enseigne que le propre de Dieu et de ses anges, lorsqu'ils agissent dans une âme, c'est d'en bannir le trouble et la tristesse, c'est d'y répandre une joie tranquille et une douce allégresse. Dieu seul console l'âme sans cause précédente, les anges lui procurent une consolation fondée sur quelque cause qui la précéda[3]. Notre ange gardien est spécialement notre consolateur, en même temps que notre guide et notre soutien. Durant la vie, il nous console par la lumière qu'il répand dans notre âme affligée, pour lui faire comprendre que cette épreuve est une goutte du calice amer, qui fut présenté par Dieu le Père à son Fils bien-aimé, et qui nous est offert par la même main paternelle. Il nous console en nous obtenant ce don de force et

1. Vaubert, *La dévotion à N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie*, VI[e] partie, chap. III, art. I.

2. Saint Denis d'Alexandrie, *Interpret. in Luc. XXII*, 44. Migne, Patrol. grec., t. X, p. 1594.

3. Saint Ignace de Loyola, *Exercitia spiritualia*, Regulæ aliæ utiles ad pleniorem spirituum discretionem.

de patience, ce don de résignation et de conformité, qui nous est nécessaire pour conquérir par la tribulation une couronne immortelle. Il nous console en disposant les autres hommes à venir à notre aide, et en tirant pour nous des événements et des choses un soulagement d'autant plus agréable qu'il est moins attendu. A la mort du fidèle, l'ange gardien use de toutes les ressources de sa charité compatissante, pour consoler l'âme qui se sépare du corps et entre dans l'éternité. Il diminue ses craintes, augmente sa confiance, chasse le trouble et l'inquiétude pour le passé, représente vivement tous ces biens célestes dont elle va prendre possession dans un avenir très-prochain. Après la mort, l'ange gardien console dans le purgatoire l'âme qui lui fut confiée : il la visite souvent, lui révèle les noms et les œuvres des vivants qui travaillent à sa délivrance, lui procure même des bienfaiteurs nouveaux, et enfin l'introduit dans la gloire du ciel[1]. Chérissez donc votre ange gardien, dit un pieux auteur, et croyez que plus vous l'aurez aimé et servi, plus il vous consolera dans les prisons de feu. C'est une sainte pratique de faire dire quelquefois la messe des anges pour le soulagement des morts : les esprits célestes iront aussitôt, pour le moins, visiter et consoler vos chers défunts[2].

1. Patrignani, *Settimana angelica*, Sabato.
2. Corret, *La dévotion envers les saints Anges gardiens*, ch. V, § 1, n° 3.

CHAPITRE II

Le mode de l'apparition.

I. Apparitions subjectives, apparitions objectives. — II. L'ange apparut extérieurement en forme humaine. — III. Visions et aliment mystérieux qu'il donna. — IV. Paroles qu'il prononça. — V. Il glorifia Jésus. — VI. Il encouragea Jésus. — VII. Quant à nous, consolons Jésus en souffrant et priant avec lui.

I. L'animation de la matière inerte démontre que des esprits bons ou mauvais la pénètrent, l'enveloppent, la gouvernent, se font d'elle un masque, un voile sous lequel ils agissent, un instrument de langage et de prophétie, un moyen de propager l'erreur diabolique et de créer des cultes sacriléges, ou de maintenir les fidèles dans la voie droite et de les confirmer dans la foi divine[1]. Mais ces esprits veulent aussi nous apparaître, et ils le font soit subjectivement soit objectivement.

L'apparition subjective est un phénomène où ce qui semble s'accomplir au dehors par un être palpable, a son siége dans l'imagination travaillée du sujet, et sa réalité dans le miroir imaginatif de notre âme. De là vient que ce qui apparaît alors n'est pas vu indifféremment ou également par tous. Car les anges agissent seulement sur l'imagination de quelques-uns, ou même sur leurs sens, en excitant intérieurement les humeurs du corps de manière à produire sur eux l'effet d'une apparition sensible[2]. Suivant saint Augustin, lorsque les démons, qui ne créent pas de nouvelles natures, changent les apparences de celles qui furent créées

1. Des Mousseaux, *Les hauts phénomènes de la magie*, ch. I, fin.
2. Saint Thomas, *Summ.*, 1ª p., q. 51, art. 2, — q. 111, art. 3.

par le vrai Dieu, c'est surtout dans l'imagination de l'homme qu'ils opèrent ce changement[1].

L'apparition objective est un phénomène matériel qui s'explique par le jeu de fantômes formés, à l'imitation de nos personnes, par les anges de lumière ou de ténèbres, habiles à les animer ou à les mouvoir. Ces purs esprits peuvent même prendre un corps; les démons animent quelquefois des cadavres en leur donnant une fausse et horrible vie[2]. Mais le plus souvent ils se composent un corps aérien, de telle forme et de telle figure qu'il leur plaît, pour apparaître visiblement et extérieurement en ce corps. Car, selon saint Thomas, en condensant l'air, en lui donnant une figure, une couleur, les anges peuvent se former un corps et être vus ainsi de tout le monde. Toutefois, avec le corps qu'ils se sont unis ils ne peuvent exercer les fonctions propres aux vivants, mais seulement exécuter des mouvements, et faire entendre des sons qu'ils forment dans l'air et qu'ils rendent semblables à la voix de l'homme, bien que ces sons ne soient pas une parole proprement dite[3]. Telle fut l'apparition de l'ange consolateur.

II. Si nous nous rappelons comment la nature humaine du Sauveur avait été tentée par un mauvais ange dans le désert (Matth., IV, 1), nous ne serons pas étonnés qu'elle soit consolée de la sorte par un bon ange dans le jardin des Olives. Là Notre-Seigneur ne fut point tenté intérieurement par Satan, mais seulement à l'extérieur : il ne reçoit ici aucune consolation intérieure, parce que ni la raison ni la divinité ne viennent au secours de la partie sensible; il est consolé extérieurement, non par les hommes, mais par un ange. Cet ange consolateur, dans Gethsémani, fait la

1. Saint Augustin, *De civitate Dei*, lib. XVIII, cap. XVIII, n° 2. — Cf. saint Thomas, *Summ.*, 1ª p., q. 111, art. 4 ad 2.

2. Des Mousseaux, *Les hauts phénom...*, ch. IV, fin.

3. Saint Thomas, *Summ.*, 1ª p., q. 51, art. 2 ad 3, et art. 3.

contre-partie de l'ange tentateur soit au désert, soit dans l'Éden. Le mauvais ange, l'esprit infernal, dans le paradis terrestre, prit une forme sensible, celle du serpent, pour exciter Ève au péché, séduire par elle le premier homme et perdre tout le genre humain. Le bon ange, l'esprit céleste, dans le jardin des Olives, apparaît, se rend visible pour exciter le second Adam, l'auteur de la vie, à manger le fruit commandé, le fruit amer de la croix qui doit sauver le monde. Jésus le vit des yeux de l'âme; car, jouissant de la vision béatifique, il voyait toujours ainsi. Jésus le vit des yeux mêmes du corps; car cet ange avait revêtu la forme humaine[1], et ajoutait à une présence extérieure des paroles retentissantes. Au désert, c'était aussi en forme humaine que les anges étaient apparus au Fils de Dieu pour le servir, après qu'il eut été tenté extérieurement par le démon. Nous-mêmes ne voulons-nous pas, quand il s'agit de consoler un ami malheureux, nous montrer à lui, le voir, en être vus? Il ne nous suffit pas que notre souvenir le console, notre cœur veut encore l'encourager et le fortifier par une présence sensible et par des paroles affectueuses. Jésus-Christ, en s'accommodant à cette aimable propension de notre nature, l'a bénie et sanctifiée. D'ailleurs l'ange ne pouvait autrement exercer aucune action sur lui. Simple créature et pur esprit, il avait besoin d'intermédiaire pour agir sur les facultés ou les puissances intérieures de l'Homme-Dieu, en l'enseignant ou en l'éclairant, parce que Jésus était supérieur aux anges et avait reçu, dès sa conception, une science de toutes choses plus parfaite que celle de ces purs esprits[2].

III. Quels furent les moyens employés par l'ange pour agir sur les sens du Sauveur et fortifier ainsi son âme, en lui

1. Meffreth., *Sermones hiemales, in die parasceves.*
2. Saint Thomas, *Summ.*, 3ª p., q. 12, art. IV.

donnant une connaissance expérimentale de ce qu'elle savait déjà par la science infuse? Si l'on en croit Catherine Emmerich, ce furent des visions et un aliment mystérieux. Voici tout son récit :

Dans la première agonie, qui répond à la première partie de l'oraison de Notre-Seigneur, une voie lumineuse apparut dans le ciel à l'orient, et s'abaissa vers Jésus : je vis le long de cette voie des chœurs d'anges qui descendaient vers lui pour le soutenir et le fortifier [1].

Dans la seconde agonie, c'est-à-dire dans la seconde prière, des anges vinrent lui montrer, en une longue suite de tableaux, les immenses douleurs qu'il devait souffrir afin d'expier les péchés du monde entier. Ils lui montrèrent quelle était, avant sa chute, la majestueuse beauté de l'image de Dieu dans l'homme, et combien, depuis cette chute, la créature corrompue avait été enlaidie et défigurée. Ils lui firent voir aussi l'origine de tous les péchés dans le premier péché, la nature et le caractère de la concupiscence et ses terribles effets sur l'âme et le corps de l'homme, ainsi que la nature et le caractère de toutes les peines qui en sont le châtiment. Ils lui montrèrent, dans la satisfaction qu'il devait donner à la justice divine par sa passion, d'abord les souffrances du corps et de l'âme, comprenant toutes les peines exigées par Dieu pour la concupiscence de l'humanité tout entière; ensuite les souffrances qui, pour être satisfactoires, devaient punir les crimes de toute l'humanité dans la seule nature humaine exempte de péché, celle du Fils de Dieu. Celui-ci, pour se charger par amour des dettes de tous les hommes, devait vaincre la répugnance qu'inspirent à l'homme la souffrance et la mort. Tandis que les anges lui montraient tout cela, j'avais la perception de ce qu'ils disaient, quoique sans entendre leur voix. Aucune langue humaine ne peut

1. Catherine Emmerich, *Visions*, VIe partie, ch. II, trad. par d'Ebeling.

exprimer l'épouvante qui remplissait l'âme du Sauveur à la vue de ces terribles expiations. Tout son corps se couvrit de sueur : c'étaient comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. Pendant que le Fils de l'homme était ainsi plongé dans la tristesse et l'abattement, je vis les anges saisis de compassion. Il me sembla qu'ils désiraient ardemment le consoler, et qu'ils priaient pour lui devant le trône de Dieu. Il y eut un moment de suspension, et comme un combat d'un instant entre la justice de Dieu, entre la miséricorde et l'amour qui s'offrait en sacrifice. Il me sembla que la volonté divine du Christ se retirait dans le sein du Père, afin de laisser peser sur son humanité toutes ces souffrances, que la volonté humaine de Jésus priait avec angoisse le Père d'adoucir et d'alléger. Ainsi le Verbe uni à son Père décréta contre le Fils de l'homme ce que sa volonté humaine voulait éloigner de lui. Je vis cela dans le moment où les anges, saisis de compassion, désiraient consoler Jésus ; et, en effet, il reçut en cet instant quelque soulagement. Mais bientôt toute consolation cessa, et les anges abandonnèrent le Seigneur, dont l'âme allait avoir à souffrir de nouvelles et non moins violentes angoisses [1].

Dans la troisième agonie, ou troisième prière, l'abîme s'ouvrit devant Notre-Seigneur, et de son regard partirent des rayons de lumière qui le firent pénétrer jusqu'au fond des limbes. Il vit là Adam et Ève, les patriarches, les prophètes, les justes, les parents de sa mère et Jean-Baptiste, qui soupiraient si ardemment après son arrivée, que son Cœur aimant en fut soulagé et fortifié. Sa mort devait ouvrir le ciel à tous ces captifs, qui languissaient dans la prison d'où il devait aller les retirer lui-même. Après que Jésus eut considéré avec une profonde émotion ces justes de l'ancien monde, les anges lui firent voir la multitude innombrable

1. *Ibid.*, chap. III.

des bienheureux futurs, qui, unissant leurs combats aux mérites de sa passion, devaient par lui être admis au sein du Père céleste : c'était une vision ravissante et pleine de consolation. Les apôtres, les disciples, les vierges et les saintes femmes, tous les martyrs, les ermites et les confesseurs, les papes et les évêques, une multitude de religieux, tous les saints passèrent successivement sous les yeux du Seigneur, ornés de leurs vertus et de leurs souffrances. Tous portaient sur la tête des couronnes triomphales, dont les fleurs variaient de forme, de couleur, de parfum et de vertu, selon la diversité des souffrances, des combats et des victoires qui leur avaient valu la gloire éternelle. Tous les mérites de leur vie et de leurs œuvres, la valeur de leurs luttes et de leurs victoires, l'éclat de leur triomphe provenaient uniquement de leur union aux mérites de Jésus-Christ. On ne saurait exprimer ce qu'il y avait de touchant dans la communion de tous ces saints, et dans l'accord unanime avec lequel ils puisaient à une seule et même source, le saint Sacrement et la passion du Sauveur. Rien en eux n'était l'effet du hasard : leur conduite, leurs œuvres, leurs souffrances, leurs victoires, leur apparence et leur figure, toutes ces choses si diverses formaient une unité infinie où régnait l'harmonie la plus parfaite; et cette unité provenait de l'éclat qu'ils tiraient des rayons d'un soleil unique, du Verbe fait chair en qui était la vie, lumière des hommes qui luit dans les ténèbres, et que les ténèbres n'ont pas comprise. C'était la communauté des saints futurs qui passaient devant l'âme du Seigneur. Il se voyait ainsi placé entre le désir ardent des patriarches et la marche triomphale des bienheureux à venir, et ces deux troupes, en se complétant l'une l'autre, formaient autour du Cœur aimant du Rédempteur comme une couronne de victoire. Ce touchant spectacle versa un peu de consolation dans le Cœur du Seigneur, qui prenait sur lui toutes les souffrances du monde. Ah ! il

aimait tellement ses frères et ses créatures, qu'il aurait volontiers tout souffert pour sauver une seule âme. Mais bientôt ce consolant tableau disparut, et les anges déroulèrent devant lui tous les détails de sa passion, depuis le baiser de Judas jusqu'aux dernières paroles sur la croix; je vis tout cela distinctement. A la fin des visions de la passion, Jésus tomba sur le visage comme un mourant. Les anges disparurent, les tableaux s'évanouirent, la sueur de sang coula plus abondante, et je la vis traverser ses vêtements. Une profonde obscurité régnait dans la grotte. Je vis alors un ange descendre auprès de Jésus. Il était plus grand, plus distinct et plus semblable à un homme que ceux qui s'étaient montrés dans la vision précédente. Il était revêtu, comme un prêtre, d'une longue robe flottante, et portait dans ses mains un petit vase de la forme d'un calice. A l'ouverture de ce vase, je vis un corps de forme ovale de la grosseur d'une fève, et qui répandait une lueur rougeâtre. L'ange, toujours planant, étendit la main droite vers Jésus, et, le Sauveur s'étant relevé, il lui mit dans la bouche le corps brillant et le fit boire au calice lumineux, puis il disparut. Après avoir librement accepté le calice de sa passion, Jésus recevait la force nécessaire pour l'épuiser. Il resta encore quelques instants dans la grotte, calme, serein, et rendant grâce à son Père céleste [1].

IV. Cette opinion particulière se rapproche de l'opinion commune, en ce qu'elle admet que l'assistance angélique fut un secours extérieur; mais elle s'en éloigne en ce qu'elle prétend que ce secours extérieur fut seulement une nourriture et un breuvage. Il est vrai, comme Duguet le fait observer, que quelques interprètes réduisent le ministère de l'ange consolateur à des secours purement extérieurs, à des soins et à des assistances proportionnés à l'état de Jésus

1. *Ibid.*, chap. IV.

agonisant, à des services que l'épuisement volontaire où il s'était réduit exigeait d'un serviteur fidèle, tels par exemple que ceux qu'il voulut bien recevoir des anges, après avoir passé quarante jours et quarante nuits dans le désert sans manger. Cette interprétation n'a même rien que de juste et de vrai ; mais elle ne suffit pas, elle n'exprime point toute la force du terme grec et latin, qui signifie plus que de simples assistances corporelles [1]. L'opinion commune est donc que l'ange fortifia Jésus par des paroles. La présence sans aucune parole est déjà une consolation, comme celle des trois amis de Job qui se tinrent à côté de lui sept jours sans parler ; comme celle des parents ou amis en habit de deuil, autour de la personne qui a perdu son père, sa mère, son enfant, son mari. Cependant la plus solide et la plus véritable manière de soulager celui qui souffre, c'est d'ajouter à la présence des paroles d'encouragement et de consolation.

Quelles furent précisément les paroles de l'ange ? L'Évangile n'en dit rien ; mais plusieurs auteurs lui en prêtent de vraisemblables, lui font nommer les saints qui ne sont pas encore, et même lui mettent dans la bouche un assez long discours. Ainsi le font parler Salmeron, Corneille de la Pierre, Coret, Carraccioli, Panigarola, Louis de Grenade et Marie d'Agréda [2]. Le plus long de ces discours est celui de Kearney [3]. Mais aucun ne nous paraît assez remarquable pour être rapporté.

1. Duguet, *Explication....*, VII[e] part., chap. XVI, art. VI, n° 1, 2.

2. Salmeron, *in Evang. histor.*, tom. X, tract. XIV. — Corneille de la Pierre, *in Luc. XXII*, 40. — Coret, *Le second Adam souffrant pour le premier*, III[e] médit., II[e] point, n° 2. — Caraccioli, *Sermons doctes et admirables*, XIV[e] serm., 1[er] p., le Calice. — Panigarola, *Cento ragionamenti sopra la Passione*, I[a] p., rag. X, 1[a] p. — Louis de Grenade, *Conciones de tempore*, feria VI in parasceve, concio I[a], 2[a] p., n° 1. — Marie d'Agréda, *La cité mystique*, II[e] p., liv. VI, ch. XII, n° 1216.

3. Kearney, *Heliotropium*, cap. X et cap. IX, n° 1, 2.

V. Sur le sens général des paroles de l'ange, les avis sont partagés. Quelques auteurs veulent qu'il n'ait conforté Jésus que d'une manière moins propre et pour ainsi dire métaphorique, non pas en l'animant, en l'excitant à agir avec courage, mais plutôt en exaltant, en admirant, en célébrant, en louant le courage et la force du Sauveur. L'envoyé céleste l'aurait ainsi conforté, comme nous-mêmes nous magnifions le Seigneur, non en l'agrandissant, mais en célébrant ses grandeurs. De ce sentiment fut saint Épiphane, qui veut que l'ange ait fortifié Jésus comme nous bénissons Dieu. Or nous ne bénissons pas Dieu comme il nous bénit, nous ne l'exaltons pas comme il nous exalte. Nous le bénissons et l'exaltons, en confessant qu'en lui est la puissance et la grandeur, le pouvoir de bénir et d'exalter. L'ange admirait l'extrême charité de son Seigneur pour les hommes : il était stupéfait de voir le Fils de Dieu, qui dans le ciel est adoré avec son Père par les purs esprits, descendu volontairement à un tel degré d'abaissement, qu'il fût recouvert de chair et réduit à l'agonie. Bien plus, il le voyait désireux, par amour pour sa créature, de souffrir tous les tourments, la mort, le crucifiement, afin que l'homme triomphât par lui du trépas et vainquît le diable. C'est pourquoi, saisi d'admiration, frappé de stupeur, l'ange louait et célébrait son Maître, qu'il voyait disposé à entreprendre une œuvre inouïe. Moïse avait écrit : Que tous les anges de Dieu le confortent (Deuter., XXXII, 43). Pour accomplir cet oracle, l'ange adressait au Sauveur les paroles par lesquelles David avait autrefois loué Dieu : C'est à vous, Seigneur, qu'appartient la grandeur, la puissance, la gloire et la victoire ; et c'est à vous que sont dues les louanges ; car tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à vous. C'est à vous qu'il appartient de régner, et vous êtes élevé au-dessus de tous les princes. Les richesses et la gloire sont à vous. C'est vous qui avez la souveraine puissance sur toutes les créatures ; la force et

l'autorité sont entre vos mains ; vous possédez la grandeur et le commandement sur tous les hommes. C'est pourquoi nous vous rendons maintenant nos hommages, à vous qui êtes notre Dieu ; et nous donnons à votre saint nom les louanges qui lui sont dues (I Paralip., XXIX, 11, 12, 13)[1]. Un ancien auteur, dans une homélie qui fut attribuée à saint Jean Chrysostome, disait de même : Celui qui est adoré par les anges, celui devant qui fléchit tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, comment pouvait-il recevoir quelque force d'un ange ? Il n'en recevait pas la force, mais la gloire, il n'était pas fortifié, mais glorifié par l'esprit céleste qui lui répétait : A vous, Seigneur, la royauté ! A vous l'empire ![2]. Théophylacte parle de cette opinion comme étant celle de certains auteurs, qui ont pensé que l'ange glorifia Jésus en lui représentant toutes les glorieuses conséquences de sa passion. A vous, Seigneur, disait-il, à vous la force ! Vous avez prévalu contre la mort, vous avez prévalu contre l'enfer, et vous avez délivré le genre humain[3] !

VI. Mais Suarez croit que le sens le plus propre, le plus en rapport avec la situation, est que l'envoyé du ciel conforta le Sauveur du monde en lui proposant des raisons capables de tempérer sa tristesse et de fortifier sa partie inférieure. L'Homme-Dieu connaissait toutes ces raisons, et pouvait les considérer par lui-même ; l'ange ne lui enseigna donc rien. Pourquoi néanmoins Notre-Seigneur voulut-il que ce pur esprit lui parlât ? D'abord parce qu'il considérait ces motifs de courage et de consolation par sa partie supérieure, de telle sorte qu'il ne permettait aucunement à sa partie inférieure d'en être soulagée ; ensuite parce qu'il tenait à mieux faire constater la vérité de sa passion ou de ses souffrances.

1. Saint Épiphane, *Hæresis LXIX*, n° 60.
2. *De sancta Trinitate*, n° 2, inter opera Chrysostomi, t. I, p. 837.
3. Théophylacte, *in Luc. XXII*, 43.

A cette fin il voulut que ces raisons lui fussent proposées, et en quelque sorte remises en mémoire, par le ministère d'un ange. De cette manière on peut dire que l'ange, autant qu'il était en lui, a conforté Jésus agonisant, quoique Jésus ait semblé ne pas même accepter ce genre de consolation, puisqu'il entra aussitôt après dans une agonie plus douloureuse[1]. Saint Thomas d'Aquin paraît être du même sentiment[2], aussi bien que saint Jean Damascène qui parle du secours apporté par les anges à Jésus-Christ, à cause de l'infirmité de sa nature[3]. Le Sauveur, selon Marie d'Agréda, reçut quelque adoucissement à ses peines par l'ambassade du saint archange, au moins du côté des sens, par un effet analogue à celui que produit la science ou connaissance expérimentale de ce que l'on savait auparavant par la théorie ; car l'expérience a toujours quelque chose de neuf pour les sens, et excite d'une manière particulière les facultés naturelles[4]. Cette opinion s'accorde et avec la figure de ce mystère dans l'Ancien Testament, et avec les représentations qu'on en fait ordinairement dans l'Église.

Nous lisons dans la Bible que les fils de Moab et d'Ammon s'étaient ligués pour faire la guerre au roi Josaphat. Ce prince tout tremblant se mit à prier le Seigneur, et sa prière nous a été conservée dans les livres saints. L'esprit de Dieu répondit : Ce n'est pas vous qui combattrez, demain le Seigneur combattra pour vous ! Le lendemain les ennemis se tuaient les uns les autres, et Josaphat n'avait qu'à recueillir leurs dépouilles (II Paralip. xx). De même les Juifs et les Romains se sont ligués contre Jésus-Christ. Il en est effrayé dans sa partie sensitive, et il a recours à la prière pour obtenir l'assistance de Dieu. Pendant son oraison un esprit

1. Suarez, *De Incarnatione*, Ier p., disput. XXIX, sectio IV, fin.
2. Saint Thomas, *Summ.*, IIIa p., q. XII, art. IV, ad. 1.
3. Saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, lib. III, cap. XX.
4. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe part., liv. VI, ch. XII, n° 1216.

céleste vient le fortifier, en lui disant de ne pas craindre la multitude de ses ennemis, parce que ce n'est pas l'homme, mais Dieu même qui va combattre. Et certainement si la divinité n'était venue en aide à l'humanité, jamais celle-ci n'aurait pu supporter des peines comme celles de la passion de Jésus [1]. Mais le Christ, comme Josaphat, a triomphé et recueilli les dépouilles de ses ennemis. Ses fidèles ou ses sujets ont vu les Romains tailler en pièces et disperser les Juifs ; puis ils ont vu le culte d'un juif crucifié renverser les idoles des Romains, et le vicaire de ce juif devenir souverain de Rome. L'Église chrétienne est ornée des dépouilles du peuple-roi comme du peuple de Dieu, des Romains comme des Juifs. C'est ce brillant avenir que l'ange dévoila aux yeux de Jésus pour le rassurer.

Quelquefois on nous représente cet ange avec toutes les vertus théologales et morales, ayant chacune en la main un étendard de la passion. Toutes ces vertus, comme l'ange lui-même, soutiennent le courage de Notre-Seigneur, le disposent au plus terrible combat, et le fortifient pour qu'il se résolve à mourir [2]. Mais presque toujours, dans les anciennes peintures, on représente saint Michel tenant en main, devant Jésus, et le calice et les instruments de la passion [3]. Jésus disait lui-même à la bienheureuse Véronique de Binasco : L'ange qui m'apparut m'apporta, au nom de mon Père, un calice surmonté d'une croix à laquelle adhérait une éponge [4]. Que signifie ce calice? Valdérama a comparé la passion à un banquet où sept vertus, les théologales et les cardinales, apportent chacune leur plat, plat amer, plat dégoûtant. Mais l'ange présente le calice, pour signifier que

1. Meffreth, *Sermones hiemales*, in die parasceves.

2. Valdérama, *Sermons et saints exercices*, t. II, p. 861. sermon pour l'oraison du Jardin.

3. Mansi, *Bibliotheca moralis*, tractat. LX, discursus XVII, n° 2.

4. *Acta sanctorum*, die XIII januarii, *Vita*, lib. VI, cap. VI.

toutes ces amertumes et ces dégoûts passeront en aussi peu de temps qu'il en faut pour vider une coupe[1]. Plus ordinairement on voit dans ce calice le symbole ou la figure de la passion, parce que le Sauveur désigna plus d'une fois par cette expression ses souffrances et sa mort (Matth., xx, 22, — Joan., xviii, 11). Par cette passion, et pour ainsi dire dans ce calice, l'Homme-Dieu a bu deux liqueurs très-amères, celle de la coulpe et celle de la peine. Dans Jérusalem et sur le Calvaire, quels tourments n'a-t-il pas soufferts et pour quels péchés! Dans le jardin même des Olives, après l'apparition de l'ange, s'il sue du sang, s'il entre en agonie, n'est-ce pas beaucoup plus pour le péché lui-même, que pour le châtiment dû au péché? Suer du sang pour la peine est un effet de sa résignation au décret divin, auquel il soumet son appétit sensitif; suer du sang pour la coulpe est un effet de la douleur intérieure, qui satisfait à la divine majesté. Mais en buvant jusqu'à la lie le calice qui lui est offert, il se sent consolé, fortifié même; et, pour preuve de cette force venue d'en haut, il n'attend pas que les bourreaux versent le sang nécessaire à la rémission de nos péchés (Heb. ix, 22), il le répand lui-même par tous les pores de sa chair, il veut que tous ces pores deviennent autant d'yeux qui lavent nos iniquités avec des larmes de sang.

VII. Les saints aimèrent toujours à s'approcher de Jésus en son agonie, pour essuyer cette sueur sanglante, pour mêler leurs larmes à ses larmes. Nous avons vu que, pour le consoler, l'ange lui montra tous ces saints de l'avenir qui seraient avides de lui tenir compagnie en sa passion. Étions-nous du nombre? Le divin Maître nous aperçut-il dans les rangs de ces disciples fidèles, qui s'empressent de le consoler en partageant ses souffrances? Ah! si l'ange consolateur avait un regret, c'était de ne pouvoir vider lui-même le calice

1. Valdérama, *Sermon cité*, p. 873.

qu'il présentait au Sauveur, c'était de ne pouvoir souffrir avec lui et comme lui. Bossuet ne parle-t-il pas de la sainte jalousie des anges? Ils sont jaloux de nous parce que nous pouvons ce qu'ils ne peuvent, nous pouvons être les compagnons de Jésus en ses souffrances [1]. Négligerons-nous donc cet avantage que nous avons au-dessus de ces purs esprits? non, non, mais chacun de nous s'estimera plus heureux que l'ange consolateur parce qu'il peut représenter en soi l'agonie de Jésus, la vie souffrante de Jésus, et qu'il peut espérer d'être exaucé quand il dit à cet aimable Sauveur : Donnez-moi votre calice, donnez-moi votre tristessse, donnez-moi vos craintes, donnez-moi votre dégoût et votre ennui. A moi ce baiser du traître, à moi ces coups de fouet, à moi cette couronne d'épines, à moi ce manteau d'ignominie, à moi cette croix, à moi ces clous, à moi ce tombeau! A vous, divin agneau immolé pour moi, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles (Apoc. v, 13)!

Si quelquefois il nous est refusé de souffrir, il nous est toujours donné de prier avec Jésus, pour obtenir les grâces qu'il sollicitait lui-même, et calmer ainsi la douleur que lui causait la perte de tant d'âmes. C'est une manière de le consoler que les anges ne voulurent point omettre. Il est même vraisemblable qu'ils prièrent pour lui, comme l'a pensé Catherine Emmerich [2], et avant elle le poëte qui chanta le Messie. En ce moment, dit-il, Gabriel secoue le nuage qui le voilait, et s'incline vers Jésus; des larmes célestes étincellent à la paupière de l'ange, et son oreille, qui, du point le plus éloigné de l'infini, entend la marche de l'Éternel et le bruissement des soleils qui s'inclinent sur son passage, écoute le sang du Fils de l'homme couler à travers ses veines contractées par la douleur; il compte les

1. Bossuet, *Sermon des saints Anges gardiens*, IIe point.
2. Catherine Emmerich, *Visions*, IVe partie, chap. III.

battements de son Cœur, il compte ses gémissements et ses prières, et sa pensée immortelle comprend les souffrances de la rédemption. Incapable de supporter plus longtemps l'aspect de ces souffrances inouïes, il lève son visage baigné de larmes vers le ciel, et demande grâce pour le Messie. Tout à coup des légions d'anges déchirent les nuages, et joignent leurs prières aux prières de Gabriel[1]. Quant à nous, unissons nos prières à celles de Jésus et consolons-le en demandant grâce pour les agonisants de chaque jour, pour tous ceux de ses membres qui vont mourir aujourd'hui.

CHAPITRE III

Les motifs de l'apparition.

I. Motifs spéciaux. — II. Motifs communs. — III. Mystère d'humilité. — IV. Pourquoi la sainte Humanité ne se consolait-elle pas elle-même ? — V. Pourquoi la Divinité de Jésus ne consolait-elle pas son Humanité ? — VI. Pourquoi Dieu le Père employa-t-il un intermédiaire ? — VII. Pourquoi cet intermédiaire ne fut-il pas un homme ? — VIII. Pourquoi fut-il un ange ? — IX. Consolations de la pénitence.

Puisque Dieu voulait que son Fils endurât pour nous la peine du péché, pourquoi lui envoyait-il des consolations par un ange ? N'eût-il pas été plus conforme à ce dessein que le divin Réparateur bût le calice d'amertume sans aucun adoucissement ? Telle est la question à laquelle nous allons répondre en examinant successivement et pourquoi la consolation, et pourquoi un consolateur angélique.

I. Pourquoi Jésus agonisant est-il consolé ? Il est consolé

1. Klopstock, *La Messiade*, chant V, trad. par Mme de Carlowitz.

pour nous apprendre le soin que Dieu prend des affligés. Ne vient-il pas continuellement à leur secours, et souvent même par le moyen des anges, comme nous le voyons pour Samson, pour Élie, pour Daniel, pour cent autres[1] ? Nous lisons dans la vie de sainte Marguerite de Cortone que, dans une épreuve et pendant sa prière, un ange du ciel vint se placer auprès d'elle pour la conforter, *oranti astitit angelus confortans*[2]. Comme chef du corps mystique qui est l'Église, Notre-Seigneur voulut être soutenu, pour animer ses membres en leur prouvant, par son exemple, qu'eux aussi seraient consolés dans leur tourments et leurs afflictions. En effet, combien ne serions-nous pas sûrement fortifiés et soulagés, si lourd que soit le poids de notre douleur, si nous nous tournions, comme le divin Maître, vers notre Père céleste pour l'invoquer avec confiance !

N'est-il pas consolé pour nous apprendre l'utilité de la prière, puisqu'il nous prouve que la prière n'est jamais sans fruit? Les trois apôtres qui l'avaient vu prier si longtemps, avaient dans cette apparition la preuve qu'il était exaucé en quelque manière, et que son oraison n'avait point été stérile. Lorsque le Seigneur ne veut pas nous soustraire à l'affliction, il nous donne du moins la force de la supporter, et cette force tient lieu de consolation[3].

Il est consolé pour nous exciter à la persévérance dans la lutte comme dans la prière. Il a plusieurs fois répété la même demande, mais enfin il obtient un secours, et ce secours va lui servir à continuer le combat. Quand quelqu'un se montre courageux et obstiné contre la tentation, et ne veut pas lui céder, mais est résolu d'obéir toujours au Seigneur, la divine consolation ne tarde pas à venir le fortifier,

1. Panigarola, *Cento ragionamenti.*, 1a p. ragion. X, 1e p.

2. *Acta sanctorum*, die XXII februarii. *Vita*, auctore F. Juncta Bevagnale, cap. v, n° 111.

3 Panigarola, *endroit cité.*

pour qu'il souffre plus facilement ce qu'il a l'occasion de souffrir. Déjà, après qu'il eût résisté à Satan dans le désert, Jésus ne vit-il pas accourir les anges pour le consoler et le servir[1] ?

Il est consolé pour que nous sachions jusqu'où il nous a aimés, et combien nous devrions l'aimer en retour. N'est-ce pas par amour pour nous que lui, qui est, comme son Père, le Dieu de toute consolation (II Cor. I, 3), s'est réduit à sentir le besoin de consolation? L'incendie de l'amour a pour ainsi dire desséché cette source qui était en lui ; il faut que son Père lui envoie un peu de cette eau céleste[2]. O amour, ô amour, allume-toi aussi en nous comme un incendie qui nous dévore, ou fais de nos cœurs une fournaise, pour que nous aimions le Fils de Dieu comme il nous a aimés, et que nous consentions à être réduits pour lui à l'état où il se réduit pour nous!

II. Outre ces motifs qu'on peut regarder comme spéciaux, il en est d'autres qui, bien que communs à toute l'agonie, ou même à toute la passion du Sauveur, ont été spécialement signalés en parlant des consolations qu'il reçoit.

Il voulait, dit saint Épiphane, nous montrer qu'il avait vraiment pris notre nature humaine[3]. Mais que l'hérésie, ajoute le vénérable Bède, ne s'en prévale pas pour exagérer l'infirmité du Rédempteur! Car nous lisons en un autre endroit de l'Évangile que les anges s'approchèrent et le servirent (Matth. IV, 11). Voilà une preuve de ses deux natures : les anges le servent parce qu'il était Dieu avant tous les siècles, parce qu'il leur est supérieur par son état personnel ; un ange le conforte parce qu'il s'est fait homme dans la plénitude des temps, parce que la condition de sa chair pas-

1. Salmeron, *in Evang. histor.*, t. X, tractat. XIV.
2. Panigarola, *endroit cité*.
3. Saint Épiphane. *Ancoratus*, nos 31 et 37.

sible et semblable à celle des pécheurs le rendait pour un peu de temps inférieur à la condition des anges. Avant d'être exalté par la gloire de sa résurrection, il était déjà supérieur aux anges par sa divinité ; néanmoins il était un peu inférieur à ces purs esprits par son humanité, qui l'a rendu sujet à la mort. Mais après qu'il eut par sa résurrection triomphé du trépas, il éleva sa nature humaine bien au-dessus de la majesté des archanges [1].

Il voulait nous montrer qu'avec notre nature il avait pris et sanctifié toutes nos dispositions. Il a été fortifié comme il a été triste, dit saint Hilaire : c'est pour nous et à notre avantage qu'il a été triste, c'est nécessairement aussi pour nous et à notre avantage qu'il a été fortifié [2]. Comme la voix de Dieu le Père, qui se fit entendre après le baptême de Notre-Seigneur sur les bords du Jourdain (Matth. III, 17), pendant sa transfiguration sur le Thabor (Matth. XVII, 5), et après son entrée triomphale dans Jérusalem (Joan, XII, 28), n'était pas pour Jésus, mais pour nous, afin de nous instruire, afin de nous disposer à écouter le Sauveur du monde : ainsi l'apparition de l'ange, la consolation offerte dans le jardin des Olives au divin Agonisant, est pour nous, est pour notre instruction et notre utilité, à cause des mystères qu'elle renferme. C'est pour les justes qui tremblent dans l'épreuve, que Jésus fut consolé, comme c'est pour eux qu'il fut saisi de frayeur, afin de les rassurer. Comme il a éprouvé ce trouble et ce saisissement, dont il ne veut pas exempter tous les saints ; de même, il a reçu cette force ou cette consolation, dont les plus parfaits ont souvent besoin. Il nous fait ainsi comprendre qu'il exaucera notre timide prière en tempérant notre agonie, qu'il ne dédaignera pas de nous secourir dans ces peines où l'on croit remarquer un manque de courage de notre part, et qu'il

1. Bède, *in Luc. evangel.* cap. XXII.
2. Saint Hilaire, *De Trinitate*, lib. X, n° 41.

aura pour agréable le sacrifice même que nous lui offrirons avec une répugnance toujours vive en un cœur sensible.

Il voulait la consolation comme il voulait la souffrance, à cause du péché à expier. Il subissait la peine des pécheurs repentants, qui reçoivent de Dieu un secours et souvent une consolation, pour supporter plus facilement les châtiments paternels et boire plus volontiers le calice de la croix. Il subissait aussi la peine des pécheurs impénitents, qui souffrent toujours moins que leurs péchés ne l'ont mérité. Une conséquence du péché est que nous avons besoin de recevoir des forces, et que nous sommes indignes de les recevoir ; mais pourtant il ne peut empêcher la miséricorde de Dieu de venir à notre secours. Avoir besoin de consolation et la recevoir est une suite du péché, et un châtiment infligé à cause de nos fautes, quoique cette consolation nous soit donnée pour adoucir ce châtiment[1].

Il voulait la consolation comme il voulait la souffrance, à cause de la vertu à pratiquer. Que d'actes méritoires il produit ! N'honore-t-il pas un Dieu consolateur, en acceptant la consolation ? Il obéit, il se résigne, il se prépare par une nouvelle générosité à de nouveaux combats et à de nouvelles douleurs[2]. Mais surtout il s'humilie.

III. L'humilité est la vertu qu'on admire le plus en Jésus consolé. Sa défaillance est si extrême, dit Massillon, les frayeurs de la mort font sur son âme des impressions si sensibles, ou pour mieux dire la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible. Anges du ciel ! ce n'était point là autrefois votre ministère : vous ne vous approchiez de lui

1. Salmeron, *in Evang. histor,*, t. X, tractat. XIV.
2. *Ibid.*

que pour le servir et pour l'adorer : aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même : il est entre vos mains, faible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire[1]. Voilà jusqu'à quel degré d'humilité l'orgueil du premier Adam fait descendre le second : le Fils de Dieu s'abaisse jusqu'à recevoir des consolations de la part d'une créature, qui revêt la forme ou l'apparence d'une autre créature plus vile qu'elle-même. L'ange s'abaisse aussi, puisqu'il descend du ciel pour consoler une âme que sa nature humaine rend inférieure à la nature angélique. Quel mystère d'humilité que l'agonie de Jésus !

Si j'étais humble, Dieu tournerait vers moi ses regards de miséricorde et me consolerait; si j'étais humble, les anges descendraient jusqu'à moi pour soutenir ou relever mon courage; si j'étais humble, je ne dédaignerais pas de m'abaisser moi-même devant ceux qui sont au-dessous de moi, pour en recevoir ou pour leur donner la consolation. Cette condescendance de ma part serait déjà pour eux un soulagement, et elle attirerait sur moi les bénédictions du ciel. L'humble fleur croît, s'épanouit et répand son parfum, par la vertu de la sève qu'elle puise dans le sol que la pluie a fécondé. Ainsi toutes les fois que nous nous abaissons dans notre estime, jusqu'à toucher cette terre qu'arrosa la sueur sanglante du Sauveur, nous y puisons une nouvelle sève de courage et d'énergie, qui nous permet de nous élever vers le ciel et de répandre sur les hommes la bonne odeur de Jésus-Christ. L'humilité est une force, l'humilité est une consolation, et nous en ferons la douce expérience quand la tribulation nous broiera, ou quand l'heure de notre mort sera proche, si nous acceptons les encouragements et les

1. Massillon, *Sermon sur la Passion*, 1re p.

bonnes paroles de quiconque viendra au nom du Seigneur pour nous fortifier.

IV. Mais si Jésus agonisant voulait la consolation, pourquoi ne la puisait-il pas en lui-même ? pourquoi son humanité ne se consolait-elle pas toute seule, comme ces sages et ces philosophes qui, dans un péril de mort, se consolent, se fortifient et s'encouragent eux-mêmes, soit par le souvenir de leurs belles actions passées, soit par la conscience de leur innocence présente, soit par d'autres motifs que la prudence leur suggère ? Sans doute l'Homme-Dieu est la force, la vertu, la fermeté de tous, et il connaissait mieux qu'aucune créature les moyens de se soutenir et de se consoler lui-même. Sans doute encore il est le suprême consolateur des affligés au purgatoire, dans les limbes, sur la terre, partout où la consolation peut descendre. Mais que cherche-t-il en ayant besoin des services d'autrui ? à honorer ses créatures et à répandre ses richesses, à glorifier son Père par un plus profond abaissement et à donner aux hommes un plus parfait modèle de patience. Il a permis à ses martyrs, il permet à ses amis, il permet à ses ennemis eux-mêmes de se consoler, quand ils sont sous le pressoir de la douleur, en leur laissant la faculté de penser aux choses qui les encouragent et les fortifient. Pour lui, afin de descendre plus bas dans l'indigence de toutes choses, il n'a pas permis à sa mémoire de se rappeler alors ce qui aurait pu lui donner du courage : il a voulu qu'elle ne se représentât et ne méditât que les afflictions, les peines et les tourments qu'il allait endurer ; il n'a pas permis à sa conscience de lui rendre ce témoignage de l'innocence, qui soutient le juste persécuté : il a voulu que sa conscience lui reprochât les crimes du monde entier, dont il était chargé comme s'il en eût été lui-même coupable.

« La plus douce consolation d'un homme de bien affligé, dit Bossuet, c'est la pensée de son innocence ; et parmi les

maux qui l'accablent, au milieu des méchants qui le persécutent, sa conscience lui est un asile. C'est ce sentiment qui soutenait la constance des saints martyrs; et dans ces tourments inouïs, qu'une fureur ingénieuse inventait contre eux, quand ils méditaient en eux-mêmes qu'ils souffraient comme chrétiens, c'est-à-dire comme saints et comme innocents, ce doux souvenir charmait leurs douleurs, et répandait dans leurs cœurs et sur leurs visages une sainte et divine joie. Jésus, l'innocent Jésus n'a pas joui de cette douceur dans sa passion; et ce qui a été donné à tant de martyrs, a manqué au roi des martyrs. Il est mort, il est mort, et on lui a, pour ainsi dire, peu à peu arraché sa vie avec des violences incroyables; et parmi tant de honte et tant de tourments, il ne lui est pas permis de se plaindre, ni même de penser en sa conscience qu'on le traite avec injustice. Il est vrai qu'il est innocent à l'égard des hommes; mais que lui sert de le reconnaître, puisque son Père, d'où il espérait sa consolation, le regarde lui-même comme un criminel? C'est Dieu même qui a mis sur Jésus-Christ seul les iniquités de tous les hommes. Le voilà, cet innocent, cet agneau sans tache, devenu tout à coup ce bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Ce n'est plus ce Jésus qui disait autrefois si assurément: Qui de vous me reprendra de péché (Joan, VIII, 46)? Il n'ose plus parler de son innocence; il est tout honteux devant son Père, il se plaint d'être abandonné; mais au milieu de ces plaintes, il est contraint de confesser que cet abandonnement est très-équitable [1]. »

V. Et pourquoi sa divinité ne consolait-elle pas son humanité? pourquoi fallait-il qu'une autre personne le consolât? Il n'y avait plus en lui aucune communication, aucune influence de la partie inférieure à la partie supérieure, ni

1. Bossuet, *Ier sermon sur la Passion*, Exorde.

de celle-ci à celle-là, de sorte que les mouvements ou les émotions de crainte et de tristesse n'atteignaient pas la partie supérieure, et qu'à son tour la continuelle délectation, produite dans cette partie supérieure par la claire vision de l'essence divine, n'anéantissait ni ne diminuait la tristesse et la crainte de la partie inférieure. Il en résultait que dans cette partie régnaient une crainte et une tristesse, qui avaient besoin d'être modérées ou adoucies; mais que cette consolation ou ce tempérament ne pouvait venir de la partie supérieure, puisque toute communication entre elles demeurait irrévocablement suspendue. Il fallait donc que la consolation vînt du dehors. Sans cette consolation extérieure, l'âme de Jésus aurait été absorbée par la tristesse au-delà de ce qui convenait [1].

VI. Alors pourquoi Dieu même, pourquoi le Père éternel sans aucun intermédiaire, n'a-t-il pas consolé ou fortifié l'âme de son Fils? Quoiqu'il puisse tout faire par lui-même, il aime à employer des coopérateurs, des ministres ou des instruments. Il en agit ainsi pour le bien de ses associés, auxquels il fournit par là l'occasion de travailler utilement, et de recevoir une récompense. Il en agit ainsi pour nous tenir dans l'humilité, et dans la dépendance à l'égard les uns des autres [2]. Ce fut en se pénétrant de cette dernière pensée, que la bienheureuse Marie de l'Incarnation sentit croître en son âme la dévotion à l'agonie de Notre-Seigneur. On lit dans son histoire :

Elle avait surtout une vive piété pour le Sauveur consolé dans son agonie par un ange. Elle disait souvent aux religieuses : Voyez à quel point le Fils de Dieu est réduit de recevoir consolation de sa créature, et il s'y soumet, et il l'accepte ! Et nous, pauvres, faibles et misérables, avons honte

1. Salmeron, *in Evang. histor.*, tom. X, tractat. XIV.
2. *Ibid.*

de découvrir nos faiblesses et nos misères, et de recevoir aide des personnes que Dieu nous a données pour nous conduire et pour nous assister dans nos besoins spirituels. Elle avait tant de vénération pour cet état humble du Fils de Dieu, qu'une fois une personne lui ayant dit qu'elle voulait avoir un tableau de ce mystère, mais qu'elle désirait y voir Notre-Seigneur seul, elle lui répondit : Hé quoi ! voulez-vous ôter de ce mystère le sujet qui touche le plus, et où paraît le plus grand excès d'humilité du Fils de Dieu, lorsque étant dans une extrême angoisse il s'abat à terre, et que l'ange, sa créature, le console [1]?

VII. Mais tous ces motifs n'auraient-ils pas la même force si le consolateur de Jésus agonisant, au lieu d'être un ange, eût été un homme? Pourquoi donc Dieu le Père n'a-t-il pas employé un intermédiaire humain? Salmeron fait cette réponse : Les hommes ignoraient presque tous la tristesse et les angoisses du Sauveur, les disciples dormaient, et Marie n'était pas présente. D'ailleurs les hommes n'étaient-ils pas tout à la fois indignes et incapables de fortifier ou de consoler leur divin Maître, puisque c'était pour eux-mêmes qu'il endurait cette passion intérieure? Peut-être même auraient-ils cru acquitter leur dette envers lui, en le secourant ainsi [2]. Il ne restait donc que les anges du ciel qui pussent être les consolateurs du Fils de Dieu en son agonie. Le même théologien en apporte encore les motifs suivants :

VIII. Dieu a coutume d'envoyer un ange pour consoler ou fortifier les hommes justes, comme il le fit pour Élie, pour Élisée, pour les trois enfants dans la fournaise et pour Jésus lui-même au désert. Il en agit ainsi avec tous ses élus lorsqu'il sont en proie à la tribulation : il leur envoie, pour les

1. *Histoire de la B. Marie de l'Incarnation*, nouvelle édition, par Mgr d'Orléans, liv. VII, chap III.

2. Salmeron, *endroit cité*.

ortifier, des consolations angéliques, d'une manière soit visible soit invisible. Les célestes esprits conjurent eux-mêmes le Seigneur de leur confier ce doux ministère, et ils savent que son intention est qu'ils le remplissent. Enfin, en acceptant un ange pour consolateur, Jésus se liait, s'obligeait envers ce pur esprit ; mais il le liait, l'obligeait aussi lui-même à remplir le même office à l'égard de ses membres mystiques, à l'égard de nous tous qui avons bien plus besoin que notre chef d'être fortifiés et consolés [1]. Combien de fois les anges consolateurs n'ont-ils pas assisté les chrétiens, en souvenir de leur divin chef consolé à Gethsémani, et comme pour continuer l'office que l'un d'eux avait alors rempli? D'ailleurs nous sommes unis à Jésus agonisant, comme les membres le sont à la tête, et les consolations angéliques qu'il reçut se transmettent ou s'écoulent jusqu'à nous. En acceptant un ange pour consolateur, il nous apprenait le besoin que nous en aurons nous-mêmes dans notre agonie, et le puissant secours que nous en recevrons [2].

Il est encore d'autres motifs qui firent préférer un ange. D'abord, dit saint Épiphane, ce fut pour accomplir la prophétie que Dieu avait faite par la bouche de Moïse, selon la version des Septante : Que les anges le fortifient (Deut. xxxii, 43). Ensuite ce fut pour prouver à ses apôtres, trop prompts à se scandaliser de sa faiblesse, combien les esprits célestes l'estimaient au milieu même de sa plus grande affliction. Les anges le confortèrent, non pas en ajoutant quelque chose à sa force, mais en l'adorant, en reconnaissant en lui le principe de toute force et de toute puissance, de leur propre force et de leur propre puissance. Les disciples virent et entendirent l'ange consolateur adorant et

1. Salmeron, *endroit cité.*

2. Coret, *L'association ou la bonne mort sous la protection des saints Anges*, chap. I, n° 2.

exaltant ainsi leur Maître[1]. Il avait voulu cette apparition, suivant Denis le Chartreux, pour consoler et conforter les apôtres qui étaient auprès de lui : par conséquent ils durent voir corporellement cet ange, du moins les trois disciples privilégiés qui étaient plus voisins de Jésus[2]. Troisièmement saint Bernard a pensé qu'il voulait par là nous apprendre à ne pas recourir à une consolation charnelle ou caduque, mais à une consolation angélique, mais à une consolation spirituelle, mais à une consolation céleste[3]. Massillon a donné le même motif : Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paraissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous ; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des âmes qui souffrent, que c'est ternir la gloire de nos souffrances d'y chercher d'autres adoucissements que ceux de la foi et de la religion, que le silence fait tout le mérite d'une âme affligée ; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir et de nous en consoler avec lui-même[4]. Thomas de Jésus avait également écrit : Un ange descendit du ciel, non pas que Notre-Seigneur manquât de la vertu nécessaire pour combattre la faiblesse de la nature ; mais afin d'apprendre à tous

1. Saint Épiphane, *Ancoratus*, n° 37. — Cf. Panigarola, *Cento ragionamenti*, I p., rag. X, 1ª p.

2. Denis le Chartreux, *in Luc.*, enarr. artic. XLVIII.

3. Saint Bernard, *in festo sancti Andreæ sermo I*, n° 7.

4. Massillon, *Sermon sur la Passion*, 1re p.

ceux qui souffrent que leur consolation et leur force doivent venir du ciel. Aussi l'ange qui n'ignorait pas quel était cet homme affligé, ne s'arrêta point à lui proposer divers motifs de consolation; mais il le supplia seulement au nom du ciel et de la terre et de tous les pécheurs, d'apporter à leurs maux, par son amour infini, ce remède souverain qu'ils ne pouvaient recevoir que de lui seul; et de préférer aux opprobres et aux tourments d'un jour la gloire éternelle qui lui en devait revenir; car, comme dit l'Apôtre, au lieu de la joie qu'il pouvait goûter, il a souffert la croix, méprisant l'ignominie (Hebr. XII, 2)[1].

IX. La consolation de Jésus agonisant était donc cachée dans cette pénitence publique, qu'il allait faire pour tous les péchés du monde, et l'ange le consolait en l'exhortant à souffrir en expiation de nos fautes. Notre consolation est aussi cachée quelquefois dans notre pénitence particulière, et si nous ne sommes pas assez consolés, c'est que nous ne sommes pas assez repentants. Bien qu'elle soit sévère et difficile, la pénitence n'est pas sans attrait et sans douceur. Elle a ses croix, mais elle a aussi son onction. Onction cachée à qui fuit la croix, dit un prédicateur, mais sensible à quiconque l'embrasse et la porte; onction bien différente de celle qu'on donnait aux anciens athlètes; celle-ci précédait le combat, celle-là suit de près la victoire. Il faut, comme Samson, attaquer, abattre, déchirer le lion pour y trouver le miel céleste et la rosée des grâces. Vous respirez, divin Sauveur, et vous sortez de vos langueurs. Qu'a donc fait l'ange consolateur, ce médecin céleste, pour vous faire passer en un instant d'un épuisement général à une force toute nouvelle? Est-ce sa présence qui vous console? Mais n'êtes-vous pas celui dont l'aimable regard fait la félicité

1. Thomas de Jésus, *Souffrances de N.-S.*, XXVI[e] souffr., sa tristesse dans le jardin des Olives.

des anges (I Pet., I, 12)? Sont-ce ses discours éloquents qui vous raniment ? Eh ! que peut-il vous dire qu'il n'ait appris de vous qui possédez tous les trésors de la science et de la sagesse (Colos,, II, 3)? Est-ce la joie que votre vue lui inspire qui sèche vos pleurs ? Vos divines Écritures nous assurent que le spectacle de votre passion fut pour ces bienheureux esprits un spectacle de douleur (Isaï. XXXIII, 7). Vous voulez donc nous prouver par cet exemple qu'ici-bas et là-haut la conversion est réciproque, et qu'à proportion que l'esprit de l'homme s'humilie, que son cœur s'afflige, que sa chair se mortifie, le courroux de Dieu se change en clémence, sa vengeance en douceur, et sa haine implacable en amour plein de tendresse (Zach. I, 3). Que, comme l'appât séduisant du péché fait bientôt sentir le mortel aiguillon qu'il cache : ainsi les fruits amers de la pénitence font bientôt goûter la manne délicieuse que le Seigneur répand dans le désert (Apoc. II, 17). Voilà, pécheurs, ce que vous ne comprenez pas et ce que vous ne sauriez croire ; car, si vous espériez trouver dans la pratique de la pénitence l'équivalent du plaisir qui vous retient dans l'habitude du vice, j'ose le dire, la pénitence, tout affreuse qu'elle vous paraît, vous deviendrait facile : douceurs pour douceurs, vous en aimeriez mieux d'innocentes que de criminelles, de solides que de frivoles, de salutaires que de funestes. Répondez-moi, dites-vous, répondez-moi des douceurs de la pénitence, et dès aujourd'hui je l'embrasse. Ah ! chrétiens, en vain vous en répondrais-je, si vous ne vous en rapportez pas aux promesses de Dieu, et à l'exemple du Sauveur consolé par un ange en son agonie [1].

1. Segaud, *Sermon XXVII*, la Passion, 1re p.

CHAPITRE IV

Les fruits de l'apparition.

I. L'ange fortifia Jésus. — II. L'affligea. — III. Le consola. — IV. Il nous consola nous-mêmes. — V. Et nous fit comprendre la consolation. — VI. Jésus est consolé par les pécheurs repentants. — VII. Par les justes fervents. — VIII. Par les pasteurs zélés. — IX. Par les associés du *Cœur-Agonisant* ou de la *Sainte-Agonie*. — X. Prière.

I. L'Écriture sainte ne nous dit pas que l'ange ait consolé Jésus; elle nous dit seulement qu'il le fortifia, *confortans eum* (Luc. XXII, 43). Il fut comme l'écuyer céleste du divin chevalier, il l'arma en quelque sorte pour cette lutte, pour ce combat, pour ce duel terrible qui devait se terminer par une complète victoire de la miséricorde et de la vie, et par le salut du monde. L'auteur de notre salut, le champion de la vie et de la miséricorde considéra ce que le ciel lui proposait, plutôt pour se fortifier que pour se consoler. Autre chose est de contempler ce qui peut nous donner force et courage, autre chose est de le contempler pour qu'il diminue notre tristesse; car on peut unir une grande constance à un profond chagrin. Il put donc se faire, dit Suarez, qu'en Jésus-Christ la considération qui excitait son courage n'adoucît point sa tristesse; en un mot, qu'elle le confortât, mais ne le consolât point [1]. Le cardinal de la Luzerne est plus affirmatif : « L'esprit céleste le conforte, dit-il, mais ne le console pas; il le soutient, mais ne le soulage pas; il l'aide à supporter ses douleurs, mais ne les diminue pas. Au contraire, immédiatement après cette apparition, son

1. Suarez, *De Incarnatione*, IIª p., disput. XXXIII, sectio II.

accablement s'accroît encore, et arrive à son comble. Il tombe dans une agonie mortelle[1]. »

Élie en fut la figure, selon saint Charles Borromée : L'oraison persévérante du Seigneur porta son fruit, un ange du ciel lui apparut pour le fortifier. Élie, prophète du Seigneur, dormait sous un genévrier, en fuyant la colère de Jézabel ; il était tout entier plongé dans sa tristesse et la douleur, et il aimait mieux mourir que de vivre. Mais un ange du ciel lui apparut, lui apporta un pain, le réconforta et lui montra aussi la longueur de la route qui lui restait à parcourir (III Reg. XIX, 5-8). Voici notre Élie, voici Jésus-Christ qui fuit Jézabel, ou qui, selon la chair, a horreur de la mort. Un ange de Dieu lui apparaît pour le conforter. Et que va lui mettre sous les yeux ce messager céleste, si ce n'est la gloire que sa mort procurera au Père éternel, l'accomplissement de toutes les Écritures et de toutes les prophéties qui en résultera, et la rédemption de tout le genre humain qui sera consommée? Dieu de Dieu, dit-il, et de tous les hommes le plus fort, ayez bon courage ! Pourquoi vous effrayer de ces premiers préludes de votre passion? *Il vous reste encore un long chemin à faire* (III Reg. XIX, 7). L'ange représente à Jésus-Christ tout ce qu'il doit souffrir. Cette consolation ne diminue peut-être pas la douleur du divin Maître, puisque, après l'avoir reçue, il entre en agonie et prie plus instamment. O infinie condescendance de Dieu! Il ne dédaigne pas d'être conforté par ses anges, par ses serviteurs et ses créatures. Et l'ange, témoin de la grande calamité qui accable son Maître, ne peut s'empêcher de venir à son secours, du moins en quelque manière. Mais, si les purs esprits compatissent au Sauveur des hommes, combien est-il plus équitable que nous compatissions nous-

1. De la Luzerne, *Considérations sur la Passion*, IIIe considér.

mêmes à Jésus-Christ, nous en faveur de qui toutes ces souffrances fondent sur lui[1] ?

Le Créateur s'est réduit à une extrême faiblesse, où il a besoin du secours de sa créature. Mais quel secours! s'écrie un prédicateur. Quel secours, qui n'empêche pas que le Sauveur ne tombe dans l'agonie, et que son âme agitée n'agite son corps d'une manière si extraordinaire, qu'elle lui fait suer le sang de toutes parts, et avec tant d'abondance qu'il découle jusqu'à terre, pour nous marquer que la terre va être inondée et purifiée par la vertu de ce sang précieux ! Quel secours lui donne donc l'ange du ciel, si ce n'est pour empêcher qu'il n'expire sur le lieu? si ce n'est pour faire tomber ce Jacob entre les mains d'Ésaü, son frère? si ce n'est pour lui conserver assez de sang et de force pour qu'il passe des mains de Dieu qui l'a frappé, entre les mains des hommes qui lui préparent un cruel et infâme supplice? Cependant cet ange le fortifie; la parole de l'Évangile est expresse. Il ne le fortifie pas en lui communiquant quelque vertu ou quelque force, qui ne fût pas auparavant en lui. Toute la force divine est toujours restée dans ce composé adorable de Dieu et de l'homme. Mais, parce que la partie inférieure de l'âme du Sauveur était, dans sa passion, comme abandonnée de la supérieure et privée de ses influences, afin de souffrir tout ce qu'elle pouvait souffrir; l'ange le fortifie en faisant à cette partie inférieure de son âme une vive représentation du grand fruit de sa passion et de son sang, en lui mettant devant les yeux tant d'âmes dont il serait le salut et la vie, en le relevant par là de l'abattement où l'avait mis la vue de tant d'autres qui rejetteraient le prix de son sang, et dont il serait par leur faute la perte et la ruine. L'ange l'encourage et le fortifie, en lui faisant voir les grandes victoires qu'il

1. Saint Charles Borromée, *Homiliæ*, homil. CVIII, 1[a] p.

allait remporter sur l'enfer et sur les démons par sa mort, toute la gloire qui allait suivre cette mort, la conversion des nations, l'établissement de son Église par tout le monde, la joie et le courage de tant de millions de martyrs qui donneraient leur vie pour la confession de son nom, l'innocence de tant de justes, la conversion et la pénitence de tant de pécheurs. Ame innocente qui m'écoutes, si tu te conserves dans la pureté de tes mœurs, dans la ferveur et la fidélité de ton amour ; âme pénitente qui m'écoutes et qui as eu le bonheur de laver tes péchés dans le sang du Sauveur, si tu ne retournes plus à tes péchés, et si tu conserves l'esprit de pénitence toute ta vie, sache que tu as été représentée à l'âme de Jésus-Christ dans sa tristesse et ses frayeurs du jardin, que tu as contribué à sa consolation, que l'ange s'est servi de toi pour le fortifier, pour le rassurer, pour l'encourager [1].

II. Guillaume de Saint-Martin a pensé que l'ange affligea Jésus : J'ose dire que cet ange, qui descend du ciel pour le fortifier dans son agonie, l'afflige infiniment plus qu'il ne le console. Quand vous êtes dans l'adversité et l'affliction, si vous êtes abandonnés de vos parents et de vos amis, si ceux qui sont obligés de vous secourir, soit à cause des biens qu'ils ont reçus de vous, soit à cause de l'union qu'ils ont avec vous, vous refusent leur consolation, c'est à la vérité un surcroît de déplaisir, un nouveau sujet de douleur. Mais si, dans cet abandon de vos parents et de vos amis, il entrait chez vous quelque étranger pour vous consoler, la consolation de cet étranger vous toucherait-elle fort au cœur? Elle ne servirait qu'à vous faire penser plus fortement à votre malheur, à vous faire mieux sentir la dureté de vos proches et l'ingratitude de vos faux amis. Voilà cependant le déplorable état où Jésus-Christ est réduit. Il est

1. Chauchemer, *Sermon IX*. la Passion, 1re part.

le Fils de Dieu, il est le frère et le rédempteur de tous les hommes, il n'a avec les anges aucune société de nature, il n'est point venu pour eux, il ne meurt point pour eux ; les anges sont des étrangers à son égard, nous sommes ses proches et ses amis. Mais son Père qui devrait le secourir, lui refuse sa protection ; les hommes qui sont obligés de le consoler, lui refusent leur consolation : dans cet abandon général de Dieu et des hommes, c'est un ange, c'est un étranger qui le console. Mais à quoi lui sert cette consolation, si ce n'est à redoubler son affliction, en lui faisant mieux voir l'indignation de son Père et l'insensibilité des hommes ? Le ciel est trop irrité contre lui pour lui accorder quelque grâce ; et, si cet ange était capable de le consoler, cet ange ne lui serait point envoyé. Ce céleste esprit n'est point un instrument de miséricorde pour Jésus, c'est un ministre de justice [1]. Il le prouve par son message, comme par sa nature.

Il lui montre les fruits de sa passion, pour lui donner de la force, et non pour lui ôter l'amertume de sa douleur ; il le fortifie de manière à augmenter sa souffrance, au lieu de la diminuer. Avant de mourir, Moïse reçut ordre de monter sur un des sommets du mont Nébo, d'où il contempla les fertiles campagnes de la Palestine ; mais il lui fut dit en même temps qu'il n'y entrerait pas (Deuter., XXXIV, 1.—5). Cette vue était donc affligeante ; elle augmenta ses regrets, plus qu'elle ne le consola. De même le Fils de Dieu, avant sa mort, gravit la montagne des Oliviers, et là un ange du ciel vint lui représenter les grands biens qu'il devait recueillir de sa passion, le salut des pécheurs, la béatitude des saints, la gloire de son Père éternel, et l'honneur qui lui serait rendu à lui-même par toutes les nations ; mais il ne lui en donna que la vue. Les yeux de Jésus étaient ouverts

1. Guillaume de Saint-Martin, *Carême*, vendredi saint, 1er point.

mais son Cœur était fermé à la joie. Il reçut les admirations, les louanges, les adorations du messager céleste, mais il n'en reçut aucune consolation. Il demeura près de la fontaine, sans pouvoir étancher sa soif; et cette privation lui fut si sensible qu'elle le fit tomber en agonie [1].

III. Cependant ce n'est pas sans motif que le langage chrétien donne le nom d'ange consolateur à l'envoyé du ciel, qui apparut au Sauveur dans le jardin des Olives. Il lui dévoilait la fécondité, il lui annonçait la fin de ses souffrances : n'était-ce pas là une consolation ?

Le chrétien, le religieux, le prêtre, à qui tout sourit, tout réussit, qui est bien vu de tous, qui fait son œuvre et son chemin sans grands obstacles, sans résistances sérieuses du dedans ou du dehors, ressemble à ces prairies qui, d'elles-mêmes, sans aucun travail de l'homme, se couvrent d'herbes vertes et de fleurs variées. Celui qui est labouré par la souffrance, qui est remué profondément par les épreuves intérieures, qui est foulé aux pieds par des êtres qui ne l'égalent ni en talent ni en vertu, ressemble à ces champs que le laboureur fait fouler aux pieds des bœufs ou des chevaux, pour y creuser de larges sillons, qu'il recouvrira lui-même afin que les oiseaux du ciel n'enlèvent pas la riche semence confiée à la terre. Que produit la riante prairie ? quelque chose qui se fane bientôt et qui n'est bon qu'à nourrir les animaux. Que produit le champ labouré ? le pur froment, le pain qui est servi sur la table de l'homme pour nourrir nos corps, et qui apparaît sur la table même de Dieu pour nourrir nos âmes. Ainsi, ces heureux mortels qui ne connurent que les douceurs d'une existence tranquille et d'un travail honoré, ne laissent point un long et utile souvenir; leurs œuvres passent avec eux. Mais les

1. Nouet, *L'aimable Jésus*, 1re p., Entretien pour le mardi de la semaine sainte, n° 2.

hommes en qui fut creusé le sillon de la douleur, et que Dieu couvrit d'opprobres pour que la semence déposée en leur âme devînt plus féconde en restant plus cachée, produisent un bien durable qui leur survit longtemps. Leur faire entrevoir cette fécondité, n'est-ce pas les consoler? Outre les consolations dont le motif nous est personnel, n'y-a-t-il pas des consolations dont le motif se puise dans un généreux dévoûment? Un père, à la mort, se console en pensant à l'heureux avenir de ses enfants, lorsqu'il lui est donné de l'entrevoir. Moïse put s'affliger pour lui-même, mais il se réjouit certainement pour son peuple. De même Jésus goûta des consolations vraiment paternelles, pendant que l'ange déroulait devant lui le tableau de l'heureuse et sainte postérité, qui naîtrait de ses souffrances et de sa mort.

L'envoyé du ciel lui apporta aussi une consolation personnelle, qui fut de lui annoncer le terme prochain de ses douleurs. Le texte sacré ne le dit pas ; mais la tradition de l'Église nous le donne à entendre, par la coutume de peindre ce céleste esprit dans l'acte de présenter à Jésus agonisant le calice et la croix. C'était lui signifier qu'un décret éternel l'obligeait à mourir bientôt. Or, n'était-ce pas là une véritable consolation? Pourquoi? parce que les douleurs de l'agonie du divin Maître étaient incomparablement plus grandes que les douleurs de la mort : souffrir ainsi lui semblait plus intolérable que mourir, et on le consolait en lui rappelant, en lui affirmant que bientôt il serait mort. Quelle horrible douleur devait donc être celle de Jésus, puisque le Père éternel, qui connaît si parfaitement la mesure de la souffrance et la mesure de la consolation, donne pour soulagement à la douleur de son Fils unique la mort, la mort en croix, cette mort que nous regardons comme le plus grand des maux sur la terre! Mais si une telle consolation pouvait descendre dans l'enfer, si les damnés pouvaient

mourir, il n'y aurait plus d'enfer. Les damnés appellent de tous leurs vœux cette consolation ; mais cette consolation, mais la mort les fuit toujours. Lors donc que l'Écriture sainte nomme les douleurs de Jésus-Christ des douleurs d'enfer (Ps., XVII, 6), elle ne parle pas d'une égalité numérique, comme le savent les théologiens, mais seulement d'une ressemblance analogique. La mort établit une grande différence entre les douleurs du Fils de l'homme et les douleurs de l'enfer. Pour faire que les souffrances de notre Rédempteur ne soient pas les souffrances des damnés, il suffit qu'une consolation lui soit offerte, et cette consolation c'est la mort [1].

IV. Enfin ne peut-on pas dire que l'ange qui apparut mérite le titre de consolateur, quand même Jésus agonisant aurait refusé toute consolation, pourvu que le céleste esprit se soit efforcé de le consoler véritablement? Combien de fois, lorsque nous sommes dans l'affliction, des consolations viennent à nous ; mais nous refusons, comme Rachel (Jerem., XXXI, 15), d'être consolés [2]? Théophile Raynaud pense que Notre-Seigneur refusa en effet toute consolation, et qu'il ne laissa ni dissiper, ni même diminuer sa tristesse [3]. Kearney pense aussi qu'il refusa de se consoler, mais qu'il voulut que la consolation apportée par un ange arrivât jusqu'à nous, fût pour nous. L'envoyé du ciel descendit vers lui pour relever nos espérances, quand nous sommes au milieu des périls et des tourments, et pour nous faire comprendre que, comme le sang coulera toujours dans l'Église, ainsi les secours et les consolations célestes ne

1. Francesco Maria d'Arezzo, *Prediche dette nel Palazzo apostolico*, predica LXVII, n° 14.

2. Panigarola, *Cento ragionamenti*, I^a p., ragionam. X, 1^a p.

3. Théophile Raynaud, *Christus Deus homo*, lib. IV, sect. II, cap. IV n° 228.

feront jamais défaut à ses membres[1]. Théophylacte n'avait-il pas déjà dit que ce fut pour notre consolation à nous-mêmes, que l'ange apparut à Jésus et le fortifia[2]?

Parmi les fruits de cette apparition, il faut compter deux autres grâces qui sont offertes aux chrétiens : la première est la facilité de comprendre la consolation, la seconde est le privilége de consoler eux-mêmes Jésus-Christ.

V. La nature ne nous donne pas l'intelligence de la consolation. Naturellement nous la comprenons comme le monde, et nous en usons comme lui pour combattre Dieu plus que pour le servir. Tout ce qui console les mondains révolte la chair contre l'esprit, les sens contre la raison, la partie inférieure contre la partie supérieure, en sorte que l'âme, qui n'est plus maîtresse chez elle, s'applique rarement et avec peine aux choses de la piété, souvent même abandonne pour toujours les rênes à la concupiscence, et s'écarte du sentier de la vertu pour s'égarer dans les voies qui mènent à l'abîme. Si l'adversité nous rapproche de notre Sauveur, la prospérité nous en éloigne ; et dès que les honneurs, les plaisirs, les richesses reviennent, nous l'abandonnons pour dissiper notre substance et les biens qu'il nous donna. Nous n'estimons la consolation qu'autant qu'elle peut nous soustraire à l'ennui, à la douleur, à la fatigue, à la croix, à la mort du vieil homme, ou du moins accorder à la partie inférieure un peu d'adoucissement et de relâche. Jésus agonisant, consolé par un ange, nous apprend au contraire à n'accepter que la consolation, qui accroît notre patience en proportion de nos épreuves, et qui nous donne des forces nouvelles pour nous préparer à de nouveaux combats. Il n'est de consolation véritable que celle qui nous rend plus ardents à la lutte, pour nous unir plus étroitement à

1. Kearney, *Heliotropium*, cap. IX, n° 8.
2. Théophylacte, *in Luc. XXII*, 43.

Dieu. Je suis consolé, quand mon âme s'enflamme d'amour pour son Créateur, et ne peut aimer aucune créature si ce n'est en lui et pour lui. Je suis consolé, quand je verse des larmes pour un motif qui se rapporte à la gloire de Dieu, et que cette émotion augmente en moi le dévoûment à son service. Je suis consolé, quand je reçois un accroissement de foi, d'espérance ou de charité. Je suis consolé, quand la joie excite mon âme à méditer les choses célestes, à montrer plus de zèle, plus de courage pour son salut ou sa perfection, à goûter dans le Seigneur une sainte paix, un calme profond, un doux repos du cœur [1].

Par l'exemple de son Fils qui reçoit les consolations d'un ange et s'oblige envers lui, Dieu nous enseigne à recevoir avec soumission, reconnaissance et humilité, les consolateurs qu'il nous envoie, lors même qu'ils nous sont inférieurs en dignité comme en sagesse. Il veut que nous leur restions obligés, et qu'à notre tour nous les consolions ou aidions dans leurs besoins, plus que nous ne serions tenus de le faire par une simple obligation générale d'humanité ou de charité. Mais quelquefois les hommes se mêlent de donner des consolations où Dieu ne veut pas qu'il y en ait, et ils viennent audacieusement s'offrir comme consolateurs lorsqu'ils ne sont ni attendus ni désirés. D'autres fois c'est l'âme affligée qui cherche ses consolateurs parmi les hommes, et ne leur demande que les consolations qui affaiblissent. Trop souvent nous nous adressons, pour être consolés, non à des anges, non à des hommes célestes, mais à des hommes terrestres qui entrent dans nos passions, qui les excitent, qui les approuvent, qui les flattent. Ils ne nous guérissent pas, ils ne nous relèvent pas, mais nous font tomber plus bas et nous rendent plus malades. Malheur

1. Cf. saint Ignace de Loyola, *Exercitia spiritualia*, Regulæ aliquot ad motus animæ discernendos. IIIe regula.

à nous si nous parlions de nos peines aux hommes, sans en parler à Dieu ! C'est avec lui, comme avec notre premier consolateur, que nous devrions nous entretenir, et c'est à ses pieds que nos premières larmes devraient couler. Malheur à nous si nous faisions du commerce des hommes notre seule ressource ! Pourquoi ? demande un orateur. Parce que, répond-il, outre que ce serait mettre notre repos dans les créatures, au mépris du Créateur, nous n'y saurions trouver que des consolations perfides qui, loin d'affermir une âme souffrante, l'attendrissent sur elle-même, et ne servent qu'à rouvrir la plaie au lieu de la fermer. Au contraire, en mettant toute notre confiance en Dieu, s'il ne diminue pas nos peines, il augmente nos forces pour les soutenir. L'ange qui vient dans le jardin au secours du Sauveur ne le dispense pas de boire le calice d'amertume ; il l'encourage pour le boire jusqu'à la lie. Voilà la différence des consolations du ciel d'avec celles de la terre.

Vous direz peut-être que ces discours sont bons pour une disgrâce commune; mais que les coups dont Dieu vous frappe sont si accablants, qu'il est bien difficile de les recevoir avec résignation; car tel est encore le langage du monde, et tout malheureux veut que personne ne l'ait été autant que lui : de là cette impatience, cette agitation, par lesquelles l'âme se déchire elle-même, et en faisant effort pour arracher le trait qui la blesse, ne fait que l'enfoncer encore davantage. Je veux bien convenir avec vous de toute la rigueur de vos souffrances. Loin que leur excès soit une excuse à vos murmures, j'en conclus au contraire que c'est une raison de plus pour vous soumettre. Pourquoi ? parce que c'est un signe que Dieu se proportionne à vos besoins, et que votre caractère demandait qu'il appesantît son bras. Car enfin, avant d'en venir à ces grands coups, par combien de petits revers, de légers

chagrins, de peines passagères n'a-t-il pas cherché à vous ramener? Pendant combien de temps, avant de lancer sa foudre, n'a-t-il pas fait briller l'éclair et gronder son tonnerre dans la nue? Qu'avez-vous fait alors? Vous avez fait semblant de revenir à lui; comme le pilote infidèle, vous avez prié tant que l'orage a duré; mais le calme a tout changé, et la conversion s'est évanouie avec la tempête. Il fallait donc que désormais Dieu prévînt votre inconstance; que puisque votre âme lui avait échappé tant de fois, il s'en assurât enfin la conquête, et que, pour affermir votre vertu, il appesantît son bras. Avant qu'il en vînt à ces grands coups, vous ne faisiez pour ainsi dire que vous essayer sur la croix; vous punissiez des années de plaisir et d'iniquité par des souffrances d'un moment, et à peine aviez-vous fait un pas sur le Calvaire qu'on vous voyait reculer; parce que, en effet, il est toujours dans notre cœur quelque endroit qui frémit lorsqu'on veut y porter le glaive et l'immoler tout entier. Il a donc fallu que le Seigneur mît lui-même la main à l'ouvrage, qu'il vous traînât pour ainsi dire malgré vous sur l'autel du sacrifice, qu'il vous attachât tout entier à la croix, et qu'il gravât en vous son image par des traits si profonds qu'ils fussent désormais ineffaçables. Eh! n'êtes-vous pas trop heureux qu'il ait voulu lui-même être votre maître dans le grand art de vous crucifier? Insensé, vous croyez murmurer contre sa colère, et c'est contre sa tendresse que vous vous révoltez [1]!

VI. Mais se convertir ainsi pleinement, par un effet de la bonté de Dieu, n'est-ce pas consoler Jésus agonisant? n'est-ce pas, de son persécuteur et de son bourreau, devenir son ange consolateur? Gaspard Terrasson nous le donnait à entendre, lorsqu'il contemplait le Sauveur réitérant ses instances et qu'il lui disait: Ces efforts redoublés m'ap-

1. Cambacérès, *Sermon IV* sur les souffrances, IIe partie.

prennent, ô Jésus, que vous voulez au moins obtenir pour moi ces grâces et ces mérites que les méchants mépriseront, et que plus vous paraissez faible à la vue de tant de coupables qui abuseront de votre sang, plus vous êtes fort à solliciter pour vos saints une rédemption entière et complète. Hé! n'est-ce pas pour recevoir et pour exaucer votre prière qu'un ange vous fut envoyé? et ne serait-ce pas là cette consolation qu'il vint vous donner? Ne vîtes-vous pas alors cette abondance de miséricordes répandues sur vos élus, comme par dédommagement de ce que les méchants en perdraient? et ce soin que votre Père prend de vous soutenir dans votre affliction ne marque-t-il pas qu'il vous accorde surabondamment pour les uns ce que l'impénitence des autres devait leur faire rejeter? Ne dites donc plus, ô Sauveur de mon âme, comme autrefois, que vous n'avez pu trouver de consolateur dans vos peines (Ps. LXVIII, 21). Il est vrai, vous n'en trouvez point parmi ce monde de pécheurs et d'impies dont vous déploriez le sort; ceux qui furent l'objet de vos plus vives amertumes en sont aujourd'hui les moins susceptibles, et peut-être que plusieurs de ceux à qui j'en parle n'en deviendront que plus endurcis. Mais, ô Jésus, n'êtes-vous pas consolé et ranimé par la joie que vos anges mêmes vous témoignent de la conversion des pécheurs que votre sang a sauvés? Un seul de ces pécheurs qui revient à vous ne vous vaut-il pas des milliers d'impénitents, qui croient n'avoir pas besoin de votre secours? et les justes ne se perfectionnent-ils pas par ces mêmes douleurs, que vous concevez sur ceux qui ne le sont pas[1]?

On a dit encore : En vain le ciel s'empresse-t-il de consoler Jésus agonisant par le ministère d'un ange ; ce tendre Pasteur ne cherche pas des anges, mais des âmes. C'est pour leur salut qu'il a quitté la céleste bergerie, afin de courir

1. Gaspard Terrasson, *Sermon* pour le vendredi saint, 1er point.

sur la terre après ses brebis égarées. Ah! n'en trouvât-il qu'une seule, fût-ce Judas lui-même, ou quelque autre grand pécheur, contrit et humilié, c'en serait assez pour calmer sa douleur, par la joie qu'en ressentirait son amour. Ah! mon divin Rédempteur, s'il ne vous faut qu'une seule âme pécheresse pour vous consoler dans votre affliction, voici la mienne que je vous présente : elle est bien autant capable de toutes sortes de malices, et aussi pécheresse que toute autre[1].

VII. Texier et Biroat disaient à leurs auditeurs : Nous pouvons donner plus de consolation à Jésus-Christ que l'ange qui descend du ciel. Car on peut consoler un homme soit en lui accordant le bien qu'il demande, soit en l'affranchissant du mal qu'il souffre. Or, si nous le voulons, ne pouvons-nous pas faire ces deux choses pour consoler notre Sauveur en son agonie? Que demande-t-il? que souffre-t-il? Il demande que nous participions aux mérites de son sang, et que nous ayons le courage de boire son calice; il demande que nous partagions sa tristesse, que nous entrions dans les sentiments de son Cœur, que nous nous conformions à lui. Voulez-vous donc maintenant consoler le Fils de Dieu, plongé dans l'affliction par amour pour vous? Prenez la résolution de travailler avec lui, de prier avec lui, et offrez-vous de bon cœur à lui aider à porter sa croix. Deux choses le font souffrir : la première est la vue de nos péchés : détruisons nos péchés par un sincère repentir, devenons ses consolateurs en devenant pénitents; la seconde est la crainte d'épuiser inutilement ses forces : il appréhende que le sang qu'il verse par amour ne serve qu'à ranimer les flammes de l'enfer qui nous dévoreront. Voulez-vous le délivrer de cette crainte? dites généreusement avec saint Paul : Je suis résolu d'accomplir,

1. *Pensées et affections sur la Passion*, XCIXe jour.

à quelque prix que ce soit, ce qui manque à la passion de mon Sauveur (Coloss., I, 24), c'est-à-dire de la rendre efficace par une généreuse coopération. Un seul pécheur le peut consoler, plus que tous les anges ensemble, parce que la grande consolation de notre Libérateur est que sa mort soit efficace. Or les anges ne la rendent pas efficace, parce que ce n'est pas pour eux qu'il a souffert le dernier supplice. Ce sont les infidèles et les pécheurs en se convertissant, ce sont les justes en se perfectionnant, qui donnent à sa mort, à son sang, à ses souffrances cette efficacité réelle, si consolante pour lui[1].

VIII. Quand nous nous réunissons le vendredi saint, pour méditer ensemble les douleurs de Jésus-Christ et célébrer ses funérailles, nous sommes ses consolateurs. Mais cette consolation qui lui est préparée par les pontifes et les prêtres, par les prédicateurs zélés et par les pieux auditeurs, ne lui suffit pas : il en attend une autre des successeurs de ses apôtres. Un illustre capucin, depuis cardinal, François d'Arezzo, prêchant devant le pape et toute sa cour, disait : Seigneur, quelle est donc cette douleur qui n'a point d'égale ? — O mon Fils, répond Jésus, ne vois-tu pas que je suis abandonné sur la croix par ceux-mêmes auxquels j'ai destiné un trône ? J'ai choisi pour ma passion le temps le plus solennel de l'année, le lieu le plus fréquenté du monde, le concours le plus universel des nations, afin que toute tribu, admise à un spectacle si nouveau, remplie de compassion pour mes douleurs, embrassât ma croix, mêlât ses gémissements à mes lamentations, ses larmes avec mon sang, et me donnât la seule consolation qui puisse me soulager dans mes souffrances. Et pourtant ils m'ont tous abandonné : ils m'ont abandonné ces milliers d'hommes

1. Texier, *Carême*, sermon pour le jour de la Passion, 1er point. — Biroat, *Carême*, vendredi saint, 1re p.

que j'ai nourris d'un pain miraculeux, ils m'ont abandonné ces malades que j'ai guéris d'infirmités incurables, ils m'ont abandonné ces morts que j'ai rappelés à la vie, ils m'ont, hélas! abandonné aussi mes disciples, mes apôtres, mes enfants. J'ai beau gémir, j'ai beau demander du secours, j'ai beau chercher la consolation, tous sont sourds à ma voix. — O Jésus, homme de douleurs, consolez-vous. Voici votre collége apostolique, voici vos disciples, voici les premiers personnages du monde qui, détestant la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la fuite des apôtres, sont accourus pour donner de l'éclat à vos funérailles, pour compatir à vos souffrances et pleurer votre mort. — Pleurer ma mort, répond le Sauveur, et rien de plus? ce serait une dévotion de femmes, et non une ferveur d'apôtres. Tant qu'ils ne verseront pas leur sang avec leurs larmes, je leur dirai comme aux femmes de Sion : Ne pleurez pas sur moi (Luc., XXIII, 28). De la part des hommes apostoliques, je ne veux pas seulement des pleurs, je veux des souffrances, je veux du sang, je veux la mort, je veux la croix. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et me suive (Matth., XVI, 24).

Saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ, a proclamé les intentions de son Maître et publié ses décrets; il s'adressait spécialement aux prélats de l'Église, lorsqu'il écrivait: C'est à souffrir avec patience, en faisant le bien, que vous avez été appelés, puisque Jésus-Christ même a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas (I Petr., II, 20, 21). Par cette voie, et par cette voie seulement, les successeurs des apôtres consoleront Jésus agonisant. Ils ne le consoleront qu'en partageant sa passion dans la vie et dans la mort; ils ne le consoleront qu'en ne refusant pas de répandre leurs sueurs pour des âmes qui ont coûté à lui-même tant de sang; ils ne le consoleront qu'en buvant une goutte de ce calice d'amertume,

dont le Fils de Dieu a bu jusqu'à la lie. Quelques souffrances qu'ils endurent pour lui, elles seront toujours infiniment inférieures à celles qu'il endura pour eux. Tout prélat, tout pontife, tout prêtre qui consent à souffrir ainsi sera l'ange consolateur de Jésus en ses cruelles agonies[1].

IX. Mais parmi les pécheurs repentants, parmi les justes fervents, parmi les ministres zélés du sanctuaire, quels sont ceux qui semblent être plus particulièrement chargés de consoler le Sauveur? les pieux associés du Cœur-Agonisant ou de la Sainte-Agonie. Dans le jardin des Olives ils lui apparurent, s'élevant de la terre et venant faire cortége à l'ange du ciel. Il les voyait se prosternant comme lui-même pour prier son Père, pour se soumettre à l'épreuve, à la douleur, à l'agonie morale. Il les voyait se tenant debout au chevet de quelqu'un de ses membres mystiques atteint d'une maladie mortelle, pour le conforter par leurs paroles, par leurs soins, par leurs prières, et pour lui présenter le calice d'amertume, le calice de la mort, en l'exhortant à le boire avec résignation et courage. Il les entendait implorant son divin Cœur pour le salut des agonisants de chaque jour. S'il avait devant les yeux, écrivait le fondateur de la Sainte-Agonie, tant d'objets désolants qui le rendirent triste jusqu'à la mort, il voyait aussi la ferveur des âmes dévouées et généreuses qui cherchaient à le consoler, qui s'efforçaient de tempérer par leur fidélité l'amertume de son calice. Amis de ce Dieu souffrant, accourez : au jardin des Olives il vous a vus, et sa tendre voix vous appelle! Ah! qu'il est éloquent ce lointain regard de Jésus, ce doux regard qui traversant les siècles arrivait jusqu'à vous! Ne fera-t-il donc pas fondre vos cœurs de reconnaissance et d'amour? Valfleury, vallée des fleurs, c'est ta fleur la plus belle que tu

1. Francesco Maria d'Arezzo, *Prediche dette nel Palazzo apostolico*, predica LXXVIII, n° 1.

viens de produire, et c'est Marie, l'auguste reine que tu as couronnée, qui l'a fait naître. C'est elle qui la cultive avec prédilection, comme pour en rehausser l'éclat de son nouveau diadème ; c'est elle qui appelle et convoque, de son béni sanctuaire, les consolateurs de Jésus qu'elle tenait en réserve pour le temps de la désolation. Réjouissons à la fois, par notre empressement, le Cœur du Fils et celui de la Mère [1]. O Jésus, vous me tiendrez compte du moins de ma bonne volonté et de mes bons désirs. Mon cœur me dit que je consolerai ainsi votre Cœur, et c'est déjà pour moi une récompense au-dessus de toute autre. Mon cœur me dit encore qu'en échange de ce zèle à vous adoucir, selon mon pouvoir, l'amertume de votre agonie, vous adoucirez aussi pour moi ce dernier passage, que vous rendrez ma propre agonie tranquille et sereine, ma mort paisible et précieuse devant vous [2].

X. Dans cet espoir répétons la prière d'un religieux, qui s'offre à être le consolateur de Jésus agonisant :

O Cœur affligé de mon Jésus, s'il n'est aucun de vos disciples qui se présente pour vous consoler, voici du moins un pécheur. Hélas ! moi aussi trop longtemps j'ai fui votre Cœur, et en dépit des tourments que vous avez endurés pour moi, j'ai cherché tous les moyens de courir à ma perte. Mais c'en est fait, ô Cœur désolé, je ne veux plus accroître vos peines. Me voici donc, ô Jésus, à la porte de votre Cœur miséricordieux, détestant sincèrement mes infidélités, et implorant le pardon. Ah ! je vous en supplie, apaisez la justice irritée de votre divin Père ; vous avez souffert pour expier à ses yeux mes iniquités, et en payer la rançon. Partagez donc avec moi vos tourments et vos peines : faites-moi part de vos tristesses et de votre agonie. Que les ad-

1. M. Nicolle, *Petit Manuel de l'Œuvre de la Sainte-Agonie*, ch. I.
2. *Ibid.*, ch. X.

versités privent mon cœur de tout ce qu'il a de plus cher en cette vie; que tout ici-bas se tourne pour moi en amertume et en affliction, plutôt que d'avoir le malheur de jamais plus me séparer de vous. Toute peine me sera douce, si je puis consoler votre Cœur, et laver avec mes larmes les blessures que j'y ai faites par tant de péchés[1].

CHAPITRE V

Jésus agonisant est l'ange des grandes consolations.

I. Jésus notre consolateur en son agonie. — II. Il nous console par sa condescendance. — III. Par son trouble et sa crainte. — IV. Par sa prosternation. — V. Par toutes les paroles de sa prière. — VI. Par ses répétitions. — VII. Par l'apparition de l'ange. — VIII. Par la sueur de sang. — IX. Prière.

I. Comme nous appelons Jésus-Christ l'ange du grand conseil[2], on pourrait l'appeler l'ange des grandes consolations. Envoyé de Dieu vers nous comme les anges, plus pur et plus dévoué que les anges, il a souffert et peut mieux nous consoler. Mais s'il est notre consolateur dans toutes nos épreuves par sa passion en général[3], il l'est plus particulièrement par son agonie sur le mont des Olives. O âmes affligées, s'écriait le P. de Mac Carthy, dites-nous combien de fois, lorsque votre cœur était déchiré par ces sentiments d'affliction contre lesquels se soutiennent à peine les âmes

1. Franco, *Nouveau Manuel de la dévotion au Sacré-Cœur*, IIIe p., neuvaine, VIe jour.

2. Saint Denis l'Aréopagite, *De cœlesti hierarchia*, cap. IV, § 4.

3. *Vitis mystica*, cap. XII, n° 52, inter opera Bernardi.

les plus vertueuses, combien de fois alors êtes-vous entrées à la suite du Sauveur dans le jardin de Gethsémani, vous êtes-vous prosternées à ses pieds et le voyant lui-même étendu contre terre, gémissant, ne pouvant retenir ses larmes, avec quelle confiance ne lui avez-vous pas demandé qu'il daignât pleurer sur vous, pleurer avec vous, et avec quelle efficacité n'avez-vous pas senti que de ce Cœur sortaient les consolations douces et véritablement puissantes qui coulaient dans le vôtre [1] ?

II. Jésus agonisant nous console par sa merveilleuse condescendance. Comme il n'est aucun de nous qui ne découvre en lui son état particulier, ses devoirs et ses besoins; de même il n'est personne qui n'ait un juste sujet de se consoler, en voyant l'Homme-Dieu descendre jusqu'à ses infirmités et jusqu'à ses craintes. Comment nous décourager à cause de nos tristesses, quand nous le voyons lui-même triste jusqu'à la mort? Comment ne pas supporter l'anxiété, l'agonie, l'abandon, en contemplant jusqu'à quel point celui qui est notre secours a voulu manquer de toute consolation, afin qu'il nous en restât toujours une, celle que nous trouvons dans l'ineffable compassion d'un ami, d'un époux, et d'un père qui daigna souffrir le premier tout ce que nous devions souffrir après lui, et connaître par expérience tout ce qu'il nous en coûterait pour obéir à Dieu jusqu'à la mort? En se mettant au même niveau que nous, il nous invite à nous pencher vers lui, à nous appuyer sur lui ; en se mettant plus bas encore, en s'offrant à nous prosterné la face contre terre et baigné dans son sang, il nous anime à nous traîner avec confiance jusqu'à lui, quel que soit le poids de nos iniquités et de nos faiblesses, quels qu'aient été notre éloignement et nos délais, et à nous reposer sur ses épaules comme la brebis égarée sur les épaules du bon

1. De Mac Carthy, *Sermons*, tome IV, sermon sur la Passion, 1re p.

pasteur, pour qu'il nous ramène au devoir, au bonheur et à la perfection. Il était au ciel, assis à la droite de Dieu, et il s'abaisse jusqu'à moi qui rampe sur la terre. Pour être même plus près de moi, plus semblable à moi, il s'étend sur cette terre, et il veut qu'elle boive ses sueurs comme elle boit les miennes. Sur mes propres malheurs je ne verse que des larmes, et Jésus verse du sang. Si je suis malade, il ne craint pas ma respiration; si je gémis, il gémit avec moi; si je prie, il m'apprend à prier avec lui et comme lui. Il n'a pas honte de partager mes humiliations, il n'a pas peur de partager mes souffrances, il ne dédaigne pas de faire l'essai des remèdes qu'il me prescrit, il ne s'ennuie pas de m'enseigner par son exemple la persévérance et la soumission.

Mgr de Boulogne, évêque de Troyes, développait avec éloquence ce motif de consolation. Maintenant, disait-il, Jésus a besoin qu'un ange le fortifie, il est froissé par les plus mortelles angoisses: c'est qu'il veut nous consoler en s'attristant lui-même, il veut nous prouver sa tendresse en montrant le désir de nous ressembler, d'épouser nos infirmités, et de passer par toutes nos épreuves afin de les sanctifier. Il veut nous assurer, par cette admirable condescendance, qu'il sera désormais plein de compassion pour les affligés, puisqu'il partage leur sort; attentif à leurs larmes puisqu'il en verse; intéressé à leur patience, puisque leur état est le sien; occupé de leurs maux, puisqu'il en éprouve l'amertume, et qu'il en est encore mieux instruit par sa propre expérience que par ses divines lumières. Quel découragement pour les membres, s'il n'y avait rien d'humain dans le chef! Qu'auraient fait les infirmes, s'il n'eût agi que pour les forts? Qui nous aurait rassurés dans nos craintes, s'il n'eût jamais été troublé? Qui nous aurait soutenus dans notre agonie, s'il n'eût jamais eu horreur de la mort? Et de quelle ressource aurait été pour nous un courage toujours divin, qui n'eût fait qu'accabler notre faiblesse et désespérer

notre néant? Ainsi tout est pour mon salut et ma consolation dans les faiblesses de Jésus. Je ne vois point dans le jardin le Tout-Puissant, l'immortel, l'invincible; mais j'y vois quelque chose de plus encore, mon libérateur, mon soutien, mon asile et l'ami de mon cœur. O qu'il m'est doux de me pencher vers lui quand il daigne s'abaisser jusqu'à moi, de lui offrir mes maux quand il les éprouve, ma sensibilité quand il la justifie par son exemple, de lui adresser mes soupirs lorsque j'entends les siens, et de verser mes larmes dans son sein lorsque je vois couler les siennes! Un Dieu pleurant et affligé! ah! voilà celui qui est mon Dieu, c'est celui dont j'ai besoin dans mon exil, c'est celui que mon cœur réclame. Ce n'est point dans le ciel, c'est dans le lieu de ses faiblesses que je veux le chercher. Il y a trop loin des collines éternelles à cette vallée de larmes; tant de splendeurs ne sont point faites pour les malheureux, tant de distance les accable; il me faut un Dieu plus près de moi, plus avec moi, plus semblable à moi; il me faut mon Jésus, et mon Jésus sachant et connaissant mes infirmités et mes peines. Grand et admirable secret qu'un Dieu sauveur a révélé au monde. Jusqu'à lui que pouvait pour les malheureux une sagesse imaginaire? Que pouvait la raison avec ses beaux discours et sa froide arrogance? Hélas! prenant toujours l'enflure pour la force, et se croyant haute parce qu'elle était dure, elle invitait les affligés à la divine impassibilité, et dans son désespoir elle niait nos maux, ne pouvant les guérir. Jésus souffrant et affligé parut; et tous les malheureux se tournèrent aussitôt vers lui, en l'invoquant comme leur sauveur et leur père. Le sage ne s'honora plus de son insensibilité, mais de sa patience; bien loin de rougir de ses pleurs, il s'en glorifia. Les afflictions devinrent des faveurs, les larmes des priviléges, et la raison humaine déconcertée se prosterna devant ce mystère ineffable, qui consacre les tristes attributs de notre mortalité, qui

nous rapproche de Dieu par nos misères mêmes, et fait de nos infirmités, ces grands témoignages de notre néant, qui jusqu'à Jésus-Christ semblaient mettre entre Dieu et l'homme une éternelle séparation, en fait, dis-je, autant de traits précieux de leur commune ressemblance [1].

III. Jésus agonisant nous console par son trouble et sa crainte. En lui qui est troublé? demandait saint Augustin. Est-ce sa puissance? est-ce sa fermeté? n'est-ce pas plutôt notre faiblesse? Oui, certes, et les serviteurs ne doivent rien croire qui soit indigne de leur Maître, mais ils doivent se reconnaître en lui comme des membres dans leur chef. Celui qui a transfiguré notre corps, si abject qu'il soit, afin de le rendre conforme à son corps glorieux (Philip. III, 21), a transfiguré aussi en soi les émotions de notre infirmité, en nous témoignant sa compassion par les émotions de son âme. Lors donc que le grand, le fort, le certain, l'invincible est troublé, ne craignons pas pour lui comme s'il allait défaillir : il ne périt pas, mais il nous cherche. Oui, c'est nous, c'est nous-mêmes qu'il cherche ainsi. Voyons-nous donc nous-mêmes dans son trouble, afin que, quand nous sommes troublés, nous ne périssions pas de désespoir. Car le trouble de celui qui n'est troublé que parce qu'il le veut, est une consolation pour celui qui est troublé sans le vouloir. A la vérité, il est des chrétiens très-intrépides qui ne se troublent point aux approches de la mort; mais sont-ils plus intrépides que le Christ? quel insensé oserait le dire? Si donc le Christ s'est troublé, c'est qu'il a voulu consoler les faibles qui sont dans son corps, c'est-à-dire dans son Église, par cette ressemblance volontaire avec leur infirmité. Il a voulu que ceux des siens qui sont encore troublés en esprit, quand vient la mort, le contemplent lui-même pour ne pas

1. De Boulogne, *Sermons et discours inédits*, sermon sur la Passion, 1re partie.

se considérer comme réprouvés à cause de ce trouble, et pour ne pas faire une fin pire encore en mourant en désespérés. Quel grand bien ne faut-il donc pas attendre de la divinité de celui dont le trouble même nous tranquillise, et dont la faiblesse nous fortifie! Ne croyons cependant pas que ce soit par faiblesse qu'il a éprouvé ce trouble : non, c'est par une libre détermination de sa volonté, afin que nous ne désespérions pas de notre salut quand nous sommes troublés, non par libre choix, mais par faiblesse [1].

Cette considération de l'évêque d'Hippone peut s'étendre à toutes les émotions du Sauveur en son agonie. Il aime mieux se confondre avec nous, que de séparer sa cause de la nôtre. Il aime mieux ressembler à ses brebis faibles et timides, que de les abandonner. Il aime mieux être pris pour l'une d'entre elles, que de négliger leur salut en ne montrant que sa puissance. Aussi quelle consolation ineffable pour moi de me reconnaître moi-même, avec mes craintes et mes frayeurs, avec mon trouble et ma faiblesse, dans mon Seigneur et mon Dieu ! Je bénis sa sagesse, je bénis sa miséricorde, qui ont su allier des extrémités aussi opposées que sa liberté et sa crainte, sa puissance et sa tristesse, ce qu'il est et ce que je suis. Pourquoi ne ferais-je pas de même quand je veux consoler les autres? Pourquoi ne me ferais-je pas tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ? Que faut-il donc dire au plus grand nombre des justes, à toutes ces personnes qui sont faibles quoique attachées à leur devoir, qui ne s'exposent à l'épreuve qu'en tremblant, ou qui ne la supportent qu'avec une continuelle crainte d'y succomber, et avec un secret désir qu'elle finisse? Il faut leur dire, répond un commentateur, que ce sont elles que Jésus-Christ avait en vue, que c'est pour elles qu'il a été saisi de frayeur, que ce sont leurs dispositions qu'il a sanc-

1. Saint Augustin, *in Joann.*, tractat. LX, nos 2, 5.

tifiées, et que ç'a été pour les sanctifier qu'il ne les a pas dédaignées. Il faut leur représenter que Jésus-Christ, quoique le chef de tous les saints, s'est abaissé jusqu'au dernier degré de sainteté du plus petit d'entre eux, qu'il est descendu par amour pour nous jusqu'à nos craintes les plus vives et les plus réelles, pourvu qu'elles fussent soumises à la volonté de Dieu, et qu'il a offert à son Père l'obéissance des brebis les plus timides, pourvu qu'elles fussent brebis et ne refusassent point d'être immolées. Il n'a rejeté de son auguste sacrifice aucun sacrifice particulier, quoique trempé de larmes, quoique présenté par une main tremblante, quoique voisin, ce semble, d'une rétractation et d'une impatience, qui était à la vérité continuellement vaincue, mais dont la sollicitation était continuellement présente [1].

IV. Jésus agonisant nous console par sa prosternation. Dans une des visions de saint Jean, un ange prit l'encensoir, l'emplit du feu de l'autel, puis le jeta sur la terre. Aussitôt il se fit des bruits dans l'air, des tonnerres et des éclairs, et un grand tremblement de terre (Apoc., VIII, 5). Saint Bruno de Signy a trouvé là une figure de Jésus souffrant. Sa chair est l'encensoir, sa croix ou sa passion est l'autel, et les charbons enflammés sont les opprobres et les douleurs dont sa chair fut remplie, pendant cette passion, par les soufflets, par les épines, par les fouets, par les clous, par la croix, par le vinaigre. Ainsi livrée tout entière au pouvoir de sa divinité, sa chair remplie du feu de l'épreuve et de la tribulation, fut jetée sur la terre, c'est-à-dire dans le sépulcre, où elle resta étendue pendant trois jours. Toute la terre ensuite trembla sous les pas des persécuteurs et des convertis; la prédication des apôtres retentit partout comme un tonnerre; on entendit la voix des peuples qui

1. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] p., ch. IV, art. I, n[os] 5, 6, 7.

confessaient leurs péchés; on vit briller les éclairs des vertus et des miracles [1]. Mais regardez le Sauveur étendu sur la terre en son agonie, ce tableau sera plus saisissant encore. Dans le sépulcre, aucune fumée ne s'échappe plus de l'encensoir, puisque l'esprit est séparé de la chair. Sous les oliviers de Gethsémani, cet encensoir d'or, ce corps du Sauveur, est rempli du feu de toutes les douleurs, et il s'en échappe une prière qui monte vraiment vers Dieu comme la fumée de l'encens. Il s'échappe même de tous les pores de cette chair, comme de toutes les ouvertures d'un encensoir, une sueur de sang, une brûlante vapeur qui embaume et purifie le monde.

N'est-ce pas là ce que Dieu fait de nous quelquefois? Il nous prend comme un encensoir, qu'il remplit du feu de l'autel, du feu de l'agonie, du feu de l'épreuve, du feu des humiliations et des douleurs; puis il nous jette par terre, il nous renverse par un revers de fortune, par une maladie, par un échec, par l'impuissance, par la tentation. Pendant ce temps, pour nous, comme pour Jésus, le ciel n'a que des tonnerres et des éclairs; il est d'airain, il est sourd à nos prières, il est irrité contre nous, et nous n'entendons que les menaces de la justice vengeresse. Que dis-je? nous entendons aussi le bruit que font les hommes en nous calomniant, en nous accusant, en nous jugeant, en nous condamnant, en tramant notre perte, en nous insultant. Le sol tremble et paraît se dérober sous nos pieds; le tombeau, la mort se montre à nous dans toute son horreur. Tout nous fait défaut, tout nous abandonne. Plus d'amis, plus de biens, plus d'honneurs, plus d'appuis, plus de plaisirs pour nous ici-bas. Ah! par quelles épreuves Dieu n'a-t-il pas coutume de faire passer ses plus fidèles serviteurs! Puissions-nous alors chercher à nous soutenir et à nous consoler, en

1. Saint Bruno, *Expositio in Apocalyp.*, lib. III, init.

:ontemplant notre divin Maître prosterné dans son agonie! ›uissions-nous alors prendre notre cœur, comme un encen-.oir où brûle le feu du sacrifice, et le jeter nous-mêmes, soit .ur la terre, auprès du Cœur agonisant de Jésus, soit sur 'autel, auprès de son Cœur eucharistique, assurés de trouver :n cette compagnie la force et la consolation dont nous ıvons besoin! Puissions-nous alors exhaler cette bonne ›deur de Jésus-Christ, qui est un baume pour toutes les ıfflictions!

V. Jésus agonisant nous console par toutes les paroles de ;a prière. Dit-il : *Que ce calice passe loin de moi*, il me ras-;ure. Ainsi qu'un père, plein d'amour pour ses jeunes en-'ants, descend quelquefois jusqu'à eux, répète les mots à lemi formés que leur langue commence à essayer, et semble ›albutier avec eux, comme pour les convaincre que leur gnorance et leur enfance ne leur font rien perdre de sa :endresse et de son amour : ainsi Jésus-Christ, en exprimant ı son Père nos répugnances et nos craintes, nous a montré ıue ces faiblesses ne nous nuisent point aux yeux de Dieu, :t ne nous rendent nullement indignes de sa miséricorde :t de sa bonté; qu'elles ne sont point un défaut, puisqu'il a 'oulu les éprouver lui-même; qu'en s'y assujettissant, il les ıvait par là même déclarées innocentes; qu'en les expri-mant dans ses paroles, il les avait sanctifiées. Nous pouvons donc solliciter, insister pour que le calice de la douleur nous soit épargné. Jésus ne saurait condamner une prière qu'il a faite lui-même. Car si, en revêtant notre chair, il l'a divinisée, il a aussi justifié cette prière en l'adressant à Dieu son Père; et cette parole : *Éloignez de moi ce calice d'amertume*, s'est tellement purifiée en passant par sa bouche divine, elle en est sortie tellement sainte, que nous pouvons la répéter sans crainte d'offenser la vertu la plus parfaite [1].

1. Ventura, *Conférences sur la Passion*, V[e] confé., 1[re] p.

Dit-il : *Si ce calice ne peut passer sans que je le boive*, il m'encourage et m'apprend à faire de nécessité vertu. Cette nécessité, si clairement marquée par ces paroles, est pour nous une grande consolation, puisqu'elle est une preuve que les souffrances sont nécessairement liées avec notre salut, et que le dessein de Dieu, en nous les envoyant, est de nous rendre justes et non malheureux. Mais cette nécessité de souffrir pour retourner à Dieu aurait été beaucoup moins évidente, si Jésus-Christ n'avait demandé pour nous, avec instance et par des prières réitérées, qu'il plût à son Père de nous en dispenser. Maintenant, après de telles supplications, il est manifeste que toutes les épreuves qui nous arrivent sont nécessaires à notre sanctification. Si elles ne l'étaient pas, Jésus-Christ nous en aurait délivrés par sa prière. Il faut bien qu'elles fassent partie du calice qu'il a accepté pour nous, puisqu'elles sont inévitables à notre égard, et qu'elles n'ont pu *passer* sans qu'il les reçût en notre nom de la main de son Père, sans que nous fussions obligés de nous y soumettre [1].

Dit-il : *Que votre volonté soit faite et non la mienne*, ce *fiat* est pour moi une douce consolation, en même temps qu'un puissant exemple, surtout quand je l'entends répéter trois fois. La parole de Jésus-Christ, la parole qui créa le ciel et la terre du premier coup, n'a pas besoin d'être réitérée pour être toute-puissante ; mais ma faiblesse et ma pesanteur à croire ont besoin qu'elle se fasse entendre plus d'une fois. Je sens combien il m'est utile que Jésus-Christ dise jusqu'à trois fois à son Père : *Que votre volonté soit faite*, pour lui soumettre pleinement la mienne. Car j'obéis rarement au premier ordre, quand il s'agit de souffrir. J'obéis rarement sans trembler et sans frémir, lorsque l'ordre m'est réitéré. J'obéis enfin avec plus de résignation et de

1. Duguet, *Explication*... VII[e] p., ch. XI, art. III, n° 2.

courage, lorsque Jésus-Christ dit pour moi une troisième fois à son Père : *Que votre volonté soit faite.* J'avais besoin d'être conduit par ces degrés à une pleine obéissance ; et je ne puis assez rendre grâce à Notre-Seigneur, qui a connu ma faiblesse, de l'avoir guérie par des moyens si conformes à sa bonté, et si pleins de condescendance pour moi [1].

VI. Jésus agonisant nous console par ses répétitions. Oui, la répétition des mêmes choses dans l'agonie du Sauveur, en nous enseignant à ne point nous lasser de répéter et les mêmes prières à Dieu et les mêmes conseils aux hommes, est pour nous une consolation non moins importante que solide. Nous aurions pu croire que Jésus-Christ n'avait pas assez représenté à son Père nos craintes et nos faiblesses, dont il avait bien voulu se revêtir, s'il s'était contenté de le faire une seule fois, et qu'il eût tout d'un coup accepté le calice qui nous était offert. Mais la manière dont il insiste une seconde fois sur nos sentiments naturels, et sur un désir de n'être pas exposé à une épreuve qui étonne notre faiblesse, est infiniment propre à nous consoler. Car elle nous fait voir avec quelle bonté et quelle compassion il est entré dans nos intérêts, même humains, pourvu qu'ils ne fussent pas contraires à notre salut. Elle nous montre la vérité de ces paroles de l'Apôtre : « Le pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses ; mais il a éprouvé, comme nous, toutes sortes de tentations et d'épreuves, hormis le péché » (Hebr. IV, 15). Comme il n'accepta nos craintes et nos désirs naturels que pour les vaincre et les soumettre, c'est une nouvelle victoire pour nous que la manière nouvelle et réitérée dont il veut bien se charger de nos faiblesses. S'il s'était contenté de demander une fois pour nous que le calice passât, il n'aurait emprunté qu'une fois notre voix, et il n'y aurait substitué qu'une fois son

1. *Ibid.*, nos 4, 5.

consentement et sa force. Mais, en parlant plusieurs fois comme l'une de ses brebis, il donne autant de fois à ses faibles brebis et à ses tendres agneaux la fermeté et le courage du pasteur. Plus il veut bien descendre jusqu'à moi, imiter mes expressions et mes sentiments, plus j'éprouve que je monte jusqu'à lui et que sa force devient la mienne [1].

VII. Jésus agonisant nous console par l'apparition de l'ange. Saint Bernard adressait à ce pur esprit la question suivante : Dites-moi, je vous prie, ange du ciel, qui consolez-vous ? Ignoriez-vous quel était celui que vous veniez consoler ? Certainement il est lui-même un consolateur, il est lui-même un paraclet. Car s'il n'était pas lui-même un paraclet, il ne dirait pas qu'un *autre* paraclet sera envoyé par son Père aux apôtres (Joan., XIV, 16). Dans son agonie même, dans les consolations qu'il reçoit d'un ange, je reconnais le plus grand paraclet, je reconnais le meilleur paraclet, qui se tient auprès de ceux dont le cœur est troublé [2].

Le Fils de Dieu est le plus grand paraclet ou consolateur, parce qu'il est le seul qui nous donne une consolation complète. Les consolations des hommes, a-t-on dit, ressemblent à ces petits ruisseaux qui coulent sur la terre pendant quelque temps : il ne faut rien pour les arrêter et pour en détourner le cours, et quand même ils ne trouveraient aucun obstacle dans leur chemin, ils tarissent, ou se dessèchent, ou se perdent bientôt. Mais les consolations qui viennent de Dieu sont appelées, par le prophète royal (Ps. XXXV, 9), un torrent qui se précipite de haut et que rien ne peut empêcher de se répandre. Disons plutôt encore que la consolation qui vient de Dieu pénètre, d'un côté, jusqu'au fond du cœur et en remplit toute la capacité, et, de l'autre, rejaillit jusqu'à la vie éternelle par l'espérance du bonheur

1. Duguet, *ibid.*, nos 1, 3.
2. Saint Bernard, *In festo sancti Andreæ*, sermo 1, n° 7.

lont elle est un gage : ce sont les paroles dont s'exprima utrefois ce même Sauveur, qui nous en donne maintenant 'exemple. Ou bien, disons que c'est une eau vive jointe à on principe, et qui remonte aussi haut que sa source[1].

Le Fils de Dieu est le meilleur paraclet ou consolateur, arce qu'il est le seul qui ne soit jamais à charge. C'est de ui que parlait le cardinal de la Luzerne, lorsqu'il écrivait : Il 'est qu'un ami qui reste toujours le même, qui ne change à otre égard que lorsque nous changeons au sien ; qui, nême lorsque nous l'abandonnons, ne nous abandonne as, mais nous prévient, nous recherche, nous presse par outes sortes de moyens naturels et surnaturels, intérieurs t extérieurs, de revenir à lui. Les amis du monde sont resque toujours, comme Job le reprochait aux siens, des onsolateurs à charge, *consolatores onerosi omnes vos estis* xvi, 2). Ne recourons dans nos peines qu'au consolateur niversel, et n'attendons que de lui ce que lui seul peut ous donner[2]. Les consolateurs onéreux sont spécialement ous ces gens, qui nous consolent sans même prendre la eine de penser à ce qu'ils disent, et qui ne font par cette ndifférence évidente que nous blesser plus profondément. Iais le tendre Cœur du divin Maître nous a prouvé la sincérité de sa compassion comme l'ardeur de son amour.

VIII. Jésus agonisant nous console par la sueur de sang, ui prouve son amour. De même que le Seigneur, selon 'Apôtre, avait ajouté le serment à sa parole, afin qu'étant ppuyés sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles l est impossible que Dieu nous trompe, nous eussions une uissante consolation (Hebr. vi, 18) : de même en son agoie il ajoute à ses larmes une sueur de sang, pour affermir 'espérance que nous avons mise en lui, et pour nous don-

1. Houdry, *Entretiens sur les principales parties de la Passion*, Ier entr., e p.

2. De la Luzerne, *Considérations sur la Passion*, IIIe considér.

ner, dans les plus grandes tentations de découragement, une si puissante consolation, une si ferme confiance, que rien ne soit capable de nous abattre. Quelle marque plus évidente pouvait-il nous offrir de la vérité de sa médiation en notre faveur, de son zèle à solliciter, à mériter, à obtenir notre réconciliation ? Il pouvait se contenter de pleurer sur nous, comme il l'avait fait sur Lazare et sur Jérusalem; mais, afin que nous ayons en lui une confiance inébranlable, et pour nous consoler dans nos malheurs, il veut venir à nous, comme dit saint Jean, non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang (I Joan., v, 6). Quel consolateur s'est jamais donné tant de peine pour nous consoler? Quel consolateur a mieux ouvert notre cœur pour y faire entrer la consolation? C'est l'amour du consolateur qui ouvre le cœur de l'affligé, avec une prudente délicatesse, comme on ouvre une fleur fermée pour que la rosée du ciel y pénètre et la ranime. Un ami, quand il est déjà ancien et qu'il fut constant, quand il a longtemps pratiqué votre cœur, en a l'expérience et connaît, pour s'y introduire, des entrées qui sont inconnues à tous les autres. Il sait comment il faut le prendre pour en panser la plaie ou pour le guérir, sans renouveler ses souffrances ; il sait quels sentiments il faut exciter ou réveiller pour accroître la force et la patience, contenir les plaintes dans les bornes de la justice, modérer les passions et calmer l'esprit. Son amour seul est une consolation ineffable. Car rien ne nous paraît plus consolant que d'être aimés, aimés beaucoup, aimés gratuitement, aimés généreusement par un noble cœur. Or quel cœur plus noble que le divin Cœur de Jésus? Quel amour tout à la fois plus libéral et plus gratuit que l'amour de Jésus? Son amour pour nous est vraiment déicide, puisqu'il est capable de faire mourir un Dieu, puisqu'il le rend triste jusqu'à la mort, puisqu'il fait couler des flots de son sang, avant même que les Juifs ou les Romains aient tourmenté

chair. Écoutons ce que nous en ont dit deux orateurs ançais :

Voilà le Fils de l'homme seul, en un lieu écarté, étendu ır terre, pendant la nuit, et tout baigné dans son sang. ui l'a mis en cet état ? Serait-ce un étranger, par jalousie, ır vengeance ou par intérêt ? Serait-ce lui-même, et pour ıel motif ? Afin de le savoir, pratiquons ce que nous enigne la jurisprudence. La justice veut que, quand on ouve en lieu solitaire un homme noyé dans son sang, et ı'on ne peut ni appprendre de sa bouche ni découvrir qui ı mis en cet état, on s'informe des mœurs de cet homme our arriver à connaître ce qui a pu l'obliger à répandre n sang. De même informons-nous des mœurs de Jésusırist. On nous dira qu'il a été le plus juste, le plus sage, plus modéré qui fut jamais ; on nous dira aussi qu'il eut ıe ardente passion. Laquelle ? celle de consoler tous les fligés, de délivrer tous les captifs, de sauver tout le genre ımain. On nous racontera qu'on l'entendit plus d'une fois écrier qu'il souhaitait de donner sa vie, et d'être baptisé ıns son sang pour le salut du monde. Ne poussons pas us loin nos informations, en voilà assez pour nous conıincre que son unique bourreau est sa violente passion, que c'est elle qui a tiré le sang de ses veines. Oui, ımour est la cause éloignée de sa sueur sanglante. Les ıuses prochaines sont les autres passions que cet amour excitées. N'est-ce pas cet amour qui a commandé la trissse par laquelle il a été jeté dans cette cruelle agonie ? 'est-ce pas cet amour qui a forcé la crainte d'appréhender vement la rage de ses persécuteurs ? N'est-ce pas cet nour qui dès à présent lui fait sentir la pointe de ses ous, l'amertume de son fiel et la rigueur de son supplice ? 'est-ce pas par cet amour que sont remuées toutes les assions, qui se combattent et se contredisent dans le Cœur u Fils de Dieu, et qui donnent à son sang des mouvements

si contraires? Comme la mer est capable de deux mouvements opposés, qu'elle a son flux et son reflux, et que, suivant la sage philosophie, c'est une intelligence, c'est un ange qui préside à ces mouvements : ainsi, lorsque nous voyons dans le corps de Jésus-Christ un flux et reflux de sang qui entre et qui sort, qui se retire dans le cœur et qui monte au visage, nous pouvons dire que l'amour est l'intelligence motrice qui préside au double mouvement de ce sang précieux. Il se dépouille de toutes les qualités qui lui sont naturelles, pour faire l'office de la haine sur la chair du Sauveur. O divin Agonisant, vous êtes à mon âme un époux de sang (Exod., IV, 25), vous qui confirmez votre alliance avec elle par ce pacte sanglant. Mais ce n'est pas le sang de vos enfants que vous faites répandre comme Moïse; c'est le vôtre que vous versez par amour pour moi. Hélas! c'est moi-même qui vous ai frappé par mes infidélités et mes fautes. Tout sanglant, vous vous tournez vers mon âme pour lui dire : C'est toi, ô ma sœur, ô mon épouse, qui as blessé mon Cœur (Cant. IV, 9)[1]!

En présence de la femme adultère, Jésus se pencha et daigna tracer sur le sable, avec son doigt, des caractères qui remplirent la pécheresse d'espérance et ses ennemis d'effroi (Joan., VIII, 6, 8). Nous tous, pauvres pécheurs, nous comparûmes devant lui dans le jardin des Olives, et les démons nous réclamaient comme une proie que la justice de Dieu leur avait assignée. Jésus se pencha, Jésus se prosterna, Jésus s'étendit lui-même sur la terre, et il écrivit, non plus seulement avec son doigt, mais avec son propre sang, une sentence qui rendit la vie aux accusés et qui mit en fuite les accusateurs. Il écrivit : Voilà jusqu'où, voilà comment Dieu a aimé le monde, il l'a aimé jusqu'à lui donner son Fils unique (Joan., III, 16); et moi j'aime le pécheur

1. Texier, *Carême*, sermon pour le jour de la Passion, 1er point. — Biroat, *Carême*, vendredi saint, 1er p.

usqu'à me livrer pour lui (Gal., II, 20; — Ephes. V, 25)! Arrière lonc, satan, arrière (Marc., VIII, 33); c'est maintenant, ô prince du monde, que tu vas être chassé de ce monde (Joan., II, 31)! O hommes, espérez, espérez, puisqu'un Dieu vous ime malgré votre misère et vos crimes. Il vous est doux uelquefois de tirer de votre bras une goutte de sang, pour igner votre protestation d'amour ou de fidélité. Et moi je igne, et moi j'écris en entier, avec les ruisseaux de sang ui sortent de mon corps et coulent sur la terre, mon solennel erment de vous aimer toujours, plus qu'une mère n'aime on enfant, et de mourir pour vous demain sur la croix, ous les jours sur l'autel. Ange qui m'apparais, va dire aux nalheureux et aux pécheurs en quel état tu m'as vu, va eur dire que mon sang coule pour les consoler et les sauer, va leur porter toi-même les consolations que tu me estinais : j'y renonce en leur faveur.

IX. O Jésus, soyez vous-même mon ange consolateur! uand les autres me consolent, qu'ils soient anges ou qu'ils oient hommes, il reste toujours dans mon cœur des plis où a consolation ne pénètre pas. Mais vous, mon Dieu, vous avez me consoler comme vous voulez être aimé, vous mettez a consolation partout où vous voulez trouver l'amour, dans out mon cœur, dans toute mon âme, dans tout mon esprit, ans toutes mes forces, jusque dans ma chair et mes ossenents qui tressaillent d'une sainte joie (Ps. L, 3; — LXXXIII, 3). aissez-moi donc répéter la prière que vous adressait un de os pieux serviteurs : O Jésus, notre suprême espérance et otre unique consolation, daignez par vous-même et par os bons anges nous conforter dans toutes nos tribulations et fflictions, surtout à notre dernière heure, dans le terrible ombat de la mort, pour que nous ayons par une véritable énitence un utile souvenir de votre douleur, de votre ueur de sang et de votre prière. Ainsi soit-il[1].

1. Gerson, *Passio Domini*, textus secundus.

CHAPITRE VI

Nos Anges consolateurs.

I. Jésus agonisant multiplie pour nous les consolateurs. — II. Il nous console par Marie. — III. Elle est en trois manières la consolatrice des affligés. — IV. Un enfant vertueux est l'ange consolateur de sa mère. — V. Le confesseur comparé à l'ange consolateur. — VI. Les religieux doivent faire des apparitions consolantes. — VII. Les condamnés et les agonisants consolés ou fortifiés. — VIII. Un homme de douleurs peut devenir un ange consolateur.

I. Nous nous sommes peu étendu sur les consolations qui nous viennent directement du Père et du Saint-Esprit, ou des anges du ciel, parce que ces divines personnes et ces purs esprits ne doivent pas le bonheur de pouvoir nous consoler aux mérites du Verbe incarné, aux douleurs de Jésus agonisant. Mais nous devions développer les consolations acquises aux membres par l'agonie du chef. Nous l'avons déjà fait pour celles que le Sauveur nous donne immédiatement par lui-même; il nous reste à le faire pour celles qu'il nous donne médiatement par les créatures humaines, qui tiennent de lui la vertu et la mission d'anges consolateurs.

Cette pluie féconde, cette rosée qui tombe du ciel sur une âme aride ou affligée, suppose qu'il existe un océan d'amertume d'où le soleil de la charité fait sortir, comme une légère et rafraîchissante vapeur, l'eau des plus pures consolations. Cet abîme, c'est tout cœur qui souffre ici-bas avec patience, et qui mérite ainsi aux autres les consolations dont il se prive ou que Dieu lui refuse. Cet abîme, c'est par excellence le Cœur agonisant de Jésus, véritable océan d'amertume d'où le soleil de la divine charité fait sortir toutes les

consolations qui, comme des nuages, nous protégent contre les brûlantes ardeurs et versent sur nos âmes les suaves ondées. Lors même que la pluie ne fait pas tomber directement sur nos têtes l'eau puisée dans la mer, elle la fait arriver jusqu'à nous par les fontaines, par les ruisseaux, par les rivières : ainsi les consolations, puisées dans le Cœur de notre aimable Maître, parviennent souvent à nos cœurs par les canaux ou les ruisseaux des créatures. Il est même des cœurs dont il fait pour nous une fontaine, une source de consolations.

II. Tel est tout d'abord le très-saint cœur de la Vierge Marie, Mère de Dieu et des hommes. Jésus en a fait le réservoir, Jésus en a fait le canal des principales consolations qu'il veut verser de son divin Cœur dans notre pauvre cœur. Cette incomparable créature est élevée au-dessus des anges eux-mêmes, comme une fontaine dont Dieu a fait son chef-d'œuvre, pour que les eaux des célestes consolatious qui descendent des collines éternelles, y affluent, y soient en réserve, et s'en échappent par mille issues mystérieuses, quand les hommes en ont besoin. Lorsque le Sauveur mourut sur la croix, ne voulut-il pas qu'elle fût debout à ses pieds pour recevoir les dernières effusions de son Cœur, qu'un coup de lance allait ouvrir ? A la multitude des douleurs qu'elle souffrit alors, répond la multitude des consolations qu'elle peut nous donner maintenant. Son exemple est toujours sous nos yeux, sa parole retentit toujours dans nos cœurs, et il est à peine une consolation où elle n'intervienne, comme pour nous la rendre plus douce encore par cette intervention virginale et maternelle. Je suis, disait-elle à une pieuse fille, je suis la consolation des affligés. Il est des afflictions qui souvent abattent le cœur de l'homme, et lui enlèvent toute sa force. Heureux celui qui tourne ses regards vers moi, parce qu'il est consolé. Pour consoler un affligé, il faut avoir été soi-même dans l'affliction, parce qu'alors on

compatit à sa douleur, et que la compassion est la clef de la consolation ; il faut encore trouver en soi un objet ou une parole qui soit capable, non-seulement de faire diversion au motif de l'affliction, mais qui enlève complétement l'affliction elle-même. Or, toutes les afflictions ont été en moi, hormis celle du péché ; et bien que celle-ci n'ait point été en moi personnellement, le péché des autres a été une affliction pour moi, parce qu'il offense Dieu et qu'il a fait mourir mon Fils. J'ai été exilée de ma patrie, j'ai perdu le peu que j'avais, j'ai vu mon Fils mourir sur la croix, et dans ce moment j'ai reçu en moi toutes les afflictions qu'un cœur puisse éprouver ou supporter. Je saurai donc compatir à la douleur des amis que la mort sépare, à la douleur de ceux que la persécution poursuit, à la douleur de ceux qui conservent secrètement leur affliction dans leur cœur sans la manifester, je saurai compatir à toutes les douleurs. Je saurai faire disparaître l'affliction, en donnant la soumission à la volonté de Dieu, en éclairant l'esprit et en montrant que toutes choses passent et disparaissent ; que les épreuves, loin d'être un sujet d'affliction, sont au contraire un sujet de gloire et de bonheur. Puis, ma parole sera tellement douce, maternelle, affectueuse, qu'il n'y aura rien de comparable à elle, et qu'elle calmera toute peine et toute douleur. Elle sera comme un baume salutaire d'une efficacité instantanée, et non-seulement guérira la plaie, mais encore fortifiera celui qui souffre [1].

Laissée sur la terre pour être la consolatrice des chrétiens dans Jérusalem, Marie fut ensuite transportée dans le ciel pour mieux nous consoler tous sur toute la surface du globe, comme le soleil, la lune et l'aurore auxquels on la compare (Cant., VI, 9). Pendant que nous sommes dans le plein jour de la joie, elle est pour nous comme le soleil qui

1. Marie Lataste, *De la sainte Vierge Marie*, n° 12.

ɔblouit tous les regards. Quand la nuit de la tristesse se ait sur nous et que les noirs chagrins nous enveloppent, ɔlle est pour nous comme la lune dont la douce clarté temɔère les ténèbres. Lorsque la mort s'approche et va nous aire passer du temps à l'éternité, la Vierge Mère est pour ɪous l'aurore des splendeurs éternelles. Elle console même ɪlors quelquefois ceux qui l'ont plus fidèlement servie, :omme elle consola son Fils mourant, par sa présence viɪible. Et de même que Jésus par sa mort dompta pour nous a mort, nous acquit l'incorruptibilité, nous mérita la ré-ɪurrection ; de même saint Jean Damascène a pu dire à ɪarie : Ce n'est pas la mort qui vous rend heureuse, mais :'est vous qui rendez la mort joyeuse ; et parce que vous en ɪvez subi la peine, vous en avez fait une joie pour nous[1].

Elle console les survivants dans toutes leurs douleurs, et ɔn particulier elle a conquis, par l'immolation de son Fils ɪnique, le droit de consoler toutes les mères chrétiennes à a mort d'un enfant bien-aimé. Pourquoi toutes ces mères ɪésolées ne prennent-elles pas alors pour leur ange consolaeur la plus éprouvée de toutes les mères ? Marie dirait à cha-:une d'elles : Si tu es mère, je suis mère aussi ; si ton enfant ɔst à toi par la nature, il est à moi par la grâce ; si tu l'aimes ɔeaucoup, je l'aime davantage ; si tu veux son bonheur, je e veux plus que toi. Ah ! laisse-le venir à moi ; car je suis a plus capable de le rendre heureux. J'ai un royaume, j'ai ɪn trône, j'ai un diadème à lui offrir ; je le placerai pour :oujours près de mon divin Fils et de moi, et c'est là ɪu'il te préparera à toi-même une place, pour que tu sois ɪoublement heureuse pendant l'éternité. Car toi aussi n'es-ɪu pas mon enfant ? Et en te faisant passer par le chemin ɪue j'ai parcouru, par le chemin royal de la croix, qu'est-ce ɪue je veux, si ce n'est t'amener plus sûrement où je suis, afin que nous soyons à jamais heureuses ensemble ?

1. Saint Jean Damascène, *Homilia I* in dormit. B. Mariæ, nos 10, 12.

Elle console les âmes justes qui, après le trépas, se présentent au tribunal de Dieu : elle les rassure. Elle console les âmes qui sont plongées dans les flammes du purgatoire : elle les soulage et s'empresse de les délivrer, surtout aux jours de ses fêtes. Parmi les âmes coupables, elle en préserve un grand nombre de l'enfer en les convertissant aux derniers moments ; elle obtient que d'autres soient condamnées à de moindres peines. La piété faisait même dire à saint Odilon, abbé de Cluny, qu'au jour anniversaire de l'assomption de Marie il est accordé quelque adoucissement aux hommes qui gémissent dans les prisons infernales, et que les démons n'osent pas les toucher ou les tourmenter [1].

III. C'est donc avec beaucoup de raison que l'Église nous fait invoquer Marie sous le titre de *Consolatrice des affligés*. Elle a été la consolatrice de Jésus lui-même en son agonie au jardin des Oliviers, bien qu'elle en fût éloignée de corps. Elle sera de même, si nous l'en prions, notre consolatrice dans toutes nos agonies, dans nos douleurs physiques et dans nos souffrances morales, bien que nous ne jouissions pas de sa douce présence. Le P. Riccardi a prouvé que Marie console en effet les affligés en trois manières : d'abord elle leur enlève toute affliction, toute tristesse ; ensuite elle leur laisse la peine, mais leur donne en même temps la consolation ; enfin quelquefois en consolant elle afflige, et en affligeant elle console.

Selon la première manière, la très-sainte Vierge nous console en nous représentant ce que nous gagnons à souffrir, en nous empêchant d'exagérer notre mal, en compatissant à nos peines, en nous prouvant l'amour qu'elle nous porte. Elle nous donne la joie, elle prend une partie de notre fardeau, elle nous obtient de Dieu des secours tels que, libres

1. Saint Odilon, *Sermo de Assumpt. B. Mariæ*, Bibl. max. vet. PP., t. XVII, p. 667, H.

de toutes les misères de ce monde, libres de toutes les peines de l'autre monde, nous nous envolons en paradis, là où ne seront plus ni les pleurs, ni les cris, ni les afflictions, parce que le premier état sera passé (Apoc., xxi, 4). Combien de personnes lui doivent et la délivrance de tous leurs maux sur la terre, et leur parfait contentement dans le ciel?

Selon la seconde manière, Marie ne chasse pas la douleur, la souffrance, mais chasse le mal qui en était la cause ou qui l'empêchait de nous être utile. De la sorte, l'affliction ne nous reste plus que comme la concupiscence après le baptême, c'est-à-dire non pas en tant que châtiment, mais en tant que matière à pratiquer la vertu et à mériter une plus belle couronne pour l'éternité. C'est ce qui arrive toutes les fois que l'auguste Consolatrice nous obtient, avec le pardon de nos fautes, la grâce de la patience. Alors s'accomplit la parole du prophète : Le loup et l'agneau se nourriront ensemble (Isaï., LXV, 25). Le loup, c'est le démon qui se repaît des douleurs de notre chair: l'agneau, c'est Jésus-Christ qui se nourrit parmi les lis de notre âme. Quelquefois dans ce cas Marie est, à un titre tout spécial, la consolatrice des pécheurs repentants. Par les grâces qu'elle leur obtient, par les exemples qu'elle leur a donnés en sa vie, par les éloges que font d'elle après sa mort les écrivains et les orateurs, elle allume dans les cœurs coupables mais repentants une si vive émulation, un si grand amour de Dieu, qu'ils se mettent à regretter de plus en plus d'avoir commis tant de péchés, non pas parce que ces péchés sont le mal de l'homme, mais parce qu'ils sont le mal de Dieu. A ce regret s'ajouterait un immense déplaisir, celui de savoir qu'il n'est pas une pure créature qui aime le Seigneur plus qu'ils ne l'ont offensé, si Marie ne les consolait en leur apparaissant comme cette simple créature qui a plus servi le Seigneur que tous les hommes ne l'ont desservi, qui l'a plus glorifié que tous les démons et les pécheurs ensemble

ne l'ont outragé. Ainsi, les saints sur la terre, à mesure qu'ils croissaient en amour, s'affligeaient toujours plus de leurs fautes ; mais ils se réjouissaient aussi toujours plus de voir réparé par Marie le mal qu'ils avaient fait.

Selon la troisième manière, il nous vient de notre céleste Mère et une consolation qui afflige, et une affliction qui console. On l'a déjà dit. Quelle consolation pour moi que Marie aime tant Dieu ! Mais quelle affliction d'être si éloigné d'elle par mon peu de zèle à le glorifier, par mon peu d'ardeur à l'aimer ! Dans cette affliction même, quelle consolation je puise en Marie ! Elle acquitte ma dette, elle aime Dieu pour moi, elle l'aime et le glorifie autant qu'une pure créature en est capable. O Vierge, vous êtes ma mère ! Je ne suis point jaloux de vos priviléges, mais je me réjouis de votre grandeur. Je voudrais aimer Dieu autant que vous l'aimez, non pour vous ravir votre prééminence, mais pour être moins indigne de vous sur la terre, moins éloigné de vous dans le ciel, et pour mieux acquitter moi-même ma dette envers le Seigneur. Ah ! je l'aime par votre cœur. Une de mes joies dans l'éternité, ce sera de voir que votre cœur l'aime plus que le mien ne l'offensa jamais dans le temps ; ce sera de voir qu'il y a en vous plus de bien qu'il n'y a de mal dans l'enfer, et que vous seule honorez plus mon Dieu, que les démons ne l'ont fait déshonorer par tous les pécheurs [1].

IV. Descendons du ciel sur la terre, et des hauteurs où règne l'admirable Mère de la grande famille du Christ, abaissons nos regards vers le petit enfant qui, dans la plus humble chaumière, obéit à de pauvres parents. Ce n'est pas sans motif qu'ils l'appellent leur ange : il est ange par sa pureté, il est ange par sa charité, il est l'ange consolateur de ceux qui lui donnèrent l'existence, et dès maintenant il

1. Riccardi, *Sopra le letanie di Nostra Signora*, IIᵉ p., rag. XVI, nᵒ 5.

les console dans leurs peines, comme plus tard il les soutiendra dans leur vieillesse. S'il meurt avant les auteurs de ses jours, il leur laissera, comme une consolation suprême, l'espoir de le retrouver auprès de Dieu ; il leur léguera son doux souvenir et une mémoire sans tache, ou il leur donnera quelque preuve particulière de sa piété filiale. Si jamais l'amour est ingénieux, a dit Bossuet, si jamais il produit de grands et nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé ; quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables, parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses. L'antiquité a fort remarqué l'action d'un certain philosophe qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte mère, il leur donne à tous deux, et il les donne tous deux, et l'un et l'autre leur est également profitable : *Ecce filius tuus, ecce mater tua.* O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre Fils et par notre Maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites et pour vous consoler et pour nous instruire[1]. Avant Bossuet, un ancien auteur avait écrit : Marie serait morte de douleur au pied de la

1. Bossuet, *IIe sermon* sur la compassion de la sainte Vierge, exorde.

croix, si Jésus, pour lequel elle souffrait, ne s'était fait lui-même son ange consolateur, s'il ne l'avait confortée intérieurement, s'il ne l'avait consolée extérieurement par des paroles et par des actes. Ne lui donna-t-il pas pour fils l'ami qu'il chérissait le plus, afin que la présence de Jean la consolât de l'absence de Jésus[1] ? Et combien plus Jésus eucharistique fut-il l'ange consolateur de Marie, puisque ce fut à elle plus qu'à nous qu'il légua son souvenir, qu'il légua sa mémoire, en se léguant lui-même dans le sacrement d'amour, pour descendre tous les jours dans ses chastes entrailles par la communion, comme par une autre incarnation?

Mais de même que Jésus, dès sa plus tendre enfance, avait été l'ange consolateur de Marie, à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, dans la persécution, dans l'exil, dans le travail et la pauvreté : ainsi, l'ange consolateur d'une mère affligée est parfois un enfant pieux, qui est le témoin, le confident et le compagnon de ses douleurs et de ses épreuves quotidiennes. Souvent les yeux de l'enfant se remplissent de larmes, qui creusent un sillon sur ses joues et affaiblissent sa vue ; mais il n'a que des sourires et des caresses pour sa mère, dont il s'efforce de sécher les pleurs par son obéissance et son amour. On dirait que Jésus agonisant s'est déjà approché de ce jeune cœur, qu'il l'a pressé contre sa poitrine, et que dans ce contact divin il a versé en lui de sa plénitude, de sa plénitude de grâce et de vérité, de sa plénitude de douleur et de résignation. Quand le fils aura grandi, quand Dieu l'aura peut-être éloigné de la famille pour l'approcher de l'autel, quand le poids du malheur écrasera moins la mère, cette humble femme pleurera encore au souvenir de son enfant, larmes de douleur pour la séparation, mais larmes de joie pour les succès et les

1. *Vitis mystica*, cap. X, nos 46, 47, inter opera Bernardi.

vertus. Il n'aura pas cessé d'être son ange consolateur, et on la consolera en lui parlant de ce fils bien-aimé ou en lui donnant occasion d'en parler. Mais vous, pauvre mère, qui gémissez parce que la mort vous a ravi un enfant au berceau, levez vers le ciel vos regards attristés, contemplez le fruit de vos entrailles tout rayonnant de joie parmi les chœurs angéliques, invoquez-le comme un puissant protecteur pour vous-même et les vôtres, et vous le verrez quelquefois, à travers ce voile de larmes qui couvre vos yeux, vous apparaître comme un ange consolateur.

V. Entre l'incomparable Mère de Dieu et le dernier enfant de l'homme se placent, par les consolations qu'ils répandent, du côté du ciel les religieux et les prêtres, du côté de la terre tous les fidèles charitables.

Le prêtre, au saint tribunal, doit soutenir le pécheur repentant, comme l'ange, dans le jardin des Olives, conforta Jésus agonisant. On les a souvent comparés. O Dieu ! s'écriait Massillon, quand votre grâce fait sur une âme touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion, les anges de l'Église, les ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère, comme cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur ; et loin de réveiller sa tiédeur, ou d'abattre son orgueil et sa révolte, de lui adoucir l'amertume de son calice et la honte de son humiliation[1] ? Mais quelle différence trop souvent entre le cœur du pénitent et le Cœur de Jésus-Christ ! Et combien le ministère du prêtre n'est-il pas plus ingrat que celui du messager céleste ! Ange consolateur, s'écriait André Terrasson, que votre ministère fut bien moins triste que le nôtre ! Il s'agissait pour vous de tempérer l'a-

1. Massillon, *Sermon sur la Passion*, 1re p.

mertume d'une contrition formée sur des péchés qui n'appartenaient pas à celui que vous consoliez; et il s'agit pour nous de briser de douleur des cœurs plus durs que des rochers au souvenir des crimes dont ils sont les vrais coupables, et le fruit de notre travail n'est le plus souvent de leur part qu'un endurcissement plus inexcusable[1]. Les deux Neuville ont insisté sur cette différence, en contemplant Jésus accablé par nos péchés et soutenu par un ange : Prêtres, pontifes du Dieu vivant, qui reçûtes du ciel le don de rétablir le calme dans une conscience alarmée, ce talent n'est-il pas aujourd'hui presque inutile? Ah! qui me donnera d'entendre les soupirs, de voir couler les pleurs d'un véritable pénitent? Hélas! nous ne sommes occupés que du soin, souvent vain et stérile, de toucher, d'attendrir le pécheur; nous parlons à son cœur : son cœur ne nous répond pas, peut-être ne nous écoute-t-il pas. Au jardin des Olives c'est un Dieu pénitent qui s'afflige, qui gémit; c'est l'ange qui le rassure, qui le console. Au tribunal sacré, les larmes de l'ange de paix sont quelquefois les seules à couler; et l'homme qu'il serait nécessaire de consoler, ce n'est pas le pécheur qui a commis le péché et qui l'accuse, c'est le ministre de réconciliation qui l'entend[2].

Dans l'état où la contrition le réduit, le Dieu des anges mêmes a besoin du ministère d'un ange qui le soutienne et qui le fortifie. O vous, ministres de Jésus-Christ, anges de paix et de réconciliation sur la terre, instruits de toutes les vérités les plus consolantes, doués de tous les talents les plus propres à rétablir la paix et le calme dans une conscience alarmée; est-il pour vous de lumières et de talents plus inutiles dans le siècle où nous vivons? Ah! plutôt, tonnez, menacez, foudroyez, faites entendre des paroles de mort

1. André Terrasson, *Sermon* pour le vendredi saint, 1er p.
2. A.-J.-C. de Neuville, *Carême*, sermon XXIV, la Passion, 1re p.

qui ébranlent, qui atterrent, qui captivent au moins par ses propres intérêts un cœur inaccessible à tous les traits de l'amour et de la reconnaissance; et qui nous fassent pleurer jusqu'à nos vaines contritions souvent plus criminelles, toujours plus funestes pour nous que le péché même dont elles devaient être le remède. Au jardin des Oliviers, c'est un Dieu qui s'afflige et qui craint, c'est l'ange du Seigneur qui le console et qui le soutient : au tribunal de la pénitence, c'est l'ange du Seigneur, c'est le ministre de Jésus-Christ qui s'afflige et qui tremble, c'est le pécheur qui l'anime et le rassure. Mais l'assurance et la tranquillité du pécheur seraient le plus juste fondement de notre affliction et de nos alarmes, si nous étions assez malheureux pour hasarder, sur des apparences si douteuses, une absolution qui nous expose à nous perdre et à nous damner avec lui [1].

VI. Selon saint Jean Chrysostome, personne n'est plus propre que le religieux à remplir le rôle d'ange consolateur; car toutes nos afflictions et nos peines viennent ordinairement de notre attachement aux biens de ce monde, aux joies de la nature. Mais qui sera le plus éloquent à nous convaincre de leur vanité, à nous consoler de les avoir perdus? Sera-ce l'homme qui jamais ne les posséda ou qui en fut privé malgré lui? Non, ce sera celui qui s'en est dépouillé volontairement, et qui s'estime heureux de les avoir sacrifiés [2]. Bourdaloue a prouvé longuement que le religieux doit ressembler à Jésus-Christ ressuscité, par la pureté, la retraite, les conversations célestes, et notamment par les apparitions consolantes : Quoique séparé de ses disciples, Jésus ressuscité ne laisse pas de leur apparaître à certains temps, et de converser avec eux. Mais quand et pourquoi

1. P.-C. de Neuville, *Sermon IX*, la Passion, 1er point.

2. Saint Jean Chrysostome, *Adversus oppugnatores vitæ monasticæ*, lib. II, n° 8.

leur apparaît-il ? Quand sa présence leur est nécessaire pour les affermir dans la foi ; quand il s'agit de les consoler, de les instruire, de les édifier ; quand il est question de leur parler du royaume de Dieu, de les détromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égarements. Ainsi, auprès du sépulcre, il apparaît à une troupe de femmes dévotes, pour les combler d'une sainte joie ; il apparaît à Madeleine, dans le jardin, pour essuyer ses larmes ; il apparaît à saint Pierre, pour l'encourager dans sa pénitence ; il apparaît à saint Thomas, pour le guérir de son incrédulité ; il apparaît aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foi, et pour rallumer dans leurs cœurs le feu de son amour ; il apparaît à tous les disciples assemblés, pour leur donner le Saint-Esprit et leur recommander la paix. Ce que nous apprenons de là, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde, séparés du monde, nos conversations avec les hommes du monde doivent être à leur égard ce qu'étaient à l'égard des disciples les apparitions de Jésus-Christ, et produire par proportion les mêmes effets que produisaient les apparitions de Jésus-Christ. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter ; quand nos proches vivront dans le désordre, et qu'il s'agira de leur conversion ; quand il se formera parmi eux des inimitiés, et qu'il faudra s'employer à leur réconciliation ; quand il leur arrivera des disgrâces et qu'ils auront besoin, pour les supporter et en profiter, de notre consolation, paraissons alors comme Jésus-Christ et faisons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos discours, fortifions-les par nos conseils, soutenons-les dans leurs peines ; et, pour les engager à se les rendre salutaires, faisons-leur connaître le don de Dieu dans les afflictions, imprimons leur le désir et l'estime des choses du ciel, détachons-les de celles du monde, désabusons-les des fausses

maximes qui les séduisent, donnons-leur du goût pour la solide piété; enfin, sans rien prendre de leur esprit, tâchons de leur communiquer le nôtre. Combien de fois une âme religieuse, par la sainteté de ses conversations avec le monde, a-t-elle eu le bonheur de gagner à Dieu des pécheurs endurcis? Combien de fois, quoique solitaire et séparée du monde, a-t-elle été dans sa famille un ange de paix, pour y réunir les cœurs aigris et divisés[1]?

VII. Où les prêtres et les religieux ont-ils spécialement à répandre des consolations? Dans le cœur du condamné que l'on traîne au dernier supplice. L'un d'eux disait aux autres : Vous, sacrés ministres de Jésus-Christ, qu'une charité plus ardente engage à accompagner et à fortifier les malheureux que la justice des hommes condamne à mourir, vous pensez sans doute, dans cette charitable fonction, que vous tenez la place de cet ange consolateur, qui porta de la part de Dieu à Jésus-Christ même l'irrévocable arrêt de sa mort. Si vous pouviez les mettre dans la disposition de boire avec résignation le calice amer de la mort qui leur est destinée, comme Jésus agonisant, toute proportion gardée, but celui qui lui fut présenté pour le salut de l'univers, vous auriez le bonheur d'être les coopérateurs de cet adorable Sauveur, vous mettriez tout le ciel en joie, en y plaçant les pécheurs convertis[2].

Le soin de préparer les malades à une sainte mort convient à tous les pieux fidèles, à tous les laïques zélés ; or, un savant interprète a dit sur le texte de saint Luc (XXII, 43), que nous expliquons: Quiconque exhorte, console, fortifie ceux qui meurent tranquillement dans leur maison, comme ceux que la justice humaine envoie publiquement à l'échafaud, remplit l'office de l'ange consolateur. Il existe

1. Bourdaloue, *Sermon Ve sur l'état religieux*, 2e partie.
2. Tribolet, *Réflexions sur Jésus-Christ mourant*, chap. VIII.

même à Rome une confrérie des agonisants. Un seul des confrères exhorte le moribond à mourir chrétiennement; mais tous les autres confrères obtiennent par leurs prières que son exhortation soit efficace. L'Évangile nous représente les anges en habit blanc: ce confrère, comme le prêtre auprès du mourant, a souvent aussi une blanche tunique. Les anges ne nous annoncent et ne nous transmettent que ce que Dieu a dit: ceux qui exhortent les moribonds ou les condamnés à mort, n'ont rien de mieux à faire que de citer les oracles de nos livres saints, qui expriment avec le plus d'à-propos la volonté divine. On a vu des hommes acquérir une vraie célébrité en exhortant ainsi les autres à la mort, au supplice, et surtout au martyre. Tel fut saint Sébastien, qui exhortait les fidèles en secret, avant d'être lui-même martyrisé. Tel fut Origène, qui les exhortait publiquement par des paroles fermes et éloquentes [1]. Tel fut saint Cyprien qui, par ses lettres envoyées en différentes parties de l'Église, consolait, encourageait, fortifiait d'innombrables chrétiens destinés au martyre [2].

VIII. Mais quelquefois, pendant la vie, nous avons autant besoin de consolations qu'à la mort. En général tous les cœurs charitables pourront nous consoler, du moins s'ils ont souffert. Il faut savoir souffrir pour savoir compatir, il faut être patient pour être consolant. Pour consoler une âme affligée, il ne suffit pas de lui parler, il faut aussi parler à Dieu; et c'est ce qui se fait par la patience, comme par la prière. Par égard pour nos propres douleurs, si nous les supportions patiemment, Dieu n'accorderait-il pas, aux personnes qui souffrent autour de nous, des grâces de force et de consolation? Qu'a-t-il manqué à certains hommes pour devenir des anges consolateurs? qu'ils se résignassent à être

1. Eusèbe, *Histor. ecclesiast.*, lib. VI, cap. III.
2. Salmeron, *in Evang. histor.*, tom. X, tractat. XIV, fin.

des hommes de douleurs. Si le divin Maître donne à quelqu'un de ses disciples la mission spéciale de consoler les autres, c'est que toutes les douleurs ont afflué dans le cœur du disciple, comme dans le Cœur du Maître. A ce prix, il devient le centre vers lequel les malheureux se sentent secrètement attirés. Il soutient ceux qui chancellent, il relève ceux qui sont tombés; et on est presque heureux de souffrir, dès qu'on peut puiser aux trésors de son cœur. Il prie, il parle, il souffre, il agit; et de ses prières, de ses discours, de ses souffrances et de ses actes se forme comme un nuage mystérieux, qui tempère pour les âmes affligées la chaleur du jour, qui les dirige pendant leur nuit obscure, qui laisse tomber sur elles une pluie rafraîchissante au milieu des sables brûlants du désert, et qui les conduit à la terre promise où coulent le lait et le miel. S'il se rencontre, sur le chemin de cet ange consolateur, quelqu'une de ces âmes qui semblent prédestinées à toutes les épreuves, qui doivent oublier leurs peines particulières pour remédier à celles d'autrui, qui consument leurs forces à veiller un père expirant ou à ramener un frère égaré, il fera descendre du ciel sur elle une rosée de bénédictions, il fera couler goutte à goutte en son cœur tout ce que lui-même a reçu de Dieu, il ranimera son courage et augmentera même sa générosité, sans que les hommes voient la main qui opère cette merveille. Ainsi le Seigneur, pendant les ténèbres de la nuit, répare les pertes que la fleur a faites pendant le jour en donnant tout son parfum; et le matin l'on s'étonne de retrouver si riche de fraîcheur, de grâce et de force, celle qu'on avait vue le soir si épuisée. Souvent même, tandis qu'il verse discrètement dans les autres l'eau des célestes consolations, notre cœur est lui-même en proie à l'aridité, à la désolation, à la tristesse, parce que Dieu nous traite comme il traita son Fils unique, qu'il environna d'infirmités pour le rendre plus compatissant (Hebr., v, 2). Ces souffrances intimes sont

pour le chrétien généreux son sacre ou son onction de consolateur; et ce titre que tant d'âmes lui donnent, lui semble un engagement à souffrir encore plus pour que les autres soient mieux consolés. Je veux, se dit-il, imiter mon Maître au jardin des Olives. Il a bu jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes, pour ne nous laisser que des délices; il s'est réduit à avoir lui-même besoin de consolation, pour mieux nous consoler tous. Ah! je veux m'approcher de ce Cœur agonisant de mon Jésus, où se rassemblent toutes les douleurs, d'où débordent toutes les consolations. A la suite de tous les saints, que le ciel envoya comme des anges consolateurs à l'Église affligée, je veux puiser dans ce divin Cœur, y puiser sans cesse, y prendre toutes les peines et toutes les joies, mais en gardant pour moi les peines, et en donnant aux autres les joies.

CHAPITRE VII

L'Ange de l'amitié.

I. Il y a de l'ange en tout ami fidèle. — II. Ce que Jésus agonisant a fait pour l'amitié. — III. Un saint ami est pour notre âme, comme Jésus, un frère, une mère, un époux. — IV. Fécondité de l'union d'âmes. — V. Un saint ami, comme l'ange consolateur, nous relève. — VI. Nous console. — VII. Nous fortifie. — VIII. Mais une telle amitié n'est pas sans agonie. — IX. Elle nous éclaire sur nos rapports avec Jésus agonisant.

I. Un philosophe, comme Boëce, emprisonné pour sa science, a pu écrire sur les consolations de la philosophie; un théologien, comme saint Athanase, persécuté pour son orthodoxie, a pu écrire sur la foi, sur le bonheur d'avoir la foi; mais quel est l'ami malheureux qui pourrait écrire sur les consolations ou le bonheur de l'amitié? La philosophie

était entrée avec Boëce dans son cachot, et la foi accompagnait saint Athanase dans son exil; mais, quand le malheur nous poursuit, l'amitié nous abandonne, et dès que nous paraissons vaincus par le sort, nos amis désertent notre drapeau. Cependant quelquefois, alors, le ciel nous envoie, pour nous fortifier et nous consoler tout ensemble, l'ange de la sainte amitié.

Il y a de l'ange en effet dans tout ami fidèle, parce qu'il est pur, aimant et désintéressé, comme l'ange gardien qui veille constamment à notre sûreté, ou comme l'ange qui descend du ciel pour être notre consolateur au temps de l'agonie. Mais il ne faut pas confondre les amis de la fortune avec les amis de la vertu. Les premiers sont inconstants, et se tournent même contre nous pour aggraver les coups du malheur. La fortune, en nous quittant, fait tomber les masques, met à découvert le visage des faux amis, emmène les siens et laisse les nôtres. Ceux-ci, malgré leur petit nombre, sont notre plus précieux trésor, et nous devons bénir notre disgrâce, puisqu'elle nous le fait découvrir et nous permet d'en jouir [1]. Dans les affaires on n'a que des associés, dans le mal que des complices, dans la volupté que des compagnons de débauche; les politiques s'entourent de factieux, et les princes de courtisans; l'homme qui est à la fois vertueux et malheureux, peut seul se vanter d'avoir un ami.

C'est parce qu'elle naît de la vertu et s'entretient par la vertu, que la véritable amitié a Dieu pour principe et pour fin. Elle jaillit de sa source, et retourne à sa source en passant dans nos âmes pour y répandre la vie, la force et la joie, tant que nous restons vertueux au sein même de l'épreuve. Pour nous faire entendre qu'elle trouve en Dieu son origine et son terme, on l'a transportée parmi les anges, et la poésie nous a mon-

1. Boëce, *De consolatione philosophiæ*, lib. II, prosa VIII; lib. III, prosa II et V.

tré le Père éternel bénissant l'amitié jusque dans la création de ces purs esprits. Comme l'amour fécond engendre parfois ici-bas deux enfants jumeaux, Dieu fit éclore deux anges d'un même sourire. Il leur imprima le sentiment d'une amitié réciproque, et fit rejaillir sur eux un rayon de sa gloire. Dès qu'ils s'aperçurent l'un l'autre, ils éprouvèrent un ravissement mutuel, un chœur d'esprits célestes les environna, et un nuage argenté les souleva doucement jusqu'au trône de l'Éternel. Mais l'un d'eux, ayant suivi Satan dans sa révolte, le suivit aussi dans son châtiment; et précipité dans l'enfer, il ne pense plus à son céleste ami que pour se désespérer et maudire son existence. Enfants de lumière, s'écrie-t-il, pleurez sur moi. Mon frère ne m'aime plus, mon frère ne m'aimera plus jamais, et je gémirai éternellement loin de lui dans les horreurs de l'abandon. Astres des cieux, écrasez-moi [1]. Entre les saints et les damnés, entre le ciel et l'enfer, entre le vice et la vertu, l'amitié est impossible.

II. Le Fils de Dieu, en s'incarnant, voulut ajouter un éclat nouveau à la sainte amitié. Comme il avait purifié, en se plongeant dans le Jourdain, l'eau qui devait nous régénérer; il voulut sanctifier, en la prenant en soi, l'amitié qui rend notre vie plus douce et plus pure. Il pleura la mort de Lazare, comme celle d'un ami (Joan., XI, 11, 35). Avant d'entrer dans le jardin des Olives, il donna à ses disciples le titre d'amis (Joan., XV, 14, 15). Avant d'en sortir, il daigna donner encore à celui qui le trahissait par un baiser le nom d'ami (Matth., XXVI, 49, 50). Certes, en prononçant cette parole sincère et en acceptant cette perfide caresse, Jésus acquérait un mérite infini. Il nous méritait la constance et la sincérité dans l'amitié, il sanctifiait les expressions affectueuses et les marques de tendresse, que les amis vertueux emploient quelquefois pour se révéler leurs sentiments. Mais

1. Klospstock, *La Messiade*, chant II.

pendant son agonie même, Jésus n'a-t-il rien fait pour la sainte amitié ? On admire les accents du poëte célèbre qui, en face de la mer où voguait le vaisseau sur lequel s'éloignait un autre poëte, s'inquiéta, pria les dieux, et maudit tout ce qui pouvait causer la perte de cet ami, qu'il appelait la moitié de son âme [1]. Jésus agonisant est bien plus admirable lorsque, de la cime du mont des Oliviers, comme d'un promontoire, il contemple tous les agonisants dont le vaisseau est en péril de se briser contre les écueils, ou d'être submergé par la tempête dans une mer de douleurs et d'amertumes. Quand rencontreront-ils quelque île fortunée, où ils puissent relâcher pour goûter un instant de repos ? Quand arriveront-ils au port de l'éternité bienheureuse ? Or tous ces agonisants, tous ces malheureux, tous ces cœurs tentés ou affligés sont les amis de Jésus : ils sont pour lui plus que la moitié de son âme, ils sont les membres de son corps, son corps lui-même, et il va donner son âme pour les sauver (Joan., xv, 13). A la vue de leurs souffrances et de leurs dangers, il s'attriste jusqu'à la mort, il prie son divin Père pendant plusieurs heures, il répand une sueur de sang et il maudit le péché, cause de tous nos maux. Ah ! qu'ils viennent ici, tous les hommes sensibles à l'amitié. Que celui qui croit aimer le plus et être le plus aimé, mette sa main sur le Cœur agonisant du Fils de Dieu, et qu'il nous dise s'il est un autre ami comparable à ce divin ami. Qui nous aima, comme Jésus ? Qui nous fut fidèle dans le malheur, comme Jésus ? Qui, par son exemple et ses mérites, a honoré, béni et sanctifié l'amitié, comme Jésus ?

III. Il avait dit : Si deux ou trois personnes s'assemblent en mon nom, je suis au milieu d'elles (Matth., xviii, 20). Mais, dès que la sainte amitié nous assemble ou nous unit, ce n'est plus seulement au milieu de nous, c'est en chacun

1. Horace, *Carminum*, lib. I, carm. iii, *Sic te diva potens.*

de nous qu'il se met. Son Cœur ne se contente pas d'être le lien ou le nœud des cœurs vertueux, il se met encore dans le cœur d'un ami pour aimer son ami. De là vient qu'un saint ami est pour notre âme tout ce que Jésus, notre aimable Sauveur, est lui-même pour nous dans le langage chrétien, un frère, une mère, un époux.

L'Esprit saint nous dit qu'un frère aidé par un frère est comme une ville forte (Prov., XVIII, 19). Or un ami, n'est-ce pas un frère qu'on se choisit? n'est-ce pas un compagnon d'armes? Avec lui nous combattons le monde et ses vices, avec lui nous nous préservons nous-mêmes de la contagion, avec lui nous nous livrons aux bonnes œuvres, au soulagement des âmes et des corps. Un frère aîné met sa force au service de son plus jeune frère, et parfois même il se fait meilleur pour le retirer ou le préserver du vice. De même un ami lutte et combat pour rester vertueux, pour devenir parfait, par égard pour la vertu trop faible de celui qu'il aime. D'autres fois l'estime qu'un ami nous témoigne, empêche notre courage de défaillir à la vue de nos défauts; et le désir qui s'allume en nous de devenir moins indigne de lui, stimule notre zèle pour la perfection.

L'amitié donne aussi les entrailles et la délicatesse de la maternité. Rien ne se rapproche plus des attentions d'une mère, que les attentions d'un ami tendre et dévoué. Si fatigué, si malheureux, si tenté que l'on soit, on jouit d'un saint et délicieux repos près de son cœur, comme auprès d'un cœur maternel. Par les plus intimes communications on ne cherche pas à nourrir des sentiments profanes, mais à croître en reconnaissance et en fidélité envers l'auteur de tout bien. Servi en commun par deux âmes qui s'aiment, il devient plus facile et plus doux encore à servir. Comme Monique, par la persévérance et les charmes de son amour, ramena son Augustin; un ami ramène son ami égaré, ou du moins l'arrête sur la pente du désespoir. Une innocente

tendresse et un dévoûment éprouvé nous attirent, nous consolent, nous raniment et nous fixent, lorsque nous sommes incertains, flottants et découragés. Combien de fois un ami qui se laissait emporter par le flot des tentations, allait à la dérive et se précipitait vers l'abîme, a-t-il été retenu par les charmes de l'affection, a-t-il été sauvé par un ami vertueux, qui l'attirait dans quelqu'une de ses anses fleuries et salutaires où le cœur se repose, se laisse toucher, prendre et rattacher à Dieu ?

On a dit que l'amitié spirituelle est le mariage des âmes, et que l'idéal de l'amitié, c'est de se sentir un et de rester deux. On a dit que par l'amitié parfaite les âmes se mêlent et se confondent, en se consommant dans une telle unité qu'elles ne retrouvent plus ce qui les distingue et ce qui les sépare. Aucun sentiment ne peut remplacer ce sentiment de l'unité, et lui seul peut-être suffirait à remplacer tous les autres. Il n'est de trop nulle part, en tout temps il est de saison, il donne à toutes choses un agrément nouveau. Le divin Époux de nos âmes a fait de l'amitié chrétienne une sorte de sacrement, un signe efficace pour la sanctification de deux cœurs. Quel bien elle fait ! quel changement elle opère ! quelles métamorphoses elle accomplit ! Vous jetez dans le sein d'un ami votre désespoir, et vous en retirez l'espérance ; vous lui confiez tous vos troubles, et vous en rapportez la paix ; vous lui donnez vos chagrins, et vous prenez ses consolations ; vous venez à lui tout couvert de blessures, tout enveloppé de ténèbres, et vous vous en allez revêtu de sa force, resplendissant de sa lumière. Un ami chrétien sera souvent pour vous une seconde conscience, plus incorruptible et plus éclairée que la première. Quand celle-ci s'endormira, l'autre la réveillera, par la douceur d'abord, par la violence ensuite, s'il le faut. On peut dire de ce pieux et vigilant ami ce que saint Jean de la Croix disait d'un directeur : Si vous vivez sans lui, vous serez

comme un charbon séparé qui perd sa chaleur au lieu de l'accroître ; ou comme un arbre écarté qui, bien que chargé de fruits, ne rapporte rien à son maître, parce que ses fruits, avant même d'être mûrs, sont abattus par les passants[1]. Oui, sans les communications intimes entre deux âmes, sans les épanchements d'une sainte familiarité, on ne produit point pour le souverain Maître tous les fruits de vertus et de mérites qu'on aurait pu produire ; et le feu de l'amour divin ne saurait atteindre un très-haut degré d'ardeur, tant que le souffle d'une amitié surnaturelle ne vient pas en raviver la flamme.

IV. L'amitié dont nous parlons ici n'est pas une affection vulgaire, mais une affection distinguée. Il en est des amis ordinaires comme des voyageurs qu'on rencontre sur la route, qui nous font passer le temps plus agréablement, et dont on garde un bon souvenir, quoiqu'on les quitte sans trop de regret dès qu'on est parvenu au terme du voyage. Heureux l'homme qui peut dire comme saint Jean Chrysostome : J'avais beaucoup d'amis, amis sincères et véritables, qui entendaient bien les lois de l'amitié et les observaient avec diligence ; mais il en était un qui surpassait tous les autres en amour pour moi, et qui s'efforçait de les laisser tous aussi loin derrière lui, qu'eux-mêmes s'étudiaient à devancer ceux qui ne me témoignaient qu'une af-tion médiocre[2] ! Un tel ami est pour nous un complément et un aide, que Dieu nous donne pour sa gloire et le bien de son Église[3]. Souvent, en effet, deux âmes, comme deux époux, se complètent mutuellement. L'une a la science ou la lumière, l'autre n'a que l'amour ou la chaleur. Mais en se communiquant leurs trésors, celle-ci devient plus éclai-

1. Saint Jean de la Croix, *Avis*, n° 28.

2. Saint Jean Chrysostome, *De sacerdotio*, lib. I, n° 1.

3. Voir sur l'amitié le P. Caussin, *La Cour sainte*, tom. IV, p. 27-96, 150-221.

rée, et toutes deux sont plus aimantes. Comme le soleil matériel nous donne dans chacun de ses rayons deux choses à la fois, la lumière et la chaleur : ainsi le soleil de l'amitié, par l'union de deux cœurs, produit ce rayonnement fécond qui échauffe en même temps qu'il éclaire les ignorants, les pécheurs, les hérétiques, les justes tentés ou affligés. Dieu a même daigné permettre plus d'une fois que cette âme aimante, qui complétait l'âme savante, fût celle d'une femme aussi chaste que généreuse. L'histoire en cite plusieurs exemples, et combien d'autres ne nous seront révélés que dans le ciel ? Qu'a-t-il manqué à certains auteurs pieux dont les œuvres prouvent le profond savoir, mais dont la lecture nous laisse froids? Il leur a manqué d'être échauffés par une amitié vive et pure. Pourquoi d'autres écrivains ont-ils cette douce chaleur, qui nous ranime et nous dilate toutes les fois que nous les lisons? Parce qu'ils aimèrent et furent aimés extraordinairement, par le privilége d'une sainte union d'âmes. On sait combien furent sensibles à l'amitié saint Chrysostome, saint Augustin, saint Basile, saint Grégoire, sainte Thérèse, Fénelon et plusieurs autres vertueux auteurs. Saint François de Sales n'a-t-il point dû à l'amitié qui unissait son âme à l'âme d'une sainte femme, ces pages délicieuses où son cœur se révèle si aimant et si tendre? En combien de passages ne peut-on pas reconnaître l'influence du cœur de sainte Chantal ? Un seul parlait, un seul écrivait, et pourtant il semble que dans ces discours et ces pages on sente la chaleur de deux cœurs, qui, embrasés d'amour pour Dieu, s'unissaient afin d'embraser tous les autres.

Sur les sommets de cette amitié céleste se rencontre cet ami unique entre tous, cet ami qui vit pour nous, qui s'estime heureux de nous consacrer sa vie, qui mourrait volontiers pour prolonger nos jours, et qui secrètement s'offre à Dieu comme victime pour obtenir à nos efforts plus de suc-

cès, à nos œuvres plus de fécondité, à notre âme plus de grâces et de vertus. Lui seul sera digne d'être en toute circonstance notre ange consolateur. Il fera pour nous ce que l'envoyé du ciel fit pour Jésus agonisant : il nous relèvera dans nos défaillances, il nous consolera dans nos peines, il nous fortifiera dans nos combats.

V. Pendant que le Sauveur du monde, étendu sur la terre, exprimait ses répugnances et semblait défaillir, les deux camps qui se sont formés parmi les anges éprouvaient des impressions bien différentes. Les mauvais anges répétaient les calomnies lancées contre lui par les Juifs, et disaient entre eux : Ce juste n'est qu'un homme, il commence à tomber comme nous, accablons-le de tourments et d'ignominies pour accélérer sa ruine et insulter à sa chute. Mais les bons anges avaient compassion de lui, voulaient tous venir à son secours et ambitionnaient de souffrir à sa place. Ils savaient qu'il était Dieu, et loin de se scandaliser de sa faiblesse, ils admiraient sa condescendance pour notre pauvre nature humaine. De même quand un membre de Jésus-Christ, dont le talent ou la vertu avait jeté quelque éclat, subit une éclipse momentanée, une défaillance réelle ou apparente, il se forme deux camps parmi ses amis, selon qu'ils étaient faux ou véritables. Les faux amis se hâtent de fuir et de l'abandonner, ils ne font rien pour le relever de sa chute, et leur conduite ne peut que la rendre plus profonde. Ses vrais amis, ou plutôt son seul ami véritable accourt comme un ange du ciel, lui tend la main, l'aide à se relever, et peut-être ne tarde pas à reconnaître que la chute n'était qu'apparente. Si elle était réelle, il se fait intercesseur pour le coupable, il pleure, il gémit, il multiplie ses sacrifices jusqu'à ce qu'il ait obtenu le pardon.

Dieu n'est-il pas le modèle des amis? Si, pour nous montrer sa fidélité envers ses amis qui sont morts, il fait des miracles par eux-mêmes ou à l'occasion de leurs reliques, il nous

montre sa générosité envers ses amis vivants en accordant, sur leur demande, des grâces nombreuses à ses ennemis. O sublime extension de l'amitié divine ! Dieu m'aime et, parce que je suis son ami, il pardonne à mes amis qui l'ont offensé. Son amitié pour moi jette un voile épais sur ses ennemis, pourvu que par ailleurs ils semblent ne faire qu'un avec moi. Ainsi s'apaisa-t-il, à l'intercession de Job, envers les amis de Job contre lesquels il était irrité (Job., XLII, 8). A la prière d'Abraham, il rendit la santé à Abimélech, à sa femme et à ses servantes (Gen., XX, 17) ; à la prière de Moïse, il accorda la victoire aux Israélites combattants contre Amalec (Exod., XVII, 11). Comme dans une famille l'époux et l'épouse, lorsqu'ils réunissent leurs affections sur la tête d'un même enfant, se réconcilient plus volontiers, s'aiment davantage l'un l'autre : de même, lorsque le cœur d'un juste ou d'un saint est le point vers lequel convergent les rayons d'amour qui partent du cœur de Dieu et de notre cœur, l'amour de Dieu rejaillit sur nous pour nous pardonner, pour nous éclairer, pour nous embraser.

Si j'ai le bonheur d'avoir un saint ami, il profite de la puissance de cette amitié qui le relie au Seigneur en même temps qu'à moi, pour m'élever au degré de vertu où il se tient lui-même. Nos destinées, placées dans les deux bassins d'une même balance, semblaient s'équilibrer depuis longtemps, et nos âmes étaient au même niveau. Mais mon ami s'étant montré plus docile aux inspirations de la grâce divine, son âme est devenue plus spirituelle et s'est élevée plus haut vers les cieux. Pour moi, toujours appesanti par une chair corrompue, j'ai chargé mon bassin du poids de mes passions mal comprimées, et j'ai fait incliner vers la terre le fléau de la balance. La distance entre nos deux âmes s'est accrue, parce que nous n'avons plus ni les mêmes habitudes, ni les mêmes goûts, ni les mêmes désirs. Mais à la vue de mon ami je ne puis rester dans cette in-

fériorité, je veux faire un effort, je veux me soulever un peu. Et lui, de la hauteur où il est parvenu, me prendra par les deux mains, m'élèvera jusqu'à lui, me rapprochera de Dieu. De nouveau l'équilibre sera rétabli entre nous, mais dans une région supérieure et plus heureuse. Peut-être cependant mon ami restera-t-il toujours au-dessus de moi, parce qu'il m'a devancé selon le temps dans son ascension vers Dieu, parce qu'il a été plus généreux, et qu'il a contribué à mon retour, tandis que je n'ai point contribué au sien. Mais Dieu soit loué ! Je serai le premier à me réjouir de la sainteté plus grande de mon ami, à me féliciter de son bonheur plus parfait, et à le contempler avec ravissement sur un trône plus élevé dans la gloire des cieux.

VI. Après nous avoir secouru dans nos défaillances, l'ange de l'amitié nous console dans nos afflictions. Une vertueuse amitié est à notre égard une de ces dispositions providentielles où éclate, avec la vigueur qui relève et soutient, la douceur qui calme et guérit : c'est le rayon de miel dans la gueule du lion, symbole de force et de suavité. Jalouse d'entretenir l'amitié parmi les hommes, a-t-on dit, la nature les oblige à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir. Elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat, qui veut en priver son semblable et le retenir pour lui seul. Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvait l'être. Nous avons besoin d'un ami pour nous plaire, pour nous goûter nous-mêmes. Quand le sentiment du plaisir descendu dans nos cœurs, s'y arrête ; sans force et sans chaleur, il s'éteint bientôt. Mais, s'il en sort pour se répandre et se communiquer, s'il y revient réfléchi du sein d'un ami, ah ! c'est alors que nous le sentons brûlant, et qu'il nous embrase [1]. De là vient que la condoléance d'un ami est une si douce

1. Young, *Les nuits*, IIe nuit.

consolation dans nos peines. Ce n'est pas seulement parce qu'il semble, par cette compassion, se présenter pour porter une part du fardeau, et qu'il nous rend plus léger, en le partageant, le poids de douleur qui pèse sur nous; c'est encore, c'est surtout parce que cette commisération nous fait connaître avec vérité notre ami, et qu'il est délicieux de savoir avec certitude qu'on est véritablement aimé de quelqu'un. Jésus agonisant avait cette certitude par rapport à la Vierge Marie, et nous verrons, à la fin de ce volume, comment la divine Mère consola son adorable Fils, plus encore en lui témoignant un immense amour qu'en partageant son agonie. Si dans l'adversité nous nous rapprochons de Dieu, c'est souvent moins parce que nous avons besoin d'un bras qui nous défende, que parce qu'il nous faut un cœur qui nous aime. Et qui donc est toujours prêt à nous aimer autant que le cœur de Dieu? Qui sait compatir à ses amis affligés, comme le Cœur du divin Agonisant?

Quand la solitude et l'abandon, à la suite de nos malheurs, viennent dessécher notre âme, comme une campagne brûlée par l'incendie, l'amitié nous rafraîchit, l'amitié nous désaltère, l'amitié nous rend la vie, et nous fait encore retrouver quelques-unes des grâces du jeune âge. Dans l'amitié même du vieillard il entre quelque chose de cette fleur, qui parfume les premiers sentiments. L'amitié ne vieillit pas, mais rajeunit tout ce qu'elle touche; sa main fait reverdir le bois de l'autel, et sa voix dispose le cœur de la victime à plus de générosité dans le sacrifice. La vue seule d'un ami fait briller l'œil du moribond, relever le malade sur sa couche, et rentrer l'amour, cette séve du cœur, dans une âme qui ne connaissait peut-être plus que l'indifférence ou la haine. Or, avec l'amour, rentre tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus délicat dans les sentiments, de plus consolant et de plus joyeux dans les souvenirs et les espérances. C'est comme une dernière fleur

cueillie dans la saison attardée; c'est comme le champ desséché qu'une pluie bienfaisante couvre encore de verdure au milieu des feux de la canicule.

VII. Enfin, l'ange de l'amitié nous fortifie dans les combats, qu'il nous faut livrer pour conquérir la perfection. Sainte Thérèse en avait fait l'expérience, quand elle écrivait : « Je conseillerais à ceux qui s'adonnent à l'oraison, de rechercher, surtout dans les commencements, l'amitié et le commerce des personnes qui pratiquent le même exercice. Quand on ne ferait que s'aider mutuellement en priant les uns pour les autres, ce serait déjà un avantage immense; mais il n'est pas seul, il y en a beaucoup d'autres non moins précieux. Si, dans les relations et les commerces profanes de cette vie, on cherche des amis; si l'on goûte auprès d'eux tant de bonheur; si l'on savoure plus délicieusement les vains plaisirs dont on jouit, en leur en faisant confidence : pourquoi, je le demande, ne serait-il pas permis à celui qui aime Dieu et veut sincèrement le servir, d'avoir des amis et de leur faire part des joies et des peines qu'il trouve dans l'oraison? Dès qu'il est animé d'une intention droite, il verra une telle ouverture de cœur tourner à son avantage et à celui de ceux qui l'écoutent; il en sortira avec des lumières plus vives, et plus capable d'instruire ses amis. Non, je ne saurais dire l'immense utilité de ces rapports spirituels pour des âmes qui ne sont point encore affermies dans la vertu, qui ont à lutter contre tant d'adversaires, et même contre tant d'amis toujours prêts à les porter au mal. Je ne saurais m'empêcher de voir dans cette tactique dont use le démon, un artifice fort avantageux pour lui. Il porte les âmes fidèles à tenir dans un profond secret leurs désirs d'aimer Dieu et de lui plaire; mais il excite les âmes esclaves du siècle à révéler au grand jour leurs honteuses affections. De toutes parts on applaudit à ceux qui s'abandonnent aux vanités et aux plaisirs du siècle. Sur ces

esclaves du monde peu d'yeux sont ouverts. Mais quelqu'un s'enrôle-t-il sous la bannière du Seigneur, il se voit soudain blâmé par tant de gens, qu'il lui est nécessaire de chercher compagnie pour se défendre, jusqu'à ce qu'il ait assez de force pour se mettre au-dessus d'un tel déchaînement. Sans cet appui d'amis fidèles, il se verrait dans de pénibles angoisses. C'est pour cette raison, je pense, que quelques saints se sont enfuis dans les déserts. Par rapport à ce lien des amitiés spirituelles, j'ajouterai ceci : il est de l'humilité de se défier de soi, et de croire que Dieu nous donnera des secours par le moyen de ceux auxquels un saint commerce nous lie. Cette mutuelle communication accroît la charité. Enfin, il y a mille avantages ; et je n'aurais point la témérité de parler ainsi, si une longue expérience ne m'eût démontré l'importance du conseil que je donne[1]. »

VIII. Mais un ami ne saurait être pour son ami l'ange qui relève, console et fortifie, sans entrer quelquefois dans une agonie comparable à celle que le Fils de Dieu voulut éprouver pour ses amis dans le jardin des Oliviers. Quelles craintes, quels ennuis, quels dégoûts, quelles tristesses, quelles répugnances et quelles amertumes, ne faut-il pas surmonter courageusement pour mener celui qu'on aime au sommet de la perfection ! L'illustre réformatrice du Carmel était sans doute entrée dans cette agonie, puisqu'elle a dit des personnes qui ont une sainte amitié :

« Sans s'arrêter aux corps, leur regard pénétrant descend au fond des âmes, afin de découvrir s'il y a en elles quelque chose qui mérite d'être aimé. Ne verraient-elles dans une âme qu'une faible disposition au bien, le premier principe d'une vertu qui, soigneusement cultivée, donnera de l'or comme la mine que l'on creuse ; dès lors, comptant pour rien les peines, les difficultés, elles travaillent de tout leur

1. Sainte Thérèse, sa *Vie*, écrite par elle-même, chap. VII.

pouvoir au bien spirituel de cette âme; leur zèle surmonte tout, parce qu'ayant un vif désir de continuer de l'aimer, elles savent très-bien que cela serait impossible, si cette âme n'était riche des biens de la grâce et n'avait un grand amour pour Dieu. Ainsi, lorsqu'elles aiment une personne, elles travaillent avec une sainte passion à la porter à aimer Dieu, afin qu'elle soit aimée de Dieu. L'on ne saurait dire combien un tel amour coûte à ces âmes : elles n'oublient rien de ce qui est en leur pouvoir pour procurer l'avancement de la personne aimée; elles donneraient mille vies pour lui obtenir le moindre avantage spirituel. O amour précieux qui imite de si près l'amour de Jésus, notre unique bien et le grand modèle du véritable amour[1] ! »

« Vainement l'on essayerait de se figurer jusqu'où va la passion de cet amour. Qu'il fait couler de larmes ! Qu'il coûte de pénitences et d'oraisons ! Quel soin de recommander l'âme qu'on aime à tous ceux que l'on croit puissants auprès du Seigneur, afin qu'ils la lui recommandent ! Quel désir constant de son progrès spirituel, et quelle douleur quand on ne la voit plus avancer ! Mais quel supplice lorsque, au moment où on la croyait déjà affermie dans la vertu, on la voit faire seulement quelques pas en arrière ! Il semble alors qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie. On ne mange, on ne dort qu'assailli par cette sollicitude; on tremble sans cesse que cette âme si chère ne se perde, et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle pour jamais. Est-elle en proie à quelques peines, on aimerait mieux prendre pour soi tout ce qu'endure cette âme, plutôt que de la voir souffrir, si l'on pouvait lui céder le mérite et le gain de la souffrance ; mais en tout cela on n'éprouve point d'inquiétude, ni rien qui trouble le repos intérieur. Je me plais à le redire, les cœurs qui aiment de cette sorte, imitent et

1. Sainte Thérèse, *Le chemin de la perfection*, chap. VI.

retracent sous nos yeux l'adorable modèle de l'amour, notre divin Jésus. Ils font un bien immense : à l'exemple du Maître, ils prennent sur eux tous les travaux, en sorte que les autres en recueillent le profit sans en avoir la peine. Quel trésor que leur amitié, pour les âmes qui ont le bonheur d'en jouir ! Que ne feront pas pour elles ces généreux amis ! Qu'on m'en croie, ou ils rompront ce commerce intime de l'amitié, ou ils obtiendront de Notre-Seigneur, comme jadis Monique pour saint Augustin, qu'elles marchent par la même voie, c'est-à-dire la voie de la bienheureuse patrie [1]. »

IX. Cette sainte amitié est lumineuse, et sa lumière jette un vif éclat sur nos rapports avec Jésus agonisant. La première de nos illusions était de croire que nous ne pouvions ni le soulager ni même le consoler dans ses douleurs, en acceptant avec résignation les épreuves que Dieu nous envoie. Ce qui vient d'être dit a dû dissiper cette erreur. Oui, pauvre âme agonisante, cette sécheresse spirituelle, ces dégoûts et ces ennuis dans la piété, ces distractions dans la prière, ce froid et cette glace de votre cœur, cette absence de confiance et d'espoir, tout ce qui vous éprouve au dedans, comme tout ce qui vous éprouve au dehors, est pour votre divin Sauveur une consolation et même un soulagement : une consolation parce que c'est un accroissement de l'amour que vous avez pour lui, un soulagement parce que c'est une diminution des souffrances qu'il endure pour vous. S'il vous a retiré le sentiment de l'amour, Dieu vous en a laissé la réalité; et cet amour qui n'est plus senti est un amour souffrant, un amour crucifié, un amour sans lumière, un amour sans chaleur, qui ne vous transfigure pas avec Jésus sur le Thabor, mais qui vous fait agoniser avec lui sur le mont des Olives. Or, combien ne lui prouvez-vous pas plus d'amour en buvant son calice amer, qu'en vous parant des rayons de

1. *Ibid.*, chap. VIII.

sa gloire? L'amour senti, l'amour qui jouit et se repose, c'est l'amour qui reçoit les consolations; l'amour inquiet sur lui-même, l'amour qui combat et qui souffre, c'est l'amour qui donne les consolations. Mais je souffre pour mes péchés, dites-vous. Et Jésus pourquoi souffrait-il, si ce n'est aussi pour nos péchés? Plus chacun de nous souffre saintement en cette vie pour expier ses propres fautes, moins le Fils de Dieu a dû souffrir pour elles. Nous le soulageons d'autant plus que nous portons nous-mêmes avec patience un plus lourd fardeau, une plus grande partie du fardeau que la justice de son Père impose à notre humanité coupable. Faites donc pour lui ce que vous feriez pour un ami. Si vous êtes mère, faites pour lui ce que vous feriez pour votre enfant; si vous êtes épouse, faites pour lui ce que vous feriez pour votre époux. Mettez vos deux mains dans son Cœur, et retirez-en tout ce que vous pourrez de peines et de souffrances pour les enfermer dans votre propre cœur.

Voici votre seconde illusion dans vos épreuves : vous vous considérez comme éloignée de Jésus agonisant, non plus seulement par l'état de votre conscience, mais encore par le temps et la distance. Il vous semble qu'après tant de siècles et si loin de Jérusalem, vous ne pouvez soulager dans ses douleurs cet ami incomparable qui agonisait pour vous au jardin de Gethsémani. Détrompez-vous. La souffrance patiemment supportée a quelque chose de divin, en ce qu'elle rapproche les temps et les distances. Ne savez-vous pas que Jésus, pendant ces trois heures et dans cette étroite enceinte, souffrit tout ce qui devait être enduré après lui en tout lieu et à toute époque? Ne savez-vous pas qu'en souffrant avec résignation, aujourd'hui et dans votre demeure, vous le soulagerez autant que si vous aviez été alors avec lui dans le jardin des Olives? Ah! vous écriez-vous quelquefois, si j'avais été là, j'aurais veillé avec mon divin Époux, j'aurais prié avec lui, et, loin d'imiter le lâche sommeil des

disciples, j'aurais voulu éprouver, comme Marie, une agonie toute semblable à celle de Jésus! Mais, s'il en est ainsi, pourquoi ne voulez-vous pas l'éprouver maintenant? pourquoi n'êtes-vous pas plus patiente et plus résignée dans vos épreuves? Défaillant, étendu sur la terre, au sommet de la montagne, Jésus tournait vers vous des yeux pleins de douleur et d'amour, il vous cherchait du regard, et s'il vous avait vue souffrant aujourd'hui patiemment, il aurait salué en vous son ange consolateur. Il se serait réjoui d'avoir franchi l'espace et la durée, pour prendre tout ce que vous deviez souffrir et pour l'endurer d'avance dans son Cœur, s'il s'était aperçu que vous le lui rendiez, et qu'aujourd'hui vous vouliez attirer à vous tout ce qu'il souffrit alors. Oui, mon doux Sauveur et mon céleste ami, je veux ne pas vous laisser souffrir seul : ce me serait un martyre plus dur que de souffrir avec vous. Je veux partager toutes vos peines, ou plutôt je n'en voudrais pas une partie, j'en voudrais la totalité. Que mon cœur ne peut-il supporter tout ce que le vôtre endura! Fortifiez-le par votre toute-puissance, agrandissez-le par votre amour, et rendez-le, par votre grâce, capable d'endurer tout ce qu'une simple créature peut souffrir en ce monde.

LIVRE XI

LA LUTTE ET LA SUEUR.

CHAPITRE PREMIER

Le duel.

I. L'agonie appelée un duel. — II. L'histoire du monde est un duel où la mort triomphait avant Jésus-Christ. — III. Jésus-Christ s'est posé comme le champion de la vie. — IV. Il a triomphé de la mort. — V. Résultat de ce triomphe. — VI. Lutte de l'amour et du péché, de la miséricorde et de la justice. — VII. Par l'agonie nous triomphons de Dieu et des âmes.

Immédiatement après qu'un ange du ciel est venu fortifier le Sauveur du monde, nous trouvons pour la première et unique fois dans l'Écriture sainte le nom d'agonie (Luc., XXII, 43). Ce mot, par son origine grecque comme par son acception dans notre langue, éveille tout d'abord l'idée de lutte ou de combat. Depuis que le Verbe s'est fait chair, depuis que Jésus est au jardin des Oliviers, il n'a cessé de lutter ou de combattre; mais un messager de son divin Père est arrivé, il a augmenté encore la force déjà puisée dans la résignation, il a montré les bénédictions qui pouvaient remplacer les malédictions dues à l'humanité, si notre Rédempteur prolongeait ses instantes prières et en-

gageait une lutte suprême. Aussitôt, pour soutenir nos intérêts et faire triompher la miséricorde, l'Homme-Dieu entre dans l'agonie la plus pénible et commence cette grande lutte, que l'Église célèbre dans la plus joyeuse de ses solennités et qu'elle nomme un duel [1].

I. Le duel est un combat singulier, un combat assigné d'homme à homme. Ailleurs il est souvent un crime, un outrage à Dieu et à l'humanité : ici, dans le jardin des Oliviers comme sur le Calvaire, il est un acte sublime qui va glorifier le Seigneur et sauver les hommes. Pour ce glorieux et utile exploit, voici le rendez-vous, voici le temps fixé. Jésus y est fidèle, il y vient comme le champion de la vie, et combat pour nous contre la mort. La mort et la vie, dit l'Église en la fête de Pâques, ont combattu dans un duel admirable, *mors et vita duello conflixere mirando.* Ce duel a duré autant que la passion : il a donc commencé à Gethsémani pour se terminer sur le Golgotha. Aussi saint Bernardin de Sienne, expliquant la tristesse mortelle que Notre-Seigneur éprouva dans le jardin des Oliviers, recourt-il à cette image de duel, et dit-il que si Jésus a fait cet aveu : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, c'est pour que nous croyions que la mort éternelle de tous a été vaincue par la mort temporelle d'un seul. Car, ajoute-t-il, la mort et la mort ont lutté dans un duel terrible. La mort éternelle, à laquelle nous étions tous soumis par le péché, et la mort temporelle, dont Jésus seul était exempt, mais à laquelle il daignait se soumettre par amour pour nous, ont combattu dans un duel annoncé dès l'origine du monde, décrit d'avance par les prophètes, célébré par la postérité comme le plus grand fait de l'histoire sous le nom de Passion de Jésus-Christ. Le Sauveur y est le champion tout à la fois de la vie, de la mort et de la miséricorde : par miséricorde il accepte la mort temporelle pour

1. *Missel romain*, Pâques, *Victimæ paschali.*

apaiser la justice de Dieu, pour éloigner de nous la mort éternelle et nous donner la vie. Il faut donc qu'il soit vaincu en apparence, il faut qu'il meure, parce que dans cette victoire de la mort du Christ la mort de tous a été engloutie ; ce qui fit écrire par l'Apôtre : La mort est absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon (I Cor., xv, 54, 55) [1]?

Simon de Cassia considère l'agonie de Jésus comme le duel terrible, le duel inévitable entre la mort et la mort[2]. Corneille de la Pierre compare cette agonie à un duel, dont le lieu fut le jardin des Olives : Jésus, dit-il, court de lui-même au-devant de la mort, et pour cela va dans le jardin où il attend Judas et les Juifs, qui doivent venir le prendre, il le sait. Mais il veut nous donner l'exemple de la magnanimité, et il se présente le premier dans l'arène, sur le terrain où il engagera le duel avec la mort, avec le péché, avec Satan[3]. Hippolyte Caraccioli a fait un sermon qui a pour titre et pour sujet : *Le duel du Christ contre le diable.* Le champ est le Calvaire, les armes sont les instruments de la passion, et l'agonie du Sauveur sur le mont des Olives est le moyen dont le diable se sert, pour éprouver d'abord le courage de son adversaire[4]. Gerson a employé aussi l'expression de duel, pour signifier le combat qui s'engage en Notre-Seigneur durant son agonie au jardin[5]. Mancinus l'appelle un duel divin entre la justice et la miséricorde, qui reste victorieuse parce qu'elle donne plus d'amour, plus

1. Saint Bernardin, t. I, p. 265, *Sermo LI*, de Passione, 1ª p. principalis, art. I, cap. V.

2. Simon de Cassia, *in quatuor Evangelia*, lib. XIII.

3. Corneille de la Pierre, *in Joan.*, XVIII, 1.

4. *Sermons doctes et admirables du fameux et révérend P. Hippolyte Caracciole*, chanoine régulier de Latran, traduits par Nicolas Coeffeteau, XII[e] sermon.

5. Gerson, *in dominicam passionem expositio*, textus secundus.

de larmes, plus de sang, que la justice en toute sa rigueur n'avait droit d'en exiger[1].

II. Depuis le premier péché commis par l'homme, depuis la promesse d'un réparateur faite par Dieu, l'histoire de l'humanité n'est qu'un duel entre la mort et la vie, entre la mort représentée par son champion, le mal, Satan, et la vie représentée par son champion, le bien, Jésus-Christ. Mais avant Gethsémani, avant le Calvaire, avant la passion du réparateur promis, la mort était la plus forte et, à coups redoublés, faisait sortir toute la vie surnaturelle des veines du monde : le mal l'emportait et Satan triomphait. La vie c'est le mouvement, sans doute, mais un mouvement fécond, mais un mouvement libre. Pour la vie morale des sociétés comme des individus l'agitation ne suffit pas, il faut la fécondité des œuvres et la liberté du bien. Or, avant que le sang de Jésus-Christ ait coulé par la sueur, par la flagellation et par le crucifiement, je vois bien dans le monde un effrayable mouvement : les trônes croulent sur les trônes, les empires succèdent aux empires, et les races envahissantes chassent les races vieillies, comme les flots nouvellement soulevés chassent et font disparaître les flots déjà expirants sur la grève. Mais, si je me tourne à droite, et si je demande où est la fécondité, un silence de mort m'apprend que ces conquérants, ces dévastateurs et ces peuples-rois sont depuis longtemps descendus au tombeau. Il ne reste presque plus rien de leurs œuvres, et dans le même abîme tend à s'engloutir toute civilisation, que ne cimente pas le sang du Dieu fait homme. Si je me tourne à gauche, et si je demande où est la liberté, ce n'est plus le silence qui me répond, mais une clameur confuse, un hurlement terrible qui, à la distance de vingt siècles, est encore capable de faire reculer d'horreur quiconque porte en son âme

1. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, 1ª p., lib. II, dissert. III, punct. III.

l'amour sincère de l'humanité. C'est le cri frémissant des quatre cent mille esclaves renfermés dans la seule ville d'Athènes ; c'est le cri de guerre de Spartacus ; c'est le râle de mort d'une cité entière que fait égorger quelque conquérant asiatique. Et pour ne laisser à l'imagination aucun champ à parcourir, recourons au froid calcul. Hélas ! c'est lui qui nous effraye le plus, en dépassant toute portée de la plus ardente imagination. Les deux sexes divisent l'humanité en deux parts à peu près égales : dites ce qu'était autrefois, dites ce qu'est encore aujourd'hui partout où ne coule pas le sang du Sauveur, cette moitié du genre humain qui aurait dû trouver dans sa faiblesse même des droits particuliers aux égards de la moitié la plus forte? Elle succombe dans le duel, elle s'affaisse sous les coups de la mort, elle est cette victime de la corruption brutale que l'homme foule aux pieds, après lui avoir ravi l'honneur, la liberté, la vertu, et sur laquelle trop souvent il lève encore un glaive sanglant pour lui dérober un reste de vie. De l'autre moitié, celle qui a la force et l'empire en apanage, faisons trois parts, les enfants, les esclaves et les adultes libres. Combien d'enfants, s'ils ne sont pas étouffés avant de voir le jour, sont abandonnés, exposés, jetés, loin du toit paternel, en pâture aux animaux immondes! Combien, parmi ceux qui survivent, sont privés de toute éducation morale, et corrompus de bonne heure pour faire les délices honteuses de maîtres vieillis ou desséchés dans l'impureté! Parlerai-je des esclaves? ne sait-on pas que la proportion des esclaves relativement aux personnes libres était de dix à un? ne sait-on pas que sur ces malheureux toute-puissance de mort était donnée aux maîtres, auxquels l'ange exterminateur semblait avoir remis son glaive? Et les hommes faits, les hommes libres eux-mêmes, étaient descendus à un tel degré de corruption, qu'on a pu dire qu'à la naissance du christianisme le monde était pourri dans ses mœurs. La

civilisation matérielle du siècle d'Auguste n'était qu'un brillant linceul recouvrant un cadavre. Ce n'est plus Lazare seulement qui est au tombeau, c'est toute l'humanité tuée par Satan, par le mal, par la mort dans ce duel mémorable ; ce n'est pas depuis quatre jours seulement, c'est depuis quatre mille ans. Les souverains, les philosophes, les législateurs, les pontifes du paganisme ont tous passé devant ce Lazare de l'histoire ; mais ils ont détourné la tête, confus de leur impuissance, effrayés de la grandeur du mal, et ils s'en sont allés disant de ce cadavre : *Jam fœtet*, il sent déjà mauvais (Joan., XI, 39), il répand une odeur de mort qui n'est propre qu'à porter la mort encore plus loin (II Cor., II, 16). Voilà donc où aboutit la vie du monde sans le Christ. Alors comme aujourd'hui l'entraînement des passions n'aboutit qu'à un tourbillon, où le mouvement appelle le mouvement, comme un abîme appelle un autre abîme (Ps. XLI, 8), mais où la stérilité des œuvres a pour compagnie l'esclavage des uns et le despotisme des autres. Le duel tant de fois séculaire va donc se terminer par le complet triomphe de la mort, déjà le cadavre de sa victime est détendu, et faut-il traduire ? *jam fœtet*, quelle puanteur !

III. Où donc est le champion de la vie? où est le libérateur? où est celui qui viendra terrasser la mort et ressusciter l'humanité? Le Fils de la Vierge Marie, regardé comme le fils de l'artisan Joseph, a su que son ami Lazare était mort, et, pour consoler deux sœurs qui pleurent devant lui un frère bien-aimé, il ne se contente pas de pleurer avec elles, il leur dit : Je vais le ressusciter, car je suis moi-même la résurrection et la vie, *ego sum resurrectio et vita* (Joan., XI, 25) ! La mort n'avait jamais entendu plus fière parole sortir de la bouche d'un homme, et bientôt elle vit que cette parole produisait son effet en lui arrachant une victime. Elle redouta dès lors le jeune thaumaturge, et déchaîna

contre lui les pharisiens et les pontifes, en sorte que dès ce jour-là, dit l'Évangéliste, ils pensèrent à le tuer (Joan., XI, 53); car, disaient-ils entre eux, le supplice d'un seul importe au salut de tous (*ibid.*, 50). Ils disaient vrai en un sens qu'ils ne soupçonnaient pas, et Jésus allait réellement mourir pour nous sauver tous. Mais pourquoi, après l'avoir laissé tranquillement ressusciter la fille de Jaïre et le fils de la veuve de Naïm, décide-t-on son supplice dès qu'il ressuscite Lazare? parce que la mort a vu dans ce dernier miracle la figure et le gage de la résurrection de l'humanité entière, et parce que Jésus lui-même a dit : Quiconque croit en moi, quand même il serait déjà mort, vivra (Joan., XI, 25). Voilà donc l'ami de Lazare qui se pose ouvertement comme le champion de la vie, ou comme le chef de la vie, *dux vitæ*, suivant l'expression que l'Église emploie dans l'office de Pâques : *dux vitæ*, le guide de la vie, parce que la vie de l'exil est un pèlerinage, un voyage, vers une vie meilleure dans la patrie; *dux vitæ*, le capitaine de la vie, parce que la vie du temps est un combat pour conquérir la vie bienheureuse de l'éternité. Aussi la mort, pour achever rapidement son œuvre de destruction, se hâte-t-elle de provoquer Jésus à un combat singulier : Je t'attends, lui dit-elle, jeudi soir sous les oliviers de Gethsémani! A l'heure indiquée, le fils du charpentier se rend sous ces ombrages avec trois témoins pauvres comme lui, avec trois pêcheurs de Galilée, Pierre, Jacques et Jean. Mais le glaive mystérieux de la mort a beau ouvrir tous les pores du corps de Jésus, pour en faire jaillir le sang, Jésus vit encore. Demain s'écrie la mort, demain je t'attends de nouveau au sommet du Calvaire : le Golgotha est le champ clos où se doit enfin vider notre querelle!

IV. Le lendemain Jésus et la mort sont fidèles au rendez-vous. La mort amenait avec elle d'innombrables témoins prêts à insulter son adversaire; mais Jésus n'était suivi que

du plus jeune de ses disciples, de sa Mère désolée, et de quelques autres femmes en pleurs. La mort ne laisse pas à son rival le choix des armes : elle apporte des clous, il faut qu'il en soit transpercé; elle a préparé une croix, il faut qu'il la porte et qu'il y soit attaché; elle a mis en réserve une lance, il faut que cette lance lui ouvre le Cœur, même après son trépas. O Christ, semblait-elle dire en lui présentant l'une après l'autre chacune de ces armes, puisque tu es la résurrection et la vie, aurais-tu peur de ce clou? aurais-tu peur de cette croix? aurais-tu peur de cette lance? Est-il une arme si cruelle ou si meurtrière que tu la voulusses refuser? Jésus ne refusa rien, il accepta sans se plaindre tout ce que voulurent ses ennemis. Il mourut, il mourut même si promptement que, doutant de sa mort et voulant s'en assurer, ses ennemis insultèrent son cadavre et lui percèrent le Cœur. Puis, comme s'ils n'eussent pas encore été tranquilles, ils veillèrent sur son tombeau et l'entourèrent de gardes. La mort se tenait auprès du sépulcre de son rival, et répétait d'un air triomphant ce qu'elle aurait voulu voir gravé sur la pierre : Ci-gît celui qui se proclama le maître de la vie! Les pontifes et les pharisiens revenaient souvent sur le Calvaire pour contempler, avec un sourire de contentement, le lieu où était enseveli, le rocher où était enfermé celui qui se faisait égal à Dieu. Mais en frappant Jésus, ils avaient frappé le péché père de la mort; et la mort, qui avait dirigé leurs coups, s'était fait ainsi à elle-même une inguérissable blessure.

A quelques jours de là, le champion de la vie passait à travers le rocher, mettait les gardes en fuite, se montrait aux siens plein de force et de gloire, et se tournant vers son adversaire lui disait avec dédain : O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon (I Cor. XV, 55)? De toutes les ouvertures que cet aiguillon avait faites à mes pieds, à mes mains, à mon côté, s'échappent des flots de vie surnaturelle

qui ne cesseront de couler sur le monde jusqu'à la fin des temps.

V. Ces flots d'une vie divine ont, en effet, coulé jusqu'à nous, et ce sont eux qui nous font pousser avec joie et reconnaissance ce cri de victoire : *Dux vitæ mortuus regnat vivus*, le champion de la vie, tombé un instant sous les coups de la mort, s'est relevé vivant! Il règne au ciel et sur la terre, il règne sur les autels et dans nos cœurs, il règne dans les pécheurs qui se convertissent et dans les justes qui persévèrent, il règne dans le monde chrétien tout entier. Voyez-vous, sur ces plages autrefois idolâtres et barbares, germer toutes les vertus surnaturelles, que la main du vainqueur de la mort y planta, que son sang y arrose chaque jour, que le soleil de sa charité et le souffle de son esprit y font croître, fleurir et fructifier? Du midi au septentrion, de l'orient au couchant, malgré le froid des saisons et l'intempérie des atmosphères, combien de vierges, combien de martyrs, combien de docteurs, combien d'apôtres, combien de pénitents, combien de saints, ont pris naissance dans le sang de Jésus-Christ, ont grandi en dévoûment et en héroïsme, ont croisé leurs rameaux, mêlé leurs fleurs et leurs fruits, pour étouffer toutes les mauvaises herbes du vice et de l'impiété, et ont donné ainsi à l'humanité les joies et les bienfaits d'une vraie résurrection ! Désormais, malgré nos misères, c'est la vie qui l'emporte dans le monde ; et les flots de vie qui nous viennent de Gethsémani ou du Calvaire nous suffisent, après que nous avons été fécondés nous-mêmes, à féconder à notre tour les contrées les plus lointaines et les plus arides.

VI. Voilà le résultat de ce duel sanglant entre la vie et la mort, que nous appelons la passion de l'Homme-Dieu. Le sujet que nous traitons nous amène à considérer ce duel mémorable, non plus dans son dénoûment et ses effets, mais dans son début ou sa première phase. On y a vu la

lutte non-seulement de la vie et de la mort, mais encore de l'amour et du péché, de la miséricorde et de la justice. Sainte Madeleine de Pazzi représente le péché comme le fort armé (Luc., XI, 21, 22), qui a fait la conquête du monde entier, à l'exception d'un petit nombre d'âmes privilégiées, et qui en a pris tranquillement possession. Mais un autre fort armé, plus puissant que le premier, s'avance sur la scène du monde : c'est l'amour. L'amour triomphe du péché, mais non pas sans combat, non pas sans peine, non pas sans suer du sang[1] Le cardinal François d'Arezzo prouve que, dans la passion de Jésus-Christ, la miséricorde l'emporte sur la justice, si terribles et si retentissants que soient les coups frappés par cette divine justice. Dans aucun temps Dieu ne montra ni une justice plus sévère, ni une miséricorde plus tendre, que celles qu'il fit briller dans la passion de son Fils unique. Toutefois, quant aux effets, la miséricorde surpasse la justice. D'une part tous les maux dont la justice divine a frappé l'humanité, pour venger le péché, ne sont qu'une goutte d'eau, en comparaison du déluge d'amertume où cette même justice a submergé l'âme du Sauveur, et du déluge de sang où elle a plongé son corps. D'autre part la miséricorde brille comme le plus aimable arc-en-ciel, qui promet la plus douce sérénité. Ce sang n'a-t-il pas éteint les flammes de la fureur de Dieu? Cette croix n'est-elle pas devenue le trône de la grâce? Ces plaies, ces pores entr'ouverts ne sont-ils pas comme des bouches éloquentes, qui plaident devant notre Père céleste la cause des pécheurs? Cette agonie fut notre salut, ces peines furent notre félicité, cette mort fut la cause de notre vie, et cette justice de Dieu sur son Fils fut sa miséricorde envers ses ennemis[2].

VII. Quel précieux enseignement pour nous dans ce duel

1. Sainte Madeleine de Pazzi, *Vita e Ratti*, parte IV, cap. I.
2 Francesco Maria d'Arezzo, *Prediche*, predica 89.

admirable entre la mort et la vie, entre le péché et l'amour, entre la justice et la miséricorde! Dans les duels ordinaires, dans les luttes d'homme à homme, celui qui tremble devant son adversaire, qui est blessé, renversé par terre et dont le sang coule, est réputé vaincu; mais, dans les luttes de l'homme avec Dieu, celui qu'un saint tremblement agite en présence de ce même Dieu, et qui, accablé sous le poids de la tribulation, abattu à la vue des blessures de ses propres péchés, traîne son front dans la poussière, celui-là est le vainqueur, celui-là triomphe de la justice divine et oblige le Seigneur à lui ouvrir les trésors de sa miséricorde. En un mot, voulons-nous vaincre Dieu, comme Jésus, soumettons-nous comme Jésus à l'agonie. La puissance de Dieu triomphe de tout, mais Dieu se laisse vaincre par l'agonie du disciple, comme par l'agonie du maître, c'est-à-dire par l'humilité de l'esprit, par la contrition du cœur, par une prière persévérante, par une douleur patiemment supportée. L'âme agonisante et résignée arrête son bras prêt à frapper, éteint la foudre dans ses mains, le désarme, l'apaise, s'en fait un ami, et le place presque sous sa dépendance.

L'Eucharistie continue ce duel entre la vie et la mort, entre l'amour et le péché, entre la miséricorde et la justice. Elle est le pain de vie, le sacrement d'amour, et la miséricorde que nous trouvons au milieu du temple (Ps. XLVII, 10). Le Fils de Dieu s'y fait plus petit, plus faible, plus humble encore que dans son agonie. Les enseignements de Gethsémani ne cessent donc point de nous être donnés, et si nous n'avons pu assister tous à la lutte du Sauveur dans le jardin des Olives, nous pouvons tous entourer son autel, son tabernacle et sa table sainte. Là il triomphe de Dieu en s'abaissant encore une fois devant lui; là il triomphe de nous-mêmes, en attirant à soi par son aimable familiarité ceux que l'éclat de sa toute-puissance

tiendrait à l'écart. De même, pour le salut d'une âme, n'avons-nous pas souvent une lutte, un duel à soutenir avec le péché qui règne en cette âme, avec la justice divine qui veut la frapper, avec la mort éternelle qui menace de l'atteindre? Quel est le moyen d'en triompher? celui qui donna la victoire à Jésus agonisant, celui que l'Eucharistie met continuellement sous nos yeux, l'humilité, la patience, la charité, la prière persévérante et l'effusion volontaire de notre propre sang. Ah! qu'il en dut coûter à l'Homme-Dieu pour sauver le monde entier, puisqu'il nous en coûte tant à nous-mêmes quelquefois pour sauver une seule âme! Dans le duel qui se prolonge alors entre nous et cette âme, entre le bien et le mal, quel besoin n'avons-nous pas d'être fortifiés par un ange, qui nous fasse comprendre que l'humiliation et la souffrance, la prière, les larmes, les austérités sanglantes et toutes les agonies sont les armes qui assurent la victoire!

CHAPITRE II

La lutte de Jacob.

I. L'ange figurait Jésus, et Jacob figurait les Juifs. — II. Rapports entre les préliminaires de la lutte et de l'agonie. — III. Entre les prières. — IV. Entre la lutte elle-même et la passion entière. — V. Entre la lutte et l'agonie seule. — VI. Jésus est le nouveau Jacob qui lutte pour la miséricorde contre la justice. — VII. Nom donné, nom demandé. — VIII. Bénédiction et reconnaissance. — IX. Souvenir de la lutte.

Le duel que nous avons décrit fut souvent comparé à la lutte de Jacob contre un ange (Gen. XXXII, 24-32).

I. Un ange lutta avec Jacob, le laissa prévaloir, se montra comme le plus faible et le vaincu en face d'un plus fort et

d'un vainqueur; puis, d'une part le bénit, mais d'autre part dessécha le nerf de sa cuisse et le rendit boiteux. Quel autre faut-il voir en cet ange, dit saint Augustin, si ce n'est Jésus-Christ? Il laissa prévaloir contre lui le peuple d'Israël, il bénit quelques Israélites qui crurent en lui, et rendit boiteuse la multitude de ce peuple charnel[1]. Si l'ange voulut bien que Jacob l'emportât sur lui, ce fut pour figurer le mystère de la passion, où les Juifs parurent prévaloir contre Jésus-Christ[2]. Saint Isidore le dit expressément. Dans l'ange qui lutte sous la forme d'un homme, il faut voir le Fils de Dieu fait homme; dans Jacob, il faut voir sa postérité qui a combattu le Fils de Dieu, qui a lutté contre sa chair ou contre l'humanité qu'il avait revêtue, et qui, comme s'il eût été faible dans sa passion, l'a emporté sur lui et l'a crucifié. Jacob a été béni dans la partie de sa postérité qui a cru en Jésus-Christ, il est devenu boiteux en celle qui est restée infidèle. Car, parmi ses descendants, beaucoup ont dégénéré de la foi des patriarches, se sont écartés des préceptes du Créateur, et, selon le mot du Prophète, ont boité dans leurs voies, *claudicaverunt a semitis suis* (Ps. XVII, 46). Non-seulement ils boitent, mais encore tel est leur engourdissement qu'ils ne peuvent plus engendrer d'enfants spirituels[3]. Le mystère de Jacob n'a même mérité d'être tant célébré dans les Écritures, que parce qu'il était la figure du mystère de Jésus-Christ. Mais, si le combat du premier doit sa dignité au combat du second, la lutte de celui-ci trouve dans la lutte de celui-là son explication. Moïse nous a révélé dans la figure une foule de circonstances, que saint Luc a passées sous silence dans l'original. Pour mieux expliquer l'Évangile, on n'a qu'à recourir à la Genèse, on n'a qu'à faire jaillir, d'un fait mystérieux et prophétique de l'Ancien

1. Saint Augustin, *Contra Faustum*, lib. XII, cap. XXVI.
2. *De civitate Dei*, lib. XVI, cap. XXXIX.
3. Saint Isidore, *in Genesim.*, cap. XXVII, n°s 2, 4, 5.

Testament, la lumière qui dissipe les ténèbres de l'un des plus importants mystères du Nouveau.

II. Jacob, retournant dans la maison de Laban au pays de ses pères, craignit la vieille haine de son frère Ésaü qui s'avançait au-devant de lui avec quatre cents hommes. Il divisa donc en deux bandes tous ceux qui étaient avec lui, il prit ses deux femmes et leurs deux servantes avec ses onze fils, et passa le gué; puis il demeura seul. N'est-ce pas là l'exacte figure de l'entrée de Jésus dans le jardin des Olives? Véritable Jacob, persécuté par les Juifs que figurait Ésaü, il a passé le torrent de Cédron avec ses enfants, qui sont ses apôtres, réduits à onze par la défection de Judas. Il les a divisés en deux parts, il en a laissé huit à l'entrée du jardin, et a pénétré dans l'intérieur avec les trois autres; mais bientôt, s'isolant de tous, il s'est retiré à l'écart afin de prier pour ceux que sont Père lui a donnés, pour cette Église naissante dont la famille de Jacob fut une fidèle image. Car, de même que tout le peuple juif est descendu des douze fils de Jacob, ainsi des douze apôtres est sorti tout le peuple chrétien. Je dis douze, parce qu'après cette lutte un nouvel apôtre sera donné à Jésus-Christ, comme un nouvel enfant à Jacob.

III. Ce patriarche avait prié avec confiance et humilité, il avait dit au Seigneur : « Délivrez-moi de la main de mon frère Ésaü, parce que je le crains extrêmement, de peur qu'il ne vienne tuer la mère et les enfants! » Jacob reportait donc toute sa pensée sur sa famille; c'est pour elle qu'il tremblait, c'est pour elle qu'il implorait la protection divine, comme plus tard la chananéenne en disant : Fils de David, ayez pitié de moi (Matth., XV, 22), demandera la guérison de sa fille. Et pourquoi dit-il la mère avec les enfants, et non pas les mères avec leurs enfants, puisqu'il avait avec lui quatre femmes? C'est qu'il a en vue non-seulement le présent, mais l'avenir; c'est qu'il songe à ses enfants les plus éloignés,

comme à ceux qui l'entourent déjà; c'est en un mot qu'il prie pour la synagogue et les Juifs. La bénédiction de Dieu avait été plusieurs fois promise à lui-même personnellement : il demandait qu'elle s'étendît à toute sa descendance, à la mère et aux enfants, à la synagogue et aux Hébreux. Dans le jardin des Oliviers le Sauveur semble demander une faveur personnelle : « Que ce calice passe loin de moi! » Mais en réalité il prie pour la mère et les enfants, pour l'Église et les fidèles. Nous avons déjà vu que saint Hilaire prétend que toute la crainte, toute la prière de Jésus est pour ceux qui doivent souffrir après lui. Le Fils de Dieu voudrait même qu'ils méritassent la gloire de partager son héritage, sans partager sa passion[1]. Il ne refuse pas pour lui-même le calice d'amertume, au contraire il le réclame; il veut le vider pour que nous n'ayons plus à le boire; il demande que lui, qui est la sainteté infinie, soit traité avec la même rigueur que s'il était l'homme du péché, et que nous, qui sommes chargés de tous les crimes, dignes de tous les châtiments, nous soyons traités avec les mêmes égards et le même amour que si nous étions l'innocence et la sainteté, que si, comme dit l'Apôtre, nous étions devenus en lui la justice de Dieu (II Cor., v, 21). Comme Fils unique du Père éternel, n'est-il pas éternellement béni? Mais la bénédiction qui lui est due par nature, il la voudrait voir par grâce étendue jusqu'à nous en vertu du mérite de ses souffrances. Puisqu'il nous a régénérés dans son sang, puisque nous sommes ses enfants nés de son amour, il voudrait que nous soyons mis à sa place, comme il s'est mis à la nôtre, il voudrait que nous participions à ses priviléges et à ses grâces, comme il a revêtu notre chair, nos péchés et nos infirmités.

IV. Et voici, dit l'Écriture, qu'un homme luttait avec Ja-

1 Saint Hilaire, *Comment. in Matth.*, cap. XXXI, n°s 7, 8.

cob jusqu'au matin. Cet homme était un ange sous forme humaine, puisque le prophète Osée (xii, 3, 4) l'appelle un ange. Jacob ne s'y trompa point, il le reconnut pour le représentant de Dieu, comme le prouve la suite du récit : « Cet homme, voyant qu'il ne pouvait surmonter Jacob, lui toucha le nerf de la cuisse, qui se sécha aussitôt ; et il lui dit : Laissez-moi aller, car l'aurore commence déjà à paraître. Jacob lui répondit : Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni. Cet homme lui demanda : Comment vous appelez-vous ? Il lui répondit : Je m'appelle Jacob. Et le même homme ajouta : On ne vous nommera plus à l'avenir Jacob, mais Israël ; car, si vous avez été fort contre Dieu, combien le serez-vous davantage contre les hommes ! Jacob lui fit ensuite cette demande : Dites-moi comment vous vous appelez. Il lui répondit : Pourquoi demandez-vous mon nom ? Et il le bénit en ce même lieu. Jacob donna le nom de Phanuël à ce lieu-là, en disant : J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée. Aussitôt qu'il eut passé ce lieu qu'il venait de nommer Phanuël, il vit le soleil qui se levait ; mais il se trouva boiteux d'une jambe. »

Saint Bruno va nous montrer rapidement comment chacun de ces traits se rapporte à Jésus-Christ. Que représente ici Jacob, s'écrie-t-il, si ce n'est le peuple juif qui tire de lui son origine ? Et qui est désigné par l'ange, si ce n'est le Christ que le prophète Malachie (iii, 1) avait annoncé comme le maître du temple et l'ange du Testament ? Car cette lutte de l'ange et de Jacob ne semblerait-elle pas ridicule, si nous la prenions seulement à la lettre ? Quelle utilité avait ce combat d'un ange contre Jacob ? On nous dit qu'il ne pouvait le surmonter : qui le croira ? Il le fait boiter et il le bénit : qui le comprendra ? Cet ange était donc Jésus-Christ. Voilà pourquoi il est appelé tantôt un ange, tantôt un homme. Ayant pris notre nature et étant venu en ce monde, le Fils de Dieu, l'ange du Testament, fut en lutte avec Jacob

jusqu'au matin, parce que jusqu'à l'heure de sa résurrection, qui se fit de grand matin, les Juifs ne cessèrent de le persécuter. Jésus luttait contre les Juifs, puisque par ses avertissements, ses actes et ses reproches, il les provoquait très-souvent à la colère. Les Juifs luttaient contre Jésus-Christ, en lui tendant des piéges, en l'accusant, en le bafouant, et en le persécutant de plusieurs manières. Il ne put les surmonter parce qu'il ne le voulut pas; car, comme le dit Isaïe (LIII, 7), s'il a été offert, immolé, c'est qu'il l'a voulu lui-même. Mais il ne voulut pas vaincre par sa chair, parce qu'il était venu nous racheter par sa chair. Voyant donc qu'il ne pouvait surmonter les Juifs, il toucha le nerf de la cuisse, et ce nerf aussitôt sécha. Qu'est-ce à dire? Jésus en partie a béni Jacob, et en partie il ne l'a pas béni. Il a béni le pied qui marchait droit, il n'a pas béni le pied qui boitait. Il a béni les apôtres, et les autres descendants de Jacob qui ont cru en lui; il n'a pas béni ceux qui l'ont persécuté et mis en croix. Dans les premiers les Juifs sont bénis, dans les seconds ils boitent. Car jusqu'aujourd'hui les Juifs boitent d'un pied, puisqu'ils n'ont qu'un Testament, qu'ils reçoivent l'Ancien et ne veulent pas s'appuyer sur le Nouveau. Jacob étant ainsi divisé en deux parts, les croyants et les mécréants, une part, celle qui boite, lutte contre le Christ, et l'autre part demande la bénédiction du Christ. Mais la partie qui le combattait avec orgueil est desséchée, tandis que celle qui s'efforçait pieusement de le retenir est bénie. Car ce n'est point par la violence, mais par l'amour qu'on retient Jésus-Christ. Pourquoi, en effet, Jacob n'est-il pas frappé tout entier, mais seulement en partie? évidemment parce que tout le peuple juif n'a pas été contraire à Jésus-Christ, mais seulement une partie; ce qui a fait dire à l'Apôtre que l'aveuglement est tombé en partie sur Israël (Rom., XI, 25). Et pourquoi Jésus dit-il : Laissez-moi aller, car l'aurore commence? Il parle aux bons israélites qui,

après l'aurore, c'est-à-dire après sa résurrection, méritèrent de le retenir quarante jours en ce monde. D'où vient que lui-même, comme s'il eût été retenu, leur disait : Il vous est utile que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra point vers vous, tandis que, si je m'en vais, je vous l'enverrai (Joan., XVI, 7). Mais ces dignes descendants de Jacob ne laissent point partir Jésus qu'il ne les ait bénis. Que dit l'évangéliste? « Et ayant levé les mains, il les bénit : et en les bénissant, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel (Luc., XXIV, 50, 51). » La partie des bons a seule retenu Jésus, seule elle est bénie, seule par un changement de nom elle est appelée Israël, seule elle s'entend dire : Si vous avez été forte contre Dieu, combien le serez-vous davantage contre les hommes ? Elle a été forte contre Dieu, puisqu'elle l'a retenu jusqu'à ce qu'il la bénisse. C'est ainsi que le Seigneur était retenu par Moïse, lorsqu'il lui disait : Laisse-moi, afin que la fureur de mon indignation s'allume contre eux et que je les extermine, et je te rendrai le chef d'un autre grand peuple (Exod., XXXII, 10). Les saints ont été forts contre les hommes, ils ont prévalu sur leurs ennemis, puisqu'ils ont par la foi conquis des royaumes (Hebr., XI, 33). Jacob s'écria : J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. Jacob vit le Seigneur, non dans sa propre substance qui est invisible, mais par le moyen de l'ange qui lui parlait. Les apôtres ont vu aussi Jésus-Christ : ils l'avaient vu d'abord selon son humanité, ils l'ont vu ensuite par la contemplation de son essence spirituelle [1].

V. Si nous restreignons maintenant cette explication à l'agonie de Jésus, nous verrons chaque trait de ce rapprochement entre la figure et la réalité briller avec d'autant plus d'éclat que le cadre sera plus étroit. L'abbé Duguet,

1. Saint Bruno de Signy, *Expositio in Genesim.*, cap. XXXII.

qui d'abord avait cherché cette explication dans la passion en général[1], la chercha ensuite dans le seul mystère de Gethsémani[2]. Plus tard le P. Ventura compléta cette explication de la lutte de Jacob par l'agonie de Jésus[3]. Ne semble-t-il pas que le prophète Osée (XII, 3, 4) leur avait lui-même ouvert la voie? Comme Jésus pria trois fois avec instance son divin Père, Osée répète trois fois que Jacob prévalut par sa force, et qu'il eut l'avantage sur l'ange ou sur Dieu même représenté par l'ange. Mais il nous apprend que le patriarche fut vainqueur par ses supplications et par ses larmes, *flevit et rogavit*, ce que Moïse n'avait pas dit, et par là il rend parfait le parallèle de Jacob et de Jésus, surtout si l'on rapproche des paroles du prophète celles de l'Apôtre qui se rapportent à l'agonie du Sauveur : « Ayant offert avec un grand cri et avec des larmes ses prières et ses supplications à celui qui pouvait le tirer de la mort, il fut exaucé à cause de son humble respect pour son Père (Hebr., v, 7). L'un et l'autre combattent contre Dieu même, l'un et l'autre ont l'avantage sur lui, l'un et l'autre ne sont victorieux que pour l'obliger à bénir leur famille et leur postérité. Mais tous deux ne prévalent que par leurs supplications, par leurs larmes, et par une persévérance inflexible dans une prière également humble et ardente.

On a souvent signalé ainsi quelque trait particulier de ressemblance. Kearney, jésuite irlandais, compare Judas à Ésaü, au sujet duquel Jacob fut rassuré par l'ange. De même, Jésus, à l'approche du nouvel Ésaü, fut fortifié par un ange, et se prépara courageusement à marcher au-devant de ses ennemis[4]. Valdérama, augustin espagnol, écrivait : L'ange dit à Jacob : Puisque vous avez été fort contre

1. Duguet, *Explication du texte de la Genèse*, XXXII, 24-32.
2. *Explication du mystère de la Passion*, VIIe p., ch. XIV, art. III, IV.
3. Ventura, *Conférences sur la Passion*, VIe confér.
4. Kearney, *Heliotropium*, cap. XV. n° 2.

Dieu, combien ne prévaudrez-vous par sur les hommes! O Jésus, vous avez lutté toute cette nuit avec un ange, mais vous ne l'avez pas emporté sur Dieu ; c'est pourquoi les hommes vont avoir le dessus sur vous, et les Juifs vont vous mettre à mort avec toutes sortes de cruautés [1]. Un savant italien, Mansi, fait l'application de ce qu'il nomme le duel de Jacob au duel, au combat, à l'agonie que Jésus soutint après avoir passé le torrent de Cédron, et où il fut vainqueur, tout en paraissant être vaincu [2]. Un cardinal français, de la Luzerne, n'a-t-il pas dit : Contemplons donc ce nouveau Jacob luttant, dans cette nuit profonde, contre la colère du Seigneur [3] ? Hélas ! s'écrie un de nos prédicateurs, que le sort de l'innocent Jésus est ici différent de celui de Jacob ! Il lutte la nuit dans le jardin, non contre un ange représentant Dieu, mais contre Dieu même. Aussi, loin d'être le plus fort, est-il abattu sous la pesanteur des coups de la main de Dieu, plongé et noyé dans un océan de peines [4]. Un autre de nos orateurs entre dans plus de détails :

Jésus ose disputer contre Dieu même, il travaille à le vaincre, pour vaincre sa justice ; il lutte pour notre réconciliation contre les droits de la majesté suprême de son Père, de sa sainteté, de sa justice, de sa bonté méprisées, de presque tous ses attributs outragés : *Factus in agonia* (Luc., XXII, 43). Le Père lui oppose l'immutabilité de ses décrets, les crimes, les iniquités des mortels avec toutes leurs noirceurs ; toute leur malignité, toutes leurs horreurs ; il lui présente le livre fatal où un style de fer les a gravés, se montre inexorable, et semble ne voir en lui qu'un étranger qui est coupable. Le Fils, renversé par le foudroyant

1. Valdérama, *Sermons et saints exercices*, tom. II, p. 878, sermon pour l'Oraison du Jardin.

2. Mansi, *Bibliotheca moralis*, tractat. LX, discursus XVIII, n° 1.

3. De la Luzerne, *Considérations sur la Passion*, III[e] consid.

4. Chauchemer, *Sermon IX sur la Passion*, 1[re] part.

éclat d'une sainteté infiniment redoutable, se relève, et par ses cris, par ses larmes, par ses prières, par ses supplications, fait les plus vifs efforts et exerce une sainte violence envers son Père pour le désarmer : *Prolixius orabat* (Luc., XXII, 43). Le Père, se sentant si fortement pressé, et reconnaissant toute la force et le pouvoir d'un tel athlète, se trouve comme forcé de lui demander quelque relâche ; il avoue, tout Dieu qu'il est, que, si Jésus continue de le presser, il ne pourra se défendre: *Dimitte me* (Gen., XXXII, 26). Un tel aveu rallume le zèle et l'ardeur du Fils égal au Père. Il redouble ses instances à proportion de ce que le combat s'échauffe et devient décisif; à force de supplications et par une persévérance infatigable, il obtient enfin la victoire. Ainsi Jacob, figure de Jésus-Christ, cambattit contre Dieu même et le vainquit. Mais que ce combat et cette victoire sont sensibles et douloureux à Jésus! Il n'en coûta à Jacob que des larmes : *Flevit*, dit le prophète Osée (XII, 4) : il en coûte à notre divine victime une sueur de sang; et quelle en est l'ardeur et l'abondance! Ce ne sont pas de simples gouttes, ce sont des grumeaux qui sortent en bouillonnant[1].

VI. Entrons nous-mêmes dans les détails de ce parallèle :

Pendant que Jacob est en prière, un ange sous une forme humaine lui apparaît pour lui contester le succès de sa demande. Il ne promet de nouveau la bénédiction de Dieu qu'à lui seul, et lui révèle l'impossibilité de bénir sa postérité, la synagogue, puisqu'elle doit être détruite un jour pour avoir mis à mort le Messie. Aussitôt Jacob saisit l'ange corps à corps, et lutte contre lui, en déclarant qu'il ne le laissera point partir avant d'avoir reçu la promesse que sa postérité sera conservée, malgré le déicide dont elle se rendra coupable, et même qu'un jour elle sera bénie, après avoir reçu son pardon. Cet ange, selon Corneille de la

1. Dom Vincent, *Conférences*, conf. III[e], 3[e] partie.

Pierre, était l'ange gardien de Jacob [1]; mais, selon Duguet, ce fut peut-être le même qui apparut au Sauveur dans Gethsémani, ce fut peut-être Gabriel, dont le nom signifie force de Dieu [2]. L'ange annonça au Rédempteur que les rigueurs de la justice divine s'opposaient à la miséricorde qu'il reclamait pour les enfants des hommes. S'il voulait changer en bénédictions les anathèmes que nous avions mérités, obtenir que l'innocence fût punie en sa personne et que le crime fût épargné dans la nôtre, nous donner place dans le ciel parmi les anges fidèles, quand nous étions condamnés aux supplices des anges rebelles dans l'enfer, il lui fallait encore plus de prière, encore plus de combat. Jésus aussitôt se trouva fortifié, tant il fut soulagé par cette bonne nouvelle; il entra dans une lutte plus pénible, *factus in agonia*, et il prolongea ses ardentes supplications, *prolixius orabat.* Il lutte contre la justice de Dieu avec une plus grande énergie d'esprit et une plus grande véhémence d'affection. C'est un combat singulier, c'est un duel entre la justice et la miséricorde, entre la justice représentée par le Père et la miséricorde personnifiée dans le Fils. Mais ce duel devait se terminer par la réconciliation immédiate des deux adversaires; car, dans cette agonie de Jésus au jardin des Oliviers, se vérifie la parole du Psalmiste: La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont donné le baiser (Ps. LXXXIV, 11). Dans ce mystère de rigueur et d'amour, la vérité des décrets divins et la justice qui condamne sans appel, ont vu venir au-devant d'elles la miséricorde qui pardonne avec facilité, et la paix qui pénètre jusqu'au fond de l'âme et surpasse tout sentiment. La lutte s'est engagée, lutte longue, lutte terrible, où Jésus a sué du sang par tous ses pores, tandis que Jacob n'en répandit

1. Cornelius a Lapide, *in Genes.*, XXXII, 24.
2. Duguet, *Explication* .., VII[e] p., chap. XVI, art. VI, n° 4.

pas une seule goutte; mais la miséricorde et la paix offrent des satisfactions infinies, la justice et la vérité se déclarent contentes, et le duel se termine par le triomphe commun de tous les adversaires, du Père et du Fils, de Dieu et de l'homme, de la justice et de la miséricorde. Un orateur chrétien a pu prendre, pour titre et pour sujet de son discours sur la Passion, ce commun triomphe de la justice et de la miséricorde [1].

L'ange que Jacob étreignait entre ses bras, lui demanda en grâce de le laisser partir. Mais le patriarche lui répondit : Je ne te laisserai point aller, jusqu'à ce que tu m'aies donné l'assurance que la bénédiction, qui m'est personnelle, s'étendra aussi sur ma famille dans l'avenir comme dans le présent, et que si mon peuple commet un grand crime, mon peuple se repentira et obtiendra son pardon. Dans Gethsémani la justice de Dieu, inflexible aux premières supplications de Jésus, lui répétait : Sépare ta cause de celle des pécheurs, nouveau Jacob, nouveau Moïse, et laisse-moi librement épuiser ma colère sur la postérité proscrite d'un père coupable. Mais pour la troisième fois le Sauveur renouvelle sa demande, il prie plus longuement, il prie plus instamment, il joint à ses prières des cris et des larmes (Hebr., v, 7), et même cette voix de son sang qui parle mieux que celui d'Abel (Hebr., xii, 24). Non, non, justice éternelle, semble-t-il dire par tous ses pores, je ne me lasserai pas de pleurer, je ne me lasserai pas de prier, je ne me lasserai pas de verser mon sang, je ne me lasserai pas de lutter contre vous jusqu'à ce que les pécheurs que je représente soient bénis en moi et avec moi.

L'ange frappe Jacob au côté, engourdit le muscle qui joint la cuisse aux lombes, le muscle où réside la force des

1. Guillaume de Saint-Martin, *Sermons pour tous les jours de carême*, vendredi saint.

athlètes, et renverse par terre son antagoniste. Mais en touchant la terre, mais dans sa faiblesse même, le saint patriarche prend de nouvelles forces, serre de plus près son adversaire céleste, et en obtient à la fin ce qu'il prétendait, la bénédiction divine pour son peuple, la promesse que les Juifs eux-mêmes un jour auront part aux fruits du sang du Messie, versé par leurs pères. Voyez, dit saint Grégoire le Grand, voyez dans Jacob tous ces justes qui ont le goût des saintes contemplations, et qui aspirent à voir Dieu : tous s'estiment faibles et infirmes, et, en cessant de mettre leur espérance dans la chair, ils perdent en quelque sorte les forces d'une jambe. Plus ils se sentent affaiblis dans l'espérance des choses temporelles, plus ils s'accoutument à s'appuyer seulement sur le désir du ciel ; et l'on peut dire qu'ils n'ont plus de nerf dans la cuisse, puisqu'ils ne se confient plus dans la génération charnelle. Tout ce qui est sous le ciel ils l'estiment vanité ; et se voyant remplis et assiégés de tous côtés par les misères de la vie présente, ils crient vers Dieu comme d'un abîme profond[1]. Voyez le juste par excellence, le vrai Jacob, Jésus agonisant : il est prosterné sur le sol, et pour ainsi dire abattu, écrasé par la justice de Dieu. Mais cette humiliation de sa personne et cette infirmité de sa chair font sa force contre la justice. Car sa condition de Fils unique de Dieu est inséparable de son humanité, en sorte que tous les abaissements de l'homme en lui reçoivent de sa personne divine une haute dignité, une valeur infinie, qui satisfait pour nos péchés et nous obtient, avec toutes les bénédictions de l'innocence, le titre tant désiré d'enfants adoptifs de Dieu. Que demandait Jésus-Christ pour sa famille ou sa postérité spirituelle ? que nous partagions tout avec lui, autant que nous en étions capables, sa grâce et sa sainteté dans le temps, sa gloire et sa

1. Saint Grégoire, *Expositio psalmi sexti pœnitentialis*, n° 1.

béatitude dans l'éternité, ses droits de fils et les joies de sa résurrection au ciel comme sur la terre. Tout cela lui était assuré personnellement, mais il voulait que tout cela s'étendît jusqu'à nous.

S'il avait demandé sans condition d'être délivré de la mort, ou s'il avait refusé quelques circonstances soit humiliantes, soit cruelles, la justice divine aurait prévalu, parce que la patience et l'amour de celui qui se chargeait de satisfaire pour nous, ne seraient pas allés aussi loin que ses exigences. Nous eussions tous succombé dans la lutte, dans le duel, comme notre Rédempteur et notre caution. Mais Jésus-Christ accepte tout avec joie, et va même par ses désirs au delà de ce que la justice peut exiger d'un Fils égal au Père. Il s'abaisse, il s'anéantit tellement dans son agonie, qu'il rend évidente sa pleine acceptation de tout ce que la suite de sa passion pourra avoir de plus ignominieux et de plus crucifiant. Nous sommes tous en cet instant incorporés en lui et associés au sacrifice qui vient de commencer, de manière cependant que toute la douleur et tout l'opprobre soient son partage, que nous en ayons tout le fruit et tout le mérite. Dès cet instant sa Passion sera la nôtre, parce qu'il souffrira en notre nom; l'humanité entière souffrira en lui et avec lui; et tous élevés par l'excellence de la personne qui nous représente à une puissance, à une dignité infinie, nous devenons capables de satisfaire entièrement à l'infinie justice.

Cette justice divine se déclare vaincue, accorde la bénédiction demandée, c'est-à-dire l'innocence rendue dès maintenant, la résurrection glorieuse à la fin des temps, et une place sur le trône céleste de Jésus pendant l'éternité. Celui que le Sauveur priait était celui qui lui résistait et qui devait le bénir. Le vaincu bénit le vainqueur, et celui qui demande qu'on ne le presse plus, celui qui donne à son adversaire la puissance de prévaloir, lui suggère la pensée de

demander sa bénédiction. Car tout amour comme toute lumière, toute miséricorde comme toute force vient originairement du Père. La clémence même du Fils vient du principe éternel de son être, et si Jésus-Christ est puissant, c'est que le divin Père est en lui, comme dit l'Apôtre, pour se réconcilier le monde (II Cor., v, 19). Il se fait ainsi une récapitulation et une réfusion de toute charité, de toute miséricorde dans le sein du Père par son Fils unique; car tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ (II Cor., v, 18); et tout ce qui est venu de lui retourne à lui par le même Fils Notre-Seigneur. C'est Dieu le Père qui bénit le chef et les membres, le premier-né et ses frères, le pasteur et le troupeau, l'époux et l'épouse, le père de famille et ses enfants, le nouveau Jacob et sa postérité; c'est lui, dit encore l'Apôtre, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel (Ephes., I, 3).

VII. L'ange changea le nom de Jacob son vainqueur en celui d'Israël, et ajouta cette promesse : Si vous avez été fort contre Dieu même, combien plus le serez-vous contre les hommes! N'est-il pas écrit également que Dieu a donné à notre champion dans le duel de l'agonie un nouveau nom, un nom qui surpasse tous les autres en gloire et en majesté, parce qu'il s'est profondément abaissé devant lui (Philip., II, 7-11)? Dieu n'avait-il pas imposé lui-même à son Fils incarné le nom de Jésus, et ne l'avait-il pas révélé par un ange, par celui qui annonça l'incarnation (Matth., I, 21)? Dieu ne peut-être vaincu que par une seule violence, celle de l'humilité; mais il est juste qu'il cède à son Fils dans l'état d'humiliation, auquel ce Fils se réduit par amour pour lui comme pour nous. Sa justice et sa miséricorde triomphent également en lui cédant. Et plus l'agneau couvert de sang s'abaisse devant sa suprême grandeur, plus il est glorieux à Dieu d'abandonner ses droits, ses intérêts, sa gran-

deur même à un Fils si digne de l'adorer et si zélé pour sa gloire. Jésus-Christ n'a changé de nom ni après son agonie ni après sa mort; mais son nom peu connu, peu respecté pendant qu'il était mortel, son nom donné en quelque sorte par Dieu seul, lui a été donné par ses persécuteurs, par les Juifs qui l'ont garrotté dans le jardin des Olives (Joan., XVIII, 5, 7), et par les Romains qui l'ont crucifié sur le Calvaire en inscrivant son nom au sommet de la croix (Joan., XIX, 19). Dès lors le nom de Jésus est devenu la terreur de l'enfer, l'espérance des hommes, la gloire du ciel. Les abaissements mêmes du Sauveur, son agonie, sa mort, ont fait sa force contre les hommes aussi bien que contre Dieu. C'est par sa croix qu'il a conquis le monde, c'est par sa passion qu'il a soumis les hommes à l'Évangile, c'est par son agonie qu'il a consolé tant d'âmes affligées et relevé tant de courages abattus.

A son tour Jacob demanda le nom de l'ange, qui refusa de le lui dire. Avant la manifestation de l'Évangile, un nom inconnu était celui de *Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Les patriarches l'avaient demandé et ne l'avaient point su; les chrétiens eurent le privilége d'en être instruits. Les Juifs boiteux n'ont encore aujourd'hui sur ce point ni curiosité ni désir. Les descendants d'Israël qui marchent droit, et qui ont été bénis, peuvent seuls dire avec saint Paul : Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation (II Cor. I, 3)! Les apôtres eux-mêmes ne connurent le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ que par degrés. Ce fut seulement dans les derniers moments de sa vie qu'il leur en parla clairement, comme on le voit par le discours après la cène et par ces paroles : Je vous ai dit ces choses en paraboles; l'heure vient où je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement de mon Père (Joan., XVI, 25). Dans son agonie ne commença-t-il pas chacune

de ses prières par ces mots : Mon Père, *Pater mi* (Matth., xxvi, 42)?

VIII. L'ange bénit Jacob en ce lieu, que le patriarche nomma Phanuël. En Jacob toute sa famille, toute sa postérité, fut bénie, et c'est à cause de lui quelle fut associée à ses bénédictions. Nous sommes tous bénis en Jésus-Christ, mais c'est à cause de lui, c'est par lui que la plénitude des bénédictions célestes découle jusqu'à nous qui sommes ses membres et ses enfants. Il fit sa glorieuse ascension vers le ciel, en ce même lieu où il avait été prosterné dans la poussière ; et il reviendra plein de gloire et de majesté juger les vivants et les morts, tout près de l'endroit où ses disciples le virent accablé de tristesse et de crainte. Dès maintenant un torrent de grâces se répand sur nous de toutes les parties de son être, parce que tous les sens de son corps et toutes les facultés de son âme souffrirent en son agonie et en sa passion.

Jacob s'écria : J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée ! N'est-ce pas Jésus-Christ qui nous fait voir Dieu, le connaître, l'aimer et le servir? N'est-ce pas lui qui a sauvé notre âme et du péché et de la damnation? C'est notre salut qu'il demandait dans les longues prières de son agonie, bien plus que sa propre résurrection, rendue certaine par l'union de son humanité avec sa divinité. Mais il priait son Père de ressusciter avec lui tous ceux qui mourraient avec lui. Et Dieu, nous dit l'Apôtre, Dieu qui est riche en miséricordes, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés. Il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ, pour faire éclater dans les siècles à venir les richesses surabondantes de sa grâce par la bonté qu'il nous a témoignée en Jésus-Christ (Ephes., ii, 4-7). Le cri de la reconnaissance dans Jacob suit la lutte et la

bénédiction. Jésus entonne aussi un cantique d'action de grâces, où il chante ses combats et sa victoire, sa passion et sa résurrection : c'est le psaume XXIe, qui paraît moins une prophétie qu'une histoire, et qui est intitulé *Psaume de David pour le secours du matin*, parce que c'est le matin que Jacob fut béni et que Jésus ressuscita. Jacob fut béni avant le lever du soleil; mais aussitôt après avoir quitté le lieu qu'il venait de nommer Phanuël, il vit paraître l'astre du jour. Les évangélistes ont remarqué que Jésus ressuscita avant le lever du soleil (Matth., XXVIII, 1), mais que cet astre brillait déjà à l'horizon quand les saintes femmes arrivèrent au sépulcre vide (Marc., XVI, 2).

IX. Enfin le patriarche se trouva boiteux d'une jambe, et pour cette raison jusqu'aujourd'hui les enfants d'Israël ne mangent point le muscle de la cuisse des bêtes, en souvenir de celui qui fut touché à la cuisse de Jacob. Voilà ce que Moïse écrivait, et sans doute c'était Jacob lui-même qui avait révélé à sa famille sa lutte et son affaiblissement, comme un fait glorieux pour lui, en des termes propres à inspirer du respect pour des choses divines, bien qu'obscures et mystérieuses. Jésus aussi révéla à ses disciples les circonstances de son agonie. Jacob garda son infirmité toute sa vie, comme le trophée et l'insigne de sa victoire : chaque pas l'en faisait souvenir. C'était une figure des glorieuses cicatrices que Jésus conserve après sa résurrection : il garde ses plaies jusque dans le ciel, comme des preuves incontestables de ses humiliations et de ses douleurs, comme le magnifique trophée de la victoire qu'il a remportée pour nous. Il les conserve comme les armes qui l'ont fait triompher, comme les titres de sa grandeur, comme l'espérance de ses enfants, comme le monument éternel de son amour pour son Père et pour eux. Avant son agonie il avait institué un sacrifice nouveau, où ce qui est faible en lui, c'est-à-dire la chair qui allait être encore bien plus affaiblie par

la passion, était donné en nourriture à ses disciples. Après son agonie, par sa mort sur la croix, il a fait cesser tous les autres sacrifices, en sorte qu'il n'est plus permis aux fidèles israélites de manger de la viande immolée, je ne dis pas aux idoles, mais même au vrai Dieu. Tous les sacrifices d'animaux sont supprimés, et il n'est plus aucune victime dans laquelle nous puissions manger ce qui a été affaibli en Jésus-Christ. Sa divine chair, affaiblie pour nous, brisée pour nous, crucifié pour nous, a pris la place de toutes les autres victimes. Mais elle est affaiblie dans l'Eucharistie, comme elle le fut dans l'agonie, comme elle le fut dans la passion, comme elle le fut dans le sépulcre, pour mieux triompher de Dieu et des hommes, pour être forte contre Dieu et contre les hommes, pour réconcilier le ciel et la terre, pour satisfaire à la justice, attirer la miséricorde et sauver toutes nos âmes, les épouses de Jésus-Christ, les enfants de Jésus-Christ, ses troupeaux et ses serviteurs, en un mot toute son Église.

CHAPITRE III

Le combat intérieur.

I. Double combat en Jésus agonisant. — II. Le combat intérieur fut nié par quelques auteurs. — III. Mais à tort. — IV. Toutefois on peut n'admettre qu'une lutte improprement dite. — V. Vérité de cette lutte intérieure. — VI. Elle s'explique par la crainte des supplices. — VII. Agitation du Sauveur en son agonie.

I. Par le duel et la lutte dont nous venons de parler, Jésus agonisant combattait un adversaire qui était hors de lui ; mais n'eut-il pas aussi à combattre au dedans de lui-même et contre lui-même? Kearney a bien distingué ces

deux luttes : d'abord la lutte contre la justice, parce que la miséricorde s'efforce d'incliner le ciel vers la terre et d'élever la terre jusqu'au ciel, afin que Dieu et l'homme se rencontrent, se réconcilient, fassent une étroite et perpétuelle alliance ; ensuite la lutte contre la partie inférieure, qui est comme un coursier mené pour la première fois au combat. Il commence par s'effrayer, mais bientôt, pressé par l'éperon du cavalier, il s'élance avec ardeur dans la mêlée et renverse les ennemis. Ce cavalier, c'est l'appétit raisonnable qui lance l'appétit sensitif dans le combat, malgré toutes ses répugnances à courir sur le chemin de la passion, et qui lui fait broyer le péché, la mort, l'enfer[1].

II. Mais quelques auteurs rejettent ce combat intérieur. En particulier, dit Duguet, l'idée populaire de l'agonie doit être absolument exclue. En Jésus-Christ tout a été soumis, tout a été dans l'ordre, et par conséquent dans la paix. La crainte de la mort ou des opprobres n'est jamais sortie des bornes les plus étroites et les plus exactes. Elle a toujours été commandée par une volonté supérieure, qui l'appelait et l'excitait pour des motifs très-saints, mais qui n'avait garde de la porter jusqu'à la résistance ; et cette crainte, que le respect et l'obéissance ont toujours accompagnée, n'a pu causer ni dans l'esprit ni dans le corps aucun mouvement violent, bien loin de réduire Jésus-Christ à l'agonie[2]. Le même auteur avoue que, l'Évangile ne nous expliquant clairement ni la cause ni les motifs de cette agonie, le plus grand nombre des interprètes l'explique par le combat intérieur entre les deux volontés, ou par la crainte des opprobres et des ignominies de la passion. Il n'hésite pas à qualifier cette opinion de préjugé[3], et il ajoute : Pour

1. Kearney, *Heliotropium*, cap. VII, n° 4.
2. Duguet, *Explication...*, VII° p., chap. XIII, art. V, n° 3.
3. *Ibid.*, art. II, n° 3.

moi, j'avoue que dans tous les temps rien ne m'a paru plus incroyable que de telles conjectures, si peu dignes de Jésus-Christ, et qui auraient dû détromper ceux qui les ont adoptées, s'ils avaient voulu les examiner[1]. Quel est le martyr qui, dans sa prison, ou lorsqu'on le conduisait au supplice, ait sué du sang avant qu'une violence étrangère le lui fît répandre? Ce mépris de la honte et des opprobres, si digne de la majesté de Jésus-Christ et de son amour pour son Père, peut-il s'allier avec ce cruel déchirement de son Cœur, à la vue des opprobres qu'il devait souffrir[2]? Qui ne voit qu'on déshonore absolument Jésus-Christ et son sacrifice, en lui attribuant des dispositions si indignes de lui, de son obéissance pour son Père, de son amour pour nous[3]?

Ventura, selon son habitude, a répété Duguet : Des écrivains plus pieux qu'éclairés, dit-il, ont cru donner une explication plausible de ce mystère, en disant que le Sauveur au jardin se représente si vivement par la pensée les plaies affreuses qui allaient déchirer sa chair sacrée, et les opprobres dont son auguste personne allait être rassasiée, que son humanité, abandonnée alors à sa faiblesse, fut saisie d'horreur à cette vue et en demeura accablée. Or ces interprétations, ces conjectures sont non-seulement erronées, mais encore injurieures pour l'auguste dignité du Dieu rédempteur, pour l'excellence de son sacrifice et la grandeur de son amour[4].

III. Et quels sont donc ces écrivains qui ont cédé au préjugé, n'ont rien voulu examiner, et ont absolument déshonoré Jésus-Christ? Ce sont des Pères de l'Église, comme saint Jean Chrysostome; des théologiens, comme saint Thomas d'Aquin; des commentateurs, comme Salmeron.

1. *Ibid.*, art. III, n° 1.
2. *Ibid.*, art. IV, n°s 4, 5.
3. *Ibid.*, art. V, n° 1.
4. Ventura, *Conférences sur la Passion*, VIe et VIIe conf., 1re partie.

Ce sont peut-être les évangélistes eux-mêmes, puisque nous avons vu que la prévision des maux qui l'attendaient fut une cause de la crainte et de la tristesse qu'ils lui attribuent. Si cette appréhension lui causait une tristesse capable de lui donner la mort, n'était-elle pas suffisante pour le mettre à l'agonie? Avant de blâmer les écrivains catholiques, qui considèrent l'humanité du Sauveur comme abandonnée quelque temps, afin qu'elle souffrît davantage pour notre salut, ne faut-il pas écouter Jésus lui-même s'écriant sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (Matth., XXVII, 4-6)? Dieu ne dissolvait point l'union hypostatique, mais il se cachait pour laisser souffrir l'humanité, en sorte que la toute-puissance, qui aurait pu anéantir ses ennemis, ne servait qu'à la rendre capable de supporter de plus horribles douleurs.

Pour échapper à la nécessité d'admettre la crainte des ignominies et des supplices, parmi les causes de l'agonie du Sauveur, Duguet ose dire : Ces termes : *factus in agonia* (Luc., XXII, 43), signifient *quum esset in agone*, étant entré dans le combat, étant entré dans la lutte, étant aux prises avec un puissant athlète[1]. Ventura va plus loin encore et il ose écrire : De fait, la où le texte latin dit que Jésus entra en agonie, *factus in agonia*, le texte original grec porte qu'il était en lutte, *quum esset in agone*, c'est-à-dire que le Seigneur, dans le jardin, semblable à un athlète courageux, eut à lutter et à combattre[2]. Mais le texte original grec porte, comme le latin, le mot agonie, γενόμενος εν ἀγωνίᾳ, et saint Luc connaissait assez la langue dont il se servait pour savoir qu'elle a un autre terme, ἀγὼν, qui signifie proprement combat. Comment donc peut-on se permettre, pour soutenir une opinion personnelle et exclusive, de lire ἀγὼν, lorsque

1. Duguet, *Explication...*, VII[e] p., chap. XIV, art. I, n° 2.
2. Ventura, *VI[e] conférence*, I[re] p.

l'évangéliste écrit ἀγωνία? Agonie éveille toujours l'idée de combat sans doute, mais non pas d'un combat quelconque, et ce mot éveille aussi l'idée de crainte. Car il signifie proprement la crainte dont quelqu'un est saisi, quand il est sur le point de combattre ou qu'il doit commencer une entreprise. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir à ce mot le dictionnaire de Jean Scapula[1] ou d'Henry Étienne[2], qui cite non-seulement saint Jean Damascène, mais encore Démosthène et Aristote.

Si Jésus n'avait pu éprouver alors cette crainte, sous prétexte qu'il s'était autrefois réjoui de sa passion et qu'il venait de s'y résigner deux ou trois fois de suite, il ne l'aurait jamais éprouvée puisque sa passion lui fut toujours également connue, également désirable, également acceptée, et qu'un premier acte de résignation aurait dû le dispenser d'un second. Néanmoins nous voyons qu'il répète trois fois la même prière : *Que ce calice passe loin de moi*, quoiqu'il se résigne chaque fois à le boire. Nous voyons également qu'il éprouva la crainte, puisque l'Évangile emploie ouvertement ce mot (Marc., XIV, 33). De même qu'il avait choisi le Thabor pour faire éclater la gloire, qui lui était due comme Dieu, de même il choisit le mont des Olives pour faire éclater la douleur, qui l'aurait écrasé comme homme si sa divinité ne l'eût soutenu. Cette agonie était une partie de sa passion, très-propre à satisfaire pour nos péchés, et très-capable de nous instruire de l'efficacité des peines intérieures pour apaiser la colère de Dieu et attirer ses bénédictions. Ces tortures de l'âme, auxquelles nous sommes soumis quelquefois pendant des années, peuvent être destinées, dans les desseins de la Providence, non moins que les souffrances extérieures, à obtenir la conversion d'un pécheur ou la délivrance d'une

1. Jean Scapula, *Lexicon græco-latinum*.
2. Henry Estienne, *Thesaurus græcæ linguæ*.

âme du purgatoire. Elles étaient en particulier pour Jésus le moyen d'arriver à une pleine victoire de la miséricorde sur la justice, de la vie sur la mort, de l'amour sur le péché.

IV. Il est vrai que le cardinal de Lugo n'admet point la lutte intérieure en Jésus-Christ; mais il l'entend d'une lutte sans aucune subordination de l'appétit, qui ne se laisse point réprimer par une volonté contraire et demeure en rébellion. C'est, selon lui, cette permanence de l'insubordination et de la rébellion qui fait proprement le combat. Ce combat existe en nous. Mais en Jésus-Christ c'était la volonté qui permettait à l'appétit ses mouvements, c'était la volonté qui l'interrogeait pour qu'il manifestât ses inclinations et ses propensions; et dès qu'elle inclinait du côté opposé, l'appétit la suivait fidèlement. La volonté triomphait sans combat, mais d'une manière plus excellente, en empêchant son adversaire de résister ou de combattre [1]. Dans le jardin des Olives, le Sauveur ne sentit donc ni combat ni résistance de sa chair ou de son appétit. Car autre chose est de s'attrister ou de souffrir de quelque objet, autre chose est de contredire, de résister ou de combattre pour cet objet. Si vous êtes dans la nécessité de perdre la vie et toute votre fortune, à moins que vous ne donniez cent pièces d'argent, vous vous affligez de l'obligation de sacrifier cette petite somme; mais l'affection que vous avez pour elle n'oppose pas de résistance, ne combat point pour la retenir au préjudice de votre vie et de votre fortune entière : vous donnez sans lutte intérieure les pièces d'argent, quoique avec un peu de regret et de tristesse. Ainsi la chair en Jésus-Christ souffrait et s'attristait de la mort qu'il lui fallait subir; mais néanmoins elle l'acceptait sans aucune résistance, sans aucune espèce de répugnance ou de contradiction [2].

Ces motifs ne sauraient nous déterminer à porscrire l'ex-

1. De Lugo, *De mysterio incarnationis*, disput. XXII, sect. I, n° 5.
2. *Ibid.*, n° 8.

pression de lutte intérieure en Jésus-Christ, puisqu'ils nous obligeraient à la proscrire même en nous. Le Créateur n'est-il pas toujours le maître de sa créature? Il l'empêche de résister et s'en fait suivre, dès qu'il lui plaît. Sa divine volonté permit, ordonna même cette lutte, comme elle avait permis et ordonné les frayeurs, les dégoûts, les répugnances. Car il est certain que ces émotions ne furent pas non plus dans l'Homme-Dieu exactement ce qu'elles sont en nous. Il en était le maître, il les excitait ou les arrêtait à son gré, il n'en conservait pas moins sa tranquillité, son ardeur et sa joie. L'éminent théologien admet aussi que, par une permission divine, Jésus-Christ pouvait être troublé et violemment attristé de la perte de sa vie, de son honneur et des autres biens, et que même il pouvait être tenté par la vue de ses maux. Il se représentait le mal de sa mort, le mal de la douleur, avec tous les autres maux, et cette connaissance pouvait par elle-même l'exciter à les fuir[1]. N'est-ce pas assez pour que nous rangions parmi les causes de l'agonie de Jésus, l'appréhension de ses tortures personnelles? Et saint Thomas d'Aquin n'enseigne-t-il pas que l'agonie fut en lui, quant à la partie sensitive de son être humain, selon que l'agonie signifie la crainte d'une infortune imminente[2]? Aussi Mancinus explique-t-il cette agonie par une lutte entre la partie inférieure et la partie supérieure, entre la vie et la mort, entre l'honneur et l'ignominie, entre l'amour et la souffrance. Il fait remarquer avec raison que si l'on n'admettait aucune lutte entre la chair et l'esprit en Jésus agonisant, il faudrait pour le même motif n'admettre ni tristesse, ni crainte, ni ennui, contrairement aux affirmations précises des Évangélistes[3].

Théophile Raynaud explique cette lutte dernière et déci-

1. De Lugo, *ibid.*, nos 10, 11.
2. Saint Thomas, *Summ. IIIa* p., q. XVIII, art. VI, ad 3.
3. Mancinus, *Passio nov-antiqua,* Ia p., lib. II, dissert. V. punct. I.

sive par la force de l'esprit et par la faiblesse de la chair, quoiqu'il n'admette pas de contrariété proprement dite entre l'appétit sensitif et la volonté supérieure en Jésus-Christ[1]. C'est la doctrine de saint Thomas, qui entend par contrariété l'opposition sous tous les rapports. En rejetant la contrariété, il admet une opposition, bien qu'il ajoute que cette opposition n'était pas dans l'Homme-Dieu comme elle est en nous[2]. En effet, elle ne le sollicitait pas au mal comme nous, elle ne le dominait pas comme nous, elle s'apaisait au moindre de ses désirs, tandis que les révoltes de la nature et de la chair se prolongent en nous malgré nous. Ces différences peuvent bien ne nous faire admettre en Jésus-Christ qu'une lutte improprement dite, et c'est sans doute là tout ce que voulait le cardinal de Lugo; mais ce combat intérieur n'en fut pas moins véritable, et sa réalité le rend pour nous plus consolant et plus instructif.

V. D'abord la crainte était inséparable de l'agonie en Notre-Seigneur : les anciens Pères l'ont répété. Saint Jean Chrysostome nous dit que le Fils de Dieu voulut que sa chair souffrît tout ce qui est de la chair. C'est pour cela que cette chair eut une sueur si abondante, et fut fortifiée par un ange; c'est pour cela que Jésus fut troublé et triste jusqu'à la mort. Il montra ce qu'il avait d'humain, il montra cette infirmité de la nature, qui ne se laisse point arracher la vie présente sans douleur; et sur le point d'être crucifié, il éprouva la crainte et l'agonie[3]. Saint Jean Damascène, parlant de la parfaite subordination de la volonté humaine à la volonté divine dans l'Homme-Dieu, soutient que cette volonté divine permettait à la volonté humaine de

1. Théophile Raynaud, *Christus Deus-Homo*, lib. IV, sect. II, cap. VIII, nos 428, 429.

2. Saint Thomas, *ibid.*, ad 2.

3. Saint Jean Chrysostome, *Hom. in illud : Pater, si possibile est, transeat..*, n° 1.

souffrir naturellement ce qui lui était propre. Ainsi, avec cette permission, elle repoussa la mort, et en la repoussant selon sa nature elle tomba en agonie. Puis la volonté divine le voulant, elle embrassa généreusement la mort, en sorte que non-seulement comme Dieu, mais aussi comme homme, le Sauveur entra volontairement dans sa passion, et nous acquit ainsi le courage et l'audace de l'esprit contre la mort[1]. Le Verbe de Dieu, en s'incarnant, n'avait-il pas pris de la nature humaine tout ce qu'il pouvait prendre sans péché, afin de tout sanctifier? Il voulut bien être tenté, pourquoi n'aurait-il pas voulu redouter le trépas? Comme il voulut éprouver la faim, la soif, la fatigue, les larmes et la mort, il a voulu éprouver l'horreur de la mort, la crainte, et cette agonie qui le fit suer sang et eau[2]. Car il eut cette crainte naturelle de la mort qui fait l'agonie : au temps de sa passion il éprouva de la répugnance pour tout ce qui pouvait amener la séparation de son âme et de son corps; mais cette horreur, mais cette crainte, cette frayeur, cette agonie étaient en lui librement et sans aucun péché[3].

Ensuite la lutte intérieure était inséparable de cette crainte ou de cette agonie dans l'Homme-Dieu : Salmeron l'a prouvé. Cette agonie plus pressante, où Notre-Seigneur entra après l'apparition de l'ange, n'était pas l'agonie commune ou le conflit qu'on remarque dans les moribonds, et qui a pour cause soit la terreur qu'excite en eux la vie passée, soit la privation douloureuse de cette vie présente que nous aimons extrêmement, soit l'ignorance du lieu où l'âme ira après la mort. Non, ce genre d'agonie ne convenait point au Fils de Dieu, lui dont la vie s'était écoulée sans aucune tache et dans la plus haute sainteté, lui qui n'avait pas un vif désir de voir se prolonger sa vie présente, lui qui savait

1. Saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, lib. III, cap. XVIII.
2. *Ibid.*, cap. XX.
3. *Ibid.*, cap. XXIII.

certainement qu'il retournerait auprès de son Père. Mais il est un autre genre d'agonie, qui appartient à la partie raisonnable de l'âme. On trouve, en effet, des hommes dont le jugement ou la raison est si faible et si débile que, pendant qu'ils appliquent leur intelligence à l'examen d'un motif *pour*, ils penchent de ce côté, et dès qu'ils appliquent leur intelligence à l'examen d'un motif *contre*, ils inclinent de cet autre côté. Par cette fluctuation, par cette hésitation, ne pouvant discerner lequel des deux l'emporte, ils tombent dans la perplexité, dans la confusion d'esprit, souffrent de cruelles angoisses et sont inondés de sueur. Cette sorte d'agonie ne pouvait se trouver en Jésus-Christ, qui est la sagesse divine, et dont l'intelligence humaine a une extrême perspicacité. Un troisième genre d'agonie, c'est la lutte de la partie sensitive et de la nature contre la partie supérieure, contre l'appétit raisonnable. Cette lutte existe en nous quelquefois, pour les petites choses comme pour les grandes, pour la moindre mortification comme pour la mort la plus cruelle. Si un homme a promis de jeûner, il n'en sent pas moins la faim, et la nature le pousse à prendre de la nourriture, surtout lorsqu'il se trouve devant une table bien servie. Mais la raison lutte, agit contre, et triomphe de la nature. Que n'éprouvent donc pas les martyrs, quand il leur faut choisir entre les plaisirs et les honneurs d'une part, et les plus horribles supplices d'autre part? Ce combat intérieur est une espèce d'agonie. Jésus a voulu l'éprouver en lui-même, pour nous tranquilliser sur toutes ces bonnes actions, que nous faisons avec quelque répugnance du sentiment et de la nature. En lui, cette nature, plus délicate qu'en nous, avait horreur des tourments et des ignominies de la passion; mais la raison ou partie supérieure, considérant la gloire de Dieu et le salut du monde, acceptait la mort avec toutes ses circonstances. Elle entrait ainsi en lutte avec la partie sensitive, qu'elle dominait et soumettait. En

Notre-Seigneur, parce qu'il le voulait, deux amours se combattaient, l'amour naturel de la vie propre, et l'amour de la gloire de Dieu et du salut du monde : l'un refusait de mourir, l'autre embrassait librement et avidement la mort. Telle fut, conclut Salmeron, la sainte agonie de Jésus; et nous rejetons l'opinion nouvelle de ceux qui excluent de cette agonie toute idée de lutte, toute idée de combat de la chair contre l'esprit. Une pareille lutte en nous, lors même que la grâce est victorieuse, n'est pas toujours exempte d'imperfection et de péché ; mais dans le Sauveur ce conflit ne fit aucune ombre à sa sainteté, non plus que la crainte, la tristesse et l'ennui [1].

VI. Un très-grand nombre d'auteurs catholiques, comme Ludolphe le Chartreux et Louis de Blois, ont expliqué ainsi l'agonie de Jésus par une lutte de l'esprit et de la chair, à la vue des douleurs de la passion, par un combat entre la partie inférieure et la partie supérieure de l'âme, par un conflit entre la vie et la mort [2]. La nature humaine de Jésus-Christ, dit Lessius, avait horreur des tourments qui lui étaient préparés et montrés ; mais sa charité pour nous et son obéissance pour son Père le poussaient à tout accepter: de là ce combat intérieur, cette agonie, où la nature fut vaincue, mais non pas sans répandre une sueur de sang [3]. Quel conflit ! s'écrie saint Laurent Justinien, quel combat ! quel spectacle ! Au milieu des deux partis, Jésus se tenait comme un soldat courageux et invincible ; il dédaigna les caresses de la chair, et eut soin d'accomplir les ordres de l'esprit. O quelle lutte admirable ! ô quel dur combat en Jésus-Christ notre médiateur ! La chair combat contre l'es-

1. Salmeron, *in Evang. histor.*, tom. X, tractat. xv.
2. Ludolphe le Chartreux, *Vie de N.-S. J.-C.*, chap. LXI, n° 1. — Louis de Blois, *Margaritum spirituale*, p. III, cap. II, n° 10.
3. Lessius, *De perfectionibus divinis*, lib. XII, cap. XVII, n° 132.

prit et l'esprit contre la chair. C'est une lutte entre un médecin et un malade, entre un médecin qui présente une potion très-amère, et un malade qui est tiraillé en sens contraires et par le désir d'éviter cette potion et par le désir de recouvrer la santé [1]. Gerson recourait à la même comparaison. Entre la partie raisonnable et la partie sensitive s'était engagée une lutte, comme entre un chirurgien et un malade qui obéit à regret, mais obéit constamment. La raison montrait vivement, clairement, inévitablement à l'appétit sensitif la mort très-amère qu'il allait bientôt endurer; elle voulait qu'il endurât cette mort cruelle pour obéir a Dieu, sans songer à l'éviter, sans penser même à aucun moyen de l'éviter. A la vue de cette mort, il ressentait les choses futures comme si elles étaient déjà présentes, et ce sentiment augmentait d'autant plus sa répugnance pour un pareil supplice, qu'il ne voyait aucun moyen et n'avait aucun pouvoir d'y échapper. Il dut donc se faire le serviteur et l'esclave de la raison, et obéir à ce qu'elle commandait; car elle voulait comme Dieu voulait. O quel combat entre ces deux parties de l'humanité du Sauveur [2]!

Cette agonie, selon Denis le Chartreux, désigne la lutte de l'appétit naturel ou sensitif, qui avait horreur de la mort, contre l'appétit intellectuel, qui désirait et acceptait cette même mort. C'était une violente anxiété causée par la mort qui s'approchait, que Jésus voyait accourir, qu'il considérait d'une manière circonstanciée avec toute la force de son imagination. Cette considération fit que sa nature inférieure, très-tendre et très-noble, s'effraya au delà de ce qu'on peut estimer. C'est pourquoi l'on dit que Notre-Seigneur fut à l'agonie, comme les malades qui sont à l'extrémité [3]. Un

1. Saint Laurent Justinien, *De triumphali Christi agone*, cap. VI.
2. Gerson, *In dominicam passionem expositio*, textus secundus.
3. Denis le Chartreux, *in Matth.*, enarr. articul. XLII, — *in Luc.*, enarr. art. XLVIII.

autre chartreux, Jean Lansberg, a donné la même explication : L'agonie est un combat contre la mort ou l'anxiété de la mort. Elle est aussi la lutte de la partie sensitive et de la raison. Elle provenait en Jésus-Christ de ce que la partie sensitive, abandonnée à sa faiblesse, était laissée faire et souffrir tout ce qui lui est propre, et par conséquent éprouvait une vive horreur de la mort et des supplices qui l'attendaient; mais la volonté raisonnable, suivant ce qui lui est propre, désirait très-ardemment la mort pour le salut des hommes. Telle fut la cause de l'agonie ou de la lutte qui, par la ferveur de la prière, par l'appréhension du péril imminent, et par la violente anxiété de la partie sensitive, enflamma le cœur et fit jaillir le sang de tous les pores [1]. Mansi explique cette sueur de sang par une crainte excessive, par les angoisses de la mort, par un combat entre la chair du Sauveur et la mort. Ainsi, les malades à l'extrémité, lorsqu'ils ne peuvent plus rien discerner et que le sentiment les abandonne, sont dits être à l'agonie. Si un lion était déchaîné et errait sous le vestibule d'un palais, pendant que le fils du maître de la maison, encore faible et tendre, serait dehors et voudrait rentrer; si l'enfant, pour échapper à la gueule du terrible animal, frappait à la porte du palais, mais s'apercevait que son père, quoique voyant son péril, ne veut pas lui ouvrir la porte, et l'abandonne au lion comme une proie : ah! quelles larmes verserait ce petit enfant, et quel tremblement agiterait tous ses membres! Or, Jésus-Christ a vu le lion de la mort déchaîné contre lui, et il a vainement prié son divin Père de l'en délivrer. Quel tremblement n'a-t-il pas dû éprouver! quelle sueur n'a-t-il pas dû répandre [2]! Le Fils de Dieu, ajoute Thomas de Jésus, ayant trouvé son Père inexorable, sa tristesse

1. Jean Lansberg, *Exegesis in Passionem*, art. XIII.
2. Mansi, *Bibliotheca moralis*, tractat. LX, discursus XVIII, n° 2.

s'augmenta de telle sorte qu'elle ressemblait plus à l'agonie d'un homme mourant, qu'à la douleur ordinaire d'un homme qui souffre ; mais, malgré sa peine, il continua sa prière, et le combat qui se fit alors entre la partie inférieure et la partie supérieure lui causa une sueur de sang si abondante, qu'après avoir baigné ses habits elle mouilla encore la terre où il priait[1].

Les principaux motifs de ce conflit sanglant sont résumés par le cardinal de la Luzerne dans sa réponse à cette question : Quelles sont les causes de l'état si douloureux et si extraordinaire, où est tombé le divin Rédempteur? Ce sont les combats violents qu'il ressent dans son intérieur : combat entre sa soumission à la volonté céleste, et la vue des tortures auxquelles elle va le livrer ; combat entre son horreur du péché, et la contemplation de tous les péchés dont il se voit chargé ; combat entre son désir de notre salut, et sa prescience de l'inutilité de sa passion pour le salut d'un grand nombre d'entre nous[2].

VII. Les prédicateurs français ont souvent parlé de ce combat intérieur. Quelquefois ils se sont contentés de l'indiquer, comme Giroust et Clément[3] ; d'autres fois ils l'ont un peu développé, comme l'abbé Boileau et Dom Sensaric, en faisant remarquer l'agitation qui devait en résulter pour Notre-Seigneur. Tantôt il s'avance vers ses apôtres, tantôt il s'en éloigne et veut paraître seul devant son Père. Vous diriez que la miséricorde et la justice disputent chacune leurs droits : laquelle écoutera-t-il? Il faut mourir pour des pécheurs, mais ils m'ont attiré un déluge de maux. Je veux les sauver, mais ils méritent d'être punis. Ce sont des in-

1. Thomas de Jésus, *souffrances de N.-S.*, XXVIe souffr. La tristesse dans le jardin des Olives.

2. De la Luzerne, *Considérations sur la Passion*, IIIe considér.

3. Giroust, *Sermon XLIX* sur la Passion, 1re p. — Clément, *Carême*, sermon XXXI, la Passion, 1re p.

grats, mais ce sont des enfants. Combien de peuples adoreront ma croix, mais combien de faux chrétiens la mépriseront! Combien de sacrifices offrira-t-on, mais combien commettra-t-on de sacriléges! Je mourrai pour tous les hommes, mais très-peu en profiteront. Il avance, il s'arrête; il se console, il s'afflige. Où est-il ce calice, que je le boive? viens, Judas, je vais t'embrasser. Mais ce calice est amer, cet apôtre est un perfide. Tantôt le courage dilate son Cœur, tantôt la crainte le resserre. Agité de tant de convulsions auxquelles il se livre volontairement, il désire mourir comme Sauveur, et il tremble comme caution des hommes dont il porte les péchés. On dirait qu'il ne sait en quelle posture se mettre. Il se prosterne, il se relève; il hausse sa voix, il l'abaisse; il soupire pour la croix, et il frissonne quand elle se présente[1]. Nouvel abandon de la part de Dieu, nouvelles faiblesses de la part de l'humanité de Jésus-Christ; et, comme d'abord il a ressenti le trouble, la tristesse et la crainte, il fait paraître ensuite l'inquiétude, l'incertitude et l'inconstance. Représentez-vous un vaisseau qui vogue à la merci des flots, et que deux vents contraires agitent également : porté par l'un sur le rivage, par l'autre relancé dans la mer : celui-ci l'avance, celui-là le recule; c'est l'image naturelle, mais imparfaite de Jésus-Christ dans son agonie. La partie inférieure de son âme combattant avec la supérieure, l'une respecte l'ordre de son Père, et l'autre en frémit; l'une triomphe en un temps, et l'autre un moment après devient la plus forte. L'émotion de ses sens répondant au trouble de son âme, de combien de mouvements est-il agité au dehors? Il s'avance, il s'arrête, il se prosterne, il se relève, il laisse couler ses larmes, il les essuie, il prie, il cesse de prier, il va vers ses apôtres et les quitte, il leur reproche le sommeil et les y exhorte : on di-

1. Boileau, *Sermon XXIV*, sur la Passion, 1er point.

rait qu'il ne sait où il est, où il va, ni ce qu'il doit faire. Enfin, triste, confus, agité, effrayé, déchiré, combattu par tant de mouvements contraires, il tombe comme hors de lui-même : une pluie de sang succède alors à cet orage, et s'ouvre un chemin inouï à travers ses membres défaillants[1].

Mais pourquoi ce généreux athlète, dit un autre prédicateur, combat-il avec tant d'effort? Est-il une seule passion qui puisse exciter malgré lui des révoltes dans son Cœur? Non, et s'il permet en lui ce combat de la crainte et de la tristesse, c'est pour nous apprendre à combattre nous-mêmes, à réprimer nos passions, et à les réprimer, s'il le faut, jusqu'à verser notre sang. Mais, hélas! que nous imitons mal un si parfait modèle! Au lieu de combattre avec courage contre les ennemis de notre salut, dès le premier choc nous rendons honteusement les armes, et nous aimons mieux nous laisser vaincre que d'acheter la victoire au prix d'une généreuse résistance. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, nous dit saint Paul (Hebr., xii, 4). Il est vrai que Jésus-Christ ne met pas aujourd'hui notre fidélité à une telle épreuve, et qu'il n'exige pas ordinairement que nous versions notre sang pour lui, comme il a versé le sien pour nous; mais il veut du moins que nous opposions une fermeté inébranlable aux assauts que le démon nous livre. Est-ce là ce que nous faisons[2]?

1. Dom Sensaric, *Carême*, sermon XVII, sur la Passion, 1re part.
2. Beurrier, *Carême*, sermon VII sur la Passion, 2e point.

CHAPITRE IV

Les assauts.

I. Assauts ou chocs de toutes les passions. — II. Premier assaut livré par la crainte. — III. Figuré par l'échelle de Jacob. — IV. Second assaut livré par toutes les créatures. — V. Le flot des générations humaines passe devant Jésus-Christ. — VI. Troisième assaut livré par la honte. — VII. Baptême de souffrances et d'humiliations.

I. Dans l'âme du Sauveur en agonie on peut concevoir comme deux plans. Le plan inférieur est entièrement soumis au plan supérieur; mais cette soumission n'empêche pas que chacun n'ait sa manière de voir et de sentir, et que les motifs qui font impression sur l'un ne soient différents de ceux qui font impression sur l'autre. C'est cette différence que les auteurs catholiques nous ont quelquefois présentée, comme une série d'assauts que la nature livre à la grâce. Ce n'est là qu'une manière de parler, une mise en scène plus vive et plus expressive de tout ce qui dut se passer dans la partie inférieure et dans la partie supérieure de l'Homme-Dieu. Sa résignation et sa conformité n'empêchaient pas plus son âme de sentir les souffrances morales, qu'elles n'empêcheront bientôt sa chair de sentir les supplices extérieurs.

A l'exemple de ceux qui souffrent les dernières convulsions aux approches de la mort, a dit un de nos orateurs, Jésus agonisant entre dans un combat mortel. Après qu'il a été attaqué et affligé de chaque passion en particulier; après que l'ennui et le dégoût l'ont abattu, que la crainte l'a épuisé, que la tristesse l'a entièrement accablé, toutes ces passions se rassemblent dans son Cœur, s'entrechoquent, et par ce choc le déchirent impitoyablement. Car, d'un

côté, l'appréhension de tant d'effroyables supplices l'arrête et le retient; de l'autre, le désir d'accomplir les volontés de son Père le pousse et l'anime; la pensée de la croix, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, lui glace le sang dans les veines; l'amour qu'il a pour les hommes lui fait affronter tous les tourments; de sorte qu'il fuit et poursuit un même objet, il craint la mort et la souhaite. Son Cœur est partagé entre la crainte et la hardiesse, la fuite et le désir, comme un vaisseau qui est poussé par un flot et repoussé par l'autre, emporté avec violence par un tourbillon de vent, et renvoyé par l'autre avec une pareille impétuosité, et qui, ressentant ensuite l'impression de tous les deux, demeure suspendu sans aller ni d'un côté ni de l'autre. C'est la situation où se trouve le Cœur du Sauveur du monde dans cette agonie mortelle, où il a besoin de ramasser toutes les forces de son âme pour se raidir contre de si furieux assauts [1].

Un religieux italien, Piatti, réduit ces assauts à trois principaux qu'il décrit assez longuement [2].

II. Le premier assaut fut livré par la partie inférieure, par l'appétit sensitif, par la chair, par la crainte, qui employèrent différentes armes pour combattre la partie supérieure, la raison, l'esprit, l'amour. La première arme fut la vive représentation de l'inclination si naturelle qu'ont toutes les créatures à conserver, à perpétuer l'être qui leur a été une fois donné, à fuir leur destruction, surtout cette destruction qui se fait par une mort violente. La seconde arme fut la représentation de la valeur et de la dignité, qu'avait la personne de Jésus-Christ : quand une récompense infinie était due à ses infinies vertus, à ses infinis mérites, quelle chose plus horrible que de lui donner la mort! La troisième arme

1. *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, Mystères, t. I.
2. Piatti, *Trattato della Passione*, considerazione II, cap. v.

fut l'indignité, la honte et l'injustice de cette mort. La quatrième fut l'énumération détaillée et distincte de toutes les injures, de toutes les ignominies, de tous les tourments que le Sauveur aurait à endurer. Chaque douleur, devant être particulièrement sentie, devenait une arme puissante entre les mains de la partie inférieure, pour arrêter la partie supérieure et la faire reculer devant les horreurs de la passion. Jésus allait sentir toutes les douleurs de l'âme, comme s'il ne souffrait rien en son corps, et toute les douleurs du corps, comme s'il ne souffrait rien en son âme : tandis qu'une souffrance émousse chez nous le sentiment d'une autre souffrance, il allait les éprouver toutes ensemble, et chacune aussi distinctement que si chacune était seule. La cinquième arme fut la représentation de la délicatesse et de la force de sa nature, de sa complexion, qui lui rendraient bien plus sensible l'âpreté des douleurs, et prolongeraient sa vie au milieu des tourments. La sixième arme fut l'union, l'amitié, la concorde, l'harmonie entre l'âme très-sainte et le corps parfait du Sauveur : que n'allait pas leur coûter la séparation ! Elle suffit à produire dans les autres moribonds une cruelle agonie : cette agonie ne devait-elle pas être d'autant plus terrible dans l'Homme-Dieu, qu'il connaissait mieux l'excellence de son âme et la perfection de son corps, que son âme avait toujours trouvé ce corps plus obéissant, plus humble, plus soumis à ses puissances ou facultés ! Aussi l'âme et le corps faisaient-ils un plus grand effort, pour obtenir que la partie supérieure ne permît point la mort, qui devait mettre entre eux la séparation et le divorce.

La partie supérieure, l'esprit, l'amour, la volonté raisonnable et délibérée, s'opposa avec non moins de vigueur à toutes ces prétentions, et repoussa toutes ces tentatives. Premièrement, malgré l'instinct naturel de la conservation, combien d'hommes ont sacrifié avec empressement leur propre vie ! Or quelle cause peut être plus noble que le sa-

lut du genre humain, la réparation des ruines angéliques, la réconciliation de Dieu et de l'homme, l'expiation du péché, la défaite du démon? Pour une telle cause, ne fallait-il pas fouler aux pieds les lois de la nature et courir à la mort? Secondement, si Jésus ne mourait pas, le Sage aurait donc eu tort de dire que l'amour est fort comme la mort (Cant., VIII, 6)? Pour montrer que l'amour qu'il portait aux hommes était aussi fort que la mort, ne convenait-il pas que le Fils de Dieu affrontât la mort, l'endurât spontanément, et qu'en l'endurant il la confondît et la vainquît? Troisièmement, cette mort avait été décrétée dans les conseils éternels des trois divines personnes, et le Sauveur devait nécessairement s'y soumettre, surtout après l'avoir déjà acceptée et avoir dit à son Père : Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, mais vous m'avez formé un corps, vous m'avez donné des oreilles parfaites pour écouter vos commandements. Vous n'avez point demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché; mais vous avez demandé mon obéissance et ma soumission. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans tout le livre de votre sainte loi, pour faire votre volonté (Ps. XXXIX, 7, 8, 9; — Hebr., X, 4-10). Quatrièmement, Jésus-Christ se rappela tous les préparatifs de sa passion faits depuis le commencement du monde, les figures, les sacrifices, les cérémonies, les oracles et tous ces rites mystérieux de l'ancienne loi, qui étaient comme le pompeux appareil dont devait être précédée l'adorable victime, et qui étaient aussi comme autant de peintures et de tableaux, où l'on pouvait voir d'avance toutes les circonstances de son immolation. Que manquait-il? rien que l'accomplissement, rien que l'exécution. Cinquièmement, les prophéties et les promesses, contenues dans la sainte Écriture sur les souffrances et la mort du Libérateur, seraient vaines, seraient fausses, s'il ne souffrait et mourait. Il en résulterait un grave préjugé contre la perfection de sa vertu et contre sa véracité,

puisqu'on ne verrait pas l'accomplissement de cette parole qu'il avait prononcée lui-même : Je vous dis en vérité que le ciel et la terre ne passeront pas, que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et un seul point (Matth., v, 18). Il est plus aisé que le ciel et la terre passent, qu'un seul petit trait de la loi ne manque d'avoir son effet (Luc., xvi, 17).

III. Ce premier assaut fut également décrit par Mancinus[1], et il avait été figuré par l'échelle de Jacob (Gen., xxviii, 11-18). Elle allait de la terre au ciel, au sommet était Dieu, au bas était l'homme : Notre-Seigneur ne joint-il pas le ciel à la terre, puisqu'il unit en soi ces deux extrêmes si distants l'un de l'autre, Dieu et l'homme, Dieu très-élevé, l'homme très-abaissé ? Sur cette échelle des anges descendent et des anges montent, c'est-à-dire que par des mouvements contraires la chair descend et l'esprit monte, la partie inférieure s'abaisse et la partie supérieure s'élève. Une affection descend, c'est l'inclination de la nature, c'est la crainte; une affection monte, c'est l'essor de l'appétit raisonnable, c'est l'amour.

Non-seulement Jésus agonisant est pour lui-même l'échelle de Jacob, mais il l'est aussi pour nous. Contemplons Jacob étendu sur la terre pendant la nuit, et la tête appuyée sur une pierre qu'il dressera et arrosera d'huile à son réveil, parce qu'une échelle symbolique lui sera apparue, unissant la terre au ciel, et servant aux anges pour aller et venir entre Dieu et l'homme. Saint Isidore, après saint Augustin[2], en a fait l'application à l'Homme-Dieu. Le sommeil représente sa mort ou sa passion. Lui-même est la pierre; car l'Écriture lui donne ce nom, de même qu'elle le nomme l'oint du Seigneur et notre tête. L'érection de la

1. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, 1a p., lib. II, dissert. v, punct. ii.
2. Saint Augustin, *Contra Faustum*, lib. XII, cap. xxvi.

pierre figure la résurrection de Jésus-Christ. Lui-même encore est l'échelle parce qu'il est la voie. Par elle montent et descendent les anges, c'est-à-dire les évangélistes et les prédicateurs du Christ. Ils montent quand ils s'élèvent au-dessus de toute créature pour comprendre sa suréminente divinité, et proclamer qu'il est le Verbe qui était au commencement, qui était Dieu, qui était en Dieu, et par qui toutes choses ont été faites (Joan., I, 1, 2, 3). Ils descendent pour proclamer en lui le Fils de l'homme, formé d'une femme, assujetti à la loi pour racheter ceux qui étaient sous la loi (Gal., IV, 4). C'est par cette échelle que l'on va de la terre au ciel, de la chair à l'esprit, et que les hommes charnels, en progressant et comme en montant, deviennent spirituels. C'est par cette échelle que les hommes spirituels descendent en quelque sorte, pour nourrir de lait ceux qui sont encore charnels, puisqu'ils ne peuvent leur parler comme à des êtres spirituels, mais seulement comme à des êtres charnels. En cette échelle mystique Jésus est en haut par sa tête, et il est en bas par son corps qui est l'Église. On monte vers lui pour le comprendre lui-même dans les hauteurs; on descend vers lui pour le nourrir lui-même petit enfant dans ses membres. Par lui on s'élève pour le contempler d'une manière sublime; par lui on descend pour l'annoncer d'une manière également sublime et tempérée[1].

Mais le plus bas degré de cette échelle quel est-il? C'est l'humanité du Fils de Dieu tombé plus bas que dans la crèche, c'est Jésus agonisant prosterné sur la terre, étendu dans la poussière. Il n'est pas un pécheur qui, malgré l'affaiblissement causé par ses crimes, ses habitudes et ses passions, ne conserve par la grâce assez de force pour mettre le pied sur ce premier degré et monter plus haut. Tous

1. Saint Isidore, *in Genes.*, cap. XXIV, nos 2-5.

les flots de la tristesse, de l'ennui, de la crainte, de la douleur, des plus pénibles émotions de l'homme et de la colère même de Dieu, sont venus, comme une inondation irrésistible, frapper cette échelle, essayer de la renverser, de la briser, et de nous priver de son secours. Mais aucune violence ne peut empêcher sa base de reposer sur la terre, et son sommet d'atteindre le ciel, pour que nous puissions, s'il nous plaît d'échapper au déluge de la perdition, au torrent de l'iniquité, nous élever par cette échelle et monter de l'homme à Dieu, du temps à l'éternité, de la vallée de l'exil aux collines de la patrie, du séjour de la misère au séjour du bonheur. Si faibles et si abattus que vous soyez sous le poids de vos afflictions, nous dit le Sauveur en son agonie, me voici plus abattu et plus affaibli que vous; me voici étendu à vos pieds, afin que vous n'ayez aucun effort à faire pour décharger sur moi votre fardeau, et pour atteindre par mon secours la joie, le courage, le salut. Élevez-vous rapidement, et ne craignez pas que je vienne à me briser pendant que vous monterez : je suis une échelle qu'aucun fardeau ne peut rompre, qu'aucune tempête ne peut renverser, qu'aucun flot d'amertume ne peut seulement changer de place, à l'endroit où la miséricorde et l'amour en ont posé le pied.

IV. Le second assaut fut livré par toutes les créatures, qui craignaient de perdre leur être en perdant leur auteur, et qui se voyaient exposées à mourir par la mort de celui en qui elles sont vivantes. Tous les êtres créés sont en quelque manière renfermés, contenus et récapitulés dans l'homme, qui est l'abrégé du monde et le résumé de l'univers : il a l'existence comme les minéraux, la vie comme les végétaux, la sensibilité comme les animaux, et l'intelligence comme les anges. C'est pourquoi, en s'unissant la nature humaine par l'incarnation, le Fils de Dieu éleva toutes les créatures à une dignité nouvelle, et leur communiqua une excellence

spéciale, une manière d'être plus sublime que celle qu'elles avaient auparavant. L'incarnation, dit Cajetan, fut l'élévation de tout l'univers à une personnalité divine. Si une nature purement spirituelle, comme celle des anges, avait été prise par le Verbe, la créature corporelle n'aurait pas été élevée. Si une nature céleste avait été prise, les végétaux et les animaux n'auraient point participé à cette élévation. De même si le Verbe s'était uni une nature purement corporelle, un végétal, un animal, la nature intellectuelle n'eût pas été élevée. Mais parce que c'est la nature humaine qui a été prise, tout l'univers a été élevé à une personnalité divine, en sorte que Dieu, par l'incarnation, s'est communiqué à toute créature d'une manière souveraine [1]. Après qu'il s'est incarné, plus encore qu'auparavant, le Verbe éternel mérite donc qu'on dise de lui ce qu'en disait saint Augustin : Toutes les créatures ont en lui la vie, elles sont vivantes en lui lors même qu'elles n'ont pas la vie en elles-mêmes, elles sont vivantes dans sa pensée comme dans leur idéal [2]. Elles dépendent de Jésus-Christ comme le ruisseau dépend de sa source : n'était-il pas à craindre que, si la source venait à être tarie par la mort, les ruisseaux ne fussent bientôt desséchés? Quelle crainte et quelle horreur du trépas devait donc ressentir celui qui éprouvait en soi la répugnance de toutes les créatures à mourir, et qui savait combien puissant était en chacune d'elles l'instinct naturel de la conservation ! Si toutes avaient pu parler, toutes auraient concouru, toutes se seraient liguées avec la partie inférieure pour livrer un assaut général à la partie supérieure, afin d'empêcher la mort de cet Homme-Dieu dont elles dépendaient, et dont la splendeur, en se manifestant au dehors, faisait leur perfection et leur beauté. C'est pourquoi, au nom

1. Cajetan, *Comment. in III p. Summ.*, q. *I*, art. I.
2. Saint Augustin, *in Joann.*, tract. I, n[os] 16, 17.

de toutes les créatures privées de sentiment et de raison, l'appétit naturel s'écriait : On pourra donc dire que des êtres si nobles ont été faits par un Dieu suspendu à un gibet infâme, et qu'ils sont les serviteurs d'un crucifié ! Les créatures raisonnables, les hommes et les anges, s'écriaient également : Quoi ! nous nous inclinerons devant un supplicié, nous adorerons un pendu ! Pouvons-nous tolérer que notre Maître et Seigneur soit à jamais souillé par cette ignominie, et que nous soyons déshonorées avec lui !

Mais le Sauveur du monde, résolu à mourir, repoussa cet assaut avec toute la force de sa raison. D'abord cette raison vraiment supérieure démontra que sa mort valait mieux pour nous que sa vie, que les créatures y gagneraient plus qu'elles n'y perdraient, que leur être en deviendrait plus vital et plus parfait, parce que tout ce qu'on allait tenter contre sa personne serait pour elles un bienfait, une faveur. Car toutes les injures, tous les coups, tous les crachats, tous les soufflets que Jésus-Christ recevra avant de mourir, et sa mort elle-même, seront notre vie et la vie de l'univers. Oui, dit saint Ambroise, sa mort est la vie, ses blessures sont la vie, son sang est la vie, sa sépulture est la vie et sa résurrection est la vie de tous les êtres créés [1]. Ensuite n'était-t-elle pas venue cette plénitude des temps, où devait s'exécuter la résolution qu'avait prise le Père éternel de réparer, par la passion et la mort de son Fils unique, tout ce qui avait été détérioré non-seulement dans le ciel mais encore sur la terre ? N'est-ce pas en ce sens que le grand apôtre dira : Dieu avait résolu de restaurer toutes choses en Jésus-Christ, ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre (Ephes. I, 10) ? Enfin cette noblesse et cette excellence, que les créatures doivent à leur uuion avec Jésus-Christ, à leur dépendance de Jésus-Christ, surtout parce qu'elles sont coutenues dans sa

1. Saint Ambroise, *in Psalm.*, XXXVI enarr., n° 36.

nature humaine, non-seulement n'allait pas dégénérer ou s'éclipser par sa mort, mais allait briller d'un nouvel éclat, et monter à un degré plus haut de grandeur et de sublimité. Car celui qui s'était uni toutes les créatures d'une manière si admirable, n'avait-il pas dit lui-même en parlant de son crucifiement : Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi (Joan. XII, 32)?

V. Alors le flot des générations humaines passa devant le Fils de Dieu, en entraînant vers l'abîme les malheureux fils d'Adam presque déjà noyés. Chacun d'eux, à la vue du Sauveur agonisant sur la rive, poussait un cri de détresse : O Christ, monte, monte sur le Calvaire et attire-nous après toi dans les hauteurs du ciel ! O Christ, étends tes mains sur la croix, et nous serons sauvés ! O Christ, laisse ouvrir ton Cœur d'un coup de lance, et il en sortira pour nous le pardon ! O Christ, fils d'une vierge, fils de Marie, meurs, meurs pour nous, et le fleuve de la vie nous portera dans l'océan de l'éternelle béatitude, au lieu de nous mener à l'enfer ! En ce moment Jésus entendit le cri des peuples déjà tombés, et le cri des peuples qui devaient tomber encore. Des nations entières se déchiraient elles-mêmes, ou mouraient sous les coups de barbares conquérants. Un long gémissement arrivait jusqu'à lui : c'était le gémissement de ces peuples-martyrs, qui ont une lente et cruelle agonie, qui sont étouffés en haine de la foi catholique. Il voyait l'agonie des victimes qui bénissent le Seigneur, il voyait l'agonie des bourreaux qui blasphèment Dieu et son Église. Il s'affligeait de l'une comme de l'autre, parce qu'il aurait voulu sauver l'âme du bourreau par le repentir, comme il sauve l'âme de la victime par l'innocence. Qui donc pourrait concevoir ce qu'il souffrit alors intérieurement, lui le plus sensible et le plus aimant des hommes? Il porta vraiment le poids de toutes nos douleurs, et toutes nos agonies s'ajoutèrent à la sienne. Quel accablement, quelles angoisses, quel dégoût,

quel ennui, quelle tristesse mortelle, et quelle sueur sanglante, ne dut pas éprouver sa très-sainte humanité, puisque les créatures insensibles éprouveront bientôt elles-mêmes des mouvements extraordinaires et une espèce d'agonie! Le Créateur étant supendu au gibet, dit saint Léon, toute créature gémit, et tous les éléments ensemble sentirent les clous de la croix. Rien n'échappa à ce supplice. Car, le monde devait à son auteur cet hommage, que toutes les créatures voulussent mourir, à la mort de celui qui les a faites[1].

VI. Le troisième assaut se livra dans l'âme du Sauveur entre l'ignominie et la gloire. Avec quelle vivacité de couleurs, l'imagination de l'Homme-Dieu ne dut-elle pas se représenter tout ce qu'il y eut de plus déshonorant, de plus honteux, de plus ignominieux dans la Passion! Quelle tragédie se jouait d'avance dans la pensée de Jésus et contre lui-même! Quel cruel dénoûment! Quelle lamentable péripétie! Ce même peuple qui avait crié hosanna au fils de David, et qui avait voulu le prendre pour le faire roi, allait le mettre en parallèle avec un malfaiteur, lui préférer Barabbas, et le crucifier entre deux larrons! Jésus, qui tenait à souffrir pour nous et à souffrir beaucoup, laissait sa partie inférieure prévoir tous ces opprobres, s'en saturer, et lui en représenter les moindres détails avec toute la vigueur possible. Pour nous, la prévision des injures qui nous attendent est d'ordinaire pleine d'exagérations; mais pour Jésus-Christ la réalité devait aller aussi loin que ses prévisions. Souvent l'homme tient à l'honneur plus qu'à la vie, et s'il doit mourir il veut une mort honorable; il sacrifie tout pour sauver son honneur. Mais Jésus n'est-il pas l'homme d'honneur par excellence, le Dieu de l'honneur, et, selon le mot de l'Apôtre, le seigneur ou le maître de la

1. Saint Léon, *Sermo LVII*, de Passione VI, cap. IV.

gloire, que les Juifs n'eussent jamais crucifié s'ils l'avaient reconnu pour tel (I Cor. II, 8)? C'est lui qui donne à tous les autres la gloire et l'honneur; ne devait-il pas en réserver un peu pour lui-même? C'est lui qui nous fit recommander d'avoir soin de notre réputation (Eccli. XLI, 15); ne devait-il pas avoir soin de la sienne et la conserver?

Tous ses divins attributs plaidèrent devant lui la cause de son honneur et de sa gloire, tous voulurent le détourner de la mort, le soustraire au supplice le plus ignominieux. Ce déshonneur devait retomber sur eux-mêmes en vertu de l'union hypostatique, qui faisait dire du Dieu tout ce qui était propre à l'homme. Quoi! s'écriait l'éternité, on dira que l'éternel est mortel, que Dieu est mort, et que celui qui n'a point eu de commencement, qui n'aura jamais de fin, a succombé sous les coups d'un bourreau! L'impassibilité s'écriait : Se peut-il qu'un pur esprit, qui n'est par lui-même susceptible d'aucune lésion, s'assujettisse aux peines et aux tourments pour une vile créature, pour l'homme coupable? La sapience pouvait dire : Ainsi donc le Dieu en qui sont tous les trésors du savoir et de la sagesse, se fera mettre par les hommes au rang des fous! La toute-puissance ajoutait : Le Dieu des armées, l'arbitre de la victoire, l'auteur des plus étonnants miracles, va donc descendre au-dessous de lui-même, jusqu'à devenir faible, débile, abandonné comme une victime à tous les supplices? Et moi, s'écriait la vérité, je serai donc réputée mensonge et fausseté! Et moi, s'écriait la sainteté, j'aurai les apparences du péché, je serai châtiée comme un misérable et comptée parmi les scélérats! Quoi! le Saint des saints sera la caution, l'avocat, le représentant de tous les pécheurs; c'est lui qui satisfera pour tous les autres; c'est lui qui, par son baptême sanglant, donnera leurs noms à tous les élus, comme par une création nouvelle, en les tirant du péché ainsi que du néant, pour les élever à l'être de la grâce et de la gloire! Voilà com-

ment chacun des attributs de Dieu exprimait sa répugnance, et attaquait la résolution où Jésus était de mourir pour notre salut.

Afin de rendre cet assaut plus terrible, le Sauveur permit que sa pensée lui représentât tous les maux qui devaient résulter de sa mort, et qui allaient couvrir son entreprise de la honte d'un échec : la perte de Judas, la perte des Juifs, les persécutions de l'Église, les schismes et les hérésies, le petit nombre des élus, le grand nombre des ingrats, des incrédules, des indifférents, des pécheurs obstinés. Quelle agonie ! quel combat de la charité de Jésus contre la malice et l'ingratitude des hommes ! Comment n'aurait-il pas ressenti une douleur extrême en voyant que, si miséricordieux qu'il soit, il devra se dépouiller un jour de sa qualité de rédempteur pour devenir le juste juge de tant d'âmes pécheresses, à qui il demandera compte de son sang et qu'il condamnera, après les avoir rachetées, comme indignes du bienfait de la rédemption ! Dans le jardin des Oliviers il entend, aussi distinctement que s'il la fulminait déjà, cette sentence d'éternelle malédiction qu'il prononcera contre ces ingrats au jour du jugement. Mais en attendant, ces âmes passeront devant lui en l'insultant, et lui qui avait dit par la bouche du prophète : Je ne donnerai point ma gloire à un autre (Isaï. XLII, 8), verra les pécheurs et les réprouvés déchirer le manteau de sa gloire, s'en attribuer chacun un lambeau, et parfois se faire eux-mêmes une gloire et une réputation en le méprisant, en le calomniant, en l'attaquant, en le persécutant soit dans son corps réel, soit dans son corps mystique. Cette vue des réprouvés, plus coupables et plus tourmentés éternellement à cause de sa mort, perçait d'avance le Cœur de Jésus et produisait, entre son humanité et sa divinité, une lutte qui était l'agonie. C'est la difficulté ou l'impossibilité que tous les hommes soient sauvés, qui lui rendait si amère sa passion et sa mort ; c'est son amour

pour les hommes qui lui fit suer en abondance son propre sang, parce que sa mort ne pouvait pas être profitable à tous, vu la malice par laquelle les réprouvés s'en rendraient indignes [1].

Que fit la grâce pour repousser ce formidable assaut, livré par la crainte de l'ignominie ? Elle démontra premièrement que si la divinité devait se cacher, si les divins attributs devaient paraître éclipsés au temps de la passion, au point que la croix serait un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils ; néanmoins il en résulterait un immense honneur pour la divinité, une gloire éclatante pour tous ses attributs, parce que l'amour triompherait et que ce triomphe de l'amour, dans la passion de Jésus, serait le triomphe de Dieu même qui est amour et charité. Secondement, en supportant tous ces outrages et ces supplices, il faisait la volonté de son Père céleste ; et cette obéissance, en glorifiant son Père, ne pouvait manquer de le glorifier lui-même. Troisièmement, qu'un Dieu soit mort pour donner la vie à l'homme sa créature, qu'il se soit revêtu de nos infirmités et de nos misères pour nous en délivrer et nous revêtir de sa grâce et de sa gloire, c'est un acte de générosité qui fera le plus grand honneur à notre divin bienfaiteur ; le proclamer, ce sera le glorifier lui et ses attributs. Le Fils de Dieu n'avait donc pas à craindre de se déshonorer en souffrant, d'autant plus que l'éclat de sa résurrection devait bientôt dissiper les ombres de sa mort ; car, comme l'a dit saint Pierre Chrysologue, la gloire du ressuscité a enseveli l'injure du crucifié : *resurrectionis gloria sepelivit morientis injuriam* [2].

VII. Est-il ressuscité seul ? non, parce que, si nous mourons avec lui par le baptême, nous ressuscitons aussi avec

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe part., liv. VI, ch. XII, nos 1214 et 1221.

2. Saint Pierre Chrysologue, *Sermon LXXV*.

lui, selon l'Apôtre (Rom. vi, 4. — Coloss. ii, 12). Ce baptême du chef et des membres, qui allait s'achever sur le Calvaire, avait commencé par une pluie de sang au jardin de Gethsémani[1], où les membres s'étaient plongés avec leur chef dans un bain de sueur, dans un bain de sang, pour recevoir le nom de chrétiens, le titre et les vertus de prédestinés. Au sortir de ce bain de douleurs et d'épreuves, après un baptême de souffrances, montrons-nous donc ressuscités comme notre divin chef, menons comme lui une vie nouvelle et augmentons sa gloire par la gloire de nos actes, par l'éclat de notre pureté, par la sainteté de nos discours, par l'élévation de nos pensées, de nos sentiments et de nos goûts. L'histoire de l'Église nous le prouve, ce ne fut souvent qu'après avoir reçu un baptême de douleurs et d'humiliations que les chrétiens devinrent des saints, qui menèrent une vie glorieuse comme celle de Jésus, et se distinguèrent par l'héroïsme de leurs vertus et la grandeur de leurs œuvres.

CHAPITRE V

La crise.

I, Agonie spéciale et moment décisif. — II. On l'appelle une crise. — III. Ce nom lui convient. — IV. Crise libre. — V. Figurant nos crises. — VI. Surtout la dernière. — VII. Crise de l'Église et la *Sainte-Agonie*. — VIII. Le premier effet immédiat de la crise de Jésus fut une prière plus longue. — IX. Plus instante. — X. Qui nous obtint des grâces. — XI. Et se continue en nous. — XII. Prière.

I. L'agonie de Jésus peut avoir une extension plus ou moins grande, suivant la tradition ou selon l'Écriture. Dans le sens large et traditionnel, elle embrasse à peu près tout ce que souffrait le Sauveur au jardin des Olives; dans le sens

1. Ginther, *Speculum amoris et doloris*, consid. xxxiii, n° 2.

strict et littéral de l'Évangile, elle ne comprend que ce qui suivit immédiatement l'apparition de l'ange, ce que saint Luc exprime par ces mots : étant tombé en agonie, *factus in agonia* (Luc. XXII, 43). Jansen n'admet pas alors une agonie qui soit distincte de ce qui précéda, de la crainte, de l'ennui, du dégoût, de la tristesse mortelle, du prosternement et de la prière[1]. Mais telle n'est point l'opinion commune qui voit, dans l'agonie mentionnée spécialement par l'Évangéliste, une souffrance distincte des autres peines intérieures que Jésus endura[2]. Corneille de la Pierre veut que le Sauveur, après avoir prié deux fois sans recevoir le secours divin, voyant approcher le moment de son arrestation, ait permis cette agonie particulière qui fut, selon lui, une plus vive horreur de la passion et une angoisse plus violente. Pour en triompher, le Fils de Dieu pria une troisième fois avec plus d'ardeur, et nous apprit ainsi que plus la tentation croît, plus nous devons nous appliquer à l'oraison. Ce fut pendant cette troisième prière qu'un ange du ciel lui apparut pour le fortifier[3]. Après cette apparition il redoubla d'instances et fit les derniers efforts. Nous avons dit, en parlant du duel et de la lutte de Jacob, les combats qu'il soutint au dehors; nous avons dit en parlant du combat intérieur et des assauts, la lutte qu'il soutint au dedans. Mais cette lutte eut un moment plus décisif et plus terrible, qu'il nous reste à faire connaître et qu'on a plus d'une fois appelé une crise.

II. Ce combat intérieur, a dit Anselme, est si rude que le divin Sauveur tombe dans une désolation totale de sa sainte humanité, dans ce que l'Évangile appelle une agonie; et sa chair sacrée qui s'ouvre de toutes parts, donne lieu au sang de couler avec tant d'abondance, que la terre en est toute

1. Jansen, *Comment. in concordiam evangelicam*. cap. CXXXVII.
2. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, 1ª p., lib. II. dissert. V, punct. I.
3. Cornelius a Lapide, *in Luc. XXII*, 44.

trempée autour de lui; en telle sorte que ce n'est pas ici, comme disait Job, un géant qui gémit sous les eaux (XXVI, 5), mais un Dieu qui gémit dans les flots de son propre sang. Ce divin patient, partagé entre la gloire d'un Dieu irrité auquel il est obligé de satisfaire, et l'ingratitude des hommes qui abuseront de sa mort, veut et ne veut pas souffrir. Quand la mer se trouve battue de plusieurs vents opposés, tantôt elle élève dans les airs ses vagues écumantes, tantôt elle les pousse avec furie vers le rivage; mais enfin, ne pouvant passer les bornes qui lui sont prescrites par la Providence, elle rentre en elle-même en brisant ses flots les uns contre les autres, avec une impétuosité qui l'agite jusque dans ses abîmes. On remarque une agitation semblable dans l'âme de Jésus-Christ; il se trouve partagé entre le désir et la crainte d'une mort, dont il voit les fruits et les abus. Tantôt sa volonté divine soutient sa volonté humaine, et tantôt l'humaine combat la divine. D'un côté sa faiblesse s'oppose à sa mort, d'un autre la volonté immuable de Dieu l'ordonne. Tous ces mouvements réprimés les uns par les autres se brisent, pour ainsi dire, dans son Cœur et y font comme une crise d'amour qui lui fait rejeter le sang, que la crainte lui envoie pour le soutenir dans sa défaillance[1]. Un autre prédicateur français, Biroat, donne aussi le nom de crise à cette agonie spéciale qui fut accompagnée d'une sueur de sang[2].

En Italie, saint Bonaventure regardait également cette agonie comme une crise, lorsqu'il disait : C'est par la sueur que se fait la crise; ainsi pour nous Jésus agonisa et sua. Mais la maladie du genre humain était si grave, qu'une simple sueur ne suffisait pas à la guérir : il fallut une sueur de sang[3]. En Irlande, Kearney considérait aussi la sueur de

1. Anselme, *Sermon LXIX* sur la Passion, 1re partie.
2. Biroat, *Carême*, vendredi saint, 1re partie.
3. Saint Bonaventure, *Sermones*, in Parasceve, sermo I.

sang comme la crise de cette fièvre de notre humanité, dont Jésus-Christ ressentait les brûlantes ardeurs en sa nature humaine. Cette sueur était un indice certain que la nature humaine du Sauveur combattait contre tous les péchés du monde. O combien par cette lutte son âme fut dans l'angoisse! O combien son corps souffrit[1]! Un savant espagnol, Louis Vivès, répète que la sueur de sang fut la crise qui guérit la fièvre pestilentielle du genre humain. La crise est un combat de la nature et de la souffrance. Dans les maladies la sueur est une crise ou un jugement sur l'état de la santé; car c'est par elle que la nature prouve quelles forces elle a encore contre l'ennemi. Or la sueur de Jésus-Christ ne fut-elle pas la preuve que notre maladie s'en allait? Fort de sa puissance et de son astuce, l'antique serpent s'attachait à perdre l'humanité : le lion de Juda lutta contre lui, et sa nature faible déclara que, soutenue par le secours de la divinité, elle avait assez de forces pour chasser l'ennemi. Le grand malade, le genre humain, qui depuis cinq mille ans était en proie à un mal irrémédiable, fut guéri par cette crise, par cette sueur sanglante, répandue non par lui-même mais par autrui, par le Fils de Dieu, par celui qui ne fut jamais malade. Le genre humain se leva donc, non-seulement sain et valide, mais encore libre et affranchi de sa misérable captivité, de son indigne servitude[2].

III. Toutefois la sueur est plutôt une suite de la crise que la crise elle-même. Ce mot convient d'autant mieux ici qu'employé seul il est ordinairement pris en bonne part, et restreint à signifier les crises salutaires. Or une crise est salutaire lorsqu'elle est suivie d'une évacuation, d'un dépôt, d'une éruption qui change évidemment l'état du malade en

1. Kearney, *Heliotropium*, cap. VII, n° 6.

2. Louis Vivès, *Sacrum diurnum de sudore D. N. J. C.*, lectio IV, oper. VII, p. 46, édition de Valence.

mieux et qui le conduit à la guérison[1]. Mais quand nous employons un mot en usage dans les maladies, nous sommes éloignés de considérer la sueur de Jésus agonisant comme un effet morbide : nous sommes obligés d'emprunter à des choses ordinaires et communes les termes qu'il nous faut, pour exprimer des choses extrordinaires et propres à l'Homme-Dieu. Comme on vient de le voir, ce n'est pas lui qui était malade, c'était la pauvre humanité ; mais il daignait éprouver en soi la crise, qui devait nous sauver tous. Du reste, notre langue française donne au mot crise un sens moral, qui convient parfaitement à notre sujet. S'il signifie au propre l'effort que fait la nature dans les maladies, effort qui est d'ordinaire indiqué par une sueur ou par quelque autre symptôme, et qui produit un changement subit et marqué en bien ou en mal ; il signifie figurément le moment périlleux ou décisif d'une affaire[2]. N'est-ce pas ce que nous voyons dans l'agonie du Sauveur, après qu'un ange est venu le fortifier ? La nature livre un suprême assaut, puis se retire devant la grâce, en laissant sur le lieu du combat des ruisseaux de sang. La grande affaire de notre salut est décidée, un changement remarquable s'opère dans notre auguste représentant, et lui qui tout à l'heure était si abattu se lève avec énergie, et marche résolument à la mort (Luc. XXII, 43-46).

IV. Cette crise était entièrement libre en Jésus-Christ. Nous entrons en agonie sans le vouloir, et c'est à contre-cœur que nous traversons une crise, un moment périlleux, où la nature va faire effort pour produire un changement, qui sera peut-être notre ruine et notre perte. L'Homme-Dieu ne fut point saisi par l'agonie, il entra plutôt en agonie comme le soldat se présente au combat, après l'avoir désirée, après l'avoir cherchée. Il affronta spontanément et

1. *Dictionnaire des sciences médicales*, tom. VII, au mot *Crise*.
2. *Dictionnaire de l'Académie française*, sixième édition.

volontiers cette crise, qui était une partie du calice d'amertume qu'il devait boire, et qu'il commençait à boire généreusement après avoir été fortifié par son Père. Cette agonie spéciale provenait en lui des forces mêmes, que l'ange consolateur avait apportées du ciel. Car cet envoyé de Dieu avait conforté l'âme, la partie supérieure, l'appétit raisonnable de notre Sauveur, pour qu'il vainquît la partie sensitive et la nature, pour qu'il fût ensuite notre modèle et notre soutien dans les crises que nous avons à traverser.

V. Tout homme a dans sa vie des moments plus pénibles, des moments plus périlleux, des moments plus décisifs et plus critiques. Il en sort tout changé en bien ou en mal, plus riche ou plus pauvre, plus honoré ou plus discrédité; il en sort avec une résolution arrêtée, avec un parti pris sur les plus graves affaires, peut-être sur sa vocation, sur ce qui doit le mener au salut ou à la perdition; il en sort plein d'ardeur ou accablé de découragement, avec un élan irrésistible vers la perfection, ou sans aucun espoir d'atteindre le but proposé. Quelquefois même, pour que nous ayons une plus grande resemblance avec Jésus agonisant, le symptôme de cette crise, de cette lutte intérieure est l'insomnie, l'agitation, la pâleur du visage, la sueur qui coule de tous les membres. Combien n'avons-nous pas besoin de ressembler alors à notre divin modèle en deux autres choses, qui sont la force et la prière : la force reçue du ciel, la force du caractère et de la volonté, la force qui fait triompher de la nature et du sentiment; la prière prolongée, la prière persévérante, la prière qui obtient la grâce pour achever et affermir ce triomphe!

VI. Le vénérable Bède, après saint Grégoire, a dit que le Fils de Dieu exprimait en lui, par son agonie au jardin, notre dernière agonie [1], cette crise suprême que nous su-

1. Bède, *in Luc. XXII*, 43. — Saint Grégoire, *Moral.*, lib. XXIV, n° 32.

birons tous, et qu'il voulait tout à la fois adoucir et sanctifier. Comme cette crise est la plus importante, puisqu'elle va décider de notre éternité, c'est elle principalement qu'il veut représenter en soi, de manière à vérifier la parole de saint Paul : Pour nous tous Jésus a goûté la mort (Hebr. II, 9). Les autres agonisants, comme si leurs sens étaient déjà morts, ne peuvent plus goûter l'amertume du trépas. Mais au jardin des Oliviers les sens du divin agonisant étaient pleins de vie, et les facultés de son âme avaient toute la liberté de leur exercice : il voyait donc très-clairement et le bien qu'il perdait et le mal qu'il allait endurer. Ne semble-t-il pas que l'Apôtre, par ce mot *goûter*, fasse allusion au calice d'amertume dont Notre-Seigneur demandait l'éloignement? Ne semble-t-il pas qu'il veuille nous indiquer aussi combien l'agonie, la passion, la mort étaient librement voulues par le Sauveur, puisque goûter ou ne pas goûter dépend de la volonté de celui qui boit? Goûter fait mieux discerner une liqueur que de la boire avidement : Jésus a donc vraiment senti, éprouvé, savouré toute l'amertume du trépas. Goûter demande peu de temps : le Sauveur va mourir pour trois jours seulement, et la mort ne tiendra pas longtemps captifs les élus de Dieu. Suivant un ancien usage, quand le maître devait boire, ses serviteurs goûtaient d'abord la coupe qu'il allait vider. Or le Fils de Dieu a dit de lui-même : Je suis venu pour servir et non pour être servi. (Math. XX, 28). Aussi, comme un serviteur, dans le jardin des Olives, goûte-t-il pour nous le calice d'amertume, la coupe de la mort; il la goûte lentement pour mieux s'assurer de la vertu de ce breuvage. Ou plutôt, parce qu'il est venu guérir et sauver nos âmes, il fait comme un médecin qui, voyant malades ses enfants ou ses amis, goûte le premier la potion amère qu'il leur présente, pour les encourager à la boire et les persuader qu'elle leur sera salutaire.

A la dernière heure de notre vie, la nature sera en nous

abattue et troublée, parce que le nœud de l'esprit et de la chair sera sur le point de se rompre. L'âme sera oppressée par la peur, parce que bientôt elle devra comparaître au tribunal de Dieu et entrer dans l'immuable éternité. L'homme a toujours horreur de sa destruction, lors même qu'il a bravé la mort pendant la santé, et qu'il s'est promis de la subir avec courage. Dès qu'il arrive sur le bord de la tombe, il recueille tout ce qui lui reste de force, pour résister au décret irrévocable qui le condamne à cette peine, et il frémit dans le plus intime de son être. En assistant à ses derniers moments, on est frappé de cette lutte déchirante qu'il soutient. Que se passe-t-il dans cette âme, qui n'a plus de communication par les sens avec les objets du dehors? D'où viennent cette respiration précipitée et cette sueur froide, qui pendant la vie étaient le signe de la plus grande frayeur? Qu'est-ce qui produit cette altération dans les traits, ces mouvements convulsifs et ces soupirs profonds? La mort par elle seule ne serait-elle pas un châtiment assez rude? Faut-il encore qu'elle soit accompagnée de peines et d'angoisses? Il semble que tous les autres travaux, si durs qu'il aient été, n'aient pas suffisamment préparé l'homme au travail de la mort. Jésus agonisant veut achever pour nous cette préparation, en se livrant lui-même à ce douloureux travail. Il boit le calice jusqu'à la lie, il ressent toutes les horreurs du trépas, afin d'alléger par sa coopération la plus grande peine que nous ayons à subir. De là vient qu'il est fort utile de lire, auprès du lit d'un mourant, l'histoire de l'agonie et de la passion du Sauveur. Cette lecture, cette méditation, cette prière devrait même nous occuper souvent quand nous sommes en santé, afin que notre esprit, lorsqu'il ne sera plus capable d'aucune attention, reçoive la récompense de sa dévotion habituelle, la grâce attachée aux souffrances et à la mort du Fils de Dieu. O mon âme, par la contemplation fréquente de cette divine agonie, assure-toi la

force et la consolation pour ton dernier combat. Aie confiance dans les mérites de ton Sauveur, et dès maintenant tâche de l'imiter. Il prévint, par une forte appréhension, par une représentation terrible, la dernière agonie qu'il devait endurer sur la croix : préviens, redoute et représente-toi ta dernière agonie, celle que tu éprouveras sur ton lit de mort. Accoutume-toi aux pensées et aux sentiments que tu voudrais avoir alors, afin que tu ne sois pas frappée à l'improviste, mais que le trépas te trouve bien disposée. Que cette prière parte souvent de ton cœur comme un trait, qui atteigne le Cœur agonisant du bon Maître : O Jésus, par les mérites de votre agonie au jardin des Olives, ayez pitié de moi dans ma dernière agonie, et faites que si ma mort est subite elle ne soit pas imprévue!

VII. Outre nos crises personnelles, nous avons quelquefois à traverser des crises sociales. La société civile, l'Église même a ses crises comme chacun de nous. La société civile, un peuple, une nationalité, une dynastie, peuvent périr dans un moment de crise; mais l'Église est impérissable, parce que son divin fondateur la soutient par la vertu même de son agonie, qui dans les grandes crises suscite les grands dévoûments et les sublimes pensées. Ainsi notre temps, si critique pour l'Église et son chef visible, à vu naître l'association de la *Sainte-Agonie-de-Notre-Seigneur* dans un pèlerinage célèbre de la très-sainte Vierge, au diocèse de Lyon. Fondée au commencement de 1862, à Valfleury, par M. Nicolle, prêtre de la mission, elle fut confirmée par un bref de Pie IX, en date du 14 mars de la même année. Par un autre bref du 18 mars 1865, elle a été érigée en archiconfrérie. Elle est maintenant répandue sur toute la surface du globe, et en trois ans elle a dépassé le chiffre de trois cent mille associés. Les plus hauts représentants de Dieu sur la terre se plaisent à l'approuver, et même à en faire partie. Le Seigneur répand sur elle les plus abon-

dantes bénédictions, et accorde à ses membres des grâces sans nombre. On s'y propose d'honorer les souffrances intérieures de Jésus-Christ dans son agonie sur le mont des Oliviers, et d'obtenir par le mérite de ses souffrances la paix de l'Église, la conservation de la foi catholique, la cessation des fléaux, la conversion des pécheurs moribonds et les grâces nécessaires aux agonisants. Les associés récitent chaque jour ces courtes prières, l'une pour l'Église, l'autre pour tous les agonisants de l'univers : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne soyez point pour toujours irrité contre nous. Par votre agonie et votre passion, délivrez-nous, Jésus. — Délivrez, Seigneur, les âmes de vos serviteurs et de vos servantes de tous les périls de la damnation, des peines dont elles sont redevables à votre justice, et de toutes les tribulations de la mort. Ainsi soit-il. »

Rivalisant d'ardeur pour consoler Jésus agonisant, à la place des disciples endormis, quelques associés commencèrent, le 1er novembre 1864, une garde d'honneur et d'union, la garde d'honneur du jardin des Olives, non comme une œuvre à part, mais comme la création d'une troupe d'élite dans la grande armée de la Sainte-Agonie. Elle se divise en séries de trente et une personnes, à chacune desquelles est assigné un jour du mois où elle s'unira et s'offrira à Jésus agonisant par le cœur compatissant de Marie. Le même zèle a fait surgir des communautés religieuses, entièrement dévouées à ce douloureux mystère, et il existe maintenant des Sœurs de la Sainte-Agonie. Elles unissent dans une plus large proportion la vie contemplative à la vie active, afin d'arrêter le mouvement qui porte les Sœurs hospitalières à trop s'occuper d'œuvres extérieures, au détriment de la vie intérieure. Cet institut est né de soi-même, comme l'association qui en a été le principe, et déjà il compte des vocations nombreuses

et plusieurs maisons bien établies. Voilà comment l'Église en ses jours d'angoisses et du jardin de son agonie, comme son divin chef, fait monter vers le ciel d'ardentes supplications, qui demandent miséricorde pour ses ennemis et pour ses enfants. Voilà comment le ciel, quand il permet qu'elle boive jusqu'à la lie le calice d'amertume, envoie l'ange de la prière pour le lui présenter d'une main et la soutenir de l'autre.

VIII. Mais la crise suprême de l'agonie du Rédempteur ne produisit pas seulement ces effets éloignés, elle produisit encore deux effets immédiats, une plus longue prière et une sueur de sang. De même dans les moribonds l'agonie n'amène-t-elle pas la sueur froide de la mort, et un cruel serrement de cœur qui est comme une prière? Nous parlerons de la sueur de sang dans les chapitres suivants, et nous avons déjà parlé assez de l'oraison de Notre-Seigneur, pour qu'il nous suffise d'ajouter ici quelques lignes sur ces deux mots de l'Évangile, *prolixius orabat* (Luc., xxii, 43).

Autrefois la plus courte prière suffisait au Fils de Dieu, il pouvait même dire à son Père : Je veux (Joan., xvii, 24). Maintenant il prie longtemps, et encore il n'obtient pas que le calice d'amertume passe sans qu'il le boive jusqu'à la lie. Cette prière prolongée est distincte de la prière précédente, qui avait duré une heure, et pour laquelle le divin Maître avait dit à ses disciples : Ne pouviez-vous donc veiller un heure avec moi (Matth. xxvi, 40)? Il pria donc pendant plus de deux heures dans Gethsémani, et au moment décisif il redoubla d'ardeur et d'instances. Une oraison prolongée, pleine d'amour et de confiance, fournit des armes à l'esprit pour triompher de la chair qui lutte contre lui. Car une longue prière obtient presque toujours de Dieu que la chair soit calmée, qu'elle obéisse à la raison et se réjouisse de servir le Seigneur. Quel exemple en cela nous donne Jésus! et quelles grâces il nous mérite!

IX. Il est si attentif et si appliqué à sa prière qu'il en sue du sang : quelle attention, quelle ferveur ne devrions-nous pas montrer dans nos prières ! Et parce que nous ne pouvons dans l'oraison répandre une sueur de sang, versons du moins des larmes. Ces larmes seront agréables à Dieu, surtout lorsqu'elles couleront au souvenir de la passion de Jésus, qui dit un jour à une âme sainte : Si, au souvenir de mes souffrances, quelqu'un verse dévotement des pleurs, je veux les recevoir avec autant de plaisir que s'il avait lui-même enduré la passion pour moi[1]. L'agonie terrible, le combat violent où est entrée l'âme du Sauveur, affaiblit tous ses sens; mais sa prière ne s'affaiblit point, elle reçoit même de nouveaux accroissements, *prolixius*, et elle devient si enflammée qu'elle ouvre les pores de sa chair, qu'elle la fond pour ainsi dire, et qu'elle en fait sortir cette sueur de sang qui se répand par terre, comme pour étaler en présence de Dieu et payer d'avance la rançon des hommes esclaves du péché. Ces efforts redoublés, ô mon Jésus, m'apprennent que vous voulez du moins obtenir pour moi ces grâces et ces mérites que les méchants mépriseront, et que plus vous paraissez faible à la vue de tant de coupables qui abuseront de votre sang, plus vous êtes fort à solliciter pour vos saints une rédemption entière et complète.

X. Par son oraison, l'Homme-Dieu nous obtint, en effet, de grandes grâces, comme Marie d'Agréda l'atteste en ces termes : L'agonie augmenta en Notre-Seigneur par la force de sa charité, et par la prévision des obstacles qu'il savait que les hommes mettraient à ce que sa passion et sa mort profitassent à tous. Alors il sua de grosses gouttes de sang. Or, quoique sa prière fût conditionnelle, et que l'objet de sa demande ne lui fût point accordé, parce que la condition posée ne devait point être remplie de la part des réprouvés ; il ob-

1. Jean Lansberg, *Exegesis in Passionem*, articul. XIII.

tint néanmoins que les secours fussent grands et fréquents pour tous les mortels, et qu'ils fussent augmentés pour ceux qui ne les repousseraient point et qui voudraient en user. Il obtint que les justes et les saints participassent avec une grande abondance aux fruits de la rédemption, et que la plupart des grâces dont les réprouvés se rendaient indignes, leur fussent attribuées. Et la volonté humaine de Jésus-Christ, se conformant à la volonté divine, il accepta la passion respectivement pour tous les hommes, pour les réprouvés comme suffisante, comme devant leur assurer des secours suffisants s'ils voulaient s'en servir; et pour les prédestinés, comme efficace, parce qu'ils coopéreraient à la grâce. Ainsi fut disposé et comme effectué le salut du corps mystique de la sainte Église, sous son chef et son fondateur Notre-Seigneur Jésus-Christ[1].

XI. Cette prière prolongée du chef se continue toujours dans ses membres. Lors même qu'ils ont accepté le calice et la croix, lors même qu'ils ont vaincu les répugnances de la nature, les justes, les saints, les parfaits prolongent encore leurs instances pour obtenir la grâce de ne point quitter le chemin du calvaire. Plus ils sentent d'aversion pour une chose bonne et utile, plus ils la demandent à Dieu. Ils le prient, ils le supplient de leur donner ce qui répugne le plus à leur nature, comme la pauvreté effective, une humiliation profonde, une de ces longues et redoutables épreuves qui ne lui procurent peut-être pas plus de gloire, mais qui leur donnent plus de ressemblance avec Jésus-Christ pauvre, humilié, pris pour un fou et un malfaiteur[2]. C'est alors qu'ils disent et redisent du fond du cœur : Prenez, Seigneur, et recevez tout ce que j'ai, tout ce que je suis et ne me laissez que votre grâce, que cette grâce qui n'est pas sentie,

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, ch. XII, n° 1215.
2. Cf. saint Ignace, *Exercices spirituels*, IIe semaine. Les trois classes, remarque.

mais qui suffit! Les prières et les litanies des agonisants sont elles-mêmes la continuation du *prolixius orabat.* Car elles ont pour but principal de faire boire avec résignation par les membres de Jésus-Christ le calice de la mort, comme le chef lui-même le vida, et de leur assurer une part à sa glorieuse Résurrection. On invoque les anges et les saints qui partagent déjà son triomphe éternel dans les cieux. On les invoque parce qu'on est encore faible, et qu'on a besoin d'intercesseurs plus puissants que soi; mais Jésus agonisant ne les invoqua point, parce que dans sa faiblesse même il était plus puissant que tous. Recourons donc à lui pour avoir la force de bien mourir, et répétons cette prière de Bossuet :

XII. « Mon Sauveur, je cours à vos pieds dans le sacré jardin : je me prosterne avec vous la face contre terre : je m'approche autant que je puis de votre saint corps, pour recueillir sur le mien les grumeaux de sang qui découlent de toutes vos veines. Je prends à deux mains le calice que votre Père m'envoie. Vous n'aviez pas besoin d'un ange pour vous consoler dans votre agonie : c'est pour moi qu'il vient à vous. Venez, ange saint; venez, aimable consolateur de Jésus-Christ souffrant et agonisant dans ses membres; venez. Fuyez, troupes infernales; ne voyez-vous pas ce saint ange, la croix de Jésus-Christ en main? Ah! mon Sauveur, je le dirai avec vous : Tout est consommé. *Amen, amen*; tout est fait. Je remets mon esprit entre vos mains. Mon âme, commençons l'Amen éternel, l'Alleluia éternel, qui sera la joie et le cantique des Bienheureux dans l'éternité. Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Amen, Alleluia[1]. »

1. Bossuet, *Préparation à la mort*, n° 8, Œuvres, Versailles, 1816, t. X, p. 579.

CHAPITRE VI

Réalité de la sueur de sang.

I. Le second effet immédiat de la crise fut une sueur de sang. — II. Sang véritable avec un peu d'eau. — III. Sueur naturelle dans sa substance et son mode. — IV. Miraculeuse dans son abondance. — V. Le corps de Jésus ne sua du sang qu'une fois et inégalement. — VI. Cette sueur fut nécessaire et libre. — VII. Elle fut une souffrance vivement ressentie par les saints. — VIII. Prière.

I. Le second effet immédiat de la crise suprême, dans l'agonie de Jésus, fut une sueur de sang qui courait jusqu'à terre : *Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (Luc., XXII, 44). Le Fils de Dieu prévenait ainsi lui-même l'excuse que certaines personnes voudraient alléguer, pour couvrir leurs impatiences dans la maladie. Jésus-Christ, disent-elles, n'a jamais été malade, l'affaiblissement qu'amène l'infirmité ne s'est jamais joint en lui aux douleurs morales : je ne puis donc pas trouver en lui un modèle complet, qui suffise par son exemple à m'instruire, à me consoler, à me soutenir dans toutes les souffrances! Or, non-seulement le Verbe fait chair a ressenti équivalemment et même surabondamment toutes les douleurs, toutes les épreuves et toutes les infirmités; mais encore sa sueur de sang fut un épuisement plus considérable que celui de la maladie, et une peine corporelle qui aggrava ses peines morales, avant la flagellation et le couronnement d'épines.

Quelques chrétiens ne voulaient pas admettre la sueur de sang en Jésus-Christ, parce qu'ils s'imaginaient qu'elle ravalait l'Homme-Dieu, qu'elle le faisait paraître trop inférieur. Or, la canonicité de ce passage de saint Luc est in-

contestable[1], comme nous l'avons vu en étudiant le fait de l'apparition angélique.

II. Mais cette sueur était-elle réellement du sang? Ressemblait-elle seulement à du sang? Était-elle autre chose qu'une sueur abondante qu'on aurait nommée sueur de sang, par exagération, comme on dit verser des larmes de sang pour pleurer amèrement et abondamment? Autrefois les avis furent partagés, Euthymius et Théophylacte n'admirent que ce dernier sens[2]; mais aujourd'hui tous s'accordent à reconnaître la réalité d'une sueur de sang, comme l'avaient reconnue saint Irénée, saint Épiphane, saint Jérôme et Théodoret[3]. L'opinion la plus sûre, et la seule qui puisse maintenant être défendue, soutient que c'était un sang véritable et substantiel[4]. L'adverbe de comparaison, *comme*, *sicut*, employé par l'Évangéliste, ne signifie pas rien que la ressemblance ; il signifie également la réalité, ainsi que dans cette phrase de saint Jean : Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, une gloire *comme* celle du Fils unique du Père (I, 14). Euthymius en fait lui-même la remarque[5]. *Comme* ne tombe pas sur la substance du sang, mais sur la forme et la qualité des gouttes de sueur, qui étaient comme des *grumeaux* de sang plutôt que comme des *gouttes* de sang[6].

Jésus-Christ ne suait-il que du sang? Suait-il un peu de sang mêlé à beaucoup d'eau? Suait-il beaucoup de

1. Bellarmin, *De Verbo Dei*, lib. I, cap. XVI. — Théophile Raynaud, *Christus Deus-Homo*. lib. IV, sect. I, cap. II, n° 31.

2. Euthymius, *Comment. in quatuor Evangelia*, in Matth., cap. LXIV, Bibl. max. vet. PP., t. XIX, p. 582, A. — Théophylacte, *in Luc. XXII*, 44.

3. Saint Irénée, *Contra hæreses*, lib. III, cap. XXII, n° 2. — Saint Épiphane, *Ancoratus*, n° 31. — Saint Jérôme, *Adversus Pelagianos*, lib. II. — Théodoret, *in Psalm. LIV*, n° 6.

4. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. III, cap. V

5. Euthymius, *in Joann.*, proemio, p. 665, F.

6. Collius, *ibid.*, cap. VI.

sang mêlé à un peu d'eau? Quelques auteurs avaient cru qu'il ne sua du sang qu'en petite quantité, comparativement à la grande quantité des autres humeurs qu'il répandit par sa sueur. Mais le sentiment le plus probable est que la sueur du divin Maître consistait pour la plus grande partie dans le sang, et qu'il n'y avait que peu d'autres humeurs mêlées à ce sang. Collius a pensé néanmoins que l'eau et le sang étaient en égale quantité [1]. L'eau et le sang sortirent ensemble, bien qu'on ait pu croire que le sang ne sortit qu'après l'eau, qu'à défaut de l'humeur aqueuse qui était épuisée par la sueur [2]. Nous pouvons bien comparer le Cœur de Jésus répandant une pluie de sang, au petit nuage que vit le prophète Élie (III, Reg., XVIII, 44); mais nous rejetons l'opinion de Ginther qui pense que dans cette sueur l'eau fut changée en sang par la verge de la croix, dont le Père éternel frappait son Fils, comme l'eau du Nil avait été changée en sang par la verge de Moïse (Exod., VII, 20) [3].

III. Cette sueur de sang fut naturelle dans sa substance et dans son mode [4]. Cela même permit à plusieurs Pères de l'Église, comme nous l'avons vu, d'en tirer un argument pour établir la vérité de la nature humaine en Jésus-Christ. N'est-il pas arrivé plusieurs fois qu'un homme ait sué du sang ? Depuis Aristote [5], plus d'un auteur en a cité des exemples. Maldonat raconte que de son temps, à Paris, un homme robuste et bien portant, ayant entendu prononcer sa condamnation à mort, fut couvert d'une sueur de sang [6]. Dom Calmet rapporte un grand nombre de faits sem-

1. *Ibid.*, disput. IV, cap. I.
2. *Ibid.*, cap. II.
3. Ginther, *Speculum amoris et doloris*, consider. 33, n°s 1, 4.
4. Collius, *Ibid.*, disput. V, cap. II et III.
5. Aristote, *De part. animal.*, lib. III, cap. V. — *De histor. animal.*, lib. III, cap. XIX.
6. Maldonat, *in Matth. XXVI*, 37.

blables[1], et de nos jours on en a constaté plusieurs en différents pays[2]. La sueur n'est que la partie aqueuse du sang, et cette partie sort chez tous les hommes par la sueur ; une frayeur soudaine suffit même ordinairement à produire cette sécrétion. Chez les personnes dont la constitution est délicate et la contexture de la peau mince et ténue, le sang lui-même, pourvu qu'il soit subtil et léger, peut sortir par les pores sous une pénible impression. Pourquoi Jésus qui était si délicat, quand les terreurs de la mort fondirent sur lui, n'aurait-il pu éprouver naturellement une sueur extraordinaire, une sueur de sang ? « Tout le monde, dit Dom Calmet, convient des effets puissants des passions sur le corps humain, et l'on n'en a tous les jours que de trop funestes exemples ; l'union de l'âme avec le corps est si intime qu'elle ne peut être troublée, sans que le corps en soit attaqué, de même que le corps ne peut être dérangé que l'âme n'en ressente quelques atteintes. J'entends ici par passions toutes les émotions que l'âme ressent naturellement, à l'occasion des mouvements extraordinaires du sang et des esprits animaux. Or, Jésus-Christ a eu ces sortes de passions, ces passions qui sont nécessairement attachées à la nature humaine, sans attirer après elles aucune imperfection de grâce ou de science ; la différence seule des passions de Jésus-Christ d'avec les nôtres, était qu'en nous elles préviennent notre volonté, au lieu qu'en lui elles n'étaient que l'opération de la volonté. Si le Sauveur a eu ces passions pendant sa vie, personne ne peut nier qu'il n'en ait eu plusieurs différentes dans le jardin des Oliviers, et surtout celle de la crainte de la mort. Toutes ces passions jointes ensemble arrêtèrent d'abord le cours des

1. Dom Calmet, *Dissertation sur la sueur de sang de N.-S. J.-C. au jardin des Oliviers*, dans le *Commentaire littéral sur la Bible*, tom. VII, p. 418-123.

2. *Dictionnaire des sciences médicales*, tom. IX, au mot *Diapédèse*.

esprits, et ralentirent le mouvement du sang, et par conséquent toutes les sécrétions; mais ensuite Jésus-Christ ayant été fortifié par l'ange, s'étant soumis à la volonté de Dieu, son amour pour les hommes l'ayant enflammé, et résolu à souffrir la mort, les esprits reprirent leurs cours naturels, les pores de la peau se rouvrirent et le sang coula avec la sueur : de même qu'une digue arrêtant le cours impétueux des eaux d'un fleuve, il s'enfle jusqu'à ce qu'ayant rompu l'obstacle, il se répande avec impétuosité[1].

« Le texte même dit que cette sueur était comme du sang. Elle en avait la couleur et à peu près la consistance. Le sang, mêlé avec la sueur, coulait à grosses gouttes et se figeait à mesure qu'il tombait à terre. Car le grec Θρόμβος signifie proprement des gouttes de sang caillé[2]. Les médecins appellent Θρόμβος un sang figé, et une petite tumeur qui arrive quelquefois après la saignée par un peu de sang extravasé, qui se fige et se grumèle autour de la peau. Il n'en est pas de même de la sueur qui ne se fige point. Ainsi la sueur de Jésus-Christ étant composée de sang et de sueur ordinaire, ou plutôt le sang et la sueur ordinaire ayant paru presque en même temps sur son corps, le sang s'y figea bientôt, et fut entraîné jusqu'en terre par la fluidité de la sueur qui lui servait comme de véhicule; ou bien la sueur de sang étant très-abondante coula jusqu'à terre, étant aidée à prendre ce cours par l'humidité et la moiteur que la sueur laissa sur la peau, et étant tombée en terre s'y figea aussitôt. La plus commune opinion est que cette sueur de sang était naturelle, mais plus abondante et plus forte que les ordinaires[3]. »

Salmeron soutient cependant que cette sueur fut surnatu-

1. Dom Calmet, *Dissertation sur la sueur de sang.*
2. *Comment. sur saint Luc*, XXII, 44.
3. *Dissertation sur la sueur de sang.*

relle, non pas, il est vrai, dans sa substance qui était le sang véritable et naturel du Sauveur, mais bien dans son mode qui serait ainsi tout miraculeux [1]. Bossuet se montra du même avis. « Il y avait, dit-il, assez de douleur pour lui donner le coup de la mort. Cette sueur étrange et inouïe, qui depuis la tête jusqu'aux pieds a fait ruisseler par tout son corps des torrents de sang, n'est-ce pas pour nous en convaincre? Je ne recherche point de cause naturelle de cette sueur; elle est divine et miraculeuse, et la nature ne peut pas faire un effet semblable [2]. » Panigarola veut que cette sueur ait été miraculeuse aussi bien que volontaire, comme l'effusion de sang et d'eau qui suivit la mort du Sauveur; mais c'est principalement sous le rapport de la quantité qu'il la regarde comme surnaturelle [3].

IV. Pour nous qui croyons que la sueur de Jésus-Christ fut naturelle dans sa substance et dans son mode, nous admettons volontiers qu'elle fut miraculeuse en son abondance, comme Gerson paraît l'avoir pensé [4]. Car dans toutes ses douleurs Jésus voulut aller jusqu'au miracle, afin de nous prouver par cet excès de souffrance l'excès de son amour, et de nous obliger davantage envers lui-même. Le mot grec que nous traduisons ordinairement par *gouttes*, signifie des *grumeaux* de sang, et l'Écriture dit de ces grumeaux que, bien que figés et par conséquent plus lents à couler, ils couraient néanmoins jusque sur la terre. Une expression si forte prouve que cette sueur de sang était prodigieusement abondante, puisque, si chargée qu'elle fût d'épais grumeaux, elle inondait tout le corps du Sauveur, mouillait ses vêtements et arrosait la terre aux environs. On a dit que ces grumeaux furent au nombre de quatre-

1. Salmeron, *in Evang. histor.*, t. X, tractat. XV.
2. Bossuet, *Ier sermon sur la Passion*, 1er point.
3. Panigarola, *Cento ragionamenti*, 1a p., ragionam. X, p. 2a.
4. Gerson, *In dominicam Passionem expositio*, textus secundus.

vingt-dix-sept mille trois cent-cinq [1]; mais nous ne savons quelle foi mérite une semblable révélation, et nous aimons mieux rapporter un trait de la vie de sainte Marguerite de Cortone. Notre-Seigneur lui dit un jour : Ne voudrais-tu pas éprouver ma sueur? Et parce que la sainte voulait éprouver toutes les douleurs de la passion, et mourir ainsi, elle ne répondit pas à la question qui lui était faite particulièrement sur la sueur. Alors le bon Maître ajouta : Quand même il se ferait une nouvelle Écriture sur celle que j'ai donnée, les hommes ne pourraient ni comprendre ma sueur, ni concevoir combien elle fut accompagnée d'anxiété [2].

V. Comme Jésus se prosterna et pria trois fois, on pourrait croire que durant ces prières les mêmes causes produisirent les mêmes effets, et qu'il sua aussi du sang trois fois. Cette opinion s'accorderait avec celle qui fait apparaître trois fois l'ange consolateur. Ce céleste esprit serait venu fortifier le Sauveur du monde et essuyer sa sueur, avant qu'il se levât de terre pour visiter ses apôtres endormis. Mais ce n'est là qu'une conjecture, qu'on ne saurait établir solidement sur le récit évangélique. Généralement on n'admet qu'une seule sueur de sang durant l'agonie de Jésus, et on la place après l'apparition de l'ange qui le fortifia et rendit sa charité victorieuse. Ce fut comme la crise accompagnée de sueur dans les fièvres violentes : la sueur ne sort que quand la fièvre tourmente moins les membres du malade. Mais tous les membres du Sauveur, toutes les parties de son corps n'éprouvèrent pas également cette sueur sanglante ; toutes ces parties, tous ces membres suèrent du sang, mais pas autant les uns que les autres. Les membres supé-

1. Hugues le Chartreux, cité par Mancinus, *Passio nov-antiqua*, lib. I, dissert. II, punct. II. — Cf. Ginther, *Speculum amoris et doloris*, consider. 33, n° 4.

2. *Acta sanctorum*, die XXII febr., *Vita*, auctore F. Juncta Bevagnate, cap. V, n° 131.

rieurs furent ceux qui en répandirent le plus, et surtout la tête [1].

VI. Cette sueur de sang était-elle soumise au libre arbitre de la volonté humaine ? Ou bien coula-t-elle nécessairement et forcément par l'effet de la naturelle émotion du sang dans les membres de Jésus-Christ ? On ne peut douter que cette sueur n'ait été méritoire, et par là même libre. Mais Collius fait une distinction, parce que la nature humaine du Sauveur peut être considérée sous deux aspects : d'abord, solitairement et abstractivement, comme si elle n'eût pas été unie à la nature divine ; ensuite, hypostatiquement ou dans son union avec cette divine nature. Sous le premier aspect, la sueur de sang ne fut pas libre ; mais elle fut produite nécessairement, comme par une cause éloignée, par le noir chagrin qui avait envahi l'âme du Sauveur. Sous le second aspect, cette sueur fut libre, parce qu'elle était soumise à la volonté divine du Verbe, à laquelle obéissait la volonté humaine. Par la science qui était infuse en lui depuis le premier instant de sa conception, Jésus-Christ connut qu'il suerait du sang, et par sa volonté libre il accepta cette sueur sanglante, comme il accepta la flagellation et le crucifiement. Et non-seulement cette sueur fut libre dans l'acceptation, mais elle le fut encore dans le commandement ; la volonté divine commanda librement à l'humanité de suer du sang. Sous le premier aspect, Jésus fut sujet à la sueur de sang par la nécessité de sa nature humaine, comme il fut sujet à la faim, à la soif, aux sensations du chaud et du froid ; car cette sueur de sang n'eut aussi que des causes naturelles. Sous le second aspect, la liberté de cette sueur apparaît manifestement, parce que Notre-Seigneur avait toujours eu sous les yeux ce qu'il considérait pendant son agonie, et que son Cœur avait toujours été en proie à la dou-

1. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. VI, cap. I-VI.

leur. Toutefois il n'avait point permis à la sueur de sang de jaillir jusque là de ses membres; elle ne jaillit que quand il voulut et comme il voulut [1].

O sang précieux, s'écriait un prédicateur, vous nous montrez bien, en vous répandant ainsi dans le jardin des Olives, que c'est beaucoup plus l'amour de Jésus pour les hommes, que la haine des hommes contre Jésus, qui vous fera couler bientôt dans le prétoire et sur le Calvaire ! Oui, il semble que Jésus-Christ, en répandant lui-même une partie de son sang avant de se livrer aux Juifs, ait voulu prouver ce qu'il avait dit à ses disciples, qu'on ne pouvait lui ôter la vie s'il ne consentait à la perdre (Joan. x, 18), et faire voir en sa personne l'accomplissement de cette prophétie : Il a été offert parce qu'il l'a voulu (Isaï. LIII, 7). Il est sûr du moins que cette sueur qui coula de son corps fut l'effet de la tristesse, à laquelle il voulut bien assujettir son âme. Car il y a tant de liaison entre l'âme et le corps, que le corps doit naturellement participer aux mouvements que les passions excitent dans l'âme : ainsi Jésus-Christ, ayant livré son âme à la tristesse, permit à cette passion de produire dans son corps les effets qui lui sont propres; et comme le propre effet de la tristesse est de resserrer le cœur, celle de Jésus-Christ resserra le sien avec tant de violence, que le sang qui coulait dans ses veines, ne pouvant plus rentrer au cœur avec autant de facilité qu'auparavant, fut obligé de se faire de nouvelles ouvertures et de rompre en mille endroits les canaux où il était contenu. Quel supplice ne causa donc pas à toutes les parties du corps de Jésus-Christ la rupture subite de tant de fibres délicates, dont le moindre dérangement nous cause de si excessives douleurs ! Quels terribles combats n'excita pas en lui la crainte des tourments qu'on lui préparait, puisque la violence que fit son âme pour

1. Collius, *Ibid.*, disput. VIII, cap. II.

la surmonter produisit jusque sur son corps un effet aussi rare que d'en faire couler du sang en abondance [1] !

VII. Cette souffrance fut vivement ressentie par les saints, comme on le voit par l'exemple de Madeleine de Pazzi, qui éprouvait une indicible compassion pour le Sauveur en sa sueur de sang. Un jour, dans une extase, l'ayant vu tout sanglant au jardin des Oliviers, elle en conçut tant de douleur que de moment en moment elle tombait par terre, comme si elle eût été morte. Puis poussant les soupirs les plus enflammés elle s'écria : O Dieu, combien vous avez voulu souffrir pour vos élus ! O mon Jésus, combien vous avez voulu souffrir dans le jardin pour les pécheurs ! Le consolateur des anges est consolé par un ange, et il désire que son supplice soit hâté. O mon Jésus, vous avez sué du sang ! Ah ! que ne puis-je enchaîner toutes les volontés des créatures et les amener à vous ! Si je pouvais vous les donner, il me semble que je vous consolerais un peu [2]. Dans une autre extase, voyant encore Notre-Seigneur en son agonie : O mon amour, lui dit-elle, n'avez-vous donc plus la puissance, puisque vous voilà faible et tout triste ? Vous dont la face réjouit les anges et fait briller d'un glorieux éclat tout le paradis, vous vous troublez maintenant. O beau visage, combien vous êtes affligé et troublé ! Je ne puis plus, ô mon amour, vous appeler, comme faisait le prophète, le plus beau des enfants des hommes (Ps. XLIV, 3), puisque je vois tout votre visage plein de sang. Tous vos apôtres dorment : je m'étonne qu'ils ne se lèvent pas pour considérer votre face ensanglantée. Le sang qui le couvre donne de la laideur au visage, et inspire de la terreur. La sainte voyait tomber du visage de Jésus-Christ des gouttes de sang jusqu'à terre, et elle s'écriait avec une grande stupeur : Il sue

1. Beurrier, *Carême*, sermon VII, la Passion, 2e point.
2. *Vita et Ratti*, IIa p., cap. XIX.

du sang! O mon amour, ne suffit-il pas que vous suiez du sang de tous les membres de votre corps? Faut-il encore que je vous voie répandre par vos yeux des gouttes de sang au lieu de larmes? O mon amour, que n'ai-je été moi-même la terre qui recevait ce sang! Faites au moins que les cœurs de vos créatures le reçoivent[1]! Une autre fois, considérant cette sueur sanglante, elle s'écriait : Oh! si je pouvais embrasser un peu et baiser quelques uns de vos membres ainsi affligés! Oh! si je pouvais recevoir quelques gouttes de votre sang, qui sont comme autant de rubis précieux tombant sur la terre! Oh! si mon cœur était cette terre qui les reçoit, qu'il serait riche, qu'il serait heureux! Il aurait en lui-même un trésor suffisant pour acheter mille mondes[2].

C'est moi, c'est moi-même, s'écriait un pieux auteur, qui ai fait couler cette sueur sanglante. L'esclave a commis le mal, et c'est le maître qui l'expie. Mes crimes sont un fardeau si lourd, que le Fils de Dieu ne peut le porter sans suer du sang. Mes péchés lui forment par avance une couronne d'épines qui ensanglante sa tête vénérable. O mes yeux, versez des larmes! O mon cœur, brise-toi de douleur et d'amour, pour répandre aussi sur la terre tout le sang que tu contiens[3]!

Quant à nous, si nos désirs n'ont pas cet élan, récitons du moins cette prière d'un religieux de l'Oratoire :

VIII. Sang adorable qui êtes impatient dans les veines sacrées qui vous renferment, que la charité qui vous agite et qui vous presse est immense! C'est trop peu d'une issue, vous vous efforcez de sortir par mille passages à la fois, et vous voudriez être répandu jusqu'à la dernière goutte. Ah! conservez-vous davantage, viendront assez tôt ces tristes

1. *Ibid.*, IIIa p., cap. I, vigesimo giorno.
2. *Ibid.*, IVa p., cap. I.
3. Ginther, *Speculum amoris et doloris*, consider. 33, n° 6.

moments où tout sera versé par vos bourreaux; ou, si vous aimez tant à vous répandre, que ce soit sur nous et sur nos descendants (Matth. XXVII, 25). Mon âme est une terre aride et stérile en bonnes œuvres, coulez sur elle pour l'amollir et la rendre féconde. Coulez sur les plaies de ce cœur endurci, dont vous êtes le salut et le remède; pénétrez-les de votre onction divine, et devenez-moi, comme à Jésus-Christ, une source de victoires et de mérites[1].

CHAPITRE VII

Figures et prédictions de la sueur de sang.

I. L'oblation du gâteau frit. — II. Le sacrifice de la génisse rousse. — III. Job figurait Jésus agonisant, — IV. Il fournit un exemple de sueur de sang. — V. La sueur sanglante de Jésus-Christ annoncée par le Psalmiste. — VI. Par l'auteur du Cantique des Cantiques. — VII. Par Isaïe. — VIII. Prière.

On a cru trouver dans l'Écriture sainte quelques figures et quelques prédictions de la sueur sanglante, que Jésus agonisant répandit sur le mont des Olives.

I. Au Lévitique (II, 5) il est parlé d'un gâteau de fleur de farine détrempée dans l'huile et sans levain, qu'on faisait frire dans la poêle et qu'on offrait au Seigneur. Jacques Pinto y voit une figure de l'Homme-Dieu en son agonie. L'absence du levain indique la pureté de sa chair, l'huile représente la miséricorde dont il est tout pénétré, le gâteau frit dans la poêle le figure lui-même tout entier au milieu

1. Surian, *Carême*, sermon XXVIII, la Passion, 1er point.

des ardeurs de sa Passion, agité par l'anxiété d'un zèle brûlant qui ne lui laisse point de repos, pendant que son sang bouillant au dedans jaillit à l'extérieur. Le même soir, un peu auparavant, ne s'était-il pas mis comme un gâteau de fleur de froment, dans l'Eucharistie comme dans une poêle où il se fait frire lui-même par sa sollicitude, par sa charité infinie et par son désir de souffrir pour nous [1]?

II. Au livre des Nombres (XIX, 2-20), il est parlé du sacrifice de la génisse rousse, qui fut une figure prophétique du sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Ainsi l'entendirent et l'expliquèrent saint Augustin, Théodoret, Raban Maure [2], et beaucoup d'autres interprètes. Saint Paul avait lui-même indiqué ce rapport (Hebr. IX, 13, 14). La victime était une génisse qui signifiait, selon Théodoret, le corps terrestre du nouvel Adam, tandis que son sexe signifiait, selon saint Augustin, l'infirmité de la chair que le Verbe de Dieu avait revêtue et dans laquelle il fut crucifié (II Cor. XIII, 4). Cette génisse devait être dans sa force, comme Jésus-Christ était dans la force de l'âge, dit Raban Maure; elle devait être exempte de tout défaut, comme il était innocent et sans tache; elle devait n'avoir jamais porté le joug, parce qu'il ne porta jamais le joug du péché, même originel, ni le joug de Satan et du monde, ni même, ajoute Théodoret, le joug des rois de la terre. La génisse devait être rougeâtre, comme l'humanité du Sauveur fut toute rougie du sang qu'elle répandit pour nous, au point de mériter, dit Raban Maure, que l'Épouse des Cantiques appelât rouge son divin Époux (Cant. V, 10). Ainsi la première victime était en soi l'emblème de la seconde, et de même pour l'immolation. Quel en était le lieu? il était hors du temple et de la ville, hors

1. Jacques Pinto, *Christus crucifixus*, lib. V, titul. III, locus VII, n° 20.

2. Saint Augustin, *Quæstiones in Numeros*, q. 33 et 34. — Théodoret, *Questi. in Numer.*, interrogatio 35. — Raban Maure, *in Numeros*, lib. II, cap. XXIV.

du camp, selon le mot de l'Écriture ; mais Jésus aussi, selon l'Apôtre, ne fut-il pas immolé hors de la porte, hors du camp (Heb. XIII, 12, 13), c'est-à-dire hors de Jérusalem ? Une tradition hébraïque porte même que ce lieu était ordinairement la montagne des Oliviers, et l'on peut croire, ajoute Grotius, que Jésus-Christ avait égard à cette coutume quand il se rendit dans ce lieu pour commencer sa passion [1], pour se sacrifier lui-même en expiation du péché, avant que les hommes eussent le pouvoir de lui ôter la vie. Quel était l'agent de l'immolation ? le feu, puisque la génisse devait être entièrement brûlée : n'est-ce pas aussi le feu de la divne charité qui a consumé Jésus-Christ ? Quel en était le but ? purifier les hommes de leurs souillures : c'est par le sang de Jésus-Christ, dit saint Paul, que les péchés nous sont remis (Ephes. I, 7). Les cendres de la génisse rousse devaient servir à la garde d'Israël, et donner à l'eau de l'aspersion une vertu purifiante : ces cendres, dit Louis de Grenade, figuraient les mérites du sacrifice de Notre-Seigneur, mérites qui sont mis en réserve dans l'Église pour l'expiation de nos fautes [2].

Avec le sang de la génisse on aspergeait sept fois du côté du tabernacle : Raban Maure voit dans ce nombre sept les sept dons du Saint-Esprit, et Ventura y voit les sept sacrements, qui tirent toute leur vertu du sang de l'Homme-Dieu. C'est ainsi, dit-il, que du corps adorable de Jésus-Christ, consumé par le feu de la charité divine, il s'est formé un bain salutaire qui, par les sept sacrements, répand ses eaux purifiantes sur l'Église, vrai tabernacle de Dieu parmi les hommes, et sur tout le peuple fidèle. Il y a cependant cette différence que le rit mosaïque ne produisait qu'une purification légale pour le corps, tandis que le rit chrétien purifie

1. Grotius, *ad Matth. XXVI*, 36.

2. Louis de Grenade, *Conciones de tempore*, feria VI in Parasceve, concio I, 2ª p., nº 1.

les âmes des souillures du vice[1]. C'est ce que saint Paul exprimait en ces termes : Si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle; combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant (Hebr. IX, 13, 14)? L'holocauste de la génisse rousse, offert en l'honneur de Dieu et pour l'expiation du péché, était donc aussi un sacrifice impétratoire qui obtenait une espèce de sanctification légale. Sous ce rapport il fut encore la figure du sacrifice de Gethsémani, où le Rédempteur nous obtint toutes les grâces qui, par le canal des sacrements, viennent embellir nos âmes, les rendre dignes de servir Dieu et de vivre unies à Dieu. Or ce fut principalement avec sa sueur de sang que Jésus-Christ purifia, sanctifia et orna ainsi son Église. Car cette sueur se manifesta à la suite de son agonie et de sa prière, après qu'il eût demandé, avec tant d'efforts, de larmes et de cris, que le mérite de sa passion et de sa mort nous fût appliqué tout entier. La terre de Gethsémani arrosée et consacrée par son sang, dit le vénérable Bède, signifiait ouvertement qu'il avait déjà obtenu l'effet de sa prière, à savoir que la foi de ses disciples fût purifiée de toute fragilité terrestre, et que tout l'univers, tué par le péché, ressuscitât par sa mort innocente à une vie céleste[2].

L'aspersion de la véritable eau lustrale est donc instituée pour nous, et nous pouvons disposer du sang de la victime divine. Saint Pierre n'a-t-il pas adressé sa première épître aux fidèles, qui sont élus pour recevoir l'aspersion du sang

1. Ventura, *Conférences sur la Passion*, VII[e] conf., Exorde.
2. Bède, *in Luc. XXII*, 44.

de Jésus-Christ (I, 2)? Ils peuvent la recevoir sept fois par les sept sacrements de la loi nouvelle, qui les lavent et les vivifient. Malheur à nous si nous ne participons pas à ce saint arrosement? Le texte qui prescrivait l'aspersion antique finit par cette terrible menace : Quiconque ne sera pas purifié en cette manière, sera exclu de l'Église, et son âme périra. Ces paroles étaient prophétiques. Elles ne se vérifient à la lettre qu'en les appliquant à l'aspersion du sang de Jésus-Christ, à celle que nous recevons par le baptême, comme le dit Théodoret. Celui qui n'efface pas ses souillures dans ce sang précieux, est pendant sa vie exclu de la communion et de l'esprit de l'Église, et après sa mort sera banni à jamais de l'assemblée des saints.

III. Duguet a cru trouver dans un juste malheureux, dans Job (XXX, 15-20), un exemple et une figure de la sueur de sang[1].

Les autres personnages qui eurent l'honneur d'être les figures de l'Homme-Dieu, ne le représentèrent pas dans tous leurs actes ni dans toutes les positions de sa vie. Mais Job fut comme la figure universelle du Sauveur. Il fut son image dans toute son histoire, il le représenta dans son enseignement et ses bienfaits, comme dans ses souffrances. Presque tout ce qui est écrit dans les Évangiles, presque tout ce qui est écrit dans le livre de Job, peut s'entendre de l'un et de l'autre. Jean de Pinéda dans son commentaire en cite beaucoup d'exemples, en parcourant la vie entière de Jésus-Christ. Nous nous bornerons à ce qui tient à l'agonie. Job passe les nuits hors de la ville, en plein air, pendant que ses trois amis sont plongés dans la tristesse, et qu'ils gardent le silence en face d'une si grande infortune. Jésus est en prière, hors de Jérusalem, dans le jardin des Olives, au

1. Duguet, *Explication du livre de Job*, chap. XXX. — *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] p., ch. XV, art. I.

milieu des ténèbres de la nuit: les trois disciples qu'il a choisis ne disent mot, et même s'endorment parce que leurs yeux sont appesantis par la tristesse (Marc. XIV, 40.—Luc. XXII, 45). Dans ce sommeil des apôtres pendant que Jésus-Christ veille, ne trouve-t-on pas l'accomplissement de ces paroles du livre de Job : ils demeurèrent avec lui assis sur la terre, et nul d'entre eux ne lui adressait une parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était excessive (II, 13)? Quand Job est livré au pouvoir de Satan et à d'autres cruels bourreaux, on peut dire : Voici votre heure et la puissance des ténèbres (Luc., XXII, 53); mais quand Jésus fut pris, ne fut-il pas dit aussi à Satan : Voici qu'il est en ta main (Job II, 6)[1]? Job était donc l'exacte figure de Jésus-Christ, non-seulement à cause de sa patience dans toutes les douleurs, mais encore parce que Dieu l'avait livré au pouvoir du démon : n'était-ce pas le démon qui excitait contre Jésus les bourreaux Juifs et Romains, et qui était entré dans Judas[2]? Guillaume de Saint-Martin a pourtant signalé quelques différences : La puissance du démon était limitée à l'égard de Job, il pouvait le faire souffrir, et non pas le faire mourir (I, 12); mais ce dernier excès de cruauté, il l'exerce sur Jésus-Christ. Job n'avait pas senti la pesanteur de la main de Dieu, elle n'avait fait que le toucher (XIX, 21); mais elle accable le Fils de Dieu. Les amis de Job étaient innocents de ses peines : nous sommes coupables des tourments de Notre-Seigneur. Les amis de Job pleuraient, et pleuraient sur des maux qu'ils n'avaient pas faits : nous, nous ne gémissons pas, nous ne gémissons pas même sur cette mort de Jésus-Christ dont nous sommes les premiers auteurs[3].

On peut dire de Job ce que saint Bruno a dit du Psalmiste :

1. Jean de Pinéda, *Comment. in Job*, præfatio, cap. VII, n° 5.
2. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, lib. VI, dissert. I, punct. I.
3. Guillaume de Saint-Martin, *Carême*, vendredi saint, exorde.

Si Jésus-Christ parle peu durant sa passion, s'il garde ses sentiments dans son Cœur, le prophète a exprimé d'avance ces sentiments et nous a fait entendre ce que Jésus nous taisait[1]. Job n'est pas seulement la figure du Sauveur en sa passion, il en est le prophète, l'historien anticipé. Parce que l'Agneau de Dieu devait être muet en son sacrifice, Job lui prête sa voix et parle longuement. Ce que les évangélistes ont dit en un seul mot, Job le prédit en termes touchants et plus forts. Il a tout vu comme s'il eût été présent, et il nous a tout révélé en détail. Ah ! c'est que lui-même fut réduit à l'agonie de l'âme. Ses amis ne dormaient pas comme les apôtres, mais ils ne le secouraient pas non plus; son épouse se tournait contre lui, comme la synagogue contre Jésus; il était, comme le Sauveur, étendu sur la terre, et même il suait du sang. La version latine couvre de quelque obscurité ce dernier trait de ressemblance ; mais la lumière qu'on tire du texte original, si l'on veut y faire attention, dissipe cette obscurité.

IV. Les frayeurs m'ont saisi, dit Job en la personne de Jésus-Christ qui, comme le bouc émissaire, est l'objet de la haine publique et chargé de toutes les malédictions. O mon Dieu, vous avez comme un vent dissipé mes désirs, ma délivrance s'est évanouie comme un nuage : mon âme s'écoule donc maintenant et se fond en elle-même. Les jours d'affliction et de tristesse m'ont surpris (xxx, 15, 16). Les premières dispositions du Sauveur sont ici clairement marquées, sa crainte, sa tristesse jusqu'à la mort, sa prière conditionnelle pour que le calice passât. Job continue ainsi : Pendant la nuit mes os sont disloqués, et mes artères sont continuellement agitées. La violence avec laquelle mon sang en sort est si grande que la couleur de mes habits en est changée, et qu'ils me sont adhérents comme l'entrée étroite de ma

1. Saint Bruno de Signy, *in Psalm. LXVIII*, 2.

tunique (xxx, 17, 18). L'agitation des os et des artères qui produit la sueur de sang, et l'abondance de cette sueur qui mouille les habits et leur fait changer de couleur, qui les rend adhérents au corps en les pénétrant, et qui fait qu'ils s'y appliquent et le serrent aussi étroitement que l'entrée d'une tunique trop juste au passage de la tête, parce que cette sueur de sang les resserre en se figeant, ne pouvaient être plus vivement ni plus sensiblement exprimées. Et en joignant à cela la circonstance du temps où cette sueur arrive, qui est celui de la nuit et d'une prière très-ardente, mais non encore exaucée, on a droit de considérer ce que dit Job comme le commentaire de ce que nous lisons dans l'Évangile. Il m'a renversé dans la boue, continue Job en parlant de Dieu. Je suis devenu semblable à la poussière et à la cendre (xxx, 19). Il décrit ainsi la profonde humiliation de Notre-Seigneur, qui se prosterne pour nous dans la poussière, qui descend aussi bas que nous, qui tâche de fléchir une majesté que notre orgueil a si souvent et si insolemment méprisée, et qui est comme abattu et renversé dans la boue par le foudroyant éclat d'une sainteté infiniment opposée aux pécheurs, dont il veut bien être la caution. C'est pour cela que Job ajoute, en parlant au nom du Sauveur plutôt qu'au sien : Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez pas; je parais devant vous, et vous m'examinez comme ne sachant qui je suis (xxx, 20).

Ce n'est pas, dit Jésus agonisant, ce n'est pas ce que les hommes peuvent faire contre moi qui m'est le plus sensible. C'est mon abattement et ma crainte qui font sur mon âme une plus vive impression, parce que c'est moi-même qui en produis le sentiment, et que je suis sans comparaison plus puissant que tous les hommes ensemble pour m'affliger. Mon sacrifice serait imparfait, s'il n'était celui d'un esprit abattu et d'un cœur brisé. Et mon âme, plus excellente que mon corps, doit être plus accablée par la crainte et par la

douleur, que mon corps par les coups redoublés qui tombent sur lui. Je ne trouve donc maintenant d'autre consolation que de consentir à m'affliger, puisque vous voulez que je souffre, ô mon Père. Cette nuit est pour moi aussi douloureuse que le sera ma croix. Tous mes os sont comme arrachés de leur place. Tous mes nerfs sont mis à la torture, et mes artères sont agitées par un mouvement si violent, qu'elles s'entr'ouvrent et me causent une sueur de sang. Ce sang est si abondant, il se répand avec tant de violence qu'il trempe et rougit tous mes habits. Ils s'appliquent ainsi trempés sur mon corps, s'y attachent, et me serrent aussi étroitement que ma tunique, qui est trop juste au passage de la tête et qui étreint le cou. Excepté ce moment, ô mon Dieu, vous m'avez toujours écouté. Je l'ai dit à tous ceux qui étaient présents à la résurrection de Lazare, et j'ai assuré mes disciples que vous ne pouviez m'abandonner, parce que je faisais toujours ce qui vous était agréable. Quel scandale, ô mon Père, n'est-ce donc pas pour ceux qui croient en moi, que de voir que je crie vers vous et que je mêle mes larmes à mes cris, et que cependant je ne suis point exaucé? Vous ne pouvez méconnaître la voix de la charité qui me porte à crier vers vous; mais vous examinez qui je suis, comme si je vous étais inconnu. Et ni ma prière, ni mes cris, ni mes larmes, ni les ruisseaux de sang dont je suis inondé, n'ont pu encore vous fléchir. Les mains d'Ésaü vous empêchent-elles donc de discerner la voix de Jacob? Prenez-vous les peaux qui me couvrent pour la vérité? Et me refuserez-vous la bénédiction qu'Isaac donna en mystère à son fils, qui représentait les péchés de son frère et mon innocence?

V. Plusieurs oracles de l'Ancien Testament avaient annoncé la sueur sanglante de Notre-Seigneur.

D'abord ces paroles du Psalmiste : « Je me suis écoulé comme l'eau, et tous mes os se sont déplacés. Mon cœur, au

milieu de mes entrailles, est devenu semblable à la cire qui se fond (Ps., xxi, 15). » Saint Justin expliquait ainsi ce verset : Cela s'est réalisé en Jésus-Christ la nuit où les Juifs vinrent pour le prendre sur le mont des Olives. Car alors une sueur comme des gouttes de sang coulait de ses membres jusqu'à terre, pendant qu'il priait son Père d'éloigner le calice; c'est-à-dire que son Cœur et ses os tremblaient, que son Cœur au milieu de ses entrailles ressemblait à la cire qui s'écoule en se fondant, afin que nous sachions que Dieu le Père avait voulu que son Fils éprouvât véritablement pour nous de si grandes souffrances, et afin que nous ne disions pas que ce Fils de Dieu n'avait rien senti de tout ce qu'on avait fait contre lui[1].

VI. Ensuite le Cantique des Cantiques nous montre Jésus s'adressant à l'âme endormie, qui fait la sourde oreille à l'appel de Dieu : « Ouvre-moi, parce que ma tête est couverte de rosée, et que mes cheveux sont pleins des gouttes de la nuit (v., 2). » Or, ajoute le docte Mansi, dans une sueur violente, c'est la tête qui commence d'abord à suer, et delà cette sueur se répand sur les cheveux. En cette nuit d'agonie, la tête de Jésus fut couverte d'une rosée de sang, sa chevelure se remplit de gouttes de sang, et cette sueur sanglante nous invite doucement à ouvrir au divin Époux la porte de notre cœur[2]. Elle veut, dit Ginther, pénétrer dans nos cœurs, comme la rosée pénètre dans les fleurs, pour les arroser et les féconder. Ouvrons donc nos cœurs pour la recevoir, et en la considérant, comme fit sainte Thérèse, nous avancerons aussi dans la perfection[3].

L'épouse des Cantiques (i, 3) compare son bien-aimé à une grappe de raisin, pour la douceur et l'innocence de son

1. Saint Justin, *Dialogus cum Tryphone*, Bibl. max. vet. PP., t. II, 2ª p., p. 96, D.

2. Mansi, *Bibliotheca moralis*, tractat. LX, discurs. xx. n° 7.

3. Ginther, *Speculum amoris et doloris*, Consider. 33, n° 7.

humanité sainte, pour la saveur et la force de sa divinité. Nos péchés parurent à Jérémie comme un pressoir que le Seigneur lui-même, par zèle pour la justice, comprimait avec une force toute-puissante (Thren. I, 15). Le tendre Cœur de Jésus en fut tellement froissé, écrasé, broyé (Isai, LIII, 5), que la violence de la douleur fit sortir son sang de tous les membres, de toutes les parties et de tous les pores de son corps, avec tant d'impétuosité que ce sang divin jaillit jusqu'à terre et coula sur la terre pour l'enivrer (Ps. LXIV, 10.) Car ce sang précieux n'est-il pas un vin excellent, qui doit enivrer tous les hommes de reconnaissance et d'amour?

VII. Isaïe avait vu de loin l'homme de douleurs, et lui avait dit : Pourquoi votre robe est-elle rouge? Pourquoi par votre vêtement ressemblez-vous à ceux qui foulent le pressoir? Et l'homme de douleurs avait répondu au prophète : C'est qu'en effet j'ai foulé le pressoir, je l'ai même foulé seul, car personne n'était avec moi, et mon vêtement en a été couvert de sang (LXIII, 2, 3). Dans ce Gethsémani qui signifie pressoir, la chair du Sauveur a été foulée comme sous un pressoir, et le sang en est sorti, comme le suc sort du raisin en rougissant les habits de ceux qui le pressent. C'était Jésus lui-même qui, sans le secours d'aucun bourreau, pressait ainsi sa chair sacrée pour en exprimer le sang. Il pouvait dire : aucun homme de cœur n'est avec moi; car aucun gentil, aucun juif ne partageait son agonie, ne le soutenait dans cette lutte, n'essuyait sa sueur. Exposé à cette juste colère de Dieu qui est comparée à un pressoir (Apoc. XIX, 15), et pour ainsi dire vendangé par le Seigneur (Thren. I, 12) en punition de nos crimes, le Cœur du bon Maître ressemblait à un raisin foulé avec violence sous le pressoir pour que la liqueur en jaillisse de toutes parts. Par cette effusion universelle de son sang, Jésus lavait et sanctifiait toute son Église, qui est son corps et aussi ses

vêtements, sa robe[1]. Par les différents membres qui la composent, elle répond aux membres du corps naturel de son Époux. Elle reçoit en commun et pour chacun de nous la pluie salutaire qui tombe sur elle, qui la purifie, qui l'embellit, qui lui ôte ses taches et ses rides, comme parle saint Paul (Ephes. v, 27). Jacob n'avait-il pas prédit que le descendant de Juda, l'envoyé de Dieu, l'attente des nations, laverait sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang de la vigne (Gen. XLIX, 11)? Si l'Église est cette robe, Jésus lui-même est cette vigne, ce raisin; et c'est dans son propre sang qu'il lave notre humanité, dont le Fils de Dieu s'est revêtu comme d'une robe, et qui représente l'Église son épouse. C'est peu pour lui de l'avoir lavée avec ses larmes. Ses yeux ne suffisent pas à son amour. Il convertit en pleurs tout son sang, et il veut que chaque partie de son corps fasse la fonction de ses yeux, en répandant sur chacun de nous des larmes de sang[2]. C'est une pensée de saint Bernard : En son agonie, Notre-Seigneur ne versa pas seulement des larmes de ses yeux, mais aussi de tous ses membres, pour que tous son corps mystique, qui est l'Église, fût purifié par les larmes de tout son corps réel[3].

VIII. O Jésus, c'est moi qui ai mis votre Cœur sous le pressoir pour en faire jaillir le sang. Puisse une goutte de ce sang tomber sur mon cœur refroidi, pour l'animer, l'échauffer, et le rendre tout brûlant du feu sacré de votre amour! Puisse mon cœur, docile à la grâce qui le poursuit, vous aimer toujours davantage! Jamais je ne vous aimerai assez, jamais je ne vous aimerai autant que je le voudrais. Ah! pour rendre mon âme plus aimante, pour rendre plus fidèle cette épouse que vous vous êtes choisie, lavez-la,

1. Ginther, *ibid.*, n° 6.

2. Duguet, *Explication du mystère de la Passion*, VII[e] p., ch. XV, art. IV, n[os] 4, 5.

3. Saint Bernard, *Sermo III*, in Domin. palmar., n° 1.

purifiez-la dans ce baptême de votre précieux sang. Et à vous, mon Dieu, à vous qui êtes mon père et le père de Jésus, qu'offrirai-je en satisfaction de toutes mes iniquités? Je n'ai rien qui soit digne de vous, rien qui puisse vous être agréable. Mais sous le pressoir de Gethsémani j'aperçois le Cœur de votre Fils bien-aimé, répandant tout son sang pour satisfaire à votre justice. Or, ce sang est à moi, ce Cœur est à moi : Jésus me les a donnés pour que je vous les offre. Recevez donc, Seigneur, le sang de Jésus et le Cœur de Jésus, je vous les offre en sacrifice de pénitence et d'expiation. Refuseriez-vous cette victime? Non, non, je suis assuré que vous ne la refuserez pas; car vous n'avez jamais méprisé un cœur contrit et humilié quel qu'il soit (Ps. L, 19), et le cœur qui se donne à vous en victime au jardin des Olives c'est le Cœur de votre Fils unique, en qui vous avez mis toutes vos complaisances (Math. XVII, 5)[1].

CHAPITRE VIII

Causes de la sueur de sang.

I. Résumé des causes véritables. — II. La douleur du péché. — III. La crainte des supplices. — IV. Le combat de la crainte et de l'amour. — V. L'énergie déployée dans la lutte. — VI. L'amour de Jésus pour nous. — VII. Prière.

I. Gerson avait pensé que la cause de la sueur de sang fut la joie, que Jésus ressentit en voyant que la partie inférieure, après une longue lutte, était entièrement soumise à la partie supérieure. Cette partie raisonnable, dit-il, connaissant l'obéissance de la partie sensitive, en conçut en Dieu

1. Cf. *Pensées et affections sur la Passion*, XCV jour.

une joie singulière et s'enflamma naturellement d'une telle ferveur, que tout le sang de la partie sensitive fut remué et jaillit en forme de sueur [1]. Mais cette cause n'est pas admise par Collius, qui fait observer avec raison que l'âme du Sauveur était encore à l'agonie, et par conséquent ne laissait aucune place à la joie sensible [2].

Les vrais motifs de cette sueur de sang furent mieux indiqués par l'abbé Clément, lorsqu'il les résumait ainsi : « C'est l'effet de cette imagination si vivement frappée qui, croyant déjà verser du sang, le fait couler en abondance ; c'est l'effet de cette résistance de la concupiscence qui, par les efforts violents et extraordinaires qu'elle fait pour éviter le mal, rompt les veines les plus tendres de ce corps délicat, et les épuise par tous les conduits ; c'est l'effet de ce combat entre la faiblesse de l'homme et la force de Dieu : la crainte resserre le cœur, le courage le dilate ; la crainte concentre autour du cœur le sang qui s'y rassemble de toutes les parties, le courage le rejette et le renvoie avec tant d'impétuosité et de force, qu'il en brise tous les pores. Je dirai mieux en un seul mot, c'est l'effet de cette volonté suprême, de cette volonté toute-puissante, maîtresse souveraine de son sang, de son âme, de toutes ses puissances ; c'est l'effet surtout de cet amour qui ne veut mettre de bornes à son supplice que celles que reconnaît la toute-puissance, qui veut faire souffrir une nature sans la détruire [3]. »

II. La première cause fut la vue, la honte et la douleur du péché, qui est en soi plus redoutable que Satan et la mort ; car tout ce qu'il y a de frayeur, de crainte et de terreur sur la terre et dans les enfers vient du péché. Sans le péché tout serait joyeux et agréable. L'image affreuse du

1. Gerson, *In dominicam passionem expositio*, textus secundus.
2. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. VII, cap. II.
3. Clément, *Carême*, sermon sur la Passion, 1er point.

péché se présenta donc à Jésus-Christ dans le jardin des Olives; il en considéra la malignité, la témérité, l'impudence, les tristes résultats qui sont l'aversion de Dieu, les peines qu'il nous faut subir, notre penchant au mal. Les hommes seraient plus en sûreté avec les lions les plus cruels qu'avec le péché, tant il les séduit et les rend malheureux. Mais Jésus ne se voyait-il pas lui-même tout couvert de péchés, tout souillé de crimes? il fut saisi d'une telle honte, la rougeur lui monta tellement au visage qu'il en sua du sang. Car, si la crainte fait refluer le sang vers le cœur et produit la pâleur, la honte pousse le sang dans les veines et le répand sur la face de manière à nous faire rougir: cette honte ne put-elle pas devenir si grande que le sang en jaillît par les pores? Lorsque les Juifs, dit Thauler, entendaient quelque blasphème contre Dieu, ils déchiraient leurs vêtements pour marquer leur douleur et témoigner qu'ils n'estimaient rien tant que sa gloire. Si donc les Juifs, qui n'étaient que des hypocrites, en ont usé de la sorte, quelle dut être la douleur du vrai Fils de Dieu, lorsqu'il vit le mépris dont on outrageait tous les jours son Père céleste? Il ressentit alors une douleur si violente, qu'elle était capable de lui ôter la vie. Il ne fit pas comme les Juifs, qui ne déchiraient que leurs habits; il ouvrit son propre corps, et une sueur sanglante sortit de tous ses membres par la violence de sa tristesse, comme le vin sort de la grappe lorsqu'elle est foulée dans le pressoir [1].

Le péché se forme dans le cœur, avant de se consommer à l'extérieur par l'action, et il consiste dans la détermination de la volonté, plutôt que dans l'acte matériel. Il faut donc que le pécheur, avant d'offrir à Dieu le sacrifice de son corps au moyen de la satisfaction, lui offre le sacrifice de son cœur au moyen de la contrition. Caution des pé-

1. Thauler, *Méditations sur la vie et sur la passion de J.-C.*, ch. VII.

cheurs, Jésus allait offrir le sacrifice de son corps sur le Calvaire, en satisfaisant surabondamment à la justice divine ; mais il commence par offrir, au jardin des Oliviers, le sacrifice de son Cœur par une indicible contrition. Or, ajoute un vieil auteur, ce sont les tribulations et les angoisses de son très-doux Cœur, qui ont fait écouler de tout son corps la sueur de sang. Car une sueur sanglante et si abondante ne ruissellerait pas extérieurement de son corps, si au dedans son Cœur n'était brisé par la douleur. Mon Cœur est broyé au dedans de moi, avait-il dit par la bouche du prophète (Jerem. XXIII, 9). Son cœur étant donc déchiré au dedans, sa peau a été déchirée au dehors, et une sueur de sang s'est répandue sur la terre. La rose de la passion a été rougie, et Jésus a vérifié en lui-même la parole de l'Épouse : Mon bien-aimé est rouge (Cant. V, 10). C'est pour nous qu'il répand son sang avec tant de libéralité, et cette effusion générale ne manque pas de mystère. Car, s'il sue du sang en toutes les parties de sa chair, c'est qu'il est venu guérir les infirmités que nous avons contractées par la chair et le sang. Il voulait qu'en s'échappant de tout son corps physique, le sang rendît la santé à tout son corps spirituel qui est l'Église [1]. Mais ces infirmités qui empêchent notre retour à la santé, ne sont autres que nos péchés. Si nous pouvions en avoir, a dit un orateur, la connaissance que le Rédempteur en avait lui-même, si la terreur de la justice divine produisait sur nous l'impression qu'elle devrait produire, nul doute que notre visage ne se couvrît tout entier de confusion ; une affreuse épouvante, une consternation profonde accablerait notre esprit ; la douleur la plus aiguë et la plus intense briserait notre cœur ; un froid glaçant, un tremblement convulsif agiterait tous nos membres, un frisson mortel circulerait dans toute notre personne ; nous sentirions aussi

1. *Vitis mystica*, cap. XXXVII, inter opera sancti Bernardi.

se resserrer nos veines, et non-seulement nous suerions le sang comme Jésus, mais nous mourrions même d'angoisse sur-le-champ, parce que notre faiblesse serait impuissante à résister à un tel débordement de douleurs. Est-il donc étonnant que le tendre Cœur de Jésus, ainsi que David l'avait prédit (Ps. XXI, 15), se liquéfie, se fonde à Gethsémani comme la glace aux rayons du soleil, ou comme la cire à la chaleur du feu? Faut-il s'étonner que sa contrition ait resserré à la fois son Cœur et ses veines, et que, forcément ouverts, les pores de sa peau délicate aient laissé percer le sang en gouttes si abondantes, que bientôt elles allèrent en petits ruisseaux arroser la terre elle-même? Le mystère de cette miraculeuse sueur de sang, c'est le grand acte de contrition que le Fils de Dieu fait pour les péchés de tous les hommes, et qu'il accompagne de ses larmes, mais de larmes aussi extraordinaires que la douleur qui en est la source, c'est-à-dire de larmes de sang. O douleur, ô larmes, combien de tourtures vous coûtez à Jésus-Christ, mais que de consolations vous répandez sur nous-mêmes! Parce que le Rédempteur s'est contrit pour nous, nous sommes assurés maintenant d'avoir la grâce de pouvoir nous repentir de nos fautes. Sans cet excès d'amour, nous serions demeurés endurcis, obstinément engagés dans nos péchés, et nous y aurions mis le comble par le désespoir et l'impénitence. Ah! la douleur qui a brisé le Cœur de Jésus a aussi amolli le nôtre, et sa sueur de sang a ouvert la voie à nos larmes. Cette contrition du Sauveur est la source de la nôtre, et ainsi s'accomplit, même au jardin des Olives, l'oracle divin : Le sang de Jésus-Christ purifie notre conscience des œuvres mortes et de tout péché (Hebr. IX, 14 — I Joan. I, 7) [1].

Plus d'une fois Notre-Seigneur daigna se montrer à sainte Catherine de Sienne pendant qu'elle était en prière, et se

1. Ventura, *Conférences sur la Passion*, VII[e] confér., 1[re] partie.

promener dans sa chambre avec le même extérieur qu'il avait dans le jardin de Gethsémani durant son oraison. Il suait du sang en si grande abondance, que le pavé même de la chambre en était couvert. Catherine comprit que cette sueur sanglante provenait de la confusion que causaient au Fils de Dieu les péchés du genre humain, et elle savait que la honte avait tiré de son corps ces gouttes de sang. Jamais plus de péché ! s'écria-t-elle ; c'est-à-dire, jamais plus je ne pécherai ni ne commettrai quelque chose d'indigne, puisque vous, ô mon Jésus, vous pâlissez tant et vous rougissez tant du péché d'autrui [1] !

III. La seconde cause qu'on a quelquefois assignée, c'est la tristesse mortelle [2], ou plutôt c'est la crainte de la mort et des supplices, bien que la crainte fasse pâlir le visage et ramène le sang vers le cœur, au lieu de le chasser à l'extérieur par les pores. Le divin Maître disait lui-même à sainte Brigitte : J'ai pratiqué les trois vertus théologales dans mon agonie : premièrement la foi, quand je fléchissais les genoux et que je priais, sachant que mon Père pouvait me délivrer de la passion ; secondement l'espérance, quand je persévérais avec tant de constance et que je répétais *Non comme je veux;* troisièmement, la charité, quand je disais *Que votre volonté soit faite.* J'éprouvai aussi des angoisses en mon corps par la crainte naturelle de la passion, quand la sueur de sang sortit de mes membres. De peur que mes amis craignissent d'être abandonnés de moi, lorsque la tribulation les presse, je leur ai montré que je sentais moi-même cette horreur des souffrances, que la chair a toujours à cause de sa faiblesse. Si vous me demandez comment la sueur de

1. Bzovius, *Annales ecclesiastici*, t. XIV, p. 1373, anno Christi 1370, n° 20, § VI.

2. Texier, *Carême*, sermon pour le jour de la Passion, 1er p. — Beurrier, *Carême*, sermon VII, la Passion, 2e p.

sang sortit de mon corps, je vous répondrai que, comme le sang du malade se dessèche et s'épuise dans toutes ses veines, ainsi mon sang s'épuisait par la douleur naturelle de la mort[1]. Oui, le sang de l'Homme-Dieu était consumé par la crainte naturelle qu'il éprouvait en son agonie, afin qu'on sût qu'il était un homme véritable, non pas un homme fantastique ni exempt de la souffrance. Ah! qui pourrait concevoir les angoisses de cette humanité sainte, lorsqu'elle priait pour détourner le calice de la passion, et lorsque les gouttes de sang sortaient de son corps; car elle sua vraiment du sang[2]?

On retrouve cette explication dans les paroles adressées par Notre-Seigneur à la bienheureuse Véronique de Binasco : Ma sueur de sang donne à entendre de quelle douleur devrait être affecté quiconque commet un péché mortel. Devant l'immuable volonté de mon Père décrétant pour moi la mort le plus cruelle, mon âme éprouva une si violente émotion que tous mes os tremblèrent et se disloquèrent; ma chair elle-même ressentit la douleur jusqu'au plus intime du cœur, et parut ne plus adhérer à mes os. C'est pour cela que l'eau et le sang, en forme de sueur, s'écoulèrent abondamment de mon corps. Quand l'ange m'apporta, au nom de mon Père, le calice d'amertume surmonté d'une croix, à laquelle était attachée une éponge, je tremblai tellement qu'il me sembla que tous mes membres étaient arrachés l'un après l'autre. Il n'est aucun pénitent dont la douleur soit comparable à ma douleur. Que tout fidèle ait donc soin de méditer chaque jour quelque mystère de ma cruelle passion. Ma sueur de sang jaillit dans le combat de la chair contre l'esprit, auquel la chair résistait trop durement; mais je fis violence à ma nature pour obtempérer au commandement

1. Sainte Brigitte, *Revelation.*, lib. I, cap. XXXIX.
2. *Ibid.*, liv. IV, ch. CXXVI.

de mon Père. Qu'ils m'imitent ceux qui tous les jours commettent des péchés énormes, et que pour observer la loi divine, pour opérer leur salut, ils combattent contre la chair et se fassent violence à eux-mêmes[1].

Un prédicateur recourait aussi à la même explication : Ce prodige d'une sueur sanglante a paru si surprenant, que des hérétiques ont osé le retrancher de l'Évangile, ne croyant pas qu'il fût digne de Dieu d'en venir à cette extrémité et de s'abaisser jusqu'à une telle faiblesse, mais ne voyant pas qu'ils ôtaient à sa miséricorde ce qu'ils voulaient conserver à sa grandeur. Il est donc vrai, et ce n'est point seulement une figure, que Jésus-Christ sua du sang ; et ce fut par la violence qu'il se fit et par l'effort qu'il lui en coûta, pour s'élever au-dessus de lui-même et pour s'affermir contre ses craintes. Elles étaient si vives, elles lui peignaient sa passion sous des couleurs si noires et avec des traits si effrayants, qu'il lui fallait toute sa force pour résister à ces mouvements et pour les réprimer. La nature y succomba, les sens en furent éperdus, le corps tomba dans une défaillance entière, et le sang, retiré au cœur, mais en même temps repoussé du cœur par une vertu héroïque, comme un feu secret qui éclate et qui s'ouvre de toutes parts un passage, se répandit avec impétuosité et sortit des veines comme un torrent[2].

IV. La troisième cause est le combat de la crainte et de l'amour. Un autre prédicateur l'indiquait en ces termes : Je ne suis pas surpris de voir suer un agonisant, mais c'est toujours une sueur froide parce que, la chaleur naturelle venant à s'éteindre, il ne peut sortir d'un corps mourant que des humeurs froides qui échappent à la nature défaillante; au lieu que je vois une sueur de sang qui sort de toutes les parties du corps du Sauveur, et qui coule sur la terre. Ah ! ce n'est point ici une sueur que la faiblesse cause.

1. *Acta Sanctorum*, die XIII januar, *Vita*, lib. VI, cap. VI.
2. Giroust, *Sermon XLIX*, la Passion. 1re partie.

Jésus agonise, il est vrai, mais il prie, et il prie longtemps et avec ferveur; et puisque son agonie n'empêche pas sa prière, il faut qu'il y ait dans son Cœur une force et une chaleur qui poussent ce sang au dehors. Il craint la mort, il aime les hommes : la crainte serre son Cœur, l'amour le dilate. La crainte attire tout le sang pour secourir le Cœur défaillant; mais l'amour qui se trouve le maître de ce Cœur, et qui étant fort comme la mort (Cant. VIII, 6) est plus fort que la crainte de la mort, repousse ce sang avec tant de véhémence et d'impétuosité qu'il est contraint de se faire un passage pour sortir [1].

Hayneufve et Thaulère ont donné le même motif : Ce fut proprement un sanglant combat de l'amour et de la crainte, qui firent d'incroyables efforts sur le Cœur de Jésus pour l'emporter de vive force, chacun de son côté. La crainte le tirait d'une part, l'amour de l'autre : celle-là fuyait la mort, celui-ci la désirait. Dans cette contestation, se voyant contraint de s'abandonner en proie à l'une ou à l'autre, étant sur le point de se déterminer, toutes ses appréhensions redoublent et serrent si fortement le Cœur qu'il rappelle, par la crainte, au dedans de soi tout le sang répandu dans les veines, laissant son visage pâle et tout son corps froid et chancelant. Mais d'un autre côté l'amour, faisant un dernier effort contre la peur, se saisit du Cœur et l'élargit avec tant de violence que tout le sang, commençant à bouillonner et cherchant à s'étendre, se jette non-seulement sur le visage mais aussi sur tous les membres du corps, et n'étant pas encore assez au large il sort par tous les pores, coule en forme de sueur, et laisse ainsi l'amour victorieux dans le corps de mon Sauveur [2].

1. Anselme, *Sermon L*, la Passion, 1re partie.

2. Hayneufve, *Méditations*, IIe p., mardi de la 1re semaine de carême, 1er point. — Thaulère, *Méditations sur la vie et sur la Passion de J.-C.*, chap. VIII.

Saint Bernardin de Sienne a dit également : Jésus entra en agonie quand le combat devint plus vif entre la chair et l'esprit, et alors il pria plus longtemps; car la crainte et l'amour font que l'homme quelquefois prolonge sa prière. Si grande fut en Notre-Seigneur la véhémence de la prière, si horrible fut en son âme l'imagination sensible de la mort, et si admirable fut l'agonie de son esprit, qu'il sua des gouttes de sang qui courait jusqu'à terre. Quoiqu'on ne puisse naturellement rendre raison d'un signe de douleur aussi étonnant que cette sueur sanglante, néanmoins on peut dire que la crainte et l'amour, qui se livraient un rude combat dans le Cœur de Jésus, y contribuèrent jusqu'à un certain point, et comme dispositions et comme causes. Car, lorsqu'il considérait la guerre si rude à laquelle il ne pouvait échapper, la crainte frappait la partie sensitive et repoussait le sang vers l'intérieur. Mais à son tour, l'amour le plus courageux et le plus ardent, comme un marteau d'une énorme grandeur, frappait sur la crainte, la repoussait, et chassait le sang de l'intérieur vers les pores du corps de Jésus-Christ, dont il ouvrit largement les veines, en sorte que le sang coulait de toutes les parties jusqu'à terre. Quelle guerre cruelle et invisible en l'âme du Sauveur, quand, sous les coups redoublés de la crainte et de l'amour, le sang jaillissait de tous ses pores! Et parce que l'âme est la vie du corps, et se trouve tout entière en chaque partie du corps, il dut, pour nous montrer l'immensité de sa douleur, manifester cette douleur dans tous ses membres. L'amour que prouve cette sueur est aussi un amour immense et embrasé. Car, de même que l'ébullition chasse souvent au dehors la liqueur qui bouillonne dans le vase; ainsi l'on peut voir clairement, par le sang qui jaillit au dehors, combien l'âme de Jésus-Christ était brûlante et bouillait intérieurement au feu de sa charité[1].

1. Saint Bernardin, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. II.

V. L'énergie même déployée dans cette lutte fut souvent considérée comme une quatrième cause de la sueur de sang. Selon Corneille de la Pierre, cette sueur fut moins produite par la tristesse et l'angoisse qu'elle ne vint d'un acte de force et d'audace, de l'énergique résistance à l'appétit sensitif, de l'effort violent fait contre la nature. Par cet acte d'une volonté efficace et délibérée, commandant à l'appétit sensitif et domptant la nature, Jésus embrassa généreusement la mort et toutes les douleurs que son imagination lui représentait vivement, et il surmonta l'horreur naturelle que nous avons pour des supplices comme ceux de sa passion. L'agonie spéciale provint de cette véhémence de la prière, et de cette vigueur de la résistance. Sans doute ce fut de l'angoisse, mais bien plus encore d'un acte de résistance héroïque à cette angoisse, que résulta naturellement la sueur de sang[1]. Telle est aussi l'opinion de Théophile Raynaud qui dit avec raison que, si cette sueur était toute miraculeuse, elle aurait pu avoir lieu sans aucune tristesse, sans aucune lutte intérieure, sans aucune agonie, et qu'ainsi elle ne prouverait plus la douleur de l'Homme-Dieu, contrairement à la pensée de l'Église et des saints. Il ajoute que la crainte attire le sang au dedans, mais que l'agonie, comme la colère, le pousse au dehors. Car l'agonie est l'angoisse d'un esprit partagé entre la crainte et l'espérance, angoisse qui se termine par un généreux mouvement d'audace enflammant tout le corps[2].

Un pieux auteur exprimait ainsi cette même vérité : Dans l'agonie du Jardin, Jésus permit à la nature de faire voir extérieurement, par un effet prodigieux, ce qu'il souffrait dans l'intérieur; car la partie inférieure, appréhendant plus vivement que jamais les souffrances et la mort, en

1. Cornelius a Lapide, *in Luc XXII*, 44.

2. Théophile Raynaud, *Moralis disciplina*, distinct. III, q. IV, art. II, n°s 382-385.

conçut une telle horreur qu'elle troubla toute l'économie du corps et remua tout le sang de ses veines. La raison, au contraire, toute résolue d'obéir au Père éternel, arrêtait ces impétuosités de la nature, lui déclarant qu'il fallait perdre la vie, quoiqu'il en coûtât, parce que Dieu l'avait ordonné. L'honneur combattait contre l'ignominie, le courage contre la crainte, la vie contre la mort, le sens et la chair contre les douleurs, nos péchés contre l'innocence de Jésus. Dans ce contraste la crainte ramassa le sang, ainsi qu'il se fait dans les rencontres où il s'agit du péril de la vie. Mais le courage héroïque du Sauveur, animé par la prière et par la résolution de mourir pour la gloire de son Père, fit une telle résistance à la partie inférieure qu'il repoussa avec une force incroyable tout le sang que la crainte avait ramassé, et qu'il le jeta hors des veines comme s'il n'eût pu souffrir dans le corps du Fils de Dieu un sang qui eût senti la peur [1]. Ce sang s'était élevé et s'enflait autour du Cœur de Jésus comme une mer rouge, afin de l'étonner, afin de l'empêcher de passer outre et de poursuivre son dessein. Cependant la divinité découvre ces vagues impétueuses, et use de sa puissance ; le nouveau Moïse se sert de sa vertu et de son autorité, il menace ces ondes de sang qui agitent son Cœur, et leur commande de se retirer, *increpuit mare rubrum et exsiccatum est* (Ps., CV, 9). Le sang se retire aussitôt, cette mer s'enfuit de toutes parts, *mare vidit et fugit* (Ps., CXIII, 3), et la terre en est inondée [2].

Selon Collius la cause prochaine de la sueur de sang fut la très-grande ardeur, le dévorant incendie qui résultait tout à la fois de la crainte des supplices, de la confortation angélique, et de l'émotion ou de l'embrasement du

1. Ragon, *Le Calvaire*, IVe entretien, 2e partie, n° 8.

2. De Fromentières, *Ier sermon* pour le vendredi saint, Pertes de Jésus, n° 1.

corps entier de Jésus-Christ. Toute cette flamme était concentrée dans la poitrine du Sauveur, et produisait en son sang un tel bouillonnement, que ce sang rompit la digue que lui opposait la crainte qui le ramenait à l'intérieur, et qu'il ouvrit même les pores tenus jusque-là fermés et s'échappa en abondance par ces ouvertures. Il se livrait dans l'Homme-Dieu un combat entre la crainte qui condensait le sang, et l'ardeur qui le rendait plus léger, plus subtil. Cette ardeur triompha enfin. On en voit un grossier exemple dans les mains qu'on frotte avec de la neige : ces mains deviennent très-froides d'abord, mais bientôt une vive chaleur succède au froid. L'effusion qui s'en suivit fut aidée par la complexion de Jésus-Christ, complexion très-délicate qui donna au sang la plus grande facilité pour sortir. Car cette sueur sanglante se produit soit par la rupture des petites veines qui sont sous la peau, soit par l'atténuation, la finesse et la trop grande commotion du sang, devenu si subtil qu'il passe à travers les pores. En sortant il se réunit en globules, en grumeaux ou en grosses gouttes. Cette opinion peut concilier presque toutes les autres opinions; car la crainte de la mort, assignée par certains auteurs reste la cause éloignée de cette sueur de sang, tandis que la ferveur dans l'oraison, l'effort fait dans la prière, assigné par d'autres, en est la cause immédiate ou prochaine[1].

VI. Toutefois il est une cinquième cause, qu'on a le plus souvent invoquée et qu'il nous importe le plus d'étudier : c'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous. Après que la crainte a cessé, après que la tristesse a disparu, après que l'ange a donné des forces et que le calice de la passion a été accepté, le Sauveur sue encore du sang ; et la cause permanente de cette sueur, c'est la charité vic-

1. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. VII, cap. IV.

torieuse qui immole sans glaive la partie sensitive, et qui, en signe de cette immolation, lui fait répandre des ruisseaux de sang. Pour nous prouver de plus en plus l'excès de son amour, de même qu'il veut être abandonné de son divin Père, ainsi notre aimable Maître veut abandonner son propre Cœur, et en faire sortir lui-même ce sang qui en est la force. Voyez, nous dit-il, pauvres pécheurs, quel amour je vous porte, puisque je suis prêt à répandre moi-même mon sang pour vous! Ne suis-je pas le pélican, qui s'ouvre lui-même la poitrine pour rendre la vie à sa postérité, pour guérir ses petits auxquels un serpent a fait une blessure empoisonnée?

Aussi les Pères et les docteurs de l'Église ont-ils souvent comparé Jésus-Christ au pélican [1], et rappelé que ce fut un serpent qui fit une première blessure à notre humanité dans le paradis terrestre. On dit d'un certain serpent que, lorsqu'on en est mordu, le venin est si violent et produit des effets si extraordinaires qu'on sue du sang. C'est l'image de cet ancien serpent qui fit à Adam et Ève des plaies dont ils seraient morts, si la sagesse d'un Dieu n'avait donné le moyen de les en garantir par une sueur sanglante, qui sort de toutes les partie du corps de Jésus. Il voulut ressentir lui-même dans sa chair innocente la douleur qu'ils méritaient, et, s'étant rendu leur caution, il s'assujettit à souffrir la violence de leurs maux [2]. Il tira de tous ses membres des larmes de sang, comme s'ils eussent dû célébrer tous un deuil général sur les péchés et sur la condamnation des hommes. Il montra par des effets sa compassion et son amour pour tous les pécheurs, puisqu'il ne put attendre que les bourreaux le fissent souffrir, et qu'il commença lui-même à répandre son propre sang pour leur salut. Qui

1. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. IX, cap. II et IV.
2. Boileau, *Sermon XXIV*, la Passion, 1er point.

aurait le cœur assez dur pour n'être pas ému d'une si grande charité? Qui aurait l'âme assez froide pour ne pas s'efforcer de rendre amour pour amour[1]?

Son zèle pour notre salut, a dit le P. Drexelius, le presse tellement qu'il ne lui donne pas le temps d'attendre les liens, les fouets, la colonne, les épines, les clous et la croix même : il les prévient par une sueur de sang. Voilà un véritable témoignage de son amour. Cet aimable Jésus, qui nous chérit si tendrement, a voulu qu'on déchirât ses membres, qu'on tirât son sang goutte à goutte, qu'on lui arrachât par force l'âme du corps pour nous sauver : avec tout cela son amour surpassait de beaucoup les peines, et il souhaitait d'en souffrir encore de plus sensibles. La mort lui paraissait trop douce. Il n'était pas satisfait de mourir une fois sur le Calvaire ; il voulait auparavant expirer dans le jardin des Olives. O mon Sauveur, qu'est ceci ? Les bourreaux n'ont pas encore mis la main sur votre sacrée personne, les fouets n'ont pas encore entamé votre précieux corps, on n'a pas encore enfoncé dans votre tête cette couronne d'épines si douloureuse, les clous n'ont pas encore percé vos pieds et vos mains : et néanmoins je vois des fontaines de sang qui coulent de toutes les parties de votre corps. Que sera-ce donc demain, lorsqu'il y aura une meurtrissure générale dans tous vos membres? S'il y a aujourd'hui des ruiseaux, demain il y aura une mer de sang, quand on vous couchera sur le dur lit de la croix[2].

Deux auteurs italiens, saint Charles Borromée et Pinamonti, se sont aussi adressés à Jésus-Christ lui-même, en exposant cette cinquième cause de sa sueur sanglante :

VII. Seigneur Jésus, pourquoi suez vous? N'est-ce pas contre Adam coupable qu'avait été lancée cette malédiction :

1. Thaulère, *Méditations sur la vie et la passion de J.-C.*, chap. VII.
2. Drexelius, *L'avant-coureur de l'éternité*, chap. II, § 26.

tu mangeras ton pain à la sueur de ton front? Pourquoi donc, lorsque vous n'avez point eu part au péché, êtes-vous soumis à la peine du péché? Chez les malades on provoque la sueur pour les guérir : c'est moi, c'est moi qui suis malade, et c'est vous qui êtes couvert de sueur; c'est moi qui suis pris de la fièvre, et c'est vous qui buvez la médecine très-amère; c'est moi qui ai appesanti mon cœur dans les débauches et l'ivresse, et c'est vous qui êtes rempli de douleur et de tristesse; c'est en moi qu'ont abondé les humeurs pernicieuses et corrompues, et c'est vous qui faites jaillir le sang de vos veines. Ah! mon Sauveur, que votre sueur passe en moi! Et quel genre de sueur éprouvez-vous, ô Dieu très-aimant? Vous suez un sang véritable et naturel, que la violence de la douleur exprime de votre corps très-saint, mais d'une manière surnaturelle et admirable. Déjà nous reconnaissons parfaitement qu'en prenant sur vous toutes les douleurs, vous avez rejeté loin de vous tout ce qui pouvait vous consoler. Car vous avez voulu manquer même de cette consolation qui paraît nous soulager un peu, nous, quand nous sommes dans les plus grands chagrins, et que nous sommes le plus rudement éprouvés par la douleur : alors vers notre cœur, qui est la principale partie du corps, accourt tout notre sang comme pour le défendre et le fortifier. Mais en vous, au contraire, tout le sang s'est retiré du Cœur pour s'écouler par toutes les parties de votre corps, en sorte que votre Cœur est demeuré alors comme privé de sang et de vie, et oppressé par la douleur. Ainsi vous nous avez montré avec quel amour vous alliez souffrir la mort, puisque cet amour seul fut assez puissant sur vous pour tirer le sang de vos membres sans employer le fer[1].

Exilé, étranger sur la terre, je ne cherche qu'à me faire un paradis de délices dans cette vallée de larmes. Je vou-

1. Saint Charles Borromée, *Homil CVIII*, 1a p.

drais être ici-bas à couvert de tous les maux, je voudrais n'y couler que des jours tranquilles, je voudrais y trouver un repos que rien ne pût troubler, et je ne rougis point, sectateur indigne d'uu Dieu crucifié, de lui laisser toutes les peines et de me souhaiter tous les plaisirs. Ah! Seigneur, que je suis éloigné de vous ressembler, à vous, qui, non content de tout ce sang que les bourreaux allaient tirer de vos veines sacrées, voulûtes que votre amour fît sur votre Cœur ce qu'ils allaient faire sur votre corps, et qu'il en tirât une si grande abondance de sang que la terre en fût abreuvée. O gloire du paradis, richesse du ciel et de la terre, mon Sauveur, mon Dieu, jusqu'à quand durera cette contradiction entre votre vie et la mienne? Changez la délicatesse de mon cœur en un grand désir de souffrir quelque chose pour vous. Que désormais la vertu de ce sang divin, répandu si libéralement, vienne jusqu'à moi pour me remplir de force, et que tous les saints vous en glorifient à jamais[1]!

CHAPITRE IX

Sacrifice volontaire et sanglant.

I. Perfection de ce sacrifice. — II. Il était expiatoire. — III. Il était satisfactoire. — IV. Il était impétratoire. — V. Ancien projet d'une fête et d'un office de la sueur de sang.

Sur le Calvaire la présence des bourreaux, faisant violence à Jésus-Christ, empêchera les Juifs de croire que cette mort sanglante soit libre et volontaire du côté de la victime. Mais

1. Pinamonti, *Motifs de consolation dans la souffrance*, dimanche, fin.

au jardin des Olives la sueur de sang met en évidence cette liberté du sacrifice, qui importe tant à notre salut. Le Sauveur s'y propose d'accomplir une immolation parfaite, sanglante et volontaire, qui soit en même temps expiatoire, satisfactoire et impératoire.

1. Dabord deux comparaisons, nous aideront à comprendre combien elle fut parfaite. Dans l'immolation de Jésus-Christ sur le mont des Oliviers, comme dans le sacrifice d'Isaac sur une montage (Gen. XXII, 2), c'est le Père qui semble faire seul l'office de sacrificateur. Abraham pouvait espérer une autre postérité : Dieu avait mis en son Fils unique toute la fècondité de son intelligence. Un ange sauva Isaac : aucun ange ne devait soustraire Jésus au coup de la mort, l'ange consolateur lui donna des forces pour mourir. Abraham lui-même allait immoler son fils : Dieu le Père, au jardin des Olives, a seul levé le glaive sur Jésus, glaive de justice qui aurait dû nous tuer et qui n'atteint que son Fils unique. Quelle dut être l'émotion d'Abraham! Qui concevra les sentiments du cœur paternel de Dieu, lorsqu'il voyait son Isaac en agonie, prosterné la face contre terre, baigné dans son sang, et qu'il l'entendait crier : Grâce, grâce, ô mon Père, détournez de moi le calice de la mort! Oubliez-vous donc que je suis votre Fils unique et Dieu comme vous? Quoi! vous voulez satisfaire à votre justice par la mort d'un Dieu innocent, et cela pour donner par miséricorde la vie à des hommes coupables! Abraham donnait son fils pour Dieu, mais ici Dieu donne le sien pour les hommes; Abraham devait recevoir pour cette oblation une récompense infinie, mais Dieu sait que le sacrifice de son Fils sera stérile en un grand nombre d'âmes [1]. Abraham et Isaac, Dieu et son Fils, sont les seuls qui concourent à une immolation, dont les serviteurs ne peuvent être ni les coopérateurs ni les té-

1. François-Marie d'Arezzo, *Prediche*, predica LXXXIX, n° 5.

moins. Mais l'ange qui arrêta le glaive d'Abraham, n'arrête point l'amour de Jésus-Christ, qui se noie lui-même dans son sang, tandis qu'Isaac fut rendu à son père plein de vie et de santé. Parmi les sacrifices de l'ancienne loi, l'holocauste tenait le premier rang. On immolait une victime très-pure, offerte et consumée tout entière, pour mieux reconnaître le haut domaine de Dieu sur la vie et sur la mort. Or dans l'holocauste de Notre-Seigneur, a dit saint Thomas, ce fut la charité même qui tint lieu du feu matériel[1]. Cet holocauste ne devait pas seulement s'offrir sur la croix, il l'avait déjà été sur la table de la dernière cène, ici d'une manière mystique, là d'une manière sanglante. Entre les deux vint se placer l'holocauste du jardin des Olives, où le sang coula comme sur le Calvaire, mais où ne fut employé aucun instrument étranger comme dans le cénacle.

Jésus avait annoncé que son immolation serait volontaire (Ps. LIII, 8 — Joan. X, 17, 18). Comment pouvait-il cependant accomplir cet holocauste d'une manière sanglante, sans que l'injustice et la violence y prissent part? Et dès que la violence et l'injustice y participaient, comment cet holocauste pouvait-il être regardé comme entièrement pur et volontaire? Eh bien! dit un orateur, ces deux conditions qui semblent s'exclure mutuellement, se sont trouvées admirablement réunies au jardin des Oliviers : un sacrifice sanglant y fut offert sans le concours de la violence. Ici point de tourments ni de coups; aucune blessure, aucune cause extérieure ne force le sang à jaillir des veines. Aucun crime ne déshonore, même en apparence, un si grand sacrifice. Aucune infamie ne souille une action si pure. Aucun sentiment pervers ne vient offusquer à nos yeux la générosité avec laquelle Jésus agonisant s'immole. Aucune bouche profane n'insulte ici à son amour, comme on le fit

1. Saint Thomas, *Summ.*, IIIa p., q. XLVI, art. IV, ad 1.

sur le Calvaire, et ne peut attribuer à la violence et à la force ce qui est l'effet de sa bonté infinie. Ici c'est le Fils de Dieu lui-même qui, véritable pontife, n'a besoin pour accomplir une immolation ni de ministres ni de serviteurs, puisqu'il se suffit à lui seul. Car, tout à la fois prêtre, autel et victime de son sacrifice, il ouvre lui-même par sa propre volonté ses veines sacrées, et en laisse librement jaillir le sang et la vie, de manière que c'est sa toute-puissance seule qui arrête la mort en lui [1]. Bossuet avait déjà fait remarquer cette dernière circonstance. « Et quelle a été, s'écriait-il, cette agonie, différente infiniment de celle que nous voyons dans les autres hommes? Là une ame, qui fait effort pour n'être point séparée du corps, en est arrachée par violence; et ici l'âme, prête à en sortir, y est retenue par autorité. L'âme combat dans les moribonds, pour ne point quitter cette chair qu'elle aime : la mort ayant déjà gagné les extrémités, l'âme se retire au-dedans; poussée de toutes parts, elle se retranche enfin dans le cœur; et là elle se soutient, elle se défend, elle lutte contre la mort, qui la chasse enfin par un dernier coup. Et voici qu'au contraire dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des fleuves de sang, l'âme est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure. Vivez donc, ô pauvre Jésus, vivez pour d'autres tourments qui vous attendent : réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent, et au traître Judas qui est à leur tête. C'est assez d'avoir montré aux pécheurs, que le péché suffisait tout seul pour vous donner le coup de la mort [2]. »

De même que la terre la meilleure est celle qui produit en abondance des fleurs et des fruits, sans être déchirée

1. Ventura, *Conférences sur la Passion*, VII[e] conf., 1[re] p.— Duguet, *Explication*....., VII[e] p.. ch. xv, art. iv, n[os] 1, 2, 3.

2. Bossuet, *I[er] sermon* sur la Passion, 1[er] point.

par le choc de la charrue et sans avoir besoin d'aucune culture; de même que la source la plus pure est celle qui jaillit d'elle-même en eau limpide, sans que l'homme y ait dépensé sa fatigue ; de même que le raisin le plus exquis est celui d'où s'échappe une douce liqueur, avant même d'avoir été foulé sous le pressoir : ainsi la plus noble partie du sacrifice de l'Homme-Dieu dans sa passion semble être celle qui s'accomplit dans le jardin. Là son corps adorable, sans avoir été encore labouré par les fouets, sans avoir été percé par des clous ni par une lance, sans avoir été pressuré sur la croix, verse spontanément son divin sang pour la nourriture, le soulagement et le salut de l'homme. Aimable Rédempteur, vous semblez dire alors : Mon sang est exigé, il est nécessaire ; le ciel et la terre, Dieu et les hommes ont soif de ce sang. Eh bien ! le voilà, je le verse pour ceux qui le demandent. O pur et sublime holocauste, qui abolit et fait oublier tous les holocaustes anciens, que Dieu n'avait prescrits et n'agréait autrefois que parce qu'ils étaient la figure symbolique de celui-ci! Comme du fond de la vallée de Gethsémani, il fit monter son suave parfum jusqu'au trône de l'Éternel! Comme il calma son visage irrité! Comme il fit les délices de son cœur ! Voilà donc que l'humanité entière offre à Dieu, dans la personne de Jésus agonisant et par Jésus agonisant, un holocauste d'une excellence et d'un mérite infinis, parce que divine est la victime qui s'immole, et divin le prêtre qui la présente. Dieu reçoit ainsi de la part des hommes, en ce mystérieux instant, un culte parfait et digne de lui, et l'essence infinie est honorée autant qu'elle peut l'être [1].

III. Ce sacrifice est expiatoire. Le sang du juste Abel fut le premier sang humain versé, et pour expier ce crime il fallait du sang; car le sang appelle le sang, dit le prophète

1. Ventura, *endroit cité*.

Osée (IV, 2), et sans effusion de sang il ne se fait point de rémission de péché, dit l'apôtre saint Paul (Hebr., IX, 22). Aussi l'histoire du genre humain se suit-elle partout à la trace du sang, et souvent même une famille, une race, une nation n'est remontée au degré de vigueur d'où elle était descendue, qu'en se retrempant dans son propre sang. En cette vie, Dieu met presque toujours pour nous le remède dans le châtiment, et l'on ne saurait nier cette vertu qu'a le sang versé de régénérer en purifiant. Mais le même Dieu qui voulait que l'expiation du péché se fît par l'effusion du sang, avait horreur des sacrifices humains, et quoiqu'il s'appelât le Dieu des batailles, il regardait la guerre comme un de ses plus redoutables fléaux. Il se contentait donc du sang d'un animal, et ne voulait pour son culte que des sacrifices d'animaux. Mais parce qu'il est impossible que le sang des taureaux et des boucs efface les péchés des hommes (Hebr., X, 4), il ordonna que le sang d'un homme, le sang d'un Homme-Dieu, donnerait à toutes ces figures leur unique valeur. Le sang même de l'Agneau pascal, dit saint Jean Chrysostome, n'avait de vertu pour délivrer des âmes raisonnables que parce qu'il figurait et annonçait le sang de Jésus-Christ[1].

Ce divin Sauveur, avait dit saint Irénée, a récapitulé en lui toutes les effusions du sang des justes et des prophètes, depuis l'origine du monde, pour sauver en lui-même ce qui avait péri en Adam[2]. Déjà, en entrant dans la vie, il avait répandu un peu de sang par la circoncision; maintenant il le répand avec une extrême abondance, parce qu'il entre dans cette douloureuse passion où il le versera jusqu'à la dernière goutte. Le grand-prêtre n'entrait point dans le saint des saints, sans offrir pour lui-même et pour le peuple

1. Saint Jean Chrysostome, cité dans le *Brév. rom.*, fête du précieux sang, leçons IV, V.

2. Saint Irénée, *Contra hæreses*, lib. V, cap. XIV, n° 1.

le sang des animaux (Hebr., IX, 7) : Jésus, le pontife souverain, entre dans le sanctuaire de sa passion en répandant, non pas un sang étranger, mais son propre sang, non pas pour ses péchés, puisqu'il n'en a aucun, mais pour nos péchés qui sont innombrables. En tout le reste il garda quelque mesure, mais dans l'effusion de son sang il n'en a gardé aucune : il a répandu en sept fois tout ce qu'il en avait. Ce nombre sept se rapporte aux sept sacrements, sources bénies de toutes les grâces, que le sang de Jésus doit ouvrir et alimenter ; il se rapporte également aux sept péchés capitaux, sources empoisonnées de toutes nos fautes, que le sang de Jésus doit tarir. Le péché capital auquel se rapporte spécialement sa sueur de sang, comme moyen d'expiation, suivant Mancinus, c'est l'avarice, la dureté envers les pauvres, l'oppression du faible et de l'indigent. Car l'avare est comme un pressoir : il pressure le malheureux pour en tirer tout ce qu'il a, plus qu'il n'a. Les princes ont fait couler de même la sueur de Jésus, en pressurant ses membres par des impôts exagérés[1].

« Le Fils de Dieu, dit Bossuet, a permis cette sueur de sang, afin que nous fussions convaincus que, sans le secours d'aucun autre instrument, la seule douleur de nos crimes suffisait pour verser son sang, pour épuiser sans ressources les forces du corps, en renverser l'économie, et rompre enfin tous les liens qui retiennent l'âme. L'eussiez-vous cru, pécheur ? Eussiez-vous cru que votre péché eût une si grande et si malheureuse puissance ? Si nous ne voyions défaillir le divin Jésus qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide ; pleurons, gémissons, battons nos poi-

1. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, lib. IV, dissert. III, punct. II, n° 2.

trines, tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis, ayant en nous-mêmes, au dedans de nos cœurs, une cause de mort si certaine? Le péché suffisait pour la mort d'un Dieu; et comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant ce poison dans les entrailles? Non, non, nous ne vivons plus que par miracle : cette même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur, c'est la même qui retient la nôtre par une semblable merveille; mais avec cette différence, qu'elle nous conserve la vie pour nous épargner des tourments, et qu'elle ne la soutient en notre Sauveur que pour lui faire éprouver de nouveaux supplices[1]. » Jésus-Christ avait un indicible empressement pour ces supplices, dont le but était l'expiation de nos péchés, surtout de nos péchés extérieurs. Avant sa passion, il ménageait en quelque sorte son empressement à employer tous les moyens destinés par son Père et par lui-même à notre réconciliation : il se faisait violence pour modérer son zèle. Mais, dès le début de son agonie, il s'est pleinement livré à tous les sentiments qui convenaient à son ministère, et il ne veut pas sortir de cette agonie sans répandre une sueur de sang à la vue de nos crimes, et dans le but spécial d'expier nos péchés intérieurs. Car Dieu a soumis l'humanité coupable à la peine du talion. Pour les délices que nos sens goûtent à jouir des créatures, il nous a infligé des châtiments corporels en cette vie et dans l'autre; pour notre aversion secrète du Créateur, pour la révolte de notre raison contre son autorité, de notre cœur contre sa loi, de toute notre âme contre son amour, il condamne cette âme rebelle à des tortures intérieures, à des remords déchirants, à un repentir qui semble la broyer. Chargé de toutes nos fautes, Jésus a subi dans toute sa rigueur cette peine du talion. Que n'a-t-il pas souffert au

1. Bossuet, *Ier sermon* sur la Passion, 1er point.

dehors? Que n'a-t-il pas souffert au dedans? Ses souffrances physiques seront mises sous nos yeux dans tout le cours de sa passion, depuis Gethsémani jusqu'au Calvaire; ses souffrances morales nous sont révélées au jardin des Olives par tout ce qui s'y passe, mais principalement par sa sueur de sang. Disons donc avec saint Charles Borromée :

O chair sacrée du Christ, pourquoi maintenant répandez-vous votre sang? Les fouets, les épines, les clous, la lance, ne sont pas encore venus, on n'agit pas encore sérieusement contre vous, on n'emploie pas encore les tortures : d'où vient donc ce sang? Ah ! vous me déclarez, à moi, misérable pécheur combien grande est l'affliction intérieure du Cœur de mon Jésus, puisque de cette affliction provient la sueur de sang, comme la fumée sort du feu. Je sais, je sais enfin, Seigneur, ce qui vous force à répandre votre sang. Ce sont mes péchés, c'est mon ingrat oubli de vous-même; oui, c'est mon âme qui fait jaillir toutes ces gouttes de votre sang précieux, par son indigne oubli de vos douleurs et de vos tourments. O terre sacrée du jardin des Olives, reconnais l'infini trésor qui t'est confié, et ne cache pas ce sang divin, mais rends-nous-le parce qu'il est véritablement à nous, puisque c'est nous qui l'avons tiré des veines du Sauveur. A cette pensée, pourquoi ne nous brisons-nous pas nous-mêmes de douleur? Pourquoi ne pas défaillir et nous évanouir? Pourquoi notre âme ne se fond-elle pas? Pourquoi nos veines ne s'ouvrent-elles pas, pour laisser jaillir le sang de toutes les parties de notre corps? Donnons du moins des larmes pour du sang, ayons du moins le souvenir et le soin de notre salut, qui causa tant de sollicitudes et d'anxiétés au Fils de Dieu, en sorte que nous fassions pour nous-mêmes ce qu'il fit pour nous. Ah ! quelles étaient les pensées qui agitaient le Cœur agonisant de Jésus? Combien elles étaient poignantes ! Combien même elles étaient plus déchirantes que le fer! Seul il savait ce qu'est le péché, parce

que seul il comprenait qui est offensé par le péché. O pécheur, si tu savais mieux ce que c'est que de commettre une faute mortelle, crois-moi, avant de te résoudre à lui donner entrée dans ton âme, tu répandrais aussi du sang par tous tes pores. Oh ! quel poids lourd et fatiguant que le péché, puisqu'il couvre d'une sueur de sang le Fils de Dieu, qui ne l'a pas commis, mais seulement le considère en son esprit ! Il n'a pas fait une seule faute, il médite seulement celles que nous avons faites et que nous ferons : pourtant il est écrasé sous ce fardeau, il est étendu sur la terre et baigné dans son sang. Pécheur, regarderas-tu maintenant tes iniquités comme une paille légère? Malheureux aveugle, avaleras-tu ce poison comme l'eau ? Tu sauras, quand il n'en sera plus temps, ce que c'est que d'avoir péché, combien funestes furent les voies par lesquelles tu cours si volontiers à la mort, combien amers étaient réellement les breuvages qui paraissent aujourd'hui si doux à ta bouche. Si nous gardions fidèlement la mémoire de la sueur sanglante de notre Sauveur, je ne conçois pas comment nous pourrions encore offenser Dieu, et nous charger nous-mêmes d'un fardeau si pesant [1].

III. Le sacrifice de la sueur de sang fut satisfactoire, comme le prouvent ces paroles du prêtre Candide : Jésus suait pour libérer Adam qui sua aussi. Car il avait été dit à Adam : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front (Gen., III, 19) ; c'est-à-dire, tu ne te nourriras point du pain céleste avant que quelqu'un, né de ta chair, sue pour toi. Par cette sueur et par ce sang de Jésus-Christ, la terre, ou l'humanité, fut aussi délivrée de la malédiction dont fut chargé le premier homme qui sua : Maudite soit la terre en ton travail (Gen. III, 17) ; et de la malédiction dont fut chargé le premier homme qui répandit le sang : Tu seras maudit sur la terre

1. Saint Charles Borromée, *Homil.* CVIII, 1a p.

qui a ouvert sa bouche et bu le sang de ton frère versé par ta main (Gen., IV, 11)[1]. Pour réparer la faute de nos premiers parents, le Fils de Dieu voulut subir les châtiments qui leur étaient infligés, comme la douleur et la mort. Pour le même motif il dut vouloir aussi manger son pain à la sueur de son front. Il le voulut et le fit dans l'ordre de la nature et pour le pain matériel, parce qu'il se soumit à la dure loi du travail, comme étant fils d'artisan et artisan lui-même (Matth., XIII, 55 ; Marc., VI, 3). Il le voulut et le fit dans l'ordre de la grâce, et pour ce pain spirituel qui est la sanctification de nos âmes, parce qu'il se soumit aux plus rudes fatigues pour nous sanctifier. Il dut féconder la terre de nos âmes, avant de se nourrir du pain de notre amour, et ce ne fut qu'en l'arrosant d'une sueur de sang qu'il féconda cette terre ingrate et rebelle.

Sur cette peine infligée au premier Adam et subie par le second, Jean-Louis Vivès, au moment même où la suette ravageait l'Europe, fit des réflexions qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt : Tous les hommes sont obligés de manger leur pain à la sueur de leur visage, Adam, nous-mêmes et Jésus-Christ. S'agit-il du pain dont le corps se nourrit ? pour que ce pain sustente le corps, il faut que les bras travaillent, il faut qu'ils l'arrachent de force à la terre, en labourant, en semant, en moissonnant, en broyant le blé, en le pétrissant, en le faisant cuire. S'agit-il du pain dont l'esprit se nourrit ? ce pain spirituel est Jésus-Christ qui a dit de lui-même : Je suis le pain vivant descendu des cieux (Joan., VI, 41, 51) ; mais Jésus-Christ n'est-il pas aussi ce grain de froment, qui ne produit beaucoup de fruit que parce qu'il est tombé en terre et qu'il y est mort (Joan., XII, 24) ? S'agit-il du pain dont le Sauveur lui-même se

1. Candide, *Expositio Passionis*, cap, VIII ; Pezius, *Thesaurus anecdotorum novissimus*, t. I, p. 266.

nourrit ? ce pain est l'obéissance au commandement de son Père, l'exécution de ce grand ouvrage de notre salut dont il disait : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre (Joan., IV, 34). Ah ! il a fallu suer du sang pour manger ce pain de l'obéissance, Jésus a sué du sang pour nous racheter, il a obéi jusqu'au sang, jusqu'à l'effusion de tout son sang. Et comment nourrirons-nous nos âmes de ce pain vivant qui est Jésus-Christ même, si ce n'est à la sueur de notre visage, c'est-à-dire en partageant les souffrances de Jésus-Christ, en suant nous-mêmes un peu, comme il a sué avec tant d'abondance et si péniblement ? Mais quel est notre visage ? cet Homme-Dieu qui est notre tête ou notre chef, c'est-à-dire encore Jésus-Christ qui est aussi ce visage de Dieu dont parlent souvent les saintes Écritures. C'est à la sueur de ce visage que nous mangeons le pain des anges qui nous fut envoyé du ciel, lorsque nous cherchons dans ce pain le remède à nos maux, soit par l'exemple qui console, soit par la grâce qui renouvelle. Au jardin des Olives, n'est-ce pas en répandant une sueur de sang que le Fils de Dieu lui-même mange le pain que son Père lui donne à manger, boit le calice que son Père lui donne à boire ? Ainsi donc nous sommes tous soumis à l'arrêt divin, puisque c'est à la sueur de notre visage que nous mangeons tous notre pain, excepté ceux qui veulent vivre des sueurs d'autrui ; or ceux-là devront bientôt répandre une sueur plus triste et plus dangereuse, parce que Dieu les châtiera. Quant au pain céleste, qui seul nourrit et vivifie notre âme, il doit être préparé tout à la fois et par notre propre sueur, et par la sueur de notre visage divin qui est Jésus-Christ. Si nous voulons profiter de la sueur de ce visage qui est celui de notre tête ou chef, elle suppléera à ce qui nous manque ; si nous ne voulons pas nous en servir, il nous faudra suer nous-mêmes, mais inutilement et tout autrement que Jésus-Christ n'a

sué. Sa sueur fut très-salutaire et très-odorante, la nôtre est très-pestilentielle et répand une infernale odeur. Sa sueur guérit et conserve, la nôtre souille et tue. Sa sueur a cessé de couler pour lui, parce qu'il est ressuscité et ne meurt plus ; mais elle coule toujours pour nous, elle est encore récente, elle a encore toute sa vertu. Il n'en est pas de la sueur de Jésus-Christ, comme de ces plantes qui peu à peu exhalent leur parfum, et qui perdent avec le temps toute leur vertu. La sueur sanglante du Sauveur est la même pendant l'éternité entière pour l'utilité de tous, elle est toujours semblable à elle-même, pleine de vie, d'efficacité, de puissance pour nous secourir. Recourons donc à cette sueur de sang avec un cœur pieux, pour devenir membres de Jésus-Christ, en sorte que la santé de notre chef s'étende en descendant jusqu'à nous[1].

Cette loi de la souffrance et du travail est la grande loi de la satisfaction, qui, parmi les fidèles eux-mêmes, rencontre un obstacle dans cette paresse de l'esprit que l'Église a mise au rang des péchés capitaux. Lorsque nous demandons comment satisfaire à Dieu pour nos péchés, jetons les yeux sur Jésus agonisant, sur Jésus suant sang et eau dans le jardin des Olives. Nous saurons que la principale satisfaction que le pécheur puisse offrir à Dieu en ce monde, c'est la souffrance, sinon volontairement cherchée, du moins généreusement acceptée ; c'est le travail assidu, sinon du corps, du moins de l'esprit. Cette loi du travail doit être d'autant mieux acceptée que, dans la sentence portée contre l'Adam prévaricateur, la miséricorde s'alliait à la justice. Le pain que nous gagnons à la sueur de notre front nous est plus agréable, nous le mangeons avec plus d'appétit qu'un pain acquis sans labeur. L'homme nouveau,

1. Vivès, *Concio de sudore nostro et Christi*, oper., t. VII, p. 88, 89, édition de Valence.

l'Adam réparateur, pour nous rendre notre nourriture plus savoureuse, pour que le pain de la grâce ait plus de goût pour nous qui sommes sa postérité spirituelle, a voulu éprouver la fatigue, l'agonie même, et suer du sang. Le pain de la grâce est donc tout trempé de sueur, de la sueur sanglante de notre Père et Sauveur Jésus-Christ. Ame chrétienne, âme religieuse, allez au jardin de Gethsémani, recueillez toutes les gouttes de sang de Jésus, et mettez-les en réserve dans le vase de votre mémoire. Car, si vous les méditez avec foi, elles vous feront suer vous-même, ou du moins vous feront donner des larmes en retour. Vous serez guérie de la fièvre du péché par cette précieuse sueur, que le Fils unique de Dieu a répandue pour vous. Vous serez même forcée de donner à Jésus le pain de votre cœur, le pain de votre amour, puisqu'il l'a vraiment gagné à la sueur de son front. O qu'il est doux de livrer à Jésus ce qu'il acheta si cher! O qu'il est doux de recevoir de lui cette grâce divine, grâce de travail et de souffrance, qu'il nous acquit au prix de sa sueur et de son sang!

IV. Le sacrifice sanglant et volontaire que Notre-Seigneur voulut offrir dans le jardin des Olives, non-seulement expia la coulpe et satisfit pour la peine; mais encore il fut impétratoire, il nous obtint des grâces pour ne pas retomber dans de nouveaux péchés, et même pour échapper à certaines misères temporelles. Le sang de Jésus versé par lui-même parle comme celui d'Abel, et même mieux que celui d'Abel, selon l'Apôtre (Hebr., XII, 24). C'est ce qui faisait dire à saint Irénée que dès le commencement le sang est vocal, *ab initio vocalis est sanguis*[1]. Mais le sang de l'ancien Abel n'avait de voix que pour crier vengeance, et il attira en effet la vengeance de Dieu sur Caïn. Au contraire, le sang du nouvel Abel, mis à mort par ses frères, n'a de

1. Saint Irénée, *Contra hæreses*, lib. V, cap. XIV, n° 1.

voix que pour crier miséricorde, et, avant même d'être répandu en réalité, il ne cessait d'attirer la miséricorde de Dieu sur le genre humain. Dans Gethsémani ce sang vocal a autant de voix, que le corps du Sauveur a de pores pour laisser couler la sueur : chaque pore qui laisse sortir une goutte de sang est comme une bouche qui s'ouvre pour plaider notre cause au tribunal de Dieu, apaiser la justice, élargir le sein de la miséricorde. La terre une fois imbibée de cette divine liqueur ne sera jamais desséchée; car le sang du véritable Abel répandu, non par le bras d'un homicide, mais par la charité même de la victime, ne cessera jamais d'élever de cette terre un cri touchant vers le ciel pour en faire descendre, non le châtiment mais le pardon. Approchons, disait un prédicateur, approchons de ce sang précieux, et prêtons l'oreille; car il semble que de la terre sur laquelle il est répandu, je ne sais quelle voix s'élève qui mérite bien que nous y fassions attention. Malheureux que nous sommes, qu'avons-nous fait? Ma conjecture n'est que trop véritable : il crie, en effet, ce sang ; il crie vers le ciel, et plus haut que celui d'Abel. Ah ! n'invoquerait-il point le courroux céleste? n'appellerait-il point la foudre sur nos têtes? Non, rassurons-nous; bien loin de demander vengeance, ce sang sollicite notre grâce; et comme c'est proprement la tristesse, le dégoût et la crainte qui l'ont fait couler, il demande en particulier, il crie qu'on nous pardonne; et quoi? cette joie insensée qui nous transporte, cette douce ivresse qui nous enchante, ces désirs impétueux qui nous passionnent à la vue du péché. Ah ! cette voix montera-t-elle seule au ciel, sans être accompagnée de nos soupirs? Verrons-nous couler en notre faveur ce sang généreux, sans y mêler nos larmes? Opposerons-nous sans cesse aux artifices ingénieux de l'amour d'un Dieu pour nous, des prodiges d'insensibilité pour lui? Permettrons-nous à notre cœur un libre essor vers le plaisir, tandis que

le divin Maître déchaîne dans son âme toutes les passions affligeantes? Non, j'augure mieux de notre sensibilité, de notre reconnaissance[1].

Cette sueur sanglante du Sauveur manifestait les qualités de sa prière, la persévérance et l'ardeur, le mérite et l'efficacité extraordinaire. La prière n'est rendue si efficace que par le sang de l'Homme-Dieu, qui l'élève au-dessus de la nature et qui la fait exaucer par le Père éternel. Le sang et l'eau sortis de tous les pores de Jésus-Christ, au jardin des Olives, signifiaient et méritaient; tandis que dans la dernière effusion sur le Calvaire le sang et l'eau sortis de son Cœur, après sa mort, signifiaient encore, mais ne méritaient plus. Écoulés de son Cœur entr'ouvert par un coup de lance, ce sang et cette eau signifiaient la purification et la rédemption du genre humain, mais ne les opéraient pas; tandis que dans son agonie, en jaillissant de tous ses membres, il les signifiaient et les méritaient tout à la fois. Dans le malade la sueur est un indice des forces de la nature luttant avec succès contre l'humeur vicieuse : dans notre divin chef la sueur de sang fut en même temps et un indice de la maladie vaincue dans son corps mystique, et un signe efficace de notre guérison. Elle prouvait que les différents objets de sa longue prière étaient enfin obtenus, et l'objet principal qui était que la volonté de son Père fût faite pour notre salut à tous, et l'objet secondaire qui était que la foi de ses disciples, purifiée dans son sang, fût affermie, fût délivrée de tous les inconvénients de la fragilité terrestre. Dès que le Fils de Dieu eût obtenu ces deux objets, il répandit des ruisseaux de sang, pour nous apprendre que sa prière était exaucée[2]. Mais cette sueur sanglante était aussi un moyen d'obtenir plus sûrement les grâces désirées, et l'on a rendu

1. De Marolles, *Sermon XIV*, la Passion, 1re partie, 1re subdivision.
2. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. VIII, cap. I.

quelquefois un éclatant témoignage à sa vertu impétratoire. En voici un exemple :

V. La suette, appelée *sudor anglicanus*, suette des Anglais, parce que c'est en Angleterre qu'elle parut pour la première fois, vers l'an 1483, envahit la Belgique au commencement du XVIe siècle. Le savant Vivès, qui demeurait alors à Bruges, fit un discours pour engager les fidèles à demander à Dieu la délivrance de ce fléau par la sueur sanglante de Jésus-Christ, qu'il proposait d'honorer d'un culte public. Dans ce but, il composa lui-même une messe et un office complet, avec nocturnes, laudes, petites heures, vêpres et complies. Le 10 novembre 1529, il en fit hommage à la princesse Marguerite, gouvernante, en la priant de faire célébrer tous les ans, dans le pays qui lui était soumis, la fête de la sueur de sang[1]. Ce pieux désir ne fut point exaucé, et ne l'a pas été jusqu'ici. Plus tard l'Église autorisera peut-être cette fête ; mais nous ne pensons pas qu'elle approuve jamais l'office de Vivès dans sa rédaction primitive. C'est un mélange de profane et de sacré, et aucune des leçons n'est tirée de l'Écriture ou des Pères. Nous allons seulement reproduire ici les oraisons, pour qu'elles servent de prières.

A laudes : O Dieu dont le Fils unique et très-saint, aux approches du plus cruel supplice, fut réduit par la tristesse à répandre une sueur de sang, donnez-nous de parvenir, en partageant sa croix, à partager sa gloire.

A prime : Seigneur, puisque votre Fils a souffert pour le repos des hommes, permettez que, par le bienfait de ses souffrances, nous reposions à l'abri de toute inquiétude.

A tierce : Faites-nous comprendre, Seigneur, que vous nous châtiez avec justice, et faites que le continuel sou-

1. Vivès, *Sacrum diurnum de sudore D.-N. J.-C.* — *Concio de sudore nostro et Christi*, oper., tom. VII, p. 40-91, édition de Valence, 1788.

venir de ces châtiments nous soit comme un antidote contre les vices.

A sexte : O Dieu dont nos crimes méritent la colère, entre vous et nous interposez votre Fils comme un bouclier qui vous soit agréable, et qui nous soit utile en calmant votre fureur.

A none : Accordez-nous, Seigneur, de recourir dans toutes nos difficultés, avec un esprit ferme et confiant, à Jésus-Christ, votre Fils unique, qui est le véritable remède à toutes les maladies.

A vêpres : Seigneur, Père très-clément, nous vous demandons que ce même sang de votre Fils, qui a guéri toutes les maladies du genre humain, soit un remède et pour nos esprits et pour nos corps.

A complies : O Dieu dont le Fils unique sua du sang pendant la dernière nuit de sa vie, faites-nous la grâce que cette sueur, nuit et jour, nous défende contre les maladies et nous purifie des péchés.

A la messe, collecte : O Père très-clément dont le Fils unique Jésus-Christ a sué des gouttes de sang pour le salut des hommes, permettez que cette sueur soit pour nous un remède à toutes les maladies présentes de l'âme et du corps, et un antidote contre les maladies à venir.

Offertoire : O Christ, recevez nos esprits et nos corps que nous vous offrons, et, puisque par eux-mêmes ils ne sont pas dignes de vous, faites qu'ils en deviennent dignes par votre sang.

Secrète : Seigneur, vivifiez votre peuple, préservez-le des afflictions qu'il mérite, et que la lumière de votre grâce tourne vers vous son esprit. Car, Seigneur, ce ne sont pas les morts, ce ne sont pas ceux qui descendent en enfer, qui vous loueront; mais c'est nous qui, vivifiés par vous et vivants par le Sauveur que vous nous avez donné, vous louons, vous et votre Fils unique notre rédempteur, avec

l'Esprit-Saint, un seul Dieu vivant et régnant dans tous les siècles des siècles.

Postcommunion : Nous vous en prions, ô Père tout-puissant, accordez-nous qu'après avoir été ranimés par la sueur de votre Fils unique, nous vivions éternellement avec vous par sa mort.

CHAPITRE X

Fins et significations de la sueur de sang.

I. Justifier nos austérités, expier, satisfaire, obtenir. — II. Nous fortifier, relever nos espérances, témoigner de l'amour. — III. Combler le trésor spirituel, prouver le désir de la souffrance et la liberté. — IV. Principales significations mystiques. — V. Pourquoi la sueur courait-elle sur la terre ? — VI. Signe du passé, du présent et de l'avenir. — VII. Invitation à l'âme fidèle. — VIII. Prière.

Quelles fins se proposait Jésus-Christ en répandant une sueur de sang? Collius n'en a pas indiqué moins de dix[1], dont quelques-unes ne sont que des significations mystiques. Nous avons développé les principales au chapitre précédent, et nous les rappellerons seulement ici, pour que le lecteur en voie mieux l'ensemble et la liaison.

I. Par sa sueur sanglante le divin agonisant voulait offrir un sacrifice, qui justifiât toutes les austérités volontaires que la pénitence devait inspirer à ses membres mystiques. L'innocence même qui veut sortir triomphante de toutes les agonies de la tentation, n'a pas quelquefois de moyen plus efficace que d'imiter le Sauveur dans l'effusion volontaire de son propre sang. Sous les disciplines, les cilices et les

1. Collius, *De sanguine Christi*, lib. III, disput. VIII, cap. I.

chaînes de fer, c'est la sueur sanglante de Gethsémani qui continue de couler dans l'Église, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Par ce sacrifice il voulait expier nos péchés, et il nous faisait comme un bain de sang pour remédier à nos maux, pour renouveler nos consciences dans la pureté aussi bien que nos cœurs dans l'amour. Tous ses membres ont versé des larmes de sang, pour laver tous nos membres qui concourent au péché chacun à sa manière. Le péché était entré dans le premier homme sous forme de nourriture, de telle sorte qu'il prenait de plus en plus possession de lui, à mesure que l'aliment défendu se distribuait en toutes les parties de son corps. Pour proportionner l'expiation à la faute, le second Adam ne s'est pas contenté de livrer son âme à toutes les peines intérieures, il a condamné tous ses membres à suer du sang pour chasser le péché. Et parce que c'est le cœur qui envoie le sang dans toutes les parties du corps pour l'animer, il a rempli son Cœur de clous, d'épines, de fouets et de tourments, pour les faire passer dans ses veines, et pour causer ainsi d'avance en toutes les parties de son corps une douleur expiatoire[1].

Par ce sacrifice il voulait satisfaire pour les peines que nous aurions dû subir. Le Fils unique de Dieu exige les mêmes choses que son Père, et il ne peut rendre aux hommes coupables et repentants les droits de l'innocence, avant qu'on ait satisfait à sa justice. Il ne peut que les punir, si une victime digne de lui ne le fléchit. Mais il ne trouve point de victime digne de lui, que soi-même, et c'est pour cela qu'il s'unit la nature humaine afin qu'il accomplisse dans elle et par elle tout ce que la sévérité de ses propres jugements a droit d'exiger. C'est donc devant sa propre divinité, qui est

1. Boucat, *Le vrai repos en Dieu par les états de J.-C.*, chap. XI, section II.

la même que celle de son Père, qu'il s'humilie, qu'il tremble, qu'il répand des larmes, qu'il s'épuise par des ruisseaux de sang. Rien n'est plus capable de nous montrer à quel point nos péchés l'ont offensé, que de ne pouvoir être satisfait que par les douleurs, les opprobres, et enfin la mort même de la nature qu'il s'est unie personnellement[1]. Il aimait cette humanité, son épouse adorable, plus qu'il n'aimait Marie, sa mère virginale. Néanmoins il n'a pas voulu qu'une seule goutte du sang de Marie fût répandue, et voilà qu'il répand lui-même à flots tout le sang de son humanité. A quel prix n'a-t-il pas mis son union avec elle, et combien cher lui fait-il payer l'honneur d'être l'épouse d'un Dieu! Il ne l'a tant aimée que pour la faire tant souffrir, et il ne l'a tant fait souffrir que pour apaiser la justice de son Père envers ses innombrables enfants.

Par ce sacrifice il voulait nous obtenir les grâces dont nous avons besoin, et nous exciter à les demander avec plus d'assurance, en sorte que chacun de nous puisse dire avec un interprète : Plein de reconnaissance je me hâte d'accourir à mon Libérateur, réduit à un état où tout a disparu, excepté sa charité et sa compassion pour les pécheurs. Je me prosterne auprès de lui avec une secrète confiance qu'il ne me rejettera pas, surtout dans l'extrême faiblesse où il est; car je n'oserais en approcher de si près, si je ne le voyais étendu dans la poussière. Je recueille en tremblant quelques gouttes du sang dont il l'a arrosée, j'en sanctifie mes yeux, je les répands sur ma tête, je les mets sur mon cœur comme un puissant bouclier contre toutes les tentations, j'en purifie mes mains, j'en dédie et j'en consacre tout ce qui est à moi. Je baise mille fois la terre qui a reçu le sang du véritable Abel, j'entends la voix de ce sang qui parle plus avantageusement; car il demande grâce pour les

1. Duguet, *Explication...*, VII[e] p., chap. XV, art. II, n[os] 3, 4.

pécheurs. Et j'ose demander à Dieu, au nom de son Fils, qu'il ne permette pas que la terre fasse disparaître le sang de mon intercesseur, en le cachant dans son sein, comme celui d'Abel dont il est dit qu'elle ouvrit sa bouche pour le recevoir. Je demande qu'il soit toujours visible, toujours présent aux yeux de notre Père céleste, toujours efficace pour nous obtenir ses grâces, selon cette parole prophétique de Job qui demandait, au nom du Médiateur futur, que la terre ne couvrît pas son sang et ne fût pas un obstacle à son cri (Job, XVI, 19)[1].

II. En suant du sang, Jésus se proposait de nous fortifier, car il faisait pour nous de sa sueur comme un bain chaud, suivant l'expression de Mancinus qui raconte qu'à Toulouse, l'an 1618, un médecin italien, condamné à mort, allait au supplice en insultant le crucifix et en répétant : Votre Jésus, aux approches de la mort, fut si saisi de crainte qu'il en sua lâchement du sang ; mais voyez donc comme moi je meurs sans trembler ! Ah ! pour ne pas trembler, ajoute le pieux auteur, pour être guéris de notre faiblesse, plongeons-nous dans le bain de sang que nous a préparé le Fils de Dieu. Honorons dévotement sa sueur sanglante, adorons-la même souvent et invoquons-la avec humilité, en nous souvenant qu'un jour viendra où nous-mêmes, avant de mourir, répandrons peut-être une sueur douloureuse[2]. Saint Denis d'Alexandrie et Théophylacte avaient aussi pensé que, par cette sueur abondante et découlant jusqu'à terre, le Sauveur guérissait la faiblesse de la nature humaine, desséchait et épuisait en quelque sorte la source de notre lâcheté, faisait sortir de nous la timidité et fortifiait en lui-même notre nature[3].

1. Duguet, *Explication...*, VIIe p., chap. XVI, art. II, n°s 2-5.

2. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, lib. I, dissert. II, punct. II.

3. Saint Denis d'Alexandrie, *Interpretat. in Luc*, XXII, 44, Migne, Patrol. grec., t. X, p. 1594. — Théophylacte, *in Luc.*, XXII, 44.

En suant du sang, Jésus se proposait de relever nos espérances, puisqu'il noyait tout à la fois nos ennemis et nos péchés dans cette mer rouge, après nous avoir préservés de l'ange exterminateur. S'il nous assure et la délivrance de la servitude et l'entrée dans la terre promise, ce n'est point par un sang étranger, mais par son propre sang, ce n'est pas en se bornant à en laisser des vestiges sur la porte de nos maisons, mais en le faisant couler à flots sur la terre que nous habitons. Puisqu'il nous prodigue son sang, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui? Puisqu'il est si libéral de ce qu'il a de plus précieux, comment nous refuserait-il ce qui est moindre? Pourquoi ne pas arborer, pourquoi ne pas tenir d'une main ferme l'étendard de l'espérance, après que le Fils de Dieu l'a daigné teindre ainsi dans sa sueur et dans son sang?

En suant du sang, nous l'avons déjà vu [1], il prouvait son amour pour les pauvres pécheurs, qui étaient représentés par la terre dure et aride. Comme la miséricorde divine suit de près l'homme coupable (Ps., XXII, 6), comme les larmes et les prières d'une pieuse mère courent après son enfant prodigue pour le ramener, les ruisseaux de la sanglante sueur de Jésus coulent au devant des cœurs durs pour les attendrir, au devant des cœurs froids pour les échauffer, au devant de tous les pécheurs pour leur rendre la vie de la grâce par une transfusion nouvelle du sang et de la vie d'un Dieu.

III. Cette sueur de sang comblait le trésor spirituel de l'Église, où chaque goutte sanglante tombait comme une pièce d'or pour payer la rançon des captifs du purgatoire, comme un diamant d'un prix inestimable pour orner la robe nuptiale des âmes justes qui s'unissent au divin Époux, comme une fleur toujours fraîche et toujours parfumée pour embellir la couronne des vierges qui suivent l'Agneau. Tan-

1. Livre X, chap. v, n° 8.

dis que les biens matériels s'épuisent avec les années, comme les vêtements qui s'usent, comme les maisons qui croulent, comme l'argent qui se dépense, toutes les gouttes de la sueur de sang auront éternellement la même valeur et la même efficacité. Ni ces fleurs ne cesseront de répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, ni ces diamants de jeter le même feu, ni ces pièces d'or d'avoir tout leur poids dans les balances de la justice divine.

Jésus suait du sang pour nous montrer combien était ardent son désir de donner tout son sang pour le salut du monde. Il ressemblait à un soldat qui s'exerce avant la bataille, il voulait éprouver en lui-même par une imagination forte tout ce que ses ennemis allaient lui faire endurer, et il leur disait par sa sueur sanglante : Je ne vous crains plus, j'ai déjà souffert autant et même plus que vous ne pouvez me faire souffrir, et je vous prie d'exécuter promptement votre attentat; car je suis si pressé de recevoir le baptême sanglant que vous me préparez, que mon sang s'échappe de lui-même et qu'il coule de toutes les parties de mon corps pour me donner ce bain salutaire.

Jésus suait du sang pour nous convaincre de la liberté avec laquelle il donnera de nouveau son sang par la flagellation, par le couronnement d'épines, par ses mains et ses pieds cloués à la croix. Il nous prouvait ainsi du même coup et sa divinité qui était libre et son humanité qui souffrait; il nous prouvait qu'il avait vraiment pour Père celui qu'il invoquait dans sa prière, et qu'en même temps il était sincère dans le sentiment et l'aveu des pénibles émotions manifestées à ses disciples.

IV. Outre ces fins nombreuses assignées à la sueur de sang, on lui a trouvé encore un grand nombre de significations mystiques, dont nous allons rapporter les principales.

Le sang signifie le prix que Jésus va payer pour nous; le jaillissement signifie combien fut abondante la rançon de-

mandée et donnée, comme l'Écriture le dit de la grâce et de la rédemption (Rom., v, 20. — Ps., cxxix, 7); les gouttes ou grumeaux désignent l'efficacité particulière de cette sueur, qui n'en avait pas moins une suffisance universelle, parce qu'elle sortait de tout le corps; la grosseur de ces gouttes, l'épaisseur de ces grumeaux représente la grandeur de la charité de Jésus-Christ envers nous, charité qui lui fait affronter pour nous une mort et une passion si répugnantes à sa nature. Par la sueur de son agonie il devient tendre et délicat, comme le mets qui doit être donné aux malades. Ne prépare-t-on pas la chair même d'un agneau, pour la rendre plus savoureuse et plus agréable au goût? La sueur de sang fut comme la préparation ou l'assaisonnement de ce mets divin, de cet agneau pascal qui veut être la nourriture de nos âmes. Pourquoi redoutons-nous le travail et la sueur qui pourraient faire de nous, à notre tour, une nourriture agréable à Jésus? C'est dans un jardin qu'il répand sa sueur de sang, comme pour en arroser toutes les plantes : l'Église est un jardin où nous sommes transplantés par le baptême, et dans ce jardin catholique il pleut toujours et toujours du sang, le sang de Jésus lui-même, partout où il y a un autel, le sang de ses membres mystiques, partout où il y a des martyrs. La sueur qui coulait du corps réel du Sauveur signifiait même que son corps spirituel, l'Église, suerait des martyrs en toutes ses parties, selon l'énergique expression de saint Augustin[1] commentée par saint Prosper : Ce sang promettait de pareils honneurs aux saints martyrs qui sortiront de tout le corps de l'Église; car cette unique semence produira toute la moisson sacrée qui couvrira la terre[2]. En effet, si la terre s'est couverte

1. Saint Augustin, *in Psalm.* LXXXV, n° 1. — *In Psalm.* CXL, n° 4.

2. Saint Prosper, *Epigrammaton liber*, epigr. 69, Prib. max. vet. PP. t. VIII, p. 94. — *Sententiæ ex Augustino delibatæ*, sententia 68, appendice aux œuvres de saint Augustin, tome X.

d'une moisson de martyrs, qui ont donné leur sang pour Jésus-Christ, c'est que la terre reçut d'abord Jésus-Christ comme une semence, et fut ensuite arrosée de ses sueurs sanglantes. Comme l'agonie et le combat du Sauveur, a dit saint Bruno, signifiaient les agonies et les combats des martyrs : ainsi sa sueur de sang signifiait le sang que tout son corps mystique ou l'Église répandrait partout, et sa prière prolongée nous apprenait ce que nous devons faire nous-mêmes en une telle lutte, pour mériter de recevoir les consolations des anges [1].

V. Pourquoi la sueur sanglante de Jésus agonisant courait-elle jusque sur la terre, *decurrentis in terram* (Luc., XXII, 44)? afin de nous montrer, selon saint Bonaventure, qu'il priait pour l'Église, et qu'il désirait répandre son sang pour elle [2]. Il nous avertissait que son sang appartient désormais à la terre, et que tous les pécheurs qui couvrent cette terre pourront s'enivrer de ce sacré breuvage, comme il avait promis d'enivrer la terre au jour de sa visite (Ps., LXIV, 10). Or, le temps n'était-il pas venu où cette terre, qui avait été maudite à cause du péché de l'ancien Adam, allait être bénie à cause du sang et de la sueur du nouvel Adam toujours innocent ? En signe de ce changement, n'allait-il pas bientôt se faire une couronne de ces mêmes épines, que la terre produisait comme fruits de sa malédiction ? Son sang devait changer les mauvaises plantes en arbres salutaires, et produire une végétation continuelle de justes qui persévèrent et de pécheurs qui se repentent. Car les hommes terrestres eux-mêmes seront arrosés du sang de Jésus-Christ, ouvriront leur sein aux bienfaits de cette rosée divine, en sorte qu'une vile poussière sera bénie, glorifiée, sanctifiée. A la dignité, à l'efficacité de cette

1. Saint Bruno de Signy, *in Luc.*, XXII, n° 48.
2. Saint Bonaventure, *Expositio in Luc.*, XXII, 44.

rosée du sang divin doit correspondre la végétation spirituelle qui en est l'effet, les lis de la virginité, les roses du martyre, les fleurs de toutes les vertus, et tous ces arbres de sainteté qui font le salut et l'ornement du monde.

Selon saint Bernardin de Sienne, le sang de Jésus-Christ courant jusqu'à terre signifie mystiquement qu'il va répandre son âme par amour pour la nature humaine, afin que la vie soit répandue sur la mort et l'absorbe. Cette vie qui coule sur la mort, c'est le sang; car on dit que la vie est dans le sang. Cette mort sur laquelle coule la vie, c'est la terre; car Adam mortel fut formé d'un peu de terre, et de la terre est venue ainsi cette race sur laquelle et pour laquelle coule tout le sang de l'Homme-Dieu, afin que notre mortalité soit absorbée par la vie qui est dans ce sang. O mon âme, applique-toi donc à considérer pieusement et dévotement Jésus le Fils de Dieu, et regarde-le dans le miroir de l'Évangile, présent, agenouillé, priant, suant par la véhémence de son agonie, et tout couvert des gouttes de son sang. Contemple ce jeune homme qui se tient à genoux, sans tourner la tête, sans la lever vers le ciel, poussant des cris du plus profond de son Cœur, et achevant une prière toute droite et élancée vers le ciel. Car son âme s'était élevée au-dessus des cieux, quand le sang coulait de son corps et arrosait sous ses yeux notre terre, cette terre aride et stérile en fruits de sainte vie. N'est-ce pas lui qui était descendu des célestes hauteurs, pour cultiver cette terre et la rendre féconde, en sorte qu'elle fournît une nourriture agréable, non-seulement aux citoyens du ciel, mais encore à son Créateur? Si la sueur sanglante du Christ coule jusqu'à terre, si la terre est arrosée de ce sang divin, n'est-ce pas pour que la terre de notre cœur soit fécondée et engraissée? Ce mystère nous est indiqué par le nom de Gésémani, qui signifie vallée grasse et fertile; or n'est-ce pas dans Gésé

mani qu'est répandue sur la terre cette graisse du salut, *hœc pinguedo salutis*[1] ?

VI. Saint Bernardin ajoute que cette sueur de sang était un signe tout à la fois commémoratif, représentatif et figuratif ou prophétique. C'était le signe commémoratif de toutes les douleurs que, depuis l'instant de sa conception, Jésus-Christ avait cachées dans son Cœur. C'était le signe représentatif des douleurs qu'il endurait présentement en son agonie. C'était le signe figuratif et prophétique des douleurs qu'il devait endurer bientôt dans son corps réel, et de celles que dans la suite des temps il endurerait en son corps mystique. Car alors même, en sa qualité de chef, Jésus avait part aux douleurs de ses membres. Oh! de quelle ardeur n'était donc pas embrasée la fournaise du Cœur de Jésus, puisqu'elle faisait fondre en sueur toute sa chair[2] !

VII. Ame fidèle, puisque le Seigneur se montre si libéral d'une chose aussi précieuse que son sang, je te dirai avec saint Anselme : Pourquoi te tiens-tu immobile et debout? Cours, prosterne-toi, et lèche les gouttes de ce sang divin[3]. Va, ajoute un religieux italien, va avec une extrême confiance : que ne fera pas pour toi celui qui sue du sang pour toi ? Va donc et, si tu peux toucher du bout de la langue la moindre partie de cette terre ensanglantée, tu seras sauvée. Comme la pauvre femme qui disait : Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie (Matth. IX, 21); touche la terre arrosée du sang de Jésus, et tu seras guérie. Si, dans l'ardeur de son amour, il a répandu avec tant d'abondance une sueur sanglante, n'est-ce pas pour te purifier et te guérir par ce sang, comme par un remède proportionné à tes maux? Prends donc garde qu'après avoir

1. Saint Bernardin de Sienne, *Sermo LI*, de Passione, art. I, cap. II.
2. *Ibid.*
3. Saint Anselme, *Meditatio XV*.

été baignée dans ce sang, tu restes néanmoins souillée par la lèpre du péché. Prends garde de tomber sous la malédiction dont saint Paul menace la terre, qui reçoit souvent la pluie du ciel, et qui cependant ne donne point en leur temps les fruits attendus, mais seulement des ronces et des épines. Sois cette terre qui boit la pluie et qui, se laissant féconder par elle, reçoit la bénédiction de Dieu (Hebr. vi, 7, 8). Qu'en serait-il de toi si, après que Jésus a fait pleuvoir sur toi une abondante sueur de sang, tu ne donnais pas les fruits convenables, les fruits que lui-même recherche? Va au-devant de lui, va au-devant de ton Sauveur tout tremblant, tout abattu, tout couvert de sang, et admire jusqu'à quel point il est épuisé par la veille et par l'agonie, admire comme il est baigné dans son propre sang de la tête aux pieds. Voilà ce qu'il en coûte à ce généreux négociant pour venir du ciel t'offrir des marchandises divines : approche-toi, achète-les; car, pour te les livrer, il ne te demande en échange que l'amour et la reconnaissance. Surtout si tu veux éprouver une grande force et une grande consolation à la mort, aie toujours présent Jésus en agonie. Car, de même que par sa passion il nous mérita la constance et le courage dans nos tribulations, ainsi, par son agonie, il a mérité à tous ceux qui meurent pieusement une indicible joie, un contentement inexprimable [1].

VIII. O Père éternel, ayez pitié de moi dans ce moment redoutable, où je devrai vous rendre compte de toute ma vie, où je serai en face de ma conscience toute souillée de fautes, sans trouver ni prétexte ni excuse pour pallier ces fautes. Ah! n'oubliez pas que votre Fils unique fut à l'agonie pour moi, qu'il sua sang et eau pour moi. Par ce sang, par cette sueur, par cette agonie, mettez en fuite l'ennemi de mon âme, le lion infernal qui rôde autour de moi pour

1. Piatti, *Trattato della passione*, considerat. II, capo v, fin.

me dévorer. Ne m'abandonnez pas dans ce dernier combat, dans ce moment suprême qui décidera si je serai à vous pour toujours, ou si je serai pour toujours à votre infâme rival. Puisque vous reconnaissez vos élus à leur ressemblance avec votre divin Fils, voyez en moi cette ressemblance. Comme lui je suis à l'agonie, comme lui je suis trempé de sueur, comme lui je déteste le péché, comme lui j'implore votre miséricorde, comme lui je me résigne, comme lui je triomphe des répugnances de ma nature, comme lui j'accepte la mort en réparation de tous les outrages qui vous ont été faits, en expiation de tous les péchés. Permettez aussi que j'aie comme lui un ange consolateur, un ange qui me fortifie dans ce redoutable passage, un ange qui emporte mon âme dans le sein d'Abraham !

LIVRE XII

UN TRAITRE ET UNE MÈRE.

CHAPITRE PREMIER

Prévoir les épreuves.

I. Paroles de Jésus. — II. *L'heure est venue.* — III. *Le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs.* — IV. Cette prévision rendit plus douloureuse toute la vie de Notre-Seigneur. — V. Spécialement son agonie. — VI. La vie même de sa Mère. — VII. La prévoyance naturelle de nos maux n'augmente que nos douleurs. — VIII. La prévoyance chrétienne augmente aussi nos mérites. — IX. L'oraison est le temps de la prévoyance et de la résignation.

I. Après l'apparition de l'ange et la sueur de sang, le Sauveur s'approcha une troisième et dernière fois de ses disciples endormis. Il leur adressa des paroles dont une partie a déjà été expliquée [1], et dont l'autre le sera dans ce chapitre et les suivants. Méditons ici ces mots : *Il suffit, l'heure est venue, voilà que le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs* (Marc XIV, 41). Ils nous révèlent en Jésus-Christ cette prévision des épreuves, qui est souvent en nous une cause d'agonie morale.

1. Livre IX, chap. IV, n° 1, 2, 3.

Sufficit, il suffit. Le divin Maître, après avoir permis à ses disciples de dormir, se serait tenu quelque temps en silence, et pendant ce temps les apôtres auraient réellement dormi. Puis il leur aurait dit : Il suffit, c'est assez, l'heure est venue. Il suffit que jusqu'ici, même malgré moi, vous ayez dormi : maintenant est venue une heure qui va facilement vous tenir éveillés. Vous avez assez accordé à la nature, voici le moment de tenir les promesses que vous m'avez faites.

II. *Venit hora.* Le P. Hayneufve a fait de ces deux mots le sujet d'une excellente méditation. Que dites-vous, mon Sauveur? *Voici l'heure!* O que de secrets et de mystères cachés sous cette parole! Voici l'heure attendue depuis tant de siècles, voici l'heure ordonnée par mon Père, voici l'heure que j'ai toujours regardée depuis le premier moment de ma vie, voici l'heure de ma détention et de votre liberté, voici l'heure qui doit terminer cette grande affaire de votre salut pour laquelle je suis descendu sur la terre, voici l'heure où il faut donner les dernières preuves de mon amour à mon Père éternel et aux hommes que j'ai tant aimés toute ma vie, voici l'heure de leur offrir un suprême exemple de courage et de force afin que, dans les occasions où ils se verront assaillis de difficultés, ils se souviennent de moi et surmontent tout généreusement comme ils m'auront vu faire.

Il est vrai qu'il ne faut pas se jeter dans les difficultés à l'étourdie, qu'il faut y penser sérieusement auparavant; mais après que la résolution est prise et que le temps de l'exécution est venu, il n'est plus question de délibérer, il faut agir, et pour agir il faut se fortifier par cette pensée : Voici l'heure, voici l'heure du salut, voici l'heure favorable. Pour rendre ce moyen efficace, il faut premièrement se connaître et considérer ce qu'on est obligé de faire et de souffrir, prévoir l'occasion ou l'on doit agir, s'y préparer

dans l'oraison par de bonnes résolutions; puis quand l'heure est venue, quand le temps et l'occasion nous appellent à l'exécution, surmonter toutes les difficultés qui pourraient s'opposer à l'action, et ne céder ou ne reculer pour quoi que ce soit. Mais comme alors il est besoin d'un grand courage, il sera bon de l'exciter en disant : *Venit hora*, c'est maintenant qu'il faut agir ou jamais. C'est à cette heure que Dieu nous présente l'occasion d'exécuter nos saintes résolutions; c'est maintenant qu'il nous demande ce que nous lui avons promis, et ce que nous lui devons à tant de titres. Hé bien! voulons-nous enfin agir et souffrir? en avant! l'heure présente nous appartient, l'heure qui va suivre ne nous appartient pas, Dieu se l'est réservée, et en disposer, c'est entreprendre sur ses droits. Si nous laissons échapper l'heure qu'il nous donne, nous montrerons que nous n'avons ni vertu ni bonne volonté. Car où peut être cette vertu, cette bonne volonté? dans notre imagination, dans nos pensées? Non, non, ce n'est pas là qu'elle peut se faire connaître, c'est dans l'action, c'est au temps, c'est à l'heure où la grâce nous est offerte, et que l'auteur de la grâce nous a méritée par son agonie et par sa mort. Il nous la destinait pour opérer notre salut et avancer dans la perfection : celle que nous choisirions de notre tête n'aurait pas pour nous la même valeur.

La pratique de surmonter ainsi toutes les difficultés, en faisant à l'instant ce que l'on s'est proposé de faire à l'instant, est comprise en ces deux paroles : Voici l'heure, *venit hora*. Mais pour nous en servir utilement, suivons ces deux avis. Premièrement, en méditant souvent cette vérité qu'on n'est point vertueux si on ne l'est dans les occasions, nous devons mettre dans toutes nos résolutions ces deux circonstances du temps et du lieu où il faudra les exécuter. Secondement, quand l'occasion s'en présentera et que l'heure sera venue, nous nous rappellerons l'exemple et la

parole de Notre-Seigneur, *venit hora*; il nous bénira d'autant plus sûrement que nous nous fierons plus en sa grâce que dans notre propre industrie. Faisons-en l'expérience dès aujourd'hui. Disons en nous levant : voici l'heure où il faut montrer de la diligence au service de Dieu; en allant à l'oraison : voici l'heure de la dévotion ; à table : voici l'heure de la tempérance; en conversation : voici l'heure de la charité. Demandons-en la grâce, et unissons-nous à Jésus, unissons notre action à son action, l'heure présente à l'heure bienheureuse où il dit : L'heure est venue, allons au-devant des persécuteurs[1] !

III. *Ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum*, voilà que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Ces pécheurs sont d'abord les gentils, les païens, que les Juifs avaient coutume de désigner par ce nom (Luc., XXIV, 7, — Gal., II, 15). La plus grande partie de ceux qui vinrent prendre et garrotter Jésus, qui le flagellèrent et le crucifièrent, étaient des idolâtres, des Romains. Ce nom de pécheurs désigne ensuite les Juifs, qui ne le méritèrent jamais mieux qu'en ce temps-là, et qui ne commirent jamais un plus grand péché que le déicide dont ils allaient se rendre coupables sur la personne du Sauveur. Jamais, dit Cornelius, on ne vit une nation plus criminelle, et ce fut même un des motifs pour lesquels le Fils de Dieu voulut s'incarner à cette époque, afin d'avoir à souffrir des tourments plus nombreux et plus atroces de la part de ces scélérats. Sa bonté suprême voulait combattre la suprême méchanceté des Juifs, et pour ainsi dire, la provoquer en duel afin de détruire en elle seule toute autre méchanceté, comme en tranchant la tête on fait mourir les membres, comme en tarissant la source on tarit les ruisseaux. Il

1. Hayneufve, *Méditations*, IIe p., lundi de la seconde semaine de carême.

voulait, après avoir soumis et dompté cette mauvaise disposition, la guérir et la changer en sainteté. Aussi la clémence, la sagesse et la puissance du divin Restaurateur ont-elles merveilleusement resplendi en ce que, peu après avoir été crucifié par les Juifs, il changea ces cruels ennemis en disciples fidèles, en martyrs, en apôtres et en saints[1]. Troisièmement enfin, en parlant de pécheurs, Jésus pensait spécialement à celui qui le livrait aux mains des autres, au traître Judas : c'est pourquoi il ajouta : Voici que celui qui va me livrer est proche. (Math., XXVI, 46. — Marc., XIV, 42).

IV. Cette connaissance anticipée de la trahison, de l'arrestation, de tous les détails de la passion, rendit plus douloureuse pour Notre-Seigneur toute sa vie mortelle et en particulier son agonie.

Dans sa compassion pour nous, dit saint Liguori, Dieu a coutume de ne pas nous faire connaître, avant le temps où il nous faudra les endurer, les peines qui nous attendent. Si le coupable que la justice a fait pendre avait eu, dès l'instant où l'usage de la raison lui fut donné, la révélation du supplice qu'on lui réservait, aurait-il pu goûter un moment de joie? Si l'on avait dit à Saül dès le commencement de son règne : Voici le glaive qui vous transpercera; si l'on avait dit à Judas : voici le lacet qui t'étranglera; combien leur vie n'eût-elle pas été plus amère? Or, dès le premier instant de sa conception, notre aimable Rédempteur voulut avoir toujours présents les fouets, les épines, les outrages, la croix, la mort cruelle qui l'attendait. Lorsqu'il contemplait les victimes, il savait qu'elles étaient toutes la figure du sacrifice que lui-même, l'agneau sans tache, devait consommer sur l'autel de la croix; quand il voyait Jérusalem, il savait que dans cette ville il perdrait la vie, au milieu

1. Cornelius a Lapide, *in Matth.*, XXVI, 45.

d'une mer d'opprobres et de douleurs. Lorsqu'il regardait sa Mère bien-aimée, il s'imaginait la voir deja debout au pied de la croix et réduite à l'agonie par le spectacle de sa mort. Ainsi la prévoyance tenait Jésus plongé dans une affliction continuelle, et il acceptait tout, et il souffrait tout par amour pour nous. Une religieuse était depuis longtemps éprouvée par la tribulation; un jour Notre-Seigneur lui apparut portant sa croix, pour l'animer à souffrir en paix. Vous, lui dit-elle, vous n'avez été que trois heures en croix; mais voilà des années que moi j'endure cette douleur! Ignorante, repartit le bon Maître, que dites-vous là ! Dès le premier instant que je passai dans le sein de ma Mère, je souffris en mon Cœur tout ce que j'ai souffert depuis sur la croix[1]. O Fils du Dieu vivant, s'écrie un pieux auteur, votre soif des tourments est si ardente que vous n'avez pas voulu vivre un seul instant sans souffrir. Comme vous n'avez jamais jugé votre corps assez petit pour être sans l'âme bienheureuse qui le devait animer, et sans la divinité qui lui devait être unie : vous l'avez toujours trouvé assez grand pour souffrir, jusqu'à lui faire sentir toutes ensemble, dès le moment de sa formation, les peines qu'il devait endurer en divers temps. Si à l'âge de trente-trois ans la seule pensée des supplices qu'on préparait à votre humanité, lui causa une si profonde tristesse qu'elle tomba en agonie et répandit une sueur de sang, quelle fut sa douleur lorsqu'en entrant dans le monde elle connut d'une manière claire, vive et certaine, tout ce qu'elle devait endurer dans le cours de sa vie! Je comprends que cette peine fut une des plus grandes que vous ayez jamais souffertes, puisque vous étiez dès lors homme pour la sentir dans toute son étendue, et Dieu pour la prévoir dans toutes ses circonstances. Vous avez en même temps tout prévu, tout accepté,

1. Saint Liguori, *L'amore delle anime*, capitolo III, nos 3, 5.

tout senti, parce que votre amour ne vous permettait pas de vous épargner la moindre partie de vos souffrances[1].

V. Mais, selon le P. de la Colombière, ce fut au jardin que tous les tourments qu'on lui préparait, et surtout cette mort infâme et cruelle, se présentant à l'imagination du Sauveur de la manière la plus vive et la plus exacte, son âme fut saisie d'une si grande horreur et d'une tristesse si accablante, qu'elle parut plier sous le faix et céder à la violence de ses passions. Sa douleur égala dès ce premier temps toutes les peines du corps, puisqu'effectivement l'âme les ressentit toutes. J'ose même dire que dès lors elle souffrit plus que le corps n'endura pendant tout le cours de sa passion, puisqu'elle souffrit en même temps toutes les cruautés qu'on n'exerça sur lui qu'en divers temps et les unes après les autres. Jésus fut meurtri de soufflets chez Caïphe, il fut fouetté le lendemain chez Pilate et couronné d'épines ; il porta sa croix et y fut attaché : il y eut peu d'intervalle entre ces supplices, à peine lui donnait-on le loisir de respirer ; mais néanmoins il ne les souffrit pas tous à la fois, au lieu qu'au jardin ces maux viennent en foule assaillir son âme désolée. Elle découvre d'une seule vue toute cette longue et tragique histoire. Or tel qui pourrait résister en détail à tous ces malheurs, est accablé par la multitude. Job, apprenant en même temps la perte de tous ses biens et la mort de tous ses enfants, déchire ses habits et tombe par terre de faiblesse. Jésus, à la vue de tant de maux, semble manquer et de force et de courage. Il s'abandonne à une tristesse mortelle, aux cris, aux pleurs, à une espèce de désespoir. Voulez-vous savoir quand c'est que Jésus a le plus souffert? si c'est lorsqu'il a été dans les tourments, ou lorsqu'il les a prévus? Vous n'avez qu'à

1. Thomas de Jésus, *Souffrances de Notre-Seigneur*, 1re souffr., entretien sur la prévoyance.

comparer l'état où il se trouve au jardin, avec celui où il est à la colonne et à la croix même. Il endure les fouets, les clous, les épines, avec un silence, une douceur, une sérénité de visage et une tranquilité d'esprit qui font bien voir qu'en tout cela il n'y a rien qui soit au-dessus de sa constance. Mais il semble que sa constance est ébranlée et qu'elle succombe à Gethsémani : il pâlit, il tremble, il sue, il tombe sur ses genoux et sur sa face, il se plaint, il éclate en de pitoyables gémissements, il combat en lui-même contre lui-même, il n'en peut plus : on dirait qu'il va céder ou mourir dans le combat[1].

VI. La prévoyance fit de la vie de la Mère comme de la vie du Fils une longue agonie, et tout ce que les prévisions de Jésus avaient de plus douloureux se réfléchissait dans les prévisions de Marie, comme dans un miroir fidèle, afin d'augmenter sa participation aux souffrances qui devaient nous sauver. Écoutons Bossuet : « Ah ! votre Fils, lui dit Siméon, sera mis en butte aux contradictions; et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive (Luc., II, 34, 35). Parole effroyable pour une mère. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils; mais ne croyez pas qu'il veuille épargner sa douleur : non, non, ne le croyez pas ; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est? Ah! cette pauvre âme, confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pou-

1. De la Colombière, 1er *Sermon* sur la Passion, 1re partie.

vant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort, que de les appréhender toutes [1]. C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu! Qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés? Qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Il n'en sera pas de la sorte, on la veut éprouver : on le lui prédira afin qu'elle le sente longtemps; on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! O surprise!... Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies; elle le voit dans ces langes comme enseveli; il lui est, dit-elle, un faisceau de myrrhe qui repose sur son sein (Cant., I, 12). C'est un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère! O Dieu, il est à vous; je consens à tout, faites-en votre volonté. Elle lui voit donner le coup à la croix : achevez, ô Père éternel : ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort? je le donne, puisqu'il vous plaît; je suis ici pour souscrire à tout; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère : ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez votre glaive pour per-

1. Saint Augustin, *De civitate Dei*, lib. I, cap. XI.

cer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé [1]. »

Marie fut ainsi après Jésus le plus parfait modèle de la résignation dans la prévoyance, et, afin que sa résignation fût plus méritoire, sa prévoyance s'étendait au-delà de ses maux personnels, à tous les maux de celui qu'elle aimait plus qu'elle-même. C'est une vérité qu'une autre mère, sainte Brigitte, a vivememt sentie et qu'elle a mise en lumière. La très- sainte Vierge, dit-elle, savait plus clairement que tous les prophètes ce qui arriverait à son Fils, et elle comprenait mieux leurs oracles qu'eux mêmes ne les comprirent. Dès qu'elle eut mis au monde le divin enfant, et qu'elle put le tenir dans ses bras, elle pensa à la manière dont ces oracles s'accompliraient. L'enveloppait-elle de langes, elle considérait que tout son corps serait déchiré par une flagellation cruelle, de sorte qu'il ressemblerait à un lépreux. Couvrait-elle doucement les pieds et les mains du petit enfant, elle prévoyait combien durement ces pieds et ces mains seraient percés sur la croix par des clous de fer. Regardait-elle le visage de son Fils, du plus beau des enfants des hommes, elle méditait combien les crachats des impies souilleraient ignominieusement cette face auguste. Très-souvent elle considérait en esprit de combien de soufflets les joues de son Fils seraient frappées, de combien d'insultes et d'outrages ses oreilles seraient blessées. Tantôt elle considérait comment ses yeux seraient obscurcis par l'écoulement de son propre sang; tantôt elle considérait comment le vinaigre mêlé de fiel serait versé dans sa bouche. D'autres fois elle se représentait comment les bras de Jésus devaient être liés par des cordes, comment ses veines, ses jointures, ses nerfs seraient tirés et étendus sans miséricorde sur la croix, comment il fallait que toute son hu-

1. Bossuet, 1er *Sermon* sur la compassion de la sainte Vierge, 2e point.

manité fût soumise aux tourments, à l'amertume et à l'angoisse jusqu'à la mort. La très-sainte Vierge savait qu'après avoir rendu l'esprit sur la coix, Jésus aurait le côté ouvert par une lance très-aiguë, qui transpercerait son Cœur par le milieu. Aussi comme elle était la plus joyeuse de toutes les méres, en pensant qu'elle avait donné naissance au Fils de Dieu, qu'elle savait être Dieu et homme tout ensemble ; de même elle était la plus attristée de toutes les mères, en prévoyant la sanglante passion de Jésus-Christ. Comme l'âme est plus sensible que le corps, ainsi l'âme de Marie souffrait incomparablement plus avant la passion de son Fils, que le corps de toute autre mère ne pourrait supporter de souffrances avant de mettre au jour son enfant. Car le glaive de douleur prédit par Siméon s'approchait, à toute heure, d'autant plus près du cœur de la Vierge Mère, que le temps de la passion s'approchait lui-même davantage de son Fils bien-aimé. Il faut donc croire que Jésus, aussi rempli d'amour que d'innocence, compatissait à sa Mère avec une piété toute filiale, et tempérait ses douleurs par de fréquentes consolations : autrement la vie de la Vierge n'aurait pu soutenir un tel poids de douleurs jusqu'à la mort du Fils de Dieu [1].

Jésus-Christ souffre toujours dans ses membres mystiques, et souvent nous prévoyons ces souffrances. Sommes-nous avec Judas pour les préparer ou les aggraver par notre jalousie, notre avarice et tous nos crimes? Sommes-nous avec Marie pour les adoucir par notre compassion, notre amour et toutes nos vertus ? La prévision même de nos épreuves personnelles, nous sert-elle toujours à augmenter nos mérites, en multipliant nos actes de résignation ?

VII. Une certaine prévoyance nous est naturelle; mais quelquefois elle est un fardeau plutôt qu'un secours, et nous

1. Sainte Brigitte, *Sermo angelicus de excellentia Beatæ Mariæ*, cap. XVII.

expose à pécher par impatience, ou à tomber dans le découragement et la tristesse. L'homme est le roi de la création, et comme aucun de ses sujets ne peut faire plus de bien, aucun ne peut souffrir plus de mal. Lui seul a une âme, et cette âme est donnée en otage à un Dieu, qui se montre jaloux de punir le crime et de perfectionner la vertu par la souffrance. Notre âme a deux facultés qui multiplient pour nous les douleurs et les épreuves. La mémoire et la prévoyance ne sont-elles pas en nous comme deux échos qui répètent tous les sons lamentables, ou comme deux miroirs qui réfléchissent toutes les images sombres et attristantes? Nous oublions plus facilement nos joies que nos douleurs, et nous sommes plus prompts à prévoir la peine que le plaisir. L'animal est tout entier dans le moment présent. A-t-il souffert, il a oublié la souffrance dès qu'il a été guéri. Va-t-il mourir, il ne sait pas encore qu'il doit perdre la vie. S'il souffre, il n'accroît pas sa douleur par l'exagération ; s'il jouit, il ne diminue pas son plaisir par la prévision de l'instant laborieux qui va suivre. Au contraire, l'homme qui a laissé du sang ou des larmes dans les sillons de la vie, revient souvent par la pensée aux lieux et aux temps où il a souffert, il s'y plaît, il s'y attache; et ces douloureux souvenirs font tellement partie de son présent, qu'il les retrouve jusque dans ses moments de plaisir, de soulagement et de repos. D'un autre côté il se livre à des prévisions, qui sont parfois aussi pénibles que le mal lui-même, et par méfiance ou désenchantement il exagère le danger. Presque tous les maux, a-t-on dit, n'ont de fondement que dans notre imagination: ce sont nos prévoyances et nos craintes qui leur prêtent leur plus vives pointes. Nous les aggravons avec art, en les prolongeant dans l'avenir; la souffrance présente ne nous suffit pas : nous voulons souffrir en outre et dans le temps qui n'est plus et dans celui qui n'est pas

encore. Nous tirons notre être et l'étendons à la mesure des plus vastes douleurs imaginables [1].

VIII. La grâce corrige et complète cette prévision naturelle pour en faire la prévoyance chrétienne, dont les maîtres de la vie spirituelle nous apprennent les avantages, les actes et les conditions [2]. Le Sauveur nous en donna l'exemple dans le jardin des Olives, et c'est sur ce divin modèle que le bienheureux Alphonse Rodriguez tenait les yeux fixés, quand il donnait les conseils suivants, après les avoir pratiqués lui-même : Pour parvenir à ce sublime degré de perfection qui embrasse les souffrances avec amour et joie, il faut que l'âme s'y prépare avec soin en se représentant toutes les plus grandes peines, comme si elles étaient déjà arrivées, à l'imitation de Jésus-Christ qui, étant proche de la mort, s'en alla prier dans le jardin et traita avec son Père de ses souffrances et de sa passion. Ce fut là qu'il se représenta tous les tourments et toutes les douleurs qu'il devait souffrir pour les hommes. La vue de ces ignominies et de ces cruautés lui causa une tristesse et une agonie si grandes qu'il en sua du sang et de l'eau. Notre-Seigneur s'appliqua à trois choses dans le jardin des Olives. La première fut l'oraison où, connaissant la volonté de Dieu, il dit et répéta: Que votre volonté soit faite et non la mienne. La seconde fut l'amour pour son Père, qui le disposa à vouloir de grand cœur souffrir pour son honneur et pour sa gloire, comme pour le salut des hommes. La troisième fut la résignation et l'abandon de soi-même à la volonté divine; et cette conformité nous apprit ce que nous devons faire pour contenter Dieu et mériter beaucoup dans les souffrances. On doit donc se préparer à souffrir pour Jésus-Christ, en se représentant

1. De la Mennais, *Nouveaux Mélanges*, Pensées, p. 553.

2. Cf. Hayneufve, *Méditations*, II[e] partie, vendredi de la sexagésime 2[e] et 3[e] points.

toutes les douleurs, toutes les maladies, tous les tourments, qu'on peut avoir à subir pendant la vie, comme sont les infirmités corporelles et les peines intérieures. L'âme doit s'imaginer devant Dieu que toutes ces épreuves viennent fondre sur elle, et s'efforcer de résister à l'horreur qu'elles lui causent, en les acceptant de bon cœur et en tâchant de porter sa volonté à les aimer, à les souffrir même avec joie. Il en résultera que dans l'occasion cette âme embrassera les croix avec ardeur, et désirera souffrir toujours davantage par amour pour Dieu. Cet amour avec lequel il faut supporter les épreuves, doit avoir deux aides qui sont comme les deux enfants de la charité, et qu'on appelle la mortification et l'oraison. L'amour de Dieu est comme le chef, qui se tient au milieu et se sert de l'une et de l'autre. Car l'amour qui n'est point accompagné de travail et de souffrance pour Jésus-Christ, n'est pas digne du nom d'amour; la mortification sans la charité est peu de chose; et la prière d'une âme qui, loin de se mortifier et de combattre, se laisse aller au sommeil, ne mérite pas d'être exaucée. Le divin Maître ne veut-il pas, comme il le disait à ses disciples dans le jardin, que nous unissions la vigilance à la prière pour sortir victorieux de la tentation ? La prévoyance est une partie de la vigilance, et certainement le chrétien qui n'a pas prévu l'adversité pour se défendre contre ses attaques, en sera traité comme un homme endormi qui est surpris par l'ennemi et frappé sans résistance. Mais celui qui est attentif aux maux qui l'environnent et le menacent, ressemble à un soldat en embuscade, prévoit les coups de l'ennemi, et par sa vigilance se dispose à remporter une brillante victoire. Ainsi doit faire l'âme fidèle, au commencement de toutes ses entreprises : qu'elle se représente toujours les épreuves qui l'y attendent et qu'elle s'arme de patience, afin de surmonter tous les obstacles et de pouvoir souffrir, comme Jésus-Christ, tous les outrages et les mau-

vais traitements. Que Jésus-Christ, dans le jardin des Olives soit souvent contemplé, soit souvent invoqué par elle, pour qu'elle apprenne à prévoir les souffrances, comme il les a prévues, et à les supporter comme il les supporta [1].

IX. Pendant son oraison, à chaque douleur, à chaque ignominie, à chaque supplice qui se présentait à sa pensée, il répétait le *fiat* de la résignation. Père éternel, que demandez-vous de votre Fils? qu'il soit vendu et livré à ses ennemis par un de ses disciples! *fiat*. Père éternel, que demandez-vous de votre Fils? qu'il soit garrotté, conspué, battu! *fiat*. Père éternel, que demandez-vous de votre Fils? qu'il soit flagellé et que le sang ruisselle de ses membres déchirés! *fiat*. O mon Père, que voulez-vous de moi? que mes mains et mes pieds soient cloués à la croix, et que mon côté soit ouvert d'un coup de lance! *fiat*. O mon Père, voulez-vous que ma tête soit couronnée d'épines? *fiat*. Voulez-vous que ma bouche soit abreuvée de fiel? *fiat*. Voulez-vous que je sois crucifié entre deux voleurs et mis au nombre des scélérats? *fiat*, que votre volonté soit faite et non la mienne. C'était dans sa prière que le Fils de Dieu prévoyait et acceptait ainsi toutes ses épreuves. Le temps de nos exercices de piété n'est-il pas aussi le plus favorable à la prévoyance et à l'acceptation de nos croix? Qu'est-ce que l'oraison que tant de personnes pieuses font chaque matin? un acte de prévoyance pour toute la journée. Qu'est-ce que la retraite de huit jours qu'elles font tous les ans? un acte de prévoyance pour toute l'année qui commence, non moins qu'une revue de celle qui s'achève. La vie spirituelle est une continuelle prévoyance, et les saints furent les plus prévoyants de tous les hommes. N'étant jamais surpris, ils n'éprouvèrent jamais ces secousses qui agitent, ébranlent et

1. *Vie du B. Alphonse de Rodriguez*, appendice n° 5, nouvelle édition. Paris, 1862, p. 248-251.

parfois renversent des chrétiens moins prévoyants; mais ils furent toujours prompts et généreux à courir, comme leur Maître, au-devant des difficultés.

CHAPITRE II

Aller au-devant des difficultés.

I. Jésus va au-devant de ses ennemis. — II. Les tourments extérieurs étaient un soulagement à ses peines intérieures. — III. Il prélude à son complet abandon. — IV. Il nous apprend l'efficacité de la résignation. — V. Application aux pécheurs qui se convertissent. — VI. Application aux justes. — VII. Jésus nous montre son innocence, sa majesté et sa liberté. — VIII. Début, progrès et terme de son agonie.

I. L'agonie avait commencé par un vif sentiment de crainte, elle finit par un acte d'héroïque audace. Après avoir annoncé l'approche de ses ennemis, Jésus dit à ses disciples : Levez-vous, allons, *surgite, eamus* (Matth., XXVI, 46; — Marc., XIV, 42). Il sortit, en effet, du jardin des Olives avec les trois apôtres choisis, et il alla au-devant de ses persécuteurs sur le chemin qui séparait ce jardin de celui de Gethsémani. Telle est du moins l'opinion de Catherine Emmerich[1]. Marie d'Agréda fournit les détails suivants :

A l'approche des ministres d'iniquité, le Sauveur revint pour la troisième fois vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il leur dit : Vous pouvez maintenant dormir et vous reposer ; l'heure est venue en laquelle vous verrez que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs. Mais c'est assez ; levez-vous, allons, car celui qui doit me livrer est près d'ici, il m'a déjà vendu. Le Maître de la sainteté adressa ces paroles aux trois apôtres les plus

1. Catherine Emmerich, *Visions*, IVe partie, chap. IV, fin.

privilégiés, sans leur témoigner la moindre aigreur, et, au contraire, avec beaucoup de patience et de douceur. Pour eux, ils étaient si confus qu'ils ne savaient que répondre, dit le texte sacré. Ils se levèrent aussitôt, et Jésus alla avec eux trois joindre les huit autres à l'endroit où il les avait laissés, et il les trouva aussi endormis de tristesse. Notre divin Maître voulut qu'ils marchassent tous à la rencontre des ennemis, réunis sous la conduite de leur chef, en forme de communauté et d'un corps mystique, afin de leur enseigner ainsi la force que possède une communauté parfaite pour vaincre le démon et ses partisans, et pour n'en être point vaincue. Le Seigneur instruisit de nouveau tous les apôtres, et les prépara à l'événement. Bientôt on entendit le bruit des soldats qui venaient pour le prendre. Le Sauveur voulut aller à leur rencontre avec un air majestueux, qui laissait percer quelque chose de sa divinité, et au même instant il dit intérieurement avec une émotion profonde : Passion si désirée, douleurs, plaies, outrages, peines, afflictions, mort ignominieuse, venez, venez enfin, venez vite ; car l'incendie de l'amour, qui me consume pour le salut des hommes, vous attend comme son aliment propre. Approchez-vous de celui qui est très-innocent entre les créatures ; il sait ce que vous valez, il vous a cherchés, il vous a souhaités, et il vous accepte librement et avec joie ; je vous ai achetés par les grands désirs que j'ai eus de vous acquérir, et je vous estime à votre juste prix. Je veux réparer le mépris que l'on fait de vous, vous ennoblir et vous revêtir du plus haut caractère. Que la mort vienne, afin que je triomphe d'elle en la subissant sans l'avoir méritée, et que je mérite la vie à ceux qui ont reçu cette mort en châtiment du péché. Je permets que mes amis m'abandonnent ; car je veux et je puis moi seul entrer dans la lice pour assurer à tous la victoire [1].

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. XIII, no 1225.

II. Ces tourments au-devant desquels se précipitait le Fils de Dieu, étaient pour lui un soulagement, tant il souffrait de nos péchés, tant il désirait les expier. Si nous comparons, dit un orateur, les peines secrètes de Jésus avec ce qu'il a souffert en son corps, hélas! je suis persuadé que ces souffrances extérieures, bien loin d'égaler les autres, étaient un remède, ou du moins un soulagement pour son Cœur brisé de componction. Croyez-vous qu'il ressentit des plaies qui réparaient les outrages faits à son Père? Avec quelle joie pensez-vous qu'il vit le péché détruit par la destruction de sa chair, la gloire du Seigneur réparée par l'effusion de son sang, sa justice vengée, le monde purifié, réconcilié avec Dieu, et remis en état de faire honneur à celui qui l'a créé? Remarquez, s'il vous plaît, comment après trois heures de la plus excessive désolation qu'on ait jamais vue sur la terre, il n'aperçoit pas plutôt les soldats, qu'au lieu de redoubler ses cris et ses lamentations, comme on fait ordinairement à la vue des maux qu'on a extrêmement appréhendés, il se lève au contraire, il revient à lui, il congédie les apôtres, il leur permet de dormir tant qu'il leur plaira, comme n'ayant plus besoin de consolation. Il paraît fort, intrépide, comme si sa prière avait été exaucée, il va au-devant de ces lions affamés, il se livre à eux, et paraît jusqu'à la mort si peu ému, si calme, si résigné, qu'on ne peut douter, ce me semble, que ses supplices n'aient un peu apaisé la douleur qui le pressait. O douleur inconcevable, ô incroyable amertume du Cœur de Jésus, qui le rend insensible à de si grands maux, qui trouve même dans ces maux une espèce d'adoucissement [1]!

III. Un autre prédicateur a montré qu'en se livrant à ses bourreaux, le divin Maître prélude à son complet abandon. Sur le Calvaire il sera comme délaissé de son Père, et fera

1. De la Colombière, 1er *Sermon* sur la Passion, 1re partie.

entendre ce cri de douleur : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Dans Jérusalem il sera délaissé des créatures, de ses disciples et de ses proches, dont aucun ne viendra le secourir. Sur le mont des Oliviers, il s'abandonne lui-même [1]. La liberté de l'homme consiste dans l'empire qu'il a sur sa volonté, et dans le pouvoir qu'il a sur son corps. Par le premier, son cœur est à lui, et Dieu l'a laissé, comme dit l'Écriture, dans la main de son conseil (Eccli., xv, 14). Par le second, il dispose de son corps et de toutes ses puissances. Jésus-Christ devait avoir par-dessus tous les autres hommes ces deux avantages. Il était le maître de sa volonté, il était le maître de son corps, il pouvait disposer de l'un et de l'autre. Son amour l'engage à se dessaisir en son agonie de ces deux sortes d'empires. Il soumet sa volonté à celle de son Père, et il livre son corps à la discrétion de ses ennemis. Il s'abandonne lui-même en ces deux manières, et, en allant à la rencontre de ses persécuteurs, il complète un abandon qui est le trait le plus glorieux de son agonie. Il ne serait pas lié, s'il ne se liait lui-même; il ne serait pas à la disposition de ses cruels ennemis, s'il n'avait renoncé à la disposition de son corps. Il semble faire pourtant une exception. Bourreaux, sa tête est abandonnée à vos épines, ses épaules à vos fouets, ses pieds et ses mains à vos clous. Mais son Cœur reste à lui. Ce n'est pas vous qui tourmenterez le Cœur vivant de Jésus-Christ, vous ne l'atteindrez qu'après sa mort. Un Dieu seul est capable d'offrir le sacrifice de l'affliction et de la tristesse sur le Cœur vivant d'un Dieu. Que dis-je? il se réserve son Cœur pour continuer à vous aimer pendant que vous allez le couronner d'épines, le flageller et le crucifier. Il se réserve son Cœur, tant que ce Cœur peut battre dans sa poitrine, pour envoyer jusqu'à vous et jusqu'à nous, par chacun de ses

1. De Fromentières, *Carême*, 2e *Sermon* pour le vendredi saint.

battements, un flot de grâce qui nous fasse enfants de Dieu, et qui nous donne le courage de nous soumettre à sa volonté, de nous abandonner entièrement à sa providence.

IV. Nous apprendre l'efficacité de cette résignation pour accroître nos forces et diminuer nos douleurs, était même une des fins que le Sauveur se proposait en allant au-devant de ses ennemis. Bourdaloue l'a prouvé : « Dans l'extrême défaillance où il se trouvait, épuisé de forces, et ayant presque déjà perdu tout son sang, était-il en état de se présenter sitôt à cette cruelle passion, dont il avait ressenti si vivement les approches ? La seule idée qu'il en avait conçue l'avait consterné, l'avait accablé, l'avait jeté dans un trouble et réduit dans une faiblesse où il se connaissait à peine lui-même. Il avait été plus d'une fois obligé d'avoir recours à ses apôtres pour le soutenir ; il les avait avertis de veiller, de se tenir prêts et sur leurs gardes, de ne le point abandonner ; comme s'il se fût défié de sa résolution, et qu'il eût cru avoir besoin de leur présence. Y avait-il donc lieu d'attendre qu'il osât entrer dans un combat où il semblait si mal disposé ; qu'il osât se mettre lui-même entre les mains de ses ennemis ; que bien loin de prendre la fuite au bruit des soldats qui le cherchaient, il allât le premier à eux et les prévînt, tout cela, par un saint empressement de satisfaire à ce que son Père demandait de lui, et de se conformer à ses desseins sur lui ? A en juger selon les vues humaines, on ne pouvait guère l'espérer ; mais c'est là même aussi que nous devons reconnaître, et que nous ne pouvons assez admirer l'efficace toute-puissante d'une résignation parfaite, et secondée de la grâce. Il n'y a rien à quoi elle ne nous porte ; rien, dis-je, de si pénible qu'elle ne nous fasse entreprendre ; rien de si rebutant qu'elle ne nous fasse embrasser, rien de si ennuyeux et de si fatiguant où elle ne nous fasse persévérer, jusqu'à ce que l'ordre de Dieu ou sa volonté ait tout l'accomplissement qui dépend

de nous, et que nous lui pouvons donner. En voici la preuve, et pour nous en convaincre ayons toujours les yeux attachés sur Jésus-Christ, notre exemplaire et notre guide. Quel prodige, en effet, et quel changement merveilleux! Quelle intrépidité dans cet homme auparavant si timide, à ce qu'il paraissait, et saisi de si mortelles alarmes! Quelle constance et quelle fermeté dans cet homme auparavant tout abattu, tout interdit, et prêt à succomber sous le poids de sa douleur! Quelle promptitude et qu'elle activité dans cet homme auparavant tout appesanti selon les sens, tout atténué, étendu par terre et sur le point de rendre l'âme ! Qu'est-il arrivé, et qui en a pu faire de la sorte comme un autre homme? Voici le mystère et l'une des plus salutaires instructions pour nous :

« C'est toujours le même Homme-Dieu, et ce l'a toujours été ; toujours pénétré des mêmes sentiments de soumission à la volonté de Dieu ; mais cette soumission demeurait renfermée dans le cœur, parce que ce n'était pas encore le temps de la prouver par les œuvres et d'agir. Elle a été rudement attaquée, fortement combattue, violemment agitée et presque déconcertée ; mais dans le fond elle ne fut jamais altérée, ni jamais elle ne s'est démentie. De là, l'heure est-elle venue où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu, c'est alors que cette soumission se montre dans tout son éclat, et qu'elle déploie toute sa vertu. A ce moment toutes les frayeurs de Jésus-Christ se dissipent, toutes ses inquiétudes se cachent, toutes ses répugnances s'évanouissent; rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. A ce moment toutes les puissances de son âme se réveillent et se fortifient. Suivons-le, voyons-le marcher vers ses apôtres, écoutons-le parler. Il ne leur dit plus : Ne vous endormez pas, observez exactement toutes choses, et ne me quittez point, comme s'il eût voulu qu'ils fussent toujours attentifs à sa défense ; mais, dormez maintenant, leur dit-il, et reposez; voulant

ainsi leur donner à connaître qu'il ne comptait point sur eux, qu'il n'y avait point pour lui à reculer, que son parti était pris, que son jour était marqué, que c'était celui-là, et qu'il ne cherchait point à l'éviter. Il ne leur témoigne plus ni tristesse, ni crainte, ni irrésolution ; mais dans le feu et l'ardeur qui le transporte, il hausse la voix, il les presse, il les excite. Allons, reprend-il d'un ton vif et assuré, levez-vous et avançons : *Surgite, eamus.* Pourquoi ? c'est que le perfide qui doit me trahir n'est pas loin, et que je ne veux pas qu'il ait l'avantage d'avoir été plus prompt à me trouver, que je ne l'aurais été à m'offrir moi-même. C'est que la troupe qu'il conduit va bientôt paraître, et qu'il ne convient pas qu'ils fussent plus déterminés à se saisir de ma personne, que je ne l'aurais été moi-même à la leur abandonner : *Surgite, eamus.* »

Le même soir Notre-Seigneur avait déjà dit à ses apôtres : Levez-vous, allons (Joan., XIV, 31). Il l'avait dit en sortant du cénacle pour venir au jardin, comme il le répète en sortant du jardin pour se laisser prendre et conduire dans Jérusalem. Ce rapprochement n'a pas échappé à Bourdaloue qui ajoute : « Jésus ne peut souffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que son Père désire de lui, et à l'ouvrage dont il est chargé. Il ne pense plus qu'à cela, il ne soupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y envisage la volonté de son Père, il ne lui faut point d'autre motif, d'autre intérêt, d'autre soutien ; et c'est lui-même qui s'en déclare le plus hautement et le plus expressément, dans cet admirable passage de l'Évangile de saint Jean : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio : Surgite, eamus.* Ne balançons point, et ne différons point. Je sais ce qui m'est réservé et à quoi je suis appelé ; mais il n'y a rien de si rigoureux que je ne veuille subir, point de supplice si cruel que je ne sois résolu d'endurer, afin que le monde sa-

che que j'aime mon Père, afin de faire voir au monde combien les ordres de mon Père me sont vénérables et chers, afin d'instruire le monde, et de lui apprendre comment il doit respecter les volontés de mon Père, et s'y conformer dans toutes ses démarches.

« Toutes les fois qu'il faut mettre la main à l'œuvre, qu'il faut baisser la tête et porter le fardeau, qu'il faut se renoncer soi-même et s'assujettir, qu'il faut se réprimer ou faire effort, imaginons-nous que nous nous trouvons à la place des trois disciples, et que Jésus-Christ, marchant devant nous comme notre conducteur, nous dit : *Surgite, eamus.* Hâtez-vous, et ne tardez pas un moment. Voilà l'heure où votre Dieu vous appelle, et où vous devez me suivre. C'est dans cette occasion, dans cette action, que vous avez à montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, et à en donner un témoignage certain. Gardez-vous de vous comporter ici avec négligence, ou avec un esprit chagrin et chancelant. Gardez-vous de faire un pas en arrière, ou de vous tenir dans un lâche assoupissement et dans un repos oisif : *Surgite, eamus.* Souvenez-vous de la grandeur du Maître qui veut cela de vous, et qui vous l'enjoint. Souvenez-vous de la gloire qu'il en attend, et de la récompense que vous en recevrez. Souvenez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge. Souvenez-vous que c'est de là peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle. Souvenez-vous qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grâce, et que peut-être, manquant là-dessus de soumission, vous vous priverez de ses plus insignes faveurs et de ses plus abondantes bénédictions : *Surgite, eamus* [1]. »

V. Ces paroles s'adressent spécialement aux pécheurs qui se convertissent, et parce qu'il leur faut plus d'énergie pour

1. Bourdaloue, *Exhortation sur la prière de J.-C. dans le Jardin*, 2e partie.

s'arracher à de coupables habitudes, et parce qu'il leur faut plus de résignation pour accepter les moyens de ne pas retomber. Que se dit à lui-même l'enfant prodigue, lorsqu'il se convertit? des paroles toutes semblables, Je me lèverai et j'irai, *surgam et ibo* (Luc., xv, 18) ! Les ministres de la réconciliation doivent dire de même aux pécheurs : Levez-vous et allons, *surgite*, *eamus !* Où alla l'enfant prodigue? où doit aller le pécheur repentant? dans les bras de son père pour demander pardon, dans la maison de son père pour reprendre son rang, à la table de son père pour participer au banquet de l'amour et de la joie. Bretonneau s'est distingué dans cette application de l'agonie de Jésus à la pénitence :

Les gouttes de sang sortent avec abondance de tous les membres du Sauveur, ses yeux sont éteints, sa langue muette, et dans cette défaillance générale à peine lui reste-t-il un souffle de vie. Ce qui le plonge dans cet accablement, c'est l'effort qu'il fait pour tenir contre les répugnances que lui cause l'idée de sa passion. Sentir pour les souffrances toute l'horreur que la nature peut inspirer, et par un effort supérieur à toutes les horreurs de la nature, en étouffer tous les sentiments, l'immoler elle-même tout entière, la sacrifier : c'est là sans doute qu'il a fallu un courage, une constance toute divine. Il n'était pas possible que les sens n'en fussent troublés, et qu'ils n'en fussent même épuisés : ils l'ont été, ils le sont; mais que dis-je, et en demeurerons-nous là? Ah! chrétiens, apprenez ce que peut l'esprit de pénitence, et un saint désir de satisfaire à Dieu. C'est là même qu'il triomphe, c'est là qu'il fait éclater toute sa force. Malgré le trouble des sens, l'âme toujours inébranlable et ferme s'est soutenue; elle se soutient encore : en voulez-vous la preuve? Bientôt ce n'est plus cet homme timide, chancelant, incertain. Le changement est également prompt et merveilleux. Après un coup héroïque, rien n'ar-

rête désormais, et tout cède. Que fait-il ? il se rassure, il se relève ; plein d'une vertu toute nouvelle, il va à ses apôtres ; il leur reproche leur faiblesse, il les encourage, se met à leur tête, prévient la marche de ses ennemis, et court le premier se jeter dans leurs mains. *Surgite*, levez-vous, il n'y a plus à balancer. *Eamus*, allons, le parti est pris. Le perfide qui me doit trahir approche, je ne diffère plus, je vais me livrer moi-même. Il le dit, et ce qu'il dit il l'exécute. De là, mes frères, quelque réflexion sur nous.

Quand nous vous parlons de prévenir les coups de la justice de Dieu, de la fléchir par une vie pénitente et austère, cette parole vous paraît dure et l'on n'est guère accoutumé dans le monde à ce langage. Quand nous vous en parlons au tribunal même de la pénitence, où vous venez déclarer vos fautes, désavouer votre conduite passée, vous confesser dignes des châtiments du ciel, comment alors commencez-vous à nous écouter ? Ce ne sont plus ces premières expressions, ce n'est plus cette première ardeur que nous avions vue, et dont nous avions été édifiés, lorsqu'il ne s'agissait que de se frapper la poitrine, que de donner quelques larmes, que de faire le récit exact de ses désordres, que de s'en accuser, de se traiter de pécheur, d'en rougir et de se confondre. Dès qu'au nom d'un Dieu vengeur nous voulons appliquer le fer et le feu ; juges constitués du Seigneur, dès que nous voulons prononcer la sentence, mais une sentence qui sépare, qui retranche, mais une sentence qui gêne, qui mortifie, mais une sentence qui dompte les sens, qui châtie la chair, c'est là que la faiblesse humaine se fait sentir, et que la nature défend ses droits. On s'effraye : *cœpit pavere.* La pénitence fait à l'esprit une image qui l'afflige, qui l'abat : *cœpit contristari.* Quelquefois on promet, on commence même, mais on se dégoûte : *cœpit tædere.* On compose, on voudrait s'accommoder : *si possibile est.* Si cela se peut, exemptez-moi de telle et telle chose ; je me connais, je ne

pourrai jamais m'y faire : *transeat a me calix iste.* Des prières, j'y consens ; quelques aumônes, je le veux ; mais plus tant de repas, de bonne chère, de parties de plaisir, mais plus tant de jeux, de visites, de compagnies, mais plus tant de propreté sur ma personne, d'ajustements et de parures, c'est de quoi je ne puis m'accorder : *transeat a me calix iste.* Abstinences, jeûnes, retraite, souffrances et adversités de la vie, c'est de quoi je ne puis entendre parler : *transeat a me calix iste.*

Ce que je condamne dans ces sortes de répugnances, ce n'est pas le sentiment, mais le consentement. Le malade a de l'horreur, malgré lui, pour le remède qu'on lui présente, et il le prend néanmoins. Mais l'illusion est de désespérer, de se livrer aux mouvements et aux aversions naturelles de son cœur, d'abandonner l'ouvrage pour quelques difficultés qui s'y rencontrent, de se persuader qu'on n'en viendra jamais à bout, qu'on ne sera jamais pour cela assez maître de soi-même, que c'est une victoire impossible. Non, mon cher auditeur, elle ne l'est pas plus pour vous que pour tant d'autres, dont vous admirez la fermeté. Pensez-vous qu'ils aient moins à prendre sur eux? Vous n'aurez rien à combattre que Jésus-Christ, avant vous, n'ait combattu, et dont il ne vous ait fait voir qu'on peut triompher. *Surgite*, *eamus*, commençons et agissons. Souvent au premier effort tout s'aplanit, et l'on est surpris de la facilité qu'on éprouve à conduire à bout des entreprises, qui semblaient passer toutes nos forces. Il n'y a qu'à se faire quelque violence, qu'à ne se point tant écouter soi-même. A considérer Jésus-Christ dans le jardin, saisi, consterné, qui se serait persuadé qu'il dût tout à coup marquer tant d'assurance ? Effet ordinaire de la grâce, qui n'abandonne jamais une âme bien préparée et bien résolue. Un peu plus de confiance en son secours, *surgite*, *eamus* [1].

1. Bretonneau, *Sermon XLI*, sur la Passion, 1re partie.

VI. Cette confiance dans la grâce, cette énergie puisée dans la résignation, ne convient pas moins aux justes qu'aux pécheurs, et l'exemple de Jésus agonisant excite les religieux comme les séculiers à s'élancer au-devant des difficultés. Les successeurs des apôtres, les pontifes et les missionnaires, ont eux-mêmes besoin quelquefois d'adresser aux facultés de leur âme ce que le bon Pasteur disait à ses disciples : « Levez-vous et marchons, c'est le temps de combattre et non de dormir, c'est le moment de donner ma vie pour mes brebis. » A la table sainte, où le Fils de Dieu fait couler, sur le cœur des pieux communiants, tout le sang dont il arrosa la terre en son agonie, chacun l'entend répéter intérieurement : Bois mon sang, chrétien faible et timide, bois mon sang et tu deviendras fort et courageux. *Surgite, eamus;* levez-vous tous, venez avec moi, allons ensemble au-devant de la croix, affrontons les opprobres, les souffrances et la mort! Le soldat qui se précipite sur l'ennemi a plus de force que celui qui l'attend immobile: n'attendons pas les épreuves que nous prévoyons, ne restons pas couchés ou assis quand elles viennent, mais levons-nous et allons à leur rencontre par une généreuse acceptation. Ce serait une honte pour une armée que de laisser son général s'avancer seul au-devant de l'ennemi : quelle honte pour la grande armée des chrétiens, s'il ne sortait plus de ses rangs assez de braves pour former un imposant cortége à son divin chef, quand il s'élance au-devant des ignominies et des douleurs, en invitant à le suivre tous les hommes de bonne volonté! Sans doute, chaque chrétien n'est pas tenu de montrer cette grandeur de courage ; mais l'Église ne remplirait point toute sa mission, un ordre religieux ne pourrait même subsister longtemps, si quelques-uns de ses membres n'étaient supérieurs aux difficultés, ne recherchaient la pauvreté, les humiliations et les peines, uniquement pour suivre de plus près

Jésus-Christ et lui mieux ressembler, comme un capitaine, impatient et assuré de vaincre, cherche l'ennemi pour lui livrer bataille.

Le démon nous laisse prendre de saintes résolutions; mais, quand nous devrions les mettre en pratique, il se jette sur notre chemin et nous fait différer, s'il ne peut nous faire reculer. Nous aurons plus de peine et moins de bonne volonté, l'occasion ne sera plus aussi belle, et nous omettrons le bien sous prétexte d'un mieux imaginaire; tant il est vrai qu'on s'expose à n'exécuter jamais ce qu'on remet au lendemain, quand on pourrait le faire le jour même. Le Fils de Dieu volant à la rencontre de ses persécuteurs, dès que l'heure est venue, nous donne le conseil et l'exemple d'aller, sans aucun délai, au-devant des difficultés qui se présentent, afin de les reconnaître, de voir ce qu'elles ont de faible, et d'éprouver ce que nous avons de force avec la grâce pour passer par-dessus. Avançons un peu, ayons le courage d'interroger ce qui nous fait peur; le mal que nous appréhendons n'y est pas d'ordinaire. Qu'est-ce que cette humiliation que vous craignez tant? Que vous importe l'opinion que les autres ont de vous? En êtes-vous plus malade ou plus mauvais? De même pour toutes les tribulations et les contrariétés: l'imagination vous fait plus de peur que la chose ne vous fait de mal. Cette crainte si déraisonnable nous rend lâches et paresseux, nous ne faisons le bien qu'à demi, et parce que la voie du salut ou de la perfection est toujours hérissée de difficultés, nous nous traînons au lieu de courir[1]. En particulier, ne différons-nous point d'aller au-devant de la mort par une sainte préparation? Le divin Maître vient de suer jusqu'au sang à la seule pensée du supplice qu'on lui prépare, et dès qu'il a

1. Hayneufve, *Méditations*, IIe p., mercredi après le IIe dimanche de carême, 3e point.

compris que son Père l'ordonne, il se lève, il reçoit le baiser du traître Judas, il se présente à ses ennemis avec tant de tranquillité qu'il les étonne et les renverse par terre. Il calmait toutes les agitations, il réglait tous les mouvements de la nature, par la soumission à la volonté de Dieu. Imitons-le, en allant dès maintenant au-devant du trépas par une courageuse résignation et une tranquille conformité, que nous ne serons peut-être plus en état de pratiquer à la dernière heure. Tel sera alors notre accablement, que nous n'aurons probablement plus la liberté d'offrir à Dieu le sacrifice de notre vie : offrons-le dès à présent, en acceptant de bon cœur l'arrêt de mort que notre Père céleste a porté contre nous, et en nous soumettant à toutes les circonstances de l'exécution [1].

VII. Par le trait final de son agonie, le Sauveur ne nous enseignait pas seulement nos devoirs, il nous révélait encore ses propres qualités. En allant au-devant de ses ennemis, a dit Corneille de la Pierre, Jésus nous montra son innocence, sa majesté et sa liberté [2].

L'innocent ne fuit pas ceux qui recherchent et poursuivent le crime; il va à leur rencontre avec assurance et fierté. Le coupable fuit, parce que sa conscience le rend timide. Lorsqu'on avait voulu le faire roi, le Fils de Dieu avait pris la fuite et s'était retiré seul sur une montagne (Joan., VI, 15); lorsqu'on vient le saisir pour le traîner au supplice, il va lui-même au-devant de ses bourreaux. Quelle force ne donne pas l'innocence unie à l'humilité ! L'innocence corrompue par l'orgueil rendrait lâche ou téméraire ; mais soutenue par l'humilité, elle donna aux martyrs leur admirable intrépidité, elle donna au Roi des martyrs le courage d'affronter toutes les ignominies et tous les supplices. L'expression de

1. De Sainte-Croix, *Jésus agonisant*, 1re médit., 1er point.
2. Cornelius a Lapide, *in Matth.*, XXVI, 46.

cette humilité dans l'innocence est la prière. Un cœur coupable et orgueilleux ne prie pas ; un cœur innocent et humble prie volontiers : il remonte par la prière à la source de son courage, il la cherche non en lui-même, mais en Dieu ; non en bas, mais en haut. Saint Jérôme semble attribuer à la prière l'énergie que déploie le Sauveur : Après qu'il a prié trois fois, dit-il, étant désormais en sécurité touchant sa passion, il va au-devant de ses persécuteurs, et dit à ses disciples : *Levez-vous, allons*, afin qu'ils voient la confiance et la joie de leur Maître sur le point de souffrir [1], afin qu'ils puissent attester plus tard avec quelle sérénité, quel empressement et quelle ardeur il se dévoua pour nous à la mort. Il se cacha quand ses admirateurs et ses amis voulurent l'élever sur le trône ; il se montre quand ses persécuteurs et ses ennemis veulent l'élever sur la croix. Qu'il est beau de le voir courir ainsi au-devant de ses bourreaux, pour en obtenir le bonheur d'être immolé à la gloire de Dieu et au salut des hommes ! Son front est serein, son regard est tendre, sa parole est pleine de bonté, la douceur repose sur ses lèvres, et toute sa démarche est aimable. Jésus est la miséricorde incarnée. David avait vu cette miséricorde marcher derrière le pécheur pour le rejoindre et le ramener à Dieu (Ps. XXII, 6). Voici un spectacle bien plus touchant, c'est cette même miséricorde allant au-devant des traîtres, au-devant des persécuteurs, au-devant des plus implacables ennemis, pour leur offrir la réconciliation et le pardon, quand ils viennent l'insulter et la mettre à mort.

Mais, s'il laisse voir son amour pour toucher ces cœurs corrompus et endurcis, Notre-Seigneur fait aussi éclater l'indépendance, le pouvoir et la majesté de sa nature divine, pour confirmer dans la foi ses disciples fidèles. Au

1. Saint Jérôme, *in Matth.*, XXVI, 46.

Dieu qui parlait en homme et priait son Père de l'épargner, succède l'homme qui parle en Dieu et se montre aux autres de manière à confondre ses ennemis. Il est le maître lors même qu'il est captif, il est roi jusque dans les fers. C'est lui qui a ordonné et prédit l'arrivée des soldats, c'est lui qui modère et dirige leur fureur, c'est lui qui en préserve ses disciples pour accomplir la parole du prophète (Joan., XVIII, 8, 9). Rien ne se fait de plus, rien ne se fait autrement qu'il n'a disposé d'avance ou permis. Si le calme est la majesté de la force, il a un calme souverain comme une force sans égale ; si la dignité conservée dans l'infortune est la majesté du malheur, il conserve une dignité suprême au milieu des traitements les plus infâmes. Hélas ! quelle condamnation de notre conduite ! Nous sommes si éloignés d'aller nous-mêmes au-devant de l'humiliation et de la douleur, que nous perdons toute dignité, toute contenance, tout empire sur nos facultés et nos sens, dès que nous les voyons approcher de nous. La souffrance corporelle n'est pas un soulagement pour notre âme, elle est un poids qui nous écrase, et parfois la moindre maladie nous renverse et nous abat au moral comme au physique. La souffrance morale nous déconcerte, les propos tenus contre nous excitent notre impatience et nos murmures, les coups du sort nous étourdissent, la tristesse et la contrariété nous rendent pour quelque temps incapables d'application et de vertu. Les épreuves dépouillent souvent de sa majesté le roi de la création, lorsqu'il ne sait pas les supporter sans offenser le Créateur et maudire les créatures, lorsqu'il ne comprend pas qu'on aille au-devant de la souffrance qu'on pourrait éviter.

Jésus cependant sort du jardin des Olives, comme il y entra, pour nous apprendre avec quelle liberté il allait souffrir et mourir. Ce n'était pas pour se cacher, a dit Maldonat, que le Sauveur était venu au jardin de Gethsémani, puis-

qu'il avait coutume de s'y rendre (Luc., XXII, 39); mais c'était pour y être plus facilement trouvé par le traître et les soldats [1]. C'est aussi pour mieux nous prouver combien sa passion est volontaire, qu'il va lui-même à la rencontre de ses bourreaux et qu'il les renverse d'un souffle de sa bouche (Joan., XVIII, 6). Ils avaient cru le surprendre et l'épouvanter, mais c'est lui qui les surprend et les épouvante. Comme les soldats du roi de Syrie, envoyés pour prendre Elisée, furent frappés d'aveuglement, au point de se laisser conduire par Elisée lui-même dans Samarie (IV Reg., VI, 18, 19, 20): ainsi les suppôts de Satan ne reconnaissent pas Jésus qui est devant eux, et qui leur dit lui-même deux fois: Qui cherchez-vous (Joan., XVIII, 4, 7)? Le Sauveur les a frappés de cécité, dit saint Jean Chrysostome, pour montrer qu'ils n'auraient pu ni le prendre, ni même le voir, quoiqu'il fût au milieu d'eux, s'il ne l'avait bien voulu [2]. Origène parle d'une tradition parvenue jusqu'à lui, et qu'il ne juge pas indigne de foi: Jésus-Christ apparaissait aux hommes suivant ce qu'ils étaient eux-mêmes, prenait avec chacun telle ou telle forme extérieure suivant ce que chacun méritait. Il ne paraissait donc pas le même à tous, quoiqu'il fût toujours le même. Il en était de lui comme de la manne qui avait en soi toutes les délices, mais qui prenait des goûts différents selon les dispositions ou la volonté de quiconque la mangeait [3]. On peut le croire d'autant plus aisément que le Sauveur daigna quelquefois faire briller, en sa chair passible et mortelle, les qualités des corps glorieux. Quand il naquit d'une vierge il manifesta la subtilité, puisqu'il sortit du sein de sa mère sans l'ouvrir; quand il marcha sur les eaux, il manifesta l'agilité. Il montra la clarté dans sa trans-

1. Maldonat, *in Matth.*, XXVI, 36.

2. Saint Jean Chrysostome, *in Joann.* homil., LXXXIII, alias LXXXII, n° 1.

3. Origène, *in Matth., comment. series*, n° 100.

figuration sur le Thabor; il montra l'impassibilité à la dernière cène, où il donna sa chair en nourriture et son sang en breuvage à ses disciples. Partout il nous prouva et la liberté de sa condition et la grandeur de son amour. Par amour pour nous, avant d'entrer dans le sein de Marie, il pensait à la manière dont il pourrait entrer dans le sépulcre; par amour pour nous, avant de voir la lumière, il se préparait à pouvoir la perdre; par amour pour nous, avant de naître, il se pourvoyait de la faculté de mourir; par amour pour nous, durant le cours de sa passion, il rappellera à ses amis et à ses ennemis qu'il est libre dans la souffrance et dans la mort (Matth., XXVI, 53; — Joan., XVIII, 36, 37).

VIII. Comment pouvons-nous honorer le plus cette mort et cette passion? Comment pouvons-nous rendre au Sauveur amour pour amour? en allant librement et généreusement, comme lui, au-devant des difficultés et des épreuves. Le début, le progrès et le terme de son agonie se reconnaissent à ce signe; et ce n'est pas seulement à la fin, c'est encore au milieu, c'est au commencement, qu'il s'élance au-devant de tous les coups de la justice divine et qu'il y ajoute même quelque chose, pour montrer combien son Cœur est avide de souffrances[1]. Vous voulez, ô mon Père, que je meure sur le Calvaire? Eh bien! pour vous prouver que je le veux aussi, je vais mourir d'abord en esprit sur le mont des Oliviers, en y livrant mon âme à une tristesse pire que la mort. Vous voulez, ô mon Père, que mon sang coule sur la croix? Eh bien! pour témoigner mon empressement à vous obéir, je me hâte de verser des ruisseaux de mon sang dans Gethsémani. Vous voulez, ô mon Père, que mon corps inanimé soit étendu dans un sépulcre pour compléter le sacrifice! Eh bien! je l'étends par avance sur la

1. Cf. De Singlin, *Instructions chrétiennes sur les mystères de N.-S.*, mercredi saint, § 1.

terre, et je prélude à l'holocauste en me tenant devant vous comme une victime qui attend qu'on l'immole. Vous voulez, ô mon Père, que je sois immolé par des bourreaux? Eh bien! pour que vous soyez plus tôt satisfait, je me lève et je cours à leur rencontre. Non, non, il ne sera pas dit que la violence étrangère a été plus puissante ou plus empressée que mon amour; il ne sera pas dit que les hommes m'ont plus fait souffrir que je n'ai pu les aimer; il ne sera pas dit que votre justice a plus exigé de moi que je n'ai su lui offrir. Et puisque vous voulez que ma passion extérieure commence par la trahison d'un de mes apôtres, je vais présenter mes lèvres à son perfide baiser et l'honorer du titre d'ami. Puissent à mon exemple, dans la suite des temps, tous les disciples fidèles courir au-devant des épreuves que votre providence leur ménagera, et les aggraver même en quelque chose pour rendre un plus glorieux hommage et à votre amour et à mes douleurs! En récompense, ô Père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation, envoyez-leur comme à moi vos saints anges pour les fortifier et les consoler!

O Jésus, votre prière est exaucée, et tous ceux qui vous aiment envient vos douleurs. Au début de la vie j'ai rencontré la souffrance, au milieu de ma course je la trouve souvent, et je la rencontrerai encore à la fin de ma carrière. Si je n'en ai point eu peur dans ma jeunesse, elle m'a préparé aux rudes combats de ce monde; si je l'affronte généreusement dans mon âge mûr, elle donne à ma vertu plus de solidité; si je l'accepte avec reconnaissance au moment de la mort, elle m'adoucira le purgatoire et m'ouvrira le ciel. O ma souffrance, je te bénis! ô ma souffrance, je te reçois avec amour! ô ma souffrance, je désire que tu sois encore augmentée, comme un don de Dieu qui doit me rendre plus homme, plus chrétien, plus saint dans toutes les phases de cette longue agonie qu'on appelle la vie!

CHAPITRE III

Judas.

I. Jésus agonisant pensait à Judas et à Marie. — II. Aujourd'hui on veut réhabiliter Judas. — III. Mais la tradition flétrit en lui le nouveau Caïn. — IV. Il calomnia l'amour de Dieu pour les hommes dans l'Eucharistie. — V. Il blâma la générosité des hommes pour Dieu dans Madeleine. — VI. Il achève de s'endurcir à la dernière cène. — VII. Pendant l'agonie de son Maître il se prépare à le trahir. — VIII. Le baiser qu'il donne à Jésus. — IX. Son aversion pour Marie. — X. Combien le Sauveur a dû souffrir de sa perfidie. — XI. Mais Dieu tire le bien du mal. — XII. Prière.

I. Bien que l'agonie de Jésus se termine au moment où il s'élance, hors du jardin des Olives, au-devant de ses ennemis, et qu'ainsi nous n'ayons à décrire ni son arrestation, ni ce qui la suivit; néanmoins notre traité de la souffrance morale ne serait pas complet, si nous ne cherchions à suppléer au silence de l'Évangile sur deux personnes, auxquelles Notre-Seigneur pensa plus particulièrement dans son agonie parce qu'elles y prirent une part spéciale, l'une pour l'aggraver, l'autre pour l'adoucir. Judas et Marie, un traître et une mère, quoique absents de corps, étaient présents à la pensée du Sauveur, pendant qu'il souffrait et priait dans la grotte de Gethsémani. A la lumière de son infinie sagesse qui embrasse les moindres détails, il voyait tout ce que Judas faisait pour le trahir, tout ce que Marie éprouvait par compassion pour ses douleurs. Son Cœur allait de l'un à l'autre, repoussé par Judas, attiré par Marie, pardonnant au traître, aimant de plus en plus sa Mère. Qui de nous ne s'est trouvé ou ne se trouvera jamais entre un traître et une mère? Qui de nous est assuré de n'être jamais victime d'une trahison? Qui de nous n'est pas assuré d'avoir

toujours en ses angoisses une mère compatissante, si ce n'est dans celle que la nature lui donna, du moins dans celle que lui offre la grâce, dans la Vierge Marie, Mère de Jésus et notre Mère, refuge des pécheurs et consolatrice des affligés?

Après avoir dit aux trois apôtres choisis : Levez-vous et marchons, *surgite, eamus*, le divin Maître leur annonça que le traître approchait, *ecce appropinquavit qui me tradet* (Matth., XXVI, 46 ; — Marc., XIV, 42).

II. De nos jours on a voulu réhabiliter Judas, atténuer sa faute, crier à l'exagération, à la calomnie, à la haine de saint Jean contre lui, en même temps qu'on dépréciait Jésus dans sa naissance, dans ses œuvres, dans son agonie et dans sa résurrection [1]. La fureur du nivellement s'est emparée d'une certaine école. Comme on prend aux montagnes la terre dont on a besoin pour combler les vallées, sans vouloir les changer de place ou les mettre entièrement d'égal niveau : ainsi l'on s'efforce de retirer aux plus illustres personnages une partie de leur grandeur et de leur gloire, pour faire paraître quelques misérables moins petits et moins obscurs. On ne les met pas tout à fait sur le même pied, chacun garde sa position ; mais le contraste a perdu de son éclat, la vertu de son prestige, et le vice de son horreur. C'est ainsi que des débris de Jésus on a voulu exhausser Judas, et qu'on a prétendu les rapprocher en ôtant à l'un sa divinité, à l'autre sa perversité. C'est ainsi qu'on a voulu faire descendre Marie du piédestal de sa virginité perpétuelle, pour que le contraste n'écrasât pas la religieuse infidèle à ses vœux et devenue la concubine d'un hérésiarque. Voilons, disent ces niveleurs, voilons l'idéal de la femme tel que l'Église nous le propose dans la Vierge Mère, et enlevons à Marie tout ce qu'elle a de sublime, pour que les complices

1. Ernest Renan, *Vie de Jésus*, chap. XXIII.

de nos désordres paraissent moins dégradées. Judas a des imitateurs sur la terre et dans nos rangs : par égard pour eux peignons leur modèle de couleurs moins sombres, et diminuons la valeur de sa victime.

III. Mais Judas a conservé dans la tradition chrétienne une physionomie trop sinistre, pour qu'il cesse d'être à nos yeux le grand criminel, dont la pensée remplissait d'amertume l'âme du Sauveur au moment où, après lui avoir prodigué inutilement ses leçons, ses exemples et ses grâces, il allait encore lui prodiguer inutilement son sang et sa vie. Les Pères de l'Église n'ont pas eu besoin de noircir Judas, pour faire paraître plus éclatante l'innocence de Jésus-Christ ; mais les vices du nouveau Caïn ont fait briller davantage les vertus du nouvel Abel. Saint Jérôme[1] et un ancien auteur[2] ont indiqué quelques ressemblances entre Caïn et Judas, à cause de la perfidie de l'un et de l'autre, à cause de la réprobation divine tombée sur tous deux. Suivant saint Léon, le premier fut dès le commencement du monde le type prophétique ou la figure du second. Le sang du juste Abel annonçait la mort du souverain pasteur, et dans le parricide des Juifs on reconnaît Caïn meurtrier de son frère[3]. Caïn trompe l'innocent Abel par de douces paroles et de fraternelles caresses ; il l'invite à se promener avec lui dans la campagne, et c'est là qu'il l'immole à sa jalousie. Judas se présente à Jésus, hors de Jérusalem, dans le jardin des Oliviers, le salue, le baise, mais avec la dissimulation sur le visage et la haine dans le cœur, mais avec la criminelle intention de le livrer à ses ennemis. Caïn tua de sa propre main son frère Abel, Judas tue son Maître ; car le baiser par lequel il le trahit et le livre aux Juifs, est un coup plus cruel que tous les autres et une arme plus meur-

1. Saint Jérôme, *in Matth.*, xxvi, 49.
2. *In Marc.*, xiv, 45, inter opera Hieronymi.
3. Saint Léon, *Sermo* LX, de Passione ix, cap. iii.

trière, comme le dit encore saint Léon [1]. Caïn fut le plus grand criminel de l'Ancien Testament ; Judas, selon le même pape, a la primauté du crime dans la passion de Jésus-Christ [2], et par suite dans le Nouveau Testament. Mais Abel ignorait le projet fratricide de Caïn, et ne pouvait échapper à ses coups : le divin Maître savait tout, et il était libre de se soustraire à la trahison de son disciple. En allant de lui-même et sans y être invité sur le mont des Olives, il faisait voir qu'il n'ignorait pas, comme le juste Abel, le piége qui lui était tendu et la malice de ceux qui le lui tendaient; mais qu'il s'exposait volontairement à un supplice dont il avait réglé, indépendamment des bourreaux, tous les détails. Rien ne prouve peut-être mieux sa patience à supporter le coupable. Dieu est admirable dans ses saints, nous dit l'Écriture (Ps. LXVII, 36) : il est peut-être plus admirable encore dans les pécheurs. Sa bonté, sa grandeur et sa puissance semblent jeter un plus vif éclat dans le cœur qui l'outrage, que dans le cœur qui l'adore ; les merveilles qu'il opère pour ses amis nous le font moins connaître, que tout ce qu'il fait pour ses ennemis. Dieu nous apparaît en quelque sorte plus Dieu dans son empressement à chercher le pécheur, dans sa longanimité à l'attendre, dans sa générosité à lui pardonner et à sacrifier pour lui son Fils unique.

IV. Ce fut à l'occasion du sacrement d'amour que Judas laissa d'abord percer sa malice, et fut stigmatisé par l'Auteur de tout bien. En entendant la magnifique promesse de l'Eucharistie, beaucoup d'auditeurs avaient trouvé trop dur qu'il fallût manger la chair et boire le sang d'un homme pour vivre de sa vie : ils s'étaient retirés. Le Maître se tourna vers ses apôtres et leur dit : Et vous aussi voulez-vous vous

1. *Sermo* LII, de Passione I, cap. III.
2. *Sermo* LVI, de Passione V, cap. III.

en aller? A qui irions-nous, Seigneur? repartit Pierre; n'êtes-vous pas le Christ Fils de Dieu? Je vous avais choisis douze, ajouta Jésus, et pourtant l'un de vous est un diable (Joan., VI, 71). Ce mot signifie calomniateur. Jésus parlait de Judas, comme il en avait parlé auparavant en le rangeant parmi ceux qui ne croyaient pas à sa parole (Joan., VI, 65). Judas avait donc commencé par être hérétique, à la manière des sacramentaires modernes qui ne croient pas à la réalité du sacrement d'amour. En cela il se rapprochait du diable, qui se définit celui qui n'aime pas. Bientôt il s'en rapprocha plus encore en se faisant, auprès des Juifs, le calomniateur du Dieu qui s'est incarné par amour, et le calomniateur du mystère où il a répandu toutes les richesses de son amour pour les hommes. Judas, a dit Théophylacte, calomnia réellement Jésus à cause de l'Eucharistie, et il en prit occasion de l'accuser[1]. Peut-être même, ajoute Mancinus, réserva-t-il quelque partie du pain consacré qu'il reçut à la dernière cène, pour l'exposer aux moqueries des Juifs et la leur faire fouler aux pieds[2]. Il y pensa du moins, selon Marie d'Agréda. Voyant que le Sauveur ordonnait à ses apôtres de communier, le fourbe résolut de ne pas obéir, mais de garder secrètement le corps sacré de son Maître pour le porter aux pontifes et aux pharisiens, et de leur dire quel personnage était celui qui voulait qu'on prît ce pain pour son corps, afin qu'ils condamnassent cette prétention comme un grand crime. S'il ne pouvait réussir dans ce dessein, il se proposait de commettre quelque autre attentat contre cet adorable sacrement. Ce fut la très-sainte Vierge qui l'en empêcha, en veillant comme Mère, comme Épouse et comme Fille, par le ministère invisible des an-

1. Théophylacte, *in Joann.*, VI, 72.

2. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, 1ª p., lib. IV. dissert. VIII, punct. VI, moralis doctrina, I.

ges, à ce que le corps du Seigneur ne reçût point un pareil outrage [1].

V. Après la promesse de l'Eucharistie vint la charité de Madeleine, qui donna occasion au disciple de murmurer de nouveau contre son Maître, et de faire ce métier de rigide censeur, que les hérétiques de tous les siècles ont fait après lui contre l'Église catholique. Comme il avait blâmé la générosité de Dieu pour les hommes dans l'Eucharistie, il blâma la générosité des hommes pour Dieu dans Madeleine. A ses yeux, cette illustre pénitente eut le tort de répandre des parfums sur Jésus; il en calcula la valeur, et se plaignit qu'elle n'eût pas été donnée aux pauvres (Joan., XII, 5). Judas fit alors le philanthrope, comme tant d'autres le font aujourd'hui, non par intérêt pour les indigents, mais par intérêt pour sa bourse, pour son avarice ou son ambition. La philanthropie qui ne donne rien à Dieu, donne toujours moins aux hommes que la charité qui se porte d'abord vers Dieu. Les continuateurs de Judas sont très-prompts à déclamer contre les dépenses que nécessite le culte extérieur. Mais l'expérience prouve que nulle part on ne donne plus aux malheureux, que là où l'on dépense plus pour le Sauveur du monde dans son temple et dans son sacrement. Le Dieu de l'Eucharistie est le Dieu des pauvres : en leur donnant tout lui-même, jusqu'à sa chair et son sang, il nous excite à leur donner au moins notre superflu et parfois notre nécessaire. Les mêmes mains qui se montrèrent généreuses à bâtir des églises, à orner des sanctuaires, ne le furent pas moins à doter les hôpitaux, à multiplier les fondations de charité. D'ailleurs Judas était voleur (Joan., XII, 6) et gardait pour lui une partie des aumônes, dont il était dépositaire, et qu'il aurait dû répandre dans le sein des pauvres. Connaissant cette disposition, Jésus lui avait confié la caisse afin que l'Église tolère, dit

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, II[e] p., liv. VI, chap. XI, n° 1199.

saint Augustin, les méchants et les voleurs, lors même qu'ils se rendent semblables à Judas en prenant ses biens[1]; afin de calmer par quelque concession, dit saint Jean Chrysostome, cette fièvre d'avarice qui tourmentait le disciple, et de le rendre inexcusable s'il cédait à la tentation de trahir son Maître pour un peu d'argent[2]. On peut croire encore que Jésus avait voulu laisser aux plus dignes le soin des choses spirituelles, et au plus indigne le temporel[3]. Saint Mathieu rapporte que ce fut immédiatement après le festin où Madeleine fit profusion de parfums, que Judas Iscariote alla trouver les princes des prêtres et leur dit: Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? Ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent. Dès lors il ne cessa de chercher une occasion favorable pour le livrer entre leurs mains (Matth., XXVI, 14, 16).

VI. A la dernière cène, le traître profana par une communion indigne le corps et le sang du Seigneur; car Jésus les lui offrit, comme le prêtre doit les donner au pécheur caché qui se présente à la table sainte, pour ne pas manifester, par un refus public, l'état de sa conscience et l'exaspérer[4]. Cette profanation disposa de plus en plus Judas à trahir son Maître, parce que le sacrilége endurcit et donne l'audace du crime. Elle le disposa même au suicide, parce que le sacrilége cause beaucoup de morts prématurées, comme saint Paul le faisait remarquer aux Corinthiens (I Cor., XI, 30), peut-être en souvenir de Judas. Le Sauveur ne négligea rien de ce qui pouvait ramener un ennemi à de meilleurs sentiments. Il s'humilia devant lui par le lavement des pieds; il lui fit un riche présent par le don du sacrement d'amour; il lui adressa une menace dans ces pa-

1. Saint Augustin, *in Joann.*, tract. L, n°s 10, 11.
2. Saint Jean Chrysostome, *in Joann.*, homil. LXV, alias LXIV, n° 2.
3. Cf. saint Thomas, *in Joann.*, XII, lectio I.
4. Saint Thomas, *Summ.* III, p. q. 81, art. II.

roles : Il serait bon pour cet homme-là de n'être point né ; malheur à lui (Matth., xxvi, 24) ! Il prit toutes les précautions pour faire entendre au traître, sans compromettre sa réputation devant les autres, qu'il n'ignorait rien de ses noirs projets. Il dit d'abord à tous : « Un de vous me trahira » (*ibid.*, 21) ; puis, restreignant le nombre de ceux que cette prédiction pouvait désigner, il ne parut l'adresser qu'à l'un des quatre ou cinq convives qui pouvaient mettre la main au même plat que lui (*ibid.*, 23) ; enfin il le déclara au disciple coupable, mais tout bas, pour que les autres n'entendissent point (*ibid.*, 25). Judas résista à tout ce qui aurait pu le convertir. Aussi fut-il livré à Satan, qui entra en lui, et mérita-t-il que le Maître lui dît : Fais plus vite ce que tu fais. Mais les autres ne comprirent pas, et il put sortir sans être inquiété (Joan., xiii, 27-30).

VII. Le disciple courut dans Jérusalem pour tramer son forfait, pendant que le Maître allait sur le mont des Olives expier tous nos crimes. Ne doutant point qu'il n'y passât la nuit en oraison, selon sa coutume, le traître crut que cette occasion était favorable pour le livrer aux mains de ses complices. Troublé, agité, bouleversé, il courait en toute hâte à sa perte et ne pouvait, malgré son orgueil, se défendre d'une sombre inquiétude qui révélait le mauvais état de sa conscience. Il arriva tout effaré à la maison des princes des prêtres. En chemin, selon Marie d'Agréda, Lucifer lui apparut sous la figure d'un de ses amis, très-méchant homme auquel il avait confié le secret de sa trahison. Satan, qui soupçonnait de plus en plus Jésus d'être le véritable Messie, voulait empêcher sa mort pour empêcher notre salut. Mais Judas, qui avait volontairement perdu la foi, aima mieux risquer la mort de son Maître que de s'exposer à l'indignation des pharisiens en leur manquant de parole. Il entra donc et leur dit qu'il avait laissé Jésus sur la montagne des Oliviers, et qu'on pourrait facilement l'y prendre cette nuit,

en usant de sages précautions de peur qu'il n'échappât par ses artifices ordinaires. Les princes des prêtres se réjouirent beaucoup, et firent aussitôt préparer des gens armés pour aller saisir l'innocent Agneau. Pendant que se faisaient tous ces préparatifs, il travaillait à notre salut éternel, au salut même de ceux qui ne songeaient qu'à le faire mourir. Ce fut un admirable débat entre la malice excessive des hommes et la bonté infinie de Dieu. Si cette lutte du bien et du mal commença dans le monde à partir du premier homme, ces deux principes extrêmes atteignirent en la mort du Sauveur leur plus grand développement, puisque la malice humaine et la bonté divine déployèrent en ce moment l'une contre l'autre toutes les ressources : la première, en ôtant la vie et l'honneur au Créateur et Rédempteur des hommes ; la seconde, en les sacrifiant pour leur salut avec une immense charité[1].

Catherine Emmerich donne plus de détails : Le traître alla trouver d'abord les négociateurs qui l'avaient toujours flatté, et qui l'accueillirent encore avec une amitié feinte. Il en vint d'autres, parmi lesquels Caïphe et Anne ; ce dernier toutefois prit avec lui un ton hautain et railleur. Ils étaient irrésolus et comptaient peu sur le succès, parce qu'ils ne se fiaient point à Judas. Ils discutèrent leurs opinions diverses sur la résolution à prendre, et dirent entre autres choses à Judas : Pourrons-nous nous saisir de lui? N'a-t-il point avec lui des hommes armés? L'infâme traître répondit : Non, il est seul avec ses onze disciples, lui-même est tout abattu, et les onze sont tous des hommes sans courage. Il ajouta qu'il fallait s'emparer maintenant de Jésus ou jamais, qu'autrement il ne pourrait le livrer ; car depuis plusieurs jours, et ce jour-là en particulier, les autres disciples et Jésus lui-même avaient manifesté clairement qu'ils avaient sur lui

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. VII, nos 1205, 1206, 1207.

des soupçons, et ils le tueraient sans doute s'il retournait auprès d'eux. Il dit encore que si Jésus n'était pas arrêté immédiatement, il viendrait bientôt avec toute une armée de partisans et se ferait proclamer roi. On accepta donc la proposition de Judas, et il reçut le salaire de son crime. Mais, blessé du mépris qu'on lui témoignait, il fut poussé par l'orgueil à offrir ces trente pièces d'argent pour le temple, afin de se donner l'air d'un homme juste et désintéressé. On refusa de les accepter, parce qu'il n'était pas permis de mettre dans le trésor le prix du sang. Judas, qui regarda ce refus comme une insulte, en fut exaspéré. La trahison portait déjà ses fruits, avant même qu'elle fût accomplie; mais il s'était trop engagé, et ne pouvait plus se retirer. Les pharisiens le surveillèrent et ne le perdirent pas de vue qu'il ne leur eût exposé son plan pour prendre Jésus. Il leur demanda de ne faire partir avec lui qu'une troupe peu nombreuse, afin de ne pas éveiller les soupçons des disciples qui se tenaient aux aguets, et qui auraient pu exciter une sédition. Il leur dit qu'ils devaient user de précaution pour empêcher Jésus de s'échapper; car souvent, par des moyens magiques, il s'était rendu tout à coup invisible à ceux qui le poursuivaient, et s'était sauvé dans les montagnes. Il leur conseilla aussi de l'attacher avec une chaîne, et d'avoir recours à certains procédés magiques pour l'empêcher de la briser. Les Juifs rejetèrent ses avis avec dédain. Il convint d'entrer avant eux dans le jardin; il embrasserait et saluerait Jésus, comme s'il venait à lui en ami et en disciple : alors les soldats accourraient pour s'emparer de lui. Il voulait que ceux-ci eussent l'air d'être venus là par hasard, et que lui-même parût n'être pour rien dans leur démarche; ensuite il s'enfuirait avec les autres disciples. Il pensait aussi qu'un tumulte pourrait s'ensuivre, que les apôtres se défendraient peut-être, et qu'ainsi Jésus se déroberait comme il avait déjà fait plusieurs fois. Il

s'abandonnait surtout à cette pensée, lorsqu'il se sentait blessé du mépris et de la défiance des ennemis du Sauveur; mais il n'éprouvait ni compassion pour Jésus ni repentir de son crime, car il s'était livré tout entier à Satan. Il ne voulait pas non plus que ceux qui l'accompagnaient portassent des liens et des cordes. Ils firent semblant d'acquiescer à sa demande; mais au fond, on agissait avec lui comme avec un traître dont on se défie, et qu'on repousse lorsqu'on s'en est servi. Les soldats se montrèrent complaisants envers Judas jusqu'à l'endroit où le chemin sépare le jardin des Oliviers de celui de Gethsémani; là ils ne voulurent plus le laisser aller seul en avant; ils prirent un autre ton, et disputèrent avec lui de la manière la plus insolente [1].

VIII. Ce qui suivit n'appartient plus à ce traité. Notons seulement que Jésus n'avait peut-être pas essuyé sur son visage toute la sueur sanglante de son agonie. Quand donc Judas osa coller ses lèvres sacriléges sur cette face divine, il les teignit de sang. On peut même croire que cette tache de sang, dont il ne dut pas s'apercevoir, désigna le nouveau Caïn aux regards des prêtres et des pharisiens, qui savaient par quel signal il avait trahi son Maître. Hélas! que fait le sacrilége à la table sainte? il trempe aussi ses lèvres dans le sang du Fils de Dieu, et il n'en devient qu'un objet de plus grande horreur aux anges et aux saints. Le baiser de Judas retentit toujours dans l'Église par les communions indignes. Le traître, dit saint Charles Borromée, baisa Jésus-Christ faible, passible et mortel, pour le livrer aux mains des pharisiens et de leurs satellites; mais s'approcher avec une conscience souillée pour recevoir la sainte Eucharistie, c'est le livrer immortel, glorieux et impassible, aux pécheurs et aux démons [2].

1. Catherine Emmerich, *Visions*, IVe p., chap. V.
2. Saint Charles Borromée, *Homil.* CVIII, 2e p.

IX. Notons encore, avec Marie d'Agréda, que le traître méprisait également les conseils et les exemples de la très-sainte Vierge et de son divin Fils. Il alla si loin que la haine qu'il avait conçue contre son Sauveur et contre la Mère de miséricorde le rendit incapable de chercher cette même miséricorde[1]. Dès qu'il eut perdu la grâce et la foi, il éprouva une telle aversion pour Jésus et Marie, qu'il ne les regardait jamais au visage[2]. Ce dernier trait est d'autant plus remarquable qu'il convient plus parfaitement aux hérétiques de nos jours. Ils ne peuvent regarder en face la Vierge immaculée, ils ne tolèrent ni ses images ni ses statues, et refusent de recourir à son intercession pour toucher la miséricorde divine. Néanmoins Marie fait pour eux ce qu'elle fit pour Judas, et la puissance de son intercession serait capable de mettre fin à toutes les hérésies et à tous les égarements. Non-seulement elle pria pour tous les bourreaux de son Fils en général[3], et les empêcha d'être foudroyés par la justice divine[4]; mais en particulier elle pria pour Judas. qu'elle aurait voulu préserver de son crime et de son châtiment. Dès le matin du jeudi, en lui faisant ses adieux, Jésus lui avait parlé des projets du traître, et la sainte Vierge aussitôt avait intercédé pour le coupable[5]. Le soir, pendant que le perfide préparait tout dans Jérusalem pour arrêter son Maître, elle eut compassion de lui, pleura sa perte, pria pour le salut de son âme, et se montra prête à mourir pour lui[6]. Un peu après, quand il s'approchait de Jésus pour le baiser, elle lui obtenait une très-vive lumière, par laquelle il connut l'horrible noirceur de sa tra-

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. VIII, n° 1133.
2. *Ibid.*, chap. X, n° 1173.
3. Catherine, chap. XII.
4. Marie, chap. XIII, n° 1234.
5. Catherine, IIIe p., chap. LXIV.
6. Marie, chap. XII, n° 1208.

hison, les châtiments qui l'attendaient, et le pardon qui lui était offert s'il voulait se repentir[1]. Le lendemain, quand il se pendit de désespoir, elle sut ce qui lui arrivait et la place qu'il occuperait éternellement en enfer. Cette connaissance lui fit encore répandre beaucoup de larmes, et elle supplia le Seigneur d'éloigner les hommes d'un si grand aveuglement et d'un précipice si effroyable[2].

X. Si Marie a pleuré à cause de Judas, combien plus Jésus a-t-il dû souffrir d'une trahison qu'il voyait s'accomplir pendant son agonie! Dans chacun de ses tourments, selon le P. de la Colombière, il y eut toujours pour son Cœur quelque chose de mille fois plus cruel, que ce qui semblait n'être que pour son corps. Si les crimes commis durant sa passion contre lui-même étaient si horribles que le soleil en perdit la lumière, que la terre en frémit, que toute la nature en fut épouvantée, combien l'âme du Sauveur n'y fut-elle pas plus sensible que tous ces êtres privés de connaissance et d'amour! Mais parmi ces crimes quel était le plus révoltant? La trahison de Judas. Sans doute la sueur de sang à Gethsémani, comme le crucifiement sur le Calvaire, dut causer une affreuse douleur au Fils de la Vierge sans tache. Toutefois, lorsqu'une âme forte a pris sa résolution, lorsqu'elle est embrasée d'amour et qu'elle espère en souffrant manifester cet amour, elle est capable de se dévouer de plein gré et d'affronter tous les supplices. Mais, plus on a de cœur, de tendresse et de générosité, plus aussi on a de peine à supporter l'injustice, l'ingratitude, la trahison. Se voir sacrifié à l'envie de ses ennemis, se voir trahi par ceux dont on avait lieu d'attendre le plus de secours en sa disgrâce, ce sont des revers que soutiennent à peine la constance la plus mâle et la patience la plus invincible[3].

1. *Ibid.*, chap. XIII, n° 1227.
2. *Ibid.*, chap. XIV, n° 1252.
3. De la Colombière, *Ier Sermon* sur la Passion, 1er point.

L'amour méprisé, l'amour qui part d'un cœur et s'élance vers un autre cœur pendant des années entières, mais qui est obligé de revenir sur lui-même et de rentrer en sa source, sans rapporter autre chose que la plus noire ingratitude, quelle torture et quelle agonie pour un cœur aimant, pour le Cœur d'un Dieu fait homme par amour! Avoir aimé si longtemps, avoir aimé si parfaitement, et ne trouver que la trahison dans une âme sur laquelle on a versé constamment les flots de l'affection la plus pure et la plus désintéressée! David, persécuté par son fils Absalon, monta sur cette même colline des Oliviers en pleurant, et tout le peuple fidèle pleurait avec lui (II Reg., xv, 30); pourtant David et ses soldats savaient regarder d'un œil sec une armée ennemie rangée en bataille. Ainsi Jésus agonisant souffre moins à la pensée de ses cruels bourreaux, qu'à la pensée du traître Judas; et ce qu'il voit de plus affligeant pour son Cœur dans la cohorte qui vient le prendre, ce n'est ni la malice des chefs, ni l'ignorance des soldats, c'est la trahison, c'est l'obstination, c'est la damnation d'un apôtre. Aussi pleure-t-il comme David, et ses larmes sont du sang qui jaillit de tous ses pores. Quelle lutte dans son Cœur! Le torrent impétueux d'amour refoulé vers sa source par l'ingratitude du traître, fait effort pour déborder par la miséricorde de la victime. Il déborde en effet de toutes parts pour inonder Judas, atteindre jusqu'à son cœur et y faire entrer le repentir. Mais tout est inutile, Judas ne se repentira pas, Judas sera damné, et Jésus qui le sait donne pour mesure à sa douleur l'étendue de son amour.

Pour nous aider à concevoir cette douleur, le divin Maître dit un jour à la bienheureuse Varani : Toute âme qui commet une faute grave rompt violemment les liens qui l'unissent à moi, son vrai chef et la source de sa vie. Ce fut là pour mon Cœur une peine des plus cruelles et des plus sensibles. Représentez-vous ce que doit souffrir un mal-

heureux attaché à un instrument de supplice, quand s'opère la dislocation de ses membres violemment tirés en tous sens : vous aurez une idée de mon martyre, puisque les âmes qui se damnent sont autant de membres que l'on m'arrache, et qu'à chaque péché mortel mon tourment se renouvelle. Or, entre la douleur que cause l'abscission d'un membre spirituel et celle qui résulte d'une amputation pratiquée sur le corps, il y a toute la distance qui sépare l'esprit de la matière. Ni vous, ni aucun homme vivant sur la terre, ne pouvez comprendre combien l'âme est plus précieuse que le corps: mais moi qui les ai faits, je connais la noblesse de l'une et la bassesse de l'autre ; et c'est pourquoi je vous dis que ni vous, ni aucune autre intelligence créée, ne pourrez jamais comprendre l'amertume et l'atrocité de mes peines. Cependant tous les péchés ne sont pas aussi graves les uns que les autres : d'où il suit que, quand mes membres spirituels m'étaient arrachés, la perte des uns me causait une douleur plus sensible que la perte des autres[1]. Celle qui me tourmentait continuellement, celle qui ressemblait à un glaive empoisonné dont la lame tranchante frappait et transperçait mon Cœur, c'était l'impiété et l'ingratitude de Judas, qui, après avoir été mon disciple chéri, me trahit avec tant de perversité. Pour le détourner d'accomplir son criminel dessein, je l'avais comblé des plus grandes marques d'amour ; mais plus je lui témoignais de tendresse, plus ses dispositions devenaient criminelles à mon égard.

Lorsque je m'approchai de lui, comme de tous les autres, pour cette humiliante et lamentable cérémonie du lavement des pieds, mon Cœur s'attendrit profondément. De mes yeux tombèrent d'abondantes larmes sur ses pieds, et je disais en moi-même : O Judas, que t'ai-je donc fait pour me trahir si cruellement? Infortuné disciple! il est donc vrai que je te

1. Bienheureuse Varani, *Traité des douleurs intérieures de J.-C.*, ch. I.

donne en ce moment la dernière preuve de mon amour! O fils de perdition, pourquoi t'éloigner de moi, ton père et ton maître? O Judas, s'il ne te faut que trente deniers, que ne vas-tu les demander à ma Mère qui est aussi la tienne, et qui, pour t'épargner un crime et me sauver la vie, consentirait volontiers à se vendre elle-même? O Judas, ingrat disciple! tu vois avec quel amour je lave et je baise tes pieds; et toi, tu viendras me baiser la face pour me trahir! O mon cher et bien-aimé fils, je pleure ta perte, bien plus que cette mort douloureuse que je vais subir; et toi, de quel retour ne vas-tu pas me payer? Tandis que mon Cœur lui parlait ainsi, Judas ne prenait pas garde à mes larmes, parce que j'avais dû fléchir les genoux et incliner la tête, et que les flots de ma longue chevelure lui cachaient la tristesse de mon visage éploré. Mais Jean était attentif à ce que je faisais: il voyait mes larmes tomber sur les pieds de Judas, et il comprenait que la tendresse de mon amour les faisait seule couler. Un père, au chevet de son fils unique qui va mourir, s'empresse de lui rendre les bons offices qu'exige son état, et il lui dit du fond du cœur : Adieu, mon fils, voici le dernier service qu'il me sera donné de te rendre. C'est ce que je fis moi-même envers ce malheureux Judas, en lui lavant et baisant les pieds. Comme je les touchais d'une main caressante et que je les pressais amoureusement sur mes lèvres, Jean observait toutes mes actions et tous mes mouvements; rien n'échappait à cet aigle au puissant regard, à qui j'avais révélé tous les mystères de ma passion; il ne revenait pas de la stupeur que lui causait ce spectacle, et, tout vivant qu'il était, il portait sur son pâle visage toutes les empreintes de la mort. Mais Judas semblait s'attacher à me témoigner plus de haine, à mesure que je lui témoignais plus d'amour[1].

1. *Ibid.*, chap. III.

Ce qui rendait encore cette ingratitude plus cruelle au Cœur de Jésus, c'est que parmi les hommes on juge plus sévèrement celui qui est trahi par les siens, celui dont les parents, les amis ou les disciples veulent la perte. Aussi Judas, pour justifier sa perfidie auprès des Juifs, chargeait-il son Maître de mille crimes et de mille accusations. Cette perfidie même fut un préjugé terrible contre le Sauveur ; car on devait dire : tel disciple, tel maître ! Que peut valoir un homme, quand de son école et de son intimité il sort un Judas! Bien des crimes doivent se commettre dans sa compagnie, puisqu'un forfait si noir y est accompli pour une si petite somme d'argent. Toute cette sainteté qui apparaît au dehors n'est qu'un masque qui couvre des turpitudes. Et comment les princes des prêtres n'auraient-ils pas reproché à leur captif d'avoir été trahi par un de ses apôtres, par un de ses familiers, puisque Pilate osa lui reprocher d'avoir été livré à la justice par sa propre nation : Est-ce que je suis juif? Votre peuple et ses pontifes vous ont livré à moi : qu'avez-vous fait (Joan., XVIII, 35)[1] ?

XI. Mais cette circonstance même devait prouver une fois de plus que Dieu sait tirer le bien du mal. Quel mal qu'un apôtre trahissant son Maître! Quel bien que le salut du monde opéré par la mort de ce bon Maître ! Nous ne concevons pas de plus grand mal que la trahison de l'apôtre Judas. Nous ne concevons pas de plus grand bien que la mort du Sauveur Jésus. Qui ne serait scandalisé de voir un méchant admis ou gardé quelquefois parmi les personnes vertueuses, si un traître n'avait pas été admis et gardé dans le collége apostolique ? L'Église même eût-elle veillé avec autant de soin au choix de ses ministres, si l'exemple de Judas ne lui avait appris à se défier des faux frères ? Et qui oserait rendre un évêque responsable d'un mauvais choix,

1. De Lingendes, *Conciones in quadrages.*, feria VI, hebdom. sanctæ, IIIa p

ou de la triste conduite d'un prêtre ordonné par lui, quand un traître s'est trouvé parmi les apôtres, après avoir comme eux fait des miracles et comme eux été admis à l'intimité du Fils de Dieu? Il résulte de cet exemple que les sacrements sont valides, lors même que celui qui les administre est un pécheur, parce que, dit saint Augustin, quand Judas baptise c'est Jésus-Christ qui baptise[1]. Il résulte de cet exemple une autre vérité rassurante, qui est que Dieu ne nous éloigne pas de lui à cause de la malice future qu'il prévoit en nous, mais nous admet à son amour et à ses faveurs pour la bonté présente qu'il nous reconnaît. Les innombrables actes de patience que Jésus pratiqua envers Judas, nous ont valu les grâces de patience dont nous avons souvent besoin nous-mêmes. Que de mérites nous acquerrions si, à la suite du Sauveur et de plusieurs saints, nous allions jusqu'à supporter, volontairement et par libre choix, dans notre demeure, dans notre compagnie, une personne imparfaite, méchante même, qui nous occasionnât un continuel exercice de vertu! Quel mérite j'aurais si du moins je profitais du crime de Judas, pour me mettre dans les heureuses dispositions où était un religieux, lorsqu'il faisait cette prière :

XII. Divin Jésus, ma gloire et mon souverain bien, vous avez donc voulu éprouver combien un ami infidèle est une rude croix. Vous voyez nos trahisons, et vous nous recherchez encore en nous attirant par les chaînes de votre charité, et en tâchant d'amollir la dureté de nos cœurs par l'onction de votre grâce. C'est le propre de votre miséricorde, ô mon Dieu, de ne se rebuter jamais, et de nous poursuivre lorsque nous vous fuyons. En souffrant une peine aussi sensible que celle qui vient de la fausse amitié, vous voulez me témoigner votre amour afin que, si je passe jamais par une pareille épreuve, je trouve en vous une solide consola-

1. Saint Augustin, *in Joann.*, tractat. VI, n° 7.

tion. Mais pourquoi regarder avec étonnement le perfide Judas? Pourquoi ne pas me regarder moi-même? Combien de fois vous ai-je vendu pour des choses de néant, sans écouter vos inspirations, sans être touché de vos bontés! N'avez-vous pas assez d'un Judas, sans que je sois encore le compagnon de sa perfidie? Souvenez-vous de ce que vous avez fait pour attendrir le cœur endurci de votre apôtre, et combien vous avez été touché de sa perte. Ayez pour moi le même amour que vous lui avez témoigné, et faites-le sentir à mon cœur, en ce moment où je confesse devant vous mes infidélités, et où je me soumets à toutes les satisfactions que vous exigerez de moi. Faites de moi ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me receviez en votre amitié. Si j'ai été un de ceux qui vous ont trahi, que je sois maintenant au nombre de ceux qui vous aiment sincèrement. Le triomphe de votre amour est de rendre les pécheurs saints, et les traîtres fidèles. Convertissez-moi donc, et faites que je vous sois fidèle jusqu'à la mort.

Si vous saviez, ô disciple perfide, combien vaut celui que vous vendez et quelles immenses richesses sont en lui, vous vous vendriez vous-même pour l'acheter. Mais si vous êtes résolu de le vendre, vendez-le moi : je l'achèterai au prix de tout ce que j'ai et de tout ce que je suis. Les Juifs ne me l'enlèveront pas : je le cacherai dans mon âme pour l'y servir et l'y adorer. Comment est-ce, ô mon Sauveur, que je n'accours pas de toutes mes forces, en voyant qu'on cherche à vous vendre? Vous ne voulez pas que je possède rien qui soit plus à moi que vous, qui êtes mon unique bien. Vous êtes mon père, mon frère, mon ami, mon trésor, ma nourriture, et, si je l'ose dire, mon esclave. Car enfin vous vous êtes fait esclave pour me procurer la liberté, et vous avez voulu être à moi par tous les titres qui donnent droit à un homme sur quelque chose. Que je suis riche en vous possédant, ô mon Jésus! Vous seul me tenez lieu de tout. Je vous

reçois donc comme mon bien, je vous embrasse comme mon trésor, je veux que vous fassiez à l'avenir toute ma béatitude, et je renonce pour l'amour de vous à tout ce qui n'est pas vous.

Vous savez, ô fidèle ami de mon âme, que le trop grand attachement qu'on a pour ses amis arrête vos communications et vos plus secrètes faveurs; et vous permettez que nos âmes, lorsqu'elles se tournent vers vous, éprouvent aussitôt l'inconstance des amitiés humaines. Vous m'ordonnez donc d'être fidèle à l'égard de tous, mais de n'être attaché qu'à vous. Je le veux de tout mon cœur. Mais puisque vous avez souffert pour mon amour la trahison d'un ami perfide, donnez-moi la force de supporter patiemment ce qui m'arrivera de semblable, et faites que je ne me laisse jamais enivrer par l'affection des hommes, ni abattre par leur infidélité. Si vous voulez qu'ils me haïssent et me persécutent, que votre volonté soit accomplie : faites seulement que je le veuille aussi. Comment puis-je exiger que tout le monde m'aime, que personne ne manque envers moi aux devoirs de l'amitié, quand je vois un Judas assis à votre table et se disposant à vous trahir ? Votre amitié seule est véritable, et je donne sans regret tout le reste pour la mériter. Ouvrez les yeux de mon esprit, ô divine lumière, et faites-moi connaître l'heureux état d'une âme oubliée, méprisée, persécutée, qui, loin de toute affection terrestre, peut vous trouver seul, vous aimer en pleine liberté, s'unir intimement à vous et vous dire avec une entière confiance : Mon Père, mon Époux, mon unique amour ! Doux moment, heure fortunée, ne viendrez-vous jamais[1] ?

1. Thomas de Jésus, *Souffrances de N.-S. J.-C.*, XXVIIe souffr., entretien sur la trahison de Judas.

CHAPITRE IV

Tous les Judas.

I. Jésus voyait en Judas tous ses imitateurs. — II. Le Judas hérétique.— III. Le Judas littéraire. — IV. Le Judas politique. — V. Le Judas religieux. — VI. Le Judas ecclésiastique. — VII. Tous les pécheurs. — VIII. Humilions-nous donc, mais espérons.

I. Judas est le type de la perfidie, et Jésus voyait en lui tous ceux qui dans la suite des siècles imiteraient sa perversité. Cette vue contribuait alors à l'agonie du Chef, comme elle contribue aujourd'hui à l'agonie des membres. Un apôtre, a dit un orateur, un apôtre destiné à annoncer l'Évangile à l'univers, à faire connaître les œuvres de Dieu, à fonder la religion, je le vois à la tête des ministres de Satan ! O colonnes, tremblez ! O cieux, étonnez-vous ! O justes, craignez ! Il y a dans le cœur des plus grands saints la semence des plus grands crimes. Point d'iniquité dont l'avarice ne soit la source[1]. Et ce n'est pas seulement l'avarice, ce sont tous les principaux crimes qu'on trouve dans la trahison de Judas : l'hérésie, le vol, le mensonge, l'hypocrisie, l'obstination, l'infidélité, le parricide, le sacrilége, l'ingratitude, l'inhumanité, la désobéissance, la jalousie, l'impiété[2]. Mais tous ces crimes ont-ils donc cessé de souiller la terre, d'affliger les amis de Dieu, et de renouveler une des circonstances les plus douloureuses de la passion du Sauveur ? Non, Judas comme Jésus a ses disciples, Judas comme Jésus a fait école, et tous deux ont une postérité spirituelle.

II. Origène remarque en effet que la race de Judas vit

1, D'Alègre, *Carême*, *Sermon XXIII*, la Passion, 1er point.

2. Panigarola, *Cento ragionamenti...*, 1a p., ragion. XIII. — Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. XIII, no 1226.

toujours. Tous ceux qui trahissent la vérité, dit-il, en feignant d'aimer la vérité, et qui prennent le signe de l'amour, un baiser, pour le signal de leur perfidie, trahissent le Verbe de Dieu à la manière de Judas. Car tous les hérétiques disent à Jésus comme lui disait Judas : *Maître*, et tous le baisent comme Judas le *baisa* (Matth., XXVI, 49). Jésus n'a pour eux que des paroles de paix, quoiqu'ils soient tous le traître Judas, *quum sint omnes Judas proditor*[1]. La trahison de Judas fut le prélude de toutes les hérésies, il y a du Judas dans tous les hérésiarques, tous ensemble recomposent Judas, conservent Judas sur la terre, sont Judas toujours vivant parmi nous. Si l'apôtre de la vérité a pu dire : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (I, Cor., IV., 16 ; — XI, 1) ; combien d'apôtres de l'erreur pourraient dire à leurs adeptes : Imitez-moi, comme j'imite Judas ! S'ils donnent de continuels baisers aux saintes Écritures, c'est pour les mieux livrer au libre examen, à la raison individuelle, aux passions des hommes qui les déchirent et les mettent à néant. Le Verbe de Dieu a-t-il cessé d'être trahi, tronqué, mutilé, corrompu par de faux amis, par d'ingrats et ambitieux disciples ? L'Église ne fut-elle pas souvent persécutée par ses enfants, par ceux qu'elle avait formés, élevés, instruits, comblés de ses bienfaits ? Ce furent les juifs et non les païens qui tuèrent les prophètes, et tramèrent la mort de Jésus : encore aujourd'hui certains hérétiques ne font-ils pas, plus que les idolâtres, souffrir Jésus dans son Église ? Hélas ! dans le sein même de cette véritable Église combien de fidèles, de prêtres et de religieux grossissent et perpétuent la race de Judas ! Jésus en son agonie les voyait tous s'approcher de lui, ou de sa sainte Épouse, pour déposer sur ses lèvres le baiser de la trahison.

III. Comme le Judas hérétique, le Judas littéraire trahit,

1. Origène, *in Matth. comment. series*, n° 100.

pour un peu d'or, la morale et la vérité. Il travestit l'histoire, il exagère les défauts et les fautes des disciples de Jésus, sème le mensonge et la calomnie, cache sa mauvaise foi sous les apparences du savoir, et prend le ton doucereux d'une piété hypocrite pour mieux livrer le christianisme ou l'Église à ses ennemis. Le Sauveur put même voir, durant son agonie, un petit homme au visage flétri se cachant dans un pli de la tunique de Judas, pour s'introduire avec lui chez les grands, chez les princes, chez les savants, et pour arriver à la fortune, d'abord en abandonnant le Maître qui l'avait admis à son école et nourri de son pain, puis en le trahissant ouvertement par une attaque directe contre sa vie, sa mission, ses œuvres et sa divinité. Il voyait Judas caresser ce petit homme, avec un air de satisfaction, comme un père caresse un fils digne de lui, et il les entendait échanger ces paroles : Combien as-tu vendu la vie du Maître? plus que vous, plus de trente deniers! — Qui t'a payé? les chrétiens comme les juifs. Et le fils s'enorgueillissait de pouvoir faire cette réponse à son père. — Mais pourquoi as-tu mal parlé de Jean? parce qu'il fut le disciple vierge et fidèle, et qu'il alla au sommet du Calvaire chercher la croix. — Hélas! en suivant un autre chemin, qu'ai-je trouvé, moi, et que trouveras-tu toi-même après la mort?

IV. Prosterné sur la terre en son agonie, le Sauveur conjurait son divin Père d'épargner la coupable Jérusalem, et il versait des larmes de sang sur la ruine prochaine de sa patrie. Combien donc son Cœur fut-il déchiré par le spectacle de tous ces Judas politiques, qui sacrifient la religion à leur ambition, les principes à leurs intérêts, un peuple à une vanité, une armée à un caprice! On appelle les étrangers pour venger une injure personnelle, on travaille dans l'ombre à renverser la dynastie à laquelle on doit tout; là un général calcule froidement ce que lui rapportera la perte d'une bataille due à sa trahison; ici un ministre prépare un

traité contraire à l'honneur ou à la prospérité de son pays. Presque toujours le Judas politique mériterait qu'on dise de lui ce qui fut dit du premier : *fur erat*, c'était un voleur (Joan., XII, 6). Que firent au XVI[e] siècle, par intérêt plutôt que par zèle, par politique plus que par religion, tous ces Judas qui se cachaient sous le nom de réformateurs? chacun d'eux répéta aux pharisiens qui l'entouraient : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam* (Matth., XXVI, 15)? Que voulez-vous me donner, et je trahirai pour vous, et je vous livrerai le Verbe traditionnel en niant la tradition, le Verbe écrit en défigurant l'Écriture, Jésus dans son Vicaire en traînant la papauté aux gémonies et en vous séparant de l'Église romaine? Les pharisiens, les scribes, les princes, parfois même les prêtres, donnèrent aux Judas et partagèrent entre eux l'argent et les femmes, les biens des monastères et les religieuses qui les habitaient. Ainsi se consomma la grande trahison qu'on a appelée la réforme. Aujourd'hui la perfidie veut atteindre le plus auguste représentant du Sauveur. Les politiques s'approchent de lui en se disant ses dévots fils, ils baisent son pied ou sa main, ils se prosternent même comme les mages pour lui offrir l'encens de la louange, l'or d'une riche pension et la myrrhe d'une superbe sépulture, à la condition qu'il se réduise à la crèche, qu'il se laisse emmaillotter comme un enfant, ou qu'il sorte de la ville pour aller en exil. En attendant, on s'enrichit de ses dépouilles, et on amoindrit la commune patrie de tous les chrétiens.

V. Jésus agonisant voyait aussi le Judas religieux, qui découvre toute espèce d'imperfections dans sa communauté, dans la conduite de ses supérieurs et de ses frères, comme le perfide disciple ne pouvait plus endurer ce qui se passait dans l'entourage de son Maître[1]. Un Ordre monastique est

1. Catherine Emmerich, *Visions*, III[e] p., chap. LXI.

un vaste édifice spirituel, où chaque religieux est une pierre vivante, et dont le ciment est la charité. Que fait le Judas? il se sert de sa langue comme d'une pointe acérée pour enlever ce ciment, sous prétexte de rendre les pierres plus polies et mieux taillées. Quel motif le fait agir et parler? ce n'est pas l'avarice, mais la jalousie qui est d'autant plus terrible en ses ravages, qu'elle part d'un cœur où la sainte dilection devrait être entièrement maîtresse. Que produit la jalousie d'une âme dévote? des inimitiés, des médisances, des calomnies. Qu'a produit la jalousie d'un prêtre ou d'un moine? des schismes et des hérésies. Qu'a produit la jalousie des esprits célestes? la chute des anges et la chute des hommes. La jalousie a fait d'un frère un Caïn, d'un apôtre un Judas, d'un ange un démon. Que ne fera-t-elle pas d'un religieux, qui devrait être pour les autres un frère par sa tendresse, un apôtre par son zèle, un ange par sa pureté? Elle en fera ce qu'elle fit de Judas, *diabolus*, un calomniateur (Joan., VI, 71). Il ira de maison en maison, jetant partout le venin de ses calomnies pour blesser la réputation d'autrui, et attirer l'attention sur lui-même. S'il devient supérieur, il mettra son autorité au service de sa jalousie, il appellera tour à tour près de lui les membres de sa communauté pour les faire parler l'un contre l'autre, il leur communiquera son aversion contre celui-ci, contre celui-là, toujours contre celui qui l'éclipse en quelque chose, ou qui dévoile et dérange ses trames. On le verra s'asseoir à une table devant la communauté réunie, et dérouler la feuille où il a transcrit tous les textes de l'Écriture, qui vont à sa haine et à ses soupçons contre l'inférieur dont il est le plus jaloux : il les lit et les commente, ou plutôt les profane par une application arbitraire et sans fondement. Tel, ô Judas religieux, tu posas devant Jésus en agonie, pour augmenter son dégoût; et même je ne te peins ici que faiblement. Mais le prophète t'avait en vue quand il disait : Étant assis, tu

parlais contre ton frère, *sedens adversus fratrem tuum loquebaris*, et tu faisais du scandale contre le fils de ta mère, contre l'enfant de cette congrégation religieuse à laquelle tu appartiens toi-même, *et adversus filium matris tuæ ponebas scandalum.* Tu as fait cela, et je me suis tu, tu l'as fait devant tous les membres de ta famille spirituelle, et moi qui étais témoin et victime je me suis tu, *hæc fecisti, et tacui.* Tu avais pensé, mais pensé en jugeant les autres d'après toi-même comme des êtres iniques et méchants, que je deviendrais semblable à toi, plein de morgue et de jalousie, accusateur de mes frères et tourmenté d'ambition, *existimasti inique quod ero tui similis.* Mais je te convaincrai d'imposture et de mensonge, je prouverai que tu es un faux prophète, en me tenant dans l'isolement et l'obscurité, en te laissant en face de toi-même après avoir dévoilé quelques traits de ton image, *arguam te, et statuam contra faciem tuam* (Ps., XLIX, 20, 21).

VI. Suivant le cardinal Hugues de Saint-Cher, en se voyant vendu par un de ses apôtres pour trente deniers, Jésus-Christ pensait au déshonneur qui en rejaillirait sur tous les autres apôtres et sur leurs successeurs. O mes innocents apôtres, s'écriait-il, vous qui êtes purs d'une si horrible trahison, vous serez néanmoins discrédités par les discours des méchants qui, à cause du crime d'un seul, vous diffameront tous. Ils vous représenteront dans leurs satires comme des hommes intéressés, ils publieront que pour un mince intérêt vous abandonnez mon parti, que pour un mince intérêt vous vendez mes enseignements, que pour un mince intérêt vous me livrez moi-même aux mains de mes ennemis, ils diront tout le mal que vous faites pour un petit profit, pour un peu d'argent. Et ce qui accroît prodigieusement ma confusion, c'est que les satiriques ne seront pas les seuls à publier une si grande infamie, mais que les commentateurs mêmes de mes évangiles, les princes de mon

Église, les personnages qui sont honorés de la pourpre teinte dans mon sang, diront à la postérité : Judas est le type des prélats qui livrent spirituellement Jésus-Christ à la mort, parce qu'ils dissimulent pour de l'argent les péchés de leurs inférieurs ; Judas est le type des juges qui dans les innocents trahissent Jésus-Christ pour de l'argent [1]. Un autre cardinal, François d'Arrezzo, fait dire au Sauveur : O Père éternel, j'en suis à l'agonie et j'en meurs de chagrin; voilà ma passion, ma plus douloureuse passion. C'est de voir mes disciples discrédités, diffamés, méprisés, parce qu'un apôtre se damne et se damne par intérêt, pour un gain sordide, pour quelques pièces d'argent [2]. Plus près de nous un pieux auteur écrivait : Judas a été proprement la figure des ministres de Jésus-Christ qui le déshonorent, non par des désordres publics, mais par leur avarice. Ils mènent une vie irréprochable et même édifiante aux yeux des hommes, ils paraissent au dehors semblables à des apôtres comme était Judas ; mais aux yeux de Dieu ils sont au rang de ceux dont saint Paul a dit : Tous cherchent leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ (Philip. II, 21). Ils diffèrent seulement de Judas en ce qu'il ne gagna que trente pièces d'argent à sa trahison, tandis qu'ils savent tirer des sommes immenses des biens volés à Jésus-Christ et à son Église [3]. Nos prédicateurs n'ont pas négligé cette considération, et l'un d'eux disait :

Plût à Dieu que le traître qui nous inspire tant d'horreur, n'eût pas un si grand nombre d'imitateurs parmi les chrétiens, et même parmi les ministres de Jésus-Christ ! Ce malheureux chrétien qui s'approche de l'autel avec l'attachement au péché, ne renouvelle-t-il pas la trahison de ce

1. Hugues de Saint Cher, *in Matth.*, XXVI, 14.

2. D'Arezzo, *Prediche*, predica XCIX, n° 11.

3. De Singlin, *Instructions chrétiennes sur les mystères de N.-S.*, mardi saint, § 2, n° 1.

misérable? Il vient à Jésus-Christ avec une troupe de passions rebelles qui, comme les soldats, marchent en silence pour un temps, afin de faire leur coup avec plus de sûreté ; et quand il l'a reçu, ne l'abandonne-t-il pas à ses ennemis? Oui, dans l'Église même et parmi les ministres de Jésus-Christ, Judas a des imitateurs. Il avait les dehors d'un homme de bien, il a prêché, il a fait des miracles, il a baptisé les premiers disciples de Jésus-Christ qui avait confiance en lui. Sa vie était extérieurement si irréprochable que, quand le Fils de Dieu dit que quelqu'un le trahirait, chaque apôtre se devint plutôt suspect à soi-même que de le soupçonner de cette action, tant son crime était secret et caché. Combien en est-il dans l'Eglise qui, faisant les fonctions évangéliques comme Judas, et menant comme lui une vie irréprochable en apparence, conservent néanmoins au-dedans une passion d'avarice et de cupidité, emploient à leur propre usage, pour rendre leur table plus somptueuse ou leurs parents plus riches, le bien donné à Jésus-Christ pour la nourriture des pauvres! Pensez-vous que, quand ils s'approchent du saint autel, Jésus-Christ ne leur dise pas : Imitateur de Judas, tu voles mon bien comme lui, tu me viens donner un baiser de paix, et cependant tu me livres à mes ennemis, en me mettant dans ton âme, dont ils sont les maîtres et les possesseurs? Ah! quand je considère tous les dehors de la conduite de Judas et sa fin malheureuse, je ne puis m'empêcher de dire : Tremblez, prêtres et ministres de Jésus-Christ; tremblez, religieux et solitaires ; car on n'est point assuré d'être du nombre des élus, quoiqu'on vive parmi les disciples de Jésus-Christ, et qu'on fasse extérieurement tout ce qu'ils font. Tremblons, humilions-nous et prions[1].

VII. Sainte Madeleine de Pazzi disait que chacun de nous a aussi son Judas, son traître principal, entre beaucoup

1. Dom Jérôme, *Sermon* pour le vendredi saint, 1re partie.

d'autres ennemis. Notre amour-propre est notre Judas, parce qu'il nous baise et nous trahit[1]. Mais chacun de nous par ses innombrables péchés n'est-il pas plus encore pour le Sauveur un traître, un Judas ? Vous donnez, dit un orateur, votre indignation à ce perfide et vous voudriez le frapper de mille morts. Judas cependant n'était que votre image ; car combien de fois, cruels, avez-vous vendu le Fils de Dieu pour un prix plus médiocre encore que ce traître ? Combien de fois, lorsqu'il vous comblait le plus de ses faveurs et de ses biens, avez-vous quitté le personnage aimable de son disciple, de son ami, pour prendre celui de son persécuteur et de son ennemi ? Combien de fois, le mettant à prix, à la discrétion du monde et du démon, avez-vous dit comme Judas : Que me donnerez-vous ? que me promettez-vous ? quels bons services me rendrez-vous ? quels plaisirs, quels honneurs, quelles fortunes, quelle dignité, quel emploi me procurerez-vous ? Pour peu que vous me donniez, je suis tout disposé, tout prêt à le mettre en votre possession. Combien de fois jusqu'à la table sacrée, avec une âme de péché, lui avez-vous donné un baiser meurtrier ? Enfin, n'avez-vous pas tout l'esprit de Judas ? Comparez vos infidélités à la sienne : pour une fois qu'il a trahi Jésus, ne le trahissez-vous pas plus de mille ? Le rapport n'est-il pas juste, et lorsque ce perfide vous est en exécration, n'en trouvez-vous pas en vous toute la perfidie [2] ?

Dans l'histoire de la Passion il n'est pas un nom plus odieux que celui de Judas. Dix-huit siècles ont passé en jetant à la face du traître un outrage bien mérité ; nous-mêmes nous croyons avoir épuisé le vocabulaire de l'injure, quand nous avons appelé quelqu'un Judas. Cependant, ô contradiction, ô honte et infamie, de tous les personnages de la Passion c'est Judas que nous imitons le plus souvent !

1. Sainte Madeleine de Pazzi, *Vita e Ratti*, p. IV, capitolo I.
2. Surian, *Carême, Sermon XXVIII*, la Passion, 2e point.

Tous les jours nous vendons Jésus à son plus cruel ennemi, au démon de l'orgueil, au démon de la volupté, au démon de l'intérêt; tous les jours nous le livrons à des êtres qui ne méritent pas autant de considération que les princes des prêtres, à des créatures pour lesquelles toute condescendance devrait nous être un déshonneur. Et pour combien le vendons-nous? pour combien le livrons-nous? Qui de nous oserait répondre? Parmi toutes les personnes dont les yeux parcourront ces lignes, s'en trouvera-t-il une seule qui, en mettant la main sur sa conscience, ose dire : J'affirme que je n'ai jamais vendu Jésus-Christ pour moins de trente deniers? Hélas! pieux lecteur, vous l'avez vendu, vous l'avez trahi pour moins d'un denier, pour rien. N'est-il pas vrai que vous l'avez trahi, vendu, livré pour une mauvaise pensée, pour un désir injuste, pour une imagination déshonnête qui ne vous a rien rapporté, absolument rien, si ce n'est le remords? N'est-il pas vrai que vous avez trahi votre Dieu par respect humain, par faiblesse, par lâcheté, pour une médisance ou une calomnie qui est retombée sur votre tête, pour une impatience qui n'a point allégé vos douleurs, pour une complaisance coupable qui a fait rougir votre front, compromis votre santé, avili votre âme à vos propres yeux? Si chaque fois que vous avez vendu Jésus-Christ à Satan, vous aviez gagné trente deniers; si chacune de vos fautes vous avait rapporté trente pièces d'argent, quelle serait aujourd'hui votre fortune? Calculez. Non-seulement vous ne redouteriez plus la pauvreté, mais vous auriez peut-être une extrême opulence, tant vous êtes riche en iniquités.

Vous avez lu dans l'Évangile qu'une femme, surprise en adultère, fut amenée devant le Fils de Dieu par les scribes et les pharisiens qui la voulaient lapider (Joan. VIII, 3 — 11). Vous savez qu'il se tourna vers les accusateurs et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la pre-

mière pierre. Vous savez qu'à cette proposition inattendue tous s'éloignèrent les uns après les autres, en commençant par les plus âgés. Or, je suppose que Judas apparaisse à votre gauche, vomi par l'enfer et entr'ouvrant le sol qui est sous vos pieds; je suppose que Jésus-Christ descende du ciel, se place à votre droite, et vous dise avec l'autorité irrésistible d'un Dieu créateur et sauveur : Vous accusez Judas, vous honnissez Judas; eh bien! que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. Vous hésitez? Passez, je l'ordonne, passez l'un après l'autre, *unus post unum*, en face de Judas, et jetez-lui la pierre. Vous pâlissez? quoi! parmi tous les chrétiens qui ont tenu ce livre et lu cette page, il ne s'en trouve pas un qui n'ait vendu son Maître, comme Judas? Allons commencez par les plus âgés, *incipientes a senioribus*, et que ceux qui ont soixante ans passent les premiers. Personne n'ose s'avancer? Passez, vous du moins qui êtes dans la vigueur de l'âge et qui n'avez que quarante ans. Personne encore ne se lève? Alors je vais m'adresser à ceux en qui la fleur de l'innocence doit s'épanouir avec la fleur de la jeunesse : passez donc, ô vous qui êtes plus près de l'enfance, jeunes gens, jeunes personnes réputées innocentes, et venez jeter la première pierre à Judas. Pas un n'ose venir? pas un n'ose entrer en comparaison? Quoi! parmi tant de prêtres, parmi tant de religieux et de religieuses, parmi tant de pieux fidèles, il n'est personne qui ne craigne d'être confronté avec Judas? Avec quel orgueil ce traître va-t-il rentrer dans l'abîme! Quel long et méprisant regard va-t-il promener sur tous ses imitateurs qu'il compte par milliers dans l'Église, dans le sanctuaire et jusque dans le cloître! Quelle honte et quelle douleur, quelle agonie nouvelle pour le Dieu fait homme que de se voir si souvent trahi, par les plus aimés de ses enfants, pour moins de trente deniers! Ah! tombons à genoux, frappons-nous la poitrine, éveillons le repentir qui

s'y est peut-être endormi, et du fond du cœur disons à notre adorable Maître : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant (Luc xv, 18)!

VIII. Humilions-nous donc à cause de nos péchés, mais espérons à cause de l'amour de Jésus-Christ. La bienheureuse Varani descendait par la pensée au fond des enfers, se mettait sous les pieds du disciple réprouvé, et de ce ténébreux abîme élevait une voix déchirante vers le Dieu qu'elle avait offensé. Ame chrétienne, dites avec elle : O Seigneur plein de bonté, comment pourrais-je vous remercier dignement de m'avoir supportée, moi mille fois plus criminelle que Judas? Vous aviez fait de lui un de vos disciples; et vous avez fait de moi votre fille et votre épouse. Vous lui pardonnâtes ses péchés : et votre grâce miséricordieuse m'a remis les miens. Vous lui confiâtes la dispensation des choses temporelles; et vous m'avez permis, à moi créature ingrate, de puiser tant de faveurs et de dons précieux dans vos trésors spirituels. Vous lui donnâtes le pouvoir de faire des miracles; et vous m'avez permis de faire quelque chose de plus grand, quand je me suis arrachée au monde pour venir dans cette sainte solitude. O mon Jésus, je vous ai vendu, je vous ai trahi, non pas une fois, comme ce malheureux, mais tant de fois que je ne saurais les compter. O mon Dieu, je sais que je vous ai trahi avec une noirceur que n'eut point le perfide baiser de Judas, le jour où je m'éloignai de vous pour me jeter dans les liens de la mort[1].

N'imitons pas Judas dans son désespoir. Celui que nous avons tant outragé est encore plus compatissant, que nous ne sommes perfides, et le plus grand de tous nos crimes serait de n'en pas espérer le pardon. Lui-même nous invite à l'espérance par l'immensité de son amour. Jésus, a dit un

1. Bienheureuse Varani, *Traité des douleurs intérieures de J.-C.*, chap. III.

éloquent cardinal, avait annoncé à ses apôtres qu'il ne les appellerait plus ses serviteurs, mais ses amis (Joan. xv, 15); et pourtant nous ne l'entendons donner le titre d'ami qu'à Judas (Matth. xxvi, 50). C'est que le Cœur de Jésus est un immense brasier d'amour : le vent de l'ingratitude en rend la flamme plus vive et plus ardente. Un vent violent éteint un petit flambeau, mais développe le vaste incendie allumé dans une forêt. De même nous qui n'avons qu'une faible flamme de charité, nous la voyons s'éteindre en nos cœurs au souffle de l'ingratitude ; mais la charité du Cœur agonisant de Jésus est un vaste et dévorant incendie, que l'ouragan de toutes les ingratitudes humaines ne fait qu'exciter et développer davantage[1]. Sachons donc répéter ce que Louis de Blois disait, à la vue du bon Maître s'avançant vers le traître disciple : O mon âme, contemple avec les yeux de ton intérieur l'amour infini de ton Sauveur et Dieu. Vois quelle soif il a de te racheter. Vois son Cœur comme un vase divin que le feu de l'amour a mis en ébullition. O doux Jésus, mon unique consolation, qu'est devenue cette crainte qui tout à l'heure avait envahi votre âme? où sont vos gémissements si pénibles? où est le tremblement de vos membres accompagné d'angoisses? où est la frémissante horreur de la mort? Quand les ennemis étaient encore loin, vous étiez en proie à une tristesse mortelle, et une sueur de sang ruisselait sur votre corps ; maintenant qu'ils sont sous vos yeux et que vous les entendez rugir comme des lions, impatients de répandre votre sang innocent, vous ne craignez plus, vous ne tremblez plus ; toutes vos frayeurs se sont dissipées. Voilà le traître qui vient avec sa bande sanguinaire, et vous allez au-devant d'eux. O bon Jésus, ô tendre amant des hommes, qu'est-ce donc ? Quel amour consumait votre Cœur pour vous faire courir à la mort comme à une noce, et pour vous pousser au-devant de vos féroces enne-

1. François d'Arezzo, *Prediche*, predica LXVII, n° 7.

mis, comme vous iriez à la rencontre des amis les plus tendres? O Dieu plein de clémence, quel cœur pourrait ne pas s'enflammer à la vue d'une charité si grande? Qui suis-je pour que vous, Seigneur des seigneurs, Roi du ciel et Maître de la terre, vous alliez à la mort avec tant d'empressement, et vous vous livriez aux cruelles mains de vos ennemis, pour moi vil vermisseau rampant sur la terre[1]?

CHAPITRE V

Où était Marie pendant l'agonie de Jésus.

I. Il est vraisemblable que la Mère de Dieu connut et ressentit l'agonie du Sauveur. — II. Peut-être fut-elle corporellement dans le jardin des Olives. — III. Elle y fut du moins en esprit. — IV. L'Ordre de Notre-Dame-du-Mont-Olivet. — V. Prière.

I. Jésus a été trahi par un de ses disciples et abandonné de tous les autres. Qui donc ne le trahira pas? Qui donc ne l'abandonnera pas? son incomparable Mère, la Vierge Marie. Heureux, au milieu même de ses malheurs, celui qui conserve une mère! Heureux celui qui retrouve une mère dans une âme pure et dévouée! Elle partagera sa tristesse, son trouble, sa crainte et ses ennuis; elle sera son ange consolateur, et longtemps après que le lourd sommeil de l'oubli aura rendu insensibles à sa douleur tous ses parents et ses amis, elle seule veillera encore avec lui, elle seule priera encore pour lui.

Contemplant Jésus au moment où il dit à ses apôtres: *Levez-vous, allons; celui qui doit me livrer est près d'ici* (Matth., XXVI, 46), Blosius adressait à son âme et à tous les fidèles cette pieuse invitation: Pense maintenant, ô mon

1. Blosius, *Pieuse explication de la Passion*, chap. III.

âme, que tu es avec Jésus-Christ dans le Jardin, et que c'est à toi qu'il parle ainsi. Lève-toi donc et sors du sommeil des vices, du sommeil de la mollesse et des plaisirs trompeurs ; prends d'une main courageuse la croix de la pénitence et des afflictions ; suis Jésus-Christ, ton Seigneur et ton Dieu ; regarde avec une grande compassion et un profond amour le visage défiguré et abattu de ton Sauveur, et songe que tu as causé sa passion. Considère attentivement la grandeur des angoisses intérieures de son âme, à en juger par les signes extérieurs d'une affliction sans bornes qui se voient sur son corps. Offre-lui tes adorations et tes actions de grâces. Venez aussi, vous tous qui aimez Dieu, tous ensemble prosternons-nous devant le Seigneur ; et si nous ne pouvons verser des larmes de sang, que nos yeux du moins pleurent comme ils savent. Et si nous sommes durs, si la veine de nos larmes est tellement obstruée que nous ne puissions pleurer avec nos yeux, versons du moins les larmes de nos désirs ; et offrons-lui la sueur de son sang, pour les larmes que nous n'avons pas en nous, et que la dureté de nos cœurs nous empêche de répandre[1]. Tous les chrétiens fervents ont répondu à cet appel, tous se sont levés pour aller en esprit dans le jardin des Olives partager les souffrances de Jésus, pleurer avec Jésus, unir leurs cœurs au Cœur de Jésus. La reine de tous les saints, la Mère de Jésus, ferait-elle seule exception ? N'est-il pas vraisemblable que, vivant alors, elle eut le privilége de savoir ce que son Fils endurait, et d'unir son cœur compatissant au Cœur agonisant de Jésus ? On l'a cru et, quoique l'Écriture ne nous apprenne rien sur Marie pendant l'agonie du Sauveur, nous pouvons et devons en dire quelque chose pour compléter cet ouvrage. Saint Bonaventure et Jean Lansberg n'ont-ils pas suppléé au silence de l'Écriture, en

1. Louis de Blois, *Pieuse explication de la Passion*, chap. II.

nous décrivant les adieux du Fils à la Mère avant la passion [1]? Le cardinal Barberini, depuis pape sous le nom d'Urbain VIII, ne pensait-il pas que les détails de cette douloureuse passion furent alors révélés à Marie [2]? Et bien que l'Évangile nous dise que Jésus ressuscité apparut d'abord à Madeleine (Marc., XVI, 9), une tradition constante, attestée par d'anciens et savants auteurs, ne veut-elle pas que la divine Mère ait eu la première apparition [3]?

II. La piété a fait désirer à certaines âmes que Marie fût corporellement présente auprès de Jésus agonisant dans le Jardin, comme elle se tint auprès de Jésus mourant sur le Calvaire. Philippe Diez écrivait : O femme bénie entre toutes les femmes! O sainte Mère de Dieu, quand Jésus dira à ses disciples : *veillez avec moi* (Matth., XXVI, 38), avec quelle sollicitude, avec quelle vigilance répondriez-vous à cette invitation et vous tiendriez-vous, sans être vaincue par le sommeil ou la fatigue, auprès de votre Fils priant, auprès de votre Fils pleurant, auprès de votre Fils gémissant, enfin auprès de votre Fils tout couvert d'une sueur de sang! Soyez donc présente, ô Marie, Mère très-tendre et Vierge très-pure, qui avez donné à Jésus le sang qu'il répand pour nous; soyez présente, parce que votre Fils n'a pas même trouvé parmi ses plus chers disciples qui lui tînt compagnie, qui veillât avec lui [4]. Marie disait elle-même à sainte Brigitte : Aux approches de la passion, mon Fils avait les yeux pleins de larmes et le corps couvert de sueur, effet de la crainte que cette passion lui causait. Bientôt il fut enlevé de ma vue, et je ne le vis plus jusqu'à ce qu'on l'emmenât

1. Saint Bonaventure, *Meditationes vitæ Christi*, cap. LXXII. — Jean Lansberg, *Exegesis in Passionem*, art. II.

2. Voir Trombelli, *Mariæ sanctissimæ vita et gesta*, dissertat. XXXV et XXXVI.

3. *Ibid.*, dissertatio XL, cap. I et III.

4. Philippe Diez, *Summa prædicantium*. Anvers, 1613, t. II, p. 258, Passio Domini.

pour le flageller[1]. Si ces larmes et cette sueur n'ont pas précédé, mais accompagné l'agonie, la très-sainte Vierge devait être auprès de Jésus, puisqu'elle était à portée de les voir couler. Saint Bonaventure a contemplé la Mère de Dieu dans le jardin des Olives. Car, tout au début de la passion, la supposant avec son Fils, il lui adresse ainsi la parole : Revenez, ô ma Souveraine, revenez à votre première place, de peur que nous ne vous perdions vous-même quand le Pasteur sera frappé, et que nous ne soyons privés en une seule nuit de votre conduite et de la sienne[2]. Mancinus a pensé que Marie était tout près du jardin, et qu'elle y entra même quand les disciples prirent la fuite. Que l'auguste Vierge, dit-il, se soit trouvée dans le jardin et qu'elle soit restée ferme à sa place, on en a une preuve très-claire dans le courage qui ne lui manqua point pour assister au supplice de son Fils, et voir alors de ses yeux des tourments beaucoup plus atroces. Elle monta bien sur le Calvaire, pourquoi ne serait-elle pas montée également sur le mont des Olives? Elle se tint debout auprès de la croix, pourquoi pas auprès du jardin? Elle vit et entendit clouer son Fils à la croix, pourquoi ne l'aurait-elle pas vu prendre, lier et emmener? Cette admirable Mère accourut donc. Quand même le messager, qui lui fit connaître les douleurs de Jésus au jardin, aurait gardé le silence, ne pouvait-elle pas entendre la voix de son propre sang, qui criait de la terre où il s'écoulait des veines de son Fls agonisant? C'est-là que l'Ève innocente vit l'Adam céleste chassé du paradis, non du paradis de délices, mais du paradis de douleurs. Et qui peut douter qu'alors elle ait baisé avec vénération les traces du sang, qu'elle ait adoré dans ces gouttes sanglantes le mystère de la divinité de Jésus[3]?

1. Sainte Brigitte, *Revelation.*, lib. IV, cap. LXX.
2. Saint Bonaventure, *Stimulus amoris*, p. I, cap. III.
3. Mancinus, *Passio nov-antiqua,* 1ª p., lib. V, dissert. I, punct. I.

III. Mais plus généralement on croit que la très-sainte Vierge ne fut présente qu'en esprit dans le jardin des Olives. Un opuscule intitulé *Dialogue de Marie et d'Anselme sur la passion du Seigneur*, fait parler ainsi le saint évêque et la Mère de Dieu :

Anselme : O très-pieuse dame, dites-moi, étiez-vous alors avec lui ?

Marie : Non.

Anselme : Pourquoi non, puisque vous l'aimiez tant?

Marie : La nuit avançait, et il ne convenait pas qu'à cette heure-là des femmes fussent trouvées dehors?

Anselme : Où donc étiez-vous, ô très-douce Vierge?

Marie : J'étais dans la maison de ma sœur, mère de Jean l'évangéliste.

Anselme : Comment donc ou par qui vous fut annoncé ce qui se passait?

Marie : Écoute maintenant, ô Anselme, une chose fort lamentable. Les disciples accoururent et crièrent en pleurant : O très-chère dame, votre Fils bien-aimé, notre Maître et Seigneur, est pris, est garrotté, et nous ne savons plus où on le mène, ce qu'on lui fait, ni même s'il n'est pas déjà tué !

Anselme : Avez-vous pleuré alors ?

Marie : Bien que je connusse que mon Fils allait racheter le genre humain, néanmoins, à cause de mon amour maternel, le glaive de douleur prédit par Siméon transperça mon âme [1].

Catherine Emmerich donne plus de détails : Je vis des amis et des disciples de Jésus aller çà et là et s'entretenir ensemble. Ils paraissaient inquiets et dans une attente pénible. Marie, mère du Sauveur, Madeleine, Marthe, Marie Cléophas, Marie Salomé et Salomé avaient quitté le cénacle,

1. *Dialogus B. Mariæ et Anselmi de Passione Domini*, cap. II, inter opera Anselmi. Paris, 1721, p. 489.

et s'étaient rendues dans la maison de Marie, mère de Marc; puis, effrayées des bruits qui couraient, elles s'étaient rapprochées de la ville pour avoir des nouvelles de Jésus. Lazare, Nicodème, Joseph d'Arimathie et quelques parents d'Hébron les ayant rencontrées, cherchèrent à les rassurer; car, ayant eu connaissance par eux-mêmes ou par les disciples des tristes prédictions de Jésus pendant la cène, ils avaient interrogé des pharisiens de leur connaissance, et n'avaient point appris qu'on dût faire des tentatives prochaines contre le Seigneur. Ils disaient que le danger ne pouvait être encore très-grand, et qu'il n'était pas probable qu'on se saisît de Jésus si près de la fête : ils ne savaient rien encore de la trahison de Judas. Marie leur parla du trouble de ce malheureux dans les derniers jours, et de la manière dont il avait quitté le cénacle; elle lui avait souvent dit qu'il était un fils de perdition : « Oh! dit-elle, il est sûrement allé consommer sa trahison. » Les saintes femmes retournèrent dans la maison de Marie mère de Marc[1]. Ce fut dans cette maison que je vis, pendant l'agonie de Jésus, la très-sainte Vierge en proie à la plus cruelle douleur. Elle se trouvait, avec Madeleine et Marie mère de Marc, dans le jardin de la maison, courbée sur une pierre et affaissée sur ses genoux. Plusieurs fois elle perdit connaissance, car elle vit en esprit plusieurs choses de l'agonie de Jésus. Elle avait envoyé des messagers pour avoir de ses nouvelles. Cédant enfin à son inquiétude, elle se rendit, avec Madeleine et Salomé, jusqu'à la vallée de Josaphat. Sa tête était voilée; souvent elle étendait les bras vers le mont des Oliviers, car elle voyait en esprit Jésus baigné d'une sueur de sang, et elle semblait étendre les mains pour essuyer les larmes du Seigneur. Lorsque la sainte Vierge fut prise de ces élancements de douleur en pensant à son Fils, lui aussi pensa à sa Mère avec émotion, et il regarda de

1. Catherine Emmerich, *Visions*, IVe p., chap. II, fin.

son côté comme pour implorer son secours. Je vis cette mutuelle compassion sous la forme de rayons qui allaient de l'un à l'autre [1]. Marthe, Madeleine, Marie Cléophas, Marie Salomé, Marie mère de Marc, Susanne, Jeanne Chusa, Véronique, Salomé, Lazare, Jean-Marc, le fils de Véronique et le fils de Siméon accompagnaient la sainte Vierge. Lorsqu'on entendit les cris et qu'on aperçut les torches des soldats qui entraînaient Jésus garrotté, elle perdit connaissance. Alors les saintes femmes se retirèrent avec elle, et la ramenèrent dans la maison de la mère de Marc, maison située au pied de la montagne de Sion. A la vue de la pauvre Mère de Jésus, le bon peuple, touché de commisération, recommença à gémir et à se lamenter ; il se pressait tellement autour de la sainte Vierge, qu'elle était presque portée par la foule. Marie était muette de douleur. Entrée dans la demeure de la mère de Marc, elle n'ouvrit la bouche qu'à l'arrivée de Jean. Elle interrogea ce disciple, puis elle éclata en sanglots. Il lui raconta tout ce qui s'était passé depuis la sortie du cénacle [2].

Dans ses discours sur les mystères de la Rédemption, un jésuite irlandais, Kearney, a traité le même sujet avec une tendre piété. O bienheureuse Vierge, s'écrie-t-il, où donc êtes-vous cachée? Ne savez-vous pas que la malédiction qui n'était due qu'aux pécheurs, est tombée sur votre Fils qui ne la méritait pas : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* (Gen. III, 19)? Le premier pécheur, Adam, mangea son pain trempé de sueur, mais non pas d'une sueur de sang. Votre Fils ne se nourrit de pain, de ce pain qui est le cœur des hommes, qu'en répandant une sueur sanglante. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir préparé avec tant d'amour, pendant trente-trois ans de travail et de sueur ordinaire, les cœurs des hommes comme un pain délicieux ; ce n'est

1. Chap. IV, commencement.
2. Chap. VI, vers la fin.

pas assez pour lui d'avoir acheté tant de fois le pain de tous ces cœurs, au prix de ses larmes, au prix de ses tristesses et de ses persécutions : il veut encore aujourd'hui amollir ce pain par une grande fatigue, il veut le tremper dans son propre sang pour le rendre plus délicat. Il pétrit avec son sang les cœurs d'hommes qui lui sont soumis, il leur donne de la consistance dans ce four d'amour qui est sa poitrine. Mais sa sueur est si abondante qu'elle coule sur la terre et l'arrose. Qui lui rendra un office de charité? Qui l'aidera à pétrir ce pain? Qui essuiera avec un linge blanc le sang dont il est couvert? Personne ne se présente. Ah! c'est vous, Vierge pleine de bonté, c'est vous de préférence aux autres, que j'invite à venir dans le jardin des Olives. N'êtes-vous pas toujours très-prompte à faire les œuvres de miséricorde, en faveur de n'importe quel indigent? Et n'est-ce pas pour cela que vous êtes justement appelée la Mère de miséricorde? Venez donc essuyer la sanglante sueur de votre Fils. Et si vous n'avez pas de linge, essuyez le fruit de vos entrailles avec vos propres cheveux. Oh! que de fois dans sa vie, lorsqu'il était encore enfant, vous avez essuyé ses larmes, en lui témoignant un souverain respect et une singulière dévotion! Que de fois, le cœur débordant de tendresse, vous lui avez donné un baiser! Ce soir encore essuyez-le, baisez-le. Venez, ô ma Souveraine, venez dans le jardin où agonise votre Fils bien-aimé, venez lui rendre maintenant les mêmes offices d'amour que vous lui rendiez autrefois. Venez essuyer sa sueur, venez adoucir ses souffrances, venez contempler la couleur de son visage, venez recevoir dans le sein de votre âme le sang divin qui tombe sur la terre.

O Seigneur, puisque dans votre agonie votre Père ne vous secourt pas en éloignant le calice de la Passion, et que vos disciples endormis n'ont aucune compassion de vos douleurs, pourquoi n'avez-vous pas amené avec vous

dans le jardin votre tendre Mère, elle qui, plus que tous les autres, aime à se trouver avec vous? Ah! Marie veillerait et prierait avec vous, Marie compatirait à votre affliction, Marie essuierait votre sueur de sang. Si vous ne l'avez pas amenée, serait-ce parce que vous aviez défendu de tuer la brebis avec son agneau, et de prendre dans le nid l'oiseau avec ses petits (Deuter., xxii, 6)? Par ces figures, en effet, vous nous laissiez entendre que vous vouliez mourir seul, et mettre à exécution sans témoins vos sublimes projets. Cependant vous pouviez, en présence de votre Mère dans le jardin, méditer sur vos desseins et vous livrer à la prière. Quoique, selon la coutume des hommes, vous vous soyez éloigné de vos disciples pour prier, de peur qu'ils ne connussent, aux mouvements de votre corps, les émotions et les ardeurs de votre âme; vous pouviez néanmoins donner tous ces signes extérieurs devant votre Mère, sans avoir, ce semble, aucun motif d'en rougir. Ne dédaignez donc pas maintenant sa présence, et acceptez-la pour témoin de votre affliction, de votre ardeur, de votre sueur de sang. Qu'elle soit présente; et, comme vous commanderez à vos ennemis de ne point toucher à vos apôtres: ainsi vous pouvez leur défendre de faire aucun mal à votre Mère, à la Reine du ciel. Mais, je le vois, vous ne voulez pas jouir de sa présence, et cela par égard pour elle, par égard pour sa modestie, pour sa gravité, pour la décence. Vous ne voulez pas que, pour adoucir votre douleur, elle soit seule au milieu des hommes pendant la nuit, bien qu'elle ne puisse être soupçonnée d'aucun mal. En allant au combat, vous ne voulez être consolé par personne, de même que vous ne pouvez être soustrait par personne à la mort que votre Père a décrétée.

Mais si Notre-Seigneur ne voulut pas que sa Mère fût présente de corps à son agonie, il voulut absolument que leurs deux âmes fussent unies, qu'elles conférassent en-

semble sur toutes choses, et que leurs deux cœurs fondus en un offrissent pour nous, à Dieu le Père, tous les tourments de la Passion. Le pieux auteur, avec les paroles du psalmiste, a composé un court dialogue entre Jésus et Marie offrant, en notre faveur, au Père céleste tous les supplices et toutes les ignominies qui allaient commencer. O combien, ajoute-t-il, fut efficace cette offrande, cette prière du Fils unique de Dieu et de la vierge Marie, sa Mère! Combien tous leurs vœux réunis ne furent-ils pas agréables au Père éternel, et profitables au genre humain! Combien fut délicieuse, à tous les habitants du ciel, cette prière alternée du Fils et de la Mère, l'un baigné d'une sueur de sang, l'autre baignée de larmes, l'un dans le jardin des Olives, l'autre dans sa chambre, mais tous deux unis de cœur et d'intention [1]!

IV. Cette présence, au moins spirituelle, de la Vierge Mère dans Gethsémani, paraît avoir déterminé le nom d'une congrégation religieuse. Les Olivetains, fondés en 1319 par le bienheureux Ptolomée ou Tolomei, gentilhomme de Sienne, qui reçut au baptême le nom de Jean et qui prit plus tard celui de Bernard, suivent la règle de saint Benoît et s'appellent l'Ordre de *Notre-Dame-du-Mont-Olivet.* Ce nom fut donné à cet institut contemplatif par Gui de Pietramala, évêque d'Arezzo, peut-être à cause des oliviers dont était couvert le mont d'Acona, où vivaient Tolomei et ses premiers compagnons; mais plus probablement pour le mettre sous la protection de la sainte Vierge, en mémoire des derniers adieux qu'elle et son Fils se dirent sur le mont des Olives. Ainsi pense Moroni [2]. Helyot et les Bollandistes sont plus explicites, et indiquent mieux le rapport probable de ce nom avec notre sujet. Peut-être fut-il

1. Kearney, *Heliotropium*, cap. XIII, nos 10, 11, 12.

2. Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, vol. XLVII, p. 300, *Olivetani.*

choisi, dit Helyot ou son continuateur, pour faire ressouvenir les religieux que, par la mortification, ils devaient être crucifiés avec Jésus-Christ qui, la veille de sa passion, avait sué sang et eau dans le jardin des Olives[1]. L'évêque, en leur donnant l'habit, leur recommanda d'en imiter la blancheur par l'innocence de leur âme, et de répondre au nom de leur congrégation (*Sainte-Marie-du-Mont-des-Olives*), par une dévotion particulière envers la Mère de Dieu. Il leur dit que sur la montagne fertile en oliviers, où une croix rouge était entourée de vertes olives, ils devaient continuellement contempler, comme du sommet d'un observatoire, la passion du Sauveur Jésus et sa mort sanglante, objet de leur imitation[2].

V. Implorons nous-mêmes la protection de Notre-Dame du mont des Olives, consolons-la dans sa douleur par notre dévotion envers elle, et prions-la de nous obtenir la grâce d'imiter son divin Fils en agonie. Disons-lui donc après Thomas de Jésus :

O très-sainte Mère de Dieu, qui, renfermée dans votre chambre pendant cette cruelle nuit, sentiez tous les tourments qu'on préparait à votre Fils bien-aimé, faites-moi part des sentiments de votre cœur, afin que je déteste en moi la cause de ses souffrances[3]. O très-sainte Mère et très-fidèle servante du Seigneur, qui, dans ce temps de tristesse, vous offriez au Père éternel pour souffrir avec votre Fils et le sien, et qui étiez toujours conforme à ses volontés malgré toute la tendresse de votre cœur maternel, faites que cette conformité s'imprime si avant dans mon âme, que je ne veuille jamais que ce que Dieu voudra[4].

1. Helyot et Bullot, *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, t. VI, chap. XXIV.

2. *Acta sanctorum*, die XXI, Augusti, vita sancti Bernardi Ptolomei, cap. II, n° 22.

3. Thomas de Jésus, *Souffrances de N.-S.*, XXVIe souffr., entretien sur sa tristesse, n° 5.

4. *Ibid.*, Entretien avec Jésus sur sa prière dans le Jardin, n° 4.

CHAPITRE VI

L'agonie de Marie.

I. Compassion réciproque de Jésus et de Marie. — II. Combien la Mère souffrit pendant l'agonie de son Fils. — III. Elle éprouva une agonie toute semblable. — IV. Elle eut aussi un ange consolateur. — V. Combien le Fils fut sensible à cette compassion de sa Mère. — VI. La supplication perpétuelle au cœur compatissant de Marie. — VII. Prières.

I. Marie n'était pas plus insensible que Jésus, et sa constance ne diminuait pas le sentiment qu'elle avait de son mal. Il faut, dit Bossuet, qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui elle surmonte toutes les douleurs ; mais comme lui elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue ; et Jésus-Christ qui veut faire en sa sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances ; le Père et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils un même torrent d'amertume ; le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes ; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume ; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour ? Et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin : Mon amour est mon poids[1] ? Car, ô amour, que vous lui pesez ! O amour, que vous pressez son cœur maternel ! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'oppresse si violemment qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots : il amasse sur sa tête une pesanteur, en cela plus insuppor-

1. Saint Augustin, *Confession.*, lib. XIII, cap. IX.

table, que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes : il pèse incroyablement sur tout son corps par une langueur qui l'accable, et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même : car Jésus n'est pas le seul en cette rencontre qui fasse sentir ses douleurs. Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour : ils se percent tous deux de coups mutuels : il est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel : si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas : au contraire il se voit forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère [1].

II. Le Cœur agonisant de Jésus appelle donc le cœur compatissant de Marie, et comme c'est au jardin que l'un fut le plus agonisant, c'est alors que l'autre fut le plus compatissant. L'agonie du Fils causa l'agonie de la Mère, et celle-ci à son tour rendit celle-là plus cruelle.

Thauler a dit de Marie durant l'agonie de Jésus : Elle s'abandonna tout entière à la volonté de Dieu, et se montra disposée à supporter tout ce qui pourrait arriver, comme si son esprit uni à l'esprit du Sauveur lui eût fait dire aussi : Mon Père, s'il est possible, que je ne boive point ce calice ! Toutefois que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre ! [2] O Vierge, ô Mère, qui peut concevoir les poignantes

1. Bossuet, *Ier Sermon* sur la compassion de la sainte Vierge, exorde et Ier point.

2. Thauler, *Méditations sur la vie et la passion de J.-C.*, chap. XVIII.

douleurs que vous endurâtes en cette nuit lugubre, où votre Fils fut livré aux impies et abandonné de ses disciples? Comme il n'épargna point, pour le salut du monde, son corps si pur et si tendre, il n'épargna point non plus votre cœur, mais permit que le glaive annoncé le transperçât. Sans doute il vous avait révélé tout ce qu'il devait souffrir, afin de vous faire prendre part à ses afflictions et à ses mérites, afin de vous avoir pour coopératrice dans l'œuvre de notre réparation. Oh! que cette nuit fut douloureuse pour vous! que vos peines y furent accablantes! que de gémissements! que de soupirs! avec quelle ferveur offriez-vous votre Fils au Père éternel, en le recommandant à sa bonté! Vous n'étiez pas de corps auprès de lui, mais vous saviez ce qu'il endurait, et cette connaissance déchirait votre cœur autant que si vous aviez vous-même éprouvé ses angoisses. Votre cœur était aussi brûlant que s'il eût été dans une ardente fournaise, et la flamme de l'affliction vous pénétrait toute. Comment se représenter les paroles de feu qui jaillirent de votre cœur, comme des étincelles, durant cette triste nuit? Peut-être disiez-vous : Mon Fils, mon Jésus, ô le plus doux objet de ma vie, qui donc a osé vous séparer de votre Mère? O lumière de mes yeux, pourquoi ne vous vois-je plus? O mon Fils, qui me fera la grâce de souffrir tous vos tourments, de mourir en votre place? O Jésus, unique consolation de mon cœur, pourquoi ne me permet-on pas du moins de mourir avec vous? Pourquoi ne veut-on pas que je vous suive, lorsque vous vous retirez de nous? Où passez-vous la nuit, ô mon Fils? Entre les mains de qui êtes-vous? Que souffrez-vous pendant que je vous parle? Combien je serais heureuse si ceux qui exercent maintenant leur rage contre vous, voulaient l'exercer contre moi, afin que vous fussiez soulagé! Et pourquoi ne mourrais-je pas pour vous, afin de mettre un terme à vos douleurs qui me pénètrent! Que la mort me serait douce, si elle m'épargnait

ce que je vois ! O mon Fils, mon cher Fils, ma vie, mon soutien, l'âme de mon âme, où est la promesse que vous m'aviez faite par un ange, en me disant d'espérer que je serais une mère heureuse et bénie entre toutes les femmes? Voilà que de toutes celles qui sont en ce monde, je suis la plus accablée de misères. Je suis la mère la plus affligée qui fût jamais. Mes misères sont excessives, mon affliction est extrême, mon cœur se plonge dans l'amertume, mon esprit me quitte et mes douleurs vont au-delà de ce que les mortels peuvent supporter.

Ainsi la très-sainte Vierge passa toutes les heures de la nuit dans les pleurs et les gémissements. Pas plus que son Fils, elle ne fut un seul instant sans éprouver une souffrance, sans être submergée dans un océan de tristesse. Mais comme Jésus était venu librement par amour, au lieu où le calice lui était préparé, Marie alla généreusement au lieu où le glaive l'attendait, où son âme serait transpercée en présence de son Fils [1]. Debout au sommet du Calvaire, elle resta comme lui calme et intrépide; mais ce ne fut qu'après qu'elle eût ressenti comme lui le trouble et l'effroi, pendant l'agonie du jardin. Écoutons d'abord l'abbesse d'Agréda, puis nous entendrons le pieux Gerson, et nous pourrons admirer comment le célèbre chancelier, sans autre lumière que celle de son amour et de sa science, avait trouvé en partie ce que la religieuse franciscaine apprit plus tard de la très-sainte Vierge par voie de révélation.

III. La Reine de l'univers était au cénacle, avec les saintes femmes qui l'accompagnaient. Elle voyait dans une parfaite et divine clarté tous les mystères que son Fils opérait au jardin, sans qu'aucune circonstance lui fût cachée. Au même moment qu'il s'éloigna avec les trois apôtres, elle se retira de la compagnie des femmes dans une autre chambre, où elle emmena les trois Marie. Avant de quitter les autres, elle

1. *Ibid.*, chap. XIX.

les exhorta à veiller et à prier, de peur qu'elles n'entrassent en tentation. Lorsqu'elle fut seule avec ses trois disciples les plus familières, elle supplia le Père éternel de suspendre en elle toutes les consolations, qui pouvaient l'empêcher de sentir en son corps et en son âme, avec son très-saint Fils et à son imitation, ce que les souffrances ont de plus rigoureux. Elle demanda à souffrir en son corps les douleurs des plaies que le Seigneur devait recevoir. La bienheureuse Trinité approuva et exauça cette prière. Ainsi la divine Mère ressentit dans une certaine mesure les douleurs de son adorable Fils. Elles furent si violentes qu'elle en serait morte plusieurs fois, si la droite du Très-Haut ne l'eût miraculeusement soutenue. Mais, sous un autre rapport, ces douleurs que lui dispensait la main du Seigneur allégèrent et garantirent en quelque sorte sa vie ; car avec son immense et brûlant amour, rien n'aurait pu lui être plus mortellement pénible que de voir souffrir et mourir son bien-aimé Fils, sans endurer personnellement avec lui les mêmes peines. Quand la plus sainte des mères se fut retirée avec les trois Marie, elle sentit aussitôt une nouvelle tristesse, et s'adressant à ses compagnes : Mon âme, leur dit-elle, est triste de ce que mon bien-aimé Fils et Seigneur doit souffrir et mourir, sans que je puisse mourir avec lui au milieu des mêmes tourments. Priez, mes amies, afin que vous ne soyez point surprises par la tentation. Ayant dit ces paroles, elle se mit un peu à l'écart, et s'unissant à la prière que notre Sauveur faisait dans le jardin, elle exprima les mêmes désirs pour ce qui la concernait, et selon la connaissance qu'elle avait de la volonté humaine de son très-saint Fils. Puis, se rapprochant aux mêmes intervalles des trois saintes femmes pour les encourager (car elle connut aussi la rage que le dragon avait contre elles), la bienheureuse Vierge continua sa prière, et tomba dans une agonie pareille à celle du Sauveur. Elle pleura la perte des réprouvés,

parcequ'elle découvrit mieux alors les grands mystères de la prédestination et de la réprobation éternelles. Et pour imiter en tout le Rédempteur du monde et coopérer avec lui, elle eut une sueur de sang semblable à celle du Seigneur, et l'archange saint Gabriel lui fut envoyé par ordre de la très-sainte Trinité pour la fortifier, comme saint Michel avait été envoyé à notre Sauveur. Le prince céleste lui déclara la volonté du Très-Haut dans les mêmes termes, que le premier archange avait parlé à son très-saint Fils. Car ils faisaient l'un et l'autre la même prière, et la cause de leur tristesse était aussi la même ; c'est pourquoi il y eut, avec les différences convenables, de la conformité entre leurs actes et leurs visions. Quand arriva l'heure où les ennemis du Sauveur se saisirent de sa personne, sa Mère désolée l'annonça aux trois Marie, qui commencèrent à se lamenter en versant des torrents de larmes, surtout Madeleine qu'enflammait une plus amoureuse ferveur [1].

IV. Jésus-Christ, dit Gerson, s'en allait à Dieu par une mort cruelle, en regardant sa Mère, la très-suave Marie. O Vierge très-douce, où donc étiez-vous alors ? que faisiez-vous ? Le perfide et traître Judas veillait avec tant de soin, pour perdre votre Fils béni : qui donc pourrait croire que votre amour ne vous ait pas tenue plus éveillée pour penser à lui, que la méchanceté ne tenait un juif en éveil contre Jésus ? Ne peut-on pas penser pieusement qu'alors un ange vous fortifia, comme nous lisons dans l'Évangile qu'un ange du ciel conforta votre Fils ? Telle était la miséricordieuse bonté d'un esprit céleste, qu'il vint fortifier l'humanité du Sauveur, quoique cette intervention ne fût point nécessaire, puisque sa divinité suffisait à lui donner les consolations qui lui convenaient. N'est-il donc pas vraisemblable que

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. XII, nos 1219, 1220.

vous, ô notre Souveraine, ô Marie, qui aviez plus besoin de consolation et de force, ne restâtes point seule? Je ne dis pas que vous reçûtes des consolations de la part du bon ange, qui vous gardait et vous aimait ; du moins vous fûtes consolée par d'autres anges. Car vour viviez avec eux dans la plus grande familiarité, et à cause de votre virginité sans tache qui est consacrée à ces purs esprits, et à cause du Dieu dont ils sont les sujets et dont vous êtes la mère, et à cause de leur office propre qui est de consoler et de fortifier, dans leurs tribulations, les personnes désolées ou délaissées.

O Gabriel, prince invincible, qui rassurâtes la Vierge très-pure, dès que vous eûtes remarqué quelque trouble produit en elle par votre salutation, pardonnez-moi ma hardiesse ; mais c'est la dévotion qui me pousse à vous adresser cette question : Puisque vous saviez, et il vous était facile de le savoir, que la Vierge était cette nuit-là dans une si accablante tristesse, dans un trouble bien plus grand qu'au moment de l'incarnation, descendîtes-vous vers Marie pour la conforter ? Il me semble qu'on peut croire sans inconvénient que vous êtes descendu, que vous l'avez visitée en lui disant de nouveau : *Ne timeas*, ne craignez pas (Luc. I, 30), et que vous avez mis sous ses yeux tous les fruits qui sortiraient de la passion, la gloire et la joie qu'elle même verrait après la résurrection de Jésus.

Je ne dis pas cela comme si Marie avait ignoré tout ce mystère; car elle le connaissait beaucoup mieux que l'ange lui-même. Je le dis parce que dans l'adversité la conversation de nos amis nous est une consolation, quand même il ne s'y dit rien de nouveau, rien qui ne soit déjà connu ; bien plus, leur seule presence est alors délicieuse. Or, son Fils n'était point avec elle corporellement, quoiqu'il y fût selon la divinité et la grâce. Il était donc raisonnable que les anges, surtout Gabriel et son ange gardien, soit visiblement,

soit d'une autre manière, tinssent compagnie à la très-sainte Vierge [1].

V. Mais Jésus savait tout ce que Marie souffrait par compassion pour lui, il pensait à elle en sa prière, et peut-être même par le calice dont il demandait l'éloignement, entendait-il le glaive de douleur annoncé par Siméon : Mon Père, que ce calice passe loin de moi, c'est-à-dire qu'il passe loin de mon Cœur et du cœur de ma Mère bien-aimée ce glaive qui, en transperçant son âme, transpercera aussi la mienne [2]! Saint Bonaventure dit, en effet, que dans la prière de son agonie Notre-Seigneur fit une mention très-expresse de la très-sainte Vierge. Après avoir fait les mêmes instances deux et trois fois, il ajouta : Mon Père, si vous avez décrété que je subisse absolument le gibet de la croix, que votre volonté soit faite. Mais je vous recommande ma Mère bien-aimée, et mes disciples que j'ai conservés jusqu'ici. Mon Père, conservez-les maintenant [3]. Il recommanda même plusieurs fois sa Mère à ses disciples, afin qu'ils la consolassent [4]; et cette recommandation porta son fruit, puisque saint Jean accompagna Marie jusqu'au pied de la croix, où il devint son fils et son consolateur. Selon le P. Lejeune, pour courir à sa passion, le Sauveur avait dû s'arracher des mains de sa Mère, qui lui étreignait tendrement et baisait dévotement les pieds ; mais il ne s'en était séparé que de corps. Car il lui laissa tout entier son Cœur, demeurant toujours avec elle de pensée et d'affection [5]. L'amour qu'il avait pour sa Mère fut un clou qui lui perça le Cœur, et qui l'attacha à une croix intérieure. Il voyait Marie présente à tous les mystères de sa passion, il voyait toutes les plaies

1. Gerson, *Passio Domini*, textus secundus.
2. Mancinus, *Passio nov-antiqua*, 1a p., lib. V, dissert. I, punct. IV.
3. Saint Bonaventure, *Meditationes vitæ Christi*, cap. LXXV.
4. Catherine Emmerich, *Visions*, IVe p., chap. III et IV, fin.
5. Lejeune, *Sermons*, VIIe partie, la Passion, Ire station.

de son corps se réunir et se ramasser dans le cœur virginal de cette Mère bien-aimée : la compassion qu'elle avait ainsi de sa mort le faisait plus souffrir que sa mort même[1].

Il n'y eut jamais, dit Bossuet, une mère qui chérît son fils avec une telle tendresse que faisait Marie; il n'y eut jamais un fils qui chérît sa mère avec une affection si puissante que faisait Jésus. Je suis certain qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur Fils qu'elle n'était bonne Mère. L'amitié réciproque du Fils et de la Mère est inconcevable, et nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse; mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus vont déborder sur Marie et de Marie retournent continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le sauraient faire[2]. Par une divine lumière ils connaissaient l'innocence, le mérite et la dignité l'un de l'autre; par un amour égal à cette lumière ils se transformaient ou se fondaient l'un dans l'autre. Jésus aimait Marie de cet amour filial qu'il a pour son Père céleste; Marie aimait Jésus de ce même amour maternel ou paternel dont il est chéri de Dieu. « Car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a, par ce moyen, associée en quelque façon à sa génération éternelle. Partant il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils[3]. » Et parce que l'amour mutuel du Père et du Fils est un même amour, Jésus pouvait dire à Marie avec plus de vérité encore qu'à ses disciples : Comme mon Père m'a aimé, je vous aime (Joan. xv, 9),

1. *Ibid.*, IVe p., *Sermon* L, des souffrances de Jésus, no 3.
2. Bossuet, *IIe sermon* sur la compassion de la sainte Vierge, 1er point.
3. *Ibid.*

je vous aime en la même manière, je vous aime du même amour infini. Le Père éternel ne nous aime-t-il pas nous-mêmes du même amour qu'il a pour son Fils, selon la prière que lui en adressa ce divin Fils (Joan., XVII, 26)? Ainsi rapprochés par un amour sans bornes, les cœurs sacrés de Jésus et de Marie s'embrasaient de plus en plus l'un pour l'autre, et leurs flammes, en s'unissant, rendaient plus ardente et plus vive la compassion réciproque pour leurs communes douleurs. Ce sentiment était d'autant plus fort que la douleur était plus contenue, et que la ressemblance ou la conformité entre le Fils et la Mère était plus grande. Chaque coup qui frappait l'un ou l'autre de ces deux cœurs, loin de trancher le nœud du filial et maternel amour qui les unissait, le resserrait et le fortifiait davantage [1].

Notre-Seigneur dit un jour à la bienheureuse Varani : Le glaive aigu qui transperça et déchira mon âme, fut la douleur de ma pure et innocente Mère. Jamais personne ne passa par des angoisses comparables aux siennes, et pour cela même jamais personne ne sera placé aussi haut qu'elle dans le paradis. Et parce qu'elle fut sur la terre un autre moi-même par les douleurs et les peines qu'elle endura pour moi, elle est dans le ciel un autre moi-même par la puissance et par la gloire. Il ne lui manque que la divinité, qui est incommunicable de sa nature. Sachez du reste que de toutes les douleurs qu'il m'est arrivé de souffrir depuis mon incarnation, il n'en est aucune que ma très-sainte Mère n'ait partagée. Seulement je souffrais dans un degré plus haut et plus parfait, parce que j'étais Homme-Dieu, tandis que ma Mère n'était qu'une pure et simple créature. Mais sa douleur m'affligea tellement que, si mon Père éternel avait eu la chose pour agréable, j'aurais éprouvé un grand soulagement, un rafraîchissement délicieux, à pren-

1. Piatti, *Trattato della Passione*, considerazione II, cap. II.

dre sur moi toutes ses peines pour l'en affranchir. Mais mon incompréhensible martyre devait s'accomplir, sans qu'il me fût donné de goûter aucune consolation; voilà pourquoi, malgré les larmes qui accompagnaient ma respectueuse prière, mes instances réitérées ne durent point m'obtenir cette faveur. A ces mots la servante de Dieu fut pénétrée d'une si vive compassion pour la sainte Vierge, qu'elle se sentit défaillir; et dans la perplexité de son âme, elle ne put prononcer que ces courtes paroles : O Marie, les hommes ne devraient plus vous appeler mère de Dieu, mais bien mère des douleurs, des afflictions et des peines, puisque vous en avez tant souffert qu'on ne saurait les compter et qu'il est impossible à la pensée d'en mesurer l'étendue. O Marie, par ses douleurs votre Fils est une espèce d'enfer, et vous en êtes un autre. Quel autre nom vous donnerai-je qui puisse mieux vous convenir? C'en est assez, Seigneur, ne me parlez plus des douleurs de votre Mère bénie; car je ne saurais en entendre davantage. Ce que vous m'en avez dit suffit pour me faire pleurer le reste de ma vie, dût-elle encore durer mille ans[1].

VI. Le même religieux qui répandit la dévotion au Cœur agonisant de Jésus, s'est montré plein de zèle pour l'honneur du cœur compatissant de Marie. Il a émis le vœu de voir s'inaugurer une série non interrompue d'hommages qui, sous la forme et la dénomination de *Supplication perpétuelle au cœur compatissant de Marie*, soit comme l'écho des louanges que nous rendons à Jésus-Christ par l'*adoration perpétuelle du très-saint Sacrement*. Toutes les fois que l'Église institua une fête pour honorer le Fils, elle établit une fête correspondante pour honorer la Mère. Il est vrai que, dans la *Supplication perpétuelle*, on n'envisage le cœur de Marie qu'au point de vue spécial de ses douleurs et de

1. Bienheureuse Varani, *Traité des douleurs intérieures de J.-C.*, ch. II.

ses agonies. Mais, loin de rien ôter à son excellence, cette considération ne fait au contraire qu'en relever l'éclat. Le cœur de Marie n'est-il pas d'autant plus aimable qu'il a voulu, pour notre amour, se condamner à plus de rigueurs? Si les plaies sacrées de Jésus, surtout la plaie de son divin Cœur, sont un des plus beaux ornements de son corps glorieux, et brillent au ciel comme autant de pierres précieuses, ou plutôt comme autant de soleils; les douleurs, les agonies, les blessures profondes du cœur compatissant de Marie ne forment-elles pas, autour de ce cœur mille fois aimable, un diadème d'honneur et de gloire, resplendissant des plus vives clartés? Cette pratique est donc excellente dans son objet, et elle l'est aussi dans sa fin. C'est d'abord l'*hommage perpétuel* rendu au cœur compatissant de Marie, aux douleurs de sa vie mortelle, surtout à l'état de désolation et d'agonie, où fut réduite sa très-sainte âme pendant l'agonie de son divin Fils au jardin des Oliviers et sur la croix. C'est ensuite *la prière perpétuelle* adressée à ce même cœur pour les besoins actuels et si pressants de la sainte Église notre mère, pour ceux des paroisses, diocèses, communautés, où l'œuvre sera établie. Un premier essai fut fait, pendant le carême de 1864, dans l'église de Saint-Paul-Serge, à Narbonne, où l'œuvre a déjà porté d'heureux fruits[1].

Dans les paroisses et les communautés, où un jour chaque année n'a pas été consacré à la *supplication perpétuelle*, chacun n'en peut pas moins supplier le cœur compatissant de Marie, et lui adresser de ferventes prières comme celles-ci[2].

VII. Très-sainte Mère de Dieu, ô Marie, Vierge immaculée, je compatis aux désolations profondes qui ont fait de votre vie tout entière un martyre continuel; je compatis

1. R. P. Lyonnard, *La supplication perpétuelle au cœur compatissant de Marie*, nos 1 et 6.
2. *Ibid.*, p. 143, 161.

surtout aux angoisses et à l'agonie mortelle de votre cœur très-compatissant, pendant l'agonie de votre cher Fils au jardin des Olives et sur la croix. O Mère très-clémente, par votre sainte âme toujours unie à la sainte âme de Jésus, je vous en supplie, intercédez pour nous auprès du Cœur agonisant de votre divin Fils. Conjurez-le de se souvenir de ses anciennes miséricordes, de pardonner à cette génération coupable, d'enchaîner le dragon infernal, de nous faire triompher de tous nos ennemis, d'accorder la paix à notre Mère la sainte Église ; et, après nous avoir sanctifiés dans le temps, de nous faire tous parvenir heureusement au port de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

O très-miséricordieuse Marie, refuge des pécheurs et secours des chrétiens, je vous en supplie par les douleurs de votre cœur très-compatissant, par l'agonie et par la mort de Jésus, votre Fils bien-aimé, obtenez-moi la grâce de supporter avec résignation et amour les afflictions, les maladies, les infirmités, les épreuves, les tentations auxquelles le Seigneur daigne me soumettre dans sa justice et dans sa miséricorde. O Mère très-affligée, je m'unis aux saintes dispositions de votre cœur très-compatissant et à celles du Cœur agonisant de votre divin Fils au jardin des Olives et sur la croix. Sanctifiez mes épreuves, rendez-les méritoires pour le ciel, faites-les servir au salut des âmes. O Reine des martyrs, je vous supplie d'obtenir les mêmes grâces à tous ceux qui sont dans l'épreuve et dans l'affliction. Demandez pour chacun d'eux, et pour moi en particulier, force, courage, confiance, esprit de foi et d'amour, afin qu'ayant passé par le creuset de la tribulation, nous en sortions purifiés et plus dignes d'aller jouir un jour avec vous de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié de nous. Cœur compatissant de Marie, priez pour nous.

CHAPITRE VII

Marie consola Jésus agonisant.

I. La Mère souffrait pour les mêmes motifs que son Fils.— II. Elle le consolait par son amour. — III. L'amour de Jésus et de Marie est l'idéal de toute union d'âmes. — IV. Elle le consolait par sa sainteté. — V. Et par tous les hommages rendus à cette sainteté. — VI. Par ses soins pour lui-même. — VII. Et pour ses membres agonisants ou affligés. — VIII. Désir et prière.

I. Par la bouche du Psalmiste, Jésus s'était plaint que personne ne compatît à ses douleurs : J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais nul ne l'a fait. J'ai attendu que quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne qui le sût faire (Ps. LXVIII, 21). Comment cela? demande saint Augustin. Est-ce que les saintes femmes n'ont pas pleuré ? Est-ce que les apôtres n'ont pas compati ? Oui, répond-il, mais pas pour les mêmes motifs que le Sauveur. Ils s'affligeaient seulement de ses supplices et de sa mort; mais ses douleurs avaient d'autres causes, et personne ne lui a vraiment tenu compagnie dans sa tristesse, parce que personne ne s'est attristé pour la même chose que lui[1]. Néanmoins il faut faire une exception en faveur de la Mère de Dieu, que l'Écriture et la tradition exceptent toujours quand il s'agit d'une tache ou d'un blâme. Marie a souffert avec Jésus, et pour les mêmes motifs que Jésus. Si elle les connaissait avec moins de perfection, elle ne les ignorait pas. On pourrait même dire que jamais elle ne remplit mieux son office de consolatrice des affligés, qu'à l'égard de Notre-Seigneur durant l'agonie du jardin. Elle le consola par son amour, par sa sainteté, par ses soins.

II. Combien de fois le souvenir d'une mère n'a-t-il pas

1. Saint Augustin, *in Psalm.* LXVIII, sermo II, n° 5.

fortifié son enfant pendant l'épreuve et la tentation! Combien de fois un cœur défaillant ne s'est-il pas soutenu, en pensant à une personne saintement chérie! Dans leurs plus grandes afflictions, des parents se consolent par l'amour qu'ils portent à un nouveau-né, quoiqu'ils ne sachent pas s'il vivra assez longtemps pour les connaître et pour les aimer. Ils se consolent mieux encore lorsque déjà ils reçoivent l'amour, en proportion de l'amour qu'ils donnent. Car, s'il vaut mieux donner que recevoir (Act., xx, 35), on est plus heureux encore de recevoir et de donner tout à la fois, surtout lorsqu'on a le bonheur de donner toujours plus qu'on ne reçoit. Celui qui se sent le plus aimé n'est-il pas le plus heureux? Et son bonheur, loin de l'énerver ou de l'affaiblir, ne le rend-il pas plus fort et plus courageux sous le poids de la croix? Or, qui jamais se sentit aimé comme Jésus agonisant? Considéré comme homme, il recevait de son Père éternel plus qu'il ne donnait, il était plus aimé qu'il ne pouvait aimer, il était vaincu; mais il recevait de sa Mère temporelle moins qu'il ne donnait, il l'aimait plus qu'il n'en pouvait être aimé, il était vainqueur. Il y avait donc pour lui deux sources d'amour où il aurait pu puiser la consolation, l'une au ciel, l'autre sur la terre, l'une dans le cœur de Dieu, l'autre dans le cœur de Marie. Mais souvent, au lieu de nous redresser pour boire l'eau qui tombe avec bruit d'une source trop élevée sur la montagne, il nous est plus doux de nous pencher vers la source limpide et calme qui jaillit à nos pieds et qui réfléchit notre image. Ainsi Jésus, en se contemplant lui-même dans le cœur de l'humble Vierge, y buvait la consolation avec plus de charme qu'il ne but celle qui descendit des collines éternelles, et qui lui fut présentée par un ange. D'ailleurs Dieu le Père ne pouvait avoir que la compassion de sentiment, il ne pouvait en réalité souffrir avec son Fils, partager les douleurs de son Fils; il était même obligé de se

montrer sévère, il ne voyait en lui que la caution des pécheurs, et il le frappait pour satisfaire sa justice. La source des consolations célestes était donc en quelque sorte fermée pour Jésus. Mais la source des consolations maternelles lui était ouverte plus que jamais, sur cette même terre d'où lui venaient toutes ses douleurs. Marie ne voyait en lui que l'innocent agneau, et répandait sur toutes ses plaies le baume de la miséricorde et de l'amour. Elle pouvait réellement souffrir avec son Fils, elle le voulut, elle le demanda, elle l'obtint. Elle n'était pas tenue, comme le divin Père, à montrer de la rigueur; elle manifesta toute la tendresse dont était capable la plus pure et la plus aimante des mères. Dans le jardin des Olives tout l'amour du ciel, tout l'amour de la terre, arrivait au Cœur agonisant de Jésus par le cœur compatissant de Marie. Ne semble-t-il pas que Dieu même, comme pour faire compensation à la sévérité qu'il déployait contre son Fils unique, eût remis son cœur à la très-sainte Vierge afin qu'elle l'aimât pour deux, et qu'elle le consolât en l'aimant ainsi ? Durant son agonie, le Sauveur voyait les anges et les saints jaloux de pouvoir imiter leur Reine dans sa compassion pour lui ; il voyait tous les cœurs qui lui sont dévoués ici-bas, tous les cœurs qui l'aimèrent depuis dix-huit siècles, s'unir au cœur de Marie pour lui tenir compagnie dans ses souffrances, et s'efforcer de prendre tous les sentiments de la Mère pour mieux consoler le Fils.

III. Cette union du Fils et de la Mère est le type de toute union d'âmes, cet amour de Jésus et de Marie est l'idéal de toute amitié chrétienne; car jamais il ne se rencontra, jamais il ne se rencontrera deux âmes plus saintement et plus amoureusement unies. Et si l'épreuve de l'amitié est le malheur, qui fait envoler au loin tous les faux amis comme une troupe d'oiseaux timides et inconstants, il faut avouer encore que ces deux cœurs sont le modèle de la fidélité. Par-

tout où sera le corps, là se rassembleront les aigles, avait dit le Maître (Matth., XXIV, 28). Voyez son propre corps cloué à la croix sur le Calvaire : là se rassembleront les aigles de la charité, les aigles de l'amour fort et sublime, Jean et Marie. Voyez le même corps sacré étendu dans la poussière sur le mont des Olives : là se rassemblent aussi les aigles de la sainte dilection. Mais Jean, qui est présent de corps, s'abandonne au sommeil. Marie, qui n'est présente que par la pensée, veille et prie, verse des larmes et sue du sang, partage en un mot pour l'adoucir toute l'agonie de l'Homme-Dieu. Pourquoi cette difference? parce que la Vierge Mère est incomparablement plus aimante que l'apôtre même de la charité. Remarquons encore que, pour l'amitié, l'épreuve la plus décisive n'est pas le malheur qui frappe au dehors, n'est pas le crucifiement extérieur : celui-ci ne fait fuir que ces amis lâches et intéressés, qui s'assemblaient autour de nous comme des oiseaux de proie, pour satisfaire leur avidité. L'épreuve décisive c'est le mal qui nous frappe au dedans, et qui nous rend insupportables aux autres comme à nous-mêmes : c'est la tristesse, c'est l'ennui, c'est le dégoût, ce sont les répugnances et les révoltes de la nature, c'est l'inconstance et l'abattement, c'est l'impuissance et le désespoir, c'est la souffrance morale portée à son comble, c'est l'agonie de l'âme. Si dès lors il ne nous abandonne pas tout à fait, le vulgaire de nos amis reste à la porte de notre cœur, et ne sait point y entrer pour nous offrir une vraie consolation. Seule alors l'amitié, qui se règle sur l'union de Jésus et de Marie, a la clef de notre cœur et s'empresse d'y pénétrer, pour remédier à nos maux et les adoucir par sa compassion. Il n'est pas une âme qui ait plus besoin de cette sainte amitié que celle dont la voie providentielle est de passer par le jardin des Olives, et d'y demeurer longtemps en agonie avec le Sauveur du monde. Mais il n'est point d'âme qui trouve plus difficilement un ami, et assez

agonisant lui-même pour comprendre son état, et assez fidèle pour l'alléger par son amour compatissant. Marie fut unique, et Dieu la fit pour Jésus.

Heureuses, mille fois heureuses les âmes que le Seigneur daigne unir par un vif et constant désir d'imiter dans leurs relations Jésus et Marie, et qui, dans le malheur comme dans la prospérité, dans la souffrance morale comme dans la souffrance physique, peuvent se dire l'une à l'autre : Soyez pour moi Jésus, je serai pour vous Marie ! Soyez pour moi Marie visible, je serai pour vous Jésus visible ! Soyons une image du Fils et de la Mère ! Une affection si sainte est une fleur délicate, qui germa dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, et qui fut transplantée dans deux pauvres cœurs qu'elle enrichit en les embaumant. Pour l'entretenir, il faut la replacer souvent dans le sol où elle naquit, où elle puisa sa séve, où elle reçut les premiers rayons du soleil : il faut la rapporter aux cœurs de Jésus et de Marie, la confier à leur garde comme un dépôt précieux, et lui faire arriver des plus aimants de tous les cœurs la séve, la rosée, la lumière et la chaleur dont elle a toujours besoin. Toute union d'âmes qui n'est point gardée par Jésus et Marie, sera mal gardée, se desséchera ou se flétrira bientôt, si même elle ne se corrompt pas entièrement. Nos cœurs ne sont que les vases où cette fleur céleste fut placée par la main de Dieu : à nous de l'y cultiver par la patience et le dévouement, par la vigilance et la prière, pour qu'elle continue d'étaler les couleurs et de répandre la bonne odeur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère.

IV. Si la compassion de Marie aggravait en un sens la passion de Jésus, gardons-nous d'en conclure qu'elle ne la tempérât point en un autre sens. Il s'ensuivrait que la générosité des élus, le courage même des martyrs et la perfection des saints n'auraient point été pour le divin Maître une consolation, et qu'il se serait plus affligé que réjoui

d'avoir des disciples dignes de lui. Lors même que la compassion d'une personne chérie augmente notre douleur, par le sentiment que nous avons de la sienne, elle l'allége par la preuve qu'elle nous fournit de son amour persévérant. La vie à deux n'est-elle pas plus douce, quand le lien qui unit les deux existences est une amitié aussi pure que dévouée? De même, la souffrance à deux est-elle jamais sans quelque adoucissement, quand l'affection est réciproque, tant il nous est agréable d'avoir la certitude que nous ne sommes pas abandonnés dans nos épreuves, et que Dieu nous conserve même alors une aide semblable à nous? Marie, la nouvelle Ève, fut l'aide donnée par Dieu au nouvel Adam, et elle lui ressembla dans ses douleurs plus que dans ses joies, dans ses peines intimes plus que dans ses tourments extérieurs. Car elle ne fut ni garrottée, ni conspuée, ni flagellée, ni couronnée d'épines, ni traînée dans les rues de Jérusalem, ni attachée à une croix de bois avec Jésus. Mais elle partagea toutes ses souffrances morales, et entra comme lui en agonie. Prosterné la face contre terre, lorsqu'il voulait donner à son Cœur quelque repos afin de le fortifier pour une nouvelle lutte, le Fils de Dieu détournait sa pensée de Judas et des pécheurs pour la reporter sur l'incomparable Marie. Une mère se complaît à se voir elle-même dans son enfant, à se mirer dans ses yeux, et surtout à reconnaître son image dans son cœur. Il était plus doux encore à Jésus de se retrouver dans sa Mère, de se contempler en son cœur, et de voir que, si partout ailleurs son image était défigurée, Marie du moins était faite parfaitement à sa ressemblance. Car cette fois c'est le fils qui avait fait la mère à son image, puisqu'il l'avait précédée et qu'il lui communiqua sa plénitude de grâces à Nazareth, comme il lui communiquait sa plénitude de douleurs à Gethsémani. Pendant l'agonie du jardin, selon Marie d'Agréda, il fut, pour ainsi dire, nécessaire que l'âme très-sainte de Notre-Seigneur regardât

sa très-pure Mère, et que sa divinité fît de même, afin de découvrir parmi les créatures un sujet capable d'attirer son amour et d'arrêter la justice divine. Car il considérait alors qu'en cette seule pure créature il recueillerait un digne fruit de la passion et de la mort que les hommes lui destinaient; la justice divine trouvait en cette sainteté sans borne une certaine compensation à la malice des hommes, et les trésors des mérites de Jésus-Christ étaient mis en dépôt dans l'humilité, la fidélité et la charité de cette auguste Souveraine, afin que l'Église renaquît ensuite et sortît des mérites et de la mort du même Seigneur, comme le phénix de ses cendres. Cette complaisance que l'humanité de notre Rédempteur prenait à considérer la sainteté de notre divine Mère, le fortifiait en quelque sorte pour vaincre la malice des mortels, et il reconnaissait que la patience avec laquelle il souffrait toutes ses peines n'était point inutile, puisqu'il trouvait entre les hommes sa bien-aimée et très-sainte Mère [1].

V. Quelle place tenait Marie parmi toutes ces âmes saintes, dont nous avons dit [2] que le consolant tableau passa sous les yeux de Jésus agonisant? Elle seule était plus sainte que toutes les autres ensemble, elle seule faisait produire à la rédemption tous ses fruits, elle seule était rachetée aussi parfaitement que possible, elle seule consolait plus le Sauveur que tous les justes de l'Ancien Testament et du Nouveau. Pour le consoler, elle n'avait pas besoin de lui obtenir des grâces ou de faire des miracles en sa faveur; car il n'était pas indigent comme nous : il suffisait qu'elle se montrât à lui en esprit. Le Fils se consola en regardant sa Mère dans le passé, le présent et l'avenir. Tous les cris dont les prophètes avaient salué par avance la Vierge Mère, retentirent dans le Cœur agonisant de Jésus comme la voix

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. XII, no 1207.
2. Liv. X, chap. II, no 3.

d'un ami, qui nous console dans nos douleurs en nous parlant avec enthousiasme de ce que nous aimons le plus. A chacun de ces cris prophétiques, Marie répondait en renvoyant au Dieu fait homme toute la gloire de ces éloges : A vous seul, ô mon Fils, je les dois! Quand Jésus entendait l'avenir attribuant à Judas tous les outrages faits à son Maître, quand il voyait l'apostat écrasé sous les mépris des siècles futurs, il sentait sa poitrine oppressée par la douleur, tant était vif son désir de sauver tous les hommes, et spécialement le traître admis à son intimité. Mais, lorsqu'il voyait toutes les générations chrétiennes se prosterner aux pieds de Marie et lui faire, du tribut incessant de leurs louanges, un piédestal qui l'élève au-dessus de toute autre simple créature; lorsqu'il entendait les docteurs et les Pères de l'Église, les génies et les saints, décerner à sa Mère les plus beaux éloges qui puissent sortir d'une bouche humaine, et proclamer qu'après les lui avoir donnés ils n'avaient rien dit qui fût digne d'elle, il sentait sa poitrine soulagée, son Cœur dilaté, son âme enivrée de joie et d'amour. Car Marie lui renvoyait fidèlement toute cette gloire : A vous, mon Fils, je dois tout! Il voyait les Irénée, les Chrysostome, les Augustin, les Grégoire, les Damascène et les Bernard, ce qu'il y eut de plus intelligent et de plus vertueux sur la terre, s'incliner devant l'image de Marie, comme nous passons devant la statue d'un bienfaiteur de l'humanité, en se félicitant de sa supériorité, en se glorifiant d'appartenir à la même patrie et à la même famille spirituelles. Jésus entendait les pontifes et les peuples proclamer Marie toute belle et toute pure dans sa conception, et il s'écriait lui-même : Ma Mère est plus pure et plus belle que votre langue ne peut le dire, que votre esprit ne peut le concevoir! Il voyait tous les pieux fidèles se prosterner plusieurs fois le jour, pour répéter à Marie les paroles de l'ange : Je vous salue, pleine de grâce, le Sei-

gneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes (Luc., I, 28). Oui, disait-il, je suis avec ma Mère, je suis en son âme, je suis en son cœur pour exaucer ceux qui l'invoquent, pour faire arriver par elle jusqu'à eux toutes mes grâces, pour la combler elle-même de plus de bénédictions que tous les hommes et les anges ensemble n'en ont reçu. Il voyait la terre fêter la glorieuse assomption de Marie dans le ciel, se couvrir de monuments en son honneur, recevoir avec transport les innombrables preuves de sa sollicitude pour les pécheurs et les affligés; il entendait redire en même temps sur tous les points de l'univers : Gloire, gloire à Jésus, puisque lui seul est plus grand et plus bienfaisant que Marie! Gloire, gloire à Jésus, puisqu'il nous a donné Marie pour consolatrice et pour mère!

VI. Ce n'était là, si l'on veut, qu'une consolation indirecte; mais Marie consolait encore directement Jésus agonisant par sa sollicitude et ses soins. Quelles délicates attentions sa tendresse maternelle dut lui inspirer pour son divin Fils! Avec quelle fidélité elle entretint en son cœur tous ces sublimes sentiments d'amour, de reconnaissance, de louange et de réparation, qui pouvaient adoucir pour Jésus l'amertume du calice! La très-sainte Vierge ne négligeait pas non plus les soins extérieurs. J'ai appris, dit Marie d'Agréda, que dans cette circonstance la très-prudente Reine avait préparé quelques linges, prévoyant ce qui devait arriver en la passion de son bien-aimé Fils. Elle chargea quelques-uns de ses anges de se rendre avec un morceau de toile au jardin, où le Seigneur suait du sang, afin d'essuyer sa face vénérable. C'est ce que firent les ministres du Très-Haut; car le divin Jésus voulut bien, pour l'amour de sa Mère et pour lui augmenter son mérite, recevoir cette pieuse et tendre marque de son affection [1].

VII. Il voyait aussi, dans la suite des siècles, cette admi-

1. Marie d'Agréda, *La cité mystique*, IIe p., liv. VI, chap. XII, n° 1220.

rable Mère prodiguant des soins à tous ses membres mystiques réduits à l'agonie. Combien de fois n'a-t-elle pas ôté à cette agonie son trouble et son amertume, par des grâces invisibles! Combien de fois même n'est-elle pas apparu visiblement, pour consoler, protéger et recueillir l'âme des justes mourants! Dans Jésus agonisant la très-sainte Vierge nous voyait tous à l'agonie, parce qu'avec lui nous ne faisons qu'un, et qu'il voulut nous avoir pour frères à l'égard de Marie, comme à l'égard de Dieu. Or, écrivait un religieux, comme c'est dans les peines, les dangers et la crainte, que les enfants appellent leur mère et se réfugient dans son sein; comme c'est aussi dans ces moments pénibles qu'une mère témoigne le plus d'empressement et d'amour pour ses enfants : ainsi c'est dans les peines de l'agonie, dans le péril pressant de se perdre éternellement, que les enfants de Marie implorent sa miséricorde et sa puissance, et qu'elle manifeste en effet sa tendre bonté en s'empressant de leur procurer tous les secours, dont ils ont besoin pour entrer dans l'héritage céleste. Mais, si nous voulons avoir part à ces faveurs singulières de la puissante protectrice des agonisants, il faut remplir pendant la vie tous les devoirs que nous impose l'adoption filiale. Car, si j'ai dédaigné de porter, ou si j'ai déshonoré par ma conduite le titre de fils adoptif, la Mère de Dieu ne me rejettera-t-elle pas? Au contraire, si j'ai témoigné dans les occasions mon respect, mon obéissance, mon amour et mon zèle pour la gloire de Marie, j'ai droit de tout attendre de sa protection, comme d'une mère qui est en état de tout obtenir, et en disposition de me procurer tout ce qu'elle peut m'obtenir pour assurer mon salut[1].

Du jardin des Olives Jésus voyait encore Marie prodiguant des soins à tous ses membres affligés, à tous ceux qui sont entrés dans l'agonie morale et qui s'affaissent sous

1. Tribolet, *Réflexions sur Jésus-Christ mourant*, n° 7.

le poids des peines intérieures. Il était consolé par le zèle qu'elle mettait à les soutenir et à les éclairer; il était consolé par le plus humble hommage qu'ils rendaient eux-mêmes à la Reine des cieux. Mais l'Église catholique est la grande affligée. De la grotte où il gémissait sur les malheurs futurs de son Épouse, le Sauveur jetait un regard vers le lointain pèlerinage, où il savait que Marie susciterait de nos jours une vaste association, qui doit consoler son Épouse en l'honorant lui-même dans son agonie. C'est ce qui faisait dire par Mgr Spaccapietra, archevêque de Smyrne, prêchant dans la cathédrale de Lyon, le 26 février 1864: J'ai remarqué avec joie que cette Œuvre de la Sainte-Agonie pour la paix de l'Église a germé dans la Vallée fleurie de Marie. Et y aurait-il rien de plus agréable à son cœur maternel que la tranquillité de cette chaste Épouse de son divin Fils, avec laquelle, dirai-je, elle partage les gloires et les louanges les plus nobles des saints Livres? Car tout ce qui se dit de Marie dans les Écritures, se dit également de la sainte Église; et c'est ce qui explique ici le dessein de la Providence, faisant naître cette Œuvre d'espérance et de paix à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Valfleury. Il y a presque un siècle, un enfant de saint François, le bienheureux Léonard de Port-Maurice, avait prédit que le jour de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie serait le commencement d'une ère de paix universelle. On s'y attendait; l'état du monde pourtant ne semble pas réaliser cette parole de grande consolation. Je ne m'en étonne pas. Josué aussi, avec l'espérance de la victoire promise, croyait emporter d'assaut la ville de Haï; les Israélites furent battus : le péché d'Achan attira sur le peuple la colère de Dieu. Achan puni, le péché expié, la ville fut soumise et détruite (Josue, VII et VIII). Eh bien ! la paix était promise, mais les péchés se sont multipliés: il faut les expier, les combattre,

en faire pénitence; et c'est Marie même, la bonne Mère, qui a voulu en donner le moyen en inspirant la sainte pensée de l'Œuvre de la Sainte-Agonie. La paix en sera le plus beau résultat, et tous crieront du fond de leur cœur rempli de reconnaissance : Marie a triomphé[1] !

VIII. Daigne Marie bénir aussi le pieux désir que j'exprime à tous les affligés qui liront cette page! et puissé-je avoir consolé Jésus en leur parlant de sa Mère!

A toute heure un grand nombre de personnes entrent dans cette agonie qui précède le trépas, et nous avons tous besoin d'être consolés de la mort. A toute heure également un grand nombre d'âmes éprouvées entrent dans cette agonie morale, qui fait que nous avons quelquefois besoin d'être consolés de la vie. Des milliers de fidèles prient le Cœur agonisant de Jésus pour les mourants de chaque jour; combien ne serait-il pas utile de le prier aussi pour les affligés de chaque jour! Dans une association semblable, une semblable prière ne ferait-elle pas continuellement descendre du ciel la force, la lumière et la consolation pour tous les chrétiens que la souffrance et le malheur atteignent continuellement? La manière dont ils supporteront cette épreuve ne décidera-t-elle pas bien souvent de leur salut ou de leur perfection? Prions donc, et que dans ses afflictions chacun de nous se console en priant pour tous les autres affligés, depuis le chef de l'Église jusqu'au dernier fidèle.

Céleste consolatrice des affligés, dont le cœur montra tant de compassion pour Jésus agonisant, compatissez maintenant aux afflictions de tous ses membres. Consolez aujourd'hui tous les hommes malheureux, qui sont aussi vos enfants, comme vous consolâtes votre divin Fils dans sa mortelle tristesse. Obtenez à tous ceux qui ploient en ce moment sous le poids des épreuves, la grâce de ne pas re-

1. *Bulletin de la Sainte-Agonie*, n° V, p. 6, 7.

chercher les consolations pour échapper à la croix, mais pour mieux porter leur croix à la suite de notre généreux Sauveur. Obtenez que tous ceux qui seront aujourd'hui abattus comme lui par les souffrances morales, se relèvent comme lui pour boire avec résignation le calice d'amertume, et pour aller courageusement au-devant des difficultés.

O Jésus, en souvenir des gémissements de votre Mère et par les mérites de votre agonie, soutenez, consolez, sanctifiez toutes les âmes qui vont commencer ou continuer aujourd'hui à vous suivre sur la voie des douleurs.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE IX.

LES DISCIPLES ENDORMIS.

CHAPITRE PREMIER.

LE SOMMEIL DE NOS AMIS.

CHAPITRE II.

LE SOMMEIL DES APÔTRES.

CHAPITRE III.

JÉSUS RÉVEILLE CEUX QUI DORMENT.

CHAPITRE IV.

LE REPOS PERMIS.

CHAPITRE V.

LA VIGILANCE.

CHAPITRE VI.

UNION DE LA VIGILANCE ET DE LA PRIÈRE.

CHAPITRE VII.

LA TENTATION DES APÔTRES.

CHAPITRE VIII.

LES TENTATIONS DU CHRÉTIEN.

CHAPITRE IX.

N'ENTREZ PAS DANS LA TENTATION.

CHAPITRE X.

PROMPTITUDE DE L'ESPRIT ET FAIBLESSE DE LA CHAIR DANS LES AUTRES.

CHAPITRE XI.

PROMPTITUDE DE L'ESPRIT ET FAIBLESSE DE LA CHAIR EN NOUS-MÊMES.

CHAPITRE XII.

LA RÉPÉTITION DES MÊMES CHOSES.

CHAPITRE XIII.

TROIS FOIS.

CHAPITRE XIV.

RÉPÉTITION DES MÊMES PRIÈRES.

CHAPITRE XV.

RÉPÉTITION DES MÊMES VISITES.

LIVRE X.

L'ANGE CONSOLATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

LE FAIT DE L'APPARITION ANGÉLIQUE.

CHAPITRE II.

LE MODE DE L'APPARITION.

CHAPITRE III.

LES MOTIFS DE L'APPARITION.

CHAPITRE IV.

LES FRUITS DE L'APPARITION.

CHAPITRE V.

JÉSUS AGONISANT EST L'ANGE DES GRANDES CONSOLATIONS.

CHAPITRE VI.

NOS ANGES CONSOLATEURS.

CHAPITRE VII.

L'ANGE DE L'AMITIÉ.

LIVRE XI.

LA LUTTE ET LA SUEUR.

CHAPITRE PREMIER.

LE DUEL.

CHAPITRE II.

LA LUTTE DE JACOB.

CHAPITRE III.

LE COMBAT INTÉRIEUR.

CHAPITRE IV.

LES ASSAUTS.

CHAPITRE V.

LA CRISE.

CHAPITRE VI.

RÉALITÉ DE LA SUEUR DE SANG.

CHAPITRE VII.

FIGURES ET PRÉDICTIONS DE LA SUEUR DE SANG.

CHAPITRE VIII.

CAUSES DE LA SUEUR DE SANG.

CHAPITRE IX.

SACRIFICE VOLONTAIRE ET SANGLANT.

CHAPITRE X.

FINS ET SIGNIFICATIONS DE LA SUEUR DE SANG.

LIVRE XII.

UN TRAÎTRE ET UNE MÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉVOIR LES ÉPREUVES.

CHAPITRE II.

ALLER AU-DEVANT DES DIFFICULTÉS.

CHAPITRE III.

JUDAS.

CHAPITRE IV.

TOUS LES JUDAS.

CHAPITRE V.

OU ÉTAIT MARIE PENDANT L'AGONIE DE JÉSUS.

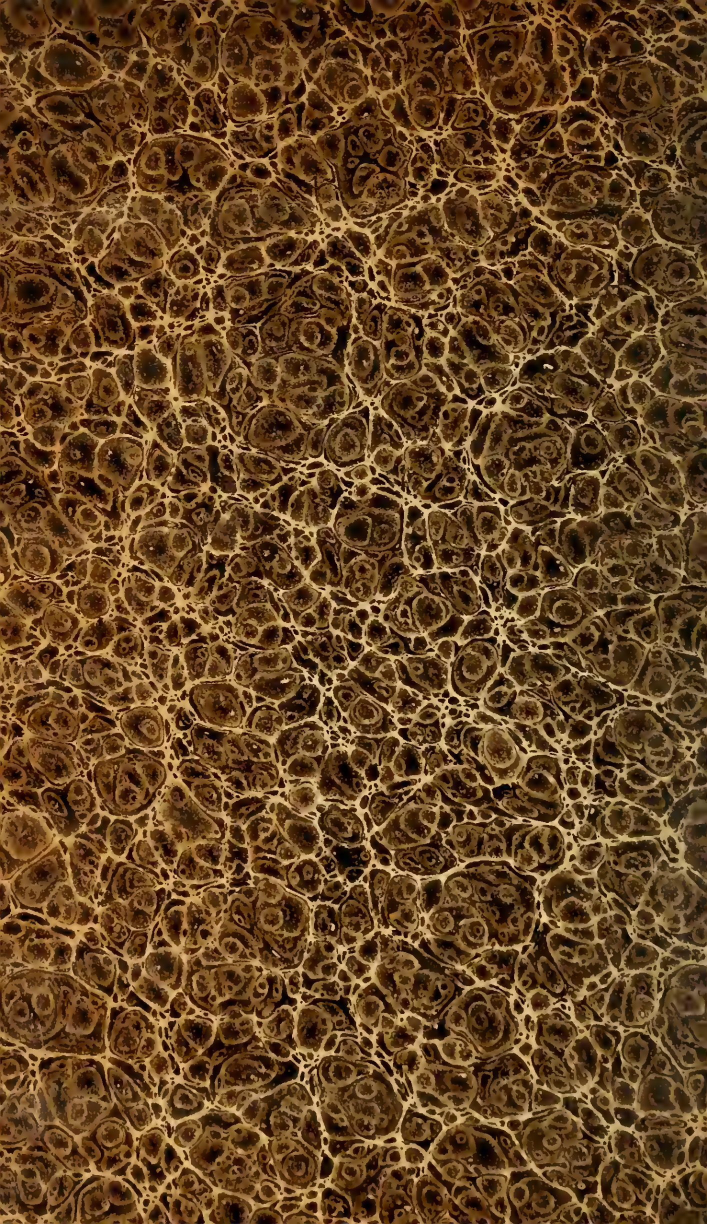
CHAPITRE VI.

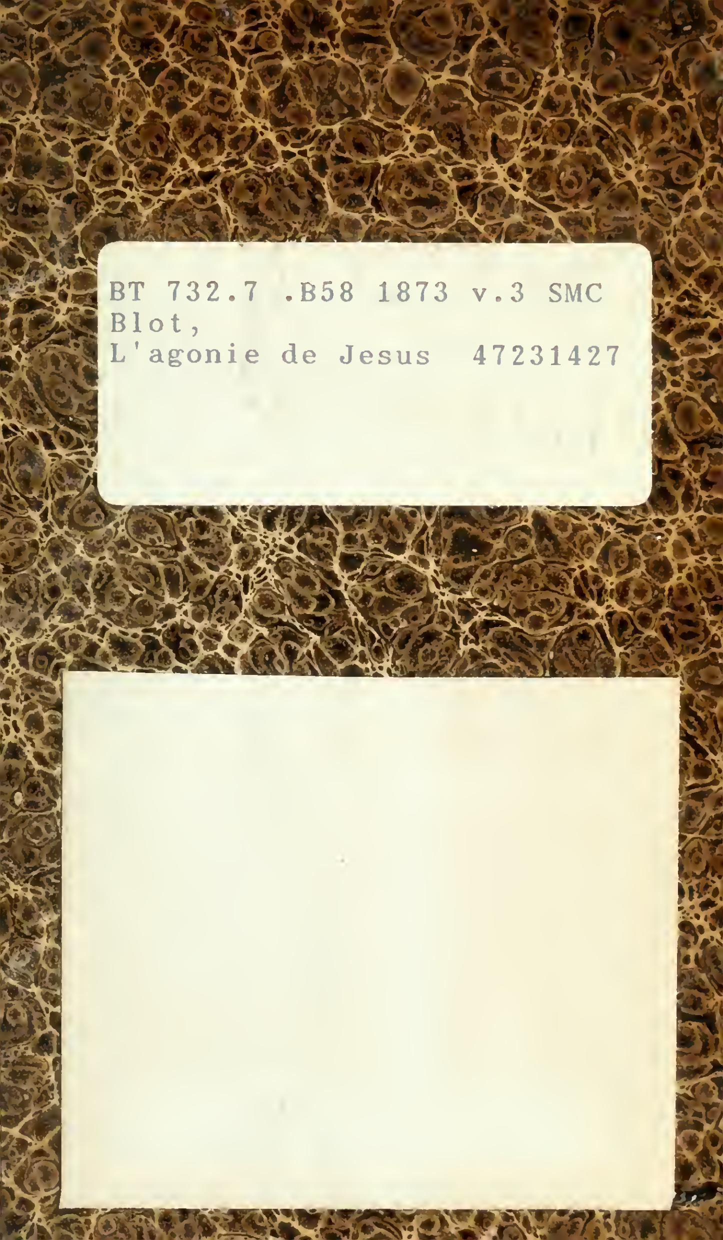
L'AGONIE DE MARIE.

CHAPITRE VII.

MARIE CONSOLA JÉSUS AGONISANT.

PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.




BT 732.7 .B58 1873 v.3 SMC
Blot,
L'agonie de Jesus 47231427

